

2.

2828

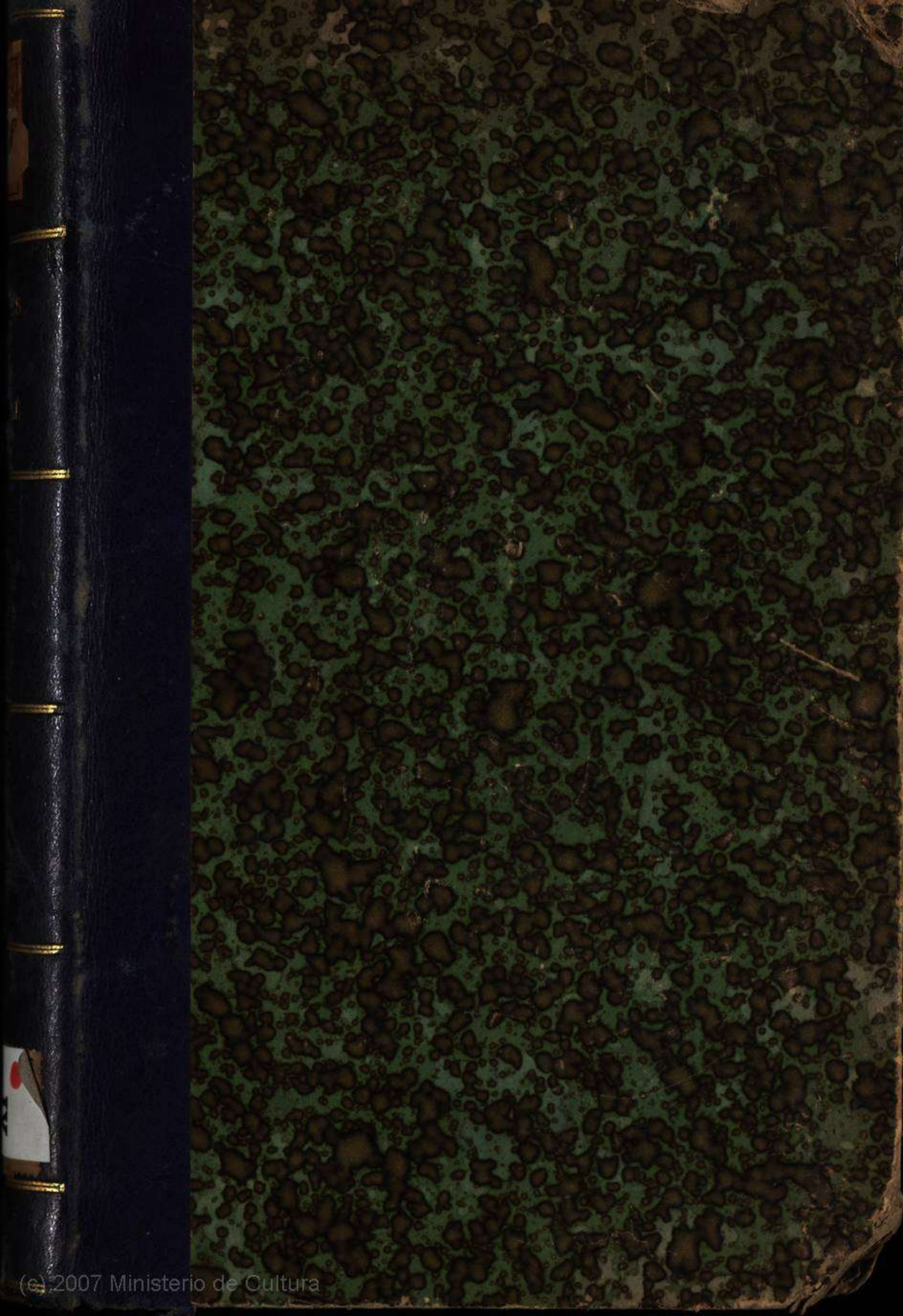
ÉTUDES

DE

GUERRE

2828

IV



$\xi = 33$

$\xi = 1^a$

$\xi = 2^a$

n^o 2828



BIBLIOTECA

CENTRAL MILITAR

BIBLIOTECA CENTRAL MILITAR

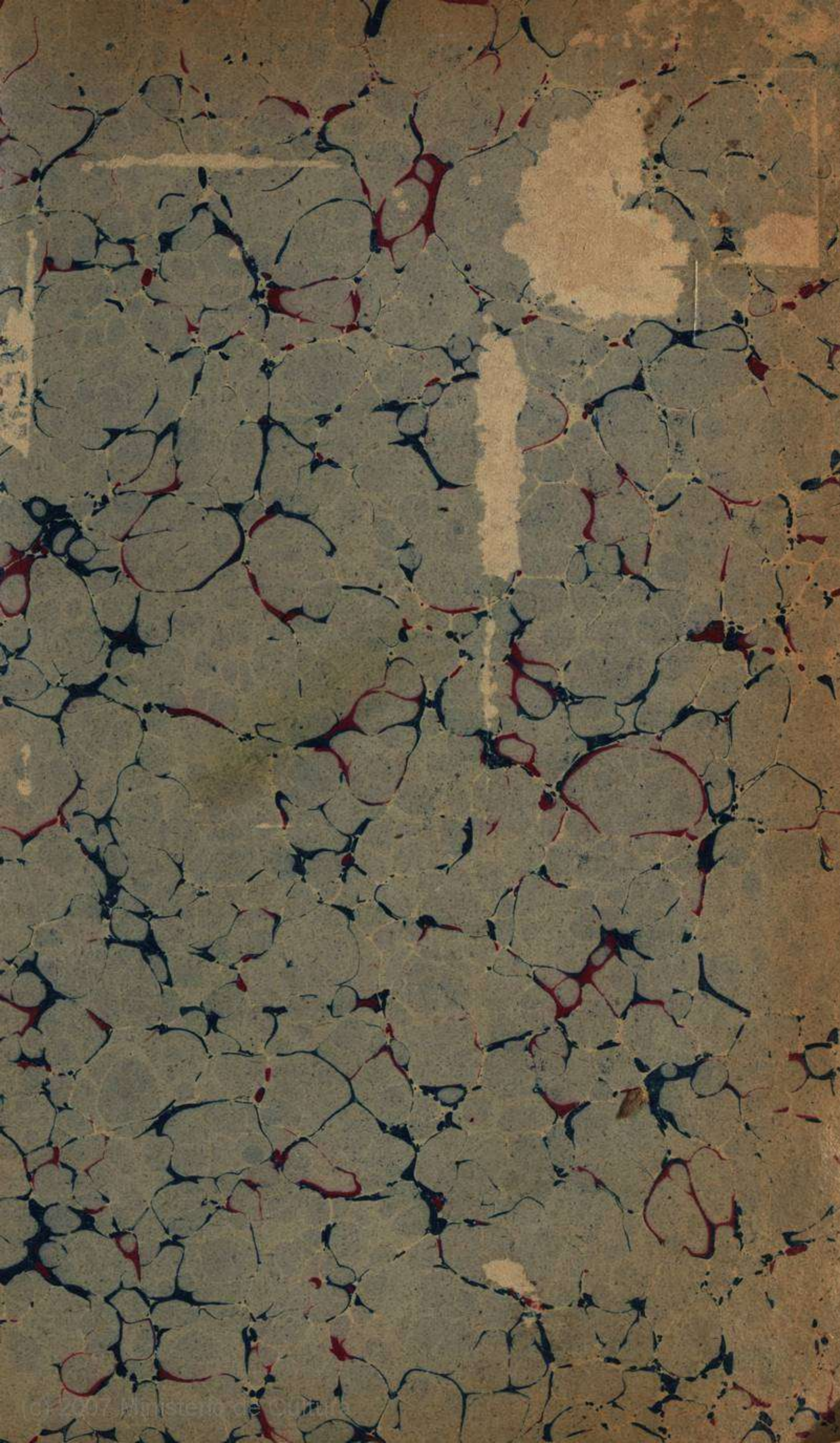
SERVICIO HISTORICO MILITAR

EX LIBRIS

Inscripcion _____

Clasificacion _____

Colocacion { Sala _____
Estante _____
Tabla _____
Número _____



83/68413

5313

ÉTUDES DE GUERRE

LA MANŒUVRE DE SOULT (1813-1814)



DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS

GÉNÉRAL LAMIRAUX

ÉTUDES DE GUERRE

LA MANŒUVRE DE SOULT

1813-1814

Allez dire à Wellington que je ne puis ni ne dois ajouter foi à des nouvelles de paix qui me sont données par le chef de l'armée que je combats. Ajoutez que j'ai dix batailles à lui livrer encore, toutes semblables aux précédentes; qu'à ce terme, si nos pertes suivent la même progression, lui et moi resterons des généraux sans armées. (13 avril 1814.) (Réponse de Sout à au colonel Gordon, aide de camp de Wellington, qui apportait la nouvelle des événements de Paris et de l'abdication de l'Empereur.)

IV
2828



PARIS
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire

10, Rue Danton, Boulevard Saint-C ermain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

DIVISION DU TRAVAIL

	Pages.
AVANT-PROPOS EXPLICATIF. — SOULT	5
PRÉFACE. — COMPLÉMENT A LA PRÉFACE : LA GUERRE D'ESPAGNE.....	15
I. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES ET EXPOSÉ DE LA SITUATION	51
II. SOULT ET WELLINGTON.....	69
III. LES DEUX ARMÉES EN PRÉSENCE.....	84
IV. LE PAYS PYRÉNÉEN. DESCRIPTION.....	91
V. LES OPÉRATIONS MILITAIRES (l'offensive, la défensive, le recul, la retraite, la contre-offensive).....	103
RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS.....	451

Les dessins qui accompagnent le travail ne sont que de simples croquis destinés à faciliter la lecture sur les cartes de France et d'Espagne.

AVANT-PROPOS

Le hasard des garnisons m'a amené, il y a quelques années, à faire, dans les Pyrénées occidentales, d'assez nombreuses manœuvres d'automne et aussi de cadres.

C'était après la venue en France du jeune roi d'Espagne, retour de Berlin, et l'on sait que la réception de Paris au souverain de la Péninsule, qui venait d'accepter le commandement « honoraire » d'un régiment de uhlans prussiens, n'avait été rien moins qu'aimable.

On n'était pas éloigné de croire, en ce temps, que, la guerre « de revanche » venant, l'Espagne ne resterait pas absolument neutre, et quelques militaires de la nation aujourd'hui amie laissaient volontiers entrevoir qu'en somme il y avait, au pied des Pyrénées du versant nord, bien des bandes de terre dont la population se rapprochait beaucoup de l'Espagne par la langue, les mœurs, les habitudes.

De là à échafauder une petite diversion de ce côté, lorsque nos corps d'armée seraient le long des Vosges et des Alpes, il n'y avait qu'un pas.

Ces manœuvres, que le commandant du corps d'armée



suivait avec attention, avaient donc pour moi le grand intérêt de se dire que peut-être on pourrait être appelé à agir « pour de vrai » sur les terrains que l'on parcourait, et le plus grand encore de faire « de visu » et par l'imagination l'étude rétrospective des événements militaires dont cette partie de notre territoire a été le théâtre il y a bientôt un siècle.

Et, par surcroît, on se trouve là en présence de vestiges encore très apparents des travaux faits par nos soldats; la topographie du pays a très peu changé, et les vieilles places qui ont joué un rôle sont, sur l'un comme sur l'autre versant, dans le même état, ou tout au moins dans un état très approché de celui qu'elles avaient alors.

C'est ce qui m'a amené à écrire l'étude ci-après.

Elle ne saurait, nécessairement, présenter de nouveautés; quelque peu qu'on ait écrit sur les événements de 1813 et 1814 dans les Pyrénées occidentales, alors que les yeux de la France et de l'Europe étaient tournés vers les grandes armées de la coalition, l'histoire en est suffisamment connue. Les Français l'ont faite pour leur justification, les Anglais, pour célébrer leur grand général Wellington.

Ces quelques pages, où les deux côtés ont eu leur part d'emprunt, — car il y avait à élaguer chez les uns comme chez les autres, — sont un résumé écrit, bien entendu, à un point de vue spécialement militaire.

La politique a eu sa part, dans ces événements, comme

elle l'a toujours; mais je l'ai laissée, à dessein, dans l'ombre, pour ne m'attacher qu'à la partie précise de l'action et la raconter non pas historiquement, mais par déduction des conceptions des généraux adverses, de leur caractère, de leur science et de leur plus ou moins grand intellect militaire.

J'ai cherché, en un mot, à mettre le récit au goût du jour, bannissant bien des détails qui sont peut-être ou faux ou grossis par la légende, car il s'agit de 1813 et 1814, et nous entrons dans le vingtième siècle.

On verra, et c'est surtout l'objet que je poursuis partout, combien les meilleures théories succombent quelquefois dans la pratique, ou, si l'on préfère, combien il y a loin de la conception, même la plus mûrie, à l'exécution.

En disant qu'on a peu écrit sur les événements de 1813 et 1814 dans les Pyrénées, j'entends qu'on a peu écrit à ce moment même ou un peu après.

Il y a eu, au contraire, depuis et après la paix, de nombreux mémoires sur la guerre d'Espagne.

En 1818 ou 1819, un colonel anglais (sir John Jones) a publié, à Londres, des notes et commentaires sur la guerre d'Espagne et de Portugal; en 1828, la veuve du général Foy a fait connaître le travail du général sur ce même sujet; en 1844, lord Napier, qui fut, pendant une grande partie de cette période, le chef d'état-major de Wellington, a fait paraître plusieurs volumes rela-

tant les opérations des armées anglo-espagnoles, et même plus tard et très près de nous, en 1892, le colonel Lecomte, de l'armée fédérale suisse, nous a fait connaître les idées et critiques du général Jomini; le maréchal Soult lui-même a écrit ses mémoires...

Mais tous ces mémoires sont ou « personnels » ou développés sciemment, inconsciemment même peut-être, dans le but de soutenir des réputations. Les questions de sentiment y ont donc, forcément, la première part, et les événements y sont sinon erronés, tout au moins quelque peu déguisés.

Chacun débute par l'expression de son désir d'être impartial; mais comment conserver l'impartialité quand on a été acteur?

Je n'entends donc traiter ici que la question militaire et la critique des opérations.

Et ce n'est pas, bien entendu, la critique dans son sens de « censure », mais dans le sens d'étude et de jugement sur les faits.

Et puis comme c'est intéressant, pour de jeunes officiers qui ont leur carrière à parcourir, de voir, par de simples aperçus sur les choses et sur les faits, comment on peut faire ressortir l'histoire vraie, en déduction des détails des événements!

Ah! l'Espagne, on ne saura jamais trop, dans les générations présentes et à venir, ce qu'elle nous a coûté!

Pourquoi, dira-t-on, Napoléon s'était-il entêté à conquérir l'Espagne? Était-ce pour créer un trône à ses frères? Mais non! Il s'était entêté à cela par son idée si attaquée et si belle cependant du blocus continental qui fermait à l'Angleterre le marché de l'Europe. L'Angleterre, « voilà l'ennemie »! Elle l'était alors, elle l'est encore aujourd'hui.

Le maître livrait des batailles, inondait l'Europe de ses armées, courait de Vienne à Berlin, de Berlin à Moscou...

Qu'il y eût de sa part l'orgueil de vaincre les rois? Certes!

Qu'il y eût mauvaise conception d'un grand esprit qui ne pouvait pas admettre qu'un ordre social nouveau ne s'implantât pas violemment et brusquement sur un ordre social ancien, sans que ce dernier se regimbât? Certes!

Mais, enfin, le fond était beau, était digne, était français, et Napoléon l'a si bien dévoilé quand, recevant l'ukase impérial d'Alexandre prohibant (décembre 1810) les produits industriels de France et frappant nos marchandises de droits énormes dans les ports russes, il s'écria en fureur :

« J'aimerais mieux recevoir un soufflet sur la joue! »

Encore l'Angleterre et ses secrètes perfidies.

C'est la Sainte-Alliance qui a renversé Napoléon à Leipzig et à Waterloo, et c'est l'Angleterre qui a créé la

Sainte-Alliance. Nous ne l'attaquons pas ici. Elle se défendait, elle était aux abois : ses finances perdues, sa dette augmentée de 9 milliards en neuf ans, ses dépenses excédant ses revenus; ses ouvriers, réduits à la famine, brisant les métiers et attaquant les propriétés. Un an ou deux encore, et il lui fallait demander grâce, et l'œuvre de la Révolution, propagée par ce soldat de fortune devenu le plus terrible des autocrates, était accomplie.

C'était beau cela, très beau!

La Sainte-Alliance s'est mise en travers, et la Sainte-Alliance c'est l'Angleterre. Les autres ne furent que des comparses.

Et cela ne s'est pas arrêté à Waterloo.

C'est encore la Sainte-Alliance — comme elle s'est vengée de nous ce jour-là! — qui a imposé au pauvre roi Louis XVIII, accablé de sa goutte continuelle, l'invasion de cette même Espagne en 1823 et l'envoi de 100.000 Français à Cadix à travers tout ce territoire que leurs aînés avaient arrosé de leur sang.

Et pourquoi? Pour soutenir des moines inutiles et dangereux, qui avaient été nos plus ardents ennemis, contre les Cortès et un peuple qui avait cent fois raison de se révolter contre un roi abominable et un clergé qui le dévorait; pour donner aux soldats de la pauvre armée française, reconstituée du mieux qu'on avait pu, la triste gloire de remettre une nation sous le joug; et pour achever eux-mêmes, eux qui étaient les fils de la Révo-

lution, la défaite définitive de cette Révolution en Europe.

On dira ce qu'on voudra, suivant les idées des partis, ce n'en est pas moins profondément triste.

« L'Angleterre, c'est l'ennemie ! »

Mais il faut sortir de cet exposé semi-politique, pour revenir à 1813 et 1814.

Comme l'examen de cette période, en ce qui tient aux troupes d'Espagne, indique bien les efforts de l'empereur, le travail incessant de sa pensée, ses rêves de grandeur pour conquérir l'Espagne, quand même, à ses idées et à ses projets !

Toute l'armée française avait fourni des troupes, des bataillons, des régiments dans la Péninsule.

Et nous ne parlons ici que du côté des Pyrénées occidentales ; du côté des orientales, il en était de même.

En relevant les situations d'alors, les noms des tués, des blessés, des disparus, on trouve des officiers et des soldats du 4^e de ligne, du 5^e, du 6^e, des 9^e, 12^e, 27^e, 28^e, 31^e régiments d'infanterie légère, du 4^e léger ; des 1^{er}, 22^e, 24^e, 29, 32^e, 34^e, 36^e, 43^e, 45^e, 47^e, 50^e, 51^e, 55^e, 58^e, 59^e, 62^e, 64^e, 65^e, 69^e, 74^e, 75^e, 81^e, 88^e, 96^e, 115^e, 116^e, 117^e, 130^e de ligne.

Ce sont des régiments entiers, des régiments de marche formés du groupement de deux ou trois bataillons de numéros différents, des bataillons isolés...

On voit combien de régiments pourraient inscrire sur

leurs drapeaux : Sauroren, Saint-Martial, Orthez, Toulouse. Car enfin ce furent là de belles batailles ; des batailles en retraite, mais enfin celles qui ont permis à Soult de répondre à Wellington ce que nous avons mis comme épigraphe à ce travail : « J'ai dix batailles à vous livrer encore. »

En fait, ces gens-là n'étaient pas les premiers venus, qui pouvaient assez imposer à un ennemi, plus du double en nombre, pour qu'il mît quarante jours à faire 70 ou 80 lieues.

* * *

Soult, né en 1769 dans le Tarn, s'était enrôlé, dans sa prime jeunesse, à 16 ans. Il était sous-officier au moment de la Révolution, et, comme tous les sous-officiers d'alors, animé de grands sentiments, intelligent et apte au commandement. Son avancement fut des plus rapides. Capitaine en 1793, il était général de division en 1799 et maréchal en 1804.

On compte peu de campagnes où le nom de Soult n'ait pas figuré. Il fut le second de Masséna à Zurich et à Gênes ; presque le premier à Austerlitz, car on raconte que Napoléon dit de lui, le soir de cette grande victoire : « Soult est le premier manœuvrier de l'Europe. »

Après Iéna et Eylau, il fut envoyé, en 1808, en Espagne, où pendant cinq ans il tint Wellington en échec.

En 1808, 1809, il livre batailles sur batailles, à Burgos,

à la Corogne, au Ferrol, à Ocana; en 1810, il enlève Séville, investit Cadix et fait, en 1812, à travers l'Espagne, une retraite qui est un modèle d'opérations.

Après Bautzen, où il commandait le centre de la Grande armée, on le retrouve, en 1813, en Espagne, et on va le voir dans les pages ci-après disputer, pied à pied, à l'armée anglo-espagnole qui envahissait le sud de la France, le versant nord des Pyrénées, de la Bidassoa à Toulouse.

Le maréchal fut ministre de la guerre en 1814, au retour des Bourbons, major général de l'empereur en 1815 pendant les Cent-Jours; après la Révolution de 1830, il fut, sous le règne de Louis-Philippe, plusieurs fois ministre et même président du Conseil. On lui voit le portefeuille de la guerre en 1830-1839-1840 jusqu'en 1847. Cette année-là, l'état de sa santé l'obligeant à se retirer, il résigna ses fonctions et se confina jusqu'à sa mort, en 1852, dans ses terres de Soult-Berg (Tarn).

PRÉFACE

J'ai souvent lu et entendu dire, sans y beaucoup croire du reste, que la pratique de la grande guerre, qui nous avait manqué en 1870-71, tenait à ce que l'expérience de nos officiers de l'époque napoléonienne ne nous avait pas été transmise et avait disparu avec eux.

Je doute, aujourd'hui, après avoir beaucoup lu et beaucoup réfléchi, que ces officiers eussent en réalité beaucoup acquis. C'était, pour leur temps, d'excellents conducteurs de troupes, et c'est par l'énergie de la conduite qu'ils suppléaient à l'art du commandement.

Il y avait bien quelques rares exceptions, et c'est une de ces exceptions, celle du maréchal Soult, qui fait l'objet du présent travail.

Napoléon ne faisait pas d'élèves. Sa correspondance en fait foi. Quand il avait dit : « Un tel est un bon manœuvrier », c'était le maximum qu'il pût accorder.

Par une sorte de bizarrerie, c'est longtemps après lui qu'il a fait des élèves, en France et à l'étranger, surtout à l'étranger, nous ne l'avons que trop éprouvé.

Quelqu'un a raconté qu'il avait dit un jour : « Plus tard, je ferai un livre sur la guerre, un livre si simple que tout le monde pourra faire comme moi. »

Le livre n'a jamais paru, et pour cause. Il n'aurait jamais pu l'écrire.

Mais il l'a laissé. Et, avant et après lui, tous les grands capitaines l'ont laissé aussi, chacun dans son histoire.

On n'y trouve pas, certes, des méthodes : on y trouve des

moyens. Et c'est avec ces moyens que l'on doit pouvoir acquérir des aptitudes qui suppléent l'expérience proprement dite. A défaut de la guerre vraie, c'est l'histoire de la guerre qui prépare les hommes au commandement.

On dit très volontiers : « Laissez-moi donc avec vos travaux, vos études, vos livres tactiques ; nos aïeux n'en faisaient ni n'en lisaient guère, et cependant que de batailles ils ont gagnées! »

J'en conviens volontiers, ils gagnaient des batailles parce qu'ils avaient du caractère et de la volonté.

Mais c'est parce que la fréquence des guerres leur faisait acquérir l'expérience qu'ils avaient ce caractère.

Nous ne le pouvons aujourd'hui, et, au lieu de chercher à former les volontés et les esprits par les actes eux-mêmes, nous avons pris le côté moral de la question et nous sommes dit que l'on pouvait former aussi d'avance les caractères par l'étude des actions faites, avant de le faire par l'étude des actions à faire.

C'est un peu bizarre au premier abord ; mais qu'on y réfléchisse et l'on comprendra très bien qu'on doit forcément arriver à donner de la confiance à quelqu'un appelé à commander en lui donnant la certitude qu'il y est bien préparé.

Il n'est pas, pour cela, de meilleur moyen que l'histoire, non pas l'histoire comme on nous l'apprenait autrefois, relatant une série de faits plus ou moins bien arrangés afin d'avoir un récit aussi clair que possible des événements, mais l'histoire que l'on déduit soi-même des ordres donnés, des observations faites et des résultats acquis.

C'est, en quelque sorte, un courant nouveau qui s'est fait dans les études historiques : la recherche du document. Cette recherche, caractéristique de l'étude, donne des appréciations autrement vraies, autrement philosophiques que les simples déductions de l'événement.

On décompose, en travaillant ainsi, les parties qui constituent la guerre ; on les approfondit plus que par le récit pur et simple, et le mécanisme en est autrement déduit. Bien entendu, on ne peut faire cela qu'au point de vue essentiellement théo-

rique : impossible d'y faire entrer, avec sa valeur vraie, l'élément humain.

Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, on peut, dans une certaine limite tout au moins, préciser l'élément « nature ».

Les campagnes, telles que nous les connaissions dans nos études d'autrefois, consistaient à faire une chronologie pour enchaîner les faits et à chercher ensuite, d'après cet ensemble, ce qu'avait pu être la pensée du chef et son but.

Cette œuvre d'imagination est cause certainement que bien des gens se sont mis à établir sur cet échafaudage des principes — et combien en a-t-on posés? Puis il arrivait ceci, c'est que l'on sentait bien qu'il y avait quelque trop de futilité imaginative à baser un principe sur un fait ou deux, et alors on allongeait de nombreux codicilles, donnant des cas particuliers où le principe n'était plus admissible, de sorte qu'à la suite de ces nombreuses exceptions le principe était noyé dans le vague.

Cette méthode impuissante ne pouvait faire progresser, on le sentait bien; on le comprenait d'autant mieux qu'il y avait alors, dans la langue militaire, une foule de termes et d'espèces d'axiomes compliqués qui n'apprenaient rien à personne.

Mais comment faire mieux?

C'est alors que certains esprits eurent l'idée de s'adresser aux archives, aux lettres, aux ordres de détail; à la correspondance générale enfin. Là, alors, mais là seulement, se retrouve la pensée du chef, sa conception, son idée — souvent mal exécutée et ne présentant pas alors la condition primordiale qui l'avait fait naître.

La légende historique y perd souvent, y perd même toujours, lorsqu'il s'agit d'un homme de guerre encore incomplet, et il y en a eu beaucoup; mais elle est remplacée par la découverte presque forcée de la pensée, depuis le jour où elle a été formée à l'état embryonnaire. Peu à peu elle prend forme, sous l'influence des choses politiques, des nouvelles, des obstacles, des difficultés, des renseignements plus ou moins probants, et des probabilités aussi; elle prend forme,

disons-nous, et nous montre l'homme avec son caractère, voire même avec ses faiblesses et ses indécisions.

Et c'est alors seulement que nous comprenons les fautes commises et leur point de départ, parce que c'est sur les faiblesses et les indécisions du commandement que les choses de la guerre ont le plus de prise.

Nous ne faisons plus la guerre, nous l'avons dit. Quand la ferons-nous? N'est-il pas probable que, lorsque nous la ferons, le plus grand nombre des chefs et des officiers, sinon tous, n'en auront pas l'expérience, ou n'en auront, par quelques campagnes coloniales lointaines, qu'une expérience bien minime?

Eh bien, il semble que cette méthode psychologique d'étudier les événements militaires doit, dans une grande mesure, suppléer cette expérience (1).

Les événements alors, qu'ils relèvent de la direction qui leur a été donnée ou des circonstances qui les ont amenés, sont indiqués de manière à formuler de sûres observations, aussi bien dans l'ordre stratégique que dans l'ordre tactique.

Veut-on, pour fixer les idées, que je cherche à extraire de cette guerre de 1813-1814, dont je veux donner l'extrait, un exemple applicable à l'idée que je développe?

« L'offensive, disent les règles habituelles, celles d'aujourd'hui comme celles de toujours, permet seule d'obtenir, à la guerre, des résultats décisifs. »

En prenant l'« offensive », vous écrivent tous les tacticiens

(1) Dans son cours de grande tactique de 1894, le professeur de l'École de guerre qui, s'il n'est pas l'inventeur de la méthode, est certainement, par la série de ses études et de ses travaux, un de ceux qui l'ont le plus développée, faisait ressortir à ses auditeurs, d'une façon indéniable, que c'est par un système analogue, qui se perfectionne aujourd'hui, que les Allemands de Berlin sont arrivés à faire ressortir, pour ceux qui sont destinés à arriver aux hauts grades de la hiérarchie, combien à la guerre le fait l'emporte sur l'idée, l'action sur la parole, la pratique sur la théorie. Certes, dit l'un des généraux allemands, il est des qualités militaires naturelles, mais elles resteront stériles si on ne les féconde par l'éducation et les notions précises.

des armées modernes, vous imposez votre volonté à l'adversaire au lieu de subir la sienne.

Je n'irai pas le discuter, certes, l'ayant prêché moi-même.

Ces principes de l'offensive, on cherche, en France, depuis nos malheurs de 1870, à les « faire entrer dans le sang », suivant l'expression consacrée : je n'irai donc pas essayer de faire rompre avec des idées sur lesquelles, disent nos règlements de manœuvres, doit être « basée » l'éducation militaire.

Elles sont vraies.

Toutefois, on verra, par ces quelques pages, comme quoi il ne faut pas tout prendre, dans le militaire comme ailleurs, au pied de la lettre, même les choses qu'on pose comme des axiomes.

Dans les opérations que nous allons résumer, Soult n'a pris l'offensive qu'au début; s'apercevant vite qu'il ne réussirait pas, il a substitué la défensive à l'offensive pendant toute une longue période, et cependant il n'a presque pas « subi la volonté de l'adversaire ».

Nous aurions pu, et nous y avons même songé, prendre pour titre de cette étude, comme ont cru bon les écrivains anglais ou anglo-manes de cette période : « Manœuvre de Wellington dans les Pyrénées en 1813-1814. » Car, enfin, c'est Wellington qui a abouti, après une série d'opérations tactiques, à venir de Portugal, et des lignes de Torrès-Vedras, se battre à Toulouse.

Mais, et on le remarquera de suite, il n'y est pas venu de son propre gré, quoique Soult, son adversaire, lui laissât le rôle « offensif », rôle qui, vous dit l'axiome, « impose la volonté ». Il y est venu conduit par Soult lui-même, qui était le « défensif », et par le chemin qu'il a plu à celui-ci, qui acceptait le rôle « défensif », de lui imposer.

C'est donc, de ce fait, Soult qui a manœuvré ; et les dispositions de Wellington ne sont que des conséquences de celles de Soult.



C'est une étude essentiellement militaire que nous présentons ici, un exemple de ce que peuvent faire deux généraux habiles dans des circonstances de guerre des plus difficiles.

L'offensive, la défensive, le recul, la retraite, qui sont les quatre situations principales de l'art militaire, y trouvent leur place.

Nous montrerons Soult, dans une première série d'opérations d'abord offensif, puis, cette offensive n'ayant pas réussi, s'arrêtant et attendant en position défensive; puis la défensive mêlée d'offensive n'ayant pas eu plus de succès, il entre dans une deuxième série d'opérations : le recul d'obstacles en obstacles. Ces obstacles sont les lignes d'eau successives d'un pays accidenté. A la fin, il se décide à livrer une bataille défensive à Orthez, après quoi il entre dans une troisième série d'opérations : la retraite.

Wellington, son adversaire, dans des conditions inverses, reste pendant la première série d'opérations dans une situation d'attente, comme une sorte de préparation à une offensive qui fait la deuxième série de ses opérations. La troisième, qui suit, est la poursuite sur Toulouse.

La manœuvre de Soult a été divisée en cinq séries, pour bien faire ressortir les positions successives où il met son armée.

1^{re} série (en juillet 1813, en août 1813), 1^{re} et 2^e offensives du maréchal : combats de Roncevaux, Linzoain, Maya, Sauroren, Buenza, Dona-Maria, Echalar et Ivantelly; puis de Saint-Martial et de Vera.

2^e série (en septembre 1813, en octobre 1813), en novembre 1813), défensive du maréchal : 1^{re} et 2^e offensives de Wellington, combat de Vera, bataille de la Nivelle.

3^e série (novembre 1813, décembre 1813), double offensive de Soult et de Wellington : combats sous Bayonne, bataille de Saint-Pierre-d'Irabe.

4^e série (janvier 1814, février 1814, mars 1814), le recul du

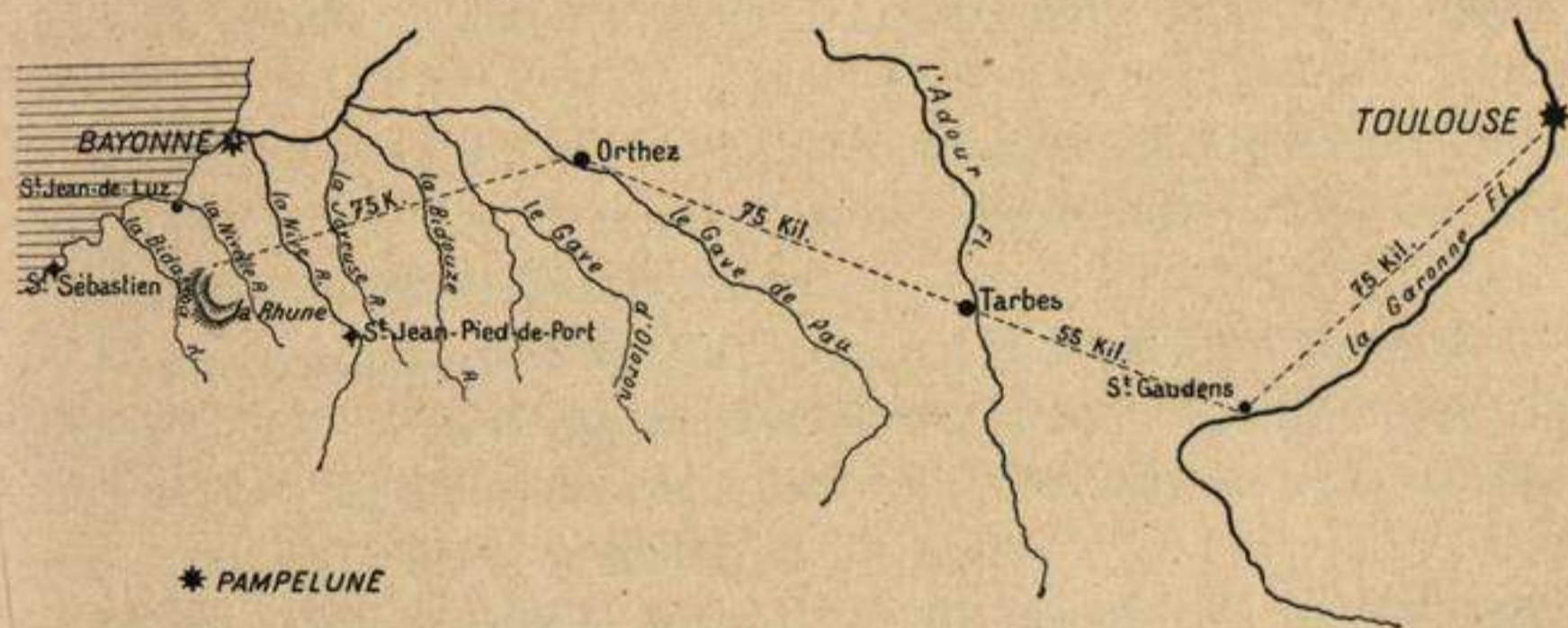
maréchal; la défense des lignes d'eau, bataille d'Orthez, combat d'Aire.

5^e série (mars 1814, avril 1814), la retraite du maréchal : essai d'offensive, combats de Vic et de Tarbes, bataille de Toulouse.

*
* * *

Voici comment on a résumé, dans les historiques géographiques, la manœuvre de Soult :

« Après le désastre de Vitoria, l'armée française est rejetée de l'autre côté des Pyrénées. Soult vient en prendre le comman-



dement, la réorganise et fait de Bayonne un camp retranché, pendant que les Anglais font le siège de Pampelune et de Saint-Sébastien. Après une tentative infructueuse pour faire lever le siège de Pampelune, Soult s'établit sur la Nivelle, entre Saint-Jean-de-Luz et la Rhune. Wellington, après la reddition de Saint-Sébastien et de Pampelune, enfonce le centre des Français et les rejette derrière la Nive, où ils se maintiennent pendant un mois, leur droite appuyée à Bayonne, en livrant de nombreux combats. Soult fut enfin obligé de reculer pied à pied derrière la Joyeuse, la Bidouze, le Gave de Pau. Délogé de cette dernière position par la défaite d'Orthez, il recule sur l'Adour parallèlement aux Pyrénées pour s'y appuyer et rejoindre le maréchal Suchet par Tarbes, Saint-Gaudens et Tou-

louse. Wellington masque Bayonne, le suit et livre, sous les murs de Toulouse, une bataille acharnée et indécise le 10 avril 1814. Soult allait donner la main à Suchet, lorsque la nouvelle de l'abdication de l'empereur lui parvint. »

Ce sont ces opérations que nous allons essayer d'analyser — un peu différentes, on en jugera, de cette « légende historique ».

COMPLÉMENT A LA PRÉFACE

Etude philosophico-historique.

Le général Jomini avait préparé une histoire des guerres d'Espagne de 1808 à 1813 ; il y avait été, pendant le début de cette période, d'abord aide de camp, puis chef d'état-major de Ney.

Après sa mort, on a réuni en un volume les documents qu'il avait préparés. Ces documents sont intéressants, mais surtout écrits en vue de sa personnalité.

Jomini n'aimait pas Ney, avec lequel il avait eu d'assez grandes difficultés ; il n'aimait pas Soult, auquel l'état-major de Ney et Ney lui-même avaient fort reproché son manque de parole à la suite de la convention de Lugo.

Déjà, après Bautzen, lorsque Soult fut envoyé en Espagne comme lieutenant général de l'empereur, Jomini était occupé à disposer ses moyens pour passer du service de la France à celui de la Russie. Il reporte donc toute son attention et ses éloges sur Wellington et les Anglais.

Toutefois, il n'est pas sans intérêt de résumer, pour la période de 1813-1814, qui est celle dont nous nous occupons ici, les observations de cet éminent critique.

Après avoir blâmé le roi Joseph de ne pas profiter du groupement qu'il avait réussi à faire à Burgos des armées d'Andalousie, du Portugal et du centre, pour reprendre l'offensive sur Wellington, il ajoute : « Qu'il était bien difficile de choisir un plus mauvais terrain, pour y recevoir une bataille, que celui de Vitoria, dans un bassin entouré de montagnes ; que, du reste, du moment qu'on ne voulait pas prendre l'offensive,

c'était manquer de sagesse que de ne pas purement et simplement regagner les Pyrénées. »

« Dans tout autre pays que l'Espagne, ajoute-t-il, il eût été préférable, au lieu de se retirer sur Bayonne, de faire retraite parallèlement à l'Ebre jusqu'à Saragosse afin d'y rejoindre Suchet. On aurait eu là un renfort sérieux et, de plus, si les Anglais (comme c'est probable) avaient suivi, ils eussent été là à 150 lieues de leurs vaisseaux et de leurs dépôts. »

Lorsque se réunit le groupement de Burgos, cette question fut agitée et la retraite divergente fut adoptée par tous, sauf le roi et le général Jourdan qui, tous deux, opinèrent qu'entre Bayonne et Perpignan il n'y avait pas de route véritable au travers des Pyrénées, et qu'alors, au cas de trop grandes difficultés dans l'Aragon et la Catalogne, on serait pris dans un traquenard.

La chose est discutable, mais ce qui ne l'est pas, c'est l'idée malheureuse de livrer bataille à Vitoria.

« Bataille, du reste, dit Jomini, plus désastreuse que sanglante; un désordre scandaleux y flétrit les lauriers de l'armée d'Espagne, et, à la suite de cette terreur panique analogue à celle des Autrichiens à Marengo, le roi Joseph arriva à Bayonne en aussi piteux état que Napoléon le jour de la Bérésina.

» L'Angleterre avait une armée aguerrie et un second Marlborough.

» Soult, qui était venu prendre le commandement en chef, chercha d'abord à défendre les passages sur Bayonne en attaquant les Anglais autour de Saint-Sébastien et de Pampelune; mais, ne pouvant empêcher la chute de ces places, il repassa la Bidassoa et vint, en septembre, se concentrer derrière la Nivelle.

» Mais, en ce moment, les événements s'étaient précipités du côté de l'Elbe; il ne s'agissait plus, pour l'empereur, de faire de l'offensive, mais de disputer l'Est de la France à l'invasion.

» De ses grandes armées d'Allemagne, il ne restait que des débris: force fut de faire appel à l'armée d'Espagne pour tenir tête et de lui emprunter ses meilleures divisions.

» De sorte que, lorsque, en février 1814, Wellington reprit l'offensive, il s'était renforcé et Soult, au contraire, s'était affaibli; aux cent mille hommes des Anglo-Hispano-Portugais à peine pouvait-il en opposer la moitié!

» Il se contenta donc de contester quelques points favorables, se repliant parallèlement aux Pyrénées, ce qui était fort sage, livrant bataille à Orthez le 27 février, à Toulouse le 10 avril, mais inutilement à tous égards, surtout à Toulouse, car depuis six jours l'empereur avait abdiqué, et même des victoires eussent été sans fruit.

» Et voilà comment cette guerre d'Espagne, entreprise pour fermer aux Anglais les côtes de la Péninsule, amena leurs bataillons triomphalement au centre de la France.

» En Espagne, comme sur d'autres points, et c'est la conclusion de Jomini, le génie du conquérant finit par rester vaincu par la froide et tenace Angleterre (1). »

Une des lectures les plus curieuses que l'on puisse avoir, lorsqu'on peut se les procurer, est celle des livres écrits après 1814 par les émigrés revenus avec Louis XVIII, aidés par les quelques officiers anglais accompagnant l'armée de Wellington.

La haine profonde de tous pour les armées de Napoléon serait incompréhensible si nous ne savions avec quelle facilité, lorsqu'il y a malheur, on daube sur les vaincus et on exalte le vainqueur.

Toutefois, au milieu du fouillis de critiques amères et moqueuses dont ils couvrent les généraux et les soldats de nos troupes d'Espagne, il est des observations semi-judicieuses qu'il

(1) Jomini était jeune à cette époque. Il avait 35 ans. Né en Suisse, il prit à 25 ans du service en France (1804), devint très rapidement chef d'état-major et général; mais ses critiques lui avaient fort aliéné Berthier, et lorsque, après Bautzen, Ney demanda pour lui le grade de divisionnaire, il fut évincé. C'est à la suite de ce refus, qu'irrité il passa en Russie, où il servit fort longtemps. Napoléon appréciait peu Jomini. Il l'appelait en riant: « Monsieur le Tacticien ».

On a trouvé, dans les notes de Jomini, de très intéressants résumés des quelques conversations qu'il eut avec l'empereur.

est intéressant de lire, parce qu'elles sont écrites au moment même de l'exécution des faits ou peu après.

Ainsi, après avoir dépeint d'une façon, sinon exagérée, du moins fort documentée de parties épisodiques, la retraite de Vitoria, après avoir raconté que les fuyards, trouvant à leur arrivée les portes de Pampelune fermées, se mirent à escalader la muraille pour se mettre à l'abri et ne se désistèrent de leur entreprise que lorsqu'on leur opposa « un feu réuni de canon et de mousqueterie », l'historien ajoute :

« Comme il n'existe aucune relation française sur cette inconcevable journée, ni aucun mémoire militaire qui en révèle les causes secrètes, nous en sommes réduits aux généralités et à la recherche des causes morales. Il était évident que la Péninsule était perdue pour les Français, dès le moment où le prétendu roi des Espagnes et des Indes effectuait sa troisième retraite vers les Pyrénées, à moins qu'une grande bataille ne ramenât la victoire sous nos drapeaux; mais un tel avantage était d'autant plus difficile à remporter que le seul mouvement d'une retraite suffisait pour frapper le moral du soldat et jeter le découragement parmi les partisans du roi « intrus ». Prétendre défendre la ligne du Douro, qui pouvait être tournée, comme elle le fut en effet, était une tentative absurde.

» La position de Burgos offrait des chances favorables dans l'hypothèse d'une concentration totale des forces françaises. A la vérité, selon l'opinion des guerriers anciens et modernes, la ligne de l'Ebre était à la fois plus militaire et présentait, pour la défensive, plus de sécurité.

» Quel fut donc le mauvais génie qui fit placer l'armée française sur le point le plus défavorable de cette ligne? Telle qu'on l'avait rangée à Vitoria, elle se trouvait ramenée entre plusieurs montagnes comme dans un entonnoir. Par quelle fatalité tous les bagages furent-ils accumulés sur les derrières de l'armée, comme pour lui barrer le passage ou lui intercepter la retraite? La victoire était donc si sûre qu'il n'y eût plus qu'à en recueillir les dépouilles? Enfin, comment se fit-il que toute l'aile gauche, commandée par le général Clausel, se soit trou-

vée tellement détachée du reste de l'armée qu'elle n'ait pu participer à la bataille?

» Suffit-il, pour expliquer tant d'inconséquences, d'alléguer la confusion et l'anarchie dans le commandement, l'absence d'un général prépondérant capable d'étouffer les prétentions particulières et de faire prévaloir un avis sage? Peut-on supposer que tant de généraux n'aient mis, avec leur expérience, en délibération, que des projets mal conçus?

» La seule cause que l'on puisse assigner à tant d'erreurs est cet esprit de vertige que la Providence avait répandu sur les moteurs de cette guerre impie, pour les châtier par une catastrophe inévitable dans les champs de Vitoria. »

A propos de l'offensive de Soult vers Pampelune et des batailles de Sauroren, on lit dans un ouvrage paru peu après et signé d'un émigré :

« C'était déjà une assez pénible tâche, mais glorieuse sans doute, pour un lieutenant de « Bonaparte », de venir préserver les frontières d'un empire qui, après avoir étendu ses conquêtes dans toute l'Europe, était réduit à se défendre sur son propre terrain!

» Le maréchal Soult n'était pas au-dessous de cette tâche, quoique sa réputation ait été exagérée et par des préjugés nationaux, et par l'instinct révolutionnaire.

» Mais que dire de sa présomption lorsque, ralliant l'armée dispersée à Vitoria, il se vante de porter bientôt la guerre au delà de l'Ebre? Croira-t-on qu'à l'imitation de son maître, il n'ait imaginé cette jonglerie que pour relever le moral du soldat abattu?

» Je sais que la guerre, comme le théâtre, vit d'illusions et de préjugés, mais n'y avait-il pas de la maladresse à se déclarer d'avance vainqueur? Le maréchal était trop près de l'événement et un nouvel échec ne pouvait que détruire la confiance du soldat dans la prévision de son général. Du reste, au lieu d'être vainqueur, il échoua dans ses attaques. »

Tous les livres d'alors, écrits par des Français, sauf un ou deux, sont sur ce ton déplorable. Chez les Anglais, louanges extrêmes à Wellington qui, lui aussi, certes, avait et a eu

« une réputation fort exagérée par les préjugés nationaux », si tant il est vrai que Soult soit dans ce cas ; chez les Français, sauf quelques officiers qui ont surtout cherché à répandre l'opinion que, si Suchet s'était joint à Soult, l'invasion n'aurait très probablement pas pu se faire, un sentiment déplorable qui les pousse même à ne plus traiter, comme le faisait le généralissime anglais, Napoléon l'empereur, que de général Buona-
parte.

Il n'est pas moins bizarre de voir à quoi peuvent mener les partis pris politiques.

Ailleurs, après avoir fait la narration de cette offensive, narration que l'éditeur déclare lui-même manquer de clarté, on ajoute :

« En résumé, on voit que le maréchal Soult fait une attaque générale pour secourir Pampelune, qu'il chasse d'abord successivement devant lui les corps avancés des alliés, mais que son adversaire, concentrant toutes ses forces sous les murs de Pampelune, y occupe une position telle et manœuvre avec tant de précision, que le maréchal Soult, après de grands efforts, juge convenable de battre en retraite et de rentrer en France sans avoir atteint le but qu'il s'était proposé.

» Il est facile de s'apercevoir ici que l'« avisé » maréchal se conduit à peu près de la même manière que dans les champs d'Albuera (1), c'est-à-dire qu'il se retire prudemment, après avoir compromis sans succès une partie de ses forces, ne voulant pas les sacrifier ni les exposer tout entières : c'est le trait caractéristique de ce général tant prôné qui, ne s'exposant qu'à des demi-revers, ne pouvait prétendre non plus qu'à des demi-succès! »

Peut-on être plus jésuitique!

Et la note suivante au sujet de l'offensive manquée sur Saint-Martial, dont on va lire plus loin aussi le récit vrai :

« Tous ces événements nous étaient inconnus en France,

(1) Albuera (à quelques kilomètres de Badajoz), campagne de 1811. Le maréchal Soult y gagna une bataille sur les Anglo-Espagnols commandés par Beresford.

leur publicité ayant été comprimée par le système politique qui commandait le silence, système que Bonaparte avait adopté comme une des ressources indispensables à un gouvernement qui ne se soutenait qu'à force de réticences et d'impostures. On pense bien que le maréchal Soult n'était pas fâché que les bulletins ne fissent aucune mention de ses attaques infructueuses et meurtrières. »

Les observations qui suivent les premiers mouvements de l'invasion sont déplorables, d'autant que leur auteur leur veut donner une forme savante qui cache une grande méconnaissance des causes.

« On est péniblement affecté, écrit-il, de voir un général tel que le maréchal Soult, qui ne manque ni d'habileté ni de fermeté, laisser pénétrer l'étranger sur le territoire de l'empire, sans lui opposer plus de vigueur et d'efforts. Certes, il eût été facile de préparer, sur le mont de la Rhune et peut-être sur les rives de la Bidassoa, une résistance plus digne de la valeur de nos guerriers.

» D'ailleurs, cette première défense du sol français avait, à cette époque, une grande importance politique :

» Napoléon, défait à Leipzig et n'échappant, à Hanau, que par une trouée, aux efforts d'une armée qui lui barrait le passage, commençait à prévoir les malheurs d'une invasion dont il avait tant de fois mérité la représaille. Il n'est pas douteux que la facilité avec laquelle Wellington mit le pied sur le sol français n'ait donné, pour ainsi dire, l'impulsion aux souverains alliés qui hésitaient derrière le Rhin.

» Voilà comme des opérations militaires, à une très grande distance les unes des autres, ont ensemble une « corrélation » qui influe toujours sur la situation politique des puissances belligérantes ; et voilà comme une seule entreprise, faite avec opportunité, entraîne avec elle des résultats décisifs que la fortune semblait tenir encore en balance. »

La manœuvre du maréchal pour gagner la Garonne est la seule chose qui trouve grâce devant un historien des campa-

gues de 1814, qui paraît cependant inféodé aux Anglais, quoiqu'il soit très Français :

« Cette marche de Soult, dit-il, vers Toulouse, par Saint-Gaudens, fut une opération bien combinée. Le maréchal était parvenu à réorganiser son armée battue à Orthez, et à tenir, pour ainsi dire, en échec, pendant près d'un mois, entre Orthez et Saint-Gaudens, l'armée alliée bien supérieure en nombre. Pendant toutes ces manœuvres, il avait envoyé des officiers à Toulouse pour faire commencer les travaux défensifs ; puis, dérochant trois marches à son adversaire, en prenant la route directe de Saint-Gaudens, il arrive à temps pour défendre la capitale du Languedoc.

» On peut dire qu'alors la conduite du maréchal Soult fut supérieure à celle de Bonaparte dans la défense de Paris. Bonaparte, en faisant une pointe vers les frontières de l'Est, dans l'espoir de s'emparer des communications des alliés, leur ouvrit le chemin de Paris ; et, au contraire, le maréchal Soult, gagnant de vitesse un ennemi redoutable, s'établit militairement sous les murs de Toulouse, prêt à en disputer possession à son adversaire. »

Et voilà comment s'écrit l'histoire.

Tout en admettant cette disposition sous Toulouse, l'écrivain est exaspéré de la bataille livrée le 10 avril :

« Je loue, dit-il, les dispositions militaires et l'énergie du maréchal Soult dans la défense de Toulouse, mais je me suis toujours élevé en même temps contre cet abus condamnable de la force des armes, qui lui a fait verser le sang français dans une bataille inutile.

» Je n'ai pas varié dans mon opinion, malgré l'acrimonie et la virulence de ceux qui m'ont voulu réfuter.

» La bataille de Toulouse n'a pas été livrée pour la cause nationale, mais seulement pour l'intérêt de Bonaparte, qui, dans le moment même, était abandonné par la nation et légalement déchu de son autorité.

» Personne ne croira que le maréchal Soult ait ignoré, le 10 avril, à 160 lieues de la capitale, où il avait ses agents et ses courriers, la révolution soudaine qui avait été consommée

dès le 5 avril. Il la connaissait tellement que, de son quartier général, il avait donné l'ordre d'arrêter tous les courriers venant de Paris. Bonaparte était toujours à Fontainebleau, et on voulait relever son parti abattu (1).

» Plus tard, cette question de la bataille de Toulouse n'a plus été qu'un objet purement d'amour-propre et d'orgueil national. Des écrivains, stipendiés par celui qui, devenu ministre, était intéressé à dénaturer la question, et des hommes égarés par ce nouveau fanatisme guerrier qui transforme des défaites en victoires, ont soutenu, contre l'évidence, que le maréchal Soult était resté vainqueur à Toulouse parce qu'il avait fait mordre la poussière à un très grand nombre d'ennemis. Nous demanderons à ces grands raisonneurs si, mettant Bonaparte à la place de Wellington, lui faisant emporter des retranchements vaillamment défendus, et occuper ensuite la ville qu'il serait venu attaquer, ils l'auraient considéré comme vainqueur ou comme vaincu; et, enfin, s'ils lui auraient demandé compte du nombre de soldats qu'il aurait sacrifiés à cette entreprise? L'armée que Wellington conduisit dans l'intérieur de la France était sans doute plus nombreuse que celle que lui opposa le maréchal Soult; mais quand Bonaparte faisait des invasions, ses armées étaient-elles inférieures en nombre à celles de ses ennemis? S'est-on élevé contre la supériorité de ses forces en Prusse, en Espagne, en Russie et en Autriche?

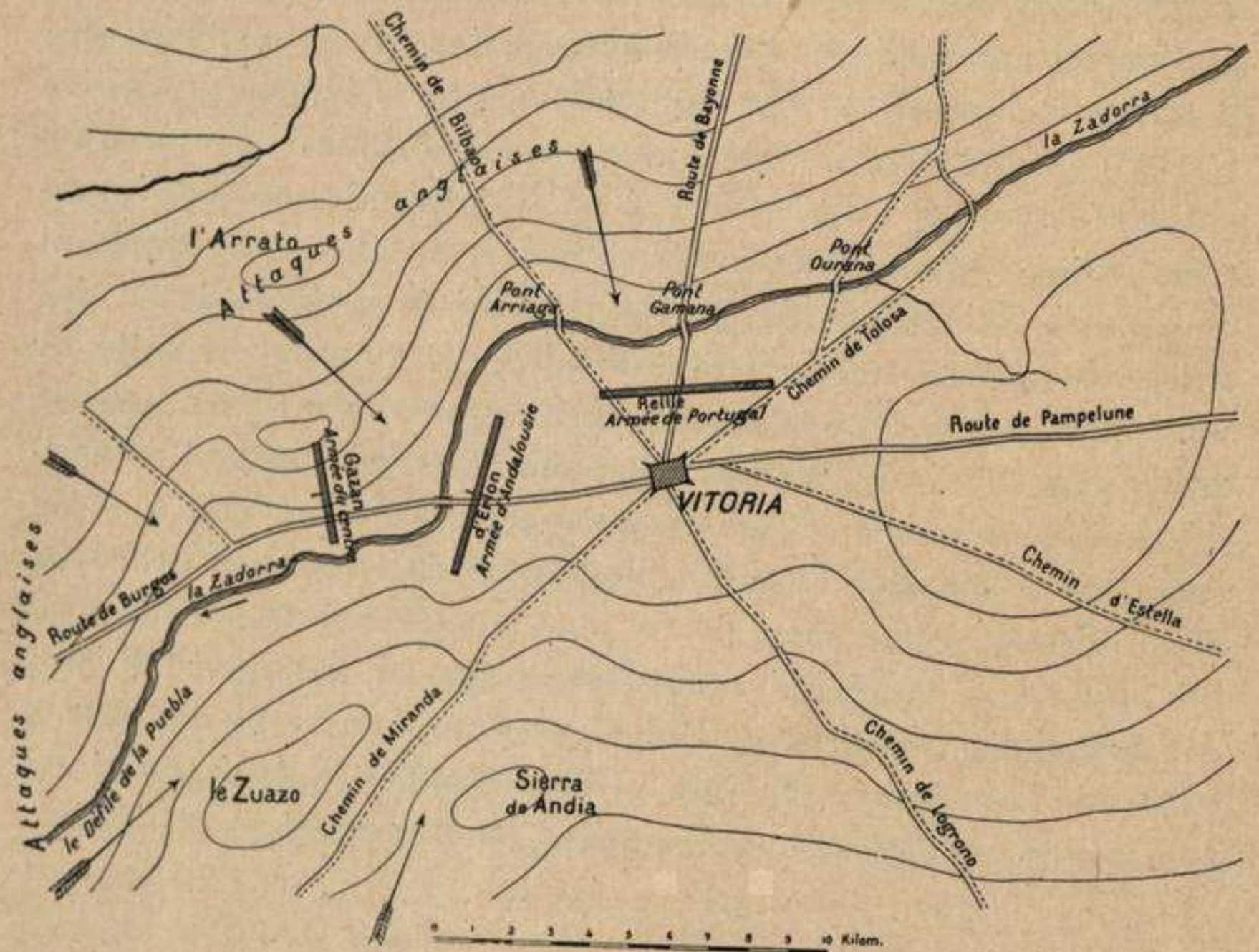
(1) Ces choses-là sont de tous les temps, mais elles n'en sont pas moins déplorables. Impossible d'écrire un plus sanglant libelle; car, en admettant même que Soult ait eu connaissance officieuse de ce qui se passait autour de Paris, c'était de sa part un acte « loyal » de tâcher de remporter une victoire pour son pays et son empereur, même détrôné.

Les Anglais eux-mêmes ont déclaré le non-fondé de cette accusation. Le maréchal, ont-ils dit, ne pouvait connaître la conclusion de la paix; car, en admettant qu'il l'eût sue avant la bataille, il n'eût pas manqué de la publier aussitôt après, quand ce n'eût été que pour se maintenir à Toulouse et proclamer sa victoire.

D'ailleurs, a fait remarquer le chef d'état-major de l'armée anglaise, l'armée française, dès le 9, était investie dans Toulouse. Les nouvelles de Paris arrivaient donc, et ce fut le cas, aux alliés d'abord. Or, ce fut Wellington, qui engagea le combat, et l'accusation atteindrait alors le général anglais qui eût été, en ce cas, inhumain et insensé en risquant son armée et sa réputation dans une bataille fort difficile.

La couronne que lui tressait la victoire en perdait-elle le moindre fleuron? Soyons justes et ne perdons pas de vue « que l'histoire demande surtout de la vérité et de l'impartialité »!

Les années qui ont suivi nos guerres de la grande épopée napoléonienne ont vu enfanter, après nos désastres, toutes



CROQUIS POUR LA BATAILLE DE VITORIA DU 21 JUIN 1813

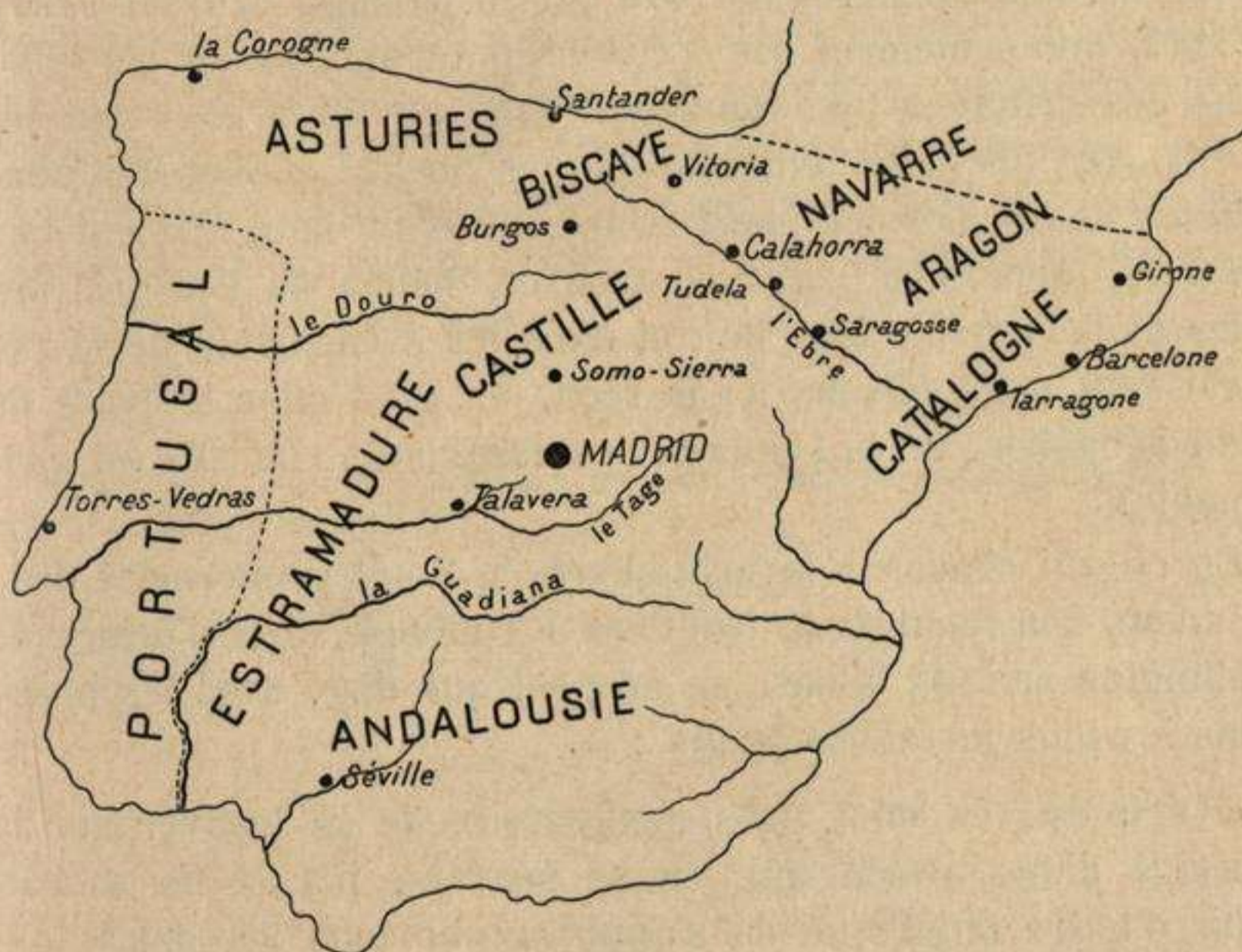
sortes d'idées philosophiques sur les droits de la guerre, auxquelles on n'avait guère songé, certes, pendant la période brillante.

A propos de celle du Midi, que nous retraçons ici, il y a eu discussion sur discussion pour savoir si une armée quelconque peut, suivant le droit de la guerre, employer une ville ouverte de tous côtés à sa défense.

On ne citait pas trop comme exemple Dresde et Hambourg, qui étaient à l'étranger, mais, au sujet d'Orthez, de Toulouse,

on a usé beaucoup d'encre sans pouvoir mettre dans l'esprit des populations, ou mieux d'une partie des populations, que la défense d'une ville, même ouverte, s'identifie avec la guerre et fait partie du droit commun à tout belligérant, quelque pénible que soit la position qu'elle fasse à des habitants qui sont, certes, très à plaindre.

Beaucoup faisaient ressortir, très justement, que toute ville



CROQUIS POUR INDIQUER LA DISPOSITION DES ARMÉES EN ESPAGNE DE 1807 A 1813

qui, rapidement mise en état de défense, peut assurer le salut d'une armée qui trouve là des moyens et des ressources dont elle manque, peut, de par le droit, être utilisée comme point de résistance pour le temps où ses fortifications accidentelles ne sont pas anéanties et l'armée qui les défendait vaincue ; il y a eu, à cette théorie, pourtant fort simple, des oppositions étonnantes.

Il convient de dire que, comme la politique se mêle toujours à la guerre, nombre des idées opposées se basaient, surtout

en ce qui concerne Toulouse, sur ce que « s'il y a des principes admissibles pour la guerre, ce n'était pas le cas de les appliquer, vu que les circonstances se présentaient sous le jour le plus favorable pour la France, et qu'une résistance prolongée ne faisait qu'en entraver les effets »!

A la suite de toutes les guerres, du reste, lorsque l'on en repasse les faits, il se substitue à la guerre réelle une guerre de plume. Nos désastres de 1870 ont eu, comme ceux de 1814 et 1815, non seulement des écrivains pour amalgamer les faits, mais des critiques pour chercher dans ces faits ceux qui jureraient avec les idées philanthropiques ou qui étaient des nouveautés auxquelles les guerres anciennes ne nous avaient pas habitués, quoiqu'on y puisse trouver, même en Europe, des actes d'une terrible férocité ; et dans les événements de la période dont nous faisons ici le récit, on peut citer la prise de Saint-Sébastien, où la conduite des assaillants coalisés fut abominable!

En ce qui concerne la manœuvre de Soult proprement dite, ou mieux son recul de la frontière à Toulouse, avec l'armée de Wellington sur ses talons, on ne peut que dire, avec les historiens les plus justes du temps :

« Qu'il est, en effet, très malheureux de se trouver sur le passage d'une armée qui, en se retirant, n'a et ne saurait avoir d'autre objet que de s'appuyer sur tous les points qui peuvent lui fournir des moyens de résistance ; mais ce malheur, très réel pour les habitants qu'elle soumet, en passant, par la force, ne détruit pas le droit qu'elle a d'user de sa puissance pour opérer son salut, en comptant toutes les considérations particulières pour rien. »

A quoi on ajoute :

« Le salut d'une armée tenant à celui de l'Etat, dont elle est l'âme et le soutien, devient d'un intérêt si grand, qu'il se subordonne tous les autres intérêts partiels et les réduit au silence ; s'il ne pouvait être acheté par des sacrifices, les gouvernements se trouveraient tout à coup sans force, et leur chute

entraînerait celle de toutes les institutions qui constituent les hommes en état de société (1). »

Ces considérations élevées ne sauraient, certes, satisfaire la majorité des critiques.

« Leur vue ne s'étendant pas au delà de ce qui les touche de près, il leur est impossible d'entrevoir qu'en finale, leur existence, et même leur bien-être tiennent à des sacrifices plus ou moins grands. Leurs terres, leurs maisons, leurs jardins, leurs meubles, sont pour eux toute la patrie ; ils ne réfléchissent pas que si la patrie périssait, leurs terres, leurs maisons, leurs jardins, leurs meubles et peut-être eux-mêmes périeraient avec elle. Ces considérations ou mieux ces conséquences fatales sont la suite d'un égoïsme qui, s'il venait à s'emparer de toutes les têtes, précipiterait la civilisation et le monde même vers une destruction totale. »

(1) Ces idées sont empruntées à des livres historico-philosophiques qui ont suivi la période de 1814-1815.

RAPPORT

DU CHEF D'ÉTAT-MAJOR (MARÉCHAL JOURDAN)

La bataille de Vitoria et l'évacuation de l'Espagne.

J'ai rappelé que, lorsqu'il reçut la nouvelle de la bataille de Vitoria, l'empereur était à Dresde, fort empêtré au milieu des difficultés politiques et militaires d'une situation des plus pénibles.

Cette nouvelle, lui arrivant dans l'état de nervosité où le mettaient les affaires, amena chez lui une de ces colères terribles auxquelles il était fort enclin depuis qu'il sentait les résistances s'agrandir et les prodromes de la maladie dont il mourut s'accroître.

Pendant qu'on allait chercher le maréchal Soult, auquel il avait songé de suite pour lui donner la direction des opérations en Espagne, se promenant de long en large dans sa chambre, entremêlant ses phrases d'injures dont le mot « tas d'imbéciles » était le moins accentué, il dictait à son secrétaire toute une série de questions auxquelles il voulait d'immédiates réponses :

« Je veux avoir, sur-le-champ, un compte rendu circonstancié de la bataille de Vitoria.

» Pourquoi, se sentant incapable, Jourdan a-t-il continué ses fonctions de chef d'état-major de Joseph?

» Pourquoi a-t-il si longtemps négligé les provinces du Nord de l'Espagne?

» Pourquoi n'a-t-on pas, sur-le-champ, quitté Madrid ?

» Pourquoi a-t-on laissé le général Clausel inactif?

» Pourquoi n'a-t-on songé qu'à la fin à renvoyer en France les réfugiés espagnols qui embarrassaient l'armée et qu'il fallait nourrir, au lieu d'attendre et de se mettre dans la nécessité de détacher des troupes pour les escorter, au moment même

où tout faisait un devoir d'avoir tout son monde pour combattre ?

» Pourquoi n'a-t-on pas songé à porter un coup sur la droite pour connaître et retarder la marche de l'armée anglaise sur le haut Ebre ?

» Pourquoi, au lieu de reculer jusque sur Vitoria, n'a-t-on pas livré bataille aux environs de Burgos ? »

Toutes ces questions, faites à des centaines de lieues de distance, étaient fort sages et montraient d'une façon irréfutable tout ce qu'il y avait de génie dans ce grand cerveau soumis malheureusement, comme celui de tous les hommes, à l'imperfection et à la faillibilité, car il y avait réponse à toutes :

« Je suis resté, répondait le maréchal, parce que vous m'avez vous-même fait savoir que vous étiez satisfait de voir le roi, votre frère, s'étayer de mes conseils et de mon expérience; parce que vous m'avez fait savoir que mon zèle et mon dévouement exigeaient que je fusse l'organe utile, entre les généraux et le roi d'Espagne, des ordres que vous l'aviez autorisé à leur donner. »

» Si le Nord de l'Espagne a été négligé, si les communications avec la France ont été interrompues, il n'y a pas de ma faute, car j'ai écrit de Salamanque, à la fin de décembre 1812, que j'estimais qu'il eût mieux valu placer le quartier général à Valladolid qu'à Madrid.

» C'est Sa Majesté le roi d'Espagne qui a voulu rester à Madrid, en dépit de mes observations, en dépit de la lettre du ministre de la guerre, que j'avais mise sous ses yeux, laquelle disait : « Vous n'avez pas manqué à votre sagacité ordinaire et » vous avez vu les choses sous leur jour véritable en faisant » ressortir que le séjour de Madrid était, sous le rapport militaire, peu conforme au but des opérations. »

» J'ai écrit au ministre mes perplexités au sujet de l'encombrement que nous causaient les réfugiés espagnols. Je lui ai dit au commencement de juin : « En arrivant à Burgos, nous y » avons trouvé réunis les nombreux convois des familles réfugiées qui nous avaient précédé. Partie de ces convois a été » dirigée, le 10, sur Vitoria ; l'autre partie sera mise en route

» le surlendemain; mais si toute cette population reste à Vitoria
» elle consommera toutes les ressources, comme cela est arrivé
» à Burgos. »

» Quelques jours après j'écrivais : « Toutes les familles réfugées
» sont encore à Vitoria, où elles encombrent la ville et
» consomment les subsistances. Il eût été plus prudent de les
» diriger de suite sur Saint-Sébastien ou sur la France. Un tel
» encombrement peut avoir les conséquences les plus funestes.
» Il paraît qu'il faudra employer un gros corps de troupe pour
» l'escorte du convoi. »

Enfin, en ce qui concernait les deux autres questions, le maréchal répondit :

« Qu'il avait rendu compte au ministre, le 16 juin, de la proposition qu'il avait formulée de porter rapidement l'armée de Portugal sur Villarcayo, mais que, dans le conseil, il avait été seul de cet avis.

» Qu'enfin, il était de son devoir de déclarer qu'il avait été d'avis qu'en combattant, avant la réunion des troupes de l'armée de Portugal et de celle du Nord, on compromettait les affaires. »

Pour la dernière question, il se reportait à une lettre de juillet.

« J'ignore, ajoutait-il, si en donnant mon avis au roi, j'attire sur moi le poids de la responsabilité (c'étaient les termes de cette lettre), tandis que Sa Majesté peut l'adopter ou le rejeter à sa volonté. Je n'ignorais pas que la honte d'évacuer l'Espagne sans combattre retomberait particulièrement sur moi; mais cette circonstance n'a pu me faire changer d'avis, j'étais trop convaincu de la supériorité des forces de l'ennemi. Je n'hésitais pas à sacrifier ma réputation à l'avantage de conserver l'armée intacte à l'empereur.

» Quand j'ai vu que la bataille était inévitable, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour la faire tourner à notre avantage. »

Ces réponses se passent de commentaires et montrent, tout au moins, que, dans cette armée composée de tronçons de plusieurs armées, dont les chefs avaient des idées d'indépendance,

le chef d'état-major, quelle que fût l'élévation de son grade (il était maréchal depuis 1804), était loin de jouer le rôle prépondérant qu'il devait avoir, surtout vis-à-vis du roi Joseph qui n'avait, sur les choses militaires, que des idées très superficielles et aucune expérience.

Le compte rendu que désirait l'empereur est le récit même des événements écrit par le maréchal lui-même.

Il se résume ainsi qu'il suit :

On était au 16 juin, venant de quitter Burgos après avoir fait évacuer, de cette place sur Vitoria, l'artillerie qu'elle contenait et la majeure partie des munitions destinées à cette artillerie.

Le quartier général était à Miranda, sur l'Ebre.

On avait discuté s'il ne conviendrait pas de jeter un corps dans la direction de Villarcayo et Médina, pour retarder la marche de Wellington, qu'on savait être sur le flanc droit de l'armée, sans s'engager avec lui. Cet avis n'avait pas prévalu. Les chemins du haut Ebre, disait-on, étaient impraticables à l'artillerie, Wellington ne s'y engagera pas et suivra la route de Burgos qu'on venait soi-même de prendre.

On était donc sur l'Ebre, plus disséminés sans doute que ne le comportait la situation, mais il fallait vivre et le pays était ruiné. L'armée n'était pas brillante comme effectifs. Elle avait bien reçu une douzaine de mille hommes, mais les marches de retraite et les combats qu'il avait fallu livrer l'avaient fort affaiblie.

On attendait là l'arrivée de Clausel qui permettrait, croyait-on, de reprendre l'offensive, et des nouvelles de l'ennemi.

Sur la route de Burgos, personne ne paraissant que de petites patrouilles espagnoles, on se rendit bien vite compte que Wellington continuait à manœuvrer sur la droite. Ordre fut donc donné à Reille d'aller à Valmaseda ou sur Bilbao pour couvrir les communications. Il serait soutenu par le général Gazan et peut-être par le général Foy, qu'on croyait être à Tolosa. Seulement, lorsqu'on apprit que Wellington avait passé l'Ebre au-dessus, à Saint-Martin et à Puente-Arena, lorsqu'on sut que Reille s'était rencontré à Osma, le 18, avec la colonne an-

glaise, que la division Maucune avait été presque enveloppée, près de Frias, par l'ennemi, et avait eu la plus grande peine à se dégager, on comprit qu'il n'était plus possible de rester là.

Que faire ? On demanda, comme toujours, l'avis des généraux.

Reille proposa purement de se retirer le long de l'Ebre, rive droite, et de gagner la Navarre. C'était, évidemment un avis sage et très militaire; seulement, on avait donné rendez-vous à Clausel à Vitoria; on avait à Vitoria un immense convoi d'Espagnols en fuite et de matériel de tout genre, et le roi n'osait pas laisser cela aux mains de l'ennemi.

Ce fut donc sur Vitoria que l'on ordonna la retraite, dans la nuit du 18 au 19. On espérait y trouver Clausel, mais il n'y arriva, comme on le verra, que le lendemain du jour où on aurait eu tant besoin de lui. Ce n'est pas raison pour attaquer cette décision. Ce n'était pas une affaire facile que d'aller de Miranda à Vitoria. Il y avait à traverser un défilé étroit, celui de la Puebla, et si l'ennemi avait un peu pressé le pas on aurait passé là un moment difficile. Ce ne fut heureusement que vers 2 heures qu'il déboucha sur la droite, par Morillos, et il se buta là sur Reille (armée de Portugal), qui tint bon. A ce moment, l'armée du centre, sous d'Erlon, achevait de passer le défilé et venait se mettre en deuxième ligne derrière Reille, et celle du Midi, sous Gazan, entamait le mouvement. On n'avait donc plus rien à craindre.

Le soir du 19, l'armée du Midi était en position sur les hauteurs d'Ariniz, la droite à Villados, sur la Zadorra, la gauche sur la hauteur qui sépare Trévicio de Zadorra, le défilé de Puebla devant elle; l'armée du centre se casait en deuxième ligne à droite et à gauche de Gamache, celle de Portugal en troisième à Suazo.

La journée du 20 se passa en conjectures. Pas de nouvelles. On était en quelque sorte bloqué. On apercevait au loin les bivouacs ennemis, mais sans bien discerner ce qu'il voulait.

On attendait Clausel, mais rien n'annonçait son approche; il ne se montra aux portes de Vitoria que le 22 au matin; et le général Foy, qui était en opération sur Bilbao, mais qui ne

reçut l'ordre de se rapprocher que trop tard, le 21, à Bergara. Il n'aurait pu, du reste, l'exécuter.

La journée du 21 s'ouvrit sans qu'on se mit bien au courant. On avait fait partir, le 20 et le 21, à la pointe du jour, deux grands convois de réfugiés espagnols, ce qui était un débarras; mais ce débarras coûtait 4.000 hommes d'escorte qui allaient manquer à la bataille, car, tout pesé mûrement, le roi s'était décidé à tenir bon sur ce point. On ne pouvait évacuer l'Espagne sans tenter le sort des armes. On avait reçu, le 19, un billet de Clausel annonçant qu'il quittait Pampelune et marchait sur Logrono. On espérait qu'en allant vite on le verrait le 21 au matin. On avait bien derrière soi, sur la route de France, la position excellente de Las Salinas, mais il n'y avait là aucune ressource. La disette de fourrages obligerait à se débarrasser de sa cavalerie et des attelages de l'artillerie. Enfin (et c'est le fin mot) on calculait que Wellington, empêtré dans de mauvais chemins, ne pouvait déboucher avec son gros que le 22 au plus tôt.

En fait, on se rendait bien compte qu'une bataille perdue allait couper la communication avec la France et qu'il faudrait prendre pour la retraite la route très mauvaise de Pampelune, mais on était mal renseigné. On se contenta de parer à des éventualités, qu'on croyait peu probables, en envoyant Reille, avec deux divisions et sa cavalerie, de Suaro à Aranjuez pour couvrir Vitoria du côté de Margina. Rien ne faisait présager une attaque.

Dans une reconnaissance faite le 21 au matin seulement, parce que, la veille, le maréchal chef d'état-major Jourdan avait eu un accès de fièvre qui l'avait terrassé, le roi comprit mieux les dispositions qu'il ne l'avait prescrit la veille et se rendit mieux compte du terrain. La position de Suaro, la gauche aux montagnes, la droite à la Zadorra, dominante, bien étendue pour y mettre de grands développements d'artillerie, se liait beaucoup mieux que celle d'Ariuiz avec celle d'Aranjuez que Reille occupait. En faisant occuper cette position par l'armée du Midi et plaçant celle du Centre en intermédiaire avec celle du Portugal, on avait les corps bien mieux concentrés et

plus aptes à se secourir. Le champ de bataille, moins étendu, était bien mieux en vue. Seulement ces changements, à ce moment, étaient inexécutables. C'est la veille qu'il eût fallu les faire.

En ce moment, les colonnes ennemies (il était 8 heures) étaient en mouvement et se voyaient à l'œil nu. L'une d'elles avait passé la Zadorra à Puebla, l'autre suivait la grand'route, une troisième gravissait la montagne, une quatrième se dirigeait sur Très-Puntas, derrière la droite de l'armée du Midi qui était la division Leval; enfin, une cinquième se glissait au milieu des bois, se dirigeant sur le pont de Nauclarez. Placé en avant d'Ariuiz, sur une hauteur occupée par la division Leval, l'état-major français suivait ces mouvements.

De ces cinq attaques, deux seulement étaient fort dangereuses : celle qui gravissait la montagne sur notre gauche, celle qui se dirigeait sur Très-Puntas derrière notre droite. Le roi ordonna donc en conséquence au comte d'Erlon de se porter avec une division à Très-Puntas; au général Gazan d'envoyer trois brigades pour balayer la hauteur de notre gauche, refouler l'assaillant et changer de front de manière à donner en flanc sur la colonne qui suivait la vallée et qui allait donner sur le front même de notre ligne. On comptait ainsi culbuter la colonne qui ascendait la hauteur (c'était la division espagnole de Morillo) et prendre entre le défilé de Puebla et la Zadorra la colonne de la vallée (c'était le corps anglais de Hill).

Il y eut là un peu de confusion, peut-être une mauvaise exécution des ordres. On ne se voyait pas les uns les autres et les généraux se rendaient mal compte de l'ensemble. Ce qui est certain, c'est que ce que Gazan envoya pour empêcher Morillo d'occuper les hauteurs fut insuffisant et que Hill eut les coudées libres pour attaquer de front le village de Alava et donner la main à la colonne qui se dirigeait sur Nauclarez. D'autre côté, le comte d'Erlon s'était bien porté vers Très-Puntas avec une division, mais en arrivant à Margarita, il se trouva en présence de forces anglaises supérieures et prit sur lui d'appeler une autre division que le roi avait compté laisser en réserve, de sorte qu'il restait peu de monde pour faire sur la colonne de Hill une contre-attaque offensive devenue indispensable.

Joignez à cela une note de Reille qui rendait compte qu'il avait devant lui le corps anglais de Graham, les corps espagnols de Longa et de Giron et qu'il lui était impossible, sans renfort, d'empêcher l'ennemi de passer la Zadorra à Aranguiz et à Ariaga, et de couper notre ligne de retraite sur Salvatierra.

Le danger était tel qu'il n'y avait qu'à replier Gazan et d'Erlon sur la position en arrière de Suazo qu'on couvrit de tout ce qu'on avait de batteries disponibles, 45 canons environ.

La retraite commença bien, mais, par mauvaise direction, l'armée du général Gazan cessa peu à peu d'être liée à celle de d'Erlon. L'ennemi suivait de très près, et comme Reille avait fait savoir qu'il se trouvait dans l'obligation de passer sur la rive gauche de la Zadorra et qu'il avait grand'peine à tenir devant les divisions anglaises de Graham, force était de décider qu'on se retirait sur Salvatierra.

On se hâta de faire partir les équipages et le parc d'artillerie; malheureusement la route était très mauvaise, des caissons se brisèrent et obstruèrent le chemin, et pour comble on vit paraître quelques pelotons de cavalerie légère de l'ennemi sabrant les conducteurs. Il y eut une panique complète. On détela les voitures, on abandonna tout et on se précipita en désordre sur le chemin de Salvatierra.

Les divisions se hâtèrent de ce côté, non sans confusion, et on put heureusement grouper à peu près ce qui en restait à Salvatierra durant la nuit, grâce à ce qu'on était mollement poursuivi.

On laissait sur le carreau 214 officiers tués ou blessés, 6.746 sous-officiers ou soldats.

Les alliés perdirent ce jour-là 343 officiers et 4.586 hommes. 150 canons, 400 caissons restèrent au pouvoir de l'ennemi.

En fait, c'était un désastre (1).

(1) Les quelques lignes que nous reproduisons sont empruntées au rapport du chef d'état-major de l'armée. Le désastre y est, on le voit, très voilé; et, de fait, il est sûr que ce n'est pas là l'expression exacte de la vérité et que la retraite de Vitoria ne fut pas une retraite, mais une débandade. Le rapport passa alors inaperçu au milieu des préoccupations militaires et politiques de Napoléon à Dresde, mais il avait trop l'habitude de ces choses-là pour ne pas savoir lire entre les lignes.

Evidemment, on l'a attribué à tout le monde excepté à soi-même. Le roi Joseph et le chef d'état-major l'ont mis sur le compte du peu d'obéissance des généraux, puis se sont rejetés sur l'infériorité des effectifs. Le chef d'état-major écrit en effet :

« D'après les situations, le général Gazan avait 22.000 hommes, Reille en avait 7.000, d'Erlon 1.000. Ce total d'une trentaine de mille, avec 8.000 cavaliers qu'on ne pouvait employer à cause de la « nature du terrain », était insuffisant contre les Anglo-Portugais qui avaient 57.000 hommes aidés des divisions espagnoles de Giron, Morillo, Longa, qu'on peut évaluer au plus bas à 23.000.

» Dans ces conditions, ajoute-t-il, on ne peut s'étonner de l'obligation de la retraite! On doit plutôt être surpris que Wellington n'ait pas su tirer meilleur avantage de sa supériorité, car il ne dut qu'à « l'absence d'une route carrossable » la capture de l'artillerie et des équipages. »

Il semble que le chef d'état-major, en écrivant cela, fait sa propre condamnation. Puisqu'on savait tout cela, il ne fallait livrer bataille que dans une bonne position et ne pas se mettre dans ce trou de Vitoria, sans débouchés.

La suite de cette aventure, écrite certainement après coup, car on ne devait guère avoir le temps d'écrire, dans cette pénible situation, nous a toujours semblé un pur roman.

L'armée, écrit le chef d'état-major, rangée à Salvatierra, en partit le 22 et vint bivouaquer autour d'Echarry-Aranas, où s'établit le roi. On ne vit rien que quelques cavaliers ennemis.

Le 23, on reprit la retraite. A Irrussun, le roi prescrivit que Reille allait se détacher pour gagner Tolosa. Il y rejoindrait probablement la division Maucune, qui escortait le convoi, et peut-être Foy. Mais Reille fit observer qu'on le laisserait dans une situation impossible, s'il trouvait l'ennemi à Tolosa, et on rapporta l'ordre. Les corps ou plutôt les armées des généraux d'Erlon et Gazan continuèrent donc la route de Pampelune, la première faisait l'arrière-garde, serrée, cette fois, d'assez près par des avant-gardes ennemies. Reille, lui, prit le chemin de Saint-Estevan, Vera, Irun.

Le 24, le roi séjourna à Pampelune et y donna ses ordres

pour la mise en état de défense de la place (1). La poursuite ne dépassa pas cette ville. L'armée du Midi (Gazan) se dirigea en échelons sur Saint-Jean-Pied-de-Port, celle du Centre (d'Erlon) sur Lanz et le Bastan.

C'étaient les Anglo-Portugais qui avaient suivi la colonne de Pampelune. Les Espagnols, eux, s'étaient lancés sur la grande route de Bayonne pour tâcher d'atteindre le grand convoi parti le 20 de Vitoria. Ils y seraient peut-être arrivés s'ils n'avaient trouvé, près de Mondragone, le général Foy qui, avec quelques mille hommes à peine, s'était porté sur ce point pour avoir des nouvelles du désastre de Vitoria qu'il ne connaissait que très imparfaitement. Il y eut là un combat fort vif dans la journée du 22, qui arrêta net la colonne espagnole.

Wellington, en l'apprenant, se hâta d'envoyer le corps de Graham (deux divisions) pour soutenir les Espagnols en le dirigeant par le Puerto-San-Adrian sur Segura et Villafranca.

Il y eut, durant deux ou trois jours, une série de combats de retraite à Villafranca, à Segura, à Tolosa. La division de Foy s'étant grossie de toutes les garnisons de Salinas, de Mondragone, de Bilbao présentait à ce moment 16.000 fantassins, 400 cavaliers et 10 canons et était en mesure de tenir tête à Graham.

Le 26, le général était à Ernani, jetait 2.600 hommes dans Saint-Sébastien et se remettait sous les ordres de Reille qui était arrivé à Irun.

C'est cette période qui mit le comble à la réputation du général Foy.

Au commencement de juillet, voici quelle était la situation : Reille (armée de Portugal) avait, à la suite de quelques combats, passé tout son monde sur la rive droite de la Bidassoa (2 juillet). D'Erlon (armée du centre) avait dû, par ordre, aller à Ainhoué. Il avait été relevé dans le Bastan par Gazan (armée

(1) Le rapport du chef d'état-major ne mentionne rien de particulier à Pampelune, mais si les récits du temps sont véridiques, comme il le semblerait, il y eut là des scènes extraordinaires. Le gouverneur, craignant d'être envahi par cette foule en désordre, fit lever les ponts-levis, garnir les remparts et alla même, dit-on, jusqu'à obligation de faire tirer le canon pour empêcher l'escaladé.

du Midi) lequel avait eu l'ordre de laisser une division seulement à Saint-Jean-Pied-de-Port : 4 juillet.

Gazan avait, à son débouché dans le Bastan, dû livrer un vif combat au général Hill, lequel était envoyé de Pampelune pour refouler ce qui était dans la vallée de Bastan. Deux jours après, il se retirait par le col de Maya sur Ainhoué.

Clausel, sur lequel on avait compté à Vitoria le 20, n'avait pu exécuter les ordres, attendu qu'il ne les avait pas reçus et qu'il était sans nouvelles de l'armée. Le 18, il était à Estella, le 20 à Logrono, ignorant exactement où était le roi. Ce ne fut que le 21 au soir, en approchant de Vitoria, qu'il eut des renseignements. Ils étaient très mauvais, naturellement, et ne l'engageaient pas à se mettre dans un traquenard, aussi rétrograda-t-il sur Logrono, Lodossa, Calahorra, Saragosse, très à l'affût de nouvelles qu'il ne pouvait avoir que très succinctes. Ce jour (30 juin), il prévint le roi qu'il était en route sur Jaen et que le maréchal Suchet se retirait en Catalogne.

Le chef d'état-major ajoute que le roi Joseph, depuis son installation à Saint-Jean-de-Luz (le 28), s'occupait activement de l'armée, faisait transporter à Saint-Sébastien, par mer, des approvisionnements de tout genre, mobilisait les gardes nationales et les douaniers, faisait venir de l'arsenal de Toulouse tout ce qu'on pouvait lui donner, 30 pièces. Il allait prendre une attitude offensive, quand le maréchal Soult arriva à Bayonne (le 12 juillet) et fit connaître les ordres de l'empereur qui lui donnaient le commandement (1).

(1) Il était intéressant de donner le compte rendu de l'événement, écrit par le chef d'état-major lui-même, pour montrer combien il faut être prudent, dans les récits historiques empruntés même à des papiers officiels. C'est à ce même titre que nous résumons le compte rendu de l'aide-major général de l'armée sur ces mêmes journées.

RAPPORT

DE L'AIDE-MAJOR GÉNÉRAL DES ARMÉES D'ESPAGNE (GÉNÉRAL HUGO)

La bataille de Vitoria et l'évacuation de l'Espagne.

En nous repliant sur l'Ebre, nous avions le dessein de nous y maintenir si la jonction de Clausel et de quelques autres divisions s'opérait avant que les Anglais tentassent de passer le fleuve, mais les troupes de Mina retenant en observation le corps d'armée de ce général, la jonction fut retardée et le roi reporta son quartier général à Vitoria.

L'armée du Midi prit position en première ligne, la droite au pont de Villodas, sur la Zadorra; celle du centre en deuxième ligne, parallèlement à la première; celle de Portugal se mit sur la Zadorra, couvrant Vitoria. Chaque armée avait sa réserve.

C'est là qu'on comptait attendre le corps de Clausel, la division de Foy qui était à Logreno, celle de Thouvenot qui était dans le Senorio, celle de Maucune qui avait escorté le convoi sur Irun. Il s'agissait de gagner, en se conservant sur la défensive, assez de temps pour attendre les renforts et pour pouvoir effectuer l'évacuation sur la France d'un énorme amas d'équipages et de voitures de matériel, qui, faute de troupes d'escorte, étaient restés parqués sous Vitoria.

Informé des projets de Wellington, le roi Joseph vint, le 21 au matin, s'établir au centre de la division Leval (armée du Midi). A 9 heures, on vit paraître l'ennemi qui s'engagea avec les tirailleurs de la division. Bientôt, l'aile droite, débouchant par la route de Nauclarès, se forma en bataille devant les corps de Gazan et engagea le feu. Vers midi, l'armée de Portugal était, de son côté, fortement engagée avec l'aile gauche de l'ennemi, et, un peu plus tard, le centre ennemi débouchait par le pont d'Ysuna devant d'Erlon.

Celui-ci n'était pas en forces pour résister aux masses qui se présentaient devant lui. Débordé par sa gauche, il fut dans l'obligation de céder du terrain et il allait être coupé de la division Leval, du corps de Gazan, lorsque l'aide-major général (Hugo), qui avait été chargé de reconnaître ce qui se passait, eut l'idée de faire placer en batterie les 45 pièces d'un parc d'artillerie venant de Burgos où il avait servi à l'armement des remparts. Ce développement de pièces de gros calibre sauva la situation.

Toutefois, vers 4 heures, le centre de l'armée anglaise se liant avec sa droite, il fallut que d'Erlon et Gazan se repliassent sur Vitoria. On avait, à 3 h. 30, prescrit de mettre tous les équipages d'artillerie en route sur le chemin de Bayonne, mais cette retraite étant déjà coupée par l'ennemi, on prescrivit ensuite de prendre le chemin de Pampelune. Seulement personne ne connaissait ce chemin et ne l'avait reconnu, et, pendant qu'on s'y occupait, une nuée de hussards ennemis se jetèrent au milieu des voitures et y portèrent l'épouvante. Les conducteurs coupèrent les traits, partirent au galop au hasard et il y eut un désordre très grand qui se communiqua aux troupes voisines.

La plaine de Vitoria est entrecoupée de fossés boueux, mettant des obstacles multipliés aux manœuvres, de sorte que, dans l'impossibilité de se reformer, les fantassins, cavaliers, artilleurs se confondirent pour aller gagner un autre terrain.

« On ne fuyait pas, personne n'était frappé de terreur, mais les régiments étaient si mêlés qu'il fallut renoncer à l'espérance de les rallier ce jour-là, d'autant qu'au milieu d'eux, dans une inexprimable confusion, les Espagnols réfugiés, les femmes, les enfants, les employés des administrations se mêlaient dans la foule des soldats. »

Les troupes, cependant, dit le rapport de l'aide-major général (et cela paraîtra bien bizarre), ne s'étaient pas débandées. On était en désordre, mais elles restaient entières. L'ennemi s'avancait toujours par le centre.

Sur l'ordre du maréchal Jourdan, ajoute ensuite l'aide-major, je fis faire halte à hauteur d'Alegria, dans la direction de Pampelune, aux troupes que je pouvais rallier, le régiment de Ba-

den, celui de Francfort, le 27^e léger, un bataillon du génie. Ces masses, mises en ordre, en imposèrent à l'ennemi qui s'arrêta à demi-portée de canon pendant que le gros de l'armée gagnait Salvatierra, suivi de la foule des traînants.

La nuit venue, vers 11 heures, sur l'observation que lui firent les chefs qu'on était tout près de l'ennemi, exposés à être tournés et enlevés le lendemain matin; les ordres étant de ce fait exécutés, les trois corps et le bataillon se portèrent à quelques kilomètres en arrière et y trouvèrent la division Tirlets avec laquelle on bivouaqua (1).

Le lendemain, au jour, on repartit tous ensemble et on rejoignit l'armée à Salvatierra où le roi avait passé la nuit.

« Ralliée, dans la nuit, par ses généraux, l'armée ne présentait plus, le lendemain, la moindre trace de désordre. Tous les corps étaient à leurs rangs; aussi, lorsque l'ennemi, qui ne pouvait soupçonner cet état de choses, se présenta, il fut si bien reçu qu'il prit, dès lors, le parti de nous laisser opérer tranquillement notre retraite. »

On ne resta que peu de jours à Pampelune et on se remit en mouvement pour gagner les cols d'Arrayz, de Belated et de Roncevaux.

Cette bataille, que le maréchal Jourdan ne put pas éviter, décidait l'évacuation complète.

(1) Le général, aide-major général, raconte que, la nuit venue, il fit appeler les chefs des régiments et leur proposa de réparer d'un coup les malheurs de la journée. Il s'agissait tout simplement de passer au travers de l'armée anglaise, par surprise, de rentrer dans Vitoria, d'y surprendre les généraux anglais, espagnols, portugais qui devaient nécessairement s'y trouver réunis, et de les enlever en même temps que Wellington. « On applaudit d'abord à cet audacieux projet, mais, après réflexion, les chefs firent observer que je n'avais pas d'ordre du roi; que ne l'ayant pas, ils ne pourraient, s'ils venaient à perdre leurs régiments, se justifier envers leurs princes respectifs d'une entreprise glorieuse, certes, mais hasardeuse. »

ÉTUDES DE GUERRE

LA MANŒUVRE DE SOULT (1813-1814)

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Exposé de la situation.

C'est évidemment attristant, comme politique, de lire les détails de la guerre dans la Péninsule espagnole au milieu de la grande épopée napoléonienne, mais combien suggestif au point de vue militaire (1)!

En Espagne, aurait dit Henri IV, on le raconte du moins, « les grandes armées seront toujours affamées, et les petites toujours battues ».

(1) En somme, voyons, et pour ne dire qu'un mot en politique, cette guerre d'Espagne fut odieuse, abominable, tout ce qu'on voudra. C'est, après l'Égypte, après les armements de Boulogne, la continuation de cette grande pensée de Napoléon, pensée qui est encore aujourd'hui celle de beaucoup de bons Français : « L'Angleterre, voilà l'ennemie ! » Le Portugal était devenu une factorerie anglaise, il refusait d'adhérer au système continental; ce n'était plus le Portugal indépendant, c'était un État vassal de l'Angleterre : l'Espagne, sous une dynastie dégradée moralement, n'était plus qu'une fausse amie et, sans elle, le système continental s'écroulait.

Il est probable que Napoléon, en 1807, ignorait ce dicton du grand roi, et l'on voit comment, peu à peu, il est appelé à penser de même. Irrité de voir tout ce qu'il envoie en Espagne se couper en tronçons, il se décide, en 1808, à y aller lui-même et à y prendre, suivant son système, l'offensive avec une masse qui écrasera tout devant elle.

De fait, entrant en opération avec cette masse, le 10 novembre, il est le 4 décembre à Madrid, refoulant à Burgos, à Espinosa, à Tudela, à Somo-Sierra tout ce qui fait opposition.

Seulement, cette poussée impétueuse, si dans ses habitudes, est très facilitée par la disposition de ses adversaires, qui occupent une ligne immense dont les extrémités seules sont solides. En effet, avec une dizaine de mille Espagnols qui couvrent spécialement Madrid, il n'y a, au centre, que Castanos, étendu de Tudela à Calahorra (armée d'Andalousie), et Belveder (armée d'Estramadure) en Castille.

A gauche (armée de Biscaye) est Blake, avec les Anglais de Moore venant du Portugal et de la Corogne ; à droite (armées de Catalogne et d'Aragon) sont Palafox et Vivès.

Ce ne sont pas certes de grandes armées, mais enfin ce sont des groupements de 30.000 à 40.000 hommes dont il importe de tenir compte et auxquels il faut faire opposition.

On a beau dire, on a beau préconiser la tactique de l'offensive quand même, avec l'espoir assuré que, lorsqu'on aura frappé vigoureusement un centre, les ailes en auront le contre-coup, c'est théoriquement vrai en tactique, ce l'est moins en stratégie.

A une dissémination aussi accusée d'une armée ou d'une ligne d'armées dont la droite est à Barcelone, le centre à Burgos et la gauche à Santander, il faut, dès le début, répondre par une dissémination.

L'empereur décide donc que, dès le début, Moncey (3^e corps), Ney (6^e corps) et Saint-Cyr (7^e corps) s'occuperont spécialement, à l'Est, de Palafox et de Vivès.

Avec Soult (2^e corps), Junot (8^e corps) et la garde en réserve, il abordera Castanos et Belveder, puis il se rabattra sur l'Ouest, qui est la partie difficile, et, trouvant là Victor (1^{er} corps) et

Lefèvre (4^e corps), qu'il a laissés comme flanc-gardes, il écrasera Blake : pour les Anglais, on verra ensuite.

Voilà le plan stratégique en quelques mots. Mais il y a les grandeurs des distances, la pauvreté du pays, l'énergie plus ou moins grande des résistances et l'insurrection dont on n'a pas assez tenu compte. Et petit à petit, par la force même des choses, la division des efforts se produit. Les grandes armées ne trouveraient ni à vivre ni à s'occuper ; les petites vivront à peu près, mais elles n'auront que des succès partiels, lorsqu'elles en auront, et la situation se perpétuera indéfiniment de ce fait même, d'autant que le premier principe de tous ces chefs de petites armées, aussi embarrassés les uns que les autres de leur position, sera de dire de son voisin : « Chacun pour soi, qu'il se débrouille », lorsque la main puissante qui les dirige ne sera plus là, et que le grand cerveau-moteur de ces entreprises gigantesques aura de bien autres préoccupations que celles de l'Andalousie ou de l'Aragon.

En 1810, la division était à peu près complète, et c'est ainsi que nous la retrouverons en 1813, au moment où nous comptons prendre pied à pied les événements.

Au Nord, il n'y avait plus que des tranches, qu'on appelait des « gouvernements militaires », ayant à leur tête des généraux français : le gouvernement de la Catalogne, celui de l'Aragon, celui de la Navarre, de la Biscaye, des Asturies.

Au Nord, entre l'Ebre et le Douro, une armée dite du Nord ; au Sud (en Andalousie), l'armée du Midi ; à l'Ouest, l'armée dite de Portugal ; autour de Madrid, l'armée du Centre.

C'eût été possible encore, avec Napoléon à Madrid, mais que pouvait faire Joseph, le frère de l'empereur, dans cette inextricable situation ?

Il avait été convenu, comme prélude évidemment à une annexion des provinces au nord de l'Ebre à la France, que les généraux gouverneurs ne relevaient que de l'empereur ; d'autre côté, les commandants des armées se considéraient comme indépendants et n'obéissaient, eux non plus, qu'au maître ; de sorte que le roi Joseph restait isolé au milieu de son royaume.

me, ne pouvant être utile à rien ni à personne. Jamais on ne vit certes plus triste situation.

« Que voulez-vous que je fasse, écrit-il à son frère, je ne puis cependant pas être, à la fois, roi d'Espagne et général des troupes françaises! Les généraux s'occupent d'eux d'abord et de leurs régiments. Pour vivre, ils me prennent tous les revenus des pays. Les grands d'Espagne, les ministres et moi-même sommes dans une détresse voisine de la misère. »

Ainsi se passent les années 1811 et 1812, dans un inextricable gâchis administratif et aussi dans le gâchis militaire, car Joseph, tout roi et tout commandant en chef des armées qu'il est, ne peut obtenir l'obéissance de personne, et il n'y a, par suite, dans les opérations, ni ensemble ni aide des uns par les autres.

C'est une succession de tentatives avortées, d'actions décourues, d'efforts inutiles!

Arrivé à la fin de 1808 en Espagne, Napoléon y a passé environ deux mois, battant les Espagnols à Burgos, à Tudela, à Somo-Sierra, les balayant comme « de la paille ». Puis il s'est rejeté sur les Anglais de Moore et les a refoulés sur leurs vaisseaux, à la Corogne.

Puis est venu 1809. Joseph s'est installé à Madrid ; Lannes a enlevé Saragosse, Saint-Cyr a occupé Gironne, Tarragone et la Catalogne ; Ney est en Portugal.

Mais Wellington a débarqué avec une armée anglaise, et, quoique pas très hardi ni sûr de lui encore, déjà il fait sentir sa présence et sa pression.

1810 est l'année de l'occupation de l'Andalousie par Soult, mais alors commencent les rivalités entre les chefs des armées, dont aucun ne se soucie d'aller servir de second à son voisin, quoi que puisse dire le roi Joseph.

Et puis Wellington, après s'être essayé à Talavera, a compris que la situation était difficile et qu'il ne pouvait rien tenter de bien sûr sans avoir un refuge, à cause de la coopération si douteuse des Espagnols. Il a, dans ce but, établi derrière des retranchements armés d'une puissante artillerie un camp inexpugnable pour les Français, qui n'ont que de faibles

moyens d'action, à Torrès-Vedras. Il est là, à l'abri quand il veut, abondamment approvisionné par la flotte, pour laquelle la liberté de la mer est complète.

C'est sur ces lignes de Torrès-Vedras qu'en 1811 Masséna vient assez maladroitement se buter, sans les connaître, et c'est de cette base alors qu'Anglais et Espagnols vont partir pour s'acharner sur toutes ces petites armées isolées : du Portugal, du Centre, du Midi et du Nord, qui, au milieu des embarras où se débat la mère-patrie, ne reçoivent plus ni renforts ni subsides et se réduisent peu à peu à des squelettes d'armées par les pertes continuelles et successives qu'elles subissent.

Dans ces conditions, elles ne peuvent que subir l'offensive des adversaires ; elles tiennent encore bon en 1812, puis peu à peu elles reculent, et, les premiers mois de 1813, il ne leur reste plus qu'à abandonner leur terrain pour remonter vers le Nord et tâcher de regagner sans trop d'encombre les Pyrénées, où nous allons les reprendre.

Quand, au milieu de 1813, Joseph vit la ligne de défense du Douro tournée et les alliés au nord de la rivière, il ne lui restait plus qu'à pousser tout ce qu'il avait de monde sur la route de Burgos, laquelle avait de belles positions et était jalonnée de postes dans lesquels on avait aggloméré les petits dépôts de l'armée ; mais s'agglomérer en profondeur sur une ligne de communication n'est pas une idée heureuse, et la moindre démonstration sur les flancs, menaçant la conservation de cette ligne, oblige à reculer en se refoulant. C'est ce qui arriva ; la confusion se mit à Burgos dès qu'on aperçut sur les hauteurs les reconnaissances de l'adversaire ; on se hâta de faire sauter la citadelle et les redoutes extérieures et de se retirer vers le Nord, ayant Wellington à quelques kilomètres sur les talons et remontant sur notre flanc droit.

C'est ainsi que l'on arrive à une sorte de bataille forcée à Vitoria, le 21 juin 1813, bataille qui décide du sort de l'Espagne (1).

(1) En définitive, malgré l'Autriche, malgré l'Espagne, l'idée maîtresse de

On a déjà discuté sur cette idée d'être venu se battre sur la route de Bayonne, le dos aux Pyrénées.

C'est, en effet, chose fort discutable, et ceci est tellement vrai que nous voyons, le 17, à Miranda, le roi Joseph et Jourdan, à qui le roi a donné en quelque sorte la direction des opérations, fort indécis, réunir les commandants des armées de Portugal, d'Andalousie et du Centre, pour avoir leur avis.

Il y avait, en effet, en opposition à la retraite directe sur les Pyrénées, une autre retraite possible, c'était de prendre la rive gauche de l'Ebre comme directrice et de la suivre. Vers Saragosse, on aurait probablement trouvé Suchet, appelé à la rescousse avec l'armée de Catalogne, et alors on était solide pour reprendre l'offensive sur Wellington.

C'était évidemment la ligne stratégique vraie. On était tranquille sur un flanc à cause de l'Ebre, et surtout on obligeait Wellington à s'enfoncer en Espagne, à s'éloigner de ses vaisseaux et de ses ressources, qui toutes lui venaient par la mer. Ce n'était pas le succès certain, mais c'était, en tout cas, lui

Napoléon, l'écrasement de l'Angleterre par le blocus continental, avait, en dépit des obstacles, fait son chemin. Sans 1812 et la Russie, il arrivait au but. Une année ou deux d'une demi-tranquillité et l'Angleterre eût peut-être demandé grâce. Elle était aux abois, avait neuf milliards de dette, des dépenses sans cesse supérieures aux recettes, des revenus sans cesse en diminution, des entrepôts remplis de cotons et de denrées coloniales qui ne trouvaient plus d'écoulement.

L'œuvre de la Révolution allait, par le génie de Napoléon, s'accomplir, et l'Europe eût parcouru en vingt ans le chemin de dix siècles.

Puis vient 1813, et tout ce grand édifice va s'écrouler et les terribles secousses de la défaite vont ramener la France et l'Europe avec elle au point de départ de la Révolution.

« Considérant que l'Angleterre n'admet pas le droit des gens, qu'elle méconnaît les idées de justice et de libéralité, nous lui appliquons les usages qu'elle a consacrés dans sa législation. Les Iles Britanniques sont déclarées en état de blocus ; tout commerce avec elle est interdit ; tout sujet anglais trouvé hors de chez lui est prisonnier ; toute marchandise trouvée hors d'Angleterre est confisquée, aucun bâtiment anglais n'entrera dans les ports du continent. »

Oui, c'est une épopée, et l'on comprend que tant d'écrivains se soient passionnés pour les idées de Napoléon en dépit de ses fautes, de son exagération et de sa violence, lui faisant oublier tous les principes de la morale sociale.

créer un embarras tellement grand qu'un gros insuccès comme Vitoria n'était pas à craindre.

Qui a obligé de ne pas écouter les voix autorisées qui préconisaient cette stratégie? On ne l'a jamais su très positivement.

Les uns ont prétendu que nous eussions eu les plus grandes difficultés en Aragon et en Navarre, où le pays était absolument révolté contre nous. Raison médiocre.

Les autres ont allégué les instructions de l'empereur qui recommandaient de conserver la communication sur Bayonne. Mais l'empereur était loin de là en juin 1813. Il attendait à Dresde, après Lutzen et Bautzen, que l'on entamât des négociations avec lui ; et il n'avait naturellement que des idées un peu confuses sur ce qui se passait dans la Péninsule espagnole.

Et d'ailleurs tout portait à supposer que Wellington, nous laissant gagner l'Ebre, n'irait pas de gaieté de cœur remonter sur Bayonne. Il n'entreprendrait pas cette marche avec les quatre-vingt mille Français de Joseph sur son flanc.

Le fin mot, c'est qu'on avait à faire rentrer en France un énorme convoi, des malades, des blessés, des canons en quantité, et qu'il tardait à Joseph de gagner les basses Pyrénées et de mettre tout cela à l'abri. Ainsi qu'on l'a dit, le camp du roi d'Espagne, en fuite, ressemblait à celui de Darius. Il était encombré de voitures, de calèches, d'équipages contenant tous les Espagnols qui avaient rempli des fonctions durant sa royauté assez éphémère et qui sentaient leur vie menacée s'ils restaient dans leur pays.

Il n'y avait pas à dire, une retraite divergente par l'Ebre obligeait d'abandonner tout cela à l'ennemi, et cela valait qu'on pesât mûrement les avantages et les inconvénients du recul direct sur les Pyrénées.

Voilà le fait vrai en ce qui concerne l'acte stratégique. Il était faux, mais les circonstances y amenaient.

Tout autre, par exemple, était l'acte tactique.

Du moment qu'on avait pour poursuivant Wellington, qui était certes un général de valeur, supérieur à ce point de vue à Joseph et à Jourdan, qui étaient des hommes de jugement sans doute, mais, comme l'a dit très bien un écrivain militaire

très connu, « incapables d'ardeur d'esprit » ; bref, du moment qu'on était poursuivi par un homme qui était temporisateur, allait lentement, pesait et repesait ses décisions, on était en droit de se battre où l'on voulait.

Il fallait se battre, non que ce fût utile, puisque l'on était décidé à s'en aller, mais pour l'honneur des armes, pour n'avoir pas l'air de fuir honteusement. Il fallait se battre aussi parce qu'on avait donné rendez-vous à Clausel, qui commandait l'armée du Nord, celle d'Aragon, qu'on le savait en marche pour rejoindre, et que, si l'on ne se battait pas pour arrêter l'ennemi, ne fût-ce qu'un jour, c'était commettre une lâcheté et laisser cette armée, qui n'était plus qu'un petit corps de quelques petites divisions, enveloppée par l'ennemi.

Qu'on se battît donc, rien de plus juste, mais ce qui était absurde, c'était de se battre à Vitoria.

Il n'y avait rien là qui constituât une position défensive. Une vieille ville, de dix ou douze mille habitants, entourée d'un vieux mur, au milieu d'une plaine entre la Pêna de Gorbes et la Sierra de Andia, et autour de laquelle courait, au pied de la Pêna, une petite rivière, la Zadorra, affluent de l'Ebre. L'idée n'était pas heureuse et ne faisait certes honneur ni à Joseph ni à Jourdan.

C'était cet immense convoi d'impedimenta inutiles qui avait empêché de suivre la ligne stratégique de l'Ebre, c'était lui encore qui amenait à se battre dans un entonnoir. On ne pouvait pas cependant, et les gens qui étaient là avaient trop fait la guerre pour cela, ignorer que l'on allait, dans cette plaine de la Zadorra, être affreusement gêné pour se battre et incapable de se débrouiller en cas d'insuccès.

Puisqu'on voulait se battre, encore eût-on dû, même moyennant un sacrifice, gagner un bon endroit. On avait derrière soi, à Salinar de Guipuzcoa, à une vingtaine de kilomètres à peine (si l'on était tourné on pouvait aller à une trentaine de kilomètres au delà, à Villaréal, des emplacements défensifs où tous ces gens, qui ne demandaient pas mieux, auraient fait payer cher la poursuite et, puisqu'on était décidé à s'en aller, encore

fallait-il le faire à la manière tactique, par résistances successives aux endroits favorables.

Le 21 juin au soir, le général Wellington, avec quelques officiers de son état-major, assistait, du haut de l'éminence de Zuazo, au plus émouvant spectacle qu'il soit donné à un soldat de voir (1).

L'armée française était, sous ses yeux, en déroute. Une foule de soldats hâves, déguenillés, se précipitaient vers l'est, abandonnant canons, caissons, voitures. Au nord, dans la plaine de la Zadorra, quelques groupes formés en carrés résistaient encore au flot envahissant des colonnes anglo-espagnoles descendant des montagnes ; quelques escadrons chargeaient encore de temps en temps noyés dans la masse qui passait la Zadorra. C'étaient les débris du corps de Reille qui avait tenu avec la dernière ténacité sur la Zadorra. Canons, caissons, voitures par centaines s'échelonnaient sans attelages, renversés, éventrés, gênant la circulation, activant presque, par leur gêne, la rapidité d'une retraite sans raison majeure, car les Anglais étaient très fatigués, trop fatigués pour que la poursuite fût sérieuse. C'était la débandade dans ce qu'elle a de plus accen-

(1) Nous citons, à titre de curiosité, la lettre du 8 juillet, écrite par le ministre de la guerre au maréchal Suchet en Catalogne, pour le prévenir de la bataille de Vitoria :

« A l'affaire du 21, près Vitoria, notre perte en hommes a été peu considérable ; mais les Anglais, d'après leurs propres récits, ont perdu beaucoup de monde à cause de notre grande supériorité en cavalerie. Nos pertes se réduisent donc à du matériel, c'est-à-dire à 124 pièces de canon et à 600 caissons ou chariots de munitions. Cependant, au moment où j'écris, l'armée du roi a au moins 60 pièces attelées et, à la fin du mois, elle en aura plus de 150. On avait 400 caissons à Bayonne, et à Toulouse un très grand nombre ; ainsi, il n'en manquera pas et tout le désastre sera réparé à quelque effectif près qu'on va fournir en toute hâte. Le roi s'est retiré par la Navarre sur les frontières des Pyrénées, et les quatre armées du Midi, du Centre, du Portugal et du Nord sont réunies entre Saint-Jean-Pied-de-Port et la mer.

» Le général Clausel, avec 20.000 hommes, est à Saragosse : vous pourrez resserrer votre position pour tenir tête à l'ennemi (il s'agit là de l'armée anglo-espagnole de Valence, soutenue par la flotte anglaise) comme vous le jugerez bon. Vous donnerez par là à notre armée le temps de repasser en Espagne, de dégager Pampelune et de rejeter l'armée anglaise au delà de l'Ebre et du Douro. »

tué, et cependant c'étaient de braves gens, de très braves gens, des soldats de premier ordre comme expérience de la guerre ; mais depuis des années ils se battaient dans ce pays d'Espagne ruiné par leur présence, depuis des années ils vivaient le doigt sur la détente du fusil, sachant que chaque habitant était un ennemi susceptible, au moindre oubli de leur part, de leur planter le couteau entre les deux épaules. Ils en avaient assez, ne comprenaient plus leurs chefs supérieurs, n'avaient plus confiance en personne.

De l'avis des témoins oculaires, ce n'était plus une armée, c'était un troupeau affolé par une panique sans nom. Tous ces hommes savaient fort bien qu'on rentrait en France, et, dans le fond, il leur tardait de toucher la frontière ; mais lorsque les premiers fuyards voulurent s'engager sur la route de Bayonne, ils y trouvèrent le combat. Les petites divisions de Reille, auxquelles on avait confié la défense de la Zadorra et de ses ponts, moins surprises, moins pressées que celles de Gazan et de d'Erlon, par les colonnes de l'ennemi, tenaient bon, couvrant les chemins de Bayonne, de Bilbao et de Tolosa de balles et de boulets.

Force fut donc à ceux qui se présentèrent à la Zadorra de ne pas s'engager vers le Nord ; la route de Pampelune étant libre, on s'y précipita et le flot suivit.

Bien des historiens ont cru bon d'écrire que c'est sur l'ordre de Joseph et de Jourdan que la retraite se mit à s'écouler par la route de Pampelune. La chose est absolument niable. Elle se fit par cette route parce qu'on se battait sur les autres ; qu'il fallait fuir d'abord. On verrait après.

Et on s'enfuit, laissant dans la plaine de Vitoria 120 canons, 400 caissons, 1.500 véhicules de tous genres.

Explique qui pourra comment cette foule gagna Pampelune sans trop d'encombre, comment elle vécut, comment elle parcourut les 80 kilomètres d'une route étroite, souvent encaissée et dans le plus mauvais état.

Elle le fit, n'étant pas pousuivie, du reste, et tant bien que mal on s'ingénia, à mesure que les groupes passaient à Pampelune, de les diriger : ceux de l'armée d'Andalousie dans la val-

lée de Saint-Jean-Pied-de-Port, ceux de l'armée de Portugal sur la Bidassoa, ceux de l'armée du Centre dans la vallée de Bastan.

C'était, en somme, se tirer d'affaire mieux qu'on ne le méritait (1).

Situation en juillet 1813.

Donc, le 21 juin, à la suite d'un conseil de guerre tenu la veille, conseil dans lequel il avait été impossible de se mettre d'accord, on venait d'essuyer, à Vitoria, une de ces défaites alors sans exemple dans la grande épopée de Napoléon; et on fuyait sans être poursuivi (2).

(1) Nous n'avons voulu qu'esquisser ce qui avait conduit les généraux d'Espagne sur les Pyrénées, et ce n'est qu'à ce moment que nous entrons dans le vif de notre sujet, c'est-à-dire dans la période du commandement de Soult.

(2) Le talent d'un général ne consiste pas, on l'a dit souvent, seulement à gagner des batailles, mais bien plus à savoir profiter de la victoire.

Pourquoi, voyant de ses yeux le désastre de Vitoria, toutes ces armées en désorganisation courant à l'aventure vers la frontière, sans bagages, sans canons, sans munitions, Wellington n'a-t-il pas poursuivi? Que craignait-il? Il se trouvait en présence d'un mal irrémédiable pour assez longtemps. Il savait très bien que Saint-Jean-Pied-de-Port était une place qui ne tiendrait pas devant dix canons de campagne; que Bayonne n'avait pas un affût sur ses remparts; que, dans toutes les mauvaises places espagnoles que nous occupions derrière lui, il n'y avait que des réfugiés, des débris, et qu'il suffisait d'un simulacre de blocus pour n'avoir rien à redouter des petites garnisons qu'on y formait.

Et cependant il ne poursuivit pas. Bien plus, il n'eut pas même l'idée d'occuper les Pyrénées au delà de leurs crêtes, semblant pour ainsi dire s'en faire un rempart.

On l'a fort discuté autrefois à ce sujet. Il s'en est défendu en disant que, si l'armée française était en désorganisation, la sienne, malgré les apparences, ne valait guère mieux. Les Anglais ne sont pas marcheurs, il leur faut de la régularité dans les distributions, et ces chevauchées à la suite des troupes françaises plus alertes, chevauchées où l'on ne vivait guère que de pillage et de maraude, les avaient anéantis.

A cette raison matérielle il faut ajouter, et c'est là la meilleure, une raison politique (et même plusieurs). Tout d'abord, il n'avait pas des détails très précis sur ce qui se passait en Allemagne et il se disait que, si de ce côté la paix ou simplement un armistice venait à se produire, il n'était pas impossible que Napoléon lui-même vînt sur les Pyrénées. Puis il craignait Suchet, qui pouvait, de Catalogne, remonter la vallée de l'Ebre, se joindre à Clausel qu'il croyait en retraite sur Saragosse, et lui jeter 25.000 hommes

A qui en imputer la faute?

Est-ce aux soldats? Ils soutinrent pendant quatorze heures, malgré leur infériorité numérique, car il n'y avait que 45.000 baïonnettes, le choc de tout ce que le général anglais avait pu réunir d'Anglais, de Portugais et d'Espagnols!

Est-ce aux généraux? Tous firent brillamment leur devoir. Mais les uns et les autres ne s'entendaient pas ; les uns et les autres, empressés de se signaler dans les importants commandements dont ils avaient été investis, songeaient bien plus à leur gloire particulière qu'à l'intérêt général.

Puis il n'y avait pas là la main de fer du grand chef devant lequel pliaient les sentiments particuliers.

Il y a toujours hésitation à remémorer des souvenirs d'une période plus rapprochée. Mais que ceux que la fortune a trahis en 1870 se souviennent de Sedan, de cette armée groupée autour de Napoléon III, comme l'avait été, sur la Zadorra, celle du roi Joseph ; qu'ils se souviennent de la soirée affreuse de Reichshoffen, alors qu'on se précipitait en désordre dans le passage des Vosges.

Vitoria fut bien pire, s'il est possible, comme désordre, et cependant il n'y avait là que de bien vieux soldats et un bien petit effectif de combattants.

On mit trois jours à faire rentrer un peu d'ordre dans cette cohue immense, et ce ne fut que le 24, à Irurzun, à 14 ou 15 kilomètres de Pampelune, qu'on put, derrière l'obstacle de l'Ar-ga, opérer un semblant de réorganisation provisoire.

Peut-être, comme l'ont jugé nombre de militaires, depuis, était-ce là qu'on aurait dû s'arrêter pour tenter encore une fois la fortune. On avait une quarantaine de mille hommes sous la main, on pouvait compter que le général Foy, qu'on avait laissé seul dans la Biscaye, défendrait pied à pied l'entrée de la France par la Bidassoa. On pouvait être sûr que Clausel, qui était en ce moment isolé, sur l'Ebre, avec une

sur les bras. Puis, et c'était un motif plausible pour cet homme très entier et très prudent, il avait horreur des généraux espagnols et portugais, jaloux, ignorants, présomptueux, qu'il fallait employer cependant.

douzaine de mille hommes et qui avait une réputation de hardiesse incontestée, ne se ferait pas faute de harceler l'ennemi sur ses derrières et sur son flanc.

On ne s'étonnera pas qu'on n'y ait point songé.

On était, dans ces armées, trop ému pour prendre un vigoureux parti. C'était si bizarre cette armée formée de trois petites armées qui réclamaient leur autonomie, si bizarre qu'il est probable, quoiqu'on n'en ait rien écrit, que le 24, après qu'on eut quelque peu regroupé son monde, chacun continua son œuvre de retraite pour son compte propre, sur des données assez vagues.

Gazan, avec l'armée du Midi, gagna Saint-Jean-Pied-de-Port par Roncevaux.

Drouet d'Erlon, avec l'armée du Centre, gagna Urdax et Ainhoué par le col de Maya.

Reille, avec l'armée de Portugal, vint à Sarre, derrière la Bidassoa, par Santestevan et le col d'Echalar.

On laissa à Pampelune le général Cassan, avec 3.000 hommes.

Ces diverses marches se terminaient le 27.

Le général anglais Hill, à la tête de 30.000 coalisés, avait seul marché sur nos traces dans la direction de Pampelune ; mais il ne s'était pas cru assez fort pour faire autre chose qu'accélérer, dans une certaine mesure, notre mouvement de retraite.

Inquiet, du reste, qu'il était, par la présence, dans le bassin du haut Ebre, de Clausel qui, quoiqu'il évitât prudemment de s'engager dans ces circonstances difficiles, ne se repliait qu'en manœuvrant et gagnait lentement Jaca, comptant être, dans les premiers jours de juillet, rentré en France par Urdos et la grand'route d'Oloron.

C'est le 1^{er} juillet 1813 que Soult fut appelé à prendre le commandement des armées d'Espagne. Il y arriva le 12, et les situations « approximatives » qu'on lui présenta indiquaient un chiffre de 90.000 hommes environ.

Le décret impérial qui lui donnait le commandement prescri-

vait que les trois tronçons auxquels on donnait les noms d'armées du Nord, du Centre, du Midi, seraient groupés sous la dénomination d'armée d'Espagne (1).

Au lieu de ces appellations sans valeur et qui présentaient de certains inconvénients, le maréchal prescrivit, dès son arrivée, que l'armée serait simplement formée en divisions avec une aile droite sous les ordres de Reille, un centre sous Drouet d'Erlon, une aile gauche sous les ordres de Clausel, une réserve sous ceux de Villate.

C'était l'habitude impériale d'alors de division des armées, et elle s'est longtemps conservée.

En dépit des situations que l'on peut avoir de ce temps-là, il est plus que probable que tout cela ne donnait pas plus de 70.000 baïonnettes, mais elles étaient de force à se mesurer avec les 100.000 alliés que conduisait Wellington. Sauf ses 45.000 Anglais, le généralissime des coalisés avait 15.000 Portugais et 30.000 ou 40.000 Espagnols qui, quelque enorgueillis qu'ils fussent par la victoire, n'étaient pas de force à se mesurer avec l'infanterie française.

Wellington ne l'ignorait pas et se rendait bien compte que, malgré le désastre épouvantable auquel il venait d'assister à Vitoria, il ne fallait que remettre cette masse en retraite en une main solide et habile pour qu'elle reprît la victoire.

De là son hésitation à entrer sur le territoire français derrière elle, et s'il fit des essais de siège devant Pampelune et Saint-Sébastien, ce fut bien plus pour temporiser que pour se procurer ces deux places fortes, utiles certainement, mais dont les garnisons, même en arrière de lui, étaient en réalité peu dangereuses étant donné leur faiblesse numérique.

Ce fut notre salut du moment, salut bien plus étayé d'une question morale que d'une question matérielle. Que la masse en retraite eût été suivie, même à quarante-huit heures d'intervalle, des têtes de colonne des coalisés au delà de la Bidassoa

(1) On voit que l'armée de l'Est, celle de Catalogne, sous les ordres de Suchet, était exclue. Cela doit être remarqué.

et c'en était fait, elle se désagrégeait définitivement sans remède. Cette hésitation à la poursuivre lui permit de reprendre le souffle et de se réorganiser. Il faut songer, en effet, qu'elle n'avait plus d'artillerie attelée; tout le matériel avait été abandonné dans la déroute, et, lorsque l'on s'arrêta, ne se voyant pas suivi de près, tout ce qu'on put faire, racontent les mémoires du temps, fut d'envoyer chercher à Bayonne, où rien n'était préparé pour les besoins ni les rechanges des armées, quelques pièces de canons étrangers qu'après les victoires on avait l'habitude de remiser dans les hangars des arsenaux militaires de la frontière.

On écrivit en hâte à Toulouse, à La Rochelle, où il y avait quelques rechanges, pour se faire envoyer du matériel de calibre réglementaire, pour refaire des gargousses, des cartouches, remettre en état et approvisionner les quelques bouches à feu, fort délaissées, des petites places des Pyrénées et refaire enfin quelque chose de résistant de tous ces débris d'armées disséminés sur la frontière où ils avaient plutôt l'air de bandes armées que de régiments.

Le 14 juillet, surlendemain de son arrivée, Soult passa l'inspection des positions où étaient venus s'agglomérer les débandés de Vitoria. Il trouva à Saint-Jean-Pied-de-Port Clausel, ayant devant lui le détachement du général Pâris à Jaca; à Espelette et Ainhoué, Drouet d'Erlon ayant devant lui un détachement à Urdax; à Vera, Reille; et le long de la Bidassoa, tout un ramassis de bataillons allemands, italiens, espagnols, à la solde de la France, avec quelques escadrons de cavalerie légère, le tout sous les ordres de Villate.

La cavalerie, composée de deux petites divisions, la grosse sous les ordres de Treilhard, la légère sous ceux de Soult (frère du maréchal), était allée se refaire sur les bords de la Nive et de l'Adour, où elle pouvait trouver des fourrages.

C'est en rentrant de cette inspection que le maréchal fit établir la situation de l'armée et sa nouvelle formation dont l'intéressant tableau ci-après donne le détail.

Wellington, de son côté, s'occupait aussi de la reconstitution

de ses corps, surtout des Anglais et des Portugais; car, quoiqu'il fût presque officiellement reconnu comme le généralissime de toutes les troupes coalisées, il n'avait sur les Espagnols qu'une autorité un peu restreinte, beaucoup plus restreinte que sur les troupes portugaises, lesquelles étaient absolument, et par suite de traités avec le gouvernement, à la solde de l'Angleterre.

La situation de son armée, d'après le relevé des registres de son état-major, était la suivante :

Armée anglo-portugaise.

	Officiers et sous- officiers.	Soldats.	Hommes.	Chevaux.	OBSERVA- TIONS.
Cavalerie anglaise.....	916	5.834	6.750	5.834	} Comprenaient des détachements alle- mands.
Infanterie anglaise.....	4.665	29.926	34.581	»	
Cavalerie portugaise.....	251	1.241	1.492	1.178	
Infanterie portugaise.....	2.894	20.565	23.459	»	4.000 h. environ.
Artillerie.....	»	»	»	»	
TOTAUX.....	8.726	57.566	66.282	7.012	

Il y avait, de plus, environ 25.000 réguliers espagnols, avec des bandes irrégulières espagnoles d'effectif inconnu.

Au total, suivant les relevés, une masse de 82.000 hommes, répartie à ce moment ainsi qu'il suit :

Une brigade anglaise (de Byng) et les Espagnols de Morello, en avant de Roncevaux et d'Ibaneta : 20.000 hommes environ, dont 16.000 Anglais;

Une brigade anglaise (Hill), avec des bataillons portugais, au Bastan, derrière la division anglaise Picton, qui était concentrée autour d'Olague : 9.000 hommes;

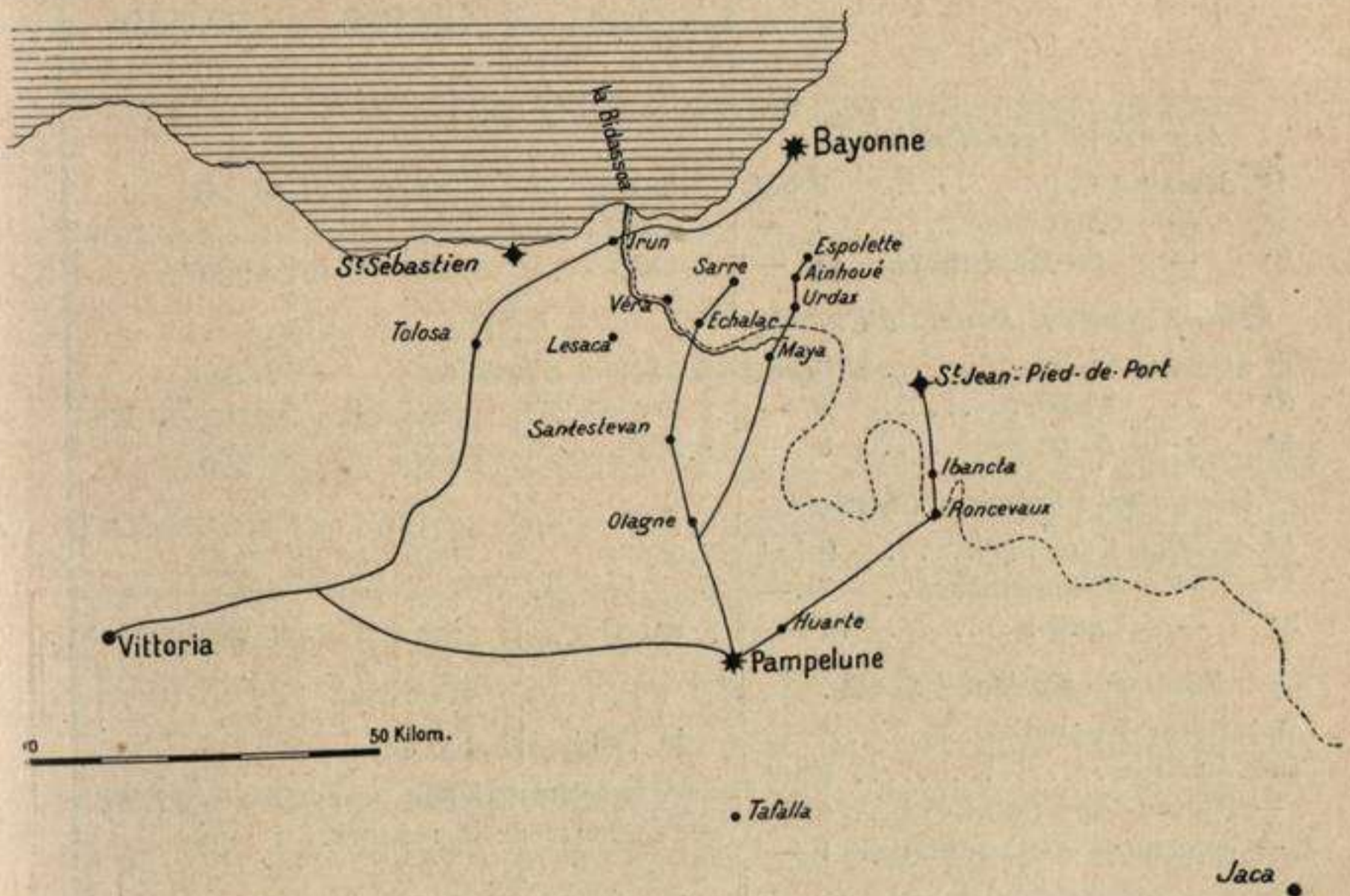
Une division anglaise à Santestevan;

Une autre division anglaise entre Vera et Echalar.

Il y avait, entre Vera et Irun, un corps espagnol de 6.000 hommes, sous les ordres de Longa.

Le parc de siège était à Tafalla.

Le général espagnol O'Donnell bloquait Pampelune avec 11.000 hommes.



LA RETRAITE APRÈS VITORIA ET LA SITUATION DES ARMÉES APRÈS CETTE RETRAITE
(Juillet 1813)

Le général anglais sir Thomas Graham assiégeait Saint-Sébastien avec une division anglo-portugaise de 10.000 hommes.

Le quartier général avait été, au début, à Lesaca; le 2 juillet, il fut transporté à Huarte, près de Pampelune et, quelques jours après, à Tolosa, sur la grand'route de Bayonne.

Situation de l'armée française après réorganisation (juillet).

	HOMMES sous LES ARMES.	CHEVAUX.	EFFECTIF.
<i>Aile droite (général Reille).</i>			
1 ^{re} division Foy 9 bat.	5.922	189	6.784
7 ^e — Maucune..... 7 —	4.186	110	5.676
9 ^e — La Martinière. 11 —	7.127	151	8.096
	17.235	450	21.536
<i>Centre (général Drouet d'Erton).</i>			
2 ^e division Darmagnac.... 8 bat.	6.961	116	8.580
3 ^e — Abbé..... 9 —	8.030	285	8.728
6 ^e — Darricau 8 —	5.966	223	6.627
	20.957	624	23.935
<i>Aile gauche (général Clausel).</i>			
4 ^e division Conroux 9 bat.	7.056	150	7.477
5 ^e — Vandermasen.. 7 —	4.181	141	5.201
8 ^e — Taupin..... 10 —	5.981	142	7.587
	17.218	432	20.265
<i>Réserve (général Villate).</i>			
Bataillons français.....	14.959	»	»
Bat. du Rhin 4 bat.	} Force inconnue, à peu près 3.000 h.	}	} 17.899
— italiens (g ^{al} Saint-Pol)... 4 —			
— espagnols (g ^{al} Casabianca) 4 —			
	Total de la réserve.		
<i>Cavalerie (Soult).</i>			
Cavalerie légère (Soult).. 22 escad.	4.723	4.416	5.098
Grosse cavalerie dragons (Treillard)	2.358	2.275	2.523
	7.081	6.691	7.621
TOTAUX.....	77.450 sous les armes.		91.086
<i>Troupes particulières.</i>			
Garnison de St-Sébastien (g ^{al} Rey).	2.731	»	3.086
Garnison de Pampelune (g ^{al} Cassan).	2.951	»	3.021
Garnison de Santona (G ^{al} Lameth).	1.465	»	1.674
Hommes non instruits inutilisables formant une deuxième réserve possible	5.595	»	6.405
TOTAUX GÉNÉRAUX DE L'ARMÉE.			
Hommes sous les armes et chevaux.	{ 97.983 12.676	Effectif.....	{ Hommes..... 114.167 Chevaux..... 13.028

Ce chiffre d'effectif doit comprendre : malades, employés, absents, etc.

II

LE CARACTÈRE DES CHEFS ET DES ARMÉES

Soult et Wellington.

Lorsque Soult, en 1838, fut désigné pour aller en Angleterre représenter la France au couronnement de la jeune reine Victoria, il fut partout, en Grande-Bretagne, l'objet d'une véritable ovation. Il avait alors 69 ans.

Wellington vivait alors. Plus âgé de dix ans environ que son ancien adversaire d'Espagne, il sentait bien que ces ovations du peuple anglais étaient siennes et que les hurras frénétiques du public de Londres s'adressaient plus à lui qu'au maréchal français, plus au vainqueur de Vitoria et de Waterloo qu'à celui dont les savantes manœuvres, bien ignorées alors de la masse, l'avaient contraint, en 1812, à reculer de Madrid, où il était entré après avoir vaincu Marmont à Salamanque, au Portugal, d'où il était sorti de ses lignes de Torrès-Vedras ; qu'à ce soldat fatigué, qui l'avait, pendant des semaines et des semaines, si inférieur qu'il fût en nombre, conduit des Pyrénées à Toulouse, reculant toujours, mais jamais vaincu dans l'acception propre du mot.

« La fortune, disait Napoléon en parlant de Wellington, a fait plus pour lui qu'il n'a fait pour elle. »

C'est vrai, sans doute, mais il faut ajouter à ce mot très profond que, si la fortune favorise souvent les audacieux, elle a aussi ses faveurs pour les prudents, les disciplinés, les persévérants. Elle récompense souvent les sages lenteurs d'un Fabius et les hardiesses d'un Annibal. Ce qu'elle demande,

c'est que l'une et l'autre de ces vertus soient doublées de l'énergie.

Or, Wellington était un Fabius, dans l'acception propre du mot, un « temporisateur ». Il n'était de son temps ni comme soldat ni comme politique. Il avait de l'antipathie, comme général, pour tout ce qui n'était pas mûri, étudié, trituré. Il avait de l'antipathie, comme politique, pour tout ce qui était une innovation libérale. L'idée d'émanciper les catholiques d'Angleterre ou d'accorder la liberté du commerce des céréales ne pouvait entrer dans son esprit d'aristocrate anglais.

Comment cet homme aurait-il pu comprendre l'esprit français? Comment aurait-il pu comprendre, tout en le combattant, le « blocus continental »? En 1814 même, il refusait encore à ce « parvenu révolutionnaire » le titre d'empereur, et de vive voix, comme par écrit, dans ses lettres privées comme dans ses dépêches officielles, il l'appelait Bonaparte tout court.

Mais ceci nous introduirait dans la politique.

Ce que nous devons dire, c'est que les opinions, dans toutes les puissances européennes, ont été, même après Waterloo, qui est cependant le plus beau, le plus grand de ses triomphes, très partagées sur la valeur militaire de Wellington.

Avait-il à un haut degré le « coup d'œil » du grand chef d'armée? Les Anglais, les généraux qui l'ont approché, les officiers de son état-major disent oui.

Ses adversaires, tout en le redoutant, tout en craignant — Soult tout le premier — les rencontres avec l'armée anglaise, rencontres qui avaient presque toujours été malheureuses, disent non (1).

Dans son rapport sur la campagne de 1814, le chef d'état-major anglais écrit, sans périphrase :

« Wellington était aussi capable que pouvait l'être Soult de grandes combinaisons, et il possédait à un haut degré la promp-

(1) Et cependant, on raconte qu'à Waterloo même, quand l'empereur paraissait trop prompt à se lancer dans une manœuvre aventureuse, ce sont ces généraux eux-mêmes, qui avaient fait la guerre d'Espagne, d'Erlon, Reille, Soult, qui répondaient : « Soyons prudents, l'homme est dangereux. »

titude d'action et la soudaine inspiration. Ces facultés, qui distinguent Napoléon entre tous, sont celles qui constituent le génie militaire.

« Et puis ce n'est pas sur les conceptions qu'il faut juger les hommes, mais bien plutôt sur les bonnes dispositions qu'ils ont prises. C'est là qu'on voit leur mérite. »

Ceci est profondément vrai.

Donc Wellington, pour résumer le pour et le contre, était réfléchi, prudent, lent, non comparable, sous ces points de vue, à son adversaire ; mais il savait mieux que qui que ce fût utiliser les fautes et les mésintelligences de l'ennemi ; il n'allait de l'avant qu'avec la presque certitude, sinon de la victoire, du moins d'aucun insuccès, et, s'il a manqué toute sa vie d'une qualité, c'est de rester hésitant et indécis quand il fallait profiter d'une victoire. Il n'avait pas ce don-là.

Mais nous croyons que, cela, il le sentait et que, surtout dans ces guerres d'Espagne où l'on n'était sûr de rien, ni du gouvernement anglais, ni des Espagnols, ni des Portugais, il s'était imposé comme règle une méthode de prudence absolue.

En fait, il fallait bien cependant qu'il fût doué et en connaissances militaires et en connaissances administratives pour avoir, durant toute sa carrière, su attirer l'attention.

Il avait, étant jeune général, dans les Indes, battu l'ennemi indien dans plusieurs rencontres ; en 1808, à Vimeiro, il avait infligé à Junot une défaite connue ; en 1809, il avait tenu tête, à Talavera, au maréchal Victor ; puis, retiré dans les lignes de Torrès-Vedras, une chose toute de son invention, il y avait tenu tête, sans broncher, à Masséna ; en 1812, il battait Marmont à Salamanque ; en 1813, il refoulait définitivement hors d'Espagne toutes les petites armées que Napoléon y avait un peu maladroitement parsemées.

On ne peut donc pas dire qu'il n'eut pas l'expérience des choses et qu'il ne sut pas énergiquement poursuivre un projet. Ce n'était certes pas si simple que d'obtenir, dans ces temps troublés, soumission et obéissance de ce ramassis d'éléments hétérogènes qu'on appelait « les coalisés », et de leur imposer assez pour ramener à soi toutes les volontés.

A côté de la conduite militaire que l'on peut dénigrer, suivant le point de vue où l'on se place, la question administrative est — et là il ne peut y avoir erreur — de tous points remarquable.

Faisant de la mer, comme tout bon Anglais, sa base d'opérations, Wellington ouvre des ports, entretient, pour les besoins de son armée et des populations, un commerce considérable, se ménage partout, sans faire d'avances ni de promesses à personne, les relations les plus étendues. On le voit même, au moment de pénétrer en France, établir une fabrique secrète où — afin d'éviter des difficultés d'achat et d'échange et de ne pas créer par ces difficultés de malaises aussi bien chez les envahisseurs que chez les envahis — il fait transformer en monnaie française l'or qu'on lui envoie d'Angleterre pour les besoins de son armée (1).

Il serait puéril d'essayer de faire un parallèle entre Wellington et Soult. Wellington a gagné Waterloo, après Toulouse, et Soult a perdu et Toulouse et un peu aussi Waterloo, car tous les historiens de 1815 ont été presque unanimes à dire que, durant la campagne de Belgique, Soult fut un major général médiocre, et qu'en perdant Berthier l'empereur avait perdu son bras droit.

Au point de vue de l'énergie du caractère, les deux généralissimes en présence sur la frontière du Midi n'avaient rien à s'envier. Wellington était un « énergique », Soult était un « inflexible », le premier soutenu dans sa tâche par une qualité maîtresse que Soult avait aussi, mais à un moindre degré : un corps de fer (*Iron duke*), comme le désignaient les Anglais : le « duc de Fer ».

Le duc avait plus de recherche des choses, plus de connais-

(1) On a souvent assuré que Wellington n'avait jamais protégé « ouvertement » ni les Bourbons, ni leurs partisans. On aurait dû dire, et cela est très naturel, « officiellement ». Mais il est absolument véridique qu'il a reçu à son quartier général La Rochejaquelein et les partisans d'une insurrection ; qu'il avait vu le duc d'Angoulême et lui avait promis des armes ; qu'il avait même conféré avec un agent de Bernadotte et même blâmé dans des lettres, non publiées alors, la timidité des ministres anglais, ne sachant pas profiter de l'occasion « pour ruiner la cause de Bonaparte ».

sances étudiées sans doute. Soult, après l'expérience des guerres de cette grande épopée de la Révolution et de l'Empire, avait plus d'expérience de la bonne et de la mauvaise fortune.

Et, dans la mauvaise, il trouvait une augmentation de fermeté, là où les autres étaient abattus.

Il serait malséant de citer ici des noms, mais on est porté à dire qu'entre tous les maréchaux de France, sauf peut-être Suchet, Soult était celui qui était le plus à même d'être mis en face de la réputation du général anglais.

Ce qu'eût fait un autre, on ne peut le deviner, mais il n'eût pas fait mieux, nous le croyons, dans les circonstances bizarres où l'on se trouvait, et où il fallait, à la fois, un maître sévère, un chef éclairé et un administrateur hors pair.

Peut-être dira-t-on que Soult rêvait trop de paraître un « chef éclairé » et d'imiter le jeu des combinaisons de l'empereur.

Thiers, qui, si l'on en peut juger par l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, n'aimait pas Soult, a cherché à le dépeindre avec sa finesse ordinaire en disant que « tous ses calculs militaires convenables à Napoléon, dont on avait peur, n'étaient pas fondés de la part d'un de ses lieutenants qu'on ne redoutait pas à beaucoup près autant que lui ».

Il n'a pas réussi, en 1813 et 1814, dans ses combinaisons ; par conséquent, la phrase de l'ancien président de la République conserve toute sa saveur ; les lecteurs jugeront après avoir lu les pages qui suivent.

Comme administrateur — et Wellington avait chez les Anglais une réputation d'administrateur — nous ne croyons pas que Soult cédât beaucoup à son adversaire.

Qu'on en juge par l'activité qu'il mit à reformer l'armée, dès que, le 12 juillet 1813, Jourdan lui en eut remis le commandement sur la présentation de sa lettre de service.

Vitoria avait tout abandonné aux mains de l'ennemi, le personnel au moral, comme le matériel au physique.

En quelques jours, l'artillerie reprenait tournure, se réattaquait en partie, remplissait ses coffres de gargousses et de cartouches. En quelques jours, les corps avaient reçu des magasins de Bayonne de quoi remettre en état de partir les plus dé-

guenillés. On invitait les banquiers et les commerçants de Bayonne à vider leurs caisses pour pouvoir payer la solde, arriérée de plusieurs mois pour un grand nombre.

On ne pouvait forcément vivre que par réquisitions, mais on le fit, dans cette période, tout au moins, parce que plus tard tout cela changea, avec une régularité telle que pas un seul reproche d'arbitraire ne fut jamais fait.

Malheureusement, si en quelques jours on pouvait effacer à peu près les traces matérielles du désastre, il eût fallu du temps pour reconditionner les corps, pour relever les défaillances morales, d'autant qu'on voulait prendre l'offensive, et que, pour prendre l'offensive, il faut un retrempage, une base solide d'opérations.

Mais l'empereur, qui était loin, qui se rendait mal compte là-bas, à Dresde, des situations d'une armée qu'il avait vue pleine d'entrain, avait dit : « Monsieur le Maréchal, je ne veux avoir des nouvelles de vous que datées de l'Espagne. »

Et le maréchal, quoiqu'il comprît très bien qu'il n'était pas absolument paré, ne pouvait qu'obéir à des ordres si impératifs. De là sa première combinaison offensive de la fin de juillet.

C'était un homme sans cesse à la recherche de combinaisons. C'est le reproche fait surtout à Soult et surtout par M. Thiers ; et cependant cet historien, le premier qui ait envisagé dans ses grandes lignes l'épopée napoléonienne, a fait (peut-être sans le savoir) une sorte d'emprunt aux « élucubrations » de Soult, lors de l'invasion de 1814.

L'invasion, l'invasion après Leipzig, c'est-à-dire un désastre bien plus grand moralement que n'avait pu être celui de Moscou. Au moins à ce dernier on pouvait dire qu'il y avait eu accident, un grand accident, grand comme les destinées du maître de la France ; mais l'invasion c'était l'abandon définitif de la fortune, la ruine d'un système condamné par les nations et que le plus grand génie ne pouvait soutenir contre la force des choses.

Et pour tenir devant cette invasion, rien que des débris : à

peine dix mille hommes de la garde, au lieu des quarante mille du départ.

Victor avec le 2^e corps (5.000 hommes) pour garder le Rhin de Bâle à Strasbourg ; Marmont avec les 3^e et 6^e (8.000 hommes) pour le garder de Manheim à Coblentz ; Macdonald avec les 5^e et 11^e (9.000 hommes) pour le garder de Coblentz à Arnheim ; Morand avec le 4^e, le 7^e, le 12^e, le 16^e corps (en tout 12.000 hommes) pour défendre Mayence.

N'est-ce pas Moscou avec un peu moins de désordre ? Car évidemment on pouvait faire faction sur le Rhin, mais on ne pouvait empêcher de le passer, et tous ces débris allaient se replier sur la Champagne et la Bourgogne.

Comment parer à une situation semblable ? a dit M. Thiers. Jeter des conscrits dans ces fractions disponibles, quel faible secours ! Lever 160.000 hommes sur la classe de 1815, par anticipation ? A peine pouvait-on avoir une partie de la classe 1814. Appeler 300.000 hommes sur les classes antérieures ? On n'en aurait pas le temps. Faire couler quatre ou cinq cents bouches à feu pour suppléer par un grand déploiement de canons à ce qui manquait d'infanterie ? C'était un rêve irréalisable !

Il n'y avait qu'une chose à faire : abandonner l'Italie, où le prince Eugène se débattait contre les Autrichiens ; abandonner l'Espagne, amener Suchet et Soult à tout prix et quoi qu'il arrivât. Pouvait-on le faire assez rapidement ? Ceux seuls qui ont vu ces temps-là peuvent le dire. En tout cas, et c'est là qu'est l'opinion de M. Thiers, « avec les débris de la Grande armée et cette masse de cent ou cent vingt mille soldats de premier ordre, la coalition était écrasée et précipitée dans le Rhin ! »

Nous ne discuterons pas cela ici, mais puisqu'il s'agit de Soult nous voulons, en copiant une de ses lettres à l'empereur, montrer comme l'homme était bien doué sous le rapport des combinaisons (1).

(1) L'empereur, dit-on, a eu cette idée. Était-elle de lui ? Ou était-elle le souvenir de la lettre de Soult ? Nous l'ignorons. Pour Eugène, il s'y prit

Lettre du 19 janvier (Bayonne) :

Après avoir prévenu l'empereur qu'il a envoyé à Orléans la brigade de dragons de Treillard, avec ses deux batteries à cheval, et qu'il tient prêtes deux divisions (11.300 hommes) avec leurs batteries, le maréchal ajoute :

« Sire, il ne m'appartient pas, sans doute, de présenter des vues ni des observations et encore moins de proposer la moindre disposition ; cependant, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de manifester des craintes sur les départements du Midi, si de nouvelles troupes sont retirées d'Espagne et si même tous les conscrits annoncés n'arrivent pas, d'autant que je crains que les corps recrutés dans le Midi n'éprouvent de la défection lorsque leurs foyers seront au pouvoir de l'ennemi ou seulement menacés.

» Mais un intérêt plus sacré que cela, celui de la défense de Votre Majesté et de son trône, peut la porter à réunir en avant de sa capitale une forte armée pour en imposer aux ennemis et les rejeter « successivement » au delà des frontières de l'empire. Dans ce cas, l'armée d'Espagne doit être naturellement une des premières que Votre Majesté appellera près d'elle et je m'attends à ce que, malgré mes observations et malgré le danger imminent qui menace les départements du Midi, la plus forte partie des troupes devra incessamment se mettre en marche.

» J'y suis préparé. Dès lors, l'armée d'Espagne est dissoute ; ce qui restera sera en grande partie dans les garnisons. Le surplus devra se borner à observer les ennemis, à inquiéter leurs flancs et leurs derrières, s'ils s'engagent dans le pays, et à faire, enfin, une guerre de partisans. En suivant ce système, qui est provoqué par les circonstances, deux lieutenants généraux suffiront pour commander les troupes, l'un à Bayonne,

trop tard, alors qu'il était si aux prises avec les Autrichiens qu'il n'y avait plus moyen de reculer, même après un succès ; pour Soult et Suchet, il n'osa pas faire cela tout d'un coup. Il se contenta de leur faire l'emprunt de leurs meilleures troupes, se disant qu'eux n'avaient qu'à retarder les progrès de l'ennemi dans le Midi, et qu'avec ce qu'il leur laissait et des conscrits, ils auraient les moyens de le faire.

l'autre pour le corps d'opérations et de partisans. Ma présence ne sera donc plus nécessaire sur ce point, je dirai même qu'elle y serait inutile.

» J'ose donc supplier Votre Majesté de me rappeler près d'elle, où, peut-être, je pourrai mieux la servir, surtout s'il ne reste plus sur cette frontière qu'un faible corps d'observation, que tout autre commanderait aussi bien que moi, peut-être avec plus d'avantages même.

» J'énonce l'opinion que si Votre Majesté prenait la détermination de former une grande armée en avant de Paris, le système de guerre sur les frontières devrait changer, et j'ai supposé un grand nombre de corps de partisans qui forceraient les ennemis à diviser leurs troupes et les rendraient circonspets, surtout s'ils avaient partout à craindre sur leurs flancs ou derrière eux.

» Dans ce cas, d'un mal nécessaire dans ces circonstances, résulterait infailliblement un grand bien, puisqu'en paraissant sacrifier les frontières, tout serait sauvé. Je crois même que ce serait le seul moyen à employer pour former de nouvelles troupes; car les corps de partisans se recruteraient eux-mêmes d'une infinité de soldats qui se sont soustraits à toutes les levées, ainsi que des déserteurs de tous les pays, qui feraient bientôt de ces corps des masses imposantes.

» Il y aurait sans doute des abus et des plaintes occasionnées par l'irrégularité de ce service de partisans, surtout si les officiers qui en auraient le commandement étaient autorisés à faire marcher, sous peine de mort, tout homme en état de prendre les armes et à se monter ou à s'armer lui-même s'il en avait les moyens; mais il vaudrait mieux se soumettre à ce mal passager que de voir les ennemis faire des progrès dans l'empire.

» D'ailleurs, la guerre ne se fait pas avec des proclamations et je crains que l'attente de Votre Majesté ne soit trompée au sujet des levées qui s'opèrent en ce moment.

» Je demande que les maréchaux de l'empire, les généraux, les officiers de tout grade non employés, soient envoyés dans leurs départements pour lever des troupes. Je suis persuadé

que, si on le voulait bien, ce mode de recrutement surpasserait les espérances et serait plus prompt que tout autre, car il n'est pas un officier qui n'ait des parents ou des amis en état de porter les armes et il est même une foule d'anciens militaires, qui, trop souvent, sous un prétexte frivole, ont quitté le service et qui le reprendraient avec plaisir, s'ils voyaient leurs camarades les appeler.

» Je dirai, à la gloire de cette belle France, qu'il est encore des sujets de Votre Majesté qui ne prennent pour guides que l'honneur et les sentiments du devoir ; ceux-là, j'aime à le croire, sont en très grand nombre et ils n'attendent qu'un signal, une occasion ou un prétexte, pour se montrer!

» Qu'une croisade soit faite. En est-il de plus sainte que celle qui a pour objet la défense du souverain, du trône et de la patrie? Dix hommes répandus sur la surface de l'empire suffiraient peut-être pour former un corps considérable de chevaliers croisés ; il ne faudrait qu'avoir une ferveur, un saint enthousiasme et la pensée que ce qu'on ferait serait agréable à Votre Majesté!

» Mon dévouement est tel, que, si je ne croyais pas être utile près de votre personne ou à la tête d'une de vos armées, je demanderais à aller former la première phalange des croisés et j'aurais la confiance de réussir.

» Je demande pardon à Votre Majesté d'avoir osé l'entretenir de mes rêveries. Mais, Sire, je souffre cruellement de voir l'apathie de la nation ; partout je vois des moyens et des ressources qui n'ont d'autre besoin, pour être utilisés au service de Votre Majesté, qu'une forte impulsion.

» La France, cette belle France, devrait-elle succomber après avoir donné des lois au monde?

» Mais, quelle est mon erreur! Le génie de Votre Majesté préside à nos destinées, et j'aurais dû penser qu'il a tout prévu.

» Encore une fois, je supplie Votre Majesté de m'appeler près d'elle. Si quelques-unes des idées que j'ai eu la témérité d'émettre reçoivent son approbation, je serai plus à portée de

lui en présenter le développement et peut-être aussi serai-je mieux placé pour la servir. »

Nous écrivons tout cela sans commentaires ; c'est au lecteur à les faire lui-même ; mais on voit que le maréchal était un pensant et que, pour l'exécution de ses pensées, il n'y allait pas de main morte.

C'est un caractère et un soldat bien doué.

Chaque fois que Soult écrit à l'empereur ou à Suchet, sa lettre est en quelque sorte doublée d'une autre, plus explicite, envoyée au ministre de la guerre. C'est très régulier d'abord et cela laissait plus de chances au maréchal d'espérer que ses idées seraient mises sous les yeux de l'empereur, qui n'avait pas le temps, lui, de lire sa volumineuse correspondance, mais qui avait l'habitude de parcourir volontiers celle de ses ministres.

La lettre au ministre, correspondant à la précédente, date de Bayonne le 17 janvier 1814.

(Avec prière, et le maréchal n'oubliait jamais cette formule, de la mettre sous les yeux de l'empereur.)

Après avoir rendu compte que, suivant ses ordres, il a désigné les 7^e et 9^e divisions (Leval et Boyer) pour se préparer à aller dans l'Est, il ajoute qu'il a désigné la 3^e division (Abbé) pour porter à 15.000 hommes la garnison de Bayonne.

A l'ordre qu'il avait donné au général Reille de prendre ce commandement de place, le général a représenté que le général de division Thouvenot avait des lettres patentes de l'empereur le nommant « commandant supérieur ». Observation fondée.

Il ajoute :

« Toutefois, comme je crois devoir laisser à Bayonne près de 15.000 hommes pour défendre le camp retranché, je ne pense pas qu'un seul général de division suffise. Il me paraît donc utile qu'il y ait un des lieutenants généraux de l'armée qui prenne le commandement sur les généraux Thouvenot et Abbé. Je vous prie de prendre à ce sujet les ordres de l'empereur et, lorsque Sa Majesté aura décidé, de délivrer en con-

séquence des commissions qui ne seront remises qu'à l'instant de l'investissement.

» M. le comte Reille m'a montré un grand éloignement pour s'enfermer dans Bayonne ; je craindrais, d'après cela, de le proposer, car un service qu'on fait à regret n'est jamais aussi bien rempli que lorsque le sentiment et l'affection y portent, quelque puissants d'ailleurs que puissent être les sentiments d'honneur et de dévouement (1).

» Si donc l'empereur est dans l'intention qu'un lieutenant général reste à Bayonne, pour commander l'ensemble, que j'y laisserai avec la place, la citadelle et le camp, je proposerai à Votre Excellence M. le lieutenant général comte d'Erlon, qui a la capacité et la force de caractère nécessaires pour cela. »

Suivait une série de propositions dont on trouvera la copie dans le cours du récit des événements, pour supprimer l'armée affaiblie par trop de détachements et la remplacer par une série de formations de corps de partisans, tous sous la direction de Clausel ayant en main des pouvoirs étendus.

« Je ne me dissimule pas, ajoutait Soult, que la nécessité de former au centre de l'empire une armée formidable qui en impose peut seule donner lieu à l'adoption de ce système, dont les conséquences les moins défavorables seraient de voir l'ennemi dans tout le pays situé sur la rive gauche de la Garonne ; mais, dans les circonstances comme celles où nous sommes, il n'y a pas de meilleur parti, et il n'y a pas à hésiter. Le mal sera sans remède, le jour où la capitale sera compromise ; il sera réparable s'il s'agit seulement de quelques villes du Midi tombées au pouvoir de l'ennemi. »

Puis suivent quelques lignes pour prier le ministre d'en faire la proposition à l'empereur.

« J'ai l'honneur, finit la lettre, de réitérer à Votre Excellence l'assurance que, quelque ordre qui me soit donné, je m'y con-

(1) C'est plus que probablement à cela que répond Napoléon par la note que nous allons citer dans le cours de cette étude : « Les places ne sont rien par elles-mêmes. Laissez seulement quelques troupes dans Bayonne. L'armée en empêchera le siège ! »

formerai. Je désire seulement qu'il soit assez clair pour ne pas me laisser dans l'incertitude. »

Puis, un long paragraphe semblable à celui envoyé, le surlendemain, directement à l'empereur, pour proposer que les maréchaux, généraux, officiers en activité ou en retraite, soient envoyés dans leurs départements, s'ils ne sont pas employés utilement à l'armée, pour y organiser des corps et les amener eux-mêmes à des points désignés : organisation de corps pour lesquels ils auraient les mains libres (de gré ou de force).

« Cette mesure, ajoute-t-il, qui peut paraître révolutionnaire, obtiendra infailliblement des résultats, tandis qu'on n'en peut point attendre des commissaires extraordinaires que Sa Majesté a nommés dans les divisions militaires. Ce sont de trop grands personnages; ils temporiseront, feront des proclamations, traiteront tout civilement, au lieu qu'il faudrait agir avec vigueur pour obtenir promptement un résultat qui étonne le monde. Car, quoi qu'on dise, les ressources ne sont pas épuisées; il faut seulement forcer ceux qui les possèdent à les utiliser, quelle que soit leur nature, à la défense du trône et de l'empereur! »

Un paragraphe de la lettre très intéressant et donnant la clef des embarras de tous est celui-ci :

« Enfin je prie Votre Excellence de vouloir bien m'énoncer clairement ce que je devrai faire :

» 1° Dans le cas où les troupes espagnoles resteraient et que les arrangements faits avec le prince Ferdinand ne seraient pas acceptés?

» 2° Dans le cas où les troupes espagnoles partiraient et où l'armée anglaise, nous voyant affaiblis sur notre frontière, se porterait en avant (1)?

(1) Il faut, pour bien saisir ces questions, se remémorer l'histoire politique de ce temps.

Napoléon avait, depuis longtemps déjà, on le sait, l'intention de quitter l'Espagne. C'était, dans l'état de dénûment où il se trouvait, le cas ou jamais de négocier cet abandon avec le roi Ferdinand, qui, détenu à Valençay depuis plus de six ans, devait aspirer à reprendre son trône et sa liberté. Il avait donc, sous main, fait avec lui un traité très simple : restitution complète, retour des garnisons françaises, retraite des armées espagnoles, am-

» 3° Dans le cas où les changements qui pourront survenir en Espagne mettraient l'armée anglaise dans la nécessité de se retirer? »

Soult était en Allemagne, sans commandement, au moment où parvint à Napoléon le bulletin de la catastrophe de Vitoria.

Le grand état-major se tenait alors à Dresde, où l'on attendait le résultat des négociations entamées à Prague après les victoires de Lutzen et de Bautzen.

L'emportement de l'empereur, a-t-on raconté, fut terrible.

« J'ai trop longtemps, criait-il, compromis mes affaires pour des imbéciles. Que Joseph se retire à Morfontaine, je lui défends d'y recevoir personne et le ferai arrêter s'il enfreint mes ordres. »

Puis, il fit appeler Soult, non pas peut-être parce qu'il lui reconnaissait des qualités supérieures, il n'en reconnaissait guère à personne; mais, surtout, parce que le maréchal avait eu avec le roi Joseph les démêlés les plus hautains et qu'il savait que, de tous, c'était celui qu'il serait le plus désagréable à son frère de voir arriver (1).

« Partez pour l'Espagne, courez à Bayonne, renvoyez Joseph et faites-le arrêter s'il résiste ! »

Il eût fallu être bien puissamment doué pour ne pas s'en-

nistie! Il s'agissait de faire ratifier cette négociation par le conseil de Régence et, en attendant, on avait décidé que « le corps de deux divisions emprunté à Soult ne partirait pour l'Est que lorsque les troupes espagnoles seraient rentrées en Espagne ». La rapidité des événements vint arrêter tous ces projets et, quand Napoléon voulut en finir et faire appel aux armées d'Italie et d'Espagne en bloc, il était trop tard.

(1) Soult avait été, en 1812, commandant de l'armée en Andalousie, celle qu'on appelait : l'armée du Sud.

Déjà, alors, il avait eu de fréquents démêlés avec le roi Joseph, qui, depuis le mois de mars, commandait en chef, par ordre impérial, les armées d'Espagne.

Triste commandement, certes, car il n'avait l'obéissance de personne; les généraux qui commandaient le Nord lui contestaient l'autorité civile, même dans leurs provinces; Suchet éludait les ordres qu'il recevait de lui, Marmont n'y répondait pas, et Soult, plus raide et plus entier, s'y opposait souvent carrément avec cette fermeté dure de son caractère. Ayant beaucoup

orgueillir de semblables paroles d'adieu. Le maréchal détestait Joseph et Jourdan et il a eu le tort de le laisser trop voir.

Il l'a bien expié de juillet 1813 à avril 1814.

Et, comme l'a dit si justement M. Thiers, en se faisant précéder à l'armée par un ordre du jour où il imputait nos infortunes « à l'incapacité et à la lâcheté » de ceux qu'il venait remplacer, il s'ôtait toute excuse pour ce qui allait lui arriver.

de coup d'œil, de grandes aptitudes, le duc de Dalmatie était incapable de se soumettre sans le dire à des ordres, s'il ne les jugeait pas judicieux.

Non seulement il écrivait au roi Joseph pour lui faire des remontrances, sans se gêner, mais il référait directement à l'empereur et au ministre.

Joseph l'avait pris en haine : « Le duc de Dalmatie quittera l'Espagne, écrivait-il à son frère, ou ce sera moi. C'est un intrigant et un traître. »

Dans une situation pareille, qui rendait toutes relations de service impossibles, Napoléon avait rappelé Soult en Allemagne où il l'avait nommé un des quatre colonels-généraux de la garde.

On juge donc qu'il fut enchanté, dans sa colère après Vitoria, de trouver sous sa main, pour aller rétablir ses affaires dans la Péninsule, un ennemi personnel de Joseph.

Certes le roi Joseph n'était pas doué de grands moyens, mais sa situation était si bizarre :

Comme roi, il devait chercher à procurer à ses sujets tout le bien-être possible. Comme généralissime d'une armée de 300.000 hommes répandue dans son royaume et qu'il avait à nourrir et à payer, il lui fallait dépouiller ces mêmes sujets.

« Je suis dans la détresse et la misère, écrivait-il à Napoléon ; j'ai vendu mon argenterie. Les généraux s'emparent de mes revenus pour leurs troupes et je déshonorerai la royauté en arrachant par rapine à ces mêmes sujets que j'ai juré de protéger. Je ne puis être à la fois roi d'Espagne et général des Français. Laissez-moi résigner l'un et l'autre et vivre tranquille en France. »

III

LES DEUX ARMÉES

On a assez peu écrit sur les opérations militaires du Midi de la France en 1813 et commencement de 1814, chez nous du moins. Les contemporains n'auraient pu, qu'avec beaucoup de tristesse, peindre les phases de l'invasion par les Pyrénées. Les historiens venus après eux ont réservé leur plume pour la brillante épopée de février et de mars 1814, dans l'Est, alors que Napoléon courait de Brienne à la Rothière, à Champaubert, à Montmirail, à Vauxchamps.

Sauf la bataille de Toulouse, qui a été racontée par des écrivains de tous les partis, toujours assez véridiquement, mais avec des conclusions toutes différentes, suivant les opinions politiques du raconteur, on n'a jamais très détaillé les faits d'armes de l'invasion du Midi.

Les Anglais l'ont fait alors, dans d'assez nombreuses brochures, mais celles qui ont été traduites sont tellement louangeuses et pour l'armée anglaise, et pour son généralissime, qu'il faut plutôt les considérer comme des monuments élevés à la gloire de Wellington que comme l'expression des faits et de la déduction vraie de ces faits.

L'armée française du Midi, cependant, celle qui a mis des mois à reculer pas à pas de la frontière à Toulouse pour s'y battre une dernière fois, valait cependant la peine d'un examen.

Au point de vue des qualités que l'on demandait aux soldats d'alors, c'était certainement la plus belle qu'il y eût alors en Europe. Nulle part on n'eût pu trouver des gens plus agueris, plus rompus aux fatigues, plus expérimentés de la guerre.

Si l'on veut bien admettre l'axiome, car c'en est un, que le plus grand garant de la vertu essentiellement guerrière est la confiance en soi-même, cela ils l'avaient au plus haut degré. Malheureusement, par contre, ils manquaient de la vertu principale nécessaire à toute agglomération : ils n'avaient pas de discipline.

Ils se savaient très forts, se disaient volontiers qu'ils étaient les premiers soldats du monde et, par une bizarrerie que nous ne pourrions nous expliquer si les contemporains ne nous en eussent donné la clef, ils n'allaient au combat qu'avec une sorte de certitude d'être battus.

Manquant d'habits, de linge, souvent de vivres, habitués, au milieu de cette population espagnole, où ils n'étaient jamais nourris à leur faim, à vivre de pillage, ils étaient devenus arrogants et vicieux.

Depuis six ans, ils vivaient au milieu de gens qu'ils détestaient autant qu'ils en étaient haïs. Toujours battus, sacrifiés aux rivalités de leurs chefs, ils ne croyaient plus à la fortune. Ils considéraient leurs généraux, sauf quelques-uns, comme des incapables.

Bref, dans leur misère, ils en étaient venus à ne distinguer que très vaguement leurs amis de leurs ennemis.

Quoi qu'on ait pu dire, il est absolument sûr que, lorsque Soult vint prendre, en juillet 1813, le commandement, il fut très froidement accueilli. On ne le connaissait pas dans les rangs. On savait assez vaguement qu'il avait eu des démêlés avec le roi Joseph autrefois. Et ne l'eût-on pas su que le premier ordre du jour à l'armée, dans lequel « il traitait carrément de lâches et le roi Joseph et ceux qui venaient avec lui de Madrid », l'aurait fait connaître.

On n'avait pas plus confiance en ce nouveau général qu'en tout autre, et si les Français y parurent assez indifférents, par contre les Anglais, qui savaient, eux, que l'homme était habile, en étaient fort ennuyés. Wellington, surtout, se rendait très bien compte qu'on mettait en face de lui un nouvel adversaire autrement dangereux que ses prédécesseurs.

Les quelques historiens qui ont abordé le récit de l'invasion

dans le Midi n'ont su résister au désir de nous faire la peinture de cette armée française, déguenillée, hâlée de soleil, aux prises avec le vice. Ils ont cru, peut-être, trouver là une sorte d'excuse aux malheurs qui lui sont arrivés, malgré l'excellence de ses qualités guerrières.

Toutefois, si l'on examine attentivement les Anglais, Portugais et Espagnols, alliés alors, tout porte à croire qu'il y avait, de ce côté aussi, bien des misères et bien des germes d'indiscipline.

C'est à cette époque, à peu près, qu'obligée de doubler, de tripler, de quadrupler son armée, l'Angleterre avait dû faire appel à toute la populace du royaume pour la recruter. On avait tout pris : les ouvriers sans travail, les campagnards sans pain chez eux, les gens des hospices, des prisons, les condamnés même. Il fallait faire flèche de tout bois. « Les mauvais sujets, disait le ministre d'alors au Parlement, sont les plus propres à être soldats. Il vaut mieux conserver les bons au pays! »

Dans sa marche sanglante de Talavera à Vitoria, avec Wellington, cette armée avait certainement acquis des qualités excellentes ; mais, en dehors du combat, il y avait, là aussi, des vices que la victoire ne pouvait arrêter.

« La défaite, comme le succès, écrit Wellington, anéantissent dans mes troupes l'ordre et la discipline. L'une les démoralise, l'autre les trouble. J'ai près de 12.000 hommes en maraude depuis Vitoria. Avec ces bataillons débandés et abattus par l'ivresse, je ne puis vaincre! »

On a parlé des vices de nos soldats d'Espagne, mais les soldats anglais étaient bien pires encore.

« Pas un de mes soldats, écrit Wellington, ne peut résister à la tentation du vin. A Torquemada, 12.000 d'entre eux étaient en état d'ivresse. Les vols, les violences, les meurtres commis sur les paysans portugais sont une honte pour l'armée anglaise. Des soldats ont tiré sur un officier et des dragons de patrouille qui voulaient empêcher le pillage; les violences qu'ils commettent sont devenues si atroces qu'elles ont produit sur l'esprit des Espagnols un effet dangereux pour les suites de la campa-

gne. On nous craint plus que l'ennemi. Serions-nous cinq fois plus nombreux, il y aurait danger à entrer en France si nous ne pouvons empêcher nos soldats de piller.»

Et ce qu'il dit des officiers est typique :

« Ils ne connaissent pas leurs hommes et ne prennent jamais contact avec eux qu'au combat. Aucun lien moral ne les rattache. Sans goût pour les détails, sans connaissances pratiques, oublieux du règlement, insoucieux de la discipline, ils ne savent que se faire tuer les premiers.

» Ce sont nos sergents de carrière qui font tout. Admirables sur le champ de bataille, nos officiers ne sont que de pitoyables créatures pour maintenir la discipline, et je n'hésite pas à attribuer à leur négligence les désordres et les abominations que je vois autour de moi (1)! »

La grande force de l'infanterie anglaise de ce temps était le tir; c'était la partie de l'instruction qui était la plus soignée.

C'était une armée qui avait donc pour fond son tir, son sang-froid et sa ténacité. Wellington avait basé là-dessus sa tactique. Il livrait des batailles défensives combinées de contre-attaques, toujours les mêmes, sur des positions aussi bonnes que possible où venait s'user la *furia* du bataillon français.

Ce n'est qu'à la fin que, la méthode des Français ayant changé, ce fut lui qui fut obligé à l'offensive, comme à Vitoria, à Orthez, à Toulouse, sous peine de ne pouvoir avancer.

Nous ne parlerons guère des Portugais et des Espagnols, les alliés de l'Angleterre.

Les Portugais étaient divisés en brigades incorporées dans les divisions anglaises, le plus souvent commandées par des officiers anglais. Moins solides que les Anglais, ils avaient pris peu à peu les habitudes de leurs voisins, et Wellington, quoiqu'il n'en parlât jamais dans ses ordres ni ses rapports, pour

(1) Ne semble-t-il pas qu'on est là dans la situation que nous venons de voir aujourd'hui dans la guerre du Transvaal (1899-1900)? Officiers sans instruction militaire, intendance sans habitude. Dire qu'à près d'un siècle de distance les situations et les idées sont les mêmes et que nous voyons un général (Buller), embarrassé pour faire vivre sa division, dire : « Aidez-vous comme vous pourrez sans dépasser certaines limites. »

appuyer sur ce que leur incorporation à l'armée anglaise leur ôtait toute existence particulière, reconnaissait volontiers leurs efforts de courage.

Seulement le succès de 1813 avait exercé une influence très sérieuse sur le caractère naturellement présomptueux des Portugais ; ils se faisaient une idée fort exagérée de leur bravoure et de leur importance, et on les vit marquer eux-mêmes et faire marquer par leur gouvernement une excessive susceptibilité.

Les Anglais, de leur côté, qui avaient réorganisé les forces portugaises eux-mêmes, qui les avaient menées au feu, qui les nourrissaient et les payaient, étaient contre le gouvernement portugais dans un sentiment continuel d'aigreur.

« L'armée anglaise que j'ai l'honneur de commander, écrit Wellington, n'a trouvé ici qu'ingratitude de la part du gouvernement portugais et de ses agents. Tout ce qu'il était au pouvoir des autorités civiles de faire pour tourmenter nos soldats et nos officiers, ils l'ont fait en toute occasion ; aussi ai-je la ferme espérance que nous avons vu le Portugal pour la dernière fois. »

Cette aigreur de Wellington envers le gouvernement portugais s'accroissait encore envers le gouvernement espagnol, plus difficile encore à mener que l'autre.

En 1813, sur la foi d'un engagement contracté avec la régence, il avait pris le commandement de l'armée espagnole, mais quel commandement ? La régence, sans même lui en référer, faisait directement des changements dans le haut personnel de ses troupes et même dans leur destination.

Et cependant les troupes étaient nourries le plus souvent par les magasins anglais et soldées par l'or du trésor anglais ; mais vivres et argent passaient par tant de mains avides et tant d'employés incapables qu'il n'en arrivait presque rien aux troupes.

« Dans cette armée, disait Wellington, il n'y a pas un général capable de commander un corps, ni même de l'entretenir ; il n'y a pas d'état-major, pas d'administration militaire, et sur-

tout il n'y a personne pour avoir honte de pareil état et tenter un petit effort pour y remédier. »

Ce n'est pas que les généraux manquaient. Il y en avait, mais quels généraux ?

« A force d'être vaincus, écrit un des généraux anglais, ils sont devenus indifférents aux revers, et, quoique jamais disposés à payer de leur personne, ils semblent toujours disposés à livrer bataille à toute occasion, comme si, pour eux, une bataille, qui est le plus grave événement d'une guerre, n'était que chose de peu d'importance. »

Et, voyant tous ces généraux engagés surtout dans des intrigues politiques, n'attendant d'eux aucune coopération utile, Wellington ajoutait à ce tableau :

« Après six ans de guerre, les Espagnols de l'armée sont si peu avancés que je n'oserais laisser agir seul un corps de 30.000 hommes. Ces troupes ne peuvent être utilisées que mêlées à d'autres, plus nombreuses. Il n'y a pas, parmi elles, un chef et un soldat qui ne soit présomptueux, arrogant et pervers. Tous sont devenus insensibles à la misère publique, ne s'inquiétant jamais de leurs actes, ne s'arrêtant devant aucune considération d'honneur ni de prudence. »

Des deux parts, donc, d'excellents soldats dans l'acception simple du mot, mais déplorables au point de vue discipline et sentiment d'honneur national.

Les horreurs et les atrocités qui suivirent l'assaut final de Saint-Sébastien sont abominables. Et Wellington, à qui en coûtait cependant de faire cet aveu, dut reconnaître que ses Anglais, dont les deux tiers des officiers étaient restés sur les brèches, avaient pillé la ville. Au passage de la Nive, quelques jours avant, un des généraux anglais dut faire fusiller, séance tenante et sans jugement, des soldats anglais et portugais qui avaient massacré, sans aucun motif, des habitants inoffensifs. En ce qui concerne les Espagnols, les excès furent tels, après leur entrée en France, que Wellington ne parlait rien moins que de faire désarmer les bataillons de Mina et de les renvoyer en Aragon.

Et, cependant, ni le général anglais, ni le général français ne manquaient de fermeté ; mais ils avaient l'un et l'autre, entre les mains, un instrument difficile à manier.

Maintes fois Wellington a écrit : « Je rétablirai la discipline ou je ne resterai pas le chef de pareilles troupes ! »

Maintes fois Soult a écrit : « Envoyez tous les pillards devant les commissions militaires et que les sentences soient exécutées sur-le-champ, sur le terrain même. »

Et, cependant, on est atterré, quand on fouille dans les archives du temps, de voir l'accueil presque empressé que l'on fit à Wellington dans le Midi ; plus atterré encore lorsqu'on voit l'inertie profonde qui régnait dans cette partie de la France ; les municipalités venant au-devant du vainqueur ; les conseils généraux lui adressant des félicitations, le traitant de libérateur ; les armateurs des ports lui offrant leurs navires pour aller chercher en Angleterre des vivres, des munitions et des armes ; les marchands et les fournisseurs se précipitant sans pudeur au-devant des troupes anglaises, parce qu'ils savaient que le général en chef avait reçu beaucoup d'or de son gouvernement et s'occupait, avec cet or, de faire frapper lui-même des pièces à l'effigie de Napoléon, pour qu'elles fussent acceptées sans conteste dans le pays.

Il faut jeter un voile sur toutes ces turpitudes. Elles semblent être, dans une certaine mesure, c'est triste à dire, le résultat obligé de toutes les invasions, et si nous en parlons, presque à regret, c'est parce qu'elles expliquent, jusqu'à un certain point, sans l'excuser, l'esprit haineux de tous ces vieux soldats, même contre leurs compatriotes qu'ils sont chargés de protéger.

Je leur préfère presque les Espagnols ; ceux-là, c'est vrai, se sont conduits, chez nous, d'abominable sorte, mais, enfin, ils en avaient presque la raison ; car depuis six ans nous étions chez eux, et nous n'étions pas tendres ; et, cependant, Wellington écrit : « Il existe ici un sentiment profond de haine contre les Anglais. »

IV

LE PAYS PYRÉNÉEN

Description topographique. Montagnes. Rivières et communications (1).

Si l'on examine la chaîne des Pyrénées, on la voit s'élevant d'une mer à l'autre comme un mur continu, sortant brusquement de la Méditerranée, pour s'élever jusqu'à des hauteurs de 2.500 à 3.000 mètres, presque immédiatement. Un grand rempart contre lequel viennent s'adosser nos départements des Pyrénées-Orientales, de l'Ariège, de la Haute-Garonne, des Hautes-Pyrénées et des Basses-Pyrénées.

Seulement, la descente vers l'Atlantique ne ressemble pas à la sortie de la Méditerranée, car, à partir du Vignemale (3.200 mètres), le profil diminue peu à peu, n'indiquant plus que 2.800 mètres au pic d'Ossau, 2.500 mètres au pic d'Anie et 900 mètres à la Rhune.

C'est surtout la partie basse, celle comprise entre le pic d'Anie et la mer, qui fait l'objet de la présente étude. On l'appelle communément les « Pyrénées occidentales », par opposition avec l'autre côté.

Les cartes géographiques, qui ont surtout pour but de montrer à l'œil les grandes divisions du monde, les grandes lignes de faite des divers bassins des fleuves, représentent les Pyrénées

(1) Nous nous sommes servi, pour cette description, de plusieurs géographies des mieux rédigées, en dehors, bien entendu, de nos idées personnelles.

nées comme un épais ruban courant du cap Creux, dans le golfe du Lion, au cap Finisterre, dans la Galice espagnole.

Il s'en faut de beaucoup que cette longue chaîne ait partout la même structure. Très élevée et très dure de formes dans l'est, elle perd au centre, qui est la partie où se passent les événements que nous nous proposons de rapporter, son aspect rectiligne pour ne le reprendre que beaucoup plus loin, en pleine Espagne, où on lui donne le nom de « Pyrénées cantabriques ».

Le col de Belate, où passe la route de Pampelune à Bayonne par la vallée de Bastan, et celui de Reynosa, où passe, de nos jours, le chemin de fer de Santander à Valladolid, semblent être les deux points entre lesquels les Pyrénées perdent leur caractère de raideur générale (1).

(1) Au centre, les divers systèmes de montagnes forment un dédale qui rattache comme un nœud inextricable la chaîne des Pyrénées au plateau de Castille.

La chaîne médiane des Pyrénées n'a plus l'aspect des grandes montagnes de son premier parcours. Sa hauteur moyenne n'est plus que d'un millier de mètres, à l'endroit où elle quitte la frontière de France pour entrer dans la Navarre espagnole. Le sommet d'Izherbeguy et d'autres croupes arrondies qui s'élèvent à l'angle sud occidental de la vallée française des Aldudes arrosée par la Nive ne sont que de hautes collines. La chaîne se développe assez régulièrement à l'ouest : près du col d'Aspiroz, elle perd son nom et son caractère distinctif. C'est à cette dépression profonde que cesse la chaîne des Pyrénées ; les monts au delà continuent vaguement le système, avec des appellations toutes locales et des élévations de 600 mètres au plus.

Les chaînes qui, de ces massifs pyrénéens, se dirigent vers le golfe de Gascogne, sont irrégulières d'allures. La plupart se relient les unes aux autres par des arêtes transversales parallèles à l'axe pyrénéen, à travers lesquelles les torrents cherchent péniblement une sortie.

Ainsi, la Bidassoa qui, dans la partie inférieure de son cours, sert de limite entre l'Espagne et la France, commence à couler au sud par le val de Bastan, puis revient au nord, séparant ainsi des Pyrénées un massif distinct dont l'une des cimes principales est la montagne de la Rhune.

Plusieurs autres sommets du littoral sont isolés de la même manière. Ainsi, à l'est de la vallée de la Bidassoa, on trouve le Mendaur, le mont Maya (mont des Trois-Couronnes), l'Aiz, le Jaizquibel qui s'élève au pied de la plaine d'Irun, entre l'estuaire de la Bidassoa et le bassin des Passages.

Le promontoire terminal du Jaizquibel est le cap du Figuier, qui fait face aux rochers de Sainte-Anne qui sont les bornes méridionales de la côte française.

(Elisée Reclus : *L'Europe méridionale.*)

Au moment où se passent les événements de 1813-1814, la viabilité était

Les massifs qui forment la chaîne ont, entre ces deux points, des directions fort variables. Ce sont, à proprement parler, de petits groupes réunis par des seuils de 500 à 600 mètres d'élévation, qui servent de passage aux routes et aux voies ferrées qui font communiquer l'Espagne centrale avec la France et les provinces basques.

C'est ainsi que l'on voit le chemin de fer international de Paris à Madrid passer au seuil d'Alsasua, à 650 mètres; la grande route de Paris à Madrid passer, plus à l'ouest, au col d'Arlaban, à 500 mètres; plus à l'ouest encore, le chemin de fer de Bilbao à Miranda passer au seuil d'Orduna, à 650 mètres, et, de ce point jusqu'au col de Reynosa, dont il a été question, on descend de Santander dans le bassin du haut Ebre par les seuils d'Escudo, à 1.000 mètres, et de Limada, aussi à 1.000 mètres.

Si nous citons tous ces passages, quoiqu'ils soient en dehors de la partie très centrale dont nous avons à nous occuper, c'est parce qu'il est important de faire ressortir tous les dangers qu'aurait une armée d'invasion à courir directement à l'Ebre et sur la Castille, sans s'assurer qu'on ne peut être tourné par les Pyrénées de la côte du golfe de Gascogne.

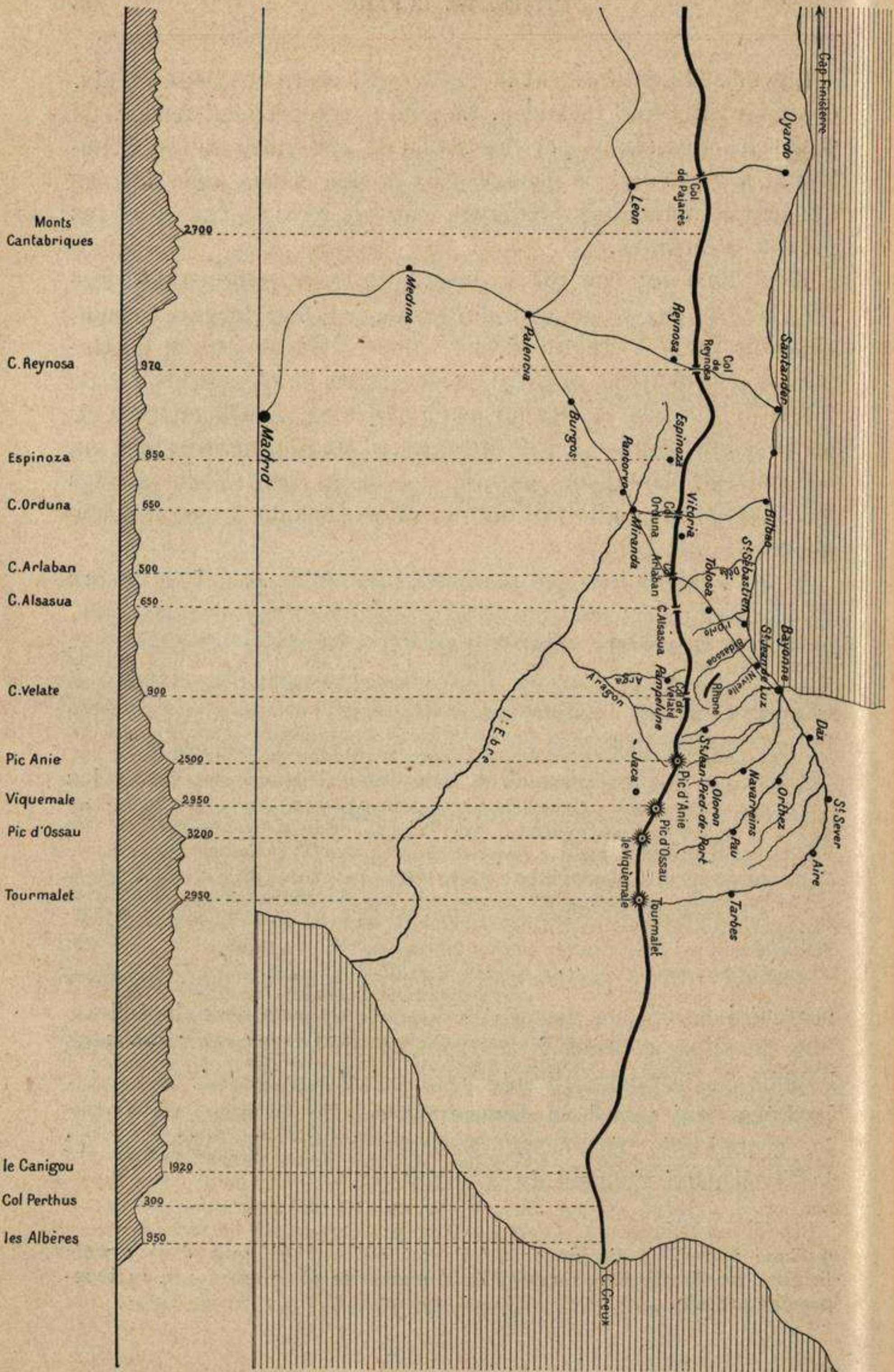
C'est ce qui explique très simplement que, en 1808, les batailles d'Espinoza et de Reynosa, seules, nous ont ouvert le chemin de Madrid.

Le haut bassin de l'Ebre, d'un côté, le bas bassin de l'Adour, de l'autre, sont enceints et séparés par la partie basse pyrénéenne.

Entre les deux, quatre petits fleuves, dont les deux derniers surtout joueront un grand rôle dans les opérations dont il va être question, courent, à peu près parallèlement, se jeter dans le golfe de Gascogne, direction sud-est et nord-ouest. Ce sont : la Déba, qui prend sa source au col de Salinar, où passe la grand'route de France-Madrid; l'Orio, la Bidassoa et la Nivelle, qui viennent du col de Maya.

quelque peu différente de ce qu'elle est aujourd'hui, sans doute; mais la physionomie générale du pays était semblable et, en tout cas, sa topographie pareille.

LES PYRÉNÉES
Profil de la chaîne.



CROQUIS D'ENSEMBLE

(Voir le détail sur les croquis qui accompagnent les opérations.)

L'Ebre, de la vallée duquel on a fait maintes fois la description, est un grand fleuve qui descend de la Sierra-Reynosa et traverse successivement la Vieille-Castille, la Navarre (1), l'Aragon et la Catalogne. Vers le milieu de son cours, il reçoit, sur sa gauche, l'Aragon.

C'est sur les petits affluents de gauche de cette dernière que se livreront les premiers combats de juillet 1813, sur l'Iraty et l'Arga. C'est ce dernier torrent, qui baigne Pampelune, ville forte, capitale de la Navarre, qui est, en Espagne, le centre de la défense des Pyrénées occidentales.

L'Orio a, pour particularité, d'être longé, pendant tout le haut de son parcours, par la route de Madrid-Bayonne. Un de ses petits affluents, l'Anezo, prend sa source au col de Goritty, où passe un chemin qui va, de Pampelune à Tolosa, embrancher sur la route précédente.

(1) Dans les vallées pyrénéennes de la Navarre, où les habitants sont encore clairsemés, les forêts ont gardé leur uniformité première : elles n'en sont pas moins belles. Celle d'Iraty, par exemple, où l'on ne pénètre que par d'âpres défilés et des montagnes escarpées, est l'une des plus grandioses aussi bien que des plus solitaires de la région pyrénéenne du sud, entre le pic d'Anie et les Aldudes. Plus à l'ouest, les forêts qui avoisinent le val Carlos (val de Charlemagne) et le fameux col de Roncevaux sont peut-être moins grandioses, mais elles présentent des paysages plus variés et sont surtout plus intéressantes à cause des souvenirs de l'histoire et des vieilles traditions. Sur la foi des légendes, on se représente volontiers ce passage des monts comme une gorge effroyable entre des rocs. Au contraire, c'est un vallon doux et tranquille. Le célèbre mont Altobiscar, qui s'élève à l'orient, est une longue croupe couverte de bruyères et de genêts, et la Playa d'Andreszaro, où eut lieu le massacre, est une plaine assez riante arrosée d'eaux vives.

Un vieux couvent entouré de murs crénelés, contre lesquels s'adosent quelques masures, barre une large route carrossable qui vient de Pampelune. Au delà, un chemin boisé comme l'avenue d'un parc de château s'élève en pente douce vers un col où se trouve une rustique chapelle. C'est Ibaneta. C'est ce paysage qui serait le Roncevaux de sinistre mémoire où, en 778, l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne fut taillée en pièces. On cherche en vain des yeux un rocher d'où les Basques aient pu faire rouler des blocs de granit sur les Francs, non plus que le précipice où, suivant la légende, le paladin Roland mourant ait pu faire, pour la dernière fois, résonner son cor.

Roncevaux est vrai ; mais c'est à leur énergie, à leur ruse, à leur vaillance et non à l'âpreté de la gorge d'Altobiscar que les montagnards ont dû la victoire. Et, sur le côté opposé, le val Carlos proprement dit, le fond de la vallée est autrement plus étroit et plus difficile.

La Bidassoa suit, dans son cours, deux directions opposées. Elle descend du col de Maya, du nord au sud, à travers la vallée de Bastan, qui remonte vers le nord-ouest.

C'est plutôt un cours d'eau espagnol que français, car les localités qu'il baigne, Elizondo, Santestevan, Irun, Fontarabie, sont des villages basques. Elle a cette particularité de servir, dans le bas de son cours, de frontière entre l'Espagne et la France et d'être, en quelque sorte, le fossé d'une position militaire française saillante et centrale, appelée la montagne de la Rhune (880 mètres), montagne qui couvre la vallée de la Nivelle.

Ce dernier petit fleuve est un torrent qui descend, comme la Bidassoa, du col de Maya, entre en France à Ainhoué, passe à Sarre et finit à Saint-Jean-de-Luz, dont l'anse est défendue par le fort Socoa.

L'Adour, qui vient ensuite, est, au point de vue de son cours, une curiosité géographique. Descendant du Tourmalet (pic du Midi de Bagnères), il court rapidement vers le nord à travers la vallée de Campan et la plaine de Tarbes ; puis il rencontre les Landes, et, dans l'impossibilité où il s'est trouvé de se frayer un passage dans un terrain d'une formation géologique toute particulière, il tourne, en s'arrondissant, vers la gauche, pour aboutir dans le golfe de Gascogne au-dessous de Bayonne, ayant ainsi fait un immense trajet à travers quatre départements pour avoir son embouchure presque à hauteur de sa source.

Les deux Luy, celui de France et celui de Béarn; le gave de Pau, qui reçoit sur sa gauche le gave d'Oloron, lequel reçoit lui-même le gave d'Aspe, sont, avec le Saison, la Bidouze, la Joyeuse et la Nive, les affluents de gauche de l'Adour. Tous quatre forment, en quelque sorte, une succession de fossés de résistance, de sorte que, pour atteindre l'Adour même, une armée envahissante doit se buter contre cinq lignes successives de défense :

La première de ces lignes est celle de la Bidassoa, ou mieux des hauteurs de la rive droite, qui nous appartiennent en par-

tie, s'appuyant à la mer à la pointe Sainte-Anne, passant à droite de la route d'Espagne à la Croix-des-Bouquets et suivant, à partir de Biriatoa, les collines escarpées de Choubilles et de Licarlan, qui se prolongent à l'est par la Rhune, le pic d'Ivanelly, celui d'Atchuria jusqu'à Urdax.

Au delà du col de Maya, la ligne est formée, entre la Nivelle et la Nive, par le Mondarrain.

Cette première position est celle où nous trouvons l'armée française installée en 1813, après la bataille de Vitoria et le combat de Tolosa.

C'est de cette ligne que partit le maréchal lorsqu'il prit la décision de faire lever le siège de Pampelune. C'est sur elle qu'il se replia encore, par le col d'Echalar, après la sanglante bataille de Sauroren.

La ligne, au point de vue militaire, est excellente. Elle barre les deux grandes routes du littoral et de la vallée de Bastan. Son grand défaut est d'obliger à un gros détachement, pour ne pas être tourné par le val Carlos.

La Nivelle forme la deuxième ligne, appuyée à gauche à Urdax, à droite à Saint-Jean-de-Luz, avec son centre à Sarre et au pont d'Amotz.

C'est sur cette ligne que nous verrons prendre pied le maréchal Soult, après le combat de la Rhune. Elle ne présente, au point de vue militaire, qu'une très faible valeur. C'est, en quelque sorte, une halte de retraite entre la Bidassoa et la troisième ligne qui est celle de la Nive.

Cette dernière, appuyée à droite à Bayonne, à gauche à Saint-Jean-Pied-de-Port, avec la vallée des Aldudes devant elle; la ligne continue des hauteurs d'Ustaritz à Saint-Jean-de-Luz sur la rive gauche; la ligne des hauteurs de la rive droite, entre Ustaritz et Bayonne, avec Cambo au centre, pour rayonner de ce point dans toutes les directions, est une position excellente, si l'on a eu soin de faire de Cambo un point solide.

On verra comment le maréchal, quoiqu'il eût été forcé à Cambo, sut habilement profiter de sa situation sur la rive droite, entre Bayonne et Ustaritz, en se jetant d'une rive sur l'autre, pour battre, si possible, successivement, les deux

tronçons de l'armée alliée, coupée en deux par le fleuve. Les mauvais temps du mois de décembre l'empêchèrent malheureusement de réussir et l'obligèrent à se reporter en arrière de l'Adour et de la Bidouze, où il put prendre, pendant le mois de janvier 1814, quelque répit.

Le Saison, le gave d'Oloron et le gave de Pau, qui viennent ensuite, sont des points de résistance de beaucoup moindre valeur ; vient enfin l'Adour, qui n'est, à proprement dire, une défense que dans la partie traversée par l'une des trois routes de retraite possibles : celle de Bordeaux par Saint-Sever et Mont-de-Marsan ; celle d'Agen par Condom, et enfin celle de Toulouse par Auch ou, comme le fit le maréchal, en 1814, par Tarbes.

Notre projet n'étant pas d'entrer dans de hautes considérations stratégiques, nous nous bornons à ces quelques lignes empruntées aux géographies militaires les plus autorisées. Elles n'ont pour but que de donner quelques indications sur l'ensemble possible d'un grand mouvement d'invasion.

Le versant français des Pyrénées occidentales comprend le Béarn, l'ancien royaume de Navarre, la Soule et le Labourd des pays basques. On lui a donné le nom de Basses-Pyrénées parce qu'il se trouve dans la région des montagnes basses. Toutefois, les sommets des vallées d'Ossau et d'Aspe appartiennent encore à la grande chaîne.

La région montagneuse haute appartient au bassin du gave d'Oloron ; la ville de ce nom est à 10 kilomètres en dehors de la montagne, au confluent du gave d'Aspe et du gave d'Ossau, possédant la seule route carrossable qui traverse de part en part la chaîne des grandes Pyrénées.

En descendant le cours du Gave on trouve successivement Navarreins, naguère petite place forte, Sauveterre et Salies, étapes intermédiaires sur la route d'Orthez à Saint-Palais.

Les communes les plus peuplées qui soient dans l'intérieur du pays basque, dans les vallées du Saison, de la Bidouze, de la Joyeuse, de la Nive et de la Nivelle, sont Mauléon, Saint-Jean-Pied-de-Port, petite place forte avec une citadelle. (On

lui a donné ce nom parce qu'elle domine les débouchés des trois Nives : d'Arnéguy, de Béhobie et de Lauribar.)

Le plus célèbre des ports dont elle défend l'entrée est celui de Roncevaux. Un faubourg, Uhart-Cize, situé entre la Nive d'Arnéguy et celle de Béhobie, rappelle encore le fameux défilé de Cize, dont parle la *Chanson de Roland*, et que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de val Carlos.

La vie des pays basques s'est portée sur le littoral, principalement à Bayonne.

Les provinces espagnoles du versant opposé sont la Catalogne et l'Aragon. La vallée de l'Ebre qui les contient est nettement séparée du reste de l'Espagne. C'est une dépression entre les plateaux intérieurs et le système pyrénéen. Si les eaux de la Méditerranée s'élevaient de 300 mètres seulement, la partie comprise entre Tudela et Mequinenza deviendrait un lac.

Reclus donne à l'Aragon une superficie de 46.000 kilomètres carrés et une population de 920.000 habitants ; à la Catalogne, une superficie de 32.000 kilomètres et 1.700.000 habitants.

Les provinces basques et la Navarre appartiennent, à la fois, au bassin de la Gascogne et à celui de l'Ebre. C'est une terre à part dans l'ensemble de l'Espagne, ayant une race distincte qui a conservé son idiome, ses mœurs et ses coutumes (1).

Ces provinces ont un trésor minier qui doit leur assurer, tôt ou tard, un rôle prépondérant dans l'industrie. C'est de là que l'Allemagne tire ses aciers. La température moyenne y est fort égale, pluies abondantes, productions agricoles supérieures. En somme, pays très riche, où l'on a vu, pendant des années, régner la guerre sans que les allées et venues continuelles des armées épuisassent extraordinairement les campagnes.

La Navarre et les provinces basques ont peu de villes. Bilbao est un port animé qui est le débouché naturel des blés de la

(1) Dans ces provinces le tableau de superficie et de population est le suivant :

Pour les provinces basques (le Guipuzcoa, l'Alava, la Vizcaya), superficie de 7.000 kilomètres carrés, population de 470.000 habitants ;

Pour la Navarre, superficie de 10.000 kilomètres avec 300.000 habitants ;

Pour le Logrono, superficie de 5.000 kilomètres avec 180.000 habitants.

Castille ; Saint-Sébastien est sans avenir ; les Passages ont une baie superbe, mais que les alluvions des rivières comblent en partie ; Fontarabie est insignifiant ; Irun est une simple tête de ligne de chemin de fer ; Tolosa, Guetaria, Vergara, Durango, Guernica sont de simples grosses bourgades.

Sur le versant méridional, la population est trois fois moins dense que sur le versant atlantique. Il y a, par suite, peu d'agglomérations. Vitoria est un entrepôt d'échanges, Pampelune une vieille ville forte, Puente-la-Reyna un vignoble, Estella une sorte de forteresse qui commande plusieurs défilés (1).

Les communications :

Le théâtre des opérations que nous allons remémorer affecte la forme d'un trapèze dont les côtés ont de 60 à 95 kilomètres de longueur et dont les angles sont Bayonne, Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Sébastien et Pampelune, places fortes qui se trouvaient, en juillet 1813, au pouvoir des Français.

L'espace intérieur, déchiré et entrecoupé de hautes montagnes, d'étroits défilés, de torrents profonds, de précipices et de forêts, offrait, au premier coup d'œil, l'aspect d'un effroyable désert qui semblait ne pouvoir se prêter à aucune combinaison militaire, et susceptible seulement de se plier aux opérations irrégulières d'une guerre de partisans.

Mais la crête de la chaîne des Pyrénées donnait la clef de ce labyrinthe de montagnes et de vallées.

Traversant diagonalement le quadrilatère, cette crête sépare Bayonne, Saint-Jean-Pied-de-Port et Saint-Sébastien de Pampelune. Elle court de l'est à l'ouest.

A partir de cette chaîne, de vastes contreforts se détachent de chaque côté, formant des vallées dont les issues communiquent entre elles par des cols.

Le Bastan, le val Carlos, le val de Baigorry, dont la partie

(1) *Densité de la Péninsule ibérique.* — La partie comprise entre l'Ebre et les Pyrénées est à peu près en blanc dans les cartes d'Elisée Reclus, annonçant par conséquent 10 habitants environ par kilomètre carré.

Les bords de l'Ebre et les pentes des Pyrénées en France annoncent de 10 à 20 habitants.

Les bords de la mer, en Espagne, et le bassin de la Garonne indiquent de 20 à 50 habitants.

supérieure est partagée entre les Aldudes et le val d'Ayra, sont sur le revers espagnol de la grande chaîne.

Sur ce revers espagnol, on trouve les vallées d'Ahuesca ou d'Orbaïcota, la vallée d'Iscoa ou de Roncevaux, la vallée d'Uron, le val de Zubiri et la vallée de Lanz ; ces deux dernières conduisant directement à Pampelune, qui se trouve à 3 ou 4 kilomètres environ du point où se réunissent les eaux des deux vallées.

Au moment de la guerre, 1813, les communications étaient sensiblement les mêmes qu'aujourd'hui, moins soignées, moins entretenues, plus difficiles, mais de dispositions toutes semblables.

Deux débouchés du val Carlos, les défilés d'Ibaneta et de Mundichiri, conduisent de cette vallée sur la chaîne principale ; un autre débouché, mais latéral, celui d'Atalosti, conduit dans les Aldudes. Ces passages sont renfermés dans un espace de trois ou quatre kilomètres.

La grand'route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune monte à gauche du col qui fait la limite du val Carlos, court sur le sommet du col jusqu'à ce qu'elle ait atteint la chaîne supérieure des montagnes, dont elle suit le sommet jusqu'au défilé d'Ibaneta, puis elle descend à Roncevaux.

Le village d'Ibaneta peut donc être considéré comme la limite espagnole du défilé ; mais il forme lui-même un passage, parce qu'une route étroite, qui traverse Arniguy et le village de Val-Carlos, monte directement à Ibaneta et vient aboutir sur la grand'route, en arrière de ce village.

Val d'Ayra, les Aldudes, val de Baigorri. — La montagne d'Aïrola sépare le val Carlos de ces trois vallées, que l'on désigne sous le nom général d'Aldudes pour la partie supérieure et de val de Baigorri pour la partie inférieure.

Les débouchés des Aldudes sur la grande chaîne, du côté de l'Espagne, ont lieu par les défilés de Sahorgain et d'Urtiaga, et par une autre route conduisant, par le défilé d'Atalosti, du village des Aldudes à Ibaneta, qui est à 12 ou 13 kilomètres.

Le Bastan. — Ce district, qui renferme la vallée de Lérinz et les Cinco-Villas, est séparé des Aldudes et du val de Baigorri par la haute montagne de la Houssa.

Le Bastan, toutefois, n'appartient pas au même système géographique que les autres vallées; au lieu de s'ouvrir sur le territoire français, il est entièrement renfermé entre de hautes montagnes, et tandis que les eaux du val Carlos, des Aldudes et du val de Baigorri, coulent au nord par la Nive, celles du Bastan coulent à l'ouest par la Bidassoa, où elles arrivent en traversant le Mandale, le Commissaire, la Rhune, Santa-Barbara, l'Ivantelly, l'Atchiola et d'autres hauteurs.

On entre dans le Bastan par les défilés de Vera et d'Echalar, les cols de Maya et d'Arietta et les passages latéraux d'Ispeguy, Sorietta et Berderez, qui partent du val de Baigorri et des Aldudes.

Les débouchés sur la principale chaîne des Pyrénées dans la ligne directe de Maya étaient les défilés de Renecabal et de Belate (ou Velate) : le premier conduisant dans la vallée de Zubiri, le second dans celle de Lanz.

Il y a encore le passage d'Artesiaga, conduisant dans le val de Zubiri, mais il était impraticable et toutes les routes à travers le Bastan sont d'ailleurs coupées par de fortes positions, dangereuses à attaquer (1).

(1) Nous ne parlons ici que des communications en montagne, entre la France et l'Espagne ; les communications de plaine se trouveront indiquées au cours du récit des opérations.

V

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

L'offensive. La défensive. Le recul. La retraite. La contre-offensive.

1813 (juillet et août).....	Situation des armées. — Combats offensifs du maréchal Soult en Espagne.
1813 (août et septembre).....	Combats offensifs du maréchal Soult en Espagne et sur la Bidassoa.
1813 (octobre).....	Combats offensifs du général Wellington. Préliminaires de l'invasion.
1813 (novembre).....	L'invasion. Combats offensifs du général Wellington sur la Nivelle.
1813 (décembre).....	L'invasion. Combats sous Bayonne et sur la Nive.
1814 (janvier février, mars).	Retraite du maréchal (26 jours pour faire 160 kilom., soit 6 kilom. en moyenne par jour) batailles de retraite à Orthez, Aire, Tarbes.
1814 (avril).....	Bataille de Toulouse.

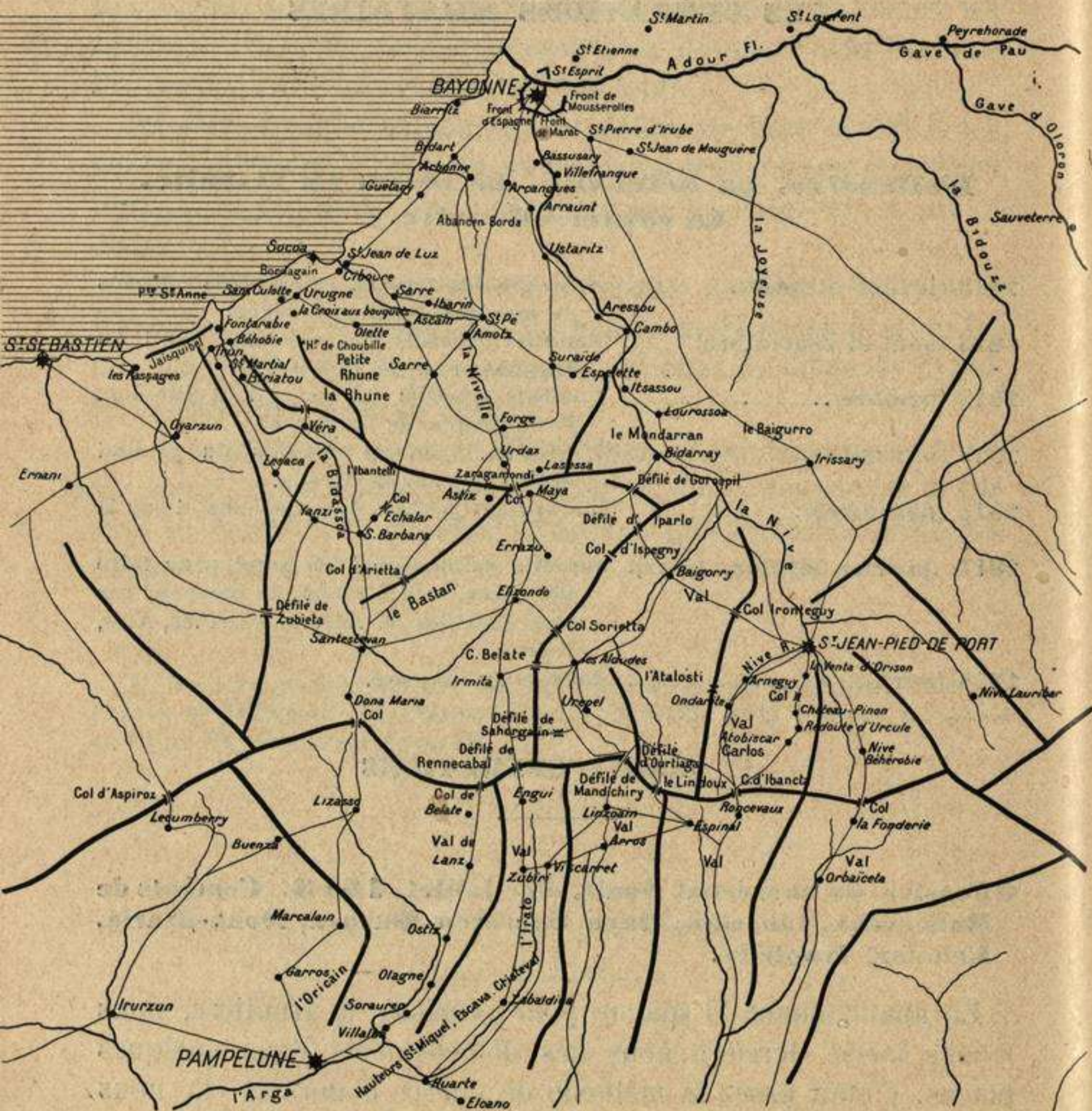
1^{re} SÉRIE D'OPÉRATIONS

Offensive du maréchal Soult, fin juillet 1813. Combats de Roncevaux, Linzoain, Maya, Sauroren, Buenza, Dona-Maria, Echalar, Ivantelly.

En abandonnant l'Espagne pour repasser la frontière, nous avons laissé derrière nous des détachements dans quelques places. C'était assez la méthode de guerre d'alors et elle nous a coûté cher, non pas peut-être en Espagne, où ces détachements étaient en somme peu de chose, mais en Allemagne, où Napoléon, après Leipzig, au lieu de rappeler à tout prix les garnisons de la Vistule, de l'Oder et de l'Elbe, crut préférable

LES BASSES-PYRÉNÉES

Croquis d'ensemble des opérations offensives et défensives (1813).



QUADRILATÈRE BAYONNE - SAINT-SÉBASTIEN - SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT - PAMPELUNE

de laisser à Dresde, à Dantzig, à Stettin, à Zamosc, à Modlin, à Torgau, à Hambourg, etc., plus de cent mille vieux soldats qui lui manquèrent dans ses revers (1).

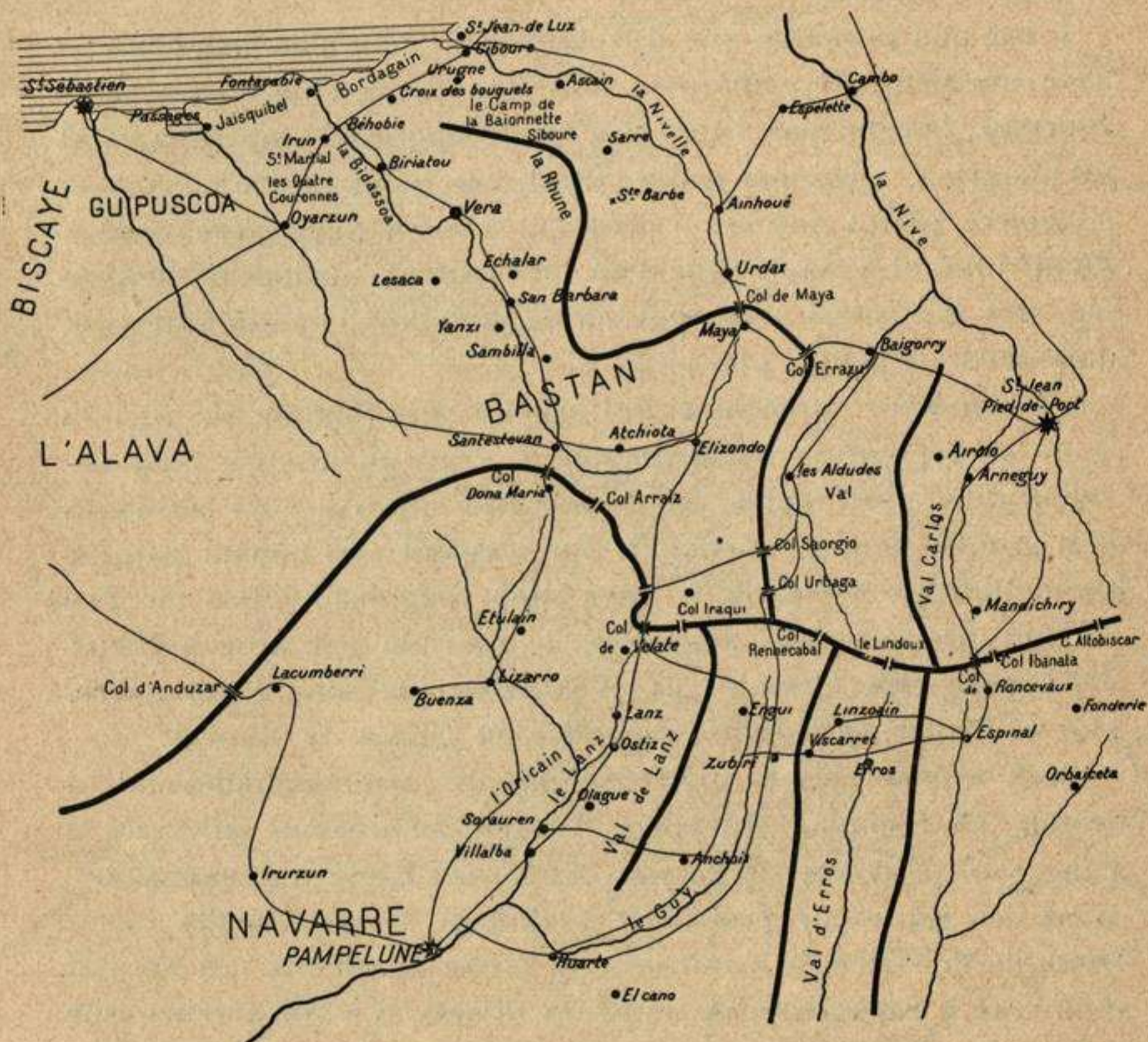
L'empereur l'a fait certainement avec intention, car il avait visité une partie de ces places quelque temps avant sa retraite et y avait ordonné même certains travaux de défense et de communications.

Il est peu probable que le roi Joseph, dans son indolence et avec ses idées peu militaires, non plus que le chef d'état-major Jourdan, fatigué par l'âge (il n'avait cependant que 51 ans) et les chagrins, y eussent songé. C'est donc peut-être le hasard de la guerre plutôt que les ordres qui avaient aggloméré (sauf à Pampelune et à Saint-Sébastien qui avaient, surtout la deuxième, des garnisons semi-régulières) quelques centaines de soldats dans les petites places.

« L'empereur, avec le grand orgueil résultant de ses succès et de sa réputation d'« invincible », avait pu se dire qu'il reviendrait et que toutes ces forteresses couvrant les passages des grands fleuves allemands lui seraient des points acquis, permettant de traverser le pays sans coup férir. Mais on n'en pouvait dire autant de Joseph ni de Jourdan qui, trop heureux d'échapper aux étreintes de Wellington, ne songeaient guère, l'un et l'autre, à revenir s'installer au palais de Madrid.

Bref, à l'époque où Soult vint prendre le commandement, il restait, en Espagne, quelques centaines d'hommes enfermés à Pancorvo, petit fort sur la rive droite de l'Ebre, à l'embranchement des routes de France et de Bilbao; à Jaca, petite forteresse de la vallée de Canfranc, où passe le chemin qui aboutit d'un côté à Saragosse, de l'autre à Oloron et à Navarreins, sur

(1) On sait l'histoire de tous ces détachements, abandonnés comme des flots au milieu de pays ennemi. Saint-Cyr, assiégé dans Dresde, avec 30.000 hommes, capitula en novembre. Stettin se rendit en décembre, après neuf mois de blocus. A cette même date à peu près, les garnisons de Torgau, de Modlin, de Zamosc, capitulèrent à leur tour. Dantzig, défendue par Rapp, subit un siège de douze mois; Vittenberg, Custrin et Glogau durèrent jusqu'en janvier et avril 1814. Il n'y eut que Davout à Hambourg qui se maintint jusqu'en mai.



1^{re} PARTIE DES OPÉRATIONS. — LES OFFENSIVES DE SOULT (1813)

le Gave; à Santôna, petit port sur le golfe de Gascogne, à la pointe occidentale de la Biscaye.

Mais, outre ces points d'occupation qui, sauf peut-être Jaca, et encore, n'avaient pas grande importance, il en était deux plus intéressants :

Sur le golfe de Gascogne, à 18 kilomètres de la frontière (la Bidassoa), nous avons, à Saint-Sébastien, le général Rey, avec 3.000 hommes, assiégé par Graham avec 10.000 hommes (1).

Sur la route des Basses-Pyrénées, en Navarre, le général Cassan s'était enfermé avec 2.500 ou 3.000 hommes dans Pampelune (1), bloqué par O'Donnell.

Saint-Sébastien, situé au pied d'un promontoire, sur le golfe, n'avait pas, comme place, une grande valeur défensive. Les remparts étaient en mauvais état, mais c'était un port de refuge pour les bâtiments anglais. Ils tenaient fort à en avoir la possession, d'autant qu'ils la savaient très faible en artillerie (2).

Pampelune, située au débouché des routes des Basses-Pyrénées en Navarre, n'avait qu'un simple mur d'enceinte, mais était couverte par une bonne citadelle, et comme elle n'avait pas, pour les Anglais, l'importance d'un port, Wellington s'était contenté là d'un blocus qui, vu le peu de vivres des magasins et la présence d'une population de près de 15.000 âmes, devait rapidement, il le pensait, du moins, mettre la garnison dans l'obligation de capituler.

(1) D'après des états datés du commencement de juillet 1813 et qui paraissent des mieux établis, il y avait :

A Saint-Sébastien, 3.086 Français, dont 2.731 combattants ;

A Pampelune, 3.121 Français, dont 2.951 combattants ;

A Santôna (sous le général Lameth), 1.465 combattants et 150 à 160 blessés et malades.

(2) On avait, durant la guerre d'Espagne, enlevé presque tous les canons de Saint-Sébastien pour en garnir les petits postes le long de la côte. C'était une ville de 7.000 à 8.000 âmes, remplie, avant juillet, de toutes les familles espagnoles qui s'étaient compromises durant notre occupation. Rey, dès la fin de juin, n'hésita pas : il fit sortir de la place toutes les bouches inutiles et tous ceux qui déclaraient ne pas pouvoir pourvoir eux-mêmes à leur subsistance et commença ses préparatifs de défense, car dès le 29 juin les ennemis avaient paru.

Ce blocus était fait par le général O'Donnell, commandant ce qu'on avait appelé l'armée espagnole de réserve d'Andalousie, qui devait être grossie à bref délai par une division espagnole nouvelle, aux ordres de don Carlos d'España. Ainsi composée, elle aurait environ dix à onze mille hommes. Il dura néanmoins cinq mois.

Lorsque, dans une colère poussée, paraît-il, au paroxysme, l'empereur Napoléon avait fait, à Dresde, demander le maréchal Soult, au palais du roi de Saxe, il lui avait dit :

« Vous allez, monsieur le Maréchal, partir sur-le-champ pour l'Espagne ; vous ne resterez qu'un jour à Paris et courrez en poste jusqu'à Bayonne. Renvoyez-moi, immédiatement après votre arrivée, le roi Joseph, et faites-le arrêter s'il résiste.

» Je vous nomme mon lieutenant en Espagne et n'entends recevoir de vos nouvelles « que de l'intérieur de la Péninsule ».

L'ordre de ces deux dernières lignes était impératif.

Que ce fût dans les idées du maréchal de prendre l'offensive, cela est très possible, c'est même probable ; aussi, à peine a-t-il pris pied sur les Pyrénées qu'il songe à aller à l'attaque au lieu de s'ingénier à la recevoir. Il nous donne là, dès le début de son commandement, un exemple sur lequel nous ne saurions trop, quoiqu'il n'ait eu aucun succès, appeler l'attention.

Nous allons donc entrer, de ce moment, dans le vif de notre travail, émettant, il faut le dire, tout d'abord, très peu de détails sur les faits, pour n'en examiner que l'ensemble et les résultats.

D'autant que, ainsi que nous l'avons dit déjà, les diverses histoires écrites sur cette fin des guerres d'Espagne sont un peu diffuses et certainement pas absolument vraies. C'est un assemblage de rapports écrits après coup, et pour avoir des détails, il faut surtout s'adresser aux livres anglais, lesquels ne sont pas, il n'y a pas de doute possible, très impartiaux.

Nous avons, dans le précédent chapitre, donné une idée de la réorganisation des forces françaises et de l'organisation des

forces des coalisés; il convient maintenant de bien placer ces pions sur l'échiquier qui va être parcouru pendant la première série des opérations.

Ouvrez une carte des Pyrénées et examinez le quadrilatère formé par les lignes droites qui joindraient Bayonne, Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Sébastien et Pampelune. Au premier coup d'œil, on ne comprend qu'un pays coupé, très divisé par des échancrures, un labyrinthe, on l'a dit, de monts et de vallées; mais, peu à peu, la ligne de faite des Pyrénées donne la clef de ce grand espace, elle montre Pampelune absolument isolée des trois autres sommets du trapèze par la haute crête. Donc, du côté nord, l'armée française entière et Wellington avec partie de ses forces, ayant l'autre partie au sud, sur l'autre versant.

Dans ce quadrilatère, nous avons notre aile gauche, sous les ordres de Clausel, à Saint-Jean-Pied-de-Port, avec pointe, au delà de la frontière, à Jaca, sous les ordres de Pâris; notre droite était sur les hauteurs de Vera, sous Reille; notre centre, sous Drouet d'Erlon, à Ainhoué, avant-garde à Urdax; la réserve, sous Villate, gardait la Bidassoa, à droite et à gauche d'Irun; en arrière, sur la Nive, était la cavalerie de Treillard et de Pierre Soult (le frère du maréchal).

Il est assez difficile de se procurer les effectifs exacts de ces diverses masses; on les a donnés dans quelques livres, mais étrangers, et on a le droit, d'après la contexture des histoires du temps, de ne pas les tenir comme très exacts.

Celui qui nous a paru le plus véridique est le suivant :

Clausel avait trois divisions (Conroux, Vandermasen et Taupin); Reille en avait trois aussi (Foy, Maucune et La Martinière); Drouet trois (Darmagnac, Abbé, Darricau).

Chacune de ces divisions avait, moyennement, 8 bataillons, quelques-unes 7, d'autres 10, avec des effectifs totaux de 17 ou 18.000 hommes par groupe. C'était donc, moyennement, 5.500 hommes par division et 600 à 700 hommes par bataillon.

La réserve, avec ses bataillons français et étrangers (il y avait 4 bataillons allemands, 4 italiens, 4 espagnols), avait elle aussi un effectif de 17 à 20.000 hommes. Les deux cavaleries de Soult

et de Treillard comptaient sans doute 7.000 ou 8.000 chevaux, mais il est douteux qu'il y en eût plus de 6.000 disponibles.

On trouve bien, dans les états déposés aux archives, des chiffres de 91.086 rationnaires, mais combien étaient de vrais rationnaires? Combien étaient sous les armes? Très probablement 70 à 75.000, au maximum.

Lorsqu'on envoyait à l'empereur des états détaillés, on craignait toujours ses observations, ses emportements, les comparaisons qu'il pouvait faire avec les précédents états. Cela est ainsi, et on avait pris pour règle malheureuse de compter tout ce qui était possible (1).

C'est ainsi que, sur le relevé des forces de l'armée d'Espagne, en juillet 1813, qu'on lui avait fait parvenir par le ministère de la guerre, on annonce un effectif de 114.167 hommes et 13.028 chevaux.

Pour faire ces totaux, on compte tout, les garnisons assiégées de Saint-Sébastien, de Santôna, de Pampelune; les gardes nationales des villes du Midi, les moindres groupements; et il ressort que le maréchal a, absolument disponibles et en mains, 77.450 hommes.

C'est donc faire la part belle que de lui donner 70.000 combattants.

Inversement, lorsqu'on veut relever, dans les historiques des Anglais, — car les Espagnols n'en ont pas tenu et n'ont écrit que des histoires épisodiques, — les effectifs coalisés, on trouve :

Pour les Anglais : 34.581 fantassins, 6.750 cavaliers ;

Pour les Portugais : 23.459 fantassins, 1.498 cavaliers :

C'est-à-dire des effectifs de 66.000 hommes.

On se garde, naturellement, de parler des divisions espagnoles, qu'au surplus on ne connaissait qu'imparfaitement, groupements qui n'avaient évidemment que la forme très élémentaire,

(1) Lorsque l'empereur, après Vitoria, donna ordre, par décret, de grouper, sous le nom d'armée d'Espagne, les armées de la Péninsule, on lui envoya un état portant les chiffres suivants :

Armée d'Espagne, effectif 114.167 hommes, 13.028 chevaux ;

Armée d'Aragon, effectif 39.184 hommes, 5.470 chevaux ;

Armée de Catalogne, effectif 27.457 hommes, 1.744 chevaux.

mais qui, certainement, avaient bien 20.000 hommes de tout genre.

Le chef d'état-major de Wellington, qui a dû être le plus au courant des questions d'effectif le concernant, dit, dans sa relation, que les Français opposaient 78.000 hommes aux 93.000 des coalisés; mais que la totalité des forces immédiatement aux ordres de lord Wellington était de 100.000 hommes au moins.

Cette masse était ainsi disposée :

Un gros groupe espagnol, sous les ordres d'O'Donnell, bloquait Pampelune, ayant comme couverture une brigade anglaise (Byng) qui occupait, dans la vallée, Ibaneta et Roncevaux, face à Saint-Jean-Pied-de-Port, et était prolongée par un corps anglo-portugais (sous Cole), en position dans les Aldudes vers Viscarret, vallée d'Erros.

Une autre brigade anglo-portugaise (Hill) occupait le Bastan et la vallée de Lanz, avec une division de réserve à Olague (Picton).

Les hauteurs de la rive gauche de la Bidassoa étaient garnies par deux divisions anglaises et portugaises, avec une division de réserve à Santestevan. Ces divisions couvraient la ligne jusqu'à Vera ; on trouvait là, de Vera à la mer, des troupes espagnoles et portugaises couvrant, elles, spécialement, le siège de Saint-Sébastien.

La cavalerie était en arrière.

En fait, et par la disposition même des lieux, outre qu'il y avait une assez grande dissémination, car il y a, à vol d'oiseau, plus de 50 kilomètres de Saint-Jean-Pied-de-Port à la mer, toute l'aile droite et toute l'aile gauche faisaient une armée distincte, avec, il est vrai, une grosse réserve au milieu, mais ayant un gros travail à faire pour se porter sur la droite, puisqu'il n'y avait d'autre route carrossable que celle qui, très en arrière, va de Tolosa à Pampelune par le col d'Auduzar.

Est-ce à cette raison que l'on doit la décision de Soult de se porter sur l'aile droite anglaise, plutôt que sur le centre ou l'aile gauche? On ne saurait l'affirmer. Connaissait-il bien la situation de l'adversaire? On doit le supposer, car ce n'était pas un homme à s'avancer sans précaution, et, avant d'entrepren-

dre sa première offensive, il a soin d'écrire : « Ne privons pas l'ennemi de l'honneur qui lui appartient ; les dispositions de son chef sont habiles et bien combinées. »

Ce qui est certain, c'est que le 23 juillet, avec un ordre du jour où il exalte chez ses soldats leur valeur et leur courage d'autrefois, il écrit au ministre de la guerre :

« Je vais marcher directement sur Pampelune : si je réussis à secourir cette place, j'opérerai sur ma droite pour tenir l'ennemi en échec dans le Guipuzcoa, la Biscaye et l'Alaya, et donner à la réserve la facilité de me rejoindre et de secourir Saint-Sébastien et Santôna.

» Après cela, j'aurai à examiner lequel des deux partis il conviendra d'adopter, soit de marcher en avant et de prendre l'offensive, soit d'agir de concert avec l'armée d'Aragon ; mais prévoir les choses d'aussi loin serait, aujourd'hui, montrer de la témérité. »

Le maréchal n'a jamais, que nous sachions, exprimé que très sommairement pourquoi il avait choisi l'attaque vers Pampelune plutôt que celle vers Saint-Sébastien. On a fait observer, non sans raison, que Pampelune n'était que bloquée, tandis que Saint-Sébastien était assiégée ; que la prise de Pampelune, au milieu des montagnes, était peu de chose pour les coalisés, tandis que celle de Saint-Sébastien, avec son port, était une affaire très sérieusement utile pour les Anglais, qui avaient leur flotte comme une sorte de base de ravitaillement.

D'autre côté, en abordant les coalisés par leur droite, on s'engageait dans une contrée difficile d'accès, tandis qu'on avait un parcours facile de la Bidassoa vers Saint-Sébastien.

Le 14 juillet, le maréchal avait visité toute sa ligne ; mais, déjà, son projet de mouvement était arrêté. On a eu des doutes à ce sujet parce qu'on lit dans ses instructions de ce jour au général Reille qu'il « doit s'occuper de faire faire des passages à Biriarte, sur la Bidassoa ». Mais c'était là une feinte pour attirer l'attention de ce côté, qui était sa droite, parce que, une fois les ponts établis, il le faisait filer, le 20, par Cambo, sur Saint-Jean-Pied-de-Port, pendant que Villate, qui, jusque-là, n'avait

sa ligne le long de la Bidassoa que depuis Irun à la mer, l'étendait jusqu'au-dessus de Vera.

Il est plus que probable que Soult craignait trop, s'il abordait directement Saint-Sébastien, d'avoir sur son flanc tout le centre de l'armée coalisée, de se mouvoir dans un pays sans aucune ressource, car le Guipuzcoa, traversé depuis des années par tout ce qui entrait en Espagne et en sortait, était dans la misère noire, beaucoup plus que la Navarre qui, restée en dehors de la route générale, avait encore des ressources.

Et puis, son plan, auquel on ne saurait reprocher qu'un peu d'ingéniosité, était, en somme, séduisant.

Wellington, trompé par le maintien de Villate sur la Bidassoa, allait voir déboucher sur sa droite les divisions de Clausel et de Reille ; ces divisions refoulaient la droite anglo-espagnole au delà de Pampelune, puis venaient, vers Irurzun, attaquer le centre ennemi, très pressé lui-même par les trois divisions de d'Erlon, débouchant d'Urdax par le col de Maya.

Un succès dans cette situation, et on était maître de faire lever le siège de Saint-Sébastien, puisqu'on menaçait la ligne de retraite. Les instructions données à Villate étaient fort explicites : « Si les alliés avancent en force, reculer sur Bordegain et Bidart; s'ils battent en retraite (comme ce sera le signe infailible que l'on a du succès sur la droite et le centre), les poursuivre avec ardeur et courir sur Saint-Sébastien et Tolosa. »

L'idée de jonction avec l'armée d'Aragon, exprimée dans la lettre au ministre, ne laissait pas que d'être un peu vague ; en tout cas, le général Pâris, qui était au débouché du col de Canfranc, avait ordre de se porter de Jaca sur Sauguesa et de rejoindre, sitôt qu'il apprendrait la levée du blocus de Pampelune.

Sous condition qu'il y eût grande rapidité dans l'exécution, que tout le monde comprît bien son rôle et que les coalisés fussent surpris, le plan avait des chances de succès ; mais la guerre de montagne a plus d'imprévus encore que la guerre dans les pays ordinaires comme topographie. On a beau tout prévoir dans les ordres, il arrive des embarras et des difficultés

et l'action du commandement supérieur, qui devrait y parer, a contre elle la longueur des communications et des relations.

On va en juger, du reste (1) :

On a vu que Reille, qui était en position sur les montagnes de Vera, en était parti le 20 juillet pour gagner Saint-Jean-Pied-de-Port par Cambo. En temps ordinaire, il eût dû faire une cinquantaine de kilomètres, qui était à peu près la distance, en deux jours. Au lieu d'être, le 22, au rendez-vous, il n'y fut que le 24, obligé de remonter vers Bayonne et de redescendre de là vers Saint-Jean-Pied-de-Port. Une pluie continuelle et abondante avait rendu impraticable le chemin de Cambo.

L'opération, qui eût dû commencer le 23, ne prit figure que le 25. A cette date seulement, Soult avait autour de Saint-Jean-Pied-de-Port et sous la main, pour nous servir de l'expression consacrée, son infanterie de Clausel et de Reille, sa cavalerie, arrivée de la Nive, et 70 pièces de campagne (on a dit 66, mais cela importe peu).

La grande quantité de voitures de tous genres, voitures de maîtres, de marchands, de cantinières, que le torrent de la débâcle avait jetée en France, après Vitoria, avait permis d'atteler notre artillerie, non pas celle des armées d'Espagne, qui avait été à peu près abandonnée dans la déroute, mais celle que l'on avait pu organiser, après le moment de stupeur passé, en ramassant tous les canons qu'on trouva à Bayonne, à Toulouse, qui avait une Ecole d'artillerie, et dans les villes du littoral. Le maréchal annonçait 80 pièces divisées en batteries à pied et à cheval.

Toutefois, ces attelages improvisés, qui pouvaient servir dans les pays de plaine ou semi-accidentés, n'étaient pas de force à amener les canons dans les cols des Pyrénées et on y avait suppléé en réquisitionnant, non sans peine, 300 bœufs d'attelage, avec lesquels on était plus sûr d'ascender la route de Roncevaux.

(1) Nous insistons pour qu'on sache bien que nous ne voulons pas aborder le détail. Ce serait sans intérêt, et puis ce ne serait peut-être pas vrai. Il s'agit ici de la discussion de la grande manœuvre de Soult et non des petites péripéties de l'exécution.

Hommes, chevaux et bœufs étaient très fatigués ; les routes pour rejoindre le maréchal étaient affreuses ; la pluie était tombée par torrents, de violents orages avaient mis sens dessus dessous les bivouacs ; mais on avait déjà perdu deux jours et, à tout prix, il fallait, le 25 au matin, commencer le mouvement ; encore ne le put-on que fort tard et avec une lenteur contre laquelle l'impatience de Soult ne pouvait rien.

Ses ordres, pour ce jour-là, avaient été, comme d'habitude, très simples et très explicites.

On gagnait, par deux routes, les cols de Roncevaux et de Val-Carlos, toutes deux aboutissant à Roncevaux. Clausel était sur la route de droite avec sa colonne principale devant Arnéguy ; il avait une deuxième colonne sur l'autre chemin devant Orbaiceta. Il devait pousser directement devant lui. C'était un gros coup de collier à donner si l'on songe que Saint-Jean-Pied-de-Port est à la cote 182 et qu'il fallait gagner les cotes 1.218 et 1.356, pour redescendre, de là, le versant sud des Pyrénées ; tout cela pour ascender 12 ou 13 kilomètres à vol d'oiseau.

Arrivé la veille, Reille, avec ses trois divisions, n'avait pas une moindre besogne. Il devait réunir son monde à Airolo, prendre la crête du contrefort de séparation entre le val Carlos et le val de Baigorri et ascender jusqu'au Lindoux, 1.207 mètres. Arrivé là, il lui faudrait jeter rapidement des détachements pour tâcher de gagner Roncevaux et Espinal par les cols d'Ibanaeta et de Mandichiry et donner la main à Clausel, puis occuper les passages de Saorgain et d'Urtiago pour pousser, de là, sur les cols de Renecabal et de Belate d'où on pouvait déboucher sur le flanc ou le derrière des colonnes anglaises ou espagnoles qui allaient sans doute accourir vers Roncevaux.

Tout était donc agencé pour le mieux, sauf qu'on avait à compter avec l'imprévu, et il y en a presque toujours dans des opérations de montagne.

Tout d'abord, on ne surprenait plus les Anglais, comme on aurait pu l'espérer si on avait fait l'ascension du col deux jours auparavant. Byng avait su, le 24, qu'il se préparait quelque chose à Saint-Jean-Pied-de-Port, et il avait groupé toute sa brigade au val Carlos, puis il avait prévenu Cole, qui avait amené

une brigade à Espinal, une autre en arrière, puis un corps portugais vers Arros.

Au lieu donc de n'avoir devant lui que Byng, sur la grande route, avec les quelques Espagnols de Morillo sur sa droite, de les bousculer et d'arriver au moment où Reille couronnerait le Lindoux, coupant l'un de l'autre le détachement de la vallée des Aldudes et celui de la vallée d'Arnéguy, le maréchal se trouvait en présence de gens sinon instruits de sa combinaison, du moins préparés.

Joindre à cela qu'il faisait, jusqu'à mi-hauteur, un brouillard intense, que Reille, avec des divisions très fatiguées, avait été long à se réunir, et que, lorsqu'il arriva au Lindoux, il était trop tard, les fantassins de Clausel n'en pouvaient plus et les passages par lesquels il pouvait gagner le chemin de Pampelune étaient bien garnis. Impossible donc de mettre en danger les lignes de retraite.

Dès le début donc, la combinaison du maréchal était en souffrance. Elle l'était d'autant plus qu'elle reposait non pas seulement sur les deux mouvements de front et de flanc de Clausel et de Reille, mais aussi sur l'intervention des trois divisions de d'Erlon.

D'Erlon, comme nous l'avons dit, était à Ainhoué et Espelette avec avant-garde à Urdax, à l'entrée du col de Maya. De ce col sort une route qui gagne la Bidassoa vers ses sources, la traverse à Elizondo et se bifurque en arrivant à la haute chaîne, pour rejoindre à gauche la vallée de Huarte, par laquelle descend la route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune, celle que suivait le maréchal, et à droite, pour gagner Pampelune par la vallée de Lanz (col de Belatte ou de Velate).

Le général avait l'ordre de se mettre en mouvement le 25 et d'entrer dans le Bastan (vallée de la haute Bidassoa).

Il avait en face de lui le centre des coalisés sous Hill, qui avait une brigade portugaise détachée dans la vallée de Baignorri aux Aldudes et les trois autres à Maya et Erraza.

Hill était là, un peu en l'air, mais il était soutenu, un peu au loin, par la division anglaise de Picton, qui, d'Olagne, où était le quartier général, figurait une sorte de réserve, prête à se porter

soit dans la vallée de Huarte (Zubiri), soit dans le Bastan, suivant que les Français eussent eu l'idée de gagner Pampelune par l'un ou l'autre chemin.

C'était un peu l'écueil de la situation; mais il était amené par la topographie même du pays, et, en fait, Wellington y avait paré de la façon la plus habile possible.

On comprend, par ces dispositions, que d'Erlon était appelé simplement à faire la droite de l'armée française. Le maréchal, sans être très explicite dans ses projets, l'était dans ses ordres; il avait très bien vu la situation un peu fautive de Hill, qui n'avait guère qu'une dizaine de mille hommes. Le passage forcé, d'Erlon, qui en avait près du double, n'avait plus qu'à le pousser dans le Bastan et, le 26, Soult comptait bien voir toute son armée, sauf la réserve de Villate, qui couvrait la Bidassoa, en ligne sur la crête des Pyrénées, n'ayant plus qu'à descendre vers Pampelune.

Le 25, donc, sans hésitation, d'Erlon avait abordé Maya. Certes, tous les corps anglais et portugais, dans les deux vallées conduisant à Pampelune, étaient sur le qui-vive, et la résistance de Byng, au val Carlos, en fait foi; mais précisément en raison de ce qu'on avait plutôt les yeux vers Saint-Jean-Pied-de-Port, de ce qu'on était un peu trompé par Campbell, qui, des Aldudes, voyait dans la vallée de Baigorri se remuer des troupes, qui n'étaient que des gardes nationales utilisées pour une simple démonstration, mais qui, au milieu d'un intense brouillard, se rendait compte qu'un corps nombreux, c'était Reille, préparait un mouvement vers le Lindoux; par toutes ces indications, on était donc un peu plus inquiet pour le flanc droit que pour le front.

Le col de Maya est un long couloir de trois ou quatre kilomètres, tout bordé de rochers élevés; il aurait dû coûter des efforts considérables, mais ne donna lieu qu'à un brillant combat d'infanterie livré par la division Maransin, surtout aux Anglais de Stewart, surpris par une irruption imprévue de tirailleurs très serrés et vigoureusement conduits.

Lorsque Hill, qui était à Elizondo, accourut vers midi, pour juger par lui-même de la situation, il était trop tard pour espé-

rer rétablir le combat. Deux des divisions de d'Erlon avaient poussé en avant, les régiments les plus avancés avaient perdu quatorze cents hommes, les batteries anglaises avaient dû abandonner quatre canons, et les Portugais, au nombre de près de 2.000, entourés et coupés de toutes leurs communications, avaient dû se rendre.

Au 25 juillet au soir, donc, les Anglais ou mieux les coalisés retraits sur tous les points.

Sur leur gauche, Hill avait ordonné de reculer sur Elizondo et en arrière, pour couvrir les cols de la grande chaîne.

Sur leur droite, au milieu du brouillard, Cole, qui avait laissé 400 hommes sur le terrain (exactement 380, suivant le rapport du jour), se hâtait, en pleine nuit, de passer de la vallée de Roncevaux dans celle d'Erros, tandis que Campbell, avec les Portugais, remontait des Aldudes sur Engui et que Morillo groupait les Espagnols sur le chemin près d'Espinal, pour suivre les Anglais en retraite.

En fait, et sur tous les points, Soult se présentait avec une supériorité numérique indéniable, rendant toute résistance de longue durée difficile. La journée du 25 lui coûtait 400 tués ou blessés du côté de Clausel et de Reille, près de 1.500 au col de Maya, du côté de d'Erlon ; la première manche, comme on dit, était pour lui, quoique l'offensive n'eût pas réussi comme il l'avait espéré, car ce n'est pas dans le val d'Erros qu'il comptait refouler Byng et Morillo, mais au delà de Viscarret, dans le val de Zubiri, et cela serait infailliblement arrivé si Reille avait pu gagner d'assez bonne heure le Lindoux et menacer la ligne de retraite.

La situation, en résumé, était celle d'un général victorieux. Il ne s'agissait plus maintenant que d'opérer une poursuite méthodique qui grouperait peu à peu les éléments de l'armée et permettrait de déboucher sur Pampelune par les deux vallées de Zubiri et de Lanz en une masse imposante devant un adversaire divisé, car Soult ne doutait pas que d'Erlon n'eût bousculé Hill et ne l'eût rejeté vers Santestevan, pour pousser sans difficulté sur la route de Velate qui le menait droit dans la vallée de Lanz.

La journée du 26, dans ces conditions, ne devait présenter que de la simplicité dans l'action :

Clausel allait s'attacher aux pas de Cole et le refouler sur la route de Pampelune; Reille suivrait la ligne des crêtes pour passer dans la vallée de Lanz, empêcher Picton, que l'on savait avec la division de réserve à Olague, de venir se joindre à Cole; tandis que d'Erlon, ou poursuivant Hill, ou le manquant, passerait lui aussi sur le versant sud de la grande crête.

Or, soit à cause du brouillard, soit en raison des difficultés, soit que les intentions du général en chef ne fussent pas très bien saisies, cette journée, qui eût dû être une bonne journée de marche, fut, au contraire, presque un stationnement.

Clausel, au milieu de l'obscurité, vint heurter l'arrière-garde de Cole à Viscarret n'y comprenant pas grand'chose. Il pensait avoir sur sa droite, et en avant de lui, Reille; mais pas du tout; celui-ci, au milieu de cette même obscurité, manquant de direction, manquant de guides (ceux mêmes qui connaissaient bien la montagne considérant comme impossible, par un temps pareil, de suivre la ligne des crêtes), était redescendu purement et simplement sur le chemin de Pampelune, à Espinal, derrière Clausel.

Au lieu de deux colonnes opérant dans deux vallées différentes on n'en avait plus qu'une très longue, inutilisable; et, pour comble, d'Erlon, on ne l'apprit guère que le soir, ne se rendant pas très bien compte de son succès du 25, ni de l'ensemble de l'opération de son chef, n'osant trop s'aventurer dans le Bastan sans être bien renseigné, allait passer la journée dans le col de Maya, sans bouger, permettant ainsi à Hill de se remettre d'aplomb et de regrouper son monde du côté d'Atchiola, et à Picton, qui sentait le danger autrement sérieux dans la vallée de Zubiri, de porter sa division sur ce point même de Zubiri.

Si l'on joint à cela que, dans le brouillard, on apercevait confusément des troupes ennemies vers Engui, à la tête du vallon de Zubiri (c'était Campbell, qui avait rétrogradé des Aldudes sur ce point), on comprendra les perplexités de Soult.

Il laissa donc Clausel donner un coup de boutoir sur l'arrière-garde de Cole à Linzoain; mais, le trouvant plus en force sur la

crête de séparation entre le vallon d'Erro et celui de Zubiri, il décida de s'en tenir là et d'attendre au lendemain pour faire quelque chose de décisif (1).

On va voir comment ce lendemain, qui devait être une journée de combat, fut, au contraire, une journée de marche durant laquelle il n'y eut aucune attaque sérieuse.

C'est cependant la journée capitale de l'opération.

Le 25, mais Soult l'ignorait, avait été choisi par Wellington pour en finir avec Saint-Sébastien, par un assaut vigoureux.

Depuis le 9, sir Thomas Graham en faisait le siège, couvrait de boulets et d'obus les vieux remparts, faisait ouvrir des trous dans la muraille et brûler les maisons voisines des brèches, et Wellington avait accédé à son désir de se jeter sur la ville, le matin du 25.

Mais il avait affaire, là, avec le général Rey, qui n'était pas un homme facile à émouvoir, et lorsque les colonnes d'attaque débouchèrent des tranchées, elles furent reçues si durement, qu'elles tourbillonnèrent sur elles-mêmes sans avancer et rentrèrent dans les tranchées, laissant sur la brèche et dans les fossés plus de 550 hommes (officiers et soldats).

Wellington, qui avait son quartier général près de la Bidasoa, à Lesaca, à 24 ou 25 kilomètres, se hâta d'accourir; mais il n'y avait rien de plus à faire que de prescrire momentanément qu'on transformerait le siège en blocus, car l'artillerie n'avait plus que quelques gargousses à dépenser.

Lorsqu'il rentra, le soir, à Lesaca, une nouvelle assez grave

(1) Peut-être même pour cesser son offensive, car ces deux journées n'avaient pas été heureuses, et il manifestait déjà, un peu durement, le sentiment qu'il avait de ne pas réussir.

Lettre du maréchal Soult au ministre de la guerre.

Linzoain, 26 juillet.

« Les pertes des Anglais ont été considérables à l'attaque du Lindoux par le général Reille. Le 20^e régiment anglais a été presque entièrement détruit à la suite d'une charge à la baïonnette exécutée par un bataillon du 6^e léger (division Foy). Elles ont été fort grandes aussi à l'attaque d'Altobiscar par le général Clausel. »

lui arrivait : c'était celle du combat de Maya, nouvelle très dénaturée du reste par la distance, car on disait d'Erlon battu et rejeté dans le col. Sa perplexité, en dépit de ce qu'ont pu dire et écrire les officiers de son état-major, était, on le comprend, fort grande, et prouve qu'avec un peu plus de chances et un peu de beau temps la combinaison de Soult, au moins pour le début, était très acceptable.

Wellington savait bien, un peu confusément, par son espionnage, que le maréchal lui ménageait une surprise; mais il avait vu jeter deux ponts à Biriadou; il ignorait le mouvement de Reille vers Saint-Jean-Pied-de-Port; il savait Suchet loin, fort loin, en Catalogne, dans l'impossibilité matérielle de venir se joindre de longtemps à Soult; il savait aussi que Pampelune, simplement bloquée, n'avait rien à craindre; et il ne pouvait se faire à l'idée qu'il allait, avec trente mille hommes, descendre dans la vallée de l'Ebre : pourquoi faire?

Son attaque sur Maya était donc une feinte, et on allait le voir, le lendemain, déboucher de la Bidassoa, avec Villate et Reille et d'Erlon et se porter sur Saint-Sébastien.

Il écrivit donc de suite à Thomas Graham de retirer son artillerie des tranchées, de l'embarquer et de se tenir prêt à prendre la campagne, laissant Saint-Sébastien bloquée, parce qu'il supposait que c'était sur la basse Bidassoa qu'allait se faire l'effort offensif.

Tout était prêt, dans son idée, pour y parer, quand, au matin, un courrier lui arriva, apportant des nouvelles de l'attaque sur Roncevaux, de l'attaque sur Maya et lui montrant les avant-lignes anglaises en recul (1).

Tout ce qu'il avait prévu était donc à changer et, quoique l'idée de Soult restât pour lui impénétrable, il n'était plus douteux que ce ne fût à Pampelune qu'il en avait.

Nous sommes au 26, et, dès le soir de ce jour que nous avons

(1) Wellington avait choisi Lesaca pour y installer son quartier général, parce qu'il croyait surtout à une attaque sur la Bidassoa ; il avait là une route de correspondance, Oyarzun-Santestevan, Elizondo-les Aldudes.

déjà analysé, il convient de bien placer tout le monde sur l'échiquier :

A gauche, en face de Villate, étendue sur les hauteurs, entre la Bidassoa et la Nivelle, était la 7^e division anglaise (Dalhousie), à Echalar, prolongée à gauche aussi par ce qu'on appelait la division légère (Alton), toutes deux ayant en quelque sorte comme réserve la 6^e division à Santestevan (sous Pack). Ces troupes étaient restées immobiles le 25 et le 26.

A Irurita et à Elizondo étaient les corps de Stewart et de Hill, en train de se remettre du rude combat de la veille, ayant devant eux, au col de Maya, d'Erlon, immobile.

En face de Linzoain, où se groupaient Reille et Clausel, très agglomérés, étaient, agglomérées aussi, les troupes de Byng, celles de Cole, celles de Campbell, venant des Aldudes, et la 3^e division (celle de Picton), arrivant en arrière d'Olague. De ce côté, Picton avait pris le commandement supérieur, décidé qu'il n'y avait plus lieu de continuer à couvrir Pampelune d'une manière effective et que, le lendemain 27, avant le jour, on se mettrait en retraite dans la vallée dite du Gui (ou Guy).

Le 27 est une journée intéressante de manœuvre tactique. Elle montre, d'une manière irréfutable, combien il est difficile dans les guerres de montagnes, de mouvoir des masses d'effectifs même moyens, et avec quel soin il faut préciser les ordres sous peine d'enchevêtrements et de longueurs. On perd, dans ces situations, la direction générale des troupes ; les ordres deviennent difficiles et il faut être sûr de ses subordonnés et sûr de l'exécution.

Lorsque se leva le jour, le 27, les éclaireurs lancés en avant, sur la hauteur entre le val d'Erro et celui de Zubiri, ne trouvèrent personne. Dès le milieu de la nuit, les coalisés avaient pris le mouvement de retraite et on apercevait au loin, déjà, la colonne principale descendant la vallée.

Il y avait deux chemins : l'un à droite, l'autre à gauche du torrent du Guy. C'était donc une commodité pour la poursuite, autant que c'en était une pour la retraite des Anglais. Se hâter

derrière eux, serrer leurs arrière-gardes, les presser sur Pampelune était tout indiqué.

Malheureusement, dès le début, il y eut quelque retard. De par la disposition des troupes, en face Linzoain, Reille aurait dû prendre la route de la rive droite, Clausel celle de la gauche, pour descendre vers Pampelune ; mais Soult était un peu mécontent de Reille, et puis c'était surtout pour sa colonne de droite qu'il était inquiet, puisque c'était son côté droit qui était menacé, et il préférait voir de ce côté Clausel dont il appréciait davantage le coup d'œil et l'entrain.

De là, au départ même, un enchevêtrement qui perdit du temps et donna aux coalisés un peu plus de distance.

Peut-être, sans cette malencontreuse circonstance, les Anglais eussent été bousculés au delà de Pampelune.

Le général Cassan, qui commandait Pampelune, avait entendu le canon le 25 et le 26 ; n'étant pas sans service d'espionnage et pressentant que, le 27, le maréchal descendrait vers la place, il avait fait, avec sa garnison, dès le matin, une de ces sorties vigoureuses dans lesquelles excellaient les vieux soldats des armées d'Espagne. Sans l'arrivée d'une division fraîche, celle de don Carlos, que le hasard amenait ce jour-là au blocus de Pampelune, O'Donnell, surpris, était mis en déroute. Déjà il avait brûlé ses magasins et encloué ses canons de position, quoiqu'il eût 7.000 hommes à mettre en action contre les 2.500 de Cassan ; il est vrai que c'étaient des troupes d'organisation encore fort défectueuse.

Cette sortie heureuse fut, par la faute des circonstances, une des causes de l'insuccès de Soult ce jour-là. Si ses deux colonnes avaient talonné de très près les troupes de Picton, on aurait certainement passé outre à Pampelune ; mais, quoique les pointes extrêmes d'avant et d'arrière-garde eussent échangé, depuis le départ, force coups de fusil, il y avait une pression très modérée. On était un peu inquiet, dans l'armée française : nous parlons des chefs supérieurs, car les soldats, habitués à cette vie de combats, ne s'inquiétaient de rien que de trouver à vivre.

Soult, surtout, se demandait ce que pouvait faire d'Erlon. Il

connaissait *grosso modo* l'affaire de Maya, le 25; il savait que son lieutenant était resté immobile le 26, de crainte de tomber dans le Bastan, au milieu des détachements de Hill; il lui avait donné l'ordre impératif de se mettre à tout prix en mouvement le 27 et de forcer quand même vers la route de Pampelune pour le rejoindre, et puis il n'en entendait plus parler; aucun coup de canon sur son flanc droit, répercuté par les sonorités de la montagne; alors qu'il eût tant désiré savoir les Anglais de ce côté, aux prises avec les divisions Darmagnac, Abbé et Maransin, dont il connaissait l'entrain.

La disposition topographique du pays vient aussi à l'appui de la décision que prit le général anglais de s'arrêter, quoiqu'il eût, la veille, déclaré, comme nous l'avons dit, qu'il « n'avait plus ni l'espoir ni l'intention de couvrir Pampelune ».

Le torrent l'Arga, qui passe à Pampelune, est formé de la réunion de plusieurs autres, dont les deux principaux sont le Gui (1) et le Lanz, où se trouve Olague qui était le quartier général de Picton lorsqu'il était chargé avec sa division (la 3^e) de servir de réserve aux troupes de Hill ou à celles de Byng, suivant le cas.

Ces deux torrents se joignent à six kilomètres environ au-dessus de Pampelune et, par une disposition toute particulière, peu fréquente en pays de montagnes, se joignent en s'évasant, de sorte qu'il y a entre eux tout un groupe de hauteurs (Cristoval, San-Miguel, Escava), sorte de dernier versant du contrefort de la grande chaîne, qui forme une sorte de masque au nord-est de Pampelune.

La tête de colonne anglaise, c'est Cole qui marchait le premier, venait de traverser le Lanz à Villalba quand on apprit la sortie de Cassan et ses résultats. Impossible, sous peine de commettre une faute militaire impardonnable, de passer outre, car on tomberait sur les Espagnols d'O'Donnell en désordre. On s'arrêta donc. Et, comme le danger le plus pressant était vers

(1) Les cartes donnent à ce torrent, qui descend de l'Ourtiague à travers un vallon resserré, le nom de Guy ou Gui. C'est pour cela que nombre de petits villages sur son cours se terminent en Gui.

le Nord, Picton résolut d'y faire face tout d'abord en se déployant sur le versant dont il est question, la droite sur le Guy, la gauche sur le Lanz.

On va voir comment cette disposition accidentelle et certes non préméditée fut heureuse pour Wellington.

Lorsque débouchèrent, après une marche de 15 ou 18 kilomètres, les deux colonnes de Soult dans l'élargissement du vallon, elles se trouvèrent en face de hauteurs garnies de fantassins et de canons, sur lesquelles le général Picton s'occupait à faire son déploiement défensif sur deux lignes.

En avant, le corps de Cole, posté sur une belle position d'où l'on avait des dominances sur toute la vallée, prolongé à gauche par les troupes du général Ross, à droite par Campbell, Anson, et un peu en arrière Byng.

En arrière, ayant son centre à peu près à Huarte, près du confluent des deux torrents, était déployée la 3^e division anglaise, avec Morillo à sa gauche et, à sa droite, O'Donnell, qui avait été appelé de Pampelune où Cassan, qui était rentré dans les murs après sa sortie, était gardé par la division espagnole de don Carlos qui arrivait ce jour-là, nous l'avons dit.

En pareille position, Picton fermait les débouchés des vallées de Lanz et de Zubiri et était en bonne posture pour arrêter l'adversaire.

C'est ce que Soult reconnut immédiatement.

Toutefois, il n'était pas homme à s'arrêter devant des difficultés de ce genre. Il trouvait son adversaire en pleine défensive; il lui répondit immédiatement par une offensive sur ses deux ailes, lançant à droite la division de tête de Clausel sur les hauteurs qui séparent les deux vallées, à gauche la division tête de colonne de Reille avec ordre de traverser le Guy et de menacer le derrière de la position ennemie. Ces mouvements, une fois engagés, les quatre autres petites divisions prirent position en face des Anglais sur une ligne dominante, à peu près parallèle. La droite du maréchal étant à Sauroren, dans la vallée de Lanz, sa gauche à Elcano, au delà du torrent de Guy, il ne voulut pas laisser finir la journée sans un essai de refoulement, et il ordonna aux divisions du centre d'ascender la posi-

tion de Cole, qui était, par sa dominance, la plus dangereuse, tandis que les autres attaqueraient les ailes de la ligne adverse.

Il était tard, les difficultés de l'assaillant demandaient trop de temps pour qu'on pût espérer, malgré tous les efforts, ouvrir dans la soirée le chemin de Pampelune ; du reste, un orage terrible, accompagné d'une de ces pluies diluviennes que l'on voit dans les Pyrénées à cette époque de l'année, arrêta net l'engagement.

Comme les précédentes, la journée du 27 restait donc indécise, étant donné que le but « primordial » était tout d'abord de faire lever le blocus de Pampelune ; mais elle apportait, comme on va le voir, de grands changements à la situation.

Tout d'abord, elle mettait face à face les deux généraux en chef Soult et Wellington, qui venait d'arriver seul, ou presque seul, à franc étrier, fort inquiet lui aussi de ce qui se passait et était pour lui tout à fait imprévu (1).

Le général anglais savait, dans la nuit du 25 au 26, nous l'avons vu, le combat de Maya et celui de Roncevaux. Les nouvelles étaient un peu confuses, elles étaient même un peu mensongères, car on craignait d'avouer qu'on était au recul ; mais, en tout cas, elles éclairaient un peu les projets de l'adversaire.

Certes, c'est à Pampelune qu'il en voulait, mais c'était une idée si étrange pour Wellington, qui, mieux informé, savait très bien que, le 26, Pampelune n'avait rien à craindre, tandis que Saint-Sébastien était à la merci d'un assaut heureux, qu'il était encore hésitant.

Le mieux étant de voir de ses yeux, il partit le 26 au matin de Lesaca, passa rapidement à Vera, à Echalar, à Santestevan où rien ne paraissait bouger, puis gagna Irurita, où il trouva Hill et Stewart, fort affectés tous deux de leur insuccès du 25, et assez embarrassés en face de d'Erlon, car ils savaient que

(1) Les anecdotes anglaises racontent même que, de la terrasse d'une maison, près de Sauroren, Wellington, qui descendait à ce moment de cheval, put voir Soult, très près de lui, occupé à donner des ordres : « Nous avons en face de nous, dit-il, un grand général. Mais, aussi prudent qu'habile, il différera assez son attaque, je pense, pour que j'aie le temps de mettre l'avantage de mon côté. »

Picton, qui était leur soutien, avait quitté Olague avec sa division pour passer dans la vallée de Zubiri.

Il passa là la soirée du 26 et la nuit du 26 au 27 pour donner ses ordres :

1° Ordre à Hill de se concentrer à Irurita et de gagner la vallée de Lanz par le col de Velate, dans la nuit du 27 au 28;

2° Ordre à la 6° division de quitter Santestevan le 27 au matin et de gagner la vallée de Lanz par le port d'Arraiz;

3° Ordre à la 7° division de partir dans la nuit du 26 au 27 d'Echalar pour suivre le même chemin;

4° Ordre à la division légère de quitter Vera le 27 et de gagner les hauteurs de Santa-Cruz pour couvrir le défilé de Zubieta. Cette division devait attendre là que le corps espagnol de Longa, qui gardait la basse Bidassoa, eût pris position en avant de Los Passages où les navires de l'escadre anglaise avaient reçu ordre de venir embarquer l'artillerie de Saint-Sébastien dont on se débarrassait puisque le siège se transformait en blocus (1).

Ce devoir accompli, la division devait gagner Lecumberri par

(1) Nous trouvons là un exemple de la nécessité, dans les opérations militaires, de mettre dans la même main les troupes et les marins. Cela évite bien des conflits et bien des erreurs.

Rapport du général Cole à Wellington.

« 27 juillet, Pampelune.

» Pendant la nuit, l'ennemi a tourné nos postes ; on apercevait au matin une masse considérable des siens qui suivait la crête menant au Puerto de Munduchiri. En conséquence, je m'avançai dans cette direction, et je pus reconnaître que son avant-garde était sur le point d'atteindre la route qui mène du défilé de Roncevaux aux Aldudes, dont elle n'est séparée que par une petite vallée boisée.

» La difficulté des communications empêcha la tête de la brigade du général-major Ross d'arriver assez promptement ; néanmoins, ce général, avec beaucoup de résolution, attaqua les Français avec la compagnie de Brunswick et trois compagnies du 20^e régiment, qui était tout ce qu'il eut le temps de former. Ces compagnies chargèrent à la baïonnette, mais elles furent forcées de céder à la supériorité du nombre et de se retirer par la vallée.

» L'ennemi, qui tenta de les poursuivre, en fut empêché par le reste de la brigade qui venait d'arriver. »

le chemin de montagne. Elle s'arrêterait là pour assurer les relations entre l'armée, près de Pampelune, et le général Graham laissé autour de Saint-Sébastien.

Tous ces ordres, on le voit, montrent que Wellington était maintenant fixé sur la situation. Une seule chose le préoccupait, c'était d'Erlon, immobile dans son défilé de Maya. Il ignorait évidemment que cette immobilité, qui préoccupait bien davantage Soult, n'était qu'un excès de prudence de la part du général français, et il pensait que, peut-être, il avait l'intention, avec Villate, de se jeter vers Saint-Sébastien, si l'on venait à dégarnir la Bidassoa. Un pareil coup eût été fort dangereux pour les Anglais au moment où s'embarquait le parc de siège de Saint-Sébastien, quarante bouches à feu avec leur matériel, ce qui était un gros travail.

Le 27, au matin, tous ses ordres donnés, Wellington monta à cheval pour gagner la vallée de Lanz. Pas de nouvelles. A Ostiz seulement, longtemps après avoir passé le col, il trouva la brigade de cavalerie légère chargée de garder la vallée et de faire la correspondance.

Là, il apprit avec certitude que Picton était en retraite sur Huarte et Pampelune. Il s'arrêta pour envoyer l'ordre à toutes les troupes qui descendraient du col de Velate de s'arrêter jusqu'à instructions nouvelles, puis il remonta à cheval avec un seul de ses aides de camp et s'avança jusqu'à Sauroren. Cette fois, la situation se déroulait sous ses yeux : les troupes de Picton, arrêtées sur les hauteurs, opérant leur déploiement, celles du maréchal Soult débouchant de la partie étroite de la vallée.

Là, mais seulement là, il était au courant. Il se hâta d'envoyer l'aide de camp qui l'accompagnait contremander l'ordre donné de s'arrêter au sortir du col de Velate; elles continueraient leur mouvement, mais au lieu de descendre la vallée de Lanz directement, elles devaient tourner à droite avant Ostiz, prendre le chemin de Lizasso, qui mène au col d'Arraiz, et se rabattre à Lizasso vers Pampelune, par un chemin qui contourne, à l'est de Sauroren, les hauteurs d'Ascain. En un mot, elles arrivaient sur le flanc droit de la ligne française, à la gauche de la position du général Cole.

Puis, tout étant préparé de ce côté, le généralissime, remontant seul à cheval, gagna une des hauteurs sur lesquelles se développait le corps de Cole, et c'est de ce point (où il fut, dit-on, bien vite reconnu) qu'il assista à l'assaut donné par Soult pour essayer d'enlever la hauteur que ce général occupait et qui dominait d'une façon si gênante tout l'ensemble (1).

La journée du 27 nous laissait donc au pied des positions sans les avoir enlevées. C'était encore une journée perdue.

Comme dans les combats antérieurs de l'Espagne, à Vimeiro, à Talavera, à Albuera, à Salamanque, nous avons tué beaucoup de monde à l'ennemi, nous en avons perdu presque autant, et il n'y avait rien de fait.

Par le hasard des circonstances, disons mieux, par la mauvaise fortune, la difficulté d'envoyer des ordres en pays de montagnes, la difficulté de savoir ce qui se passe même près de soi, relativement du moins, rien n'avait marché exactement comme l'avait espéré le maréchal. La poursuite, qui eût dû être une pression continue, s'était allongée et réduite à des échanges de coups de fusil entre les tirailleurs avancés de nos colonnes et les arrière-gardes des Anglais, la sortie de Pampelune, au lieu de s'agencer avec les attaques du soir, ayant lieu le matin. De sorte qu'au moment de ces attaques, les huit ou dix mille Espagnols du blocus, au lieu de maintenir les défenseurs de la place, sont employés à allonger et renforcer la ligne de déploiement de Picton.

Enfin, pour comble, alors qu'on devait espérer que d'Erlon,

(1) C'est, a-t-on assuré dans les historiques d'alors, contrairement à l'avis de Clausel que l'on aborda ainsi de front la position. Elle était formidable et l'on avait toute chance d'échouer ; mais c'était une mode malheureuse d'alors de faire de ces coups d'audace.

Les Anglais ont attribué, paraît-il, ce dernier insuccès à l'arrivée de Wellington, qui fut saluée, disent-ils, de ces « acclamations formidables et terribles que les Anglais font entendre avant la bataille et que l'ennemi n'entend jamais sans émotion ». C'est encore-là, quoique ce soit écrit dans le rapport du chef d'état-major anglais, un raconter ; car, bien peu probablement ont su à qui l'ennemi adressait ces acclamations, s'ils les ont entendues, et les soldats des armées d'Espagne n'étaient pas hommes à reculer d'une ligne pour cela.

qui avait une trentaine de kilomètres à faire pour descendre de la vallée haute du Bastan à Ostiz ou Olague, allait apparaître, dans la soirée, pour se mettre à la droite de Clausel, on apprend de nuit qu'il n'a osé s'avancer que jusqu'à Elizondo, ne sachant pas où étaient les Anglais et les croyant encore à Santestevan, sur son flanc droit, ce qui lui interdisait de s'aventurer dans les régions du col de Velate.

Il est naturellement impossible de préjuger de ce qu'aurait pu être la journée du 28 si d'Erlon avait paru le 27 au soir. Aurait-il pu, partant le 27 au matin, passer le défilé de Velate et descendre la route de la vallée de Lanz? Cela est douteux. Il aurait trouvé, en effet, au col, le corps de Hill, qui n'avait quitté Irurita que le 27 dans l'après-midi, prenant la même route que d'Erlon. En admettant qu'il l'eût bousculé et qu'il eût passé avec lui le défilé de Velate, il aurait trouvé, dans la vallée, la 6^e division anglaise qui, partie de Santestevan, par le pont d'Ar-raiz le 27 au matin, était dans l'après-midi à Olague; il est donc probable qu'il serait resté très loin de Sauroren où était notre droite.

Et c'est aussi le moment de remarquer que, si les ordres donnés par Wellington, le 26, à Hill, à lord Dalhousie (7^e division) et Pack (6^e division) étaient très bien compris, il avait été moins heureux dans celui qu'il avait donné le 27, d'abord de s'arrêter dans la vallée de Lanz, sans descendre vers Pampelune, ensuite de tourner sur le chemin de Lizasso et du col d'Ar-raiz, pour regagner le bas de la vallée de Lanz par des chemins peu praticables, à l'abri des vues.

C'était très bien de dérober à l'ennemi l'arrivée de ces renforts, mais cela allait amener un gros retard dans leur arrivée (le chef d'état-major de Wellington indique dans son rapport 18 heures), parce qu'en pays de montagnes où les chemins sont accidentés, étroits, difficiles, il ne faut pas compter les distances à vol d'oiseau, mais multiplier les chiffres ordinaires des parcours par des coefficients énormes.

Aussi, en disant, comme nous l'avons raconté, que Soult, dans la position où il était, avait trop de prudence pour s'engager sans tâter, et que cela donnerait à ses renforts le temps

d'arriver, et il parlait là de sa 6^e division qui avait quitté Santestevan le matin, le général anglais était dans une profonde erreur. La 6^e division avait en effet atteint Olague vers 1 ou 2 heures de l'après-midi, très fatiguée; mais, au moment où il parlait ainsi, elle avait, après une halte assez longue, rebroussé pour gagner, comme elle en avait l'ordre, Lizasso, où elle était passée quelques heures avant, et c'est là qu'elle passa la nuit, éreintée par cette contre-marche trop prudente.

Au surplus, Soult, en attaquant avant l'orage qui mit fin au combat, lui avait fait voir qu'il devinait mal ses intentions. Il ignorait, du reste, que son adversaire attendit des renforts et il ne l'apprit que le soir du 27 (raconte-t-il dans sa correspondance) par des déserteurs ramassés aux avant-postes de nuit.

Où étaient ces renforts? De quel côté arriveraient-ils? Il ne l'ignorait pas certes, puisque la disposition générale des coalisés, le long de la frontière, lui était connue. Evidemment, il allait les avoir sur sa droite, mais sur sa droite aussi il comptait sur d'Erlon.

Malheureusement, il avait affaire en d'Erlon à un homme très prudent, très théoricien, incapable de s'aventurer dans une hardiesse, comme lui.

Au matin du 28, voici quelle était la situation :

Clausel s'était logé dans Sauroren, ayant à droite et à gauche chacune de ses deux autres divisions, Sauroren en ayant une.

Reille, avec ses deux divisions sous la main, était à gauche de Clausel, sa troisième division de l'autre côté du Gui, menaçant les derrières de la droite anglaise. Enfin, au loin, très au loin, d'Erlon venait de partir avec deux divisions pour gagner la vallée de Lanz par le col, laissant la troisième (Maransin) dans le Bastan pour garder son flanc et ses derrières. (On ne pouvait donc guère songer à l'avoir dans la journée.)

Les Anglais avaient (ceux qui avaient supporté le combat de la veille) très peu bougé : Cole était en avant, sur les hauteurs attaquées la veille, sa gauche sur la rive droite du Lanz, sa droite prolongée par Campbell, avec la brigade de Byng à portée en arrière. Comme la veille, en deuxième ligne, Picton se

tenait à Huarte, prolongée par O'Donnell et Morillo, mais sur la gauche tout était changé.

On a vu que la 6^e division anglaise avait, dans l'après-midi, rétrogradé d'Olague, où elle arrivait, pour regagner Lizasso, où elle avait passé le matin. Elle en était repartie le 28 pour descendre par un chemin difficile derrière les hauteurs d'Oricain et arriva un peu en arrière de la gauche de Cole dans la fin de la matinée.

Hill, qui était arrivé, lui, le 28 au matin, à Lanz, avait pris aussi le chemin de Lizasso et s'était rencontré là avec la 7^e division (Dalhousie) qui descendait du col, venant de Santestevan et suivant la 6^e. Tous deux venaient s'étendre derrière la 6^e division; de sorte que la ligne anglaise se prolongeait des 6.000 hommes de la 6^e, en communication avec les 15.000 hommes de Hill et de Dalhousie. Toutefois, on ne pouvait compter sur ces derniers qu'à la fin de la journée.

Wellington se trompa ce jour-là dans ses prévisions, comme la veille au soir; voyant Soult ne pas bouger, il crut que celui-ci, ayant en face les Anglais dans une belle position, informé du renforcement puissant qui se faisait sur leur gauche, allait passer la journée immobile et attendre, probablement, d'Erlon.

Il n'en était rien. Soult, quoiqu'il vit très bien qu'il allait avoir affaire à forte partie, quoiqu'il sût que le côté gauche se renforçait, avait décidé dès le matin d'attaquer à midi. Il se rendait très bien compte que sur sa gauche, au delà du Gui, il ne pouvait faire qu'une menace et une démonstration; mais, à droite, avec une division, il comptait masquer le mouvement des deux autres sur la position de Cole, l'isoler et l'écraser, tandis que Reille, avec deux divisions aussi, liées à celles de Clausel, brusquerait une attaque directe.

C'était, c'est du moins l'expression dont s'est servi Wellington, essayer un « coup de massue ». Les difficultés étaient grandes sans doute, mais, pour les vieux soldats des armées d'Espagne, il n'y avait guère de difficultés.

De fait, les hauteurs furent escaladées, un combat terrible s'engagea sur la hauteur, où une crête assez étroite avait per-

mis d'étendre en longueur les troupes de Cole et de Ross, et il fallut l'intervention des troupes de Byng, des Portugais et des bataillons de d'Anson, et surtout l'intervention, sur la droite française, des colonnes de la 6^e division débouchant de derrière Oricain, pour décider le recul. 2.500 tués ou blessés anglais, 1.800 français restaient sur le champ de bataille.

C'était, en fait, une nouvelle journée manquée pour Soult, et ce jour-là, très certainement, l'intervention de d'Erlon eût été une victoire probable ; mais d'Erlon passait, en ce moment, le col de Velate et ne pouvait arriver et n'arriva en effet que le lendemain 29 à midi.

Cette journée du 28 a été appelée : la première bataille de Sauroren.

Jusqu'ici, sauf en ce qui concerne le projet de Soult de débarrasser le blocus de Pampelune et par contre-coup celui de Saint-Sébastien, choses qui rentrent dans « l'étude stratégique », nous ne voyons que des opérations tactiques directes. Maintenant, nous allons voir une véritable manœuvre, un mouvement d'étude tels qu'il y en a peu d'aussi intéressants.

Après ce coup de collier du 28, personne ne bougea le 29 que pour faire des rectifications aux lignes de défense, du côté de Anglais, et pour préparer une manœuvre du côté adverse.

L'arrivée de d'Erlon à Ostiz, derrière Sauroren, le 29 à midi, apportant la nouvelle de la non-réussite certaine de l'assaut de Saint-Sébastien du 25 et du passage de la Bidassoa par Vilate avec le corps de réserve, allait changer du tout au tout les projets de Soult.

Il lui fallait renoncer à Pampelune. Il avait bien un renfort sérieux avec d'Erlon, mais les Anglais avaient aussi le leur avec leurs divisions du Bastan, et on ne pouvait raisonnablement pas risquer encore une bataille semblable, d'autant que le ravitaillement allait s'amointrissant, à mesure que durait le temps de l'opération. Les munitions d'artillerie même commençaient à faire défaut. Il fallait se rapprocher ; mais remonter directement sur Roncevaux, c'était donner l'idée d'une défaite, et l'on n'était pas défait ; c'était assurer le nouvel investissement de Saint-Sébastien, pour laquelle il fallait faire au moins

une démonstration ; c'était enfin faire presque reproche à Villate d'avoir passé la Bidassoa.

Après mûre réflexion, voici ce que décida Soult, et les ordres qu'il donna indiquent mieux que tout développement le fond de sa pensée : il faut tenir compte que la position était, en somme, assez critique, et qu'à moins de s'en aller purement et simplement, on ne peut, à la guerre, se tirer d'une position critique que par des moyens difficiles d'exécution et quelquefois dangereux. Le proverbe « qui ne risque rien n'a rien » est, ici, très applicable.

Tout d'abord, puisque les munitions manquaient un peu, on renvoya à Saint-Jean-Pied-de-Port, par la route ordinaire, l'artillerie, une partie de la cavalerie et un grand convoi de blessés et de malades. Derrière ce convoi, la division d'extrême gauche de Reille, celle de La Martinière, qui s'était peu battue le 29, parce qu'elle était en dehors de la ligne, de l'autre côté du Gui, partirait de nuit, comme escorte, s'arrêterait à Engui, prendrait le col l'Iraqui, entrerait en Bastan et gagnerait Santestevan ; d'Erlon allait se reposer, la nuit du 29 au 30, à Ostiz ; il en partirait le 30 au matin pour Lizasso et le col d'Arraiz.

Clausel réunirait, à ce même moment, successivement, ses trois divisions et, avec elles, suivrait d'Erlon ; Reille, à son tour, viendrait, avec ses deux divisions, successivement, derrière Sauroren remplacer Clausel, qui, laissant seulement une brigade comme masque devant les Anglais, et engageant peu à peu sa colonne, lui ferait ainsi place derrière lui. C'était, pour les deux divisions, une véritable marche de flanc devant l'ennemi.

Il faut dire qu'on n'avait plus que quelques canons, quelques cavaliers, et qu'on était, par suite, très allégé.

En fait, le mouvement terminé, et s'il réussissait, allait, au delà d'Arraiz, mettre Soult entre les coalisés et le Bastan, en se rapprochant de Villate et surtout de ses ravitaillements, ce qui importait fort.

Cette journée de manœuvre donna lieu à deux combats distincts, que l'on a appelés : la deuxième journée de Sauroren et

le combat de Buenza, — combats difficiles, puisque les corps de Clausel et de Reille n'avaient plus leur artillerie des jours précédents, au moins sauf quelques pièces (1).

Il devait y avoir certainement, mais on ne sait jamais ces choses-là qu'à demi, d'assez nombreux espions en Espagne. Le chef d'état-major de Wellington parle même, dans sa relation, d'espions « doubles » connus, qui allaient d'un quartier général à l'autre. Soult, non plus que Wellington du reste, n'était pas homme à divulguer ses idées « de derrière la tête » et, dans certains cas, nous le verrons, surtout en pays de montagnes où les relations sont souvent impossibles, en tout cas toujours très lentes, cela est quelquefois un inconvénient.

Quoi qu'il en soit, comme il faut toujours donner des ordres pour l'exécution d'un projet, même sans divulguer le projet entièrement, les gens habiles sont à même de tirer les conclusions.

Des deux côtés donc, on savait, par certains indices, que se préparait une manœuvre : du côté de Wellington, que Soult allait pousser du monde sur le chemin de Lizasso; du côté de Soult, que Wellington avait ordonné des mouvements sur sa gauche. Il n'en fallait pas plus pour éveiller la plus scrupuleuse attention, et les deux généraux en chef, l'un des hauteurs de Sauroren, l'autre de celles vis-à-vis, surveillaient, dès le matin, leur adversaire, sans bien discerner cependant où il voulait aboutir.

Il était 5 à 6 heures du matin.

A ce moment, le feu s'étendait assez vif sur tout le front français. C'était à ce moment que Clausel, ayant évacué peu à peu Sauroren sous la protection d'une de ses brigades déployée en avant, commençait à réunir son corps à Ostiz, sur la route de Lanz, pour suivre d'Erlon.

Cela s'était fait sans difficultés; mais la tirailerie commença

(1) On a fort critiqué Soult d'avoir renvoyé ses canons à Saint-Jean-Pied-de-Port. Les critiques ne devaient pas ignorer cependant que, prenant l'offensive, pour monter au col de Roncevaux on avait dû atteler des bœufs au lieu de chevaux, et cela alourdissait et ralentissait fort les troupes.

naturellement lorsque Reille entama son mouvement de flanc, que sa division de tête (Maucune) commença à entrer à Sauroren, que celle de queue (Foy) dut à tout instant s'arrêter pour tenir tête aux tirailleurs de Cole qui venaient gêner son mouvement de flanc. Bientôt le canon anglais se mit de la partie, les lignes d'infanterie des coalisés se rapprochèrent, voyant surtout que l'artillerie nous manquait, et il fallut cesser le mouvement. Foy restant sur la hauteur dans une excellente position défensive, Maucune à sa droite, dans Sauroren même.

On ne peut que résumer les combats de ce genre, vu leur complication; mais le résumé en suffit pour les déductions que l'on peut tirer des ordres donnés et des dispositions prises.

Tout d'abord, nous avons dit que, très certainement, Wellington avait des notions sur les projets de Soult, notions vagues sans doute, mais suffisantes pour motiver les déplacements ci-après :

1° Ordre à Hill, soutenu en arrière par les troupes de Morillo et de Campbell, de venir se placer la gauche à Buenza, face au chemin de Lizasso au col d'Arraiz;

2° Ordre à la 7° division de gagner la droite de la vallée de Lanz ;

3° Ordre à Picton de s'engager dans la vallée de Zubiri, à la suite de la division française, et de tourner ainsi notre gauche ;

4° Ordre à Cole d'attaquer le front de la ligne de Clausel-Reille ;

5° Ordre à la 6° division d'attaquer le flanc droit des Français.

C'était, on le voit, répondre à peu près du tac au tac aux ordres du général français.

Prenons d'abord la ligne Sauroren-Ancherix, à cheval sur le contrefort entre le Lanz et le Guy.

A 6 heures, nous l'avons vu, la division Maucune était à Sauroren, la division Foy sur la crête à gauche de Maucune, la division Conroux, avec les deux régiments qui avaient formé la garde de flanc à droite, remontant de Sauroren sur Ostiz. La situation de Reille lui paraissant bonne, le maréchal, qui était

resté à Sauroren, le quitta pour remonter vers d'Erlon dont le mouvement l'inquiétait fort. Il avait laissé à Reille l'ordre de se maintenir si possible sur les hauteurs jusqu'à la tombée de la nuit, avant de s'engager dans la vallée de Lanz.

Pour Foy, qui était sur un point défensif excellent, c'était peut-être possible ; mais, pour Maucune, à Sauroren, c'était une autre affaire, si on l'attaquait de front et de flanc.

Or, voici ce qui arriva, suivant les ordres de Wellington que nous venons de résumer :

La tête de colonne de la 7^e division anglaise vint buter sur la brigade de Conroux du corps de Clausel, que ce dernier avait mise sur sa droite pour couvrir son mouvement rétrograde de Sauroren vers Lanz. Elle la refoula, atteignit la queue de la division et l'obligea à faire front pour ne pas être mise en déroute.

Attaquée dans Sauroren, à gauche par les troupes de la 6^e division, de front par celles de Byng, la division Maucune dut céder le village et se laisser couper en deux, après une très vive résistance sur le Lanz et sur le pont. Une partie se retira vers Clausel, vers Ostiz, en suivant les pentes de la rive gauche de la vallée ; l'autre, un peu en débandade, remonta naturellement vers la division Foy, qu'elle voyait déployée sur la hauteur dominant le pays.

Cette dernière n'avait pas été encore sérieusement engagée ; mais, ayant devant elle les troupes de Cole : à droite, celles de Byng et de la 6^e division anglaise qui refoulaient les traînards de Maucune ; à droite, celles de Picton, qui s'était engagé dans la vallée de Zubiri, pour la remonter derrière La Martinière, il comprit qu'il allait être serré dans un étau dont il ne pourrait se dégager, et, ne pouvant entrer ni dans une vallée ni dans l'autre, il rétrograda en suivant la crête du contrefort par le sentier qui montait vers les Aldudes. C'était pénible, mais il n'avait que ses fantassins, et ceux-là en avaient vu de plus dures.

Tel est ce qu'on a appelé la deuxième bataille, ou mieux le deuxième combat de Sauroren, où il n'y eut, en somme, que trois petites divisions d'engagées du côté de Soult.

Les soldats d'Espagne, non plus que leurs généraux, n'étaient pas gens faciles à déloger, et cela, en dépit de ce qu'ont pu dire les rapports anglais, lesquels se gardent bien de fixer les heures, avait pris du temps, beaucoup de temps. On en jugera du reste lorsque nous replacerons tout le monde, dans la soirée du 30.

Donc, pendant que cela se passait, avait lieu, de l'autre côté du val de Lanz, derrière les hauteurs d'Oricain, l'autre combat, auquel le maréchal attachait un bien plus grand prix, celui de Buenza.

Lorsque Hill, suivi de Morillo, eut reçu ordre de se porter du côté de Lizasso, il était déjà tard dans la nuit. Ses troupes avaient du dispersement, et il ne tarda pas à apprendre et même à voir que d'Erlon était depuis longtemps engagé vers Lizasso avec ses trois divisions (1) et deux gros groupes de cavalerie. On ne pouvait espérer le surprendre en flagrant délit de manœuvre, il n'y avait qu'à se déployer et à l'attendre, persuadé qu'il ne passerait pas outre sans donner un coup de boutoir. C'était, du reste, impossible autrement, sans quoi il eût été coupé de Clausel et de Reille qui devaient le suivre.

D'Erlon le trouva donc en position, à peu près parallèlement au chemin de Lizasso, à 4 ou 5 kilomètres, la gauche à Buenza, la droite sur les hauteurs qui forment le côté droit du val de Lanz.

Le combat fut un peu long et décousu, en raison du terrain, mais court comme rencontre ; la droite, bien postée et dominante, tint bon contre une attaque directe de la division Darmagnac ; mais la gauche, tournée par les deux autres divisions, opéra une pression irrésistible à laquelle dut céder Hill, qui se retira sur une autre position en arrière, en refusant sa gauche, mais laissant 400 tués ou blessés sur le terrain.

Ce combat (dit de Buenza) donnait à Soult le passage du défilé d'Arraiz et lui permettait de passer sans grand encombre,

(1) On sait que d'Erlon avait lancé une division à Santestevan. Cette division, après des reconnaissances vers Vera et Echalar, s'était assurée qu'il n'y avait plus personne de ce côté et avait rejoint en hâte.

avec la plus grosse partie, tout au moins, de ses forces dans le Bastan, où il comptait trouver Villate en avant de la Bidassoa, et où il attendait son artillerie, qui devait, sans arrêt, faire le tour par les routes les plus courtes pour l'y rejoindre (1) sur la basse Bidassoa.

Telle est la journée du 30. De semblables opérations, fort décousues, on en conviendra, ne se font pas sans de graves pertes, et certainement Soult était diminué de trois ou quatre mille hommes, tués, blessés ou débandés, car il n'avait plus de quoi faire faire des distributions.

Les Anglais indiquent dans leurs rapports 1.900 tués, blessés ou disparus, et ce chiffre paraît plutôt diminué qu'exagéré.

Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment (le 30 au soir), la tentative de Soult est absolument manquée, et il n'y a à espérer aucun retour de fortune. Il ne reste plus qu'à chercher à se tirer avec le plus d'énergie possible d'une situation fort dangereuse.

En avant du chemin d'Etulain à Lizasso, qui mène au col d'Arraiz, lequel a été confondu dans les cartes d'alors avec celui de Dona-Maria, se trouvait d'Erlon, en face de Hill, qu'il venait de rejeter au delà de Buenza. En arrière et sur la route se pressaient les divisions de Clausel, trois divisions, car La Martinière, après avoir remonté à Zubiri derrière l'artillerie et la cavalerie, avait gagné la vallée de Lanz à travers le contrefort ; derrière, enfin, Reille, privé de la division Foy, qui gagnait Saint-Jean-Pied-de-Port par les Aldudes, réduit par conséquent à Conroux et à Maucune, tous deux absolument désempârés par le combat de la journée et plus bons à grand'chose.

Que voulait donc Soult?

(1) La nouvelle qu'avait apportée d'Erlon, lorsqu'il eut rejoint Soult, que Villate avait passé la Bidassoa, était absolument fausse. Ce général n'avait pas bougé et s'était borné à échanger quelques coups de fusil avec les Espagnols de Longa, établis à Lesaca. Lord Graham était toujours occupé à bloquer Saint-Sébastien, et la division légère d'Alten, après des péripéties de marche assez curieuses au milieu des montagnes, arrivait le 30 à Lecumberri, suivant l'ordre.

Voilà ce que se demandait depuis le matin Wellington. Sa perplexité était grande, et elle fut plus grande encore lorsqu'il apprit que le canon qu'on entendait du côté de Buenza était celui de Hill, qu'il croyait arrivé à Lazasso et à qui il allait envoyer l'ordre de se rabattre vers Lanz.

Persuadé que les Français allaient regagner le Bastan par Velate, que La Martinière et Foy descendaient vers Saint-Jean-Pied-de-Port par Roncevaux, que Clausel et les débris de Reille n'avaient d'autre ressource que de passer en hâte la grande chaîne pour gagner Elizondo, que d'Erlon était là pour masquer la retraite, il avait préparé ses ordres pour que Hill et la 4^e division serrassent de près Soult dans le défilé de Velate, que la 3^e et la 6^e division remontassent avec Picton la vallée de Zubiri et que la 7^e division, elle, irait passer par Dona-Maria le défilé d'Arraiz pour se rabattre à droite dans le Bastan. Il allait ainsi serrer Soult, sans miséricorde, dès son débouché dans le Bastan.

Or, la situation du maréchal, sans être brillante, n'était certainement pas dans l'état fâcheux que croyait l'état-major des coalisés. Ce n'était pas par Velate qu'il comptait entrer dans le Bastan, mais par Arraiz, car, le 30 au soir, il ne savait pas exactement encore ce que faisait Villate et le croyait en avant de la Bidassoa; et puis, c'était sur la basse Bidassoa, nous l'avons dit, qu'il retrouverait son artillerie.

Dans la nuit du 30 au 31, à minuit, en dépit des fatigues de la journée, du manque de vivres et de l'empêchement de ses colonnes, il mit Clausel et les débris de Reille en retraite sur le col d'Arraiz, retraite couverte par d'Erlon, qui devait faire l'arrière-garde et qui, ayant eu ce jour un combat relativement heureux, avait conservé une bonne organisation.

Ce ne fut que dans la matinée que Wellington vit qu'il avait été induit en erreur : toutes ses troupes étaient en mouvement ; il n'était pas possible de leur envoyer contre-ordre à temps. Il laissa donc Picton remonter la vallée de Zubiri, Byng passer le col de Velate, qu'il passa avec lui pour rentrer dans le Bastan.

La 7^e division devant aller à Dona-Maria, il n'y avait qu'à

la laisser faire, et, quant à Hill, qui avait devant lui d'Erlon, il fallait le laisser entrer dans le Bastan quand et comme il le pourrait.

Donc, le 31, à 10 heures du matin, Hill, voyant d'Erlon prendre la route du col d'Arraiz, le suivit en tirillant, tout surpris de trouver à sa droite la 7^e division anglaise, qui, elle aussi, remontait par ordre vers Dona-Maria.

Dalhousie et lui unirent leurs efforts pour culbuter l'arrière-garde française.

Mais on ne pouvait montrer, dans ce pays si accidenté, que des têtes de colonne ; impossible d'employer le canon, et puis, vers le milieu du jour, un brouillard intense couvrit les montagnes, et l'on ne put que faire une démonstration.

C'est ce qu'on a appelé le combat de Dona-Maria, parce qu'alors le col s'appelait col ou port de Dona-Maria ; mais le combat eut lieu sur les pentes sud de la chaîne, et non sur les pentes nord.

La 7^e division seule continua dans le col, et le corps de Hill, coupant par un chemin difficile de Lizasso à Almandos, passa dans le Bastan.

Donc, le 31 au soir, ou mieux le 1^{er} août, au matin, trouvait Soult à Santestevan et environs, avec d'Erlon, Clausel et les débris de Reille, ayant autour de lui, à Dona-Maria, la 7^e division anglaise, et, sur sa droite, Hill sur le chemin d'Almandos, Byng à Elizondo et à Maya, et, pour comble, au-dessus de lui, Longa descendant avec les Espagnols sur Yanzi, et la division légère d'Alten qui, prévenue à Lecumberri, où elle venait d'arriver, des événements, repassait le col de Zubieta et, elle aussi, se dirigeait sur Yanzi qu'elle atteignait le soir, avec une marche terrible de dix-neuf heures par un temps affreux.

Ayant à peu près groupé son monde autour de Santestevan, voyant les Anglais immobiles à Dona-Maria, Soult avait certainement projeté de donner aux siens une journée de repos, mais il ne tarda pas à savoir qu'autour de lui se tendait un réseau dangereux dont il aurait peine à se dépêtrer (1).

(1) Les Anglais ont attribué toute la gloire de cette organisation de ré-

Il fit immédiatement lever les bivouacs et dirigea sa longue colonne fort encombrée, quoiqu'elle eût peu ou point d'artillerie, vers Echalar, le long de la Bidassoa, Clausel faisant l'arrière-garde.

Ce fut une des marches les plus dangereuses que puisse exécuter une troupe. Le chemin était un vrai défilé, serré entre la Bidassoa et les hauteurs de la rive droite, hauteurs souvent à pic sur la rivière et d'escalade impossible.

Heureusement pour nous, Longa n'eut pas l'idée de descendre avec son corps la vallée et se contenta d'y envoyer quelques reconnaissances, et Alten, avec la division légère, ayant le choix entre la direction de Sambilla et celle d'Yanzy, préféra Yanzy, qui était beaucoup plus au nord, près d'Echalar. Il y avait là un pont que de braves gens de nos régiments dispersés défendirent avec fureur. Quelques cavaliers firent sur ce point une ou deux charges vigoureuses, et lorsque les premières troupes d'Alten purent s'en emparer, il était nuit et toute la colonne française, sauf les traînards, avait gagné Echalar.

Dire qu'on fût en bon état, non ! Le temps était affreusement chaud, les régiments, qui se battaient depuis plusieurs jours, très débandés ; on n'avait plus de distribution et, en fait, l'état général était lamentable, mais les troupes d'Espagne étaient malheureusement habituées à ce sans-gêne et à cette indépendance.

Dans la nuit et la matinée, on chercha à remettre un peu d'ordre dans ces groupements.

D'Erlon, avec son corps et les débris de Reille, occupa le col d'Echalar, Clausel se groupa en avant dans une bonne posi-

seau à Wellington, et le chef d'état-major met même dans son rapport que Soult ne le comprit que par les interrogatoires qu'on fit subir à quelques pillards (indignes du nom de soldats) dont la désobéissance enlevait « à un général consommé dans son art le plus beau de ses succès et sauvait le général ennemi du plus terrible désastre ».

Le pays était semé d'espions, de soldats en maraude, de petits détachements en retraite, de convois ballottés sur les chemins. Il n'est donc pas étonnant que Soult fût prévenu de la présence de l'ennemi, en dépit des ordres donnés par les généraux anglais de faire du feu, de s'écarter des bivouacs, et même de tirer des coups de fusil aux cavaliers français qui passaient dans la vallée, près des sentinelles et des petits postes.

tion derrière Echalar, Soult envoya à Villate l'ordre de faire descendre du monde vers la grande Rhune pour servir d'appui; et on attendit.

On n'attendit pas longtemps. Wellington, quoiqu'il n'eût pas sous la main autant de monde qu'il eût voulu, et que son enveloppement prémédité la veille n'eût pas réussi et menaçât de ne pas réussir, avait vu un tel désordre dans nos rangs qu'il n'y avait pas à hésiter. Il fallait nous attaquer, nous serrer, si possible, dans un étau et, tout au moins, rejeter nos débris au delà de la frontière espagnole. Il y avait là un sentiment de soldat et de chef tout naturel.

Toute dispersée que fût l'armée coalisée, on avait encore sous la main trois divisions anglaises :

La division légère à Yanzi, arrivée à la chute du jour, le 1^{er} août, très fatiguée et en désordre ;

La 4^e division, qui avait suivi de loin notre arrière-garde ;

La 7^e division, qui avait passé le col d'Arraiz et était à hauteur de Sambilla.

Les autres troupes étaient trop loin pour être d'utile secours dans l'assaut qu'on voulait faire : la 3^e et la 6^e division avaient réoccupé les Aldudes et Roncevaux, Hill était à Maya, Byng à Urdax.

On convint donc que la division légère serait relevée par la 4^e division, monterait vers Lesaca, tournant ainsi la droite de la ligne française ; que la 7^e remonterait de Sambilla vers Echalar pour en tourner la gauche et qu'on ferait ainsi, en temps opportun, une poussée vigoureuse sur le front ensemble. Etant donné l'état où se trouvait l'armée française, ce serait sa dislocation définitive et sans remède.

Mais, dans la guerre, les choses ne se passent pas toujours avec la régularité que le général anglais espérait.

La brigade de tête de la 7^e division (Barnet) arrivant en présence de Clausel n'attendit pas que les autres colonnes eussent fini leur mouvement. Elle livra assaut immédiatement, refoula les troupes françaises avancées, puis, soutenue peu à peu par l'autre partie de la 7^e division, par les troupes de la division légère et de la 4^e division qui, au lieu de donner de

front (du moins ces dernières), donnaient de flanc, elle refoula Clausel vers le nord.

Ce fut un combat très vivement mené par la 7^e division, mais assez décousu par l'intervention tardive de la 4^e. Celle-ci donnait en plein à droite de Clausel sur une belle position appelée la hauteur d'Ivantelly, garnie de tirailleurs, qui fut enlevée dans la fin de l'après-midi, au milieu d'un brouillard intense qui ne permettait à Wellington de suivre la marche des opérations que par le bruit de la fusillade (1).

A la faveur de ce même brouillard, Clausel rétrogradait sans trop de peine sur Sarre, dans la vallée de la Nivelle, et prenait son bivouac sur les hauteurs en avant ; d'Erlon, qui avait fait plusieurs arrêts, quoiqu'il ne fût pas aux prises avec l'ennemi, afin d'être prêt à soutenir Clausel, vint camper autour d'Ainhoué, dans la même vallée, et Reille, qui était parti dès le matin, s'installait autour de Saint-Jean-de-Luz, derrière Villate, qui garnissait la Rhune, derrière Vera.

Ce fut dans cette situation que Wellington nous trouva le 3 au matin.

C'est ce qu'on a appelé (2 août) les combats d'Echalar et d'Ivantelly. Les Anglais ont accusé une perte de 400 hommes. Vu l'état de semi-débandade où était l'armée française, il a été impossible de fixer du côté de Soult les pertes depuis le 30 juillet jusqu'au 2 août : le plus souvent, on abandonnait les blessés grièvement touchés et les morts ; d'autre côté, le nombre des déserteurs, des traînards et des maraudeurs était si grand qu'on ne pouvait établir aucun état d'effectif.

Les Français, en tout cas, étaient refoulés au delà de la frontière espagnole et il n'y avait pas possibilité pour eux de revenir momentanément à la charge.

Wellington arrêta donc là sa poursuite.

(1) Les rapports anglais mentionnent qu'il faillit être pris près d'Echalar, par les tirailleurs de Clausel, auxquels il n'échappa que par un bonheur providentiel, car il essuya la décharge de plusieurs groupes.

I^{re} PARTIE DE LA MANŒUVRE DE SOULT. — (OBSERVATIONS)

1^{re} offensive.

Nous avons donné copie d'une partie de la lettre adressée par Soult au ministre de la guerre au moment où il reprenait son offensive. Il avait fait suivre cette lettre, du 23 juillet, par une deuxième, datée du 26, ainsi conçue :

« Je suis à Linzoain, sur la pente sud des Pyrénées. La prise du col de Roncevaux a été difficile, quoique j'eusse pris toutes précautions pour surprendre l'ennemi. Nous avons perdu 400 hommes. Les pertes des Anglais ont été considérables. A l'attaque du Lindoux par le général Reille, le 20^e régiment anglais a été presque entièrement détruit par une charge à la baïonnette exécutée par le 6^e léger de la division Foy. Ils ont perdu aussi beaucoup de monde à l'attaque d'Altobiscar par le général Clausel. »

On ne trouve plus trace de lettres jusqu'à la fin de l'opération, au commencement d'août. En fait, les événements étaient, on l'a vu, si vivement pressés qu'il n'était guère possible au maréchal de trouver le temps d'écrire.

En fait, l'offensive du maréchal, bien menée, bien préparée, avec une armée sinon remise à neuf, du moins suffisamment réorganisée dans le courant de juillet, n'avait abouti qu'à un demi-désastre. Nous l'examinerons tout à l'heure dans ses conséquences, examinons-la seulement maintenant dans son ensemble et sa contexture.

Tout d'abord, on a pensé que pour faire un coup, qui était en somme un coup d'audace, c'était beaucoup pour le maréchal que d'avoir mis en mouvement tant de monde. Neuf divisions, petites, il est vrai, mais formant un ensemble de 55 ou 60.000 hommes en 77 ou 78 bataillons, non compris l'artillerie et une vingtaine d'escadrons.

On ne manœuvre pas facilement des masses en pays comme les Pyrénées ; si les fantassins étaient bons et en avaient vu bien d'autres, les artilleurs, avec leurs canons plus ou moins lourds, leurs attelages de bêtes à cornes, leurs pesantes voitures de munitions, n'étaient pas très préparés. On ne savait pas, en ce temps-là, ce que c'était que l'artillerie de montagne, on ne connaissait que le matériel de Gribeauval, qui, très bon en pays ordinaire, était mal disposé pour les montées et les descentes dans les routes escarpées.

Peut-être, dans ces conditions, le maréchal eût-il mieux réussi en échelonnant les corps au lieu de vouloir les avoir tous sous la main.

Mais, pour ce qui nous concerne, il faut nous dire que les prochaines guerres, qu'elles aient lieu dans les Alpes, dans les Pyrénées ou dans les Vosges, mettront aux mains des chefs supérieurs des armées peut-être plus importantes encore. Par conséquent, c'est plus dans ces opérations à grand effectif de Soult et de Wellington qu'il faut chercher des exemples que dans les petites luttes précédentes où l'on avait de petits combats de brigades contre brigades.

Deux parties intéressantes constituent l'étude que nous avons essayée. La partie stratégique, la partie purement tactique.

Par partie stratégique, nous entendons la conception du plan d'offensive et le but de cette conception.

Soult avait toute sa vie, depuis 1805, eu la réputation d'un manœuvrier. En le voyant, avec son corps, enlever, dans un ordre qu'on n'eût pas désapprouvé sur le terrain de Vincennes ou de Bagatelle, les hauteurs de Pratzen, assurant sa marche par des feux de salves successifs de ses bataillons, Napoléon s'était écrié : « Soult est le premier tacticien de l'armée. »

Et cette parole du maître avait suffi.

Mais elle ne suffisait pas à Soult, qui aurait voulu y joindre celle de « stratéliste », et il n'y avait guère de stratélistes dans l'entourage de l'empereur : lui seul se réservait les conceptions de la stratégie.

Très actif, d'intelligence très ouverte, Soult étudiait beau-

coup ce que faisait Napoléon, cherchant à démêler l'idée du maître, qui ne parlait guère, n'avait pas grande confiance dans le talent de ses généraux et avait dit très carrément en serrant la main de Lannes expirant à Wagram, les deux jambes emportées par un boulet : « Quel malheur ! C'était le seul de mes généraux qui eût compris la grande guerre (1). »

Napoléon était alors pour son armée, aussi bien que pour les armées de la coalition, sous le rapport des conceptions militaires de stratégie et de grande tactique, un homme d'une telle supériorité, que tout ce qui se faisait autour de lui restait presque ignoré. Ce n'est qu'après sa disparition qu'on a songé à remettre au jour quelques-uns des faits saillants de ses lieutenants. La manœuvre de Soult dans les Pyrénées est un de ces faits.

Que Soult fût un tacticien de champ de bataille, cela est plus que probable, et Austerlitz, où il joua un grand rôle, en fait foi ; devenu commandant en chef et lieutenant de l'empereur aux armées d'Espagne, il paraît ne plus guère s'occuper de la tactique proprement dite. Toujours fort actif, fort prévoyant, désireux d'être partout et de tout voir, il laisse volontiers à ses sous-ordres les directions du combat et, comme nous l'avons dit, vise surtout à faire exécuter ses conceptions.

Nous venons de voir la première.

(1) Thiers, ainsi que nous le ferons remarquer plusieurs fois, peut-être, dans le cours de ce travail, n'était pas du tout admirateur des opérations de Soult dans le Midi et il résume ainsi qu'il suit le côté moral et matériel de cette première série de combats :

« Le 29 juillet, il avait fallu repasser de Navarre en France, après avoir perdu dix ou douze mille hommes et en avoir tué ou blessé plus de douze mille à l'ennemi en l'espace de quatre jours. Mais les pertes étaient bien plus sensibles pour nous que pour Wellington, vu que nous étions au terme de nos ressources et qu'il était loin d'avoir atteint le terme des siennes.

» Les troupes s'étaient montrées plus braves que jamais et si elles n'avaient pas réussi, elles étaient peu déçues dans leurs espérances, car depuis longtemps elles n'attendaient plus rien ni de l'habileté de leurs chefs ni des faveurs de la fortune. Revenues bientôt à leur indiscipline, à leur mépris des généraux, elles s'étaient, en partie, débandées pour vivre aux dépens des paysans français, aussi la désertion avait-elle promptement égalisé nos pertes et celles de l'ennemi et chacune des deux armées comptait treize ou quatorze mille hommes de moins dans ses rangs. »

C'est le concept d'une offensive qui doit le transporter au milieu des coalisés, commandés par Wellington, les séparer, les obliger à abandonner les deux sièges de Pampelune et de Saint-Sébastien, et les refouler dans la vallée de l'Ebre; une fois là, on verra; tel est le résumé de ses intentions.

La conception était-elle bonne?

Nous en avons déjà touché quelques mots et ouvrons ce nouveau chapitre pour la discuter encore; non pas parce qu'elle n'a pas réussi, car les meilleures idées peuvent, à la guerre, être suivies d'insuccès, mais plutôt pour en faire un objet et un exemple d'étude d'opérations. On pourrait objecter que, maintenant que nous connaissons l'état d'organisation, l'état d'esprit, l'état matériel de l'armée ennemie, il est facile de discerner ce qui fut bien de ce qui fut mauvais, nous n'en disconvierons pas.

Pour bien juger les choses, il faut toujours se transporter par l'imagination au temps où elles s'accomplirent, et bien des faits nous étonnent qui n'ont rien que d'assez naturel si l'on se transporte aux temps et lieux qui les virent éclore.

De plus, depuis que nous avons étudié, avec un soin scrupuleux, les grandes épopées militaires du dix-neuvième siècle, que nous avons, à l'aide des ordres donnés, des instructions écrites, des souvenirs verbaux de nombreux acteurs de cette période à la fois si belle et si triste pour nos armes, dogmatisé, en quelque sorte, les principes directeurs des événements militaires, nous cherchons à y trouver surtout des règles pour les uns, des formes instructives pour les autres.

Tout d'abord, il nous est permis, nonobstant notre respectueuse admiration pour le général en chef, de faire remarquer que sa conception avait peut-être un peu trop d'ingéniosité.

L'élève de Napoléon dépassait certainement, sur ce point, les idées du maître. Ces idées-là étaient absolues, tout le prouve, quoiqu'il ne l'ait jamais écrit : « Une conception stratégique, ou si ce mot effraie, une conception de grande tactique, doit bannir tout point topographique précis. Elle doit avoir pour base la recherche de l'armée adverse par les moyens

les plus directs, sa destruction par la bataille, son éloignement par la victoire ; le reste n'est que conséquence. »

On a beau faire et beau dire, pour les gens pratiques, même ceux qui n'ont jamais essayé de porter leurs réflexions sur la manière de faire de l'empereur, c'était la déduction de tout ce qu'ils avaient vu.

Que, le 15 juillet, on eût interrogé les cinquante maréchaux ou généraux les plus en vue de l'armée française et qu'on leur eût dit : « Voilà 70 ou 80.000 hommes avec lesquels l'empereur veut qu'on rentre en Espagne, que feriez-vous? » Il en est certainement quarante-neuf qui auraient purement et simplement répondu : « Je réunirai cette masse et je forcerai la ligne anglaise pour gagner l'Ebre. »

Soult, on l'a vu par sa lettre au ministre de la guerre, compliquait la chose, « délivrait Pampelune, opérant vers l'Est, délivrait Saint-Sébastien, gagnait l'Ebre et devait voir après ». Son avancée vers la Castille devait donc être une conséquence de son offensive sur Pampelune, de celle de Villate sur Saint-Sébastien ; tandis que pour le maître, certainement, la chute des deux assiégeants eût été la conséquence de ses opérations. S'il avait des objectifs topographiques, ce n'était que pour dire : « J'entrerai à Berlin, ou à Vienne, ou à Moscou. »

Il est vrai qu'il n'avait jamais conduit ses grandes armées dans des pays aussi particuliers que les Pyrénées, dans des conditions aussi particulières que celles où était Soult et qu'un point de comparaison manquait.

On a fort discuté, en son temps, l'opération conçue par Soult, mais il nous a semblé qu'on l'avait surtout discutée parce qu'elle était manquée et qu'alors il est facile de dire : « S'il s'y était pris d'autre manière, peut-être aurait-il réussi? » C'est un moyen facile de développement.

En fait, Soult avait trois moyens d'irruption en Espagne. Il pouvait, avec quelques précautions, réunir tout son monde entre la basse Bidassoa et la basse Nivelle et forcer droit sur Ernani et Tolosa, dans le Guipuzcoa. Il avait pour lui la grande route de Bayonne et une ligne de communications facile. Une

victoire, et Saint-Sébastien lui revenait du coup. Il pouvait, assez rapidement, grouper son monde entre la haute Nivelles et la haute Bidassoa, faire irruption dans le Bastan et courir de là à la grande crête pour être maître des cols et descendre en Navarre par l'Arga.

Ce n'était pas simple, cela, certainement, puisqu'il tombait au milieu même de la ligne adverse et qu'il était obligé de garantir ses deux flancs.

Il pouvait enfin, et c'est ce qu'il fit, grouper son monde sur sa gauche, gagner la crête des Pyrénées directement par Roncevaux et le val Carlos, très près de son point de départ, et descendre de là en Navarre, sans inquiétude sérieuse pour son flanc gauche.

Perçant le milieu, il rapprochait de lui les extrémités de la ligne anglaise et pouvait, en vingt-quatre heures, les voir arriver sur lui ; perçant une des ailes, il éloignait de lui l'aile opposée et se donnait du temps pour asseoir sa position.

Pourquoi prit-il plutôt l'attaque sur la droite que celle sur la gauche ? On ne l'a jamais su (nous l'avons déjà dit) très exactement. Les raisons dominantes du maréchal paraissent avoir été la difficulté de vivre dans le Guipuzcoa et l'Alava, un pays ravagé par la guerre, où l'on n'eût pas trouvé un quintal de farine agglomérée. Il ne pouvait guère espérer se ravitailler par convois. Avec quoi ? Il n'avait même pas de chevaux et de mulets en quantité suffisante pour son artillerie.

Il s'était probablement dit qu'en Navarre il trouverait quelque chose, et puis, et c'est surtout cela qu'il faut croire, il avait toujours idée que, quelques succès lui permettant de gagner l'Ebre, il ramènerait Suchet à lui lorsque celui-ci le saurait maître de l'Ebre moyen, tandis qu'il ne l'attirait guère en allant déboucher dans l'Alava, sur la route de Vitoria et de Burgos.

C'est cette envie de l'intervention de Suchet qui était la dominante dans l'esprit du maréchal. A quoi on lui a répondu fort justement que la Catalogne était trop loin et que Suchet était trop pauvre en effectif pour qu'on pût espérer, même avec les meilleures intentions, l'amener à remonter l'Ebre, et qu'ensuite,

puisque les Anglais étaient maîtres de la mer par leur flotte, et vivaient par cette flotte, on leur portait un coup autrement cruel en les éloignant et coupant des côtes qu'en les en rapprochant en rejetant leur droite sur leur gauche, ce qui eût pu être le résultat forcé de la descente sur Pampelune.

On voit qu'il y a là ample matière à réflexions.

Seulement, ainsi que nous l'avons dit en débutant, il faut se reporter par l'imagination en 1813, et se dire qu'il y avait là des circonstances et des motifs particuliers qui peut-être nous échappent aujourd'hui.

Voilà ce qu'on peut dire relativement à la conception générale du plan du maréchal.

Là, de véritables difficultés se sont élevées peu à peu. Ces difficultés étaient inhérentes à la nature même du pays, à sa pauvreté, à la température de ces régions en juillet. De grandes chaleurs, de grands brouillards, conséquence de ces chaleurs. Une conséquence forcée de la situation était la succession des combats. Impossible de s'arrêter, de reprendre haleine, de se réorganiser, parce que, d'après la disposition en cordon des troupes coalisées, du moment que l'attaque se produisait seulement vers leur droite, chaque jour amenait en présence des bataillons de Soult de nouveaux renforts.

Nous avons fait ressortir l'inconvénient qu'il y aurait eu à grouper l'armée derrière d'Erlon, à gagner la crête de la haute chaîne par Velate et Arraiz pour descendre sur l'Arga par les vallées de Lanz et d'Urriza.

Peut-être, cette difficulté de percer les Anglais à leur centre ayant été étudiée, aurait-on mieux fait de former deux blocs à l'aile droite et à l'aile gauche : d'Erlon et Villate à droite, Clausel et Reille à gauche, et, puisqu'on adoptait l'idée d'offensive sur des points topographiques, eût-on pu brusquer sur Saint-Sébastien d'un côté, sur Pampelune de l'autre. C'était faisable.

Mais il répugnait fort à Soult de laisser à l'un de ses généraux la direction indépendante d'un grand mouvement. Il avait vu tant de choses déplorables, en Espagne, amenées par les tendances d'émancipation de chacun, qu'il ne croyait plus à

personne qu'à lui-même et s'était promis de ne rien entreprendre que sous sa conduite propre.

On a vu, du reste, par les événements, qu'il avait de bonnes raisons pour cela.

Résumons l'opération :

On a beaucoup vanté, en Angleterre, la disposition de Wellington le long de la frontière française. Cette disposition a réussi, mais elle présentait cependant des points défectueux.

A droite, Byng et Morillo, avec une vingtaine de mille hommes, gardaient les défilés de Roncevaux, soutenus en arrière, on l'a vu, par le général Cole à Viscarret. Ce bloc couvrait la frontière et Pampelune, mais c'était une occupation étendue, et, quoiqu'on eût mis Campbell avec un petit corps aux Aldudes, il y avait là le grave inconvénient, si on était refoulé, d'avoir à se diriger non plus vers le Sud, mais vers l'Ouest, le long et sous la dominance de la grande crête pour gagner la vallée de Zubiri.

Hill, avec peu de monde, à peine dix mille hommes, continuait le cordon vers la gauche. On lui avait bien donné comme soutien la division de Picton, cinq mille hommes environ, mais cette division était à Olague, très loin derrière lui, très loin, derrière le défilé de Velate, qui était sa ligne de retraite; et puis Picton était là à deux fins : il servait de réserve à Cole et Byng dans la vallée de Zubiri, à Picton dans le Bastan, et il avait trop peu de monde pour donner appui des deux côtés à la fois.

Suivaient à gauche, la 7^e division de Dalhousie, la division légère d'Alten, faisant, à elles deux, neuf ou dix mille hommes, avec la 6^e division de Pack en arrière comme soutien, six mille hommes environ. Très bien placées celles-là, grâce à la topographie du pays, susceptibles de s'aider mutuellement et vite.

En fait, dans ce cordon, le côté droit était un peu en l'air, et c'est peut-être pour cela qu'il fut choisi par Soult comme point primordial d'attaque. Wellington lui-même le sentait bien, puisque, tout en prescrivant de faire à Roncevaux une résistance vigoureuse, il avait ajouté que l'on ne devait pas se « compro-

mettre dans une bataille hasardée » si on ne se sentait pas absolument rassuré sur les flancs.

Donc, le 25, Clausel pousse droit devant lui sur le val Carlos et sur Orbaiceta. Il n'y eut pas surprise, dans l'acception propre du mot, mais comme Cole, qui était à Viscarret, avait à faire quatre heures au moins de marche pour soutenir Byng et Morillo, le début était bon. Seulement pour qu'il fût « très bon », il aurait fallu que Reille, arrivant sur la crête des montagnes de bonne heure, occupât les défilés et s'installât au Lindoux avant le débouché de Clausel, de façon à couper le chemin à Cole et à mettre Byng à droite et Cole à gauche.

C'était le plan. Pourquoi ne réussit-il pas? Est-ce à cause du brouillard, est-ce à cause des lenteurs de l'ascension sur ces pentes très raides? Ce qui est certain, c'est que, le soir, les colonnes anglaises étaient unies, et que, le 26, à la faveur du brouillard et, cette fois surtout, à cause d'une erreur des guides de Reille, qui déboucha derrière Clausel au lieu de prendre sa droite, il y eut à Linzoain un petit combat heureux, mais en somme une mauvaise journée.

Tant il est vrai qu'à la guerre les combinaisons les meilleures sont à la merci du hasard des circonstances, surtout en pays très accidenté comme celui de Roncevaux.

A la combinaison tactique de Reille débouchant du Lindoux à temps se joignait la combinaison de d'Erlon débouchant lui aussi, le 25, de Maya pour courir à Velate, à la crête des hauts monts. On a vu les lenteurs et l'exagération de prudence de d'Erlon, qui n'a cependant devant lui que Hill, qui livre un beau combat le 25 et se tient immobile le 26, alors que c'eût dû être, au contraire, une journée de marche.

Des deux côtés Soult a donc un mécompte.

Aussi s'est-il reproché, dit-on, d'avoir laissé d'Erlon à lui-même. Il aurait pu, en effet, laisser simplement une division au col de Maya et faire arriver les deux autres à Baigorri, en face de Campbell, qui était aux Aldudes avec une petite brigade. C'eût été plus conforme à la règle militaire et le mouvement de trois colonnes vers la vallée de Zubiri eût été moins sujet à imprévu que deux seulement.

Bref, grâce aux résistances de Byng et de Cole, les deux journées du 25 et du 26 furent relativement bonnes pour les Anglais.

En fait, le grand mal a été l'obligation faite à Soult de se mettre en opération le 25 au lieu du 23. Le 23, il n'eût trouvé devant lui que des résistances assez insignifiantes pour pouvoir entrer le soir dans la vallée de Zubiri et c'eût été une grosse avance.

Au point de vue strict de la tactique, la journée du 27 fut mauvaise et mal comprise par les généraux anglais. Le 27, au matin, ils étaient bien groupés, en bonne posture, sur le contrefort entre la vallée d'Erros et celle de Zubiri. Picton, qui était venu prendre le commandement et dont la division remontait sur Ostiz, aurait dû tenir bon et recevoir là le combat. Il n'avait rien à craindre pour ses flancs et avec 20.000 hommes il eût occupé la journée.

Heureusement pour Wellington, car il y a toujours des éclairs de bonne fortune dans toutes choses, Cole et lui se ravisèrent en arrivant à Huarte et firent le demi-tour, qui amena le combat du soir au-dessus de Zabaldica et de Villalba, en présence de Wellington qui arrivait du Bastan.

Combat de front inutile, on doit en convenir, et auquel le général Clausel, qui le livra, n'avait pas donné son assentiment quand Soult lui en parla.

Mais enfin, à la guerre, on livre souvent de pareils combats pour l'honneur des armes, et avec le secret espoir qu'ils détermineront chez l'adversaire un mouvement de recul.

Celui-là ne réussit pas et était intempestif, car on le livrait à l'aventure, comme si on avait eu affaire à une arrière-garde bien postée, et sans se douter, certainement, que tout ce qu'on avait refoulé depuis le matin dans la vallée de Zubiri était là en ligne.

Les deux batailles de Sauroren, celle du 28 et celle du 30, avec la journée intercalée du 29 pendant laquelle les deux partis s'occupèrent de prendre position et de rapprocher leurs renforts, sont intéressantes à noter dans leur ensemble pour bien suivre la filière des idées du maréchal.

Il est à peu près hors de doute pour nous que son attaque du 28 n'eut lieu, dans les conditions tactiques où il la fit, que parce qu'il ignorait que la 6^e division anglaise, venant de Santestevan, était derrière les hauteurs d'Oricain, sans quoi ayant déjà tâté le front des Anglais la veille, s'étant rendu compte lui-même qu'il n'y avait rien à faire de sérieux sur leur droite, à cause du torrent du Gui, il aurait de suite vu qu'à gauche il allait mettre Clausel entre deux feux et qu'il n'aboutirait qu'à « un coup de massue », comme le général anglais a appelé l'action.

Mais, ce jour-là, il avait assez de supériorité numérique, tout au moins, pour essayer autre chose et tirer de son esprit inventif une solution.

Seulement d'Erlon l'inquiétait. Il avait compté le voir le 26; le 28, à midi, il n'en entendait même pas parler, et il se doutait bien que Wellington, dont les acclamations des lignes de l'adversaire lui avaient annoncé l'arrivée, ne restait pas inactif et appelait à lui des renforts.

Le 29, il avait d'Erlon dans la vallée de Lanz; mais, malgré ce renfort de près de 20.000 hommes, il sentait bien que son coup était manqué, et c'est alors qu'il songea à s'alléger de son artillerie et à faire son opération de retraite.

Était-ce une retraite? Oui, dans le fond; non, dans la forme, et la forme était quelque chose.

Un autre eût, peut-être, purement et simplement fait repasser d'Erlon de l'autre côté du col de Velate, et, parallèlement, Clausel et Reille de l'autre côté de Roncevaux. On aurait, avec de bonnes arrière-gardes, tenu tête à la poursuite et c'était en somme le recul méthodique, élémentaire.

Mais soutenir avec Reille un combat à Sauroren, faire remonter Clausel vers Lezasso, écraser Hill avec d'Erlon à Buenza, rappeler Reille et dans l'ordre : Clausel, Reille, d'Erlon, passer le col d'Arraiz, ce n'était plus la retraite proprement dite, c'était un acte offensif, c'était l'exécution de la manœuvre réglementaire qui était détaillée dans tous les vieux règlements d'alors : « En arrière par l'aile gauche passer le défilé. »

La manœuvre s'exécuta, mais mal; mal, parce qu'il avait trop présumé de la force de la position de Reille près de Sauroren; mal, parce que d'Erlon put bien refouler un peu Hill qui s'était développé parallèlement à la route de retraite, mais pas l'écraser, comme il l'eût fallu (1).

Qu'il eût pleinement réussi et c'était, au dire même de Wellington, « un des beaux exemples de l'art de la guerre ». Mais le général anglais, et ceci nous en avons la conviction, ne le saisit bien que plus tard, de même qu'il ne sut que trop tard les nombreux embarras dans lesquels se trouvait son adversaire, lorsqu'il s'engagea dans le défilé de Dona-Maria (2).

En fait, jamais la situation de Soult ne fut aussi terrible, aussi grave que le 31. Un désordre inexprimable faisait ressembler les bataillons de Clausel et de Reille à des bandes de barbares envahissant le Bastan, et si Hill s'était ébranlé plus tôt, si les quelques braves gens des bataillons d'arrière-garde de d'Erlon n'avaient fait à Dona-Maria plusieurs charges ultra-vigoureuses, c'était un affreux désastre.

Ajouter que, fort heureusement, un épais brouillard couvrait le défilé et la vallée, et qu'on apercevait à peine à quelques pas devant soi.

Puis, et il faut bien en convenir, en dépit des rapports faits après coup de l'état-major anglais, c'était par le col de Velate que Wellington avait toujours pensé que la masse de nos forces prenait la retraite. Byng s'y était hardiment engagé et, comme il avait trouvé devant ses tirailleurs d'avant-garde des coups de fusil, car dans la débâcle de la journée force gens s'étaient

(1) On a raconté, et le maréchal ne s'en est pas défendu — ce qui semble prouver qu'il y a pensé — que, s'il avait vu d'Erlon écraser Hill et le mettre en déroute, il lui était venu une idée bien autrement ingénieuse que le passage au col de Dona-Maria. Maître, par la déroute de Hill, de la route d'Irurzun à Tolosa, il poussait son monde au col de Lecumberri, entraît dans le Guipuzcoa, s'ouvrait un chemin vers Saint-Sébastien et allait retrouver là Villate, qu'il croyait à Oyarzun en avant de la Bidassoa. C'était un coup de maître, et les obstacles ne le rendaient pas inexécutable, avec un peu de chance.

(2) Il est plus que probable, et c'est pour nous une opinion certaine, que Soult a eu, dès le début, l'idée de rentrer dans le Bastan par Velate, et que ce n'est que plus tard qu'il changea.

retirés soit individuellement, soit par petits détachements, comme il y avait surpris des convois destinés à d'Erlon, il se figurait volontiers qu'il était sur nos traces et qu'il allait nous joindre à Elizondo ou à Maya (1).

En somme, pour nous, c'était un insuccès; mais au point de vue strictement militaire, c'est une opération de premier ordre que cette offensive.

Pendant huit jours consécutifs, aussi bien dans l'avancée que dans le recul, Soult s'était imposé à son adversaire et c'est lui, bien plus que les Anglais, qui avait mené les événements.

Au milieu d'un semblable désordre, il n'était guère possible de faire, après les combats, des états d'effectif, aussi bien dans notre armée que chez les Anglais.

Après la guerre, ou tout au moins dans la période de calme qui suivit les premières opérations, on chercha à établir le chiffre des pertes.

Les alliés ont annoncé 7.300 hommes, officiers et soldats, et ce chiffre doit être un minimum.

Soult a donné, comme pertes, 4.000 hommes à Maya, à Roncevaux et aux journées du 27 et du 28. Celles du 29 juillet au 2 août n'ont pu être évaluées. Elles ne doivent pas être loin du chiffre précédent (2).

(1) Voir le renvoi 2 de la page précédente.

(2) Le 13 août, le ministre de la guerre écrit au maréchal Suchet, en Catalogne :

« L'opération de M. le maréchal Soult a toujours eu ce résultat d'interrompre les sièges de Pampelune et de Saint-Sébastien par l'ennemi. Le général anglais paraît disposé à les reprendre, mais le maréchal se prépare aussi à interrompre ses plans. M. le duc de Dalmatie me témoigne combien serait avantageuse et quelle influence aurait sur les opérations une diversion de l'armée d'Aragon sur le flanc droit de l'armée anglaise. Il suppose que ce mouvement serait possible dans la direction de Saragosse et Jaca, où Votre Excellence trouverait les troupes du général Pâris.

» M. le duc de Dalmatie, en faisant cette supposition, ne connaissait pas la force de l'ennemi que vous avez en tête ; mais, si elle éprouvait un échec considérable, peut-être cette supposition mériterait d'être prise en considération, si elle se réalisait sans mettre la frontière orientale des Pyrénées à découvert. C'est à vous, du reste, à juger ce qui convient le mieux. »

Une deuxième lettre, celle-là du 17 août, suit :

« M. le duc de Dalmatie m'annonce vous avoir écrit le 10 et le 14 pour vous communiquer ses vues sur les moyens de lier vos opérations.

» Il me laisse espérer qu'il vous sera possible d'opérer une diversion en

PÉRIODE DU 2 AU 30 AOUT 1813

Nous débouchons d'Echalar. La situation était des plus graves. Ce n'était pas la déroute de Vitoria. Il n'y avait guère que des fantassins, puisque l'artillerie et les convois avaient rétrogradé le 29 juillet et se rassemblaient, en ce moment, bien loin de là, derrière la Bidassoa; et, dans ces conditions, les déroutes sont moins apparentes, mais c'était fort triste à voir.

Les Anglais avaient arrêté la poursuite, et cela permettait de reprendre un peu ses esprits. Reille, qui sortait le premier de l'impasse, avait eu ordre de se rendre à Saint-Jean-de-Luz; d'Erlon, qui le suivait, à Ainhoué; derrière, Clausel à Sarre.

On écrivait à Foy d'aller prendre possession de Saint-Jean-Pied-de-Port, et à Villate de rester en position sur la Rhune.

On s'attendait à voir arriver les coalisés, qui, certes, en avaient bien envie, et les généraux faisaient de leur mieux pour ne pas être pris en flagrant délit de désordre.

sa faveur du côté de Saragosse et de manœuvrer sur le flanc de l'armée anglaise. Le besoin qu'il a, dans sa situation, d'un pareil mouvement, est le plus pressant motif qu'il ait pu vous alléguer pour vous décider à la tenter, et, sous ce rapport, je n'ai rien à ajouter à ses observations et à celles dont j'ai eu l'honneur de vous faire part.

» Votre Excellence sait que Saragosse (il s'agit de la citadelle) est tombée, le 2, au pouvoir de l'ennemi, lequel se porte sur Jaca. C'est, il m'a paru, un obstacle de plus aux désirs de M. le duc de Dalmatie. »

Une troisième lettre, qui est évidemment une réponse aux objections formulées par le maréchal Suchet, suit, à la date du 9 septembre :

« Le plan que M. le duc de Dalmatie vous a proposé est sans doute inexécutable, au moins en l'état présent des affaires; mais je puis vous donner comme certain que M. le maréchal, lorsqu'il a conçu ce plan, n'avait pas une idée exacte de la situation et ne connaissait ni vos forces ni celles de l'ennemi qu'il y a devant vous.

» Aussi le maréchal, aussitôt qu'il en a eu connaissance, a été le premier à comprendre que l'espérance qu'il avait eue d'une diversion de votre part sur Saragosse devait être ajournée. »

Dans ses mémoires, le maréchal Suchet ne semble jamais se considérer comme ayant des ordres à recevoir de Soult; il parle de l'arrivée du maréchal après Vitoria, de ses essais d'entrée en Espagne, de ses relations de correspondance avec le duc de Dalmatie, mais il discute toujours sur les projets que ce dernier lui paraît désirer entreprendre, et lui substitue les siens, qu'il dit être moins dangereux. Il en sera question plus longuement du reste à la fin de ce travail.

Il n'en fut rien. Et cependant on savait, par les espions, que Graham se préparait à se porter, dès le 1^{er} août, sur la Bidassoa, avec les équipages de pontonniers de l'armée anglaise.

Pourquoi Wellington ne poussa pas plus loin?

De ce pourquoi il s'est expliqué bien souvent.

Déjà, après Vitoria, on s'était étonné de ne pas voir Wellington entrer en France derrière les débris de nos armées en déroute. Cette fois, cette déroute, il l'avait vue de ses yeux des hauteurs de la Zadorra, il n'y avait pas de doute.

A cela il a répondu alors que, tout d'abord, il n'était pas sans respect pour cette armée déguenillée qui se précipitait vers la frontière, qu'il savait trop bien qu'avec un grand général, et il y en avait en France, elle serait facilement reconduite à la victoire.

Et puis ce n'était pas si simple que cela d'envahir le territoire d'un pays ayant la réputation militaire et guerrière de la France.

Il ne possédait aucun des ports de l'Espagne, il n'avait donc pas de base de ravitaillement assurée par la flotte. Il laissait derrière lui des places fortes occupées par les Français sur sa ligne d'étapes. Il laissait sur son flanc droit l'armée de Catalogne de Suchet, petite il est vrai, mais excellente et excellemment bien conduite.

Il lui faudrait, dès l'invasion, bloquer tout d'abord Bayonne et s'en emparer par un siège, et avec quoi?

Enfin, les affaires de l'Allemagne le laissaient incertain. Que deviendrait-il, ayant envahi la France, si Napoléon concluait, avec les Prussiens, les Autrichiens et les Russes, une paix à laquelle l'Angleterre ne pourrait participer?

D'ailleurs, pour être plus dans la vérité, la guerre avec de grandes envolées n'était pas son fait. Il n'aimait pas le hasard. C'était un homme de calcul, ayant un but et avançant prudemment à ce but.

Ces mêmes raisons ou des raisons analogues l'arrêtèrent le 2 août.

Ses troupes étaient fatiguées, ses munitions presque épuisées; une invasion, dans un pays où il y avait tant de soldats,

où il allait se trouver sur un front étendu, l'effrayait. Et puis, il savait, aujourd'hui, que les coalisés d'Allemagne étaient en pourparlers pour la paix, que la Grande armée était en armistice. Que ferait-il derrière l'Adour si, refoulé jusque derrière le fleuve, Soult venait à recevoir des renforts composés de gens qui venaient de se mesurer avec les armées continentales?

Car enfin, on l'a dit bien souvent, on le dira toujours maintenant; Clausewitz, qui ne date pas de nos jours, et Von Goltz, dont les écrits sont tout récents, l'ont dit : il y a, dans la guerre, une partie « politique » dont il faut tenir compte et dont il faut se garer le plus qu'on peut, tout en en acceptant la nécessité.

Wellington s'en garait ; mais il fallait bien tenir compte des tendances de son gouvernement. Qu'il vint à avoir un échec un peu retentissant, immédiatement, il ne l'ignorait pas, on lui aurait refusé de lui laisser continuer la guerre, on lui aurait fermé tout secours, refusé tout argent.

Et il restait impénétrable quand il entendait dire autour de lui : « Qu'eût été Pharsale si César, après la victoire, s'était reposé? »

Pour motiver son refus, après Vitoria, il avait choisi, comme prétexte, l'indispensabilité d'avoir Saint-Sébastien pour se ravitailler par la flotte, Pampelune pour ouvrir le chemin par la Navarre. Ces deux raisons existaient encore, et de nouveau il les utilisait pour ne pas aller plus loin que la frontière.

Et, de même que le mois de juillet, jusqu'au 25, avait servi aux Français à se remettre à peu près, de même le mois d'août, jusqu'aux derniers jours, va leur permettre, grâce à l'inaction de Wellington, de se réorganiser à nouveau.

Ce fut une bonne fortune inespérée, car une défaite, dans les quelques jours qui suivirent la débandade d'Echalar, et nous étions à peu près perdus. Notre état était des plus tristes. Des divisions parties avec 5 ou 6.000 hommes en réunissaient 2 ou 3.000 ; le reste avait été tué, blessé, fait prisonnier ou maraudait dans la campagne (1).

(1) On a beaucoup parlé de la maraude aux armées d'Espagne. Le général Marbot, dans ses mémoires, en a fait un tableau qui est resté dans

Lorsqu'il avait pris le commandement, en juillet, Soult, suivant les habitudes d'alors, avait, après avoir supprimé, par ordre impérial, les armées (d'Aragon, de Castille, du Centre, du Portugal, d'Andalousie...), divisé, suivant les habitudes données par le maître, l'armée d'Espagne en corps d'ailes, de centre, de réserve.

Cette fois, il changea de système et laissa purement et simplement à ses divisionnaires seuls le soin de réorganiser leurs divisions de leur mieux, se réservant de refaire des groupes le cas échéant.

A droite, appuyées à la mer, à cheval sur la route d'Espagne, derrière le ruisseau dit « Croix-des-Bouquets », étaient les divisions La Martinière et Maucune. Plus à gauche, Villate, avec les corps de réserve, occupait sur les côtés du Calvaire d'Urrugne, le camp de la Baïonnette. Cette dénomination était due au souvenir d'un superbe combat livré en thermidor an II par les Français aux Espagnols, qui furent expulsés, à la baïonnette, d'une position formidable.

Au-dessus d'Ascain et de Sarre, sur les hauteurs dénommées Siboure, la Rhune, Sainte-Barbe, étaient les trois divisions Taupin, Vandermesen et Conroux.

La division Abbé prolongeait cette ligne à Urdax et environs,

tous les souvenirs de ceux qui ont lu ces pages si attachantes dans leur forme de romantisme.

La maraude était à l'état endémique forcé dans un milieu où l'on ne faisait plus de distributions de vivres que de loin en loin, où l'on vivait sur le pays, dans un pays où il n'y avait rien.

Et les Anglais, eux qui n'ont jamais admis le principe « que la guerre nourrit la guerre », n'étaient pas mieux partagés. Ils pillaient, s'arrêtaient dans la montagne, vidaient les pauvres maisons des habitants, et l'on voit, dans les rapports secrets de l'état-major de Wellington, que, le 20 août, c'est-à-dire vingt jours après la sorte de cessation des hostilités, il y avait 12 ou 13.000 hommes absents de leurs corps : « en maraude ».

Nous n'étions évidemment pas mieux partagés.

Et cependant, Soult n'était pas commode pour les maraudeurs et les traitait sans pitié.

Et cependant, Wellington était sourd à toute observation quand il s'agissait de l'application du Code aux maraudeurs : « Mes soldats, écrivait-il au Gouvernement, sont abominables ailleurs que sur le champ de bataille, et la faute en est autant aux officiers qu'à leurs hommes. »

Etudes.

et un peu en arrière; enfin, derrière Ainhoué, les divisions Darnagnac et Maransin se groupaient.

Foy restait à Saint-Jean-Pied-de-Port, et Pâris au col d'Urdos, avec une brigade indépendante.

Nous retrouvons donc là les neuf divisions primitives de la formation de juillet.

La cavalerie, tâchant de se refaire sur la Nive, dans des cantonnements peu serrés, et enfin l'artillerie, aussi réattelée que possible, après être restée quelque temps groupée à Bidart, rejoignait peu à peu les divisions respectives auxquelles on la destinait.

Soult, au moment où il prit le commandement, en juillet, avait fait établir un état détaillé de ses effectifs :

Nous avons donné déjà les chiffres approximatifs de cette situation que nous avons sous les yeux. En y comprenant les garnisons de Saint-Sébastien, de Pampelune et de Santôna, elle indiquait un effectif de 114.167 hommes, dont 97.983 seuls étaient sous les armes. C'était donc, en défalquant les garnisons et les troupes indépendantes de l'organisation, 91.086 pour l'effectif et 77.450 pour les présents.

Comme on sème, quoi qu'on fasse, un dixième de ses présents au moment d'une opération, nous avons estimé que, pour faire sa première offensive, il avait pu disposer de 70.000 hommes environ.

Il est douteux qu'au mois d'août il pût réaliser, au maximum, 50.000 hommes, et il s'inquiétait, à bon droit, quoique sa position fût bonne, d'une attaque de Wellington. Aussi s'occupait-il, avec la plus grande activité, de faire mettre en état Bayonne, Navarreins, Saint-Jean-Pied-de-Port, et de faire construire des redoutes sur le front que nous venons d'indiquer.

C'est à cela que travaillaient les divisions, tandis que Wellington, qui, tout d'abord, avait fait reprendre à ses troupes leurs positions primitives de juillet, s'occupait, lui, à leur donner d'autres dispositions.

Renforçant sa droite, il avait placé au val Carlos, aux Aldudes et à Roncevaux tout le corps de Hill avec celui de Morillo.

A Maya et dans le Bastan étaient deux divisions anglaises avec le corps espagnol d'O'Donnell; une troisième division était à Echalar et Vera.

La division d'Alten était entre Santa-Barbara et Ivantelly. Longa, avec une division de réserve derrière lui, était à Lesaca, le long de la Bidassoa.

Le corps de Freyre le prolongeait jusqu'à la mer.

On avait laissé don Carlos avec une grosse division espagnole au blocus de Pampelune.

Enfin, Graham, qui, après l'assaut infructueux du 25 juillet, avait transformé en blocus le siège de Saint-Sébastien, venait de recevoir un nouveau matériel et recommençait un nouveau siège avec des pièces plus importantes qui couvraient les remparts et la ville d'obus et de boulets.

Tout cet ensemble faisait, on le pense, un gros bloc, et certainement il y avait au moins 90.000 hommes, dont 40.000 étaient Anglais, 20.000 Portugais et le reste Espagnols.

1^{re} SÉRIE D'OPÉRATIONS

2^e offensive du maréchal, fin août 1813. Combats de Saint-Martial et de Vera (31 août).

Livré à lui-même, il n'est pas probable que Soult, une fois sa réorganisation un peu refaite, eût songé, dans la situation où il était, à une nouvelle offensive. Il n'était même pas sans inquiétude pour sa gauche, et, quoiqu'il dît à tout propos qu'il se préparait à une nouvelle attaque, ce devait être loin de ses idées.

« Dès à présent, écrivait-il le 12 août au ministre de la guerre, Votre Excellence voit la situation de l'armée. Elle connaît ses forces, celles de l'ennemi, et elle se fait sans doute une idée de ses projets. Elle peut donc d'avance apprécier ce qu'il est en notre pouvoir de faire. Je ne charge pas le tableau, je dis ma pensée sans détour, et j'avoue que, si l'ennemi emploie

tous ses moyens, ainsi que probablement il le fera, ceux que nous sommes en mesure de lui opposer en ce moment étant très inférieurs, nous ne pourrons pas empêcher qu'il ne fasse beaucoup de mal.

» Mon devoir est de le dire à Votre Excellence, quoique je tiens un autre langage aux troupes et au pays, et que d'ailleurs je ne néglige aucun moyen pour remplir de mon mieux la tâche qui m'est imposée. »

Cette lettre, dont nous ne donnons qu'un extrait, était surtout destinée à l'empereur. Il indiquait sa situation, l'insuffisance de ses moyens ; mais comment faire entrer ces idées-là dans la tête du maître ?

Un rapport précédent avait développé, en gazant un peu les dernières journées, l'opération manquée sur Pampelune, à quoi Napoléon avait péremptoirement répondu :

« J'ai envoyé Soult là-bas pour rentrer en Espagne. Qu'il recommence ! Il faut dégager la frontière. »

C'est qu'un succès en Espagne, un succès connu, réel, était une affaire d'or au moment où il attendait à Dresde les résultats de l'armistice avec les coalisés.

Nous avons raconté que Napoléon, lorsqu'à Dresde il avait appelé Soult dans son cabinet, pour le prévenir qu'il devait partir sur-le-champ pour les Pyrénées, avait ajouté : « Je n'entends recevoir de vos nouvelles que de l'intérieur de la Péninsule. »

C'est sur ce dernier mot que Soult était parti. C'était un ordre, et il avait exécuté cet ordre un mois après en se portant sur Pampelune. Cela, il l'avait fait avec quelque espoir de réussite. Il avait de bons officiers, de bons soldats, une artillerie passable, et, avec cela, on devait faire des choses plus difficiles que de descendre des Pyrénées sur l'Ebre. On le croyait du moins.

Il n'y avait pas réussi, ce qui lui donnait la mesure de la difficulté qu'il ne soupçonnait pas auparavant. Revenu à grand'peine à son point de départ, heureux de n'avoir pas été repoussé au delà de l'Adour, comme il l'avait craint après la déroute d'Echalar, il n'avait plus les mêmes idées offensives et

préférerait autre chose que de recommencer une opération en avant dans des conditions analogues, plus mauvaises même, car il avait perdu, dans les neuf jours de juillet et d'août, du matériel, des hommes, de bons officiers et de la confiance.

Mais l'ordre était formel : « Qu'il recommence ! » Et il n'était pas homme à reculer devant une tâche, quelle qu'elle fût.

Certainement, il sentait sa faiblesse : l'insuffisance de ses moyens. Il l'avait fait connaître, mais il n'y avait pas à y revenir, et lorsque Rey, qui commandait à Saint-Sébastien et avec qui il était en assez fréquente correspondance par des bateaux de pêcheurs qui se glissaient de nuit à travers les embarcations et les vaisseaux anglais, lui écrivit qu'il était à bout de forces et qu'il craignait fort de ne pas pouvoir soutenir un nouvel assaut, comme le 25 du mois précédent, il écrivit simplement de sa main, en marge du rapport : « L'armée s'efforcera de vous secourir. » Ce qui indiquait qu'il doutait fort d'un succès.

Quoi qu'il en fût, il fallait au moins faire un essai. Et les trois mêmes plans qui s'étaient présentés à son esprit à la fin de juillet se représentaient à la fin du mois d'août, avec des conditions semblables pour les uns, dissemblables pour les autres, mais nécessairement plus difficiles dans leur exécution, puisque les forces dont disposait le maréchal avaient subi une diminution.

Tout d'abord, il était revenu à son mouvement offensif du mois de juillet. Se grouper sur sa gauche à Saint-Jean-Pied-de-Port, aborder Roncevaux, descendre sur Pampelune; on verrait après. Seulement la droite anglaise était renforcée. Il y avait là tout le corps de Hill, tout le corps de Morillo. Le défilé avait été fortifié, garni de redoutes, enfilé par des canons. Pour recommencer ce coup, il fallait 50.000 hommes, et le maréchal ne les avait pas, à moins de dégarnir complètement la Bidassoa, et alors il laissait la porte sur Bayonne ouverte à l'ennemi.

Il discuta longtemps en lui-même s'il n'allait pas grouper les huit divisions derrière l'Atchiola, forcer les défilés, rejeter dans la vallée de Lanz et d'Urriza, d'où il venait, les trois divisions

anglaises en les pressant à la fois à Vera, à Echalar, à Maya. C'était un plan comme un autre; mais, là encore, il y avait un grand écueil, c'est que les chemins autres que la route de Velate étaient fort mauvais, fort difficiles, qu'il lui faudrait probablement renoncer à emmener son artillerie, ou du moins se borner à quelques pièces légères. Et prendre une vigoureuse offensive seulement avec des fantassins, sans les aider de boulets et d'obus pour préparer leur avancée, c'était bien dangereux.

Soult se résolut donc forcément à faire irruption par sa droite, directement sur la grande route d'Irun à Bayonne d'un côté, d'Irun à Oyarzun de l'autre.

Seulement, lorsqu'on examine avec soin ce pays, cette opération, qui, à première vue, paraît simple et naturelle, n'est pas sans complication; c'est le passage d'un cours d'eau devant un ennemi sur ses gardes, et, dans ces choses-là, il y a toujours des aléas.

Dès le débouché en Espagne, on allait avoir sur les bras, certainement, les troupes de Longa, la division de réserve de Lesaca, qui était là pour cela, les Espagnols de Freyre et la division anglaise d'Alten qui tenait Vera et Santa-Barbara.

Cette dernière était sur la rive droite de la Bidassoa, la rive de Soult; on avait donc chance, en la pressant fort, de la rejeter sur le pont de Vera et de passer facilement sur la rive gauche. Mais les autres étaient sur la rive gauche, à partir de Vera, et la rivière, quoique ayant des gués, était un obstacle difficile, large et surtout peu abordable, à cause des hauteurs serrées contre les rives qui en rendaient l'accès peu commode.

La Bidassoa passée, il fallait absolument prendre la grande route et se porter sur Oyarzun; or cette grande route était très dominée d'un côté par la chaîne du Jaizquibel, qui longe la mer, et de l'autre par les hauteurs des Quatre-Couronnes, qui dominent tout le pays. On ne pouvait pas passer sans en être maître.

Cet aperçu très rapide de la configuration des lieux donne la mesure des difficultés; mais c'était la seule chose à faire, et l'on allait l'essayer.

C'était très exécutable, tactiquement, une question d'un bon coup de collier, et une fois passé Oyarzun on se débrouillerait. Mais, pour donner ce coup de collier, il fallait une surprise, et c'était à cette surprise que s'ingéniait le maréchal, qui s'était très bien rendu compte que, le 25 juillet précédent, il n'avait pas été très heureux du côté du secret.

Il ne devait pas, on va le voir, l'être davantage en août, quelque précaution qu'il prît, et quoique là il eût tout son monde sous la main et ne fût pas dans l'obligation de faire passer l'une de ses ailes vers l'autre comme en juillet. Il se contenta, en effet, sans rien dire de son projet, de prescrire au général Foy, qui était à Saint-Jean-Pied-de-Port, de mettre la place en état, de lui donner une garnison, et de se tenir prêt, avec sa division, à partir au premier ordre.

Sa décision prise et ses intentions arrêtées d'attaquer le 30 août, Soult ne lança ses ordres que le 29.

Ils étaient les suivants :

Reille, qui était nommé commandant de l'aile droite, devait réunir, dans la nuit, à Urrugne, à cheval sur la grande route, les divisions Maucune et La Martinière, qui étaient campées, nous l'avons vu, en avant de Saint-Jean-de-Luz.

Clausel, au centre, allait grouper les quatre divisions de Taupin, Vandermasen, Darmagnac et Maransin ; la division Conroux occuperait Sarre, la division Abbé, Anihoué, pour le cas où Wellington aurait l'idée de faire une attaque de flanc par Maya et Atchiola. C'était l'aile gauche, Villate restait en réserve avec les bataillons étrangers, ayant fourni à Reille quelques troupes et à Clausel la division Vandermasen. Et, comme cette réserve n'était pas suffisante pour parer à l'imprévu, Foy allait arriver de Saint-Jean-Pied-de-Port à Saint-Jean-de-Luz, avec tout son monde, ne laissant à la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port que 600 hommes.

Quels étaient les effectifs? C'est fort difficile à savoir. En fait, il n'y avait que deux colonnes d'attaque, celle de Reille et celle de Clausel. On a attribué à cette dernière 15 à 20.000 hommes avec 20 canons ; l'autre était plus petite, mais Foy lui était spécialement destiné, et, avec ce renfort, elle atteignait

à peu près le chiffre de la précédente. Sur la route, en arrière d'Urrugne, on avait mis l'équipage de pont et l'artillerie de Reille avec l'artillerie de réserve : on a dit une trentaine de pièces. On en avait laissé une vingtaine aux divisions Conroux et Abbé, que dirigerait d'Erlon, et enfin on avait appelé, de la Nive, deux régiments de cavalerie légère, en cas de besoin, car on n'aurait su que faire d'une masse de cavaliers ni comment nourrir les chevaux.

A ses ordres de mouvement Soult avait joint des ordres assez minutieux pour l'attaque.

La colonne de Reille devait aborder vivement la Bidassoa entre Biriadou et le pont de Béhobie et se jeter sur Saint-Martial, qui est le dernier contrefort, assez élevé sur la Bidassoa, de la montagne dite des Quatre-Couronnes. Ce point occupé, on était maître d'une partie de la route d'Oyarzun et tout au moins on la couvrait.

Clausel, lui, avec ses quatre divisions, passerait la Bidassoa à Vera, pour de là monter sur les Quatre-Couronnes. En cas de réussite, Foy irait derrière Reille, et d'Erlon rejoindrait Clausel et irait prendre sa gauche s'il n'avait pas à tenir contre une attaque de flanc des Anglais.

Tout cela était bien conçu, bien étudié ; on avait une connaissance aussi parfaite que possible des gués de la Bidassoa. Seulement, il y avait une nécessité primordiale, c'était que ce fût un acte de surprise.

C'est le 29, dans la journée, que les ordres étaient partis avec injonction de commencer l'opération le 30 au matin ; le 29 au soir, Wellington en était à très peu près informé. Néanmoins, il aurait été fort gêné si, le matin du 30, les colonnes avaient débouché de la Bidassoa ; mais, à ce moment, les groupements n'étaient pas assez faits pour que Soult, qui était très correct, très régulier, voulût s'engager. Il remit cela au 31 au matin, et, à ce moment, il était déjà trop tard : les précautions de Wellington étaient prises, et le jour commençait qu'il était déjà, avec son état-major, à Saint-Martial.

Sa ligne était en force. Le Jaizquibel était garni de tirailleurs, Fontarabie était occupé ; 6.000 Espagnols étaient alignés sur la

hauteur de Saint-Martial ; Longa garnissait toute la rive gauche de la rivière jusqu'à Biriadou, et une division anglaise était groupée derrière Irun.

A la pointe du jour, Reille ouvrit le feu ; après avoir couvert de boulets la rive gauche, il mit ses colonnes en mouvement, traversa la Bidassoa à gué et aborda vigoureusement la hauteur de Saint-Martial.

L'attaque était vigoureuse, bien menée, bien préparée ; elle était la principale, et par suite le général y avait mis tous ses soins et toute son énergie ; mais elle n'eut pas le succès qu'on eût pu espérer.

Nos tirailleurs, après la rivière passée, abordèrent avec entrain la rive gauche ; mais ils se trouvaient un peu en désordre, au milieu des broussailles, dans l'obligation de gagner, sur un terrain escarpé, une crête garnie de toute une ligne de fusils.

Ni cette attaque, ni celle plus directe faite sur la gauche par une des brigades ne réussissant, force était aux divisions de se replier.

C'est cette partie de la journée qu'on a dénommée « le combat de Saint-Martial ». Nous n'avons pas voulu entrer dans les détails. Il aurait fallu, pour cela, emprunter aux récits de l'état-major anglais, et ces récits sont absolument partiels pour qui sait lire entre les lignes.

C'était l'attaque principale, et, quoique sur le centre on eût plus de succès, du moment qu'on ne pouvait avoir la route d'Oyarzun, la journée était manquée (1).

Le combat dit de Vera, que livrait en ce moment Clausel, était infiniment plus heureux.

A la faveur d'un brouillard épais, nos divisions, descendant

(1) Thiers, qui, dans son *Histoire de l'Empire*, s'est souvent emballé sur les faits et sur les hommes, quelquefois même au delà de ce qu'hommes et faits méritaient, montre toujours peu de sentiments admiratifs pour Soult.

Il ne consacre que quelques lignes aux opérations dont nous nous occupons ici, et cependant ces opérations ont un grand intérêt moral tout au moins. C'est dans cette fin des guerres de la Péninsule que Wellington s'est surtout fait connaître.

C'est à sa prudence, à sa réflexion, aux connaissances militaires et administratives qu'on crut lui reconnaître, qu'il dut, en 1815, d'être le chef in-

du mont de la Baïonnette par les hameaux de Las-Salmas et de Barrio, se jetèrent dans les gués de la Bidassoa, abordèrent avec intrépidité le contrefort de la hauteur des Quatre-Couronnes et rejetèrent les troupes anglaises d'Inglis vers le sommet

contesté de l'armée anglo-prussienne, qui détermina, à Waterloo, la chute définitive de Napoléon.

Sans cette notoriété, peut-être le commandement suprême fût-il revenu à Blücher. Et de celui-là, nature vigoureuse, mais emportée et sanguine, l'empereur aurait eu peut-être raison, on peut tout au moins le supposer.

Qui sait? Car il est certain qu'il était un peu indécis vis-à-vis de Wellington et des Anglais, quoi qu'il pût dire; et l'on raconte que plusieurs fois, dans la campagne de Belgique, il eut à écouter quelques observations de Soult, son major général, et de d'Erlon et Reille, qui, connaissant bien leurs principaux adversaires pour en avoir souvent tâté, demandaient respectueusement beaucoup de circonspection vis-à-vis d'eux. Car le Napoléon de 1815 n'était plus celui de 1805. Il était toujours certes très infatué de son génie et très sûr de lui; mais il était malade, chagrin, les malheurs l'avaient fait un peu irrésolu, et lui, qui autrefois n'aurait jamais songé à consulter qui que ce fût, se laissait volontiers aller à réunir ses lieutenants, à causer, à demander presque conseil.

Bref, Thiers, dans son *Histoire*, ne montre jamais pour Soult quelque admiration. Il avait été plusieurs fois ministre dans des cabinets où Soult prenait la présidence du conseil, et, tout en écoutant respectueusement, il laissait volontiers percer son peu de sympathie pour les idées de « ce vieux soudard », lequel le sentait bien et avait quelquefois la réplique cruelle et le mot plus que mordant.

Après quelques lignes consacrées aux premières opérations de Soult dans les Pyrénées, qu'il trouve mal engagées, car son opinion était qu'il eût dû courir vers Saint-Sébastien et non vers Pampelune, il termine ainsi :

Le maréchal, « toujours en quête de combinaisons nouvelles, aurait voulu se servir de l'armée d'Aragon pour tenter quelque chose d'important contre Wellington.

» Tantôt il exprimait le désir de voir Suchet le rejoindre par Lérida, Saragosse, Tudela, Pampelune, à travers la Catalogne et l'Aragon. Tantôt il aurait voulu le voir repasser les Pyrénées pour venir sur la Bidassoa par Perpignan, Toulouse et Bayonne.

» Le premier plan exposait le maréchal (avec ses 25.000 hommes) au danger d'une marche de cent lieues devant l'armée anglo-sicilienne et l'armée de Wellington. Il eût pu être accablé, refoulé dans un gouffre. Le second plan le condamnait à un trajet de cent cinquante lieues en France, abandonnant la Catalogne et découvrant la frontière pour un succès bien incertain, car il était douteux que Soult, qui s'était vu dans l'impossibilité de battre l'armée anglaise avec 70.000 hommes, y réussît avec 90.000, la force numérique ne lui ayant pas manqué dans les derniers combats. »

Tous ces projets avaient été jugés impraticables, et la situation de nos armées, aussi bien sur le Rhin, en Italie que sur la frontière d'Espagne, était fort triste.

du col, au point d'intersection des chemins de Vera et Lesaca à Irun et à Oyarzun, au-dessous de San-Antonio.

Ainsi que nous l'avons dit, Wellington semblait connaître très bien les projets du maréchal, et tout était préparé de son côté pour parer aux difficultés.

Pendant que nous attaquions sa gauche, il portait sa droite en avant. Dès le matin du 31, Conroux avait vu déboucher d'Echalar plusieurs bataillons anglais et espagnols et avait eu la plus grande peine à se maintenir à Sarre, où l'on avait transformé la hauteur Sainte-Barbe en une excellente redoute.

A la gauche de Conroux, Abbé, qui ne s'y attendait pas, avait été surpris par des forces supérieures et n'avait eu que le temps de lever le camp et de se replier sur Ainhoué, où il s'était remis et livrait un rude combat.

Soult, de la position de Biriadou, où il s'était placé dès le matin, n'apprit que vers 2 ou 3 heures de l'après-midi la situation générale, car tout se passait dans des secteurs séparés les uns des autres.

A ce moment, Reille n'avait pas repassé la Bidassoa : sur la rive gauche, il tirait de pied ferme avec les Espagnols, le long de la rivière ; Clausel, dont l'avancée, sur le mont des Quatre-Couronnes, dépendait nécessairement de la réussite de l'aile droite, ne pouvait aller plus loin, et enfin d'Erlon était fortement pressé sur Ainhoué, y tenait à grand-peine et annonçait qu'on apercevait une grosse colonne ennemie débouchant de Maya sur sa gauche, que tout son monde était engagé et qu'il ne savait qu'opposer de ce côté.

Toutefois, Soult, ayant en main des troupes pleines d'entrain et très solides, ne voulait pas reculer encore sans essayer à nouveau un coup offensif sur Saint-Martial. Maître de ce point tactique, il prétendait dominer tous les efforts de Wellington.

Il était un peu plus de 3 heures ; il allait lancer ses ordres, pousser la division de Foy de l'autre côté de la Bidassoa, lorsqu'un orage éclata, une vraie tempête de montagne, avec une pluie diluvienne qui, en quelques instants, mit les chemins et

les sentiers dans un état impraticable. Impossible de continuer le feu ni des fusils ni même des canons (1).

On se décida, dans ces conditions, à rompre le combat.

Reille devait rester le plus longtemps possible sur la rive gauche de la Bidassoa et repasser de nuit pour aller à Saint-Jean-de-Luz. Clausel, lui aussi, devait, la nuit venue, se reporter sur Sarre, où il trouverait la division du général Foy. Il laisserait la division Maransin au col de Vera.

Reille exécuta sa retraite sans peine ; mais il n'en fut pas de même de Clausel, qui était serré de près. Celui-ci, à la tombée du jour, reprit les gués du matin, laissant sur la rive gauche la division de Vandermasen pour couvrir son mouvement. Malheureusement, après la pluie torrentielle de la soirée, les eaux de la Bidassoa avaient tellement grossi que, lorsque ce dernier s'y engagea à son tour, il les trouva infranchissables.

Force fut donc de remonter, avec la division, vers le pont de Vera, mais on le trouva occupé par l'ennemi ; une maison fortifiée qui défendait le pont était remplie de tirailleurs. Il faisait nuit noire ; impossible de rien faire jusqu'au matin, et, lorsque ce matin arriva, on constata qu'il n'y avait d'autre ressource que de forcer le passage à coups d'hommes, n'ayant pas de canon pour faire évacuer la fortification, ce qui coûta à la division 200 tués ou blessés, quelques rapports disent même 1.000 : ce dernier chiffre n'est pas certain, et, si 200 paraît peu de chose, 1.000 est certainement exagéré (2).

Le 1^{er} août, au matin, chacun avait repris son emplacement antérieur ou le nouveau pour ceux qui avaient ordre d'en changer.

Wellington a déclaré, dans son rapport, une perte de 2.600 hommes, dont 1.600 Espagnols. Il indique en tout, dans son re-

(1) Par une particularité qui tient probablement au hasard, de même que le premier assaut de Saint-Sébastien, resté infructueux, avait eu lieu, le 25 juillet, jour de la première offensive, de même le second, qui, celui-là, réussit, eut lieu le 31. La ville étant emportée, c'était un gros corps de 10.000 hommes dont Wellington pouvait disposer en plus.

(2) Aux appels du 1^{er} août, il manquait 3.157 hommes.

levé, 5.000 hommes environ pour les deux combats et l'assaut de Saint-Sébastien.

Il est à présumer que nous aussi avions 2.500 ou 2.600 hommes hors de combat (1). Nous avons eu cinq généraux hors de combat, dont l'un, Vandermasen, Hollandais d'origine, mais un des plus braves de l'armée, avait été tué raide à l'assaut du pont de Vera, en tête de sa division.

1^{re} PARTIE DE LA MANŒUVRE DE SOULT. — (OBSERVATIONS)

2^e offensive.

On a vu, d'après la lettre de Soult au ministre de la guerre, que son opinion sur l'armée des Pyrénées était faite et que, recevant un ordre d'agir offensivement, il avait mis à couvert sa responsabilité comme chef.

Certes, il avait hésité à entreprendre une nouvelle aventure ; mais recevant au milieu d'août une lettre de l'empereur lui-même se terminant par ces mots : « Je vous ai donné toute ma confiance, et je ne puis rien ajouter ni à vos moyens ni à vos instructions », il ne lui restait qu'à faire pour le mieux. Et, de fait, il fit pour le mieux. Peu de généraux de l'époque, croyons-nous, eussent pu mieux que cela.

On ne lui a pas ménagé les critiques pour cette deuxième offensive ; on les lui a ménagées d'autant moins que l'état-major anglais et Wellington lui-même ont été très raides dans leurs appréciations. Ils n'avaient rien dit lors de l'offensive sur Pampelune. Outre qu'ils furent soumis, là, à une rude épreuve, les journées du 1^{er} et du 2 août, où, suivant eux, la retraite était une sanglante déroute, compensaient l'inquiétude des journées précédentes ; mais il n'en était pas de même le 31 août. Ce jour-là avaient eu lieu la parade et la riposte, et cette parade

(1) Aux appels du 1^{er} août, il manquait 3.157 hommes.

avait été si prompt qu'ils en étaient très fiers et partant très disposés à faire bon marché des dispositions de l'adversaire.

Il convient d'ajouter — mais ils se sont gardés de le dire — que, par un hasard heureux pour eux, dès le 29 au soir, les ordres de Soult leur étaient connus, et que la journée du 30, laissée inemployée, leur donnait le temps de préparer la parade.

Dans leurs récits des événements, les historiens anglais expriment toujours, naturellement, leur profond désir d'être impartiaux ; mais, en fait, dans des histoires écrites après coup, avec le désir immodéré de mettre le général en chef sur le pavois, l'impartialité est à peu près impossible.

Si l'on veut être impartial, il faut dire, tout d'abord, que, même s'il n'en avait pas eu l'ordre, le duc de Dalmatie, en faisant cet effort pour secourir les héroïques défenseurs de Saint-Sébastien, a bien mérité de son pays et de son armée.

Sa tentative a échoué il est vrai, mais surtout par suite de circonstances indépendantes de ses prévisions, et surtout par suite de l'avantage du nombre que l'on put lui opposer. C'est évidemment le talent d'un général d'être partout le plus fort en temps opportun ; mais le maréchal avait fait tout au moins le possible pour que cela n'arrivât pas.

Et puis, puisque c'est surtout l'objet de notre étude sur la manœuvre de Soult, nous ne cesserons de dire que, si, en plaine ou dans des pays moyennement accidentés, on sait souvent, dans une bataille de grande étendue, peu de choses sur l'état général des affaires, dans la guerre de montagne il y a bien d'autres aléas.

Disons donc que les jugements qui ont été portés sur les opérations de cette deuxième offensive sont téméraires, puisque jamais, ni de vive voix ni par écrit, Soult n'a donné le motif du mouvement qui l'avait porté hors de ses lignes.

Très heureux, après son insuccès sur Pampelune, de n'avoir pas été poursuivi par ses adversaires jusqu'à l'Adour, il avait exprimé le désir de se cramponner, cette fois, à une défensive tenace. Et ses dispositions en sont une preuve irréfutable. Non qu'il n'eût l'idée de rentrer en Espagne, non qu'il regardât

Wellington comme un homme susceptible de grandes envolées ; mais il s'était dit qu'il ferait cela à son heure et à son moment.

Cette fois, on ne peut lui reprocher d'avoir déterminé son mouvement sur la nécessité d'atteindre un point topographique, Saint-Sébastien. Qu'il eût été heureux de secourir la place et de la débarrasser du corps de siège, cela n'est pas discutable, mais il ne l'a jamais dit.

« L'armée s'efforcera de vous secourir », telle est sa réponse au général Rey ; elle n'implique pas que son objectif fût Saint-Sébastien, et il était trop homme de guerre pour ne pas se rendre compte que, s'il était maître de la route de Oyarzun-Tolosa, la levée du siège s'imposait.

Tout ce qu'il entreprend, le 31 août, a pour but son installation sur la hauteur de Saint-Martial. Une fois qu'il sera là, ayant fait de la position une sorte de tête de pont en avant de la Bidassoa, on verra.

C'est vers Saint-Martial que tendent tous ses efforts.

Dans les critiques que nous lisons sur les dispositions de Soult, on dit : « Un général qui aurait eu la ferme résolution de se frayer de vive force un chemin vers Saint-Sébastien eût dû organiser ses derrières de façon à n'avoir à craindre aucun sérieux embarras des incursions partielles qui pourraient avoir lieu vers Bayonne. Il eût concentré toute son armée et combiné l'attaque de telle sorte que l'effet en aurait été ressenti à Saint-Sébastien avant que le contre-mouvement de son adversaire l'eût pu être à Bayonne. »

Nous ne trouvons pas grande clarté dans cette observation critique.

Elle est basée, cette observation, sur une lettre de Wellington dans laquelle il déclare « qu'il ne croit pas le temps venu d'envahir la France, qu'il n'a rien préparé dans ce but ». Mais cette lettre-là, personne ne la connaissait dans l'état-major français, et l'on ne pouvait calculer une formation tactique sur une chose qu'on ne connaissait pas.

Rien ne semble plus logique que la décision de Soult : ouvrir la grande route avec trois divisions de Reille, en poussant ce général le long du contrefort qui aboutit à Oyarzun ; la route

une fois ouverte, faire enlever la hauteur de Saint-Martial par Foy, et, comme c'était un gros morceau à prendre, lui faciliter l'occupation en prescrivant à Clausel de passer, en même temps, aux gués en aval de Vera, de courir sur San-Antonio et d'occuper ce point, d'où il pouvait ou aider Reille ou aider Foy.

Il n'y a rien, là, qui ne soit marqué au coin de la plus stricte tactique. Evidemment, c'était un très petit espace pour agglomérer six divisions d'infanterie, leur artillerie et leur cavalerie; mais ce reproche, qui a été fait au maréchal, n'est pas fondé.

En pays de montagnes, lorsqu'il n'y a pas surprise, lorsque le défenseur est préparé à recevoir l'assaillant, on peut fort bien, avec 10.000 hommes, tenir tête à 30.000, jusqu'à ce qu'on ait à subir les attaques tournantes que le plus fort effectif peut faire au plus faible.

Dans son rapport, Wellington dit que 10.000 hommes seulement furent engagés de son côté. Si nous suivons la marche du combat, nous voyons que Saint-Martial était occupé par les 6.000 Espagnols du général Freyre, bien retranchés dans des redoutes de campagne, que la division anglaise de Howard était à Irun, qu'entre Howard et Freyre on avait déployé la brigade Aylmer, qui venait d'Angleterre quelques jours avant; qu'enfin Longa, avec ses Espagnols, était devant Biriadou, prolongeant les Espagnols de Freyre. A San-Antonio était la 4^e division et un peu en avant la brigade Inglis de la 7^e.

Soult n'a pas réussi, nous en convenons; mais, entre les deux dispositifs, le sien était encore le plus académique, et, en ce qui concerne Wellington, la dissémination de ses éléments était une chose qui sautait tellement aux yeux qu'il avait recommandé partout de faire des redoutes, des abatis et de recevoir les Français dans une sorte de camp retranché.

Là, par exemple, où il faut le louer, c'est dans son attaque de la division portugaise et de la 7^e division anglaise sur Urdax et des Espagnols de Giron sur Sarre.

Cette attaque, survenant dans l'après-midi, au moment où Soult allait de nouveau essayer d'emporter Saint-Martial de vive force, fit le succès de la journée. Ce n'était qu'une dé-

monstration, a dit Wellington ; mais c'était une démonstration si appuyée que l'idée de voir son adversaire venir s'interposer, lui qui avait de gros effectifs qui allaient s'augmenter des 10.000 hommes du blocus de Saint-Sébastien, arrêta toutes les tentatives des Français pour s'ouvrir le chemin d'Oyarzun, en quoi l'on fit bien.

Dans sa deuxième offensive de septembre, comme dans la précédente, il est certain que Soult avait insisté à nouveau, aussi bien auprès du ministre (le duc de Feltre) qu'auprès du maréchal Suchet, pour que ce dernier fit une démonstration vers Saragosse, afin de détourner l'attention de Wellington, menacé ainsi sur son flanc droit. Il est intéressant de mettre sous les yeux des lecteurs les pages principales de la correspondance échangée à ce sujet :

Tout d'abord, voici ce que dit Suchet dans ses *Mémoires* :

« Le maréchal duc de Dalmatie, qui commandait les Pyrénées occidentales et dont tous les efforts tendaient alors à délivrer Pampelune, avait proposé un projet par lequel l'armée d'Aragon aurait menacé le flanc droit de Wellington en se portant sur Saragosse et Jaca. (Il s'agit là de la proposition faite en juillet - août ; dans ce moment-là, Saragosse et Jaca étaient occupés par nous, cette marche coïncidant avec celle du maréchal Soult sur Pampelune.)

» Mais, dans ce mouvement, la petite armée d'Aragon courait de grands risques, et son éloignement de Catalogne compromettrait fort la frontière orientale. Le ministre le sentit, et le maréchal Soult lui-même reconnut les difficultés.

» Cependant, comme on annonçait un envoi de conscrits en septembre, le duc de Dalmatie espéra tirer parti de ce renfort pour faire un nouvel effort. Il proposa alors au maréchal Suchet de se réunir à lui avec les armées d'Aragon et de Catalogne à Tarbes ou à Pau et d'entrer ensuite en Aragon ensemble, par Oloron et Jaca. Il en écrivit au ministre.

» Le maréchal s'empessa de répondre aux ducs de Feltre et de Dalmatie, pour leur faire ressortir qu'il se voyait au regret d'évacuer les places de Catalogne, et qu'il ouvrait ainsi la

frontière à l'armée anglo-espagnole et exposait la France à une invasion. Dans la marche projetée antérieurement en Aragon, le long de l'Ebre, il aurait pu avoir l'espoir d'attirer l'ennemi à lui, attendu qu'une armée a toujours l'obligation, plus ou moins, de suivre les mouvements de l'adversaire. Ici, au contraire, il l'attirait lui-même dans les départements du Midi.

» Il représenta ce danger d'une marche des Pyrénées orientales aux occidentales, ajoutant, de plus, que, la route de Jaca étant impraticable à l'artillerie, il faudrait renoncer à manœuvrer en corps.

» Revenant à ce qui était exécutable, quoique dangereux, il offrit de s'avancer entre l'Ebre et les Pyrénées avec cent pièces de campagne au-devant du duc de Dalmatie, qui déboucherait de Jaca sans artillerie. Mais il fallait, pour cela, porter ses forces actives à 30.000 hommes, avoir reçu assez de conscrits pour en faire des garnisons de places et battre auparavant l'armée ennemie pour la fixer. »

Voici une de ses lettres à Soult, datée du 16 septembre :

« Après vous avoir adressé mes observations sur le plan que vous avez bien voulu me communiquer, je vous en présente un que je crois d'exécution moins dangereuse. Cependant, je ne puis me dissimuler qu'il présente aussi de graves inconvénients. Le moindre retard dans l'exécution de la combinaison des deux corps causerait la perte de l'un ou de l'autre et celle de l'artillerie tout entière.

» En conséquence, je crois qu'il faut réfléchir avant de prendre un parti. Je sens comme vous, et c'est pour moi un sujet de vives inquiétudes, combien il importe de rétablir les affaires en Espagne et d'éloigner le danger des frontières de l'Empire. Je conçois qu'en prolongeant la situation défensive, les places attaquées sont exposées à tomber; mais cet inconvénient peut-il être mis en balance avec celui qui résulterait de la perte de deux armées? On ne pourrait les remplacer, et leur défaite ouvrirait la France à l'ennemi.

» Votre Excellence veut bien me dire que, dans le cas d'une réunion, qui porterait nos forces à 70.000 ou 80.000 hommes, vous et moi commanderions, et que notre accord serait le ga-

rant de nos succès. Je lui répondrai qu'en pareil cas je m'empresserais de recevoir ses ordres, bien persuadé que l'unité de commandement est indispensable. Je conviendrai seulement avec vous, Monsieur le Maréchal, qu'à la distance où nous sommes, les ordres de détail sont souvent inexécutables et que le commandement général doit se borner à de grands mouvements avec les modifications que les circonstances exigent. »

Les *Mémoires* de Suchet ajoutent :

« Les objections du maréchal Suchet contre le plan de réunion à Pau parurent fondées. Le maréchal Soult lui écrivit, le 29 septembre, qu'il adoptait son contre-projet et en allait préparer l'exécution. Le ministre, auquel on en avait référé, approuvait, mais en ajoutant qu'il ne fallait guère compter sur le renfort de conscrits demandé, ce qui changeait beaucoup les affaires.

» Pendant ces incertitudes et contradictions, les événements se pressaient. Saint-Sébastien succombait le 8 septembre; Pamplune touchait au terme de sa défense. Le 7 octobre, Wellington forçait la Bidassoa et transportait en France le théâtre de la guerre. »

Deux lettres du ministre, du reste, éclairent bien le sujet.

La première est du 13 septembre, l'autre du 2 octobre, toutes deux à Suchet :

« 13 septembre. — Instruit comme vous l'êtes, par les lettres du duc de Dalmatie, de la part assignée dans ses projets aux armées d'Aragon et de Catalogne, vous devez, de votre côté, et dès ce moment, vous mettre en mesure de concourir au plan général et disposer vos moyens de manière que, dès que l'empereur y donnera son assentiment, vous puissiez mettre en mouvement les troupes en laissant les places de Catalogne et d'Aragon en état de défense.

» Cependant, comme, à côté des avantages du plan, les conséquences pourraient entraîner, en cas de non-succès, des difficultés sérieuses; que l'exécution est circonscrite dans un espace de temps très rapproché, au delà duquel le but s'évanouit; enfin, comme il peut se trouver de votre côté des obstacles im-

possibles à vaincre ou des périls trop manifestes, je vous prie de ne me laisser rien ignorer de ce qui peut influencer sur le parti à prendre et de me communiquer, sans réserve, tout ce qui peut confirmer l'adoption du plan ou son ajournement. Il s'agit ici de l'honneur des armes impériales et de la sûreté de l'empire. »

« 2 octobre. — Vos dernières dépêches acquerront un nouveau degré d'intérêt aux yeux de l'empereur par l'exposé de votre plan d'opération et surtout l'assurance que vient de me donner M. le maréchal Soult, qu'il renonçait au sien et adoptait le vôtre avec empressement. Il ne s'agit plus que d'avoir l'approbation de Sa Majesté, auquel je l'ai fait savoir.

» M. le duc de Dalmatie paraît être sur tous points d'accord avec vous; mais il est des points qu'il n'a pas approfondis et sur lesquels je ne puis vous laisser en pleine confiance.

» Parmi vos bases, vous semblez supposer qu'à l'aide de conscrits dont la levée s'exécute, les corps seront portés à un certain degré de force qui fera monter vos effectifs. Votre Excellence compte sur ce renfort comme prochain et regarde même les conscrits comme des soldats utilisables pour marcher et combattre. La raison et la prévoyance ne me permettent pas de voir la chose du même œil. Les levées présentent toujours des déficits; les mesures à prendre pour leur armement et leur instruction première entraînent toujours du retard.

» Le projet d'opération de Votre Excellence ne peut être complet que s'il prévoit ces difficultés et crée les moyens d'y suppléer. En tout cas, en attendant les ordres de l'empereur, toutes les dispositions devront se continuer dans la supposition d'une exécution prochaine. J'attends une réponse, que M. le duc de Dalmatie ne désire pas moins que vous, pour lever les incertitudes. »

2^e SÉRIE D'OPÉRATIONS

Défensive du maréchal Soult (septembre). 1^{re} offensive de Wellington (7, 8 et 9 octobre). Combat de Vera.

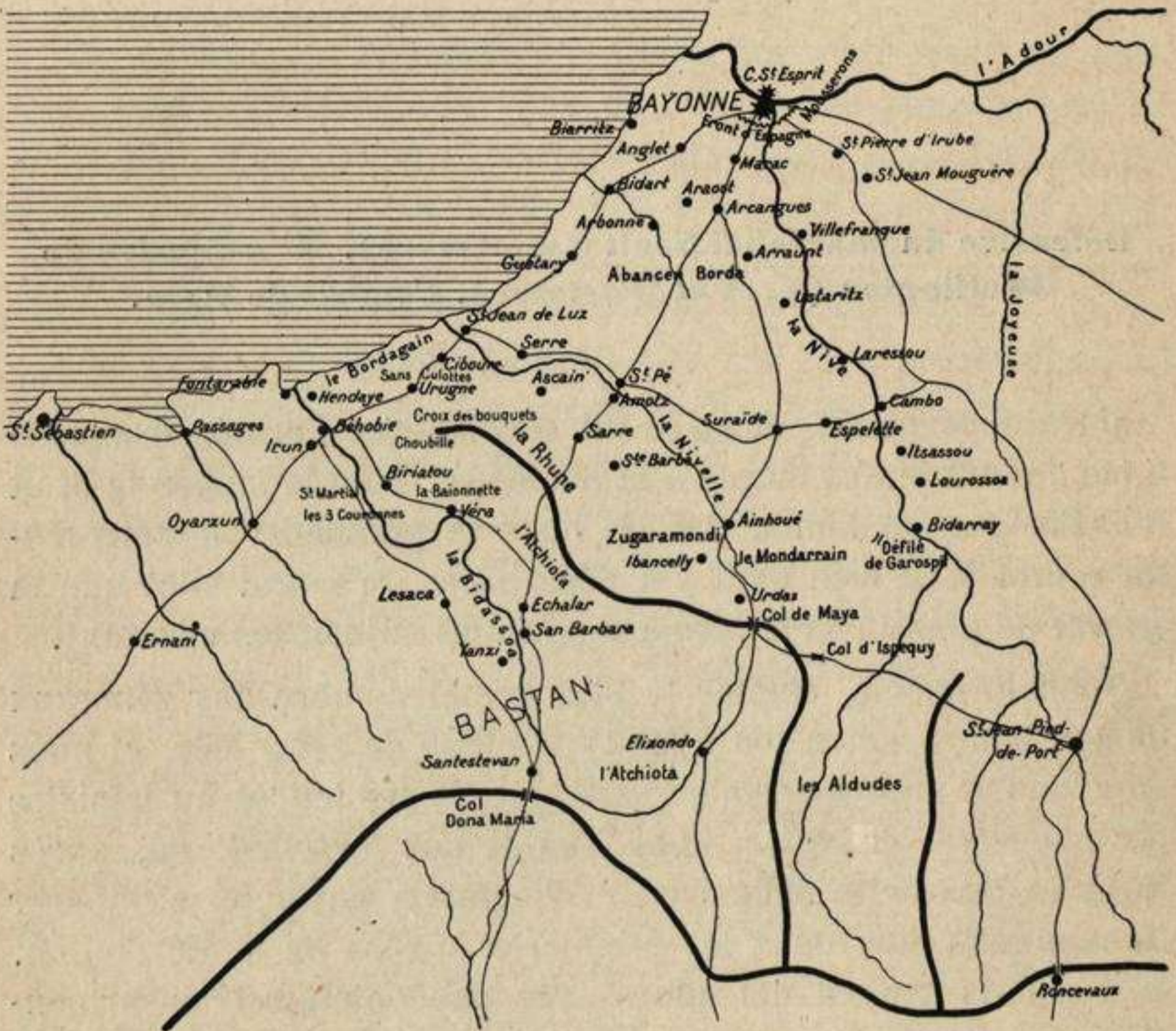
On a souvent dit, et on le dit encore, que l'armée française a été de tout temps inapte à la défensive. Tout le monde le croit à l'étranger, et l'on a fini de nous le persuader à nous-mêmes, tant et si bien qu'il y a déperdition de moral sitôt que la guerre ne prend pas la forme de grandes enjambées en avant.

Soult lui-même, comme le plus grand nombre des généraux de son temps, sinon tous, était imprégné de cette idée, et nous en avons la preuve certaine dans une de ses lettres au ministre de la guerre, datée de Saint-Jean-de-Luz (octobre), où, après avoir exposé cette offensive de Wellington qui a pu s'emparer de positions que, dans les premières années de la Révolution, nos soldats avaient défendues avec une opiniâtreté insurmontable, il ajoute :

« Alors, il est vrai, il y avait un élan qui n'existe plus aujourd'hui, malgré tout ce qu'ont pu faire acquérir aux troupes l'expérience et l'habitude de combattre. »

C'est que Napoléon lui-même ne comprenait pas la défensive; il avait toujours attaqué les autres et ne s'était jamais défendu : donc, de ce côté, il ne pouvait avoir fait d'élèves.

Tous les généraux de cette période, et de 1830, et du deuxième empire, n'étaient pas bercés avec des idées de résistance sur place, derrière des tranchées, où l'on attendrait pu-



2^o PARTIE DES OPÉRATIONS. — LES OFFENSIVES DE WELLINGTON (1813)

rement et simplement l'assaillant, le doigt sur la détente. 1870 en est une preuve. Et, comme ces idées de défensive, qu'on avait voulu inculquer du jour au lendemain à une armée qui n'y était pas préparée, ont eu l'insuccès que l'on sait, les observations que l'on peut faire sur notre inaptitude s'en sont peut-être accrues.

Que devait alors faire le maréchal Soult, qui, lui-même, on le voit, n'était pas, il s'en faut, un défensif? Il venait d'user ses forces en deux actes offensifs aussi vigoureux que possible et était pris dans un dilemme : ou recommencer, et c'était courir à un nouvel insuccès, ou s'en aller loin, derrière l'Adour au moins, et laisser le champ libre à l'invasion, et c'était pis encore.

C'était en se débattant dans ce dilemme que, toujours en quête de combinaisons, il avait demandé l'arrivée de Suchet, abandonnant la Catalogne, sauf quelques places, et venant, de l'Est à l'Ouest, donner dans le flanc de Wellington, tandis qu'il le reprendrait de front.

Naturellement, Suchet n'avait eu garde de donner un avis favorable à une entreprise qui ne présentait aucune garantie d'espérance, l'obligeait à remonter la vallée de l'Ebre pendant vingt ou vingt-cinq jours, poursuivi par les coalisés de Catalogne et ayant devant lui les obstacles que Wellington ne manquerait pas de lui opposer, ayant assez de forces pour faire face à deux côtés.

Et, d'ailleurs, comme nous le verrons dans la suite, sans amitié pour Soult, tenant à ses prérogatives de chef isolé, il n'acceptait pas du tout que le titre de « lieutenant de l'empereur en Espagne » conférât à son collègue aucun droit, et il avait continué, depuis juillet, à correspondre directement avec le ministre de la guerre et avec l'empereur, ce qui lui donnait le droit de se considérer comme indépendant. S'étant acquis dans son gouvernement de la Catalogne de beaux titres de gloire, il ne tenait pas du tout à s'embarquer dans une aventure où toute cette réputation pouvait sombrer.

Outre qu'il n'avait pas dressé ses officiers aux travaux défensifs, l'empereur ne leur avait jamais donné de leçons sur la

guerre de montagne. Il avait su, dans toute son épopée, qui allait s'éteindre, amener ses adversaires sur des plateaux peu accidentés. Plein de confiance en lui-même, plein de confiance en ses troupes, il aimait les grands champs de bataille, où il pouvait tout voir, tout diriger et déterminer lui-même, avec ses réserves, le moment décisif du « coup de chien ».

Les événements de juillet et d'août, malgré l'insuccès de nos armes, montraient que nos soldats eussent été aussi aptes que d'autres à la guerre de montagne. Ceux de septembre vont faire voir que, pour remuer la terre, ils ne le cédaient à personne ; et même, peut-être, on eût pu leur faire le reproche d'en avoir trop remué, ce qui disséminait les forces et les énergies. Mais comment faire ?

Lorsqu'on regarde la carte d'état-major pour y suivre les événements de cette période, on est un peu surpris. C'est un semis de hachures au milieu desquelles il est bien difficile de discerner de suite les dispositions générales de la topographie des Basses-Pyrénées. La carte moins détaillée, à une échelle beaucoup plus petite, n'est pas non plus faite pour nous fixer à ce sujet.

Cela tient, nous le croyons du moins, à ce que la frontière, dans cette partie, est tout à fait éloignée des Pyrénées proprement dites. Les vieux géographes, qui écrivaient des livres d'instruction au coin de leur feu, sans avoir rien vu le plus souvent, vous disaient volontiers que la chaîne des Pyrénées, à partir du pic d'Anie à la source du petit gave d'Aspe, s'étendait peu à peu, en diminuant de hauteur jusqu'à la mer, à l'embouchure de la Bidassoa, où elle venait finir sous forme de collines arrondies. Cette méthode s'est perpétuée dans nombre de géographies. Elle nous a paru avoir pour but de continuer la distinction des Pyrénées françaises en « orientales, centrales, occidentales ».

La géographie si répandue du général Niox dit expressément : « On a quelquefois étendu le nom de Pyrénées à l'ensemble de la muraille montagnaise qui s'élève depuis le cap Creux, sur la

Méditerranée, jusqu'au cap Finisterre, à l'angle nord-ouest de l'Espagne; mais les Pyrénées proprement dites doivent être limitées, à l'ouest, à la vallée de la Bidassoa et à la route d'Irun à Pampelune. Elles se prolongent au delà par la Cordillera Cantabria.

Il n'y a là, du reste, qu'une simple discussion orographique, sans importance pour notre sujet. Le fait indiscutable, c'est la difficulté de se bien rendre compte de la topographie du pays. On ne peut la deviner que par l'hydrographie. Celle-ci, très compliquée elle-même par la multitude de torrents que cette haute chaîne fait naître, est plus simple dans sa structure.

Au Nord, un fleuve, l'Adour, qui prend sa source au Pic du Midi, à 160 kilomètres à vol d'oiseau de la mer, et que la pression de tous les chaînons détachés du nord de la grande chaîne oblige à faire un détour, mieux un arc de cercle de 340 kilomètres pour venir aboutir à Bayonne.

À Sud, un autre fleuve, de plus petite importance, n'ayant que 70 kilomètres de cours, espagnol pendant la moitié du parcours, franco-espagnol pendant l'autre.

Entre les deux, un petit fleuve, moins important encore, la Nivelle, à peu près à mi-chemin de l'un et de l'autre; parcours de 45 kilomètres.

Voilà déjà l'ossature orographique déterminée dans ses grandes lignes et simplifiée.

Elle se complique par la multitude des affluents de gauche de l'Adour, affluents dont nous retrouverons un certain nombre dans le courant de la manœuvre du maréchal : le Gabas, le Louis, le Lewy, le gave de Pau, la Bidouze, l'Aran, l'Ardanabia, la Nive.....

Si l'on ajoute que chacun de ces torrents est lui-même alimenté par de plus petits sur ses deux côtés, et qu'il y en a quarante en tout, on se rend compte de la complication montagneuse du pays.

En faire la description serait une œuvre inutile; le lecteur lui-même la démêlera facilement au fur et à mesure des événements, qui, eux-mêmes, sont, on le verra, une suite de conséquences de la topographie.

Après son insuccès du 31 août, — insuccès que l'état-major anglais a, nous n'avons jamais su pourquoi, car il n'était pas dans les pensées du maréchal, attribué à trop de précipitation, — il était naturel que chacun vînt reprendre ses emplacements, puisqu'ils avaient été choisis dans le but de couvrir la frontière et que l'on rentrait dans ces conditions primitives.

Si le maréchal Soult, a dit le chef d'état-major de Wellington, avait renouvelé, avec des troupes fraîches en soutien, son assaut de Saint-Martial, il avait toutes chances pour y réussir. Qu'avait-il à craindre? Un mouvement de Wellington sur sa gauche, venant s'interposer entre son centre à Ainhoué et sa gauche à Saint-Jean-Pied-de-Port? Mais lord Wellington était, à cette époque, absolument décidé à ne pas envahir la France et n'avait jamais songé à lancer ainsi en avant son centre et sa droite.

C'est là un procédé de discussion peu admissible. Un général habile peut, sur certains mouvements qu'il voit ou dont il est prévenu, déduire quelquefois les idées d'un adversaire, mais il ne peut avoir, sans indication préalable, la pensée de ce qu'il veut ou ne veut pas faire. Ce serait de la divination. Et, en 1813, les idées sur le somnambulisme étaient encore dans l'enfance.

Donc, Clausel était revenu dans ses camps, en avant d'Ascain; Darmagnac, Maransin à Ainhoué et à Suraïde. Saint-Sébastien était définitivement au pouvoir des Anglais, quoique le gouverneur Rey se fût réfugié dans le réduit de la place, sur le mont Orgullo, et parlait tout haut de son intention de s'y défendre *in extremis*.

Pampelune était toujours bloquée, et il ne pouvait être question de renouveler l'offensive du mois de juillet pour aller la délivrer. On savait que les cols étaient bien garnis : on y avait amené du canon, on avait barré par des tranchées tous les chemins. C'eût été une entreprise trop douteuse dans ses résultats.

Il fallait se consacrer purement et simplement à la défense stricte de la frontière.

On se demandait même si on en aurait le temps, car ce n'était pas chose simple, avec une si petite armée, de couvrir un pareil

front, plus de 50 kilomètres à vol d'oiseau, et 50 à 55.000 hommes tout au plus (1).

Tous les jours, Soult appréhendait une attaque. Il avait compris que Wellington ne voulait pas se faire envahisseur en laissant derrière lui Saint-Sébastien occupé par Rey. Le 31, Saint-Sébastien était pris, et il admettait encore qu'il attendît la capitulation finale. Elle eut lieu le 8. Ce jour-là la rade était à la disposition des Anglais. Il restait, il est vrai, Pampelune occupée encore par le général Cassan; mais que pouvait-il avec ses quelques centaines d'hommes (2) ?

(1) Les situations de ces périodes sont fort difficiles à établir d'une façon correcte. On avait bien, au quartier général de l'empereur et au ministère, des états pour être au courant, mais ces états, qu'on grossissait à plaisir, sont fort sujets à caution. Celui de septembre, du ministère, indique 74.000 hommes environ, mais 18.000 dans les hôpitaux. Il nous a semblé que le chiffre 50 à 55.000 était l'expression la plus vraie.

(2) On a souvent raconté le siège de Saint-Sébastien, et nous-même en avons fait l'objet d'un travail de recherches qui n'est pas sans intérêt pour remémorer les exploits de nos soldats d'Espagne. Dans un ordre d'idées analogue, le blocus de Pampelune mérite lui aussi son histoire. Il y avait là, comme à Saint-Sébastien, un général commandant, dont l'exemple est des plus suggestifs pour des soldats.

Pampelune était, en 1813, une ville de 15.000 habitants environ, assez bien fortifiée, autant par la nature, qui fait couler au pied des murs, sur la moitié de leur développement, le torrent de l'Arga, que par les ingénieurs, qui, sur les deux autres côtés, avaient fait une enceinte très soignée avec fossés, demi-lunes et postes avancés, le tout dominé et couvert par une belle citadelle, conditionnée dans toutes les règles de l'art d'alors.

C'est probablement à cela qu'elle dut de ne pas être assiégée, vu la difficulté d'amener un gros parc de siège. De plus, Wellington tenait à ne pas se séparer de ses divisions anglaises, et il en aurait fallu au moins une pour un siège; tandis que, pour un blocus, les Espagnols d'O'Donnell, renforcés par la division espagnole de don Carlos, suffisaient.

L'activité de la garnison est absolument remarquable, surexcitée qu'elle était par le besoin de faire des vivres à l'extérieur. Durant la fin de juin et les premières semaines de juillet, elle faisait des sorties presque tous les jours, souvent heureuses, quoiqu'elle fût entourée par un corps de 10.000 hommes.

Quand vint septembre, il n'y avait plus de viande. Les soldats avaient encore un peu de blé, mais ils vivaient de chiens, de chats, de rats surtout. On était sans nouvelles de l'extérieur.

Cette situation allant en empirant, Cassan se décida, le 10 octobre, à essayer une trouée; mais il avait pour cela trop peu de monde. Le 26, il offrit de s'en aller et de rentrer en France avec sa troupe, avec engagement de ne pas servir pendant un an. On refusa.

Puis il déclara qu'il allait faire sauter la citadelle, éventrer les murailles

Il n'y avait, à avoir Pampelune, que la petite gloriole, très naturelle du reste, de pouvoir dire que la capitale de la Navarre avait été rendue aux Espagnols; mais on n'avait, en réalité, au mois de septembre, pas à s'en inquiéter, à moins qu'on n'eût besoin des troupes d'O'Donnell, et Wellington n'y tenait guère et s'exprimait tout haut sur leur sujet avec un sentiment très accusé semi-méprisant.

L'attaque n'arrivait pas, le mois de septembre entier se passa sans le moindre mouvement, et Soult en profita pour se mettre en une défensive aussi bonne que possible, quoique ce fût difficile en raison de la grande étendue et de la forme si irrégulière de la frontière, chacun des généralissimes paraissant tenir à en faire une sorte de zone neutre.

L'armée de Soult, réduite, nous l'avons dit, à 50 ou 55.000 hommes, s'étendait à très peu près à la base inférieure d'un triangle dont le sommet serait à Bayonne et dont les routes d'Irun à droite et de Saint-Jean-Pied-de-Port à gauche seraient les côtés. Base de 50 kilomètres peut-être à vol d'oiseau, mais avec des complications montagneuses qui triplaient les distances.

Reille, avec ses divisions, était à droite. Il occupait la ligne de la Nivelle, de Saint-Jean-de-Luz à Ascain, ayant devant lui une ligne avancée sur les hauteurs de la rive droite de la Bidasoa, depuis la hauteur dite « la Baïonnette » jusqu'à la mer.

A sa gauche était Clausel, masqué par la Rhume, qui est la cime dominante et aussi la clef du pays, étendant ses camps dans le grand arc de cercle que fait la Nivelle avant de remonter vers le nord-ouest pour gagner le golfe de Gascogne.

A gauche encore de Clausel, les divisions de d'Erlon étaient

et qu'il s'ouvrirait un passage, dût-il y laisser tout son monde. A quoi Wellington (ceci est historique et typique) répondit par l'ordre de le fusiller avec tous les officiers s'il était pris, « sa résolution étant contraire aux lois de la guerre ».

Le 31 octobre, il se rendit purement et simplement comme prisonnier de guerre. Il n'y avait absolument plus rien pour vivre. De la garnison de 2.500 hommes environ en juin, 400 étaient morts, 800 étaient blessés, 1.000 étaient alités, avec le scorbut, 125 avaient disparu. On voit bien peu d'exemples pareils.

sur le plateau d'Ainhoué, couvrant le pont de Cambo, qu'on avait garni d'ouvrages sur les deux rives de la Nive.

Reille avait donc en vue l'interdiction de la grande voie vers Bayonne, Clausel les débouchés de Vera et d'Echalar, d'Erlon celui d'Urdax.

Resté à Saint-Jean-Pied-de-Port avec sa division, Foy était solidement établi sur ce point, avait des postes dans la vallée des Aldudes et communiquait avec d'Erlon par Cambo.

La petite réserve de Villate était à Sarre, derrière la Nivelle, entre Reille et Clausel.

Il y avait certes, là, bien des points faibles, mais du moment qu'on avait la décision de barrer partout on ne pouvait guère faire mieux. Avec une armée de gros effectif, il est possible qu'un général élevé, comme Soult, à l'école du maître, eût purement groupé ses forces derrière la Nivelle, avec des troupes de couverture, et attendu l'invasion pour la prendre à temps et à l'endroit le plus favorable. C'est probablement ce que l'on ferait aujourd'hui, et les études du genre de celle-ci sont des espèces de cas concrets où, tout en relisant un peu plus détaillés des événements que l'histoire condense en une ou deux pages, on peut faire le repli de la pensée sur les faits et se demander si, à l'occasion, on n'aurait pas une autre solution.

Telle quelle, ce fut celle de Soult, et nous allons voir ce qui en advint. Il avait, quoi qu'aient pu dire les Anglais, des forces bien inférieures aux leurs, les pertes qu'il avait faites et qu'il pourrait faire ne se remplaçaient pas, comme du côté opposé où l'on pouvait drainer tout ce que l'Espagne, le Portugal et l'Angleterre avaient de soldats possibles, sauf en Catalogne, où l'on craignait trop Suchet pour se dégarnir, mais là on avait ce qu'il faut (1).

(1) Organisée et surtout maîtrisée par Suchet avec une grande habileté, la Catalogne restait en ses mains, en dépit des efforts d'une armée anglo-sicilienne dont le rôle était devenu si difficile qu'en quinze mois elle avait changé sept fois de chef. Wellington n'était pas sans s'en plaindre; à quoi on lui répondait que tous les généraux sur lesquels on aurait pu compter étaient indisponibles.

De guerre lasse, presque décidé, en septembre, à ne faire aucun acte

Soult s'en était donc tenu à une stricte défense et l'on exagérerait certainement autour de lui cette défensive.

Les généraux exigeaient que pas un chemin ne fût coupé d'une tranchée, que pas un plateau n'eût sa redoute, que les crêtes fussent garnies d'un abri couvert. Mais il en fallait beaucoup, il les fallait sur les lignes mêmes de rassemblement et de défense, loin des camps et c'était un travail. On avait convenu que, sur deux divisions, il y en aurait toujours une au travail et que l'autre se reposerait ou ferait, dans la journée, un court exercice pour remettre les hommes en main. Le mois se passant sans qu'on entendît parler d'attaque nulle part on reprenait peu à peu les habitudes de semi-tranquillité des troupes françaises dans leurs bivouacs, exécutant, sans se hâter, les tâches journalières imposées à chaque régiment (1).

Les historiens du temps ont beaucoup discuté sur la nécessité où s'était trouvé Wellington de ne pas s'avancer sans être maître de Pampelune, sans être sûr de l'inertie de Suchet en Cata-

d'envahisseur, il avait offert d'aller lui-même commander en Catalogne, considérant comme bien plus utiles et importantes les opérations contre Suchet.

(1) Si l'on songe qu'à presque un siècle d'intervalle, on trouve encore partout, quand on se promène sur cette partie de la frontière, des traces de fortification passagère, on juge ce que, avec les outils imparfaits d'alors, empruntés aux agriculteurs du pays, on a dû remuer de terre.

Les cartes de l'état-major revisées font encore mention :

De la redoute de la Baïonnette, route de Vera à Biriadou ;

De la redoute des Emigrés, route de Vera à Ascain par le nord-ouest de la Rhune ;

De la redoute de la Rhune, route de Vera à Ascain, à travers la Rhune ;

De la redoute de Marc, route de Vera à Ascain, par l'est de la Rhune ;

De la redoute d'Isoycobisca, route d'Echalar à Sarre ;

De la redoute de Monho, de celle de Sainte-Barbe, de celle d'Errasola ;

De la redoute de Sarre, sur le village ;

Des redoutes d'Arismendi, sur le chemin d'Espelette ;

De la redoute Espagnole, sur le chemin d'Elizondo à Baigorri ;

De la redoute d'Ethocady, sur le chemin d'Elizondo aux Aldudes ;

De celle du Lindoux, sur le chemin des Aldudes à Roncevaux ;

De celle d'Urcule, sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Orbaïceta.

Et bien d'autres que nous ne citerons pas.

Le plus grand nombre ou n'ont joué aucun rôle ou n'ont joué qu'un rôle à peu près inutile, et nous n'en parlons, bien entendu, que pour donner une idée du travail. Des noms, du reste, se retrouveront dans le récit des opérations.

logne, sans être en mesure d'effectifs assez sérieux pour bloquer ou Bayonne, sur sa gauche, ou Saint-Jean-Pied-de-Port, sur sa droite.

Il ne nous semble pas qu'il y ait là une grande vérité. La vraie, c'est que, le 7 octobre, Napoléon quittait Dresde non sans imposer quelques inquiétudes autour de lui, chez Schwartzenberg, chez Blücher, chez Bernadotte.

L'homme, comme disait Bernadotte, était habile à se créer « un retour de fortune » et, de fait, il avait mûri là un plan qui n'a pas réussi, mais qui était œuvre de maître.

C'est du 16 au 19 qu'eut lieu Leipzig.

Et c'est Leipzig qu'attendait Wellington, sans trop l'espérer, car il doutait beaucoup des autres.

Après Leipzig, voyant l'empereur acculé, il se dit qu'il pouvait faire une concession aux idées d'invasion dont on l'entretenait sans cesse. Il n'envahirait pas, dans le sens propre du mot. Il prendrait, sur le territoire français même, « une position menaçante ».

Nous avons dit que le pays entre la Bidassoa et la Nivelle a pour clef les hauteurs de la Rhune. Cela saute aux yeux des gens les moins versés dans les questions tactiques.

C'était la position « menaçante » à occuper.

Mais ce n'était pas chose si facile ; y aller de front était trop risquer, il fallait faire des démonstrations ailleurs pour détourner Soult de son attention sur la Rhune, car le généralissime anglais devait bien penser que son adversaire, lui aussi, considérerait la Rhune comme le plus utile des points de sa ligne et qu'il ferait quelques sacrifices par ailleurs pour conserver ce point.

Le détail des emplacements de Wellington serait sans intérêt, mais son développement fait voir que, lui aussi, avait tenu à un déploiement, et à un grand déploiement puisqu'il faisait la circonvallation de l'armée de Soult.

O'Donnell était au blocus de Pampelune avec sa division et celle de Carlos. Il avait, en avant de lui, au haut de la vallée de Roncevaux, Hill avec la division anglaise (n° 2) ;

A sa gauche, Campbell et ses Portugais étaient aux Aldudes ;
La 3° division était derrière le port de Maya ;

La 7^e division à Zuggaramundi et Urdax ;

A gauche, Giron, avec une division espagnole, était à Echalar, relié à la division légère de Cole (anglaise), qui était à Vera ;

Longa, avec ses Espagnols, couvrait la Bidassoa.

Derrière la 3^e et la 7^e division était la 6^e, en deuxième ligne.

La 4^e était en deuxième ligne derrière la division légère.

Derrière Longa étaient les Espagnols de Freyre, et plus en arrière encore, vers Oyarzun, la 1^{re} et la 5^e divisions anglaises.

C'était un front de 80 kilomètres. Wellington était très occupé toujours, dans les armées qu'il commandait, de ces questions de développement; sa pensée était incessamment portée sur cette partie du travail de son état-major. Il y apportait souvent lui-même des changements dont il réglait le détail. Il aurait voulu, avec son esprit de très grande prudence, parer à toutes les prévisions.

Depuis sa surprise du mois de juillet surtout, où, attendant une attaque sur son centre, il l'avait eue sur son aile droite, son attention était doublement éveillée.

Cette fois, du reste, il voulait être l'assaillant, et il se proposait, sur la droite de Soult, la surprise que celui-ci lui avait faite sur sa droite à lui en juillet.

Des deux côtés, le fond de l'idée avait été et était sage, bien mûri, bien réfléchi. Soult avait voulu, en juillet, éloigner son adversaire de la mer, qui était sa meilleure base, pour l'amener dans la montagne, Wellington voulait, en septembre, pour se conserver cette base, prendre pied sur le territoire français, du côté de la mer.

Il avait fait, à ce sujet, tout seul, sans rien dévoiler de ses intentions, toute une étude. En faisant causer les pêcheurs, il avait su qu'entre le pont de Béhobie (route Irun - Bayonne) et la mer, la Bidassoa était très franchissable par trois gués excellents ; seulement il fallait attendre l'époque des basses marées, c'est-à-dire la première quinzaine d'octobre et, surtout, il ne fallait pas éveiller l'attention ou tout au moins il fallait la détourner.

Dès la deuxième quinzaine de septembre, Wellington commença à créer dans sa ligne une agitation factice.

Il fit venir Mina et ses bataillons de partisans à Roncevaux; il envoya très ostensiblement une division espagnole en formation à Tudela, renforcer le blocus de Pampelune. De ce même blocus il retira une division qu'il envoya à Echalar avec Giron.

Lui-même fit une tournée de ce côté et se montra aux Aldudes et à Roncevaux.

Octobre venu, il envoya Mina aux Aldudes. Campbell, qui y était depuis le commencement de septembre, alla à Maya. Là il remplaça la 3^e division anglaise, laquelle vint à Zugara. Mundi remplaça la 7^e, qui vint à Echalar remplacer Giron, qui obliqua lui-même à gauche vers Alzate, devant la Rhune.

Puis, cette agitation très factice, qui cependant amenait plus de concentration vers le centre qu'il voulait lancer, étant faite, le 6, dans l'après-midi, il lança son ordre d'offensive, un ordre plein de détails où il indiquait point par point ce qu'il voulait qu'on fit.

Nous ne pouvons que le résumer. Il est sans intérêt, il est même, militairement, de mauvais exemple. Il est, à la guerre, des choses qu'on ne peut ni ne doit fixer d'avance. Ce sont de vieilles habitudes, du reste, qu'on avait alors dans les armées, qui se sont perpétuées fort longtemps et avec lesquelles on commence heureusement à rompre (1).

Le premier assaillant devait être Giron avec sa division espagnole, sur la droite de la Rhune, avec ordre de se rabattre vers le port de Vera.

A sa gauche, la division légère poussait sur le port de Vera pour venir se lier à lui.

Longa, qui était à Salins, attaquait en même temps sur la

(1) On trouverait, dans les ordres donnés en Crimée, en Italie, en Algérie, et partout, chez nous, des types tout à fait bizarres de l'exagération des détails d'une attaque, donnés par les généraux. Il en est où l'on fixe le nombre des tirailleurs ou des flanqueurs.

La « jeune » armée japonaise, dans sa lutte très intéressante contre la Chine, était imbue de ces modèles, et il fallut plusieurs actions où les ordres donnés tournèrent à la confusion, où des troupes qu'on croyait faire des avant-gardes se trouvèrent de flanc, où celles de flanc étaient en avant-garde. On avait tout préparé, et rien de ce qui était préparé ne se faisait.

gauche de la division légère, après avoir passé la Bidassoa aux gués ordinaires sur Biriadou.

La 4^e division suivrait les mouvements de la légère et prendrait position à Santa-Barbara tout d'abord.

Voilà pour l'attaque principale.

Cette attaque serait appuyée : à droite, par la 6^e division, qui ferait « une démonstration » sur d'Erlon par Urdax et Zugaramundi ; à gauche, par les Espagnols de Freyre, qui devaient descendre de Saint-Martial, traverser la Bidassoa aux gués au-dessous de Biriadou et chercher à isoler la droite française, laquelle devait être prise à revers et en flanc par la 1^{re}, la 5^e division et la division portugaise. C'est cette dernière masse qui devait utiliser les gués que l'on assurait exister entre Bého-bie et la mer.

Tout, on le voit, était prévu, organisé; le généralissime avait même indiqué le nombre de colonnes que chacun devait former. Rien au hasard, rien à l'initiative d'aucun des chefs. C'était l'habitude, du reste.

Depuis que la frontière était si garnie, Soult avait forcément un moins bon service de renseignements.

Dès le début de septembre, son attention avait été forcément attirée par les mouvements qui se faisaient du côté de Roncevaux ; il en avait conclu à l'intention possible de son adversaire de lui rendre, en sens inverse, son attaque de juillet; puis il avait su qu'on mettait en réparation les pontons de l'équipage à Oyarzun.

Ses affidés, dont quelques-uns approchaient l'état-major anglais, ne voyaient rien qui indiquât cependant un mouvement, le temps était affreux et tout le monde semblait s'installer le plus à l'aise pour quelque temps au moins.

Le motif de cette tranquillité tenait à la nécessité d'attendre les basses marées; mais, cela, Soult ne le pouvait savoir. Aussi y eut-il quelque surprise pour lui et beaucoup de surprise pour ses troupes quand, dans la matinée du 7 octobre, au moment où, après un orage terrible, qui avait duré une partie de la nuit, on entendit tout à coup, vers 8 heures, les canons de

gros calibre retentir sur le Saint-Martial, pour couvrir le passage des gués de la Bidassoa.

C'était la masse de 24.000 hommes de la gauche, qui se précipitait sur nos positions de droite, tandis que 20.000 s'attaquaient à la Rhune.

Le premier moment de surprise sur ces gens si aguerris fut court; mais ce qui fut long, fut la remise en main des divisions qui, ce jour-là, étaient parties du camp pour aller travailler par groupes aux ouvrages de fortification. Comme il y en avait une sur deux, c'est avec la moitié de l'effectif seulement que l'on fit face à la poussée de cette avalanche.

Soult avait passé la nuit à Espelette. C'est là qu'il vit tout d'abord la poussée de la 6^e division anglaise et des Portugais contre d'Erlon. Sa première pensée fut donc que l'adversaire venait le saisir à son point faible, là où l'interruption était forcée entre Foy et le reste de l'armée; mais il vit bien vite que ce n'était qu'une démonstration, peu heureuse du reste, car les Portugais avaient voulu aller trop vite et la réception avait été des plus rudes.

Il courut donc vers l'extrême droite qui l'inquiétait bien davantage. Là, Reille avait, avec une seule division au début, division qui se grossissait peu à peu, ce qui était peu heureux du reste, des bataillons de l'autre à mesure qu'ils arrivaient, soutenu un effort des plus violents.

Sous la pression continue de la 5^e division anglaise, de la division portugaise, qui venaient de passer les gués sans difficultés, il avait vu sa droite refoulée peu à peu de la hauteur de la Croix-des-Bouquets, sa gauche refoulée par les Espagnols de Freyre, qui avaient passé les gués auprès de Biriadou et s'étaient précipités sur le Mandale trop peu défendu.

Seulement, à Urrugne, on s'était trouvé en face d'une ligne de tirailleurs renforcés de quelques bataillons et de quelques canons de Villate et il avait fallu s'arrêter.

Le véritable combat ayant pour but l'occupation de la Rhune se passait au-dessous. Là aussi, il y avait eu quelque surprise, mais la division Taupin, qui gardait la position, fit bonne con-

tenance néanmoins devant les efforts de Giron qui descendait d'Ivantelly avec la division anglaise n° 4 pour gagner le chemin de Vera à Sarre, et celui de Vera à Biriadou où allait aussi se porter la division espagnole de Longa.

Les récits du temps ont raconté toute une suite d'épisodes sur cette attaque, qui fut, en raison de la difficulté topographique, plutôt une série de mouvements fort décousus. Nous la résumerons en disant qu'en dépit du flot de 24.000 assaillants contre les deux petites divisions de Taupin et de Conroux, Clausel tint bon toute la journée, semant les pentes d'accès de plus de mille coalisés tués ou blessés.

Le soir, après une tirailerie inutile de plusieurs heures, les assaillants durent s'arrêter sans avoir pris pied sur le plateau de la Rhune et déclarer que dans les conditions où il se trouvait le plateau était imprenable de front.

En fait, au centre, on avait tenu bon; la droite seule avait été prise tellement de flanc par le passage des gués près de la mer, qu'il avait fallu reculer sur les hauteurs d'Urrugne, en laissant sur le terrain 400 tués ou blessés et, ce qui était plus grave, les canons d'une batterie.

*La gauche, nous entendons d'Erlon, avait rendu toute reprise d'attaque impossible dans la journée, la division portugaise ayant eu de ce côté un insuccès marqué.

On a appelé ce combat le deuxième combat de Vera, parce que c'est au Puerto-de-Vera que la lutte avait été la plus vive (1).

La nuit du 7 au 8 se passa, de part et d'autre, le doigt sur la détente et, soit fatigue, soit que l'on désirât s'en tenir, du côté des Anglais, aux positions acquises, du côté des Français à une défensive absolue, il n'y eut pas un mouvement jusqu'au milieu de l'après-midi.

Wellington étudia toute la matinée un moyen de s'établir définitivement sur la Rhune. L'aborder de front de nouveau semblant trop risqué, il se décida, vers 3 heures, à faire faire aux 6° et 7° divisions une démonstration sur Sarre et sur Amotz, pour menacer Clausel dans sa retraite.

(1) Et aussi pour ne pas le confondre avec le combat de Vera, du 31 août précédent.

Pendant ce temps, les divisions espagnoles s'entassaient au pied de la Rhune, sur la pente qui domine vers Sarre, et qui est beaucoup plus accessible que le front.

Il y eut, jusqu'à la nuit, échange de coups de fusils, sans tentative hardie, seulement les régiments de Clausel et Clausel lui-même, redoutant d'être coupés et enveloppés, rétrogradèrent pendant les ténèbres vers les hauteurs de Sarre, le long de la Nivelle.

Le 9, au matin, la Rhune fut trouvée évacuée, mais quand la 7^e division voulut aborder Sarre, elle se buta à une résistance énergique, et il s'en fallut de peu qu'elle ne fût ramenée tambour battant en arrière et qu'on ne fût rejeté sur la Rhune.

COMBAT DU 7 OCTOBRE

Rapport du maréchal Soult.

Saint-Jean-de-Luz (18 octobre).

« Votre Excellence a vu, par mes rapports journaliers, que je m'attendais à une nouvelle attaque de l'ennemi et que je faisais des dispositions non seulement pour le repousser avec vigueur, mais aussi pour affermir les troupes dans leurs positions. Je n'ai été intimidé ni par l'avantage qu'il a obtenu le 7 de ce mois, ni par la grande supériorité de ses troupes, ni enfin par ses démonstrations offensives. J'ai considéré que, dans l'état actuel des affaires, je devais plutôt me préparer à livrer une bataille générale dans une bonne position, que de courir la chance de combats partiels sur des positions que je ne pouvais ni garder ni défendre, après les avoir reprises, en raison de leur étendue.

» J'ai aussi considéré que, si j'éprouvais un échec dans une de ces attaques isolées, je serais, le lendemain, dans la nécessité de repasser la Nive et peut-être même l'Adour, par suite de l'impossibilité où je me trouvais de dégarnir les autres points de la ligne pour renforcer les points affaiblis; attendu que l'armée est partout en présence de l'ennemi et que toutes les divi-

sions ont devant elles, à portée de fusil, plus de troupes qu'elles n'en peuvent mettre en bataille.

» Les positions de la rive droite de la Bidassoa, dont l'ennemi s'est emparé, sont sans doute importantes. Dans la dernière guerre, elles furent en partie occupées par nos troupes, mais elles n'étaient pas menacées par une armée aussi formidable que celle que j'ai devant moi. Alors aussi, il y avait un élan qui n'existe plus aujourd'hui malgré tout ce qu'ont pu faire acquérir aux troupes l'expérience et l'habitude de combattre.

» J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de relire ma correspondance. Elle y verra que j'ai toujours considéré ma position comme trop étendue, en raison de l'impossibilité où je me trouve de faire arriver à temps du secours sur tous les points d'attaque, et que je ne pourrais empêcher l'ennemi de forcer quelques-uns de ces points, parce qu'il pourrait les attaquer avec une supériorité de forces qui ferait aussitôt tourner la chance en sa faveur, sans que pour cela il fût dans la nécessité de dégarnir le reste de sa ligne.

» Mon opinion est tellement fixée à cet égard, que, militairement parlant, je regarde l'événement du 7 comme avantageux, parce que l'armée se trouve plus concentrée et qu'elle a sa droite beaucoup mieux appuyée qu'auparavant. En disant cela, je fais naturellement abstraction de la pensée que j'éprouve à voir une partie de l'armée ennemie campée sur un territoire qui appartient à l'empire français.

» Sans doute, l'offensive nous convient mieux que la défensive, mais, pour prendre l'offensive, il faut être au moins à parité de forces avec l'ennemi, ou pouvoir, par un mouvement rapide, transporter sur un autre point le théâtre des opérations, sans craindre de découvrir momentanément une partie de la frontière. Tel est le but que je me proposais, lorsque j'ai présenté à Votre Excellence un projet d'opérations sur l'Ebre, par la ligne de Jaca et de Saragosse, lequel ne pouvait cependant être entrepris qu'après que le grand camp retranché de Bayonne serait terminé, et en vertu de la décision expresse de l'empereur que Votre Excellence a dû demander.

» Je passe aux événements du 7 de ce mois.

» La division du général Maucune était en ligne depuis la gauche de Biriadou jusqu'à Hendaye. La 9^e division, aux ordres du général Boyer, était en réserve au camp, à gauche d'Urrugne, pour la soutenir. Depuis plusieurs jours, j'avais directement prévenu les généraux que l'ennemi se proposait de nous attaquer et je leur avais prescrit les dispositions nécessaires. Dans la nuit du 5 au 6 et dans celle du 7 au 8, on entendit des mouvements de voiture du côté d'Irun; l'ennemi ne commença à passer la Bidassoa qu'entre 6 et 7 heures; il était grand jour et on avait eu le temps de voir former ses masses. La 7^e division était trop faible pour lui résister; la 9^e aurait dû la joindre beaucoup plus tôt, mais elle n'arriva au bas de la Croix-des-Bouquets que lorsque l'ennemi en était encore maître. Cependant elle s'engagea et facilita le mouvement rétrograde de la 7^e division. Les troupes firent bonne contenance et se retirèrent en arrière d'Urrugne pour s'appuyer aux ouvrages du camp retranché de Bordegain.

» La division de réserve, commandée par le général Villate, qui était placée entre Ascain et Serres, avait pour instruction de se porter rapidement sur le contrefort situé entre Olhet et Ciboure, pour soutenir les troupes chargées d'attaquer la Baïonnette et la ligne de la Bidassoa. Elle arriva à propos et sa présence contribua à arrêter le mouvement des ennemis.

» J'ai témoigné à M. le comte de Reille mon étonnement de ce que la 9^e division était arrivée trop tard à l'appui de la 7^e. Il m'a répondu qu'il l'avait fait partir aussitôt qu'il avait été prévenu que l'ennemi attaquait; mais c'était trop tard, elle aurait dû être rendue sur le terrain au point du jour.

» Aujourd'hui, je ne puis que vous adresser la copie du rapport de M. le général Clausel, qui reconnaît la faute qu'il a commise en négligeant de faire reprendre, pendant la nuit du 7 au 8, l'ermitage de la Rhune, que je lui avais expressément recommandé de tenir jusqu'à la dernière extrémité et qui fut abandonné, sans avoir été attaqué, par le major du 12^e léger et le colonel du 34^e de ligne, ainsi que l'avait été la redoute Sainte-Barbe, en avant de Sarre, que je fis reprendre dans la nuit du 12 au 13 de ce mois.

» J'avais plusieurs raisons de croire que la principale attaque des ennemis aurait lieu sur Ainhoué, et je m'y trouvais rendu le 7 au matin, lorsque l'engagement commençait; mais ayant reconnu que ce n'était qu'une fausse attaque, je me portai rapidement à la droite, où j'arrivai lorsque tout était fini.

» J'ayouerai avec peine à Votre Excellence que, si, sur notre droite, l'ennemi avait poussé son attaque avant mon arrivée, il est probable qu'il serait rentré à Saint-Jean-de-Luz, par suite du peu de confiance que les généraux avaient dans leurs moyens de défense; c'est aussi cette considération qui me fait depuis longtemps tenir de préférence à la droite et que je ne m'en éloigne que lorsque le service est parfaitement assuré et que les reconnaissances sont rentrées. Actuellement que les retranchements avancent vers leur perfection, on est plus confiant et on serait inexpugnable.

» D'après ce rapport, Votre Excellence pourra fixer son opinion sur l'événement du 7 de ce mois, sur les motifs de mon inaction apparente et sur les fautes qui ont été commises. Elle sera donc à même de rendre compte à l'empereur.

» J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Duc, d'ajouter au rapport que vous ferez à l'empereur, que le commandement ne m'a jamais paru si difficile que dans les circonstances où je me trouve, et que je désire vivement que Sa Majesté daigne confier celui dont je suis revêtu à des mains plus habiles que les miennes. »

I^{re} OFFENSIVE DE WELLINGTON

Observations.

Aux appels du 10 octobre, il manquait, suivant les situations, 1.600 hommes aux coalisés et un peu moins aux Français. Ce chiffre est relativement peu de chose si l'on songe à l'étendue de l'opération.

Militairement, il prouve qu'il n'y eut d'engagé que des têtes de colonne de la part des Anglais et que la résistance des Fran-

çais, soit qu'ils aient été beaucoup plus surpris qu'on ne l'a dit, soit qu'ils n'eussent pas confiance, fut médiocre.

L'état-major anglais raconte, dans son rapport, qu'il perdit un certain nombre de soldats qui, croyant le terrain libre, descendaient, même pendant l'action, dans les fermes et les hameaux français et y furent ramassés ivres par les troupes lorsqu'elles reprenaient l'avantage. On était donc hésitant sur un grand nombre de noms, dans l'armée coalisée, se demandant si ceux qui le portaient étaient blessés, abandonnés dans ces terrains rocheux ou prisonniers.

Le fait fit du bruit, alors, et le chef d'état-major de l'armée anglaise disait tout haut : « Sa Seigneurie déclare que si les officiers de tous grades n'empêchent pas de pareilles scènes de pillage de se reproduire, il se refusera absolument à continuer l'envahissement du pays français et se retirera. »

L'envahissement! Car le 10 octobre la France était envahie ; et c'étaient les Anglais qui, les premiers, y avaient mis le pied.

Wellington était, certes, par ses qualités de prudence, de régularité, d'énergie aussi, un « général » dans le sens élevé du mot. Mais le général se doublait chez lui d'un politique, et même d'un politique avisé. Et puis, il était Anglais, dans l'acceptation propre du caractère national.

On peut, il semble, très bien démêler, dans sa conduite, ce double sentiment de politique et de militaire, qui n'a rien d'étonnant du reste, étant donné le rôle que jouait l'Angleterre au milieu des puissances unies contre Napoléon. Tous ses pas, en vertu de ce rôle, étaient tout d'abord décidés par la politique, et il ne traitait la question militaire que lorsque la décision politique était prise.

C'est, dans de petites proportions évidemment, la résolution de ce beau chapitre de l'œuvre de Clausewitz : « La politique et la guerre. »

Tenu au courant de ce qui se passait en Allemagne, Wellington n'avait pas bougé tant qu'avait duré le congrès de Prague et le commencement de la campagne d'automne de Napoléon contre lequel il avait une haine « anglaise ».

Une fois, l'Autriche engagée dans la coalition, une fois l'em-

pereur traqué et enveloppé dans le réseau des alliances que l'Angleterre avait fomentées avec une adresse infinie, il risqua une entrée sur le territoire de l'empire. N'y ferait-il que quelques pas, en outre qu'il ne lui répugnait aucunement que les Anglais eussent la gloriole d'avoir touché les premiers à l'intégrité de la France qui leur avait fait tant de mal, il forçait la main aux souverains étrangers, en quelque sorte, en leur disant : « J'ai entamé, c'est à vous, sous peine de forfaiture, d'aller jusqu'au bout. »

On enserrait, en ce moment, la grande armée napoléonienne au milieu des boues de Leipzig (la bataille de Leipzig est du 16 au 19 octobre) et Wellington pouvait croire que cette nouvelle, tombant au milieu des souverains et de leurs généralissimes : « Les Anglais de Wellington sont entrés en France! » ne serait pas sans les animer.

C'était, il l'a dit, du reste, « une concession » qu'il leur faisait, car, pour lui, personnellement, il serait resté derrière la frontière. Il y serait resté par toutes sortes de sentiments.

Tout d'abord, il ne se souciait pas, comme soldat ayant acquis une réputation, de la risquer sur un coup de dé devant un adversaire comme était le maréchal Soult. Son caractère le portait beaucoup plus, comme tous les militaires anglais d'alors, à attendre l'ennemi et à le battre au pied de positions solides, qu'à courir au-devant de lui. Ce jeu de la défensive lui avait trop bien réussi contre nous depuis les lignes de Torrès-Vedras pour qu'il s'en départît volontiers.

En second lieu, il détestait les Espagnols et s'exprimait sur leur compte avec la plus aigre ironie. L'Espagne, pour lui, était un foyer de jacobinisme. Le gouvernement, les ministres et les Cortès étaient confondus par lui dans le même dédain.

Certes les divisions espagnoles qu'on lui envoyait se rangeaient sans murmurer sous ses ordres; mais il ne les comprenait pas. Ces généraux, de formes hautaines, à la tête de groupes qui tenaient plutôt de la bande que du régiment, ayant, quelques-uns, comme O'Donnell par exemple, le bloqueur de Pampelune, des caractères peu soumis et très difficiles, ne

représentaient pas, évidemment, pour lui, de vraies troupes alignées, correctes, comme l'étaient ses Anglais.

D'aucuns disaient volontiers qu'il leur imposait des tâches difficiles, pour économiser ses Anglais et ses Portugais, avec la secrète pensée que plus les fusils français en tueraient, mieux vaudrait!

Enfin, et là il y avait une autre particularité de son esprit, il avait de très grandes irritations contre le War-Office et l'Amirauté à Londres.

Wellington, tout en se tenant à son commandement à l'Ouest, aurait voulu diriger les événements dans l'Est de l'Espagne: mais il avait été peu écouté, malgré d'excellents avis, et le Gouvernement avait laissé s'établir une sorte de querelle entre lui et sir William, qui y commandait, sans intervenir entre eux.

En ce qui concernait spécialement l'Amirauté, il lui reprochait de ne l'avoir jamais soutenu suffisamment en envoyant une escadre dans le golfe de Gascogne. Avec quelques bâtiments bien pourvus, on aurait couvert de bombes et d'obus les fronts de mer de certaines villes du littoral, comme Saint-Sébastien par exemple, ce qui eût évité des sièges coûteux et sanglants.

Au lieu de navires de haut bord, pour en imposer aux petits corsaires qui battaient les côtes, il n'y avait dans le golfe qu'une petite frégate, *La Surveillante*, laquelle venait de temps en temps se faire voir devant les villes du littoral.

Ce refus de l'Amirauté de sacrifier quelques croiseurs à la côte d'Espagne avait évidemment eu de graves inconvénients. Plusieurs bâtiments apportant des vivres, des effets d'habillement, furent pris par les Français (1).

(1) Les relations de Wellington avec Londres étaient montées à un diapason des plus bizarres.

« Depuis que la Grande-Bretagne, écrivait le général au sous-secrétaire de l'Amirauté, est devenue une puissance maritime, jamais l'armée anglaise n'a été laissée dans une semblable situation au milieu de circonstances aussi importantes. »

Était-ce incapacité? Était-ce négligence? A ces questions, le chef d'état-major de Wellington, qui avait certainement la pensée de son général, répondait, invariablement, que le Gouvernement ne comprenait rien aux

Et puis, le pire c'est que les Français en profitaient, continuaient le cabotage, apportaient aux garnisons tout ce dont elles avaient besoin et, lorsqu'ils surprenaient des navires de transport porteurs de munitions, de vivres, d'effets et même de soldats anglais, ne se faisaient pas faute de s'en emparer, bien entendu.

L'envoi d'un matériel de siège pour Saint-Sébastien, arrivé seize jours, paraît-il, après la date convenue et avec un approvisionnement presque insuffisant, avait porté au comble la tension des rapports de Wellington avec le sous-secrétaire de la marine (1).

Revenons à l'opération elle-même, aussi bien est-ce seulement ici le but d'étude. Nous n'y avons fait une digression que pour montrer comment, très souvent, le plus souvent même, la question politique intervient « sournoisement » dans les choses militaires.

Tous les écrivains militaires, du reste, l'ont reconnu.

Les éloges n'ont pas manqué, en 1813, à Wellington pour sa « belle » opération d'octobre; et, en fait, elle fut bien menée. Un des officiers de son état-major a fait une sorte de peinture semi-romantique, semi-militaire, de son chef éminent, regardant du haut de Saint-Martial « ses sept colonnes attaquant une ligne de plus de 8 kilomètres d'étendue, les unes au-dessus du pont se précipitant en masse dans ce terrible combat, les autres au-dessous ressemblant de loin à d'énormes reptiles glissant sur le sable mouvant ».

Il n'était pas besoin de toutes ces figures de rhétorique.

Il s'agissait de se loger sur la Rhune; ce fut long, puisqu'il fallut les journées du 7, du 8 et du 9, mais sans aucun doute le généralissime avait mis beaucoup de chances de son côté.

Et nous ajouterons même que, sans l'insuccès de l'attaque

choses militaires, et que les glorieux travaux que faisait l'armée dans la Péninsule le laissaient fort indifférent.

(1) Cela avec d'autant plus de raison que d'autres membres du Gouvernement lui écrivaient : « La répugnance que montre l'Amirauté à adopter les mesures qu'indique Votre Seigneurie pour la protection des côtes est suivie d'événements qui justifient cependant votre opinion. »

du côté d'Urdax, sur sa droite, celle sur sa gauche réussit si bien que sans l'intervention directe du maréchal, amenant avec lui une batterie d'artillerie et quelques bataillons de la réserve de Villate, qui arrêtaient la poursuite des divisions de Reille, il est possible que les intentions de Wellington eussent été dépassées et que, chassé de Saint-Jean-de-Luz, Soult eût été obligé de gagner la Nive, au lieu de s'acculer à la Nivelle d'abord.

Retiré à Saint-Jean-de-Luz même, qu'il avait tant craint de perdre, le maréchal, qui avait recommandé avec tant de soin la fortification de la ligne frontière, pour la rendre infranchissable, ne cachait pas son profond mécontentement.

« J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Duc, écrivait-il au ministre de la guerre, de dire à S. M. l'Empereur, en lui adressant mon rapport, que jamais le commandement ne m'a paru aussi difficile que dans les circonstances où je me trouve, et que je désire vivement qu'elle daigne confier celui dont je suis revêtu à des mains plus habiles que les miennes. »

Il est vrai que c'était triste pour un homme de cette valeur, de cette énergie et de cette entente des choses militaires, de se dire qu'après être venu pour reporter au delà de la frontière les vieilles armées d'Espagne reformées en un seul bloc, sous sa main, c'était lui, au contraire, qui faisait faire le premier trou à la frontière française.

Ceci fait comprendre, sans l'excuser, du reste, la phrase qui précède, et la suite des événements va montrer, du reste, que le maréchal n'était pas disposé tout de même à céder même d'un pas dans sa résistance à l'ennemi.

Au moment où il écrivait au ministre, pour l'empereur, son compte rendu des événements, son irritation était extrême et ce rapport est une sorte de critique des journées du 7 et du 8 qui dispense de toute recherche.

« La division Maucune était en ligne de Biriadou à Hendaye ; celle de Boyer en réserve au camp, à gauche d'Urrugne, pour la soutenir. Dans la nuit du 5 au 6, dans celle du 6 au 7, on entendit des mouvements de voiture du côté d'Irun.

» L'ennemi ne commença à passer la Bidassoa qu'entre 6 et

7 heures; il était grand jour et on avait eu le temps de le voir former ses masses. La 7^e division était trop faible pour lui résister; la 9^e aurait pu la joindre beaucoup plus tôt, mais elle n'arriva au bas de la Croix-des-Bouquets que lorsque l'ennemi en était déjà maître. Cependant elle s'engagea et facilita le mouvement rétrograde de la 7^e division. Les troupes firent bonne contenance et se retirèrent en arrière d'Urrugne pour s'appuyer aux ouvrages du camp retranché de Bordegain.

» La division de réserve de Villate, qui était entre Ascain et Serres, avait pour instructions de se porter rapidement sur le contrefort entre Olhet et Ciboure, pour soutenir les troupes de la Baïonnette et de la ligne de la Bidassoa. Elle arriva à propos pour arrêter le mouvement de l'ennemi.

» J'ai témoigné à M. le comte Reille mon étonnement de ce que la 9^e division était arrivée trop tard à l'appui de la 7^e. Il m'a répondu qu'il l'avait fait partir aussitôt qu'il avait connu l'attaque; mais c'était trop tard. C'est au point du jour qu'elle aurait dû être rendue sur le terrain.

» M. le général Clausel a dû reconnaître la faute qu'il avait commise en négligeant de faire reprendre, pendant la nuit du 7 au 8, l'ermitage de la Rhune, que je lui avais expressément recommandé de tenir jusqu'à la dernière extrémité et qui fut abandonné, sans avoir été attaqué, par le major du 12^e léger et le colonel du 34^e de ligne, ainsi que l'a été la redoute de Sarre.

» J'avais plusieurs raisons de croire que la principale attaque de l'ennemi aurait lieu sur Ainhoué et je m'y trouvais le 7 au matin, lorsque l'engagement commença. Mais, ayant reconnu que c'était une fausse attaque, je me portai rapidement sur ma droite où j'arrivai quand tout était fini.

» J'avouerai avec peine à Votre Excellence que, si, sur notre droite, l'ennemi avait poussé son attaque avant mon arrivée, il est probable qu'il serait entré à Saint-Jean-de-Luz, par suite du peu de confiance que les généraux avaient dans leurs moyens de défense. »

Toutes ces observations dispensent de commentaires.

La première conclusion qui en ressort est que ces troupes

si aguerries n'étaient pas préparées de par leur nature et leurs habitudes à un rôle purement défensif; il leur fallait de bons combats où l'on allait de l'avant, en se voyant faire, où l'on n'avait pas la peur d'être tourné. On ne peut comprendre autrement l'enlèvement, presque sans coup férir, de retranchements auxquels on travaillait depuis un mois et qu'on abandonne même, comme ceux de la Rhune, comme celui de Sainte-Barbe, sans y attendre même un assaut, alors qu'on comprend cependant qu'avec dix hommes on y devra tenir contre cent (1).

2^e SÉRIE D'OPÉRATIONS

Défensive du maréchal (octobre). 2^e offensive de Wellington (10 novembre) (bataille de la Nivelles).

Nous venons de terminer le précédent chapitre en disant que le compte rendu dispense de commentaires.

Ce qui est autant intéressant que des commentaires est la série des observations de Soult pour expliquer ce qu'il compte faire :

Le 18 octobre, il écrit au ministre de la guerre une longue missive d'où nous extrayons ce qui suit :

« Le peu de succès de la résistance de ma droite, autant que le peu de confiance qu'ont montré les généraux dans leurs moyens de défense, me fait tenir maintenant de préférence sur ma droite, et je ne m'en éloigne que lorsque le service est assuré et que les reconnaissances sont rentrées.

» Je n'ai été intimidé, ajoute-t-il, pour expliquer son inaction

(1) La conduite de quelques troupes anglaises fut, on l'a vu, abominable. Il y eut beaucoup à dire aussi de celle de quelques troupes françaises en déroute à Urrugne et à Sarre. Wellington se contenta de dire « qu'avec de pareils soldats il ne se porterait plus en avant en France ». Soult, plus raide, fit purement et simplement fusiller, séance tenante, les délinquants. On dit même qu'il y avait parmi eux un « capitaine » qui avait souffert que sa compagnie pillât une maison et fait jeter à la porte les gendarmes qui avaient voulu intervenir.

apparente sur la Nivelle, ni par l'avantage de Wellington le 7 et le 8, ni par la grande supériorité de ses forces, ni par ses démonstrations offensives.

» J'ai considéré que, dans l'état actuel des affaires, je devais plutôt me préparer à livrer une bataille générale dans une bonne position, que de courir la chance de combats partiels sur des positions que je ne pouvais ni garder, ni défendre après les avoir reprises, en raison de leur étendue. J'ai aussi considéré que, si j'éprouvais un échec dans une de ces attaques isolées, je serais, le lendemain, dans la nécessité d'aller me mettre derrière la Nive ou derrière l'Adour même, par suite de l'impossibilité où je serais de dégarnir les autres points de la ligne pour renforcer les points affaiblis, attendu que l'armée est partout en présence de l'ennemi, et que toutes les divisions ont devant elles, à portée de fusil, plus de troupes qu'elles n'en peuvent mettre en bataille.

» Les positions de la rive droite de la Bidassoa, dont l'ennemi s'est emparé, sont sans doute importantes. Dans la dernière guerre, elles furent en partie occupées par nos troupes; mais elles n'étaient pas menacées par une armée formidable comme celle que j'ai devant moi. Et puis, il y avait alors un élan qui n'existe plus aujourd'hui, malgré ce qu'ont pu faire acquérir aux troupes l'expérience et l'habitude de se battre.

» Sans doute, l'offensive nous convient mieux que la défensive. Mais, pour prendre l'offensive, il faut être au moins à parité de forces avec l'ennemi, ou pouvoir, par un mouvement rapide, transporter sur un autre point le théâtre des opérations, sans craindre de découvrir momentanément une partie de la frontière (1).

» J'avais toujours considéré, sur la Bidassoa, ma position comme trop étendue, en raison de l'impossibilité où j'étais de

(1) Le maréchal rappelait là un de ses projets de réunion avec Suchet : « C'est ainsi, dit-il, que j'ai cru pouvoir présenter à Votre Excellence un projet d'opérations sur l'Ebre par Jaca - Saragosse », lequel ne pouvait cependant être entrepris que lorsque le camp retranché de Bayonne serait terminé et avec la décision expresse de l'empereur.

faire arriver à temps du secours sur tous les points de l'attaque. Je sentais que je ne pourrais empêcher l'ennemi de forcer quelques-uns de ces points, parce qu'il les attaquerait avec une supériorité de forces qui ferait tourner la chance en sa faveur, sans qu'il fût obligé, comme moi, de dégarnir le reste de sa ligne.

» Mon opinion est tellement fixée à cet égard que, militairement parlant, je regarde les événements du 7 au 9 comme avantageux, parce que l'armée se trouve plus concentrée et qu'elle a sa droite plus appuyée.

» En disant cela, je fais abstraction, bien entendu, de la peine que j'éprouve à voir une partie de l'armée ennemie campée sur un territoire qui appartient à l'empire. »

Cette page très suggestive, de la part d'un maître comme le maréchal, indique bien le fond de sa pensée.

L'étendue de la frontière, avec tous les ressauts que lui ont imposés les délimitateurs, lesquels avaient surtout pour but de donner satisfaction aux parties françaises et aux parties espagnoles, en respectant de chaque côté les habitudes et les usages, relativement aux pâturages, chose si importante en pays de montagnes, l'étendue de la frontière, disons-nous, avait été le point faible dans son acte défensif.

La journée du 7, surtout avec cette retraite brusque de sa droite, l'avait fort inquiété; aussi, même sous le feu, car il avait amené lui-même derrière Urrugne une des batteries de Villate, avait-il exigé que les troupes de Reille déposassent leurs fusils pour creuser des tranchées devant Ciboure et couvrir Saint-Jean-de-Luz.

Ne voyant plus, depuis le 10, de mouvements autour de lui, il se remettait peu à peu de cette alarme, car un recul sur la Nive lui eût été fort pénible, Bayonne, où il faisait travailler la garnison pour en faire un camp retranché solide, n'étant pas encore susceptible d'une grande résistance si l'ennemi y eût fait un effort, et l'inconvénient de la Nive était de se terminer dans l'Adour à Bayonne même, au lieu de faire, comme la Nivelle, une barrière transversale perpendiculaire à la mer.

Une seule chose gênait quelque peu ses intentions défensives

sur cette rivière (la Nivelle), c'est que la hauteur de Sainte-Barbe, en avant de Sarre, quoiqu'elle eût été couronnée d'un bon ouvrage de fortification passagère, avait été abandonnée par ses défenseurs dans la panique du 8, en même temps que le plateau de la Rhune.

Clausel fit reprendre la redoute dans la nuit du 12 au 13 par trois bataillons qui escaladèrent la hauteur sans tirer un coup de fusil et rendirent aux défenseurs de l'ouvrage et à quelques bataillons espagnols campés non loin de là la surprise qu'ils leur avaient fait éprouver quelques jours auparavant. Ils firent même plus et enveloppèrent plus de 200 hommes qui furent faits prisonniers.

Ce fut, en fin de compte, un combat pour l'honneur des armes; le pays était boisé, les coalisés occupaient les bois et leurs lisières et y restèrent. Ce sera là le dernier succès d'offensive de l'armée des Pyrénées. Tant il est vrai que les troupes ont leurs qualités spéciales et que les nôtres, en ce temps-là, étaient inaptes à la guerre défensive. Tant il est vrai aussi qu'il n'y a rien à espérer quand le chef doute du succès : « La guerre que je fais, disait le maréchal, n'est pas appropriée à la situation générale des affaires. L'offensive conviendrait mieux et à nos caractères et aux exigences des circonstances. »

Le mois d'octobre tout entier s'écoulera sans que l'on fit autre chose de part et d'autre que de s'asseoir sur ses positions respectives.

C'est le mois de Leipzig (16 au 19 octobre) et le commencement de l'agonie militaire de la Grande armée d'Allemagne. On en avait des nouvelles sur les Pyrénées, certes, mais quelles nouvelles? Des deux parts démesurément grossies en bien et en mal. On sentait bien, toutefois, que le grand édifice de nos victoires se lézardait, sans supposer cependant qu'avant quelques semaines le pas fait par Wellington sur le Midi allait se doubler dans l'Est d'un autre autrement terrible, celui de toutes les armées coalisées se ruant vers Paris.

Quoique plein de soucis et d'inquiétudes, Soult n'en continuait pas moins à faire travailler sans relâche à la fortification de campagne qui devait rendre sa nouvelle ligne sur la Nivelle

aussi forte que possible. Il s'y occupait avec l'entrain et l'activité qu'il apportait à toutes les choses militaires, tout en déplorant, au fond de sa conscience, le système de guerre que les circonstances le forçaient à adopter.

Son plan était toujours de se rapprocher de Suchet, plutôt de rapprocher Suchet de lui et d'agir tous deux de concert sur le flanc de Wellington ; mais il fallait la condescendance de Suchet, et le maréchal, quand on lui en parlait, traitait hautement les projets de son collègue de « chimériques » ; il fallait le consentement du ministre et celui-ci était résolu à ne rien prescrire de sa propre volonté ; il fallait les ordres de l'empereur, et l'empereur avait bien autre chose à penser qu'à l'Espagne, lui qui avait sur les bras, à cent lieues du Rhin, toutes les armées de la coalition.

Si, encore, Soult avait été aidé dans le milieu où il se trouvait ; mais il trouvait partout la force d'inertie. Pas d'argent pour payer ses troupes, pas d'aide pour se procurer des ressources de tout genre, pas de chevaux, pas de voitures. Il avait dû renoncer absolument à avoir à portée son artillerie et sa cavalerie. L'hiver était précocé, le pays sans foin, ni paille, ni grains ; tous ses artilleurs et cavaliers étaient dans le Nord, derrière la Nive, derrière l'Adour même, fourrageant partout où ils pouvaient. Qu'une brusque offensive de Wellington survînt à l'improviste et on n'avait que des fantassins à lui opposer, fatigués eux-mêmes du travail continu de la fortification et aussi des nombreuses corvées que, faute d'attelages, il leur fallait faire dans ce pays montagneux, sur leur dos.

« Dites à l'empereur, écrivait-il au ministre de la guerre, que la situation de l'armée chargée, sur le territoire même de la France, de défendre les provinces méridionales est déplorable ; dites-lui que les difficultés sont inouïes, les obstacles immenses. Mais je ne manquerai pas, qu'il y compte, à mon devoir ! »

Nous passons au détail :

Donc, ainsi qu'il l'écrit, et son dire paraît être absolument l'expression de ce qu'il pense, si la perte de la basse Bidassoa avait été pour le maréchal, au point de vue politique, un événe-

ment malheureux, au point de vue militaire il n'avait pas lieu d'en être fâché.

Toutes ces affaires meurtrières avaient apporté dans ses rangs de notables diminutions, et il avait besoin de concentrer davantage sa défense, ce à quoi il était obligé maintenant, par sa situation même.

Sa droite, sous Reille, était sur deux lignes : la première à cheval sur la grande route et les hauteurs d'Urrugne et des Sans-Culottes; la seconde occupait Bourdegain et Bellechessa, couvrait Saint-Jean-de-Luz et fermait les gorges d'Olette et de Jolimont.

Clausel, au centre, avait pris position entre Ascain et Amotz, occupant devant lui la petite Rhune; avec une de ses divisions au camp de Serres sur la rive droite de la Nivelle.

D'Erlon bordait la Nive, depuis le pont d'Amotz jusqu'à Choupera et Mondarrain.

En arrière d'eux était Villate, à Saint-Jean-de-Luz. Et, afin de donner à son système plus de solidité, de résistance, Soult faisait construire, sur la rive droite de la Nivelle, depuis Serres jusqu'à Saint-Pé, de Saint-Pé à Suraïde, de Suraïde à Cambo, et de là jusqu'à Ursouilla, sur la grande route de Saint-Jean-Pied-de-Port, toute une suite de retranchements formant sa deuxième ligne de défense.

Nous avons dit un mot de la reprise, dans la nuit du 12 au 13, par Clausel, de la redoute de Sainte-Barbe, qui, quoiqu'elle n'eût pas pour nous une grande utilité, faisait comme une sorte de solution de continuité à la première ligne, sur le chemin d'Echalar.

Le mois d'octobre se passa, nous l'avons dit, de part et d'autre, sans autre chose que de légères escarmouches aux avant-postes.

Du côté de Soult, on se fortifiait. La décision était de s'en tenir à une stricte défensive, afin de relever un peu le moral des troupes affecté par ces derniers événements et de tâcher de donner quelque instruction à quelques conscrits, en petit nombre (quelques milliers peut-être, on n'a jamais eu à ce sujet que des chiffres très vagues), conscrits pris sur les classes anté-

rieures à la conscription de 1814. On juge d'après cela ce qu'il pouvait en rester.

Wellington, lui, quoi qu'on ait pu dire, était indécis dans sa situation moitié en Espagne, moitié en France. Il était inquiet sur la Catalogne, où le général William Bentinck, son collègue, venait de se faire battre par Suchet à Ordall.

Il était inquiet sur les Portugais et les Espagnols de son armée et de la Péninsule. Les uns et les autres étaient loin de payer de reconnaissance l'Angleterre qui, en somme, les avait sauvés d'un désastre complet.

Puis, il faut ajouter que ses troupes anglaises souffraient beaucoup et que, si nous avions, nous, des privations à supporter, les Anglais, avec leurs habitudes et leurs besoins, étaient autrement embarrassés que les nôtres.

Occupant des montagnes élevées et étendues, ne recevant leurs approvisionnements que par mer, les Anglais étaient, en raison de la difficulté des communications, dans un dénuement en proportion avec la distance où ils se trouvaient de la côte.

Ah ! si, au lieu de Vitoria, on avait pu amener et maintenir les coalisés loin de cette base unique d'opérations, la mer ! mais la partie, dès le début, était trop mal engagée.

La misère de l'armée espagnole était extrême, et Wellington sentait bien qu'une fois qu'ils auraient mis le pied en France, il fallait renoncer à les contenir. Tous les jours amenaient dans les rangs de nouvelles désertions.

Les Allemands à la solde de l'Angleterre se sauvaient aux avant-postes de Soult, les Espagnols et surtout les Portugais, fatigués de la guerre, s'enfuyaient sans vergogne pour retourner dans leurs foyers.

Rey, qui s'était enfermé dans le château réduit de Saint-Sébastien après un siège mémorable, s'était rendu quelques jours après, avec les débris de la garnison, écrasé qu'il était sous une pluie de bombes et d'obus.

Cassan venait de rendre Pampelune après un blocus de cinq mois (1).

(1) Nous avons dit un mot, dans une page ci-dessus, de la capitulation de Cassan à Pampelune.

Il n'y avait que Santôna, petit port sur la côte du golfe de Gascogne, en Espagne, où le général Lameth tenait bon avec quelques centaines d'hommes, se refusant absolument à rendre la place sans un ordre de l'empereur.

Lorsque, la fin du mois d'octobre arrivant, on apprit d'une façon certaine le résultat de la grande bataille de Leipzig et les revers essuyés par Napoléon en Allemagne, le général anglais dut se décider, sur les instances des souverains coalisés et des ministres anglais, à envahir. Il ne le faisait certes pas de très bonne grâce. Toujours très prudent, il sentait toutes les difficultés d'une invasion sans argent et sans moyens de transport, et de là à songer à une obligation de rentrer en Espagne, en hiver, et poursuivi, il n'y avait qu'un pas.

Le siège de Saint-Sébastien, dont nous avons superficiellement parlé, reportant les lecteurs à un récit assez circonstancié du siège, est une des pages militaires les plus curieuses et les plus instructives de l'épopée espagnole.

Au moment de la bataille de Vitoria, Saint-Sébastien était presque démantelée, presque tous ses canons de rempart avaient été pris pour faire des équipages de siège, le général Rey y était entré le 22 juin avec l'escorte du convoi qui avait quitté Vittoria la veille de la bataille ; avec quelques troupes que lui donna le général Foy en passant, le 27, et quelques centaines d'hommes qui venaient de Guetaria, petit poste sur la côte que son commandant abandonnait faute de munitions et de canons, il finit par se faire une garnison de 2.500 hommes.

D'abord bloqué par les Espagnols, il fut assiégé par les Anglais de sir Thomas Graham, le 10 juillet, et obligé, avec quelques canons de place et de campagne, de tenir tête à tout un déploiement d'artillerie, 40 grosses pièces empruntées aux vaisseaux anglais et à l'équipage de siège préparé pour Burgos.

Le 25 juillet, au matin, il subit un premier assaut terrible où il coucha sur les glacis treize ou quatorze cents assaillants.

Puis il fut de nouveau bloqué jusqu'à l'arrivée d'un autre matériel de siège, plus puissant (cent dix-sept bouches à feu), et le siège reprit, plus serré encore, le 22 août.

Le 31, tous les murs de l'enceinte Est étant éventrés et abattus, sir T. Graham, qui était là depuis cinquante-deux jours, fit un nouvel assaut. Cette fois, il entra dans la place, mais en laissant plus de 2.000 tués ou blessés sur les brèches et dans les rues.

Le général Rey, retiré dans le réduit, petit château fort sur une montagne rocheuse dominant la rade, y tint encore jusqu'au 9 septembre. Ce jour-là, il en sortit avec les honneurs de la guerre. Il n'avait plus que 800 soldats valides ; 500 étaient à l'hôpital, et le reste avait été tué.

D'après les rapports du temps, il avait eu d'abord l'intention d'attaquer Soult le 29 octobre; mais l'hiver de 1813-1814 avait été très précoce, le temps était affreux et dans les défilés on avait de la neige jusqu'aux genoux.

On dut donc attendre, quelque fût le désir qu'on avait de ne pas laisser trop de temps à l'armée française d'assurer sa résistance sur ses positions.

Quelque soin qu'on prît de tenir les projets dans le secret, il était cependant impossible de ne pas faire pressentir aux troupes qu'elles devaient être prêtes à un très prochain coup de collier, et il y avait tant de déserteurs chez les alliés et dans les troupes soldées qu'on sentait bien qu'il n'y aurait pas de surprise comme lors du passage de la Bidassoa.

Soult faisait déployer et déployait lui-même, on l'a vu, la plus grande activité.

Malheureusement, et il s'en rendait bien compte, il lui était difficile d'offrir partout, dans cette grande ligne entre Saint-Jean-de-Luz et Saint-Jean-Pied-de-Port, la même intensité de résistance; s'il y avait des parties inexpugnables, d'autres, par la nature même des lieux, étaient faibles, et même avec des travaux de fortification passagère, on ne pouvait leur assurer qu'une valeur assez médiocre.

C'est le fait de tous les pays accidentés pris dans le travers des cours d'eau.

Des quatre chemins principaux et suffisamment en état pour les voitures, le matériel et les convois, qui pénètrent en Espagne sur le littoral des Basses-Pyrénées pour aboutir à Bayonne, le premier, route directe de Madrid, était battu en avant de Saint-Jean-de-Luz et couvert par des ouvrages sur les hauteurs de Bourdalain entre Ciboure et Urrugne, et ne pouvait être forcé qu'avec de grands sacrifices.

Le chemin de Vera était couvert autour de Serres et d'Ascain par de solides redoutes; celui qui, partant de Maya, se double pour aller sur Urdax et le Mondarrain pouvait être très avantageusement disputé en avant et en arrière d'Ainhoué, garnie de retranchements.

Mais aucune défense accessoire n'avait pu corriger en entier la position de Sarre, au débouché du chemin d'Echalar, et il y avait là, de la Rhune au pont d'Amotz, une grande demi-heure de marche relativement facile. Soult et ses officiers du génie avaient bien augmenté le plus qu'on avait pu la force de la redoute de Sainte-Barbe, mais pour fermer cette dangereuse trouée, il eût fallu des mois et des mois de travail.

Faut-il ajouter que, si les Anglais souffraient, dans leurs bivouacs, des rigueurs de cet hiver précoce, nous avions, nous aussi, à supporter l'inconstance de la saison? Il fallait passer des journées entières à travailler dans la boue, sous des ondées violentes de pluie qui détruisaient dans la nuit les tranchées qu'on avait passé plusieurs heures à creuser et à déblayer.

D'autre côté, pour garnir d'une artillerie suffisante cette grande étendue de la vallée de la Nivelle, il eût fallu un matériel que nous étions loin de posséder. Le maréchal n'était pas homme à commettre la faute de se servir dans ces redoutes du canon des divisions, pour s'exposer à se trouver avec une artillerie de campagne réduite, car on ne sait jamais le degré de résistance d'un ouvrage quel qu'il soit.

Il y avait suppléé du mieux possible en vidant l'arsenal de Bayonne de toutes les petites pièces légères qu'on avait pu y trouver et en désarmant de leurs caronades les petits bâtiments en rade de Saint-Jean-de-Luz et de l'Adour.

Tout ce petit matériel, de formes et de calibres différents, qui avait sa raison d'être à bord de vaisseaux, était un inconvénient à terre et ne remplissait pas le but que l'on désire d'une artillerie de campagne; mais on n'avait pas autre chose et il fallait bien s'en contenter.

Dans les premiers jours de novembre et au moment où Wellington prenait sa décision définitive d'attaquer, la disposition des troupes était à peu près la même qu'après le combat de Vera.

Reille, avec les divisions Boyer, Maucune et Villate, occupait Urrugne, la route d'Espagne et la ligne de Bourdagain.

Taupin et Maransin, avec leurs divisions, étaient à Ascain et

sur la petite Rhune; Conroux, avec la sienne, à Sarre. C'était le centre, sous Clausel.

Sur la gauche, Drouet d'Erion avait la division Darmagnac à Ainhoué, la division Abbé à Suraïde et à Espelette, et la division Darrican au camp de Serres.

Enfin, Foy était à Bidarray comme menace sur le flanc des coalisés.

L'intervalle attaquable, d'Urrugne à Cambo, avait environ 26 ou 30 kilomètres.

Pour occuper tout l'espace, garnir les redoutes, placer des réserves aux points dangereux, Soult, si les situations sont vraies, disposait de 70.000 hommes environ. On indique bien dans ces situations une armée de 100.200 hommes, mais on compte ceux à l'hôpital, et il y en avait près de 20.000 (18.230 exactement), et la cavalerie que l'on n'avait pas sous la main, partie des escadrons ayant dû être renvoyés en arrière sur la Nive pour y trouver du fourrage. Les Anglais, qui avaient intérêt à grossir plutôt qu'à diminuer les forces qui leur étaient opposées, indiquent comme chiffre des combattants, le 10 novembre, de notre côté, 70.000 hommes avec leur artillerie.

Ce doit être le chiffre vrai.

Ils l'opposent, du reste, au leur et donnent comme chiffre des coalisés engagés à cette même date 90.000 combattants de toutes armes, dont plus de 74.000 Anglo-Portugais, et 95 pièces de canon.

Wellington avait toute cette masse bivouaquée ou cantonnée dans le Bastan, la vallée de la Bidassoa et le long de la route de Madrid. Il n'avait du côté de Roncevaux, sur le chemin de Saint-Jean-Pied-de-Port, que le général Hill avec les bandes de Mina. Encore, dès qu'il eut pris sa décision de forcer sur la Nivelle, avait-il ramené Hill dans le Bastan.

Son offensive du 7 octobre lui ayant très bien réussi, il se proposait de renouveler le même système sur des points différents, bien entendu, car il ne fallait pas songer à forcer facilement, comme on l'avait fait en octobre, la droite de Soult. Ce système consistait à préparer ses attaques avec des forces si supérieures à celles qu'on lui pouvait opposer aux points choi-

sis, qu'il était à peu près sûr du succès. Seulement, cette fois, il lui était bien difficile de réussir à une surprise comme en octobre; il n'avait plus la Bidassoa pour se couvrir, ses déserteurs étaient nombreux et le temps était si mauvais que, lorsque le 6, le 7, le 8, le 9 il eut commencé ses concentrations et donné ses ordres, il fallut arrêter les troupes qui n'auraient pu avancer, parce que, le 8 et le 9, il tomba une pluie torrentielle et que, le 6 et le 7, les Espagnols déclarèrent ne pouvoir marcher faute de vivres (1). Dans ces conditions, on ne pouvait espérer qu'on allait trouver, comme en octobre, les Français dispersés, occupés à leurs corvées journalières et à leur travail de retranchements.

De même qu'il l'avait fait à sa première offensive sur la Rhune et sur Saint-Jean-de-Luz, Wellington avait fait venir les généraux et avait, de vive voix, donné ses instructions, on peut même dire « détaillé ses instructions ».

Les défauts de notre longue ligne de défense, surtout sa faiblesse en avant de Sarre, de par la disposition topographique même des lieux, n'avait pas échappé au général anglais, qui était venu plusieurs fois faire des reconnaissances de ce côté. Maître de Sarre, il pouvait marcher, par Saint-Pé et Ar-rantz, directement sur Bayonne, coupant, de ce fait, en deux l'armée de Sault.

Aussi, depuis plusieurs jours faisait-il travailler à force, derrière la Rhune, à agrandir un chemin muletier qui lui permit de venir avec de l'artillerie déboucher sur le centre. Cela se faisait dans le plus grand secret possible et même, afin de détourner l'attention, il avait fait une concentration très apparente de troupes, vers Maya et le Mondarrain, de façon à faire croire qu'il en voulait à nos campements de Suraïde et d'Es-pelette.

L'attaque générale fut décidée, en fin de compte, pour le 10,

(1) Les rapports anglais racontent que Wellington dut donner l'ordre de leur envoyer quarante mille rations; mais il fit savoir, en même temps, que, si, après cela, les généraux refusaient leur coopération, il rentrerait immédiatement en Espagne avec l'armée.

le temps, très mauvais le 8 et le matin du 9, paraissant se remettre un peu.

Ce jour-là, 10 novembre, Hill, avec deux divisions anglaises, une division portugaise et la division espagnole de Morillo, formant un énorme groupe de 26.000 hommes, était en position sur la haute Bidassoa, devant d'Erlon.

Avec la route construite les jours précédents, on avait amené en avant de Sarre, devant Clausel, un autre groupe de 36.000 hommes celui-là, composé de trois divisions anglaises et des divisions espagnoles de Giron et de Longa, sous Beresford.

A gauche de cette masse et en face du camp de Serres, s'étaient groupés les 9.000 Espagnols du général Freyre, et, enfin, en face de notre droite, soutenu par les canons de l'escadre, qui avait envoyé ses navires à peu de tirant d'eau le plus près possible de la côte, était le général Hope, avec 19.000 hommes.

Toute l'armée, on le voit, était employée.

Le 10, au matin, au signal convenu de trois coups de canon partis du sommet de l'Atchiola, toute cette ligne se portait en avant et abordait nos avant-postes devant Saint-Jean-de-Luz, devant Sarre, sur la petite Rhune et à Urdax.

La description de cette journée demanderait, pour être faite en détail, un récit très long, souvent même un peu inventé, car les Anglais, qui l'ont écrit, mettent volontiers tout le succès, partout, de leur côté, et disent plusieurs fois très carrément : « Que, tandis que depuis quelque temps leurs troupes marchaient avec une confiance intrépide, les Français, qui, cependant, combattaient pour la défense de leurs montagnes, montraient moins de vigueur qu'ils ne l'avaient fait auparavant pour surmonter d'insurmontables obstacles et assaillir, par exemple, les formidables rochers de Sauroren. »

Ce n'était pas, certes, le manque de vigueur, il s'en faut, et tous ces vieux soldats l'ont prouvé et à Orthez, et à Toulouse, et dans l'Est, quand ils y furent appelés par Napoléon; c'était ce que Soult a mieux expliqué d'un mot en disant « que, par nature, c'étaient des offensifs et qu'ils n'étaient pas préparés à la défensive ».

Nous ne présentons donc ici qu'une sorte de résumé :

A droite, Reille se rendit bien vite compte qu'il avait pour le moment peu de chose à faire, qu'on exécutait devant lui un acte démonstratif surtout, et que c'était loin, vers sa gauche, que se faisait la décision. Il n'avait donc qu'à entretenir un combat traînant.

Au centre, Beresford avait fait déboucher de la partie méridionale de la Rhune 10.000 Anglo-Portugais se dirigeant vers la Nivelle, tandis qu'une colonne de 10.000 autres se présentait devant Sainte-Barbe et se déployait devant les ouvrages élevés devant le village de Sarre.

C'était, on le sait, le point défectueux de la défense, d'autant plus défectueux qu'on ne pouvait pas, de notre côté, y entasser beaucoup de monde. Il n'y avait là que la division française de Conroux, 5.000 hommes à peine.

Comme les Anglais avaient pu, avec leur chemin neuf, amener de l'artillerie devant Sainte-Barbe, la redoute qui nous avait coûté une attaque de nuit un mois avant et beaucoup d'ouvrage depuis, pour en renforcer les parapets, fut rapidement rendue inhabitable, et il fallut l'évacuer. Bientôt nos tirailleurs et ceux de l'ennemi se trouvèrent face à face, autour du village de Sarre, et il y eut là des corps à corps des plus énergiques entre de petites troupes acharnées les unes à prendre pied dans le village, les autres à l'empêcher.

L'autre colonne de Beresford s'était butée sur la petite Rhune à la division Maransin. Celle-là tenait bon dans ses tranchées et dans les petits bois des pentes du terrain, et malgré leur double d'effectif il est possible que son obstination aurait obligé les Anglais à s'arrêter. Malheureusement, la défense de la Rhune et la défense de Sarre, si elles faisaient deux opérations indépendantes, devenaient dépendantes si l'un des points venait à manquer. Il est ainsi bien des choses à la guerre qu'on n'envisage sous leur vrai jour que lorsque la pratique du fait est là pour vous le montrer.

Dans le cas présent, la retraite de Conroux avait pour conséquence obligée celle de Maransin.

On avait tenu bon sur cette première ligne jusqu'à 9 heures

du matin. A ce moment, les trois divisions de Clausel avaient dû venir se placer sur une ligne de redoutes, rive gauche de la Nivelle. La droite était à Ascain, occupée par la division Taupin; la gauche à Amotz, où était venu Conroux; Maransin, un peu débandé par le combat, était entre eux, et on avait reçu sinon comme renfort, au moins comme appui, la division de Darricau.

A notre droite, donc, simples démonstrations, attaques sérieuses sur notre centre arrêtée en ce moment.

Reste notre gauche. Là, à 8 heures du matin, la division Darmagnac avait été attaquée sur sa ligne de la forge d'Urdax à Ainhoué. Un peu inquiète et effrayée de voir, devant elle, les progrès rapides des ennemis sur Sarre, elle ne donna pas la résistance sur laquelle on aurait pu compter. Craignant que, sur sa droite, elle ne fût un peu en l'air, pressée de front par des forces très supérieures, elle recula, un peu en désordre, sur son camp fortifié de Suraïde. Son recul avait l'inconvénient qu'eût eu le recul de Conroux par rapport à elle, celui de laisser en l'air, isolée, une partie de la division Abbé, qui était à sa gauche et qui, elle-même, était fortement pressée de front.

Toutefois, avec moins de surprise, car elle voyait moins bien l'ensemble, celle-ci recula à son tour sur Espelette et Cambo, mais en ordre, avec ses quelques canons, qui s'arrêtaient de temps en temps pour couvrir de mitraille les assaillants.

Sur notre extrême gauche, donc, il y avait recul, mais suffisamment modéré, et, au surplus, ce recul était en quelque sorte la conséquence du combat du centre qu'on voyait mal réussir de notre côté et qui pouvait isoler la gauche.

Au centre, en effet, en arrière de la redoute de Sarre et de la petite Rhune, entre Ascain et le pont d'Amotz, sur la gauche de la Nivelle, on avait installé une ligne de défense, la deuxième, « composée d'un ouvrage appelé « la redoute de Louis XIV », ayant sur ses flancs quelques tranchées ». Taupin et Maransin étaient sur cette ligne.

Il y avait là une position ayant de bonnes qualités de résistance; malheureusement, on avait eu, dans les divisions de Clausel, une idée qui, séduisante à la théorie, était peu heureuse à

la pratique : celle de garnir les tranchées et les parapets de la redoute avec les détachements de conscrits arrivés les jours précédents et pas du tout préparés à cette tâche, qui demande du sang-froid et un bon tir en temps opportun. En agissant ainsi, on réservait les vieux soldats pour la lutte en tirailleurs et les mouvements qui exigent une manœuvre.

L'idée, nous le répétons, était peu heureuse et mal mûrie. Néanmoins, les deux premières tentatives que fit la masse ennemie pour se jeter sur la redoute et les tranchées ne furent pas couronnées de succès.

La deuxième fut même assez victorieusement repoussée pour que les officiers eussent l'idée de profiter du moment de recul pour jeter hors des tranchées quelques bataillons et leur faire exécuter une vigoureuse charge à la baïonnette, comme exemple.

Seulement, pour se dégager, il eût fallu pousser au loin; mais au moment où elle avait lieu, la division Conroux, désagrégée par la lutte et par les forces trop supérieures qu'elle avait devant elle (il était déjà 11 heures du matin), était obligée de quitter le pont d'Amotz, de battre en retraite le long de la Nivelle, de sorte que Taupin et Maransin n'eurent que le temps de redescendre en hâte sur la rivière et de la repasser en désordre pour ne pas être enveloppés et perdus (1). Et ils eurent à cela la plus grande peine, car ils n'avaient que deux mauvais petits ponts de chevalets établis à une ferme nommée Ibarren, derrière la redoute; une division portugaise entière occupait déjà le pont d'Amotz et les ouvrages de campagne dont on l'avait garni à l'entrée et à la sortie.

Il y eut, à ce moment de la journée, une sorte d'accalmie. Toutes ces attaques avaient été si brusquées que les généraux de Wellington ne pouvaient plus avancer méthodiquement sans

(1) Les rapports anglais racontent tout un épisode d'un régiment (le 88^e) qui n'eut pas le temps de quitter, à Ascain, la redoute d'Été au signal, redoute formidable, disent-ils, dont la garnison, enveloppée de toutes parts, se rendit. Cet épisode nous a semblé avoir été fort exagéré et grossi pour avoir occasion de vanter quelques officiers.

remettre un peu d'ordre au milieu de leurs troupes très étendues en ligne et très mélangées.

Vers 3 heures de l'après-midi, alors qu'on eut remis à peu près les choses en place et réapprovisionné les gibernes qui en avaient besoin, l'ordre d'avancer fut donné et, descendant cette fois des hauteurs de la rive gauche de la Nivelle, entre Amotz et Ascain, les colonnes se dirigèrent sur Saint-Pé, sur la rive droite.

Là, Clausel avait reformé de son mieux, à droite et à gauche du village, une nouvelle ligne de bataille; mais, quelque soin qu'il y mît, il y avait eu, par suite des combats du matin, du recul, du passage hâtif et en désordre de la rivière, une désunion trop difficile et trop longue à réparer pour que les divisions pussent reprendre consistance devant la masse qui leur était opposée.

Aussi fallut-il céder assez rapidement le terrain et se grouper à Abancen-Borda, qui était la ligne de défense de repli de Sault, entre la Nivelle et la Nive, au cas, qu'il avait prévu, que la Nivelle fût abandonnée.

Les tranchées et redoutes dont on avait garni la ligne étaient loin d'être en parfait état, quelques-uns des ouvrages n'étaient même qu'ébauchés; mais on était là dans une bonne position, et, le soir venant, on put y maintenir l'ennemi, après quelques retours offensifs assez vigoureux faits par les troupes les moins fatiguées, sur les têtes des attaques trop entreprenantes.

La nuit interrompit la lutte. Le centre était en recul si accusé que, non seulement il avait amené manque de résistance sur l'aile gauche où était d'Erlon, mais que la droite, qui cependant avait à Bourdagain et à Ciboure des positions jusque-là inexpugnables, repassait la Nivelle pour se mettre à l'abri d'une attaque sur ses derrières, Amotz et Saint-Pé étant occupés par les Anglo-Portugais.

On occupa la nuit à remettre autant que possible un peu d'ordre dans les divisions, à reformer la ligne, et le 11, au point du jour, l'armée française se trouva disposée ainsi qu'il suit :

Reille, à droite, était sur la Nivelle, de Saint-Jean-de-Luz à Serres, bordant la rivière; Clausel s'était à peu près groupé

dans les ouvrages d'Abancen-Borda; d'Erlon, à gauche, avait reculé jusqu'à la Nive, à hauteur du village de Larresson.

Le soir venu, Soult, qui n'avait pu suivre, sur cette grande étendue, les péripéties de la lutte qu'assez imparfaitement, reçut les rapports sommaires des trois lieutenants généraux avec les renseignements qu'ils lui donnaient sur la position de l'ennemi. Il prescrivit immédiatement de se porter en arrière à droite (Reille) de Bidart à Araost; le centre, à Arcangues; la gauche, sur la Nive, où elle s'appuyait.

Une particularité s'était passée sur la gauche.

Le général Foy, qu'on avait établi, nous l'avons dit, à Bidarray, dans la vallée de la Nive, comme une sorte de menace pour la droite des alliés, s'était porté, au canon, à travers le défilé de Gorospil, avait culbuté les Espagnols de Morillo, qui faisaient l'extrême aile droite sur la haute Bidassoa, et les avait poursuivis presque jusqu'au col de Maya où ils étaient enfermés.

C'est cette journée du 10 que l'on a appelée la bataille de la Nivelle. Certes, elle avait été mauvaise pour nous et on a dit, avec raison, qu'elle était la plus fructueuse de celles que les Anglais nous eussent livrées depuis Vitoria.

Ils étaient, ce jour-là, à Urrugne, à Sarre, à Ascain, à Saint-Pé, à Ainhoué, Espelette et Suraïde, et désormais c'était le territoire français et non plus le territoire espagnol qui était leur base d'opérations.

Les déductions et les conséquences de la bataille de la Nivelle.

Tout d'abord, nous venons de le dire, et c'était un grand point acquis, c'était le territoire français qui devenait la base d'opérations des alliés, c'était donc le plein de l'invasion.

On a fort reproché à Soult l'étendue de sa ligne de défense. Les Anglais ont prétendu et écrit : « Qu'il a cherché à suppléer par une ligne étendue à l'infériorité du nombre et « au manque de confiance » des troupes. »

C'est un reproche qui n'est pas fondé et qui est même peu compréhensible, car il semble plus naturel de suppléer à la disproportion des forces par une plus grande concentration que par une plus grande extension.

Il semble plus juste de dire que son idée de défendre la Nivelle sur toute son étendue, il y a 18 à 19 kilomètres à vol d'oiseau de Saint-Jean-de-Luz à Urdax, n'était pas heureuse, puisque, surtout, il se rendait compte qu'il y avait des points faibles; que, par conséquent, ses officiers supérieurs le voyaient comme lui et en avaient la préoccupation, soit pour eux-mêmes, s'ils avaient ce point à couvrir, soit pour le danger qu'il y aurait pour eux s'ils étaient chargés de la défense à droite ou à gauche de ces endroits.

Il était évidemment préférable de faire quelque part, sur la Nivelle, à l'endroit le plus favorable, un solide camp retranché de moyenne étendue et de s'y tenir prêt à se porter de là au point ou aux points les plus sérieusement attaqués. On manœuvrait, au lieu de rester en place avec de vieux soldats qui n'étaient pas aptes à ce genre de guerre et des conscrits qui ne pouvaient rendre service dans un retranchement, où, lorsqu'on est balayé par le canon, il faut du sang-froid, de la ténacité et l'habitude du tir en temps opportun.

Il y a donc là un mauvais calcul, augmenté encore de ce fait que les ouvrages, à cause des pluies continuelles du mois, étaient en partie inachevés, que les conscrits dont on avait garni les parapets étaient inaptes à les défendre et que, presque partout, on a rangé les troupes devant le front des retranchements, tandis qu'en les mettant derrière et les lançant à temps, on aurait autrement utilisé leur élan.

Soult s'en prit à ses généraux de son insuccès :

« Il n'est pas croyable, a-t-il écrit, que des retranchements comme ceux que défendaient Clausel et d'Erlon aient pu être enlevés. J'avais une telle confiance dans la force de ces retranchements, que je pensais voir les alliés obligés ou de se retirer, ou de sacrifier 25.000 hommes pour les enlever. »

« Clausel, disait-il, en essayant inutilement de défendre le village de Sarre, après la prise des redoutes de Sainte-Barbe et de Grenade, a été cause que la division Conroux a dû se faire battre en détail et se replier sur Amotz. Il eût mieux fait de porter en même temps ses trois divisions sur la position principale

qui était son champ de bataille; et là, couvert par la petite Rhune, il aurait battu l'ennemi. »

Comme il arrive, malheureusement, d'habitude dans les revers, tous les généraux se rejetèrent la faute l'un sur l'autre. Clausel a écrit et déclaré qu'il aurait pu tenir si la division de réserve de Darricau était venue de Serres à son secours; d'Erlon a attribué sa retraite à ce que Conroux avait abandonné Amotz; Maransin prétendit n'avoir reculé que parce que Conroux avait abandonné sa ligne, et Taupin dit n'avoir repassé la Nivelles que parce que Maransin s'était retiré.

Il faut ne pas s'appesantir sur ces discussions. Si nous en parlons, c'est pour faire voir combien il est difficile, même aux chefs les plus expérimentés et les plus énergiques, d'empêcher autour d'eux, en cas de revers, les plaintes et les récriminations de leurs inférieurs.

Clausel seul a, dans son rapport, dévoilé ce qui semble être la vérité, en disant simplement qu'à son avis « les troupes avaient manqué de fermeté ».

Quand il y a victoire, et la bataille de la Nivelles en est une preuve, du côté des Anglais, on en rapporte volontiers le résultat aux bonnes dispositions et au génie des chefs supérieurs. Il faut, en sens inverse donc, dire que Soult, ce jour-là, a commis une erreur. Il était sur la droite lorsque le feu s'ouvrit, et il était prévenu par ses espions de l'attaque qui le menaçait. Peut-être ne comprit-il pas de suite que le déploiement qu'on faisait devant Reille n'était qu'une démonstration; ce qui est certain, c'est que Clausel resta cinq heures durant en position et combattant, qu'il ne céda que parce qu'aucun renfort ne lui vint de Serres et que, par suite, lorsque Soult lui amena des réserves et de l'artillerie, c'était trop tard, et les ouvrages étaient occupés par l'ennemi. De sorte que Darricau fut à peine employé.

En laissant Foy, comme menace, sur l'extrême aile gauche de l'armée, on ne pouvait pas aboutir à grand'chose. Il était trop dépendant de d'Erlon et, cependant, il ne pouvait ni l'ai-

der au besoin, ni être aidé de lui. Le petit avantage qu'il eut sur les Espagnols fut nul pour l'ensemble de la bataille (1).

Wellington ne s'est pas moins plaint que Soult de ses généraux. Il rend justice, dans son rapport, à l'énergie des soldats, mais il est froid pour les généraux qui les conduisaient.

Son plan, qui mettait une force énorme en face de Clausel, qui n'en avait qu'une très petite, 15.000 hommes à peine, qui mettait une autre force très supérieure aussi en face de d'Erlon, n'avait pas réussi au gré de ses désirs.

Peut-être ce plan, on peut le discuter, quoiqu'il ait été fort vanté alors, péchait-il aussi comme celui de Soult. Il était en somme fort simple : profiter de la plus grande facilité d'accès sur le centre des Français, tenant à la configuration du pays entre la Rhune et la Nivelle, le percer et se rabattre pour séparer Reille de Clausel.

Dans ce but, on ne faisait devant Reille qu'une démonstration qui le tint sur ses positions. Peut-être eût-on pu en faire autant devant d'Erlon? Il était en réalité peu important de le battre, puisque c'était à la droite qu'on en voulait et non à la gauche.

Qu'au lieu de mettre 36.000 hommes entre les mains de Beresford et 26.000 entre celles de Hill, il se fût contenté de donner à Hill une force égale à celle de Hope, qui devait menacer notre aile droite avec 19.000 hommes, il eût augmenté l'effectif des assaillants du centre, il est possible que la Nivelle eût été forcée à Amotz à 11 heures ou midi, au lieu de ne l'être qu'à 2 heures.

Quand, en effet, Wellington, craignant avec raison que l'on n'eût mal compris sa combinaison, arriva sur la Nivelle après l'occupation du pont d'Amotz, il n'y trouva que deux divisions au lieu de six comme il y comptait, et encore portugaises. L'une

(1) On a raconté que Foy avait offert à Soult de faire seul une pointe dans le Bastan, en passant par le col d'Ispeguy, le 6 du mois. Il semble que cela eût mieux valu que son intervention dans le combat du 10, par le col Gorospil.

Le 6 et le 7 étaient les journées consacrées par Hill à faire passer ses troupes de la vallée des Aldudes dans le Bastan, et comme elles marchaient par brigades, peut-être eût-il pu en surprendre une et lui infliger un sanglant échec?

était en retard en queue de colonne, ayant fourni des détachements sur les flancs; les autres avaient suivi l'ennemi vers Serres et s'y étaient engagées.

Rappeler ceux dont il avait besoin, leur faire prendre une nouvelle direction était long, si long que la nuit vint au moment où l'on eût pu balayer la plaine et couper Reille de Clausel. C'était une opération manquée, quoique ce fût une victoire.

Elle avait coûté cher, du reste, 2.694 tués ou blessés, suivant le rapport des Anglais. Ce même rapport indique sommairement comme pertes des Français 4.265 hommes; mais il faut tenir compte que beaucoup de conscrits surtout (1.500 environ certainement) ne surent pas se tirer à temps des redoutes et des tranchées et furent faits prisonniers.

En fait, la perte de part et d'autre fut sensiblement la même; mais nous perdîmes, outre le terrain, les quelques approvisionnements des magasins de Saint-Jean-de-Luz et d'Espelette et il fallut forcément laisser dans les redoutes toutes les petites bouches à feu que l'on avait raccolées partout pour les garnir. Il y en avait cinquante de tout genre et de tout calibre.

On passa la nuit du 10 au 11 sur le champ de bataille, Soult reculé sur une ligne de camps qui avaient été commencés depuis longtemps, mais qui, faute de bras, n'étaient qu'à l'état d'ébauche. Nous l'avons indiquée ci-dessus en plaçant Reille à Bidart, Clausel à Abancen-Borda, d'Erlon à Ustaritz, sur la Nive; la gauche, qui était la partie dangereuse, couverte par Foy qui avait eu l'ordre de remonter de suite la Nive pour s'établir à Cambo, où il y avait une double tête de pont préparée.

Ce front, de Bidart à Ustaritz, avait encore près de quinze kilomètres, et n'était pas défendu, de sorte que Soult, qui avait bien compris, le 10, que la grande difficulté de sa défense avait été la grande étendue, le resserra encore dans la matinée, donna ordre de faire sauter le pont d'Ustaritz et recula son centre sur Arbonne et sa gauche sur Arrantz.

Les corps anglais se contentèrent de prendre place au nord de la Nivelle, sur le terrain conquis. Hill, à droite, s'installa avec sa tête de colonne à Espelette et à Suraïde; Beresford fit passer son monde sur la rive droite, avec sa tête de colonne vers

Arbonne. Hope, n'ayant plus de pont, passa à gué à Saint-Jean-de-Luz et vint se mettre au bivouac en avant de la localité, sa tête de colonne vers Bidart.

Ce ne fut qu'une prise de possession, sans autre chose que l'échange, sur l'aile droite, vers la Nive, de quelques coups de fusil.

2^e SÉRIE D'OPÉRATIONS

Double offensive de Wellington et de Soult (novembre et décembre 1813). Combats devant Bayonne. Bataille d'Irube.

Nous venons de voir que Wellington ne bougea pas, le 11 novembre, fidèle comme il l'était toujours à son système de prudence et ne voulant pas engager quoi que ce fût sans savoir.

Les historiens anglais, toujours disposés à s'exalter lorsqu'il s'agit de leur grand généralissime et à lui attribuer des projets de savantes combinaisons, ce qui n'était certes pas dans sa nature, ont raconté que, le 11, l'armée alliée s'avança en ordre de bataille et que le sort de Soult était fixé, ce jour-là, si on n'avait été embarrassé à Ciboure, où le pont était rompu et où il fallut faire une longue réparation pour y faire passer l'artillerie de l'aile gauche et celle de la réserve, sans quoi un grand changement de front « sur la droite » rejetait définitivement les Français sur l'Adour, à l'est de Bayonne.

C'est peu probable.

Au surplus, une circonstance fortuite ne permettait pas de le faire, même si on eût eu l'artillerie. Le temps était affreux, une pluie abondante, de plusieurs heures consécutives, avait transformé la Nive, qui d'habitude est guéable en plusieurs endroits, en un fleuve infranchissable ailleurs que sur les ponts, et ils sont peu nombreux; enfin les routes étaient dans un état affreux; les chevaux, aussi bien ceux de la cavalerie que ceux de l'artillerie, étaient incapables d'aucun service sur ce sol argileux où,

en dehors de la grande chaussée centrale de la route, ils enfonçaient jusqu'au jarret.

Sans vouloir admettre que notre armée fût perdue définitivement devant une nouvelle attaque combinée, si elle avait pu avoir lieu, nous sommes contraint, par l'examen des faits, de dire que ce mauvais temps fut pour Soult une véritable bonne fortune. Dire que, dans la situation où l'on était, avec l'émotion du combat de la veille, il eût été refoulé sur le camp retranché de Bayonne, lequel n'était à ce moment qu'ébauché, c'est peut-être exagérer; mais étant donné encore, le 11 au matin, l'étendue de la ligne entre Bidart et Cambo, il aurait certainement eu l'insuccès de reculer encore sous le feu, non de sa propre volonté comme il va le faire les jours suivants, mais de par la pression de l'adversaire, cet adversaire n'eût-il eu que de l'infanterie, ce qui n'est pas, car Beresford et Hill avaient leurs canons de campagne, au moins en partie.

Bref, soit prudence, soit impossibilité d'attaquer par le temps qu'il faisait, Wellington passa la journée du 11 à rectifier sa ligne comme nous venons de l'indiquer : sa gauche, au-dessus de Saint-Jean-de-Luz; son centre, vers Arbonne; sa droite, Hill et Morillo, en avant de Suraïde et d'Espelette, face à Cambo. Hill essaya, sur la tête de pont de Cambo, où Foy venait relever la division Abbé de notre aile gauche, une attaque qui ne réussit pas.

Les événements qui signalèrent les derniers mois de 1813 (novembre et décembre), et que nous allons résumer, comprennent la défense générale de la ligne de la Nive. Ce n'est pas, il s'en faut, la partie la moins remarquable au point de vue tactique des opérations du maréchal Soult.

Nous pouvons dire, tout d'abord, que, quelque savantes que fussent ces opérations, elles n'ont pas eu le succès qu'on en pouvait espérer, mais elles n'en sont pas moins une étude des plus intéressantes au point de vue militaire.

Soult avait toujours pensé que, à moins que Napoléon n'eût des succès en Allemagne, il serait, lui, un jour ou l'autre, dans

l'obligation de reculer sur la ligne de l'Adour et de prendre Bayonne comme point d'appui et pivot, au moins pendant une certaine période de temps.

Dans ce but, il avait fait rechercher les projets émis autrefois par le maréchal Vauban pour transformer la place en un vaste camp retranché.

Depuis longtemps déjà, depuis que son offensive du mois de juillet sur Pampelune avait manqué, il s'occupait à Bayonne de couvrir toute la rive gauche de l'Adour, parallèlement au front des fortifications, d'un grand système de redoutes auxquelles on avait donné le nom de « Mousserolles », entre l'Adour supérieur et la Nive, barrant la route de Saint-Jean-Pied-de-Port, le chemin d'Ainhoué et la grande route d'Espagne jusqu'aux marécages de l'Adour inférieur.

Sur la Nive, entre la place et les camps, on avait établi un solide pont de bateaux avec lequel on pouvait faire passer rapidement des troupes de la rive droite à la gauche et inversement, sans traverser Bayonne.

A l'aide de cette vaste tête de pont, ayant de plus pour se couvrir la Nive qui, dans cette saison, grossie par les pluies, était un obstacle sérieux, le maréchal comptait sinon enfermer, tout au moins confiner Wellington dans le coin de terre qu'il occupait sur notre territoire, et les premières opérations du généralissime anglais, quoiqu'elles fussent couronnées de succès, comme nous l'allons voir, n'avaient rien qui empêchât le maréchal de l'espérer.

Le 12, surlendemain de la bataille de la Nivelle, le maréchal avait resserré sa concentration.

Sa ligne était disposée, savoir : à gauche, Drouet d'Erlon, chargé spécialement de la défense de la Nive, ayant la division Darricau à Ustaritz, la division Darmagnac à Villefranche, Foy à Cambo et Abbé en réserve.

A quatre kilomètres en avant de Bayonne, au point dit Saint-Jean-le-Vieux, Mouguerre; Clausel, replié avec ses divisions sur le front dit « de Maracq »; à droite enfin était Reille, arrêté en avant du front dit « d'Espagne », sur la rive gauche de la Nive.

L'attention des deux généralissimes était en ce moment portée sur Cambo, le meilleur des passages de la Nive, et par suite une sorte de nœud de chemins fort important. Soult y avait bien une tête de pont, mais elle avait été mal comprise et mal construite; les parapets étaient dominés par les hauteurs les plus proches et on pouvait les prendre facilement d'écharpe et rendre les fortifications inhabitables avec quelques obus bien dirigés. Soult avait donc, après avoir vu cela, prescrit qu'au cas où l'on aurait à y subir une attaque sérieuse, il ne fallait pas s'acharner à la résistance, mais se retirer, en détruisant autant que possible les travaux faits sur la rive gauche.

Wellington était, de son côté, fort gêné par Cambo. Il ne voyait pas sans inquiétude pour son flanc droit à Espelette et à Suraïde un passage dont il ne disposait pas et qui permettait à l'ennemi de le tourner s'il se portait en avant sur Bayonne.

Il était dit que la fortune favoriserait les Anglais, car, le 16 novembre, sur une simple démonstration que fit le général Hill sur Cambo, l'officier qui commandait la tête de pont de la rive gauche, sans même tirer un coup de fusil, fit sauter les ouvrages de cette rive et le pont lui-même.

Rien ne pouvait mieux réussir à Wellington et le contenter. Pour satisfaire l'opinion en Angleterre, il avait tout d'abord pris pied, avec le combat sur la Bidassoa, sur le territoire français; puis, plus tard, pour satisfaire les souverains étrangers qui le pressaient d'envahir, il avait livré la bataille sur la Nivelle. Cette fois, il avait, dans sa pensée, donné la mesure de ce qu'il voulait momentanément sacrifier à l'invasion.

Nous le voyons donc rester près d'un mois dans l'inaction, resserré dans les cantons de Saint-Jean-de-Luz, d'Ustaritz et d'Espelette, avec une armée qui ne comprenait pas moins de huit ou neuf mille cavaliers et, d'après ses situations elles-mêmes, cent pièces de canon attelées.

Avec cela on fait de la besogne; mais il faut vivre, et pour aborder la Nive et garer ses flancs, il s'éloignait de la côte, et, par suite, les difficultés d'entretien par les navires de la flotte augmentaient, d'autant que les communications, par l'hiver plu-

vieux de 1813, étaient plus que difficiles, que le pays était ravagé et sans ressources.

Comme conséquence, la maraude, et avec la maraude l'insubordination régnaient dans son armée, et il craignait cela par-dessus tout. La première des garanties du succès pour lui était la discipline, et ses rigueurs sur ce sujet étaient extrêmes.

Les Espagnols surtout étaient, sous ce rapport, d'un exemple déplorable. Ils pillaient sans vergogne et tuaient sans pitié les habitants qui se défendaient du pillage; dans ces conditions, il n'hésita pas et prescrivit carrément que les bataillons de Giron, de Freyre, de Longa, d'O'Donnell, ainsi que les bandes de Mina, rentreraient en Espagne (1).

Il se privait ainsi de vingt ou vingt-cinq mille hommes, mais il préférait cela. La division Morillo seule fut conservée à l'armée.

La fin de novembre et le commencement de décembre se passèrent sans troubles de part ni d'autre; Soult s'efforçant de mettre en bon état le camp retranché, Wellington inactif, assez inquiet de la situation politique générale, s'efforçant, lui, de se faire une base d'opérations, de rendre les routes d'accès moins mauvaises pour son artillerie et ses convois. Très probablement, il sentait que cette inaction, suivant une bataille où il avait eu un complet succès, était pénible pour ses troupes; mais, d'autre côté, le temps était affreux, les pluies continuelles, les rivières et les ruisseaux débordés; et, comme en somme c'était la Nive qu'il s'agissait de passer et qui était la barrière entre les Français et les alliés, il n'était pas possible de risquer une aventure.

(1) Il n'aimait pas les généraux espagnols, qu'il trouvait hautains, pleins de morgue et d'ignorance militaire, mais il appréciait les hommes des troupes.

« Si j'avais, écrit-il aux ministres anglais, vingt mille Espagnols payés et nourris, Bayonne serait à moi. Si j'en avais quarante mille, je ne sais où je m'arrêterais. J'ai bien, en ce moment, les vingt mille et les quarante mille hommes, mais je n'ai ni les moyens de les payer ni ceux de les nourrir. Ils se livrent au pillage, donnent le mauvais exemple, et tout est perdu. Nos succès dépendront surtout de notre modération et de notre justice. Et je ne veux manquer à l'une ou à l'autre. »

Le temps se remit au beau le 5 et le 6 décembre, les pluies cessèrent et on put alors, du côté de l'état-major de Wellington, songer à refouler Soult dans Bayonne et occuper le pays entre la Nive et l'Adour qui, quoique fort battu par les détachements et réquisitionné souvent, avait plus de ressources, au moins en herbe et en cantonnements, que les cantons pauvres de la rive gauche de la Nive.

Cette reprise de beau temps mettait des deux côtés tout le monde en certitude de la reprise des hostilités; cette fois on ne pouvait avoir comme surprise que le plus ou moins d'habileté des combinaisons des généraux en chef, mais de part et d'autre on se préparait à l'attaque ou à la défense.

La fin de novembre avait été naturellement occupée à certaines rectifications dans les lignes :

Sur la rive gauche de la Nive étaient d'abord Reille, avec la réserve de Villate (trois divisions), allant de la mer à Anglet, couverte par une inondation artificielle qui coupait la route de Saint-Jean-de-Luz; puis étaient les trois divisions de Clausel, s'étendant d'Anglet à la Nive, vers Urdains, couvertes par un marais.

Sur la rive droite, entre la Nive et l'Adour, était d'Erlon, avec quatre divisions, la droite à Villefranque, la gauche à Vieux-Monguerra, sur l'Adour. En avant, Darmagnac était vers Ustaritz; en avant encore, Foy était à Cambo; en avant encore, à Louhoussoa, la division Pâris, sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Le 9 décembre, au matin, les divisions françaises de la rive gauche de la Nive virent un grand feu s'allumer à Cambo. Ce devait être, on le crut du moins, un signal, et tout le monde se mit sur ses gardes.

Quelques instant après, en effet, le jour commençant, on aperçut de nombreuses colonnes se dirigeant vers la Nive, au-dessus de Cambo, à Laressore et à Ustaritz.

C'était, en effet, le résultat d'un plan préparé depuis deux jours par Wellington, pour forcer la Nive.

L'armée anglo-portugaise occupait le plateau devant Bidart, avec les corps de sir Hope, d'Alten et la cavalerie; la gauche

vers Biarritz, la droite vers Arcangues; d'Arcangues à Ustaritz par Arrautz était Hill, formant le centre. Beresford, à la droite, garnissait la Nive, de Cambo à Itsassou. Tous les villages, en arrière, étaient occupés jusqu'à Hendaye.

L'ordre avait été donné à sir Hope et à Alten de faire une démonstration sur le front d'Espagne, entre la Nive et la mer, tandis que Hill et Beresford forceraient le passage, savoir : Beresford avec deux divisions anglaises (3^e et 6^e) à Ustaritz, sur des ponts de bateaux, Hill avec une division (la 2^e), les Portugais (Hamilton) et la cavalerie aux gués avoisinant Cambo et Larressore, gués connus d'avance. Plus bas, Morillo, avec les Espagnols, passerait la rivière à Itsassou pour couvrir la droite et faire opposition au détachement du général Pâris, posté à Lahoussoa.

Y eut-il surprise? Dans l'acception propre du mot, nous ne le pensons pas, quoique cela ait été dit par l'état-major anglais ; il est plus que probable que, se trouvant en présence d'une sorte d'attaque générale sur tout son front, Soult fut indécis sur le point exact où son adversaire eût voulu faire effort. Hope, qui était à l'aile gauche, s'engagea vis-à-vis du front ouest de la place comme s'il voulait l'enlever; d'Alten, à côté de lui, ouvrit un feu très vif sur les camps du front sud, et les divisions françaises qui bordaient la Nive ne saisirent pas très bien où l'adversaire voulait en venir : si elles devaient faire leur résistance parallèlement à la Nive ou parallèlement au front de Mousserolles, est de la place qu'elles étaient chargées de couvrir.

Darmagnac, Darricau et Foy disputèrent simplement le passage, et, comme Foy se trouva, par suite de l'étendue qu'il avait à couvrir, coupé en deux et que sa gauche se trouvait, de ce fait, refoulée vers Saint-Jean-Pied-de-Port, vers la brigade de Pâris, force fut de tourner le dos à Mousserolles et de laisser Hill et Beresford s'étendre sur la rive droite de la Nive. Heureusement, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, d'Erlon n'était pas réduit à ses trois divisions de la Nive : il en avait une quatrième en réserve, celle d'Abbé, avec laquelle il arrêta facilement les colonnes anglo-portugaises, fort en désordre après ce

passage, et sur des chemins impossibles, sur le plateau de Villefranque, qui était la clef de la position.

L'état du terrain, l'état des communications étaient de telle nature que le combat, commencé le matin, dura jusque fort avant dans la soirée. On avançait à peine. Sur l'aile gauche anglaise surtout, où cependant on ne voulait faire qu'une simple démonstration, les troupes, dans l'eau, la boue jusqu'aux genoux, étaient harassées : une pluie battante, survenant, obligea d'interrompre absolument l'opération.

Comme résultat final, les Anglais avaient pied sur les deux rives de la Nive, et les deux armées formaient autour de la place de Bayonne deux grands demi-cercles concentriques dont le camp retranché était à peu près le milieu.

En somme, combat peu heureux pour Soult, où il y avait eu du décousu et de l'indécision, où Foy et Pâris, une fois coupés par le mouvement de Beresford, étaient restés inertes et où l'on avait craint de dégarnir la rive gauche de la Nive pour la rive droite, qui en avait bien plus besoin.

L'affaire avait coûté, de part et d'autre, une perte de 800 tués ou blessés environ.

Il y a lieu de supposer que le maréchal n'avait jamais beaucoup espéré un résultat meilleur, si l'adversaire venait à essayer de forcer la Nive. Et nous opinons à croire que, voyant Wellington rangé concentriquement devant lui, avec moitié de ses forces sur une rive de la Nive, moitié sur l'autre, il crut avoir fait, en somme, une bonne affaire en l'amenant à se placer en mauvaise position, ayant tout le corps du général Hill exposé à une surprise et presque isolé sur la rive droite.

La lettre ci-après, qu'il écrivit le soir même du 9, donne le résumé de ses idées et de ses projets. Elle est datée de Bayonne et adressée au ministre de la guerre :

« Ce matin, au point du jour, l'ennemi a attaqué sur le front de la Nive et devant Anglet. Une de ses colonnes a passé la rivière à gué aux bains de Cambo. Une autre colonne a aussi passé à gué à Laressore, en même temps que, sous la protection d'une artillerie assez nombreuse, il rétablissait les ponts

de Cambo et d'Ustaritz, où deux autres colonnes ont également passé.

» La 1^{re} division, commandée par le général Foy, qui était en position sur la Nive depuis Itsassou jusqu'au-dessus de Cambo, a opéré son mouvement en ordre, défendant le terrain pied à pied. Cependant, une colonne ennemie étant arrivée sur la grande route de Saint-Jean-Pied-de-Port avant que le général Berlier eût passé avec trois bataillons, ce général a été obligé de faire un détour pour se réunir à sa division sur les hauteurs entre Villefranque et le Petit-Moguerre.

» La 2^e division, commandée par le général Darmagnac, avait trois bataillons, sous les ordres du général Guardic, devant Ustaritz. Leur mouvement s'est aussi opéré en ordre, et ils ont rejoint leur division sur les hauteurs de Villefranque.

» D'après les renseignements que les prisonniers m'ont donnés, les divisions anglaises commandées par les généraux Hill et Beresford, savoir les 2^e, 3^e, 4^e et 6^e, ainsi que la division portugaise du général Campbell et les divisions espagnoles de Morrello, ont passé la Nive et se sont formées sur les hauteurs de Lormenthoa, d'où ce soir, à 6 heures, la 6^e division s'est détachée et est venue attaquer une brigade de la division Darmagnac à Villefranque. Cette brigade s'est très bien défendue et a fait éprouver une grande perte aux ennemis. M. le comte d'Erlon a renforcé les divisions à ses ordres sur les hauteurs de Montachuria et de Morticoborda, où je les ai trouvées très bien disposées et soutenant l'engagement avec ardeur.

» Pendant que l'ennemi effectuait son passage, le général Hill, avec deux autres divisions, la 1^{re} et la 3^e, et une brigade portugaise, attaquait les deux brigades de l'aile droite qui étaient en position devant Pucho, en avant et sur le plateau de Plaisance. J'ai été fort satisfait des dispositions de M. le lieutenant général comte Reille et de M. le général de division Leval. Les troupes se sont aussi très bien conduites; mais cette avant-garde a dû céder au nombre, et elle s'est repliée sur les ouvrages avancés du plateau de Beyris. Une colonne ennemie se dirigeait, en même temps, par le bord de la mer, sur la gauche d'Anglet, où elle est entrée.

» Je ne crois pas que nous ayons huit cents hommes hors de combat; mais les troupes ont fait une si bonne résistance qu'il n'est pas douteux que l'ennemi n'ait éprouvé une perte beaucoup plus considérable.

» Par ce rapport, Votre Excellence est à même de juger de l'ensemble de nos dispositions et de la situation de l'armée. Elle remarquera, sans doute, que l'armée ennemie se trouve divisée en deux, sur les deux rives de la Nive, ayant sa tête vers l'Adour. Il me paraît que le général ennemi a perdu l'avantage de sa supériorité numérique en s'étendant, et je suis résolu à l'attaquer dans la fausse position qu'il a prise.

» A cet effet, j'ai donné l'ordre à M. le comte d'Erlon de partir à minuit avec les quatre divisions sous ses ordres, de venir passer la Nive à un pont de bateaux que j'ai fait établir au-dessus de Bayonne, et de se former en avant du camp retranché de Maracq, à la suite des divisions commandées par M. le lieutenant général Clausel.

» Ainsi, les neuf divisions de l'armée seront, au point du jour, sur la rive gauche de la Nive, avec une brigade de cavalerie aux ordres du général Sparre et quarante pièces de canon.

» Mon projet est d'attaquer la portion de l'armée ennemie qui est restée sur la rive gauche, et de faire en sorte d'écraser ou de compromettre quelqu'une de ses divisions. Si je réussis, les divisions qui ont passé la Nive se trouveront très embarrassées.

» Je me porterai, avec toute l'armée, sur les plateaux d'Arcangues et de Bussusarry, d'où je manœuvrerai suivant les circonstances et les dispositions des ennemis. J'ai espoir que j'aurai des succès à vous annoncer. »

Rentré à la nuit tombante dans Bayonne, après avoir assisté au combat sur les hauteurs de Villefranque, Soult, après avoir reçu les rapports de ses trois commandants de corps (ailes et centre), se rendait bien compte, en effet, qu'il était acculé en quelque sorte à son camp retranché; mais, d'autre côté, qu'il avait devant lui Wellington sur un grand front de plus de douze kilomètres, sa gauche à Bidart, son centre à Arcangues et à

Ustaritz, sa droite à Saint-Pierre-d'Irube, sous Bayonne même, mais séparés par la Nive.

C'est alors qu'il lui vint à l'esprit une de ces conceptions dont l'empereur avait donné des modèles, et qui étaient des exemples à suivre pour ses lieutenants lorsqu'ils commandaient eux-mêmes en chef.

Il projette, en effet, de profiter de ce que son adversaire occupe les deux rives d'une rivière sujette, comme l'est la Nive, à des crues subites, et dont les communications sont, en temps ordinaire, médiocrement assurées et le sont moins encore par le pluvieux hiver que l'on traverse, pour se porter en bloc sur l'un des deux côtés et écraser, si possible, ce côté avant que l'autre ait pu venir à son secours.

C'est une reprise d'offensive. Et certainement le plan en était bien combiné.

C'était sur la rive gauche de la Nive que le maréchal voulait faire cette offensive. Il y a là un pays assez difficile et accidenté. Il y avait là deux plateaux, celui de Bussusary et celui d'Arcangues, qui faisaient la clef du pays. Le plateau de Bussusary se prolongeait par une crête, dite crête de Barouilhet, et il y avait une vallée assez profonde en arrière, vers Arbonne. Le plateau d'Arcangues, lui, avait cette particularité de trois contreforts se prolongeant vers Bayonne et la Nive, séparés par des ravins alors couverts de taillis impénétrables.

C'était là les vraies positions de bataille, et elles étaient nécessairement aux mains des Anglais et couvertes de leurs grand'gardes.

Dans la soirée du 9, Hope avait retiré ses troupes anglaises à Saint-Jean-de-Luz, et les portugaises à Barouilhet. La division légère était arrêtée entre Bussusary et Arbonne; Hill et Beresford étaient de l'autre côté de la Nive, comptant attaquer les hauteurs de Villefranque-Mouguerre.

Le 10, au point du jour, grâce au pont de bateaux qu'on avait jeté, dans le camp retranché même, sous Bayonne, le corps de d'Erlon était passé de nuit sur la rive gauche de la Nive et s'était mis au bivouac à côté de Clausel, et, en fait, les neuf divisions de l'armée proprement dite étaient groupées sur

cette rive. Comme il ne fallait pas se laisser enlever les lignes de Mousserolles, Soult avait fait sortir toute la garnison de la place pour garnir les ouvrages du camp, et fait venir sur le haut Adour des chaloupes-canonnières armées pour surveiller jusqu'au confluent du gave de Pau (1).

Tout paraissant bien paré de chaque côté, le mouvement commença. Trois grosses colonnes franchirent les lignes d'Espagne et de Maracq.

A droite, Foy, Leval, Boyer et Villate, sous les ordres de Reille, débouchent sur la route de Saint-Jean-de-Luz : Taupin, Maransin et Darricau, sous les ordres de Clausel, se déploient devant Bussusary et Arcangues; enfin, à gauche, Drouet d'Erlon, avec les divisions Abbé et Darmagnac, se porte en avant de Monereau, sur la route d'Ustaritz.

Ainsi que nous l'avons dit, il y avait eu, le 9 au soir, une pluie diluvienne qui avait rendu les chemins impraticables. Lorsque, vers 10 heures du matin, les trois colonnes débouchaient du camp retranché, elles trouvèrent devant elles l'ennemi prévenu : Reille se buta contre Hope retranché à Bidart, Clausel contre une division (la division dite légère) en position à Arcangues, et Drouet d'Erlon, ce à quoi on ne s'attendait guère, trouva tout le corps de Beresford devant Ustaritz.

Wellington, en effet, resté dans la nuit du 9 au 10 sur la rive droite de la Nive, avait été prévenu par des espions et des patrouilles de surveillance que les troupes de d'Erlon passaient sur la rive gauche de la Nive, et, pour ne pas être pris au dépourvu, il s'était hâté de faire revenir sur cette rive tout le corps de Beresford.

« D'après les rapports de l'état-major anglais, lord Wellington resté, dans la nuit du 9, sur la rive droite de la Nive, s'aperçut seulement au point du jour que les Français avaient évacué les hauteurs situées sur les flancs du général Hill. Il ordonna à ce général de les occuper et de pousser des détachements jusqu'au

(1) Soult avait requis tous les petits bâtiments du port de Bayonne et du bas Adour susceptibles d'être transformés en navires de combat. Il avait armé les équipages, et même quelques-uns avaient de petites pièces de canon sur l'avant.

camp de Mousserolles, tandis que sa cavalerie se répandrait jusqu'au delà de Hasparen et sur l'Adour. Cependant, comme il entendit la canonnade sur la rive gauche de la Nive, il se porta en personne de ce côté, fit repasser la rivière aux 3^e et 6^e divisions et ordonna à Beresford de jeter un autre pont plus bas, vers Villefranque, pour faciliter les mouvements. »

Quoi qu'il en soit, la journée fut sans intérêt, malgré ce qu'on eût pu croire.

Aucune des attaques de ces colonnes n'eut l'issue décisive à laquelle on s'attendait. Les attaques partielles qui furent faites sur plusieurs points et même renouvelées avec énergie restèrent sans succès sérieux.

Reille chassa d'Anglet les Portugais, mais le terrain était si mauvais qu'on n'avancait qu'avec peine et que lorsque l'on aborda la crête de Barouilhet, tout le corps de Hope arrivait à la rescousse, de Bidart et de Saint-Jean-de-Luz. Clausel ne fit qu'une tentative un peu décousue sur Bussusary et Arcangues; d'Erlon, paralysé par le passage de Beresford, resta inactif. Il n'y avait eu d'engagé que les têtes des colonnes, qui l'avaient fait à fond, comme toujours, mais sans la pression qui détermine les succès.

On a fort blâmé, après la campagne, cette attaque de l'aile droite française par Anglet et Bussusary. Il semble, en effet, que, puisqu'on voulait couper l'armée coalisée en deux, c'était bien plutôt à Clausel à faire un effort violent sur Arcangues, au lieu d'une attaque un peu « insignifiante », plutôt même une démonstration.

Les Anglais ont prétendu que, d'après les renseignements reçus, c'était en effet sur Arcangues que l'ordre donné le 9 prescrivait un effort décisif, et que ce ne fut que dans la matinée du 10 que Soult changea d'avis. Pourquoi? Ils n'ont garde de l'expliquer. Si cela est vrai, il est plus que probable que ce fut sur des renseignements un peu erronés, lui faisant connaître qu'Arcangues était fortement occupée, tandis qu'il n'y avait personne sur la crête de Barouilhet.

Vers le milieu de l'après-midi, il envoya des ordres pour que l'attaque qui mollissait fût reprise avec énergie, mais il était

trop tard, Son plan, ou tout au moins la première partie de son plan, était manqué.

Dans la soirée, par une nuit obscure, nos colonnes rétrogradèrent sur le camp retranché avec une assez grosse perte. Suivant les récits anglais, nous aurions eu 2.000 hommes sur le carreau. Des récits français vont au delà et accusent 3.000 tués ou blessés (1).

Ces derniers récits prétendent que les coalisés laissèrent ce jour-là 5.000 hommes sur le terrain, tandis que les tableaux de l'état-major anglais n'en accusent que 1.500.

De manière ou d'autre, c'était beaucoup de monde en moins, beaucoup plus que ne le valait l'opération, puisque, le soir, on était dans la même situation que le matin.

Les journées du 11 et du 12 furent des journées de combat sans intérêt, plutôt de grosses escarmouches. Il pleuvait à verse et aucune marche sérieuse n'était possible, non plus qu'aucun emploi d'artillerie.

Le 11, par un brouillard intense, Wellington, qui n'était pas sans inquiétude pour son centre, fit dessiner par le général Hope une attaque du côté d'Arcangues; mais la brigade Robinson, qu'on envoya dans ce but, fut serrée de près et repoussée avec des pertes sérieuses de près de 800 tués ou blessés.

Dans la journée du 12, la Nive grossit avec une telle rapidité que le pont établi à Ustaritz fut emporté et qu'on eut une certaine peine à le rétablir et à le solidifier. Il n'y eut qu'échange de quelques coups de canon.

C'était précisément sur la transformation de la Nive en un torrent infranchissable à gué que comptait le maréchal pour mettre à exécution la deuxième partie de son plan ou de son programme puisque la première partie n'avait pas réussi.

Son but, en effet, dans la journée du 10, avait été d'écraser la partie laissée sur la rive gauche de la Nive; les essais du 11

(1) Le soir du 10, il y eut une sorte de désertion. Trois régiments allemands, deux de Nassau et un de Francfort, de la division de Villate, passèrent à l'ennemi avec armes et bagages, sur le reçu d'instructions secrètes envoyées à leurs chefs par le prince de Nassau.

et du 12 lui montraient que c'était lui au contraire qui était pressé sur son front de Maracq.

Dans la nuit du 12 au 13, il se décida à faire passer sur la rive droite, dans le front de Mousserolles, les divisions de d'Erlon qu'il en avait éloignées dans celle du 9 au 10, Foy, Darmagnac, Abbé, Darricau. Cette fois, il était sûr, ou à peu près, de trouver le général Hill, seul avec 13 ou 14.000 hommes, devant Saint-Pierre-d'Irube, et il avait, avec ces quatre divisions, de quoi l'écraser.

Tel est le nom de la bataille du 13 décembre, qui va terminer les opérations pour l'année 1813.

Le brouillard, dans la matinée du 13, se leva si épais, qu'il était presque impossible de se diriger et il fallait pour le faire toute la connaissance que les troupes de d'Erlon avaient déjà du pays où nombre de compagnies avaient déjà été en grand-garde et avaient patrouillé; néanmoins, et cela était fort gênant, il était impossible de se rendre compte exactement des troupes que l'on avait devant soi. Ce ne fut guère que vers 8 h. 30, qu'après le refoulement des grand-gardes anglaises du centre on put se diriger. De là une grande lenteur dans le début de l'opération. Le centre anglais était à Saint-Pierre où était la division de Stewart avec, derrière lui, sur la hauteur, les réserves de Hill. La division Pringle était à gauche le long de la Nive, celle de Byng à droite, autour de Moguerre.

La ligne française, à la faveur de l'obscurité, avait fait, en avant des lignes de Mousserolles, une sorte de déploiement : Abbé, à cheval sur le chemin de Saint-Jean-Pied-de-Port, en face par conséquent de Stewart; Darricau à droite jusqu'à la Nive, devant Pringle; Foy à gauche sur le chemin de Moguerre, devant Byng, ayant derrière lui Darmagnac, formant une sorte de deuxième ligne derrière le centre et la gauche qu'il dépassait légèrement en crochet offensif.

Cette fois on allait surprendre, on l'espérait du moins, l'ennemi en défaut, et le maréchal y comptait tellement qu'il avait prescrit à une partie de sa cavalerie, sous les ordres de son frère Soult, de s'avancer par un grand mouvement tournant

vers Cambo pour fermer aux Anglais de Hill toute communication derrière eux.

L'affaire avait été si bien préparée, les instructions si bien données, qu'au signal que donna Drouet d'Erlon et malgré l'obscurité, la marche en avant fut prise sinon rapide, c'était impossible, du moins avec une remarquable assurance, et les avant-postes furent abordés avec entrain; l'artillerie, des deux parts, essayant de profiter de quelques rares lueurs dans la brume pour envoyer un peu au hasard ses boulets dans les directions où l'on supposait les groupes de l'adversaire.

Il n'y eut pas de préparation; au centre, surtout. La division Abbé se lança avec une telle vigueur à l'acte décisif que Stewart fut un instant très indécis sur le résultat, malgré la bonne situation où il se trouvait. Malheureusement, la rapidité avec laquelle s'opérèrent les premiers mouvements dura peu et les quatre petites divisions de d'Erlon qui comptaient combattre cette fois un ennemi de force égale ne tardèrent pas à comprendre qu'elles avaient devant elles des forces supérieures qui se massaient.

En effet, si Wellington avait été, au premier moment, surpris par cette attaque imprévue, plusieurs circonstances lui avaient fait supposer, dans la nuit, que son adversaire allait tenter une nouvelle opération ou, au moins, qu'il la tramait.

D'abord, le mouvement des divisions françaises de la rive gauche à la rive droite s'était fait inutilement, de trop bonne heure, et Hill avait pu, dans une certaine mesure, s'en rendre compte par l'animation qu'il y avait aux abords du pont de bateaux, dans le camp retranché sur lequel, de la hauteur, on avait quelques vues.

Ensuite, et c'était là une faute capitale, on avait vu s'éteindre successivement le feu des bivouacs de la côte de Bussary et s'allumer en plus grand nombre ceux du front de Mousserolles.

Quel qu'ait été, au surplus, le motif qui ouvrit les yeux aux généraux anglais, que ce soit l'espionnage ou la négligence de nos troupes, ce qui est certain c'est que Wellington, au moment où tout faisait supposer à Soult que le généralissime an-

glais allait battre en retraite devant lui, se trouva sous la main tout le corps de Beresford, d'abord sa 6^e division, puis la 4^e, puis la 3^e, et même une partie de la 7^e. Toutes ces troupes s'étaient, dès le point du jour, portées par le pont de bateaux vers Villefranque, et il put jeter successivement ces renforts au milieu de la ligne de Hill qui, malgré une résistance des plus sérieuses, disons des plus remarquables, était déjà enfoncée sur deux ou trois points de son front.

Il est à peu près impossible de démêler, dans les récits du temps, la vérité dans les faits de détail de cette journée de Saint-Pierre-d'Irube; ce qui est certain c'est que c'est, sinon la plus sanglante, du moins une des plus sanglantes que les armées d'Espagne aient livrées. Wellington écrit dans son rapport « qu'il n'a jamais vu de champ de bataille couvert de tant de morts, ni pareil acharnement entre les combattants ».

Très difficile est de connaître l'évaluation des pertes. Les historiens les plus consciencieux du temps ont donné 3.700 hommes hors de combat de notre côté et prétendent que les Anglais perdirent, ce jour-là, près de 6.000 hommes.

Il y a là évidemment une erreur. Les Anglais ont, dans leurs rapports, accusé une perte de 5.019 hommes, mais dans les journées du 9 au 13, avec 500 prisonniers. Ce chiffre paraît plus vrai.

Soult fut, on l'a dit dans le rapport anglais, et ce doit être vrai, assez déconcerté par le résultat inattendu de la bataille.

Le soir, il fit reprendre aux divisions leur situation dans le camp retranché : d'Erlon à Mousserolles et les autres à Maracq, sauf Foy auquel il fit passer l'Adour et qui vint étendre ses postes tout le long de la rive droite du fleuve, jusqu'à son confluent, au point où arrive le gave de Pau. C'était prudent.

La Nive, après cette série de sanglants combats le 10, le 11, le 12 et le 13, était définitivement, sauf à son embouchure, perdue pour nous, et on ne saurait trop remarquer combien, dans cette période, les deux généraux adverses durent faire appel à leurs talents militaires et à leur expérience.

On a blâmé, après coup bien entendu, l'attaque que fit Soult, le 10, sur Barouilhet, par Anglet; mais il eut pour cela des rai-

sons, comme nous l'avons fait ressortir, provenant de faux renseignements probablement, mais enfin ce sont des raisons. On a blâmé son inaction le 11, mais ce blâme est injuste. La veille au soir, un certain nombre de bataillons étrangers avaient, nous l'avons dit, passé à l'ennemi; il fallait bien qu'il sût s'il y avait des changements chez l'adversaire, car, de par cette défection, sa situation était connue maintenant du général anglais, par le menu. Le 11 resta donc pour lui une journée d'incertitude qui ne fut levée que le 12, lorsqu'il sut que les 4^e et 7^e divisions anglaises étaient venues du côté d'Arbonne et que Hill était seul sur la rive droite (1).

En fait, Saint-Pierre-d'Irube était non seulement une bataille sanglante où les Français venaient de perdre une meilleure partie de leurs soldats, une perte irréparable, c'était aussi une bataille qui ôtait tout espoir d'exécuter ce que voulait Napoléon, « se servir de Bayonne comme pivot pour manœuvrer devant l'armée anglaise ».

Certes, le plan du maréchal était de tous points remarquable et remarquablement combiné.

L'énergie qu'il déploya est d'autant plus à citer qu'au milieu de la nuit du 10 au 11, comme nous l'avons raconté, la plus grande partie de ses troupes de réserve, composées d'Allemands, passait à l'ennemi, ce qui n'était pas sans amener, on le comprend, une véritable émotion au milieu des nôtres, habitués depuis plusieurs années déjà à considérer les régiments de Nassau, de Francfort et de Bade, comme des Français.

« Deux fois, a dit lord Wellington dans ses *Mémoires*, il n'a tenu qu'à un fil que je ne donnasse l'ordre de la retraite : le 10, lorsque j'appris le début de l'attaque d'Arcangues par le général Clausel; le 13, au moment où l'on m'annonça que, dans une impétuosité digne de son chef, la division Abbé venait d'atteindre le haut de Saint-Pierre-d'Irube. »

(1) Les Anglais, toujours disposés à la critique au profit de la gloire de Wellington, ont laissé entrevoir que les opérations autour de Bayonne ont été mal exécutées à cause de la mésintelligence, « bien connue », entre nos généraux. C'est une histoire inventée à plaisir.

Cette journée du 13 mettait fin, ainsi que nous l'avons dit, à nos possibilités de défense des avancées de Bayonne.

Nous venons de parler des pertes. Il est hors de doute qu'elles furent hors de proportion avec les effectifs engagés (1).

Tellement que plusieurs historiens de la période qui a suivi 1815 ont assuré que le maréchal avait annoncé 6.000 et qu'il avait eu 10.000 hommes au moins mis hors de combat. De même, chez les Anglais, Portugais et Espagnols, c'est par un chiffre énorme, qu'ils disent être 16.000, qu'il fallait compter le nombre des tués, blessés ou disparus.

3^e SÉRIE D'OPÉRATIONS

Le recul du maréchal. La défense des lignes d'eau. (Orthez et Aire.)

Quelles pouvaient être, durant cette période, les intentions du maréchal? Il est bien difficile de le discerner, même dans sa correspondance. Il est certain qu'il fut déconcerté par le résultat de la bataille de Saint-Pierre-d'Irube, et qu'il avait espéré mieux du plan fort bien combiné qu'il avait conçu.

Certes, il n'était pas homme à se laisser abattre par les insuccès, et il le prouvait, du reste, depuis le mois de juillet; mais sa situation était si bizarre, si différente de ce qu'il avait songé! Envoyé dans le Midi pour reprendre l'Espagne et en

(1) « *Le Maréchal Soult au Ministre de la guerre.*

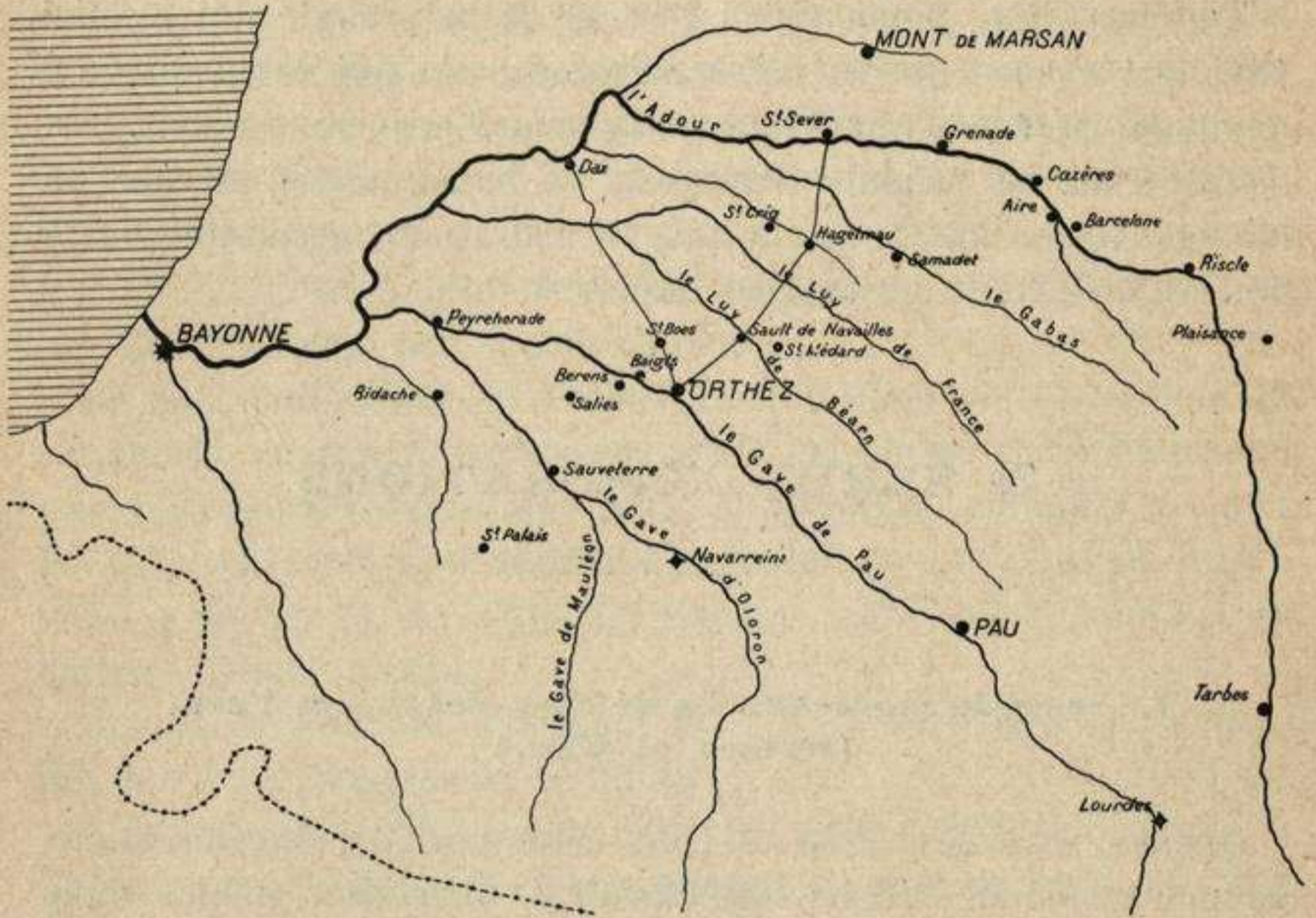
» Biandos, 19 décembre.

» J'ai l'honneur de faire connaître à Votre Excellence l'état général des pertes que l'armée a éprouvées dans les journées des 9 au 13 de ce mois, lesquelles s'élèvent à 5.914 hommes. Dans ce nombre sont compris 4.660 blessés dont la plus grande partie rentrera incessamment. Il n'est pas douteux que la perte des ennemis n'ait été beaucoup plus considérable.

» Pertes des officiers : 264 (31 tués, 222 blessés, 11 prisonniers).

» Pertes de la troupe : 5.650 (482 tués, 4.613 blessés, 279 prisonniers, 276 manquants). »

chasser les Anglais, il était, au contraire, refoulé, et, au lieu d'avoir à faire une invasion, il était amené à se défendre contre une invasion.



TROISIÈME PARTIE DES OPÉRATIONS

Le Recul. — Orthez (1814).

Au milieu de ces embarras, encore avait-il une chance, celle d'avoir pour adversaire un temporisateur, qui n'avancait qu'en laissant le moins possible au hasard et lui donnait le temps de se débrouiller et de parer, en partie au moins, aux difficultés.

C'est que, il faut être juste, cet adversaire lui-même était souvent fort empêché.

Nous nous représentons toujours le Wellington, après Waterloo, arrivé à l'apogée de la gloire, couvert de fleurs et de couronnes; mais il n'était pas ainsi en 1813. Sans oser nier ses connaissances militaires et administratives, les ministres anglais d'alors, qu'il assaillait volontiers de ses plaintes, de

ses observations, de ses idées sur la politique, le traitaient carrément de « visionnaire dont les projets ne pouvaient être exécutés que contrôlés par de plus sages et de plus expérimentés que lui ».

Et, en vérité, cela n'était-il pas presque naturel?

Comment! on venait d'écraser Napoléon à Leipzig, on avait failli, à Hanau, l'envelopper et lui fermer le chemin du retour; l'Europe entière lançait ses armées vers le Rhin; les Cosaques, précédant les colonnes, mettaient partout la terreur; les Anglais, les Portugais, les Espagnols étaient en France, la victoire était partout, et l'on se trouvait en face d'un général qui s'acharnait à faire un tableau affligeant de la politique de son pays!

On va juger, du reste, de la situation :

Le Portugal, à qui, en résumé, l'Angleterre avait sauvé la vie, s'était engagé à fournir un contingent de 30.000 hommes; mais il en avait 20.000 à peine, encore était-ce l'Angleterre qui les soldait.

L'Espagne, que l'Angleterre avait le plus contribué à dégager de nos mains, ne montrait pour Wellington et pour le gouvernement anglais que de la malveillance; tellement que Wellington écrivait que, « s'il eût été obligé de battre en retraite vers le Portugal, l'Espagne se serait mise avec nous contre lui ».

Si Napoléon, et on le savait, pouvait réussir à replacer Ferdinand VII sur le trône, la guerre deviendrait presque impossible, car elle n'avait pour sanction première que l'état d'hostilités entre la France et l'Espagne, et, la paix une fois rétablie, c'en était fait de la coopération des Espagnols.

Au lieu de lui envoyer des renforts anglais dont il avait besoin pour refaire ses pertes, on avait réuni en un corps ce qui lui était destiné, et on l'avait envoyé sous les ordres de sir Thomas Graham en Hollande, pour y soutenir l'insurrection contre Napoléon.

« Avancez donc ! Avancez ! » lui écrivaient les ministres. « Tous les souverains alliés s'étonnent de votre inaction. »

A quoi il était obligé de répondre qu' « il y a des choses qu'on

ne peut exécuter, telles que de mouvoir des troupes dans un pays de montagnes, après des pluies torrentielles, sans s'exposer à perdre des hommes qu'on ne pourrait remplacer ».

Joindre à cela que les ministres, en Angleterre, semblaient se désintéresser de la question d'entretien de l'armée. Impossible de recevoir à temps les effets d'habillement indispensables dans une saison pareille; impossible de se procurer nulle part des voitures de transport. La situation financière était déplorable : il était dû des vingt-six mois de solde à beaucoup d'employés de l'armée, et, pour comble, les instructions données à la flotte n'ayant aucune connexité avec celles données à l'armée, le service de surveillance de la côte était presque nul et le cabotage entre Bordeaux et Bayonne avait repris comme si les Français eussent été maîtres de toute la côte du golfe de Gascogne.

On ne s'étonnera donc pas que Wellington restât en position durant tout le mois de janvier, malgré son succès à Saint-Pierre-d'Irube, et même une partie de février. Cela était indispensable presque, au point de vue administratif, d'autant que, au point de vue militaire, le temps, depuis plusieurs semaines, était tel qu'aucune opération d'une certaine envergure n'était possible au milieu d'un pays transformé par les pluies en une sorte de marécage.

Soult, à ce point de vue, avait sur son adversaire l'avantage de pouvoir utiliser les rivières, qui étaient suffisamment navigables pour porter d'assez forts bateaux. Il avait, durant le mois de décembre, utilisé la Nive; maintenant il pouvait se servir de l'Adour et du gave de Pau; seulement il fallait être maître de Bayonne, et Wellington le savait et n'avait qu'un but, c'était de l'en éloigner.

Soult le comprenait fort bien, et voici ce qu'il écrivait au ministre de la guerre :

« Ni le nombre des troupes, ni mes moyens d'approvisionnements ne me permettront, dès que lord Wellington aura atteint l'Adour au-dessus de Bayonne, de me maintenir dans les positions où je couvre la place et menace le flanc droit des alliés.

» Le temps n'est pas éloigné, lors même que mes forces ne

seraient pas réduites (1), où il faudra abandonner Bayonne à ses propres ressources et combattre sur les nombreuses rivières qui coulent dans une direction concentrique des Pyrénées vers l'Adour.

» Tandis que les divisions Leval et Boyer, que j'ai désignées, rejoindront la Grande armée de l'empereur sur les frontières de l'Est, la division Abbé renforcera la garnison de Bayonne et du camp retranché, ce qui portera le nombre des troupes réunies sur ce point à 14.000 hommes. Ces forces étant trop considérables pour être confiées à un simple général de division, j'avais l'intention d'en donner le commandement au général Reille, dont le corps sera désorganisé lorsque les détachements seront partis. Toutefois, comme cet officier général montre de la répugnance pour se renfermer dans la place, et qu'un chef qui agit malgré sa conviction est à demi battu, je désire que le comte d'Erlon soit chargé de ce commandement.

» Je ne puis, avec le reste de l'armée active, espérer battre les alliés en bataille rangée; je proposerais donc de lancer cette armée sur la gauche, comme un grand corps de partisans, en la tenant toujours appuyée aux Pyrénées et prête à tomber sur les flancs ou sur les derrières de Wellington, s'il cherchait à pénétrer davantage en France. Clausel, qui est né dans ces provinces et en parle la langue, se trouve, par ses connaissances particulières et par ses talents militaires, le général le plus propre à la commander.

» Le général Reille pourra alors se rendre à la Grande armée avec les troupes rappelées. J'insiste sur cette proposition, parce que j'ai la conviction que l'empereur sera obligé à rappeler toutes les troupes qu'il a dessein de retirer (2).

(1) L'empereur avait, en ce moment, fait connaître à Soult, par l'entremise du ministre, qu'il avait l'intention de retirer immédiatement de son armée 10.000 hommes d'infanterie. Si, par suite de ses négociations avec le roi d'Espagne, il arrivait à faire abandonner aux Espagnols l'alliance anglaise, il lui retirerait une autre dizaine de mille hommes.

(2) C'est dans les premiers jours de février que Soult envoya, par ordre exprès, les deux divisions d'infanterie Leval et Boyer, la cavalerie de Treillard et quatre batteries à la Grande armée. Il dut y joindre 2.000 vieux soldats destinés à la garde et tous les gendarmes.

Le général Foy, dans ses intéressants mémoires, partage entièrement les idées de Soult. Il va même plus loin, car il dit : « Il est regrettable que

» Il deviendra alors indispensable d'adopter un système de guerre irrégulière dans laquelle un corps nombreux de partisans rendra plus de services que l'ombre d'une armée régulière sans force et confiance en elle-même, qui, vraisemblablement, serait détruite à la première bataille. Il faut, pour diriger cette guerre, un centre d'action et par conséquent un seul commandant. Clausel est l'homme qui convient le mieux. On mettra sous ses ordres tous les généraux qui commandent les départements militaires entre la Garonne et les Pyrénées, en lui donnant le pouvoir d'obliger les habitants à prendre les armes et à agir sous la direction des chefs. »

Nous avons passé la phrase dans laquelle le maréchal insiste pour quitter le commandement et être appelé dans l'Est près de l'empereur, ayant déjà cité cette phrase au commencement de ce travail en faisant l'étude du caractère du généralisme de l'armée française.

Si Wellington, loin de l'Angleterre, avait à se plaindre de l'égoïsme des gouvernants de son pays, Soult, au milieu du sien, en relations continuelles et faciles avec Paris, avait tout autant de motifs de s'irriter et de jeter pour ainsi dire le manche après la cognée.

Sa situation était des plus tristes et ses lettres au ministre en font foi. Tous ses conscrits étaient malades, inondaient les hôpitaux, désertaient à la première occasion. Il était sur le point de perdre ses meilleurs soldats appelés pour la défense des frontières de l'Est. Tous les services étaient en souffrance ; il avait autour de lui toute une population ou inerte ou presque résistante. Il ne trouvait plus nulle part d'argent pour faire la solde.

« Mes officiers, mes régiments, disait-il, sont dans la misère la plus honteuse. Par honneur pour les armes impériales, il faut qu'on vienne au secours d'une si triste position (1). »

l'empereur n'ait pas appelé à lui la totalité des armées de Soult et de Suchet. Nos cadres vigoureux, grossis des divisions de Toulouse et de Bordeaux et de la conscription de l'année auraient donné cinquante à soixante mille hommes. Que l'on juge de l'influence qu'une pareille masse, arrivant au commencement de février à Lyon ou à Troyes, aurait eue sur les événements. »

(1) Dans cette position, il n'y avait pas d'autre ressource que de faire des « réquisitions », et ce mot de réquisition jurait tout autant que la chose chez les paysans du Midi. Requérir sur de simples bons de papier

Les alliés touchaient à l'Adour, depuis qu'ils nous avaient refoulés dans le camp retranché en aval et en amont de Bayonne, impossible donc à Soult de manœuvrer utilement; il fallait changer la ligne d'opérations.

C'est à cela, qui n'était pas chose très simple, et à la réorganisation de ses forces qu'il employait les derniers jours de 1813, pendant lesquels Wellington, au milieu de ses embarras et à cause d'un temps affreux qui ne cessait pas, restait comme confiné sans entrer en opérations.

Peu après la bataille d'Irube, le maréchal s'était étendu pour pouvoir vivre. Le 20 décembre, laissant dans Bayonne et les camps retranchés Reille, avec les divisions Abbé, Leval, Maransin, il avait transporté son quartier général à Peyrehorade, sur le gave d'Oloron, à la jonction de ce gave avec celui de Pau, à 5 ou 6 kilomètres du confluent de ce gave dans l'Adour. La division Boyer était placée à Saint-Etienne, la division Foy à Saint-Martin-des-Signaux, Darmagnac à Saint-Laurent, Taupin et Darricau sur la Bidouze, en avant de la rivière. La cavalerie avait été envoyée à Mendioude et Bellocq, la réserve d'artillerie et les parcs à Dax.

Cette disposition, qui le laissait maître d'utiliser le cours de l'Adour pour les bateaux, lui permit d'installer des magasins à Peyrehorade, à Dax, et même plus tard à Aire, et pour assurer les relations entre les éléments de cette ligne, un peu longue sans doute, car il y a 35 à 40 kilomètres de Bayonne à Peyrehorade, il avait fait construire un solide pont de bateaux à Port-de-Lanne, un peu au-dessus de l'embouchure du gave de Pau, dans l'Adour; il avait même eu l'idée d'en faire jeter un à Urt, à mi-chemin entre Bayonne et Peyrehorade; mais le

qu' « on ne rembourserait jamais peut-être » était plutôt propre à les indisposer contre nous. Et de là à ce qu'ils se confiassent aux Anglais, qui avaient de l'argent et payaient, il n'y avait qu'un pas : « La politique et la discipline des Anglais, écrivait le maréchal, nous font plus de tort que dix batailles ; tous les paysans cherchent à se mettre sous leur protection. »

Les négociants avaient en horreur cette situation, qui nuisait à leur commerce ; on cite des banquiers qui firent à Wellington des offres directes d'argent et d'approvisionnements sur bons.

On était obligé de mettre Bayonne à l'abri, et, pour cela, de couper des arbres, de détruire des jardins, d'occuper des maisons autour des glacis : à qui faire comprendre cela ? Un mécontentement profond régnait chez tous les habitants (et ils étaient nombreux) que cela touchait.

général Foy, qui en était chargé, avait dû y renoncer devant l'arrivée de forces anglaises très supérieures qui l'eussent jeté dans le fleuve.

Ce qu'étaient ses projets en ce moment, on ne peut le dire sérieusement. D'aucuns ont pensé qu'il se préparait à faire de Dax un pivot de manœuvres, parce qu'il y faisait construire une sorte de camp retranché. Il faut mieux supposer que, préoccupé de son idée exprimée dans la lettre au ministre, il voulait préparer à une sorte d'armée de partisans, formée sur le flanc droit des Anglais, des points d'appui pour qu'elle pût se mouvoir avec plus de confiance.

Donc, en même temps qu'on travaillait à Dax, en même temps que les divisions de Reille, adjointes momentanément à la garnison de Bayonne, s'occupaient à mettre la place en état de résistance, on entourait Peyrehorade de quelques ouvrages de campagne, on travaillait aux fortifications de Saint-Jean-Pied-de-Port, à celles de Navarreins; même on fit mettre en état de défense le vieux château-fort de Lourdes comme refuge de compagnies de partisans.

On occupa les fantassins à Guiche, à Bidache, à Came sur la Bidouze, à faire de petites têtes de pont, et, puisque l'adversaire paraissait disposé à ne pas bouger, on poussa des avant-postes jusque sur la Joyeuse à Hellette, à Mendioude, à Bouloc, à la Bastide-de-Clarence, de manière à être plus à l'aise dans un pays moins battu que celui de la Nive, où il n'y avait plus rien à prendre ni rien à requérir.

Wellington, tout en conservant le contact avec nous, ne semblait pas, du reste, de par ses dispositions, préparer pour le moment une offensive.

Il avait fait fortifier solidement Barouilhet, et, une fois cela fait, avait envoyé à Arcangues une partie des troupes du général Hope, qui y était depuis la bataille d'Irube. Il avait placé une division anglaise à Villefranque, étendu le général Hill le long de l'Adour jusqu'à hauteur d'Urt, fait occuper Urcuray par une autre division et répandu sa cavalerie le long de la Joyeuse, devant Clausel. Le corps espagnol de Freyre était à Saint-Pé, celui de Morillo à Itsassou.

Après mûre réflexion, il s'était décidé à ne pas envahir d'une façon plus sérieuse, sans être maître de Bayonne dont la possession, avec l'Adour navigable, lui rendait les opérations faciles. Ce n'était pas chose facile non plus, mais il espérait tout au moins bloquer assez étroitement la place pour n'avoir pas à craindre d'être gêné sur son flanc ou ses derrières (1).

Toujours sous la préoccupation de son idée de transformer la guerre régulière en une guerre de partisans, afin d'utiliser sur nos frontières de l'Est les meilleurs éléments restant de nos armées d'Espagne, Soult cherchait à créer autour de lui des bataillons et des compagnies franches, formés de volontaires auxquels il fournissait des fusils et des munitions. Il avait, dans ce but, demandé et obtenu qu'on lui envoyât le général Harispe, qui était du pays, avait une grande réputation militaire et jouissait, dans les Pyrénées françaises, d'une grande influence.

Ce général auquel on avait donné des troupes du général

(1) Sa grande préoccupation était de ne pas voir, dans ces pays de montagnes, où les embuscades sont si faciles et dont les habitants sont si alertes et si attachés à leur foyer quelque pauvre qu'il soit, se former autour de lui des corps de partisans.

Pour cela, il croyait que le meilleur moyen était de bien payer tout ce dont on avait besoin, de manière à faire sentir à des gens intéressés tout ce qu'on gagnait à vivre en bonne intelligence avec l'armée envahissante.

Mais les manières de faire des troupes espagnoles paralysaient ses efforts. Leurs généraux, Mina, Morillo, Freyre, supportaient tous les excès sans jamais chercher à les blâmer. « Les Anglais en ont fait et en font bien d'autres, disaient-ils à Wellington lui-même, lorsque ce dernier leur adressait des observations à ce sujet ; nous vous contestons, ajoutaient-ils, le droit d'intervenir dans la discipline intérieure de l'armée espagnole. »

A quoi Wellington répondait : « Je ne suis pas venu ici, en perdant des milliers d'hommes, pour piller et maltraiter les paysans français. Mieux vaut une petite armée soumise qu'une grande armée indisciplinée ; et si les mesures auxquelles je vous astreins pour maintenir le bon ordre me privent du concours des troupes espagnoles, la faute en retombera sur ceux qui ont autorisé ces excès.

» Je suis déterminé à rétablir à tout prix la discipline, ou je ne resterai pas le commandant en chef de troupes insubordonnées. »

Cet amour du pillage qu'avaient les troupes espagnoles avait coûté à Morillo et à Mina deux succès très malheureux au point de vue des sentiments qu'ils inspiraient aux habitants. A Mendioude, Morillo s'était, dans une reconnaissance offensive, fait enlever deux escadrons, et Mina, à Baigorri, avait eu un de ses bataillons fort maltraité.

Pâris et du général Dauture, pour faire le fonds d'un corps de montagnards volontaires, s'était établi à Hellette, sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Bayonne, dans une bonne position de flanc sur le côté de l'armée anglaise, mais il avait peu de succès dans le recrutement de partisans, et les bataillons qu'il comptait former se réduisaient à quelques petites compagnies.

De même que dans le sud de l'Adour, Soult aurait fort désiré avoir dans le nord des partisans; mais, dans les populations des Landes, on n'en trouvait pas.

Indécis, en décembre, sur ce qu'il ferait, il avait songé un instant à faire à Dax le pendant de Bayonne. Il y avait là des restes de fortifications qu'on eût relevées, soutenues par quelques redoutes; et son idée, peut-être, était d'y avoir un camp retranché, de façon à opérer avec les deux pivots de Bayonne et de Dax.

Or, pour cela, il fallait des travailleurs, et, pour défendre le camp, des corps de volontaires. Or, le général Darricau, qui était chargé de le faire, ne trouvait ni travailleurs ni soldats. A l'appel qu'il adressa dans toutes les Landes, il ne répondit guère que 200 hommes de bonne volonté.

Les premiers jours de janvier, en dépit d'un temps abominable, on fit quelques manœuvres de part et d'autre afin de se donner un peu d'air. Le 3, Soult prescrivit à Clausel, qui était sur la Joyeuse, de s'étendre vers Hellette, et de gagner, avec deux de nos divisions, la Costa, près de la Bastide-de-Clarence. Wellington, qui supposait que son adversaire voulait essayer une nouvelle bataille vers Hasparren, s'empressa de répondre à ces mouvements en concentrant de ce côté la 5^e, la 4^e, la 6^e et la 7^e divisions.

Il était prêt, avec cette masse, à prendre à son tour offensive sur Clausel, mais il en fut empêché par le débordement de tous les petits torrents du pays; il se contenta de refouler, par pression, les Français sur la Joyeuse et au delà; puis, après quelques légères escarmouches le 5 et le 6, chacun reprit à très peu près ses positions; Soult fit passer sur la rive gauche de l'Adour la division Foy qu'il mit aux ordres de Clausel

sur la Bidouze, puis il installa définitivement Harispe à Hellette pour qu'il pût commencer peu à peu sa guerre de partisans.

C'est dans ces conditions que finit le mois de janvier 1814. Les Anglais ont longtemps cru que, vers le milieu du mois, le maréchal avait eu intention de reprendre l'offensive. Ce n'est rien moins que probable. Il s'en tenait purement et simplement à couvrir l'Adour, de Bayonne à l'embouchure de la Joyeuse, et à maintenir Clausel sur la Bidouze et Harispe entre Hellette et Saint-Jean-Pied-de-Port.

Quant à Wellington, il est certain, et il ne s'en cache pas dans sa correspondance, qu'il était décidé à ne pas s'avancer dans l'invasion sans être maître de Bayonne ou, tout au moins, sans avoir rien à en craindre.

Seulement, il y avait là deux choses diamétralement opposées. Pour avoir Bayonne ou tout au moins la cerner, il fallait que Soult ne fût pas sur le bas Adour, et pour qu'il n'y fût pas, il fallait le refouler vers l'intérieur, c'est-à-dire faire l'envahissement du pays.

Seulement, encore, on ne pouvait, dans la situation présente, guère démêler des projets du maréchal. On ne doutait pas qu'il voulût faire faire une série d'opérations de partisans, tout au moins sur le flanc droit des alliés. On savait qu'Harispe, dans la région de Saint-Jean-Pied-de-Port, travaillait à recruter des bandes de montagnards et à les armer; on savait que le général Darricau essayait, de Dax, de soulever les Landais; que le général Maransin fomentait de son mieux l'insurrection dans les Hautes-Pyrénées contre l'envahisseur; que Saint-Jean-Pied-de-Port avait été très amélioré; que l'on travaillait à Navarreins, à Lourdes, à Pau même, à mettre les vieux châteaux en état de défense, mais c'est tout.

On savait mieux encore que l'on fortifiait hâtivement Dax, qu'on y créait des magasins. On pensait bien que, peut-être, obligé d'abandonner Bayonne, le maréchal allait remonter sur Dax pour couvrir Bordeaux, mais de là où irait-il? S'enfoncerait-il dans les Landes pour rejoindre la Garonne?

Là était la perplexité. Toutefois, ce qui était absolument indispensable pour l'opération sur Bayonne c'était de l'en éloi-

gner. Risquer une attaque sur le front de l'Adour était trop hasardé, c'est sur son flanc gauche qu'il fallait le presser; il n'y avait pas moyen de l'obliger à dégarnir son flanc droit sur le bas Adour.

Il semble que, du moment qu'il ne voyait pas adopter ses idées de ne faire dans le Midi qu'une guerre de partisans et de reporter l'armée d'Espagne dans l'Est de la France, Soult était décidé à se dégager de la route de Bordeaux et à la couvrir par un moyen indirect. Il avait donc prévu l'abandon de Bayonne à elle-même et s'il n'était pas, au commencement de février, absolument fixé sur le chemin par lequel il gagnerait la Garonne, du moins l'était-il sur la direction générale qu'il prendrait pour y arriver en longeant de plus ou moins près les Pyrénées.

Wellington n'y trouvait pas son affaire, certainement, mais ses effectifs étaient relevés, ses magasins établis dans des postes suffisamment garnis, et son plan d'opérations suffisamment préparé; de plus, le temps se mettait au froid et la gelée commençait à rendre les communications plus faciles.

Nous avons indiqué sommairement comment étaient disposées les troupes coalisées. Elles montaient, d'après les situations des premiers jours de février, à 100.000 hommes environ, avec 100 pièces de canon. Les Espagnols de Morillo, d'O'Donnell, de del Parque et de Freyre étaient compris pour 30.000. Ce qu'avait sous la main Soult, après avoir défalqué la grosse garnison de Bayonne et les petites garnisons de Navarreins et Saint-Jean-Pied-de-Port, devait monter à 35.000, avec une quarantaine de canons.

Nous ne pouvons qu'esquisser les événements militaires de cette période. Il faudrait, pour entrer dans le détail, allonger outre mesure le récit et se soumettre à la reproduction de toute une suite de petits faits, relevant plutôt de l'anecdote que du rapport strictement militaire, dont l'authenticité, du reste, est un peu douteuse, car, dans leurs historiques, les Anglais, auxquels il faudrait emprunter nombre de détails, racontent déjà quantité de petites histoires sur les relations semi-amicales des troupes anglaises et des troupes françaises dont les sen-

tinelles causent ensemble, dont les détachements se rencontrent et échangent d'aimables propos, au lieu de se tirer les uns sur les autres, histoires qui paraissent bien douteuses et ne pouvaient guère être dans le sentiment de tous ces vieux soldats d'Espagne, d'humeur batailleuse et de tempérament fort aigri par la prolongation de luttes si souvent renouvelées.

Lorsqu'on examine une carte des pays pyrénéens, on est frappé, tout d'abord, et nous l'avons déjà fait remarquer dans la description générale qui commence ce travail, du grand circuit que fait l'Adour pour aller du Tourmalet, où il prend sa source, à Bayonne, où il tombe dans le golfe de Gascogne; alors qu'il y a 150 ou 160 kilomètres, à vol d'oiseau, du Tourmalet au golfe, il y a au moins 250 ou 260 kilomètres de pourtour au grand circuit que fait le fleuve.

Toutes les ramifications de la chaîne des Pyrénées que le fleuve n'a pu traverser l'ont forcé à infléchir son cours, qui va d'abord du sud au nord, puis incline à l'ouest, puis descend au sud, puis revient vers l'ouest.

Ces ramifications même sont cause que tout ce grand demi-cercle de 140 à 150 kilomètres de diamètre est coupé de foule de ruisseaux torrentueux, ayant le nom général de gaves, et qui tous, prenant leur source au pied de la grande chaîne, ont incliné légèrement et parallèlement vers le nord-ouest pour aller se déverser dans l'Adour. Tel est le cas de la Joyeuse, de la Bidouze, du gave d'Oloron et de son affluent le Saison, du gave de Pau et de ses affluents les leuys de Béarn et de France, du Lonts, du Gabas, du Louet, de l'Echez, et de quantité d'autres qui ne sont que des ruisseaux torrentueux, mais qui n'en dessinent pas moins, tous, toute une rangée de vallons étroits, à peu près parallèles.

Impossible de longer les Pyrénées parallèlement quelque peu à la crête, sans avoir à traverser, l'une après l'autre, toutes ces vallées, autant de lignes plus ou moins défensives, mais topographiquement indiquées.

C'est la série d'opérations dans laquelle nous allons entrer, que les historiens appellent le « passage des gaves », et qui

se continuera jusqu'à ce que les armées aient gagné l'Adour, les Français, dans leur mouvement de recul, les coalisés dans le mouvement d'invasion.

Replaçons, avant d'esquisser cette série d'opérations, les armées sur l'échiquier :

Soult a toujours sa petite armée étendue entre Bayonne et Hellette, sur le chemin de Saint-Jean-Pied-de-Port; Reille est sous Bayonne, d'Erlon le long de l'Adour et Clausel sur la Bidouze avec des avant-postes sur la rive gauche vers la Joyeuse. Darricau cherche à organiser la défense de Dax; Lhuillier, à Bordeaux, celle de la Gironde et Harispe à Hellette occupe le haut pays vers Saint-Jean-Pied-de-Port.

Wellington a toujours Hope devant le front d'Espagne de Bayonne, Beresford sur la Nive et devant Maracq, Hill dans le pays entre Mousserolles et la Joyeuse, et les Espagnols derrière lui dans le Bastan, autour de Saint-Jean-Pied-de-Port et sur la Nivelle. Lui-même est, on le voit, fort étendu, mais sa situation d'effectif, vis-à-vis des forces plus restreintes de l'adversaire, le lui rend plus facile.

Le 12 et le 13 février 1814 furent employés, du côté des Anglais, à préparer leur offensive, du côté des Français, à la parer du mieux possible avec les forces restreintes dont on disposait et l'ignorance où l'on était des projets de l'adversaire.

Hill, avec son corps, 20.000 hommes environ, vint se placer à Urcuray et à Hasperen; deux des divisions de Beresford le remplacèrent devant le front de Mousserolles. Le 14, faisant de ce bloc deux colonnes, il aborda Harispe à Hellette avec l'une d'elles et, aidé des Espagnols de Morillo, le poussa sur Méharin, route de Saint-Palais, tandis que l'autre colonne refoulait les avant-postes de Clausel. Le 15, il le refoula de Méharin sur Saint-Palais, tandis que Wellington, appelant les deux divisions de devant Mousserolles, faisait son déploiement devant la Bidouze. Le soir de ce jour, l'armée anglaise était étendue entre Urt, sur l'Adour, et Méharin; l'armée française était coupée de Saint-Jean-Pied-de-Port qu'entouraient les Espagnols de Mina.

Soult, ce même jour, avait pris position sur la Bidouze; les divisions de d'Erlon étaient encore sur la rive droite de l'Adour, car les intentions du généralissime anglais n'étaient pas encore très accusées. La division Foy fut chargée de défendre la rivière de Came à l'embouchure, Taupin de Came à Bergoucy, Villate à Iharre, Harispe au-dessus de Villate avec la cavalerie. C'était, on le voit, un front énorme de 26 ou 27 kilomètres, plus étendu même que celui des Anglais, qui était de 24 ou 25; mais on ne pouvait guère faire autrement, ne sachant rien de ce que voulait Wellington. Soult sentait bien qu'il voulait passer l'Adour, mais il était en droit de supposer que c'était entre Bayonne et Dax.

A tout hasard, il faisait élever des retranchements à Peyrehorade et à Hastingue, qui était aussi un point de passage indiqué sur le gave de Pau.

Le soir du 15, il fut un peu éclairé en voyant que Harispe avait eu à tenir, à Garris, avant de passer la Bidouze, contre des forces très supérieures, et en apprenant que c'était vers le flanc droit que se portaient les divisions n^{os} 4 et 7 qui étaient devant le front de Mousserolles. Certes, la Bidouze était une ligne de résistance très bonne, mais elle était si étendue que le maréchal n'avait rien pu savoir, dans la journée, de ce qui se passait sur la rivière. Il résolut, dans la soirée, de changer ses dispositions et de tenir tête sur le gave d'Oloron, où la surveillance était plus facile.

Le 16, au matin, trouva Villate à Sauveterre, où le passage était couvert par une tête de pont rapidement construite, Taupin à l'embouchure du gave d'Oloron et du gave de Pau, Foy à Peyrehorade et à Hastingue, d'Erlon avec ses divisions, à droite, ayant passé l'Adour à Porf-de-Lanne, Harispe en ligne avancée le long de la Bidouze, à Saint-Palais, où il avait été refoulé après le combat de Garris.

Le 16, Hill fit réparer le pont de Saint-Palais et vint se déployer sur la rive droite de la Bidouze. Le 17, il aborda le Saison à Arriverette et refoula le général Pâris, qui s'y trouvait, vers Sauveterre. Il avait coupé, le 15, l'armée française

de ses relations avec Saint-Jean-Pied-de-Port; ce jour-là, il la coupait de Navarreins.

Soult avait été, durant cette période, et devant cette pression sur son aile gauche, réduit à une défensive absolue. Il avait su que les deux divisions appelées de Mousserolles étaient arrêtées, le 16, à la Bastide-de-Clarence, sur la Joyeuse, avec une autre division derrière elles, en réserve; qu'une partie de ces troupes s'était avancée le 17 sur Bidache, où elle était maîtresse du passage de la Bidouze. Il était possible que cette pression exercée depuis le 14 sur sa gauche ne fût qu'une feinte pour enlever, avec des forces supérieures, Peyrehorade et Hastings, auxquels il tenait beaucoup.

Toutefois, il semble que, dès ce moment, son parti était pris de grouper son monde à Orthez et d'essayer là de reprendre l'offensive d'une manière quelconque. Il y fit préparer en effet son quartier général, réunir des approvisionnements et, pour avoir les coudées plus franches, il fit aller son parc d'artillerie à Aire-sur-l'Adour, où l'on dut faire aussi quelques magasins de fortune au cas où l'armée reculerait sur ce point.

En somme, comme la suite va le montrer, ses prévisions, quoi qu'aient pu dire les Anglais, ne l'avaient pas trompé, sauf, comme on le verra, pour le passage de l'Adour, qu'il avait toujours cru voir s'opérer au-dessus de Bayonne entre la place et l'embouchure du gave de Pau (1).

Le 19 et le 20, il n'y eut rien qu'un échange de coups de

(1) *Lettre du maréchal Soult au ministre de la guerre.*

« Peyrehorade, 22 décembre.

« Les rapports de mes émissaires qui me sont parvenus aujourd'hui m'ont confirmé que l'ennemi fait de sérieux préparatifs pour passer l'Adour.

» Il a été joint par les divisions espagnoles. Six mille hommes de cavalerie anglaise se sont portés sur la Nive. On a vu en marche un équipage de trente-cinq pontons, une cinquantaine de bouches à feu, et l'on voit l'ennemi travailler à divers ouvrages sur la rive gauche de l'Adour, où il tient beaucoup de troupes concentrées. Il paraît certain que, malgré le mauvais temps, les ennemis ont le projet de continuer leurs opérations. L'entreprise qu'ils méditent est très difficile, et je ne pense pas qu'ils puissent réussir sans perdre beaucoup de monde. Cependant, il ne faut pas se dissimuler qu'ils ont de puissants moyens, et qu'ils feront de grands sacrifices pour parvenir à leur but. En ce moment, ils doivent payer fort

fusils entre les avant-postes, dans la vallée du gave d'Oloron. Toutefois, on sut que Beresford, avec ses divisions, était à Urt, sur l'Adour, et y réunissait des bateaux pour y faire un pont. Le 23, il parut avoir changé d'avis et, poussant une division vers Hastingue, il enleva les quelques compagnies des retranchements de la rive gauche du gave et rejeta sur Peyrehorade tout ce qui put s'échapper.

Le 24, toute l'armée anglaise aborda le gave d'Oloron. Ce gave a plusieurs gués plus ou moins difficiles, dont le principal et le meilleur est celui de Villenave, au-dessous de Navarreins. On simula une attaque vigoureuse sur Sauveterre, qui était défendue par Villate, et la masse anglaise et espagnole de Hill alla passer la rivière à Villenave. Il y a 35 kilomètres au moins de Peyrehorade à Villenave; on juge d'après cela de la presque impossibilité qu'avaient les Français à être en force suffisante nulle part. Il n'y avait qu'à exécuter les ordres de Soult et à se replier sur Orthez.

D'Erlon, qui n'avait plus d'ennemis devant lui, s'y rendit directement. Foy, après s'être maintenu quelque temps à Peyrehorade, prit à son tour la grande route de Peyrehorade à Orthez. Clausel, à son tour, se retira de Sauveterre sur Orion, puis le lendemain sur Orthez, tandis que la division Taupin, un peu trop isolée entre Foy et Villate, en face la Bastide et Autterive, gagnait avec assez de peine Berenx, à quelques kilomètres au-dessous d'Orthez, et passait sur l'autre rive de l'Adour en faisant sauter le pont derrière elle.

Le 26, pendant que Soult organisait ses divisions autour d'Orthez, où toutes étaient en train de le rejoindre, Wellington faisait passer le corps de Beresford près de Peyrehorade et lui donnait comme but d'atteindre Baigts, sur la route de Bayonne, à 6 kilomètres ouest d'Orthez. Il s'occupait en hâte de faire réparer le pont de Berenx et de le doubler d'un pont de bateaux.

cher le séjour qu'ils font sur le territoire français, car leurs troupes souffrent beaucoup, et ils perdent continuellement une grande quantité de chevaux et de bestiaux. »

Pendant cette période d'opérations un peu décousues sans doute, vu l'étendue des lignes d'attaque et de défense, le général Hope, resté seul devant Bayonne avec deux divisions anglaises, deux divisions espagnoles de Freyre et trois brigades portugaises, en tout 28 à 30.000 hommes avec vingt pièces de canon, s'était occupé, de concert avec l'amiral anglais commandant la croisière du golfe et d'après une série d'ordres très précis de Wellington, de faire l'investissement de la place.

Bayonne est située sur la rive gauche de l'Adour, à 5 ou 6 kilomètres de l'embouchure du fleuve. Le corps de place se composait, sur cette rive, d'une enceinte bastionnée couverte par des retranchements de campagne sur le côté ouest et le côté sud (front d'Espagne et front de Maracq).

La Nive, qui vient aboutir dans l'Adour à Bayonne même, coupe l'enceinte aux deux tiers environ vers l'est et de ce côté, qui est le côté est, est le troisième front dont nous avons déjà si souvent cité le nom, de Mousserolles. Nous savons qu'en outre de la garnison régulière, aux ordres du gouverneur, le général Thouvenot, Soult, avant de s'éloigner, avait laissé une division entière, celle du général Abbé. C'était donc quatorze ou quinze mille hommes dont on pouvait disposer pour la défense.

Sur la rive droite de l'Adour, au nord, formant une sorte de tête de pont, était la citadelle, excellent ouvrage, assez dominant pour commander le pays à portée de son canon et barrer l'Adour.

On aurait pu, pour faire l'investissement, jeter tout simplement un pont au-dessus de Bayonne hors de portée des boulets de la citadelle et de Mousserolles, mais on eût pu craindre, au moment où germa cette idée, une attaque de Soult qui était en ce moment-là avec d'Erlon, fort près de la place. C'est ce qui donna l'idée d'un passage au-dessous, du côté de l'embouchure. Il était, certes, moins simple, mais on pouvait utiliser de ce côté le concours de la marine et mieux dérober ses préparatifs.

Il ne fallait pas songer à traverser à son embouchure un fleuve comme l'Adour, large et battu par les vagues à chaque

flux de la marée, avec un équipage de ponts ordinaire. On avait donc, dans le courant de janvier, réuni une quarantaine de forts bateaux de côtes; ils étaient chargés de madriers et de planches et devaient, escortés par les chaloupes-canonnières de l'escadre, remonter la rivière et servir à la construction d'un pont.

On aurait pu commencer l'opération dès le 19 ou le 20, après le combat de Garris, mais le temps était trop mauvais pour s'y risquer, et il fallut attendre le 23.

Ce jour-là, le général Hope, qui en était spécialement chargé, fit partir, dans la nuit du 22 au 23, une division anglaise, avec une batterie, d'Anglet pour la faire aboutir au point du jour devant le village de Boucaut, qui est sur l'autre rive. Il n'y avait, sur les deux rives, que de petits postes qui rétrogradèrent vers la place, et la défense se réduisit à essuyer le feu des chaloupes-canonnières que Soult avait fait armer de quelques petites caronades trouvées dans les villes de la côte, mais qui durent se retirer devant la batterie amenée par la première division. L'équipage de pont utilisa ses bateaux pour jeter quelques tirailleurs sur la rive droite, puis pour faire une sorte de grand radeau avec lequel on employa toute la soirée et la nuit à faire passer le plus de monde possible.

Il n'y avait pas de troupes françaises en nombre suffisant pour mettre obstacle, et ce fut une bonne fortune pour les Anglais, car ce n'est que le 24, à midi, que les bateaux et les chaloupes armées, empêchés durant toute la journée du 23 de s'avancer à cause d'un violent vent contraire, purent franchir la barre de l'Adour, encore n'y parvint-on qu'avec les plus grandes difficultés.

Pour détourner l'attention du gouverneur, le corps espagnol de don Carlos avait, toute la journée, fait des attaques sur le camp du front sud et ouest et la 5^e division anglaise sur le front de Mousserolles.

Le 25, en faisant flèche de tous moyens, Hope avait 8.000 hommes sur la rive droite et il s'occupa immédiatement de les déployer pour former le demi-cercle autour de la citadelle,

pendant que l'on faisait le pont avec les gros bateaux à ce destinés, sous la protection des canonnières. Il fut fini le 26.

Ce jour-là, pouvant disposer de son artillerie qu'il avait dû laisser, du 23 au 26, sur la rive gauche de l'Adour, faute de moyens de transporter pièces, caissons et attelages, il resserra les troupes françaises qui occupaient le terrain autour de la citadelle jusqu'à un kilomètre environ de la place.

L'opération fut laborieuse, parce que les compagnies qui occupaient le village de Saint-Etienne, sous le feu des grosses pièces de la citadelle, ne cédèrent qu'après plusieurs assauts, et que le gouverneur fit, lui-même, une sortie de ce côté.

Dès le lendemain, on se mit au travail pour le siège régulier (1).

Toute cette série d'opérations qu'on a appelée le « passage des gaves » coûta aux deux armées peu de monde : 400 ou 500 hommes au maximum, car il n'y eut de combat sérieux qu'à Garris, au passage de la Bidouze, sur l'aile gauche tenue par Harispe. Cela fait ressortir qu'il y eut, dans cette période, de la part de Soult, un parti pris de n'opposer qu'une résistance de forme, vu l'étendue de ses lignes successives.

La bataille d'Orthez (27 février 1814).

Orthez et Toulouse ont été les deux épisodes principaux de la manœuvre de Soult, les conséquentes, en un mot, de son acte stratégique. C'est à ce titre qu'on leur a donné le nom de batailles, dans un temps où on était arrivé à appeler bataille le choc de deux ou trois cent mille hommes.

Les deux adversaires y ont engagé leurs forces et ces deux

(1) Le siège de Bayonne n'est plus qu'une incidence, comme l'a été celui de Saint-Sébastien. Le passage de l'Adour avait coûté aux alliés près de 500 tués ou blessés.

Du reste, ce fut plutôt un blocus qu'un siège, car, au milieu d'avril, les batteries préparées étaient à peine armées de quelques canons de faible calibre, avec un approvisionnement insignifiant. Le gouverneur fit, le 14 avril, une sortie très sérieuse au nord, du côté de la citadelle, enleva le village de Saint-Etienne et ne rentra dans ses murs qu'après avoir mis hors de combat plus de 800 des assiégeants, dont le général Hope.

journées, que nous raconterons successivement, sont des rencontres étudiées, préméditées.

Jusque-là, Soult, après des essais infructueux en juillet et août, pour refouler les Anglo-Espagnols en Espagne, s'est borné à défendre pied à pied les lignes d'eau transversales à l'invasion : la Bidassoa, la Nivelle, la Nive, la Bidouze et les gaves.

Orthez est le début de sa manœuvre, comme Toulouse en sera la fin.

Après la bataille d'Orthez, voici l'ordre du jour que Soult fit à son armée; nous le donnons, parce qu'il est une sorte d'exposé politique de ce qui se passait autour de lui et qu'il tiendra lieu de pages d'explications :

« SOLDATS,

» A Orthez vous avez fait votre devoir. L'ennemi a fait des pertes bien plus grandes que les nôtres, et son sang a couvert le terrain qu'il a gagné. Vous pouvez donc considérer ce fait d'armes comme un avantage.

» D'autres combats nous appellent, et il ne doit y avoir de repos pour nous que lorsque l'armée ennemie aura quitté le territoire français ou aura été anéantie.

» Le temps lui apprendra, ainsi qu'au général qui la commande, que l'on n'outrage pas impunément notre honneur.

» Le général anglais a eu l'impudence de vous provoquer à la révolte et à la sédition. Il parle de paix et les brandons de la discorde sont à sa suite. Il parle de paix et il excite les Français à la guerre civile.

» Maintenant qu'il nous a dit ses projets, nos forces sont centuplées. Il rallie de ce moment, autour des aigles, tous ceux qui, séduits par de trompeuses apparences, avaient pu croire qu'il faisait une guerre franche et loyale.

» Non, jamais de paix avec cette nation perfide et sans foi! Jamais de paix avec les Anglais et leurs auxiliaires, jusqu'à ce qu'ils aient évacué le territoire!

» Ils ont insulté à l'honneur national; ils ont excité les Fran-

çais à trahir leurs serments et à devenir parjures envers l'empereur!

» Le sang seul peut venger cette offense. Aux armes! Et que dans tout le Midi ce cri retentisse!

» Ceux qui ont pu croire que les Anglais étaient sincères apprendront, à leurs dépens, que les artificieuses promesses n'ont pour but que d'énerver les courages. Ils apprendront que si, aujourd'hui, les Anglais paient leurs dépenses avec affectation de générosité, demain ils se couvriront de leurs déboursés en frappant d'exorbitantes contributions. Que ces pusillanimes se rappellent que les Anglais n'ont d'autre objet que de réduire les Français à la honteuse servitude dans laquelle ils tiennent les Espagnols, les Portugais, les Siciliens, tous les peuples qui gémissent sous leur domination.

» L'histoire leur rappellera qu'à Quiberon ils ont fait égorger des Français par des Français; elle les montrera à la tête de toutes les conspirations, de toutes les intrigues, de tous les complots, cherchant à bouleverser tous les principes, pour ruiner le commerce et l'industrie des autres et satisfaire leur insatiable ambition et leur cupidité sans bornes.

» Soldats! vouons à l'exécration et à l'opprobre tout Français qui aura favorisé les coupables projets de l'ennemi; tous ceux qui, sous de faux prétextes, cherchent à se dispenser de servir leur pays, tous ceux qui, par corruption ou par insouciance, accueillent les déserteurs au lieu de les repousser.

» Notre devoir est tracé : « Honneur! Fidélité! » Voilà notre devise et nous combattons jusqu'au dernier soupir les ennemis de l'empereur et de la France.

» Respect aux personnes et aux propriétés! Obéissance et discipline! Haine aux traîtres!

» Notre patrie est illustrée par quinze siècles de gloire. Montrons-nous dignes de notre empereur dont les prodigieux efforts et les victoires éterniseront le nom français.

» Soyons dignes de lui; en un mot, soyons Français et mourons les armes à la main plutôt que de survivre à notre déshonneur. »

Toutes les situations qu'on peut trouver sur l'état des effec-

tifs de Soult à Orthez sont ou confuses, ou entachées d'un manque évident de véracité.

Il avait, on l'a dit, réduit son infanterie à six divisions à peu près égales; il n'avait plus que quelques escadrons de cavalerie légère (commandés par son frère, P. Soult), et si on admet que tout cet ensemble fît un total de 40.000 à 45.000 hommes, c'est beaucoup admettre; encore avait-il incorporé dans ce milieu tout ce qu'on avait pu ramasser de conscrits, lesquels n'étaient préparés ni moralement, ni physiquement, à la rude guerre que le maréchal imposait à tous ces soldats d'Espagne.

Nous estimons que son adversaire devait avoir, au moins, 20.000 ou 25.000 hommes de plus que lui, ce qui lui permettait bien plus d'ampleur dans les opérations, car Soult était bien doué comme coup d'œil au point de vue du choix des positions, et il ne fallait guère songer à l'aborder, lorsqu'il se plaçait quelque part, autrement que par des mouvements tournants pour lesquels il faut du monde.

Et cependant, lorsque, du mamelon au nord d'Orthez, où il s'était placé pour suivre les péripéties de la lutte, il vit, au milieu de la journée, la forme que prenait l'engagement, il s'écria devant son état-major : « Enfin, cette fois, je le tiens. »

Et à ce moment, qui fut relativement court, il était absolument dans le vrai.

Orthez est située sur la rive droite du gave de Pau, une rivière assez torrentueuse, assez large et profonde à cette époque de l'année où il pleuvait beaucoup. Il y avait des gués, comme dans la plupart de ces torrents, mais rares; le principal, et il était connu des deux partis, était à 2 ou 3 kilomètres au-dessus de la ville, le gué de Souars.

C'est en partie à ce gué, qu'on eût dû rendre inabordable (mais en eut-on le temps et les moyens ?), qu'est due la perte de la bataille.

Orthez était, en 1814, une petite localité de 4 à 5.000 habitants, assez ramassée au bord du gave, avec un vieux pont solide à l'entrée duquel venaient se réunir tous les chemins de la rive gauche, partant du gave d'Oloron. Nœud de routes sur

la rive gauche, elle l'est aussi sur la droite, et les routes de Bayonne, de Dax, de Saint-Sever, de Pau viennent se réunir de l'autre côté du pont.

Il est bien difficile, une fois que les événements ont eu lieu, en dépit des rapports établis, de pénétrer les idées du chef avant ces événements :

Et, après avoir vu Orthez, nous nous demandions si, réellement, le maréchal y a livré de son plein gré, avec préméditation, une bataille essentiellement défensive.

Qu'il eût choisi Orthez comme un point de concentration de ses forces, lorsqu'elles seraient refoulées des gaves, ce n'est pas douteux; mais très probablement, dans sa pensée, il y voulait livrer un combat offensif en tâchant de saisir une occasion pour prendre barre sur un des corps de Wellington qui arrivaient un peu décousus.

Au premier aspect, la topographie d'Orthez n'a aucun caractère défensif accusé. C'est un nœud de routes très bon pour l'offensive et ce n'est pas parce que l'on avait, sur une partie du pourtour, les restes d'une vieille muraille féodale et non plus sur la rivière un pont semi-fortifié avec une ancienne tour dont on avait barricadé la porte, qu'on pouvait considérer le point comme un endroit propice à la défense (1).

Ce n'est point là, du reste, comme on va le voir, qu'eut lieu la rencontre, laquelle eût dû être un combat de passage de rivière, comme l'avaient été les précédents, mais tout à fait au nord-ouest et, par une circonstance favorable à Soult, à l'endroit précisément où la disposition des lieux lui laissait espérer qu'il ne serait pas forcé. Aussi s'explique-t-on très bien son : « Enfin, je le tiens! », quand il vit son adversaire engagé dans une difficulté fort critique pour lui.

D'Orthez, vers le nord-ouest, part d'abord, tout le long de l'Adour, à plus ou moins d'éloignement, suivant les sinuosités

(1) C'est par hasard, que le pont existait encore. On n'avait pas eu assez de poudre pour faire sauter une des arches de ce vieux monument en pierre, très solide et de grande résistance.

de la rivière, la route de Puyoo, Peyrehorade, Bayonne, un peu au-dessus celle de Dax avec deux ou trois bifurcations, au nord-est celle de Saint-Sever par Sault-de-Navailles, et, en remontant le gave, celle de Pau.

Tout le côté nord-ouest, entre les villages de Baigts, tout près du gave et de Saint-Boès, à la bifurcation de la route de Dax et d'un chemin qui mène à Habas, sur un front de 5 kilomètres, était enveloppé d'une sorte de chaîne de collines boisées avec une succession d'étroits contreforts. Un ruisseau fort marécageux faisait fossé. Orthez était derrière la gauche de cette position.

Dans l'après-midi du 26, d'Erlon et Reille, avec leurs divisions, étaient autour d'Orthez, Clausel avait une de ses divisions à Orthez, l'autre, sous Villate, avait fait l'arrière-garde et était encore dans le faubourg sur la rive gauche.

La division portugaise (Hamilton), deux divisions anglaises (n^{os} 2 et 6) et la division anglaise dite division légère étaient devant l'arrière-garde. Un peu plus au-dessous, à Berenx, dont la division Taupin avait détruit le pont, après l'avoir utilisé pour passer sur l'autre rive, étaient les divisions anglaises (n^{os} 3 et 5) avec de la cavalerie (Picton). Enfin, sur la route d'Orthez-Bayonne, c'est-à-dire sur la rive droite, était Beresford avec deux divisions anglaises (n^{os} 4 et 7) et un corps de cavalerie ayant passé à Peyrehorade à la suite du général Foy et l'ayant suivi sur Orthez.

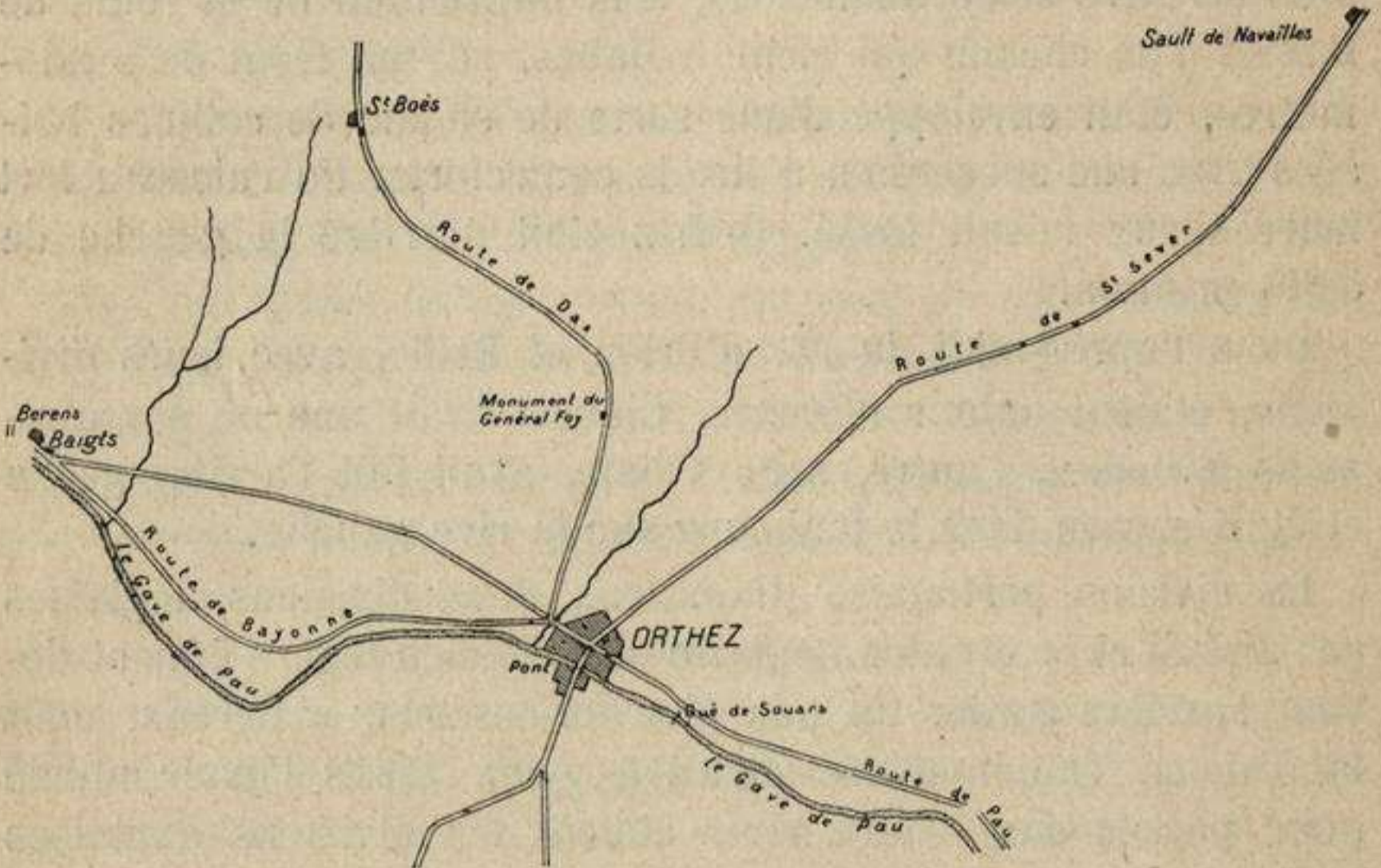
L'équipage de pont était à Berenx et s'occupait à faire un passage sur le gave qui devait être prêt au matin.

La journée s'était passée, des deux côtés, à se reconnaître. On venait de faire une retraite assez divisée, une poursuite aussi divisée que la retraite; et il fallait voir.

Vers 3 heures ou 3 h. 30 de l'après-midi, Soult était fixé; c'était vers le nord-ouest qu'il avait tout à craindre, Beresford s'avancait de Peyrehorade et semblait remonter vers la route de Dax; des divisions (c'étaient celles de Picton) se groupaient à Berenx pour passer le pont; devant Orthez, on ne voyait plus que l'une des divisions de Hill avec les Portugais.

Il fit immédiatement déployer sur les collines, entre Saint-

Boès et Baigts, d'abord Reille à droite, puis d'Erlon à gauche; puis il prit à Clausel une de ses divisions pour appuyer la gauche le long du gave, tandis que l'autre restait en réserve hors d'Orthez.



TROISIÈME PARTIE DES OPÉRATIONS

Orthez (février 1814).

Donc, le 17, au point du jour, trouvait les divisions de Soult déployées, savoir : à droite, depuis Saint-Boès, Pâris; à sa gauche Taupin, à gauche de Taupin Foy, puis Darmagnac. Villate était en arrière du centre de cette ligne comme une sorte de réserve; et Harispe gardait Orthez, le pont et le gué dangereux de Souars.

Pour bien déterminer l'ossature de sa ligne, Soult avait mis deux batteries en position sur la colliné du centre, entre Reille et d'Erlon, il en avait deux autres en réserve près de Villate, sur la route de Dax, et Harispe, qui avait à défendre une longue étendue, le long du gave, en avait aussi deux.

La situation était bonne. Saint-Boès surtout était un morceau difficile; on avait peu de craintes à avoir sur le passage

en forces devant Orthez; il ne restait qu'une partie délicate, c'était la gauche de la ligne, sur la rivière : on comptait là sur la résistance de pied ferme de Harispe, qui pouvait utiliser un vieux mur d'enceinte d'accès encore difficile, bordé d'un ancien lit de torrent formant un fossé très sérieux.

Mais, quoi qu'aient pu dire les rapports anglais, écrits nécessairement après coup, Wellington n'avait qu'un peu superficiellement étudié la question du combat. On lui assurait les Français en retraite, il savait que le maréchal avait des magasins et des approvisionnements à Mont-de-Marsan, et, comme son désir à lui était de le voir s'enfoncer de plus en plus vers la Garonne et Bordeaux, il prenait volontiers ce désir pour une réalité (1).

Donc, pour hâter ce que l'on croyait une retraite, Beresford, qui avait passé la nuit près du gave, derrière Baigts, remontait avec ses deux divisions, le 27 au matin, vers Saint-Boès et la route de Dax.

Il s'aperçut bien vite que les Français garnissaient les hauteurs, mais comme, en somme, c'était surtout vers leur aile droite qu'il tenait à arriver, il continua de ce côté.

Seulement, là, les troupes d'avant-garde se butèrent contre la division Taupin; l'une des batteries que Soult avait laissées en réserve sur la route de Dax arriva au galop prenant les colonnes d'écharpe et, malgré leur opiniâtreté, Anglais et Portugais firent d'inutiles efforts, et Beresford se convainquit, après une suite d'attaques désespérées, que Saint-Boès était inexpugnable.

On aurait pu, remontant vers le nord, essayer de prendre Saint-Boès à revers; mais ce n'était pas chose facile; on tombait là dans un terrain bas et marécageux, où il n'était pas possible d'observer la cohésion nécessaire pour une attaque.

Donc, après trois heures de luttes, on n'était guère plus avancé qu'au début.

(1) Le maréchal avait, en effet, mis à l'abri, à Mont-de-Marsan, une partie de ses approvisionnements, à tout hasard, et l'on verra qu'il était occupé en ce moment à les évacuer.

Même chose, à peu près, s'était passée du côté opposé de la ligne de Soult.

Dans la nuit et la matinée, Picton avait passé avec ses divisions sur le pont de Berenx, malgré certaines difficultés d'atterrissage; mais le terrain était couvert, rocheux, on n'y pouvait engager que peu de monde à la fois contre la ligne française. Néanmoins, les troupes anglaises purent, petit à petit, prendre pied sur les parties basses des hauteurs; mais quand elles voulurent étendre leur gauche du côté de Beresford, elles se butèrent contre la division française de Foy, soutenue par les batteries de la hauteur, et il fallut renoncer à avancer.

Ce fut le moment critique (pour les Anglais) dont nous avons parlé.

Il est hors de doute que, disposant d'une bonne réserve, qu'il eût lancée entre Picton et Beresford, Soult coupait l'armée anglaise en deux, et on ne sait ce qui eût pu s'ensuivre; mais il n'avait sous la main que quelques bataillons de Villate et ce n'était pas suffisant.

Plus heureux, en raison de ses effectifs, Wellington, qui était venu avec son état-major suivre les péripéties du combat en avant de Baigts, avait encore sous la main trois divisions anglaises (les n^{os} 7, 3 et 6), qui ne s'étaient battues que partiellement.

La position n'était pas grande, on en discernait parfaitement les délimitations; les deux ailes des assaillants étaient arrêtées, il n'y avait plus d'autre combinaison que de percer le centre entre les divisions Taupin et Foy (1).

C'était de la tactique rudimentaire, supprimant tout travail d'ingéniosité; c'était, en somme, la tactique de tous les généraux d'alors, celle de Napoléon lui aussi qui, après avoir laissé ses masses se battre pendant une partie de la journée, finissait purement et simplement par le « coup de chien ».

Wellington et ses officiers avaient, du reste, une très grande confiance dans les troupes anglaises et même portugaises, ils

(1) Le point est facile à discerner sur le terrain. C'est là qu'on a élevé le « Monument du général Foy » indiqué sur les cartes.

avaient toujours été heureux dans leurs actes défensifs, surtout devant nos soldats d'Espagne aimant peu la manœuvre, très excellents dans les luttes de tirailleurs, très hardis dans les assauts et le corps-à-corps, mais se prêtant plus difficilement à la régularité un peu froide de leurs adversaires.

Et puis, il fallait risquer quelque chose.

Bref, les deux divisions n^{os} 3 et 6 furent lancées en masse sur Foy, tandis que la 7^e se reportait sur Taupin.

On était un peu à bout de forces. Foy dut céder devant cette avalanche; sa division, disloquée, tourbillonna un instant sans direction et la ligne française, pivotant sur sa droite, qui, elle-même, avait dû reculer au delà de Saint-Boès, vint se porter plus au nord, face, cette fois, à Orthez, sur la ligne de collines le long de laquelle court la route de Dax.

Peut-être eût-on tenu là, encore, jusqu'à la nuit; mais, à Orthez même, les choses avaient, à la fin, mal tourné. Clausel, qui y avait la division Harispe, avait tenu bon devant Hill, qui voulait à toute force forcer le pont fortifié; seulement, réduit à une seule division, Villate ayant été rapproché des lignes qui se battaient, il se trouva insuffisant pour garnir toute la rivière et les Anglais en profitèrent pour passer le gué de Souars et occuper les hauteurs de la rive droite.

Dans ces conditions, Orthez était tourné, tout le corps de Hill se rapprochait de la ligne de retraite, qui était celle de Saint-Sever, par Sault-de-Navailles, et le maréchal n'hésita pas à ramener Clausel vers lui et à ordonner la retraite générale. Il n'avait pas de réserve, et, quoiqu'il sentit fort bien que les adversaires étaient à bout de forces et bien autrement disséminés que lui, il pensa, à juste raison, suivant nous, que, même avec l'espoir d'un succès, il n'était pas assez éclairé sur l'étendue que ce succès pouvait avoir, pour risquer de compromettre la dernière armée française du Midi.

Et puis, il faut être vrai, il se demandait si, luttant encore une heure ou deux et venant à avoir l'obligation de se retirer, il pourrait le faire convenablement.

Pour le moment, sauf une des divisions, celle de Foy, qui avait eu à supporter un choc absolument au-dessus de ses

forces, il avait tout son monde assez en main pour en imposer et s'en aller de son plein gré.

Militairement parlant, du moment qu'il se retirait, c'était, quoi qu'il ait pu dire, bataille perdue; mais il y a manière et manière de se retirer, et il allait le faire d'une de ces façons où il excellait.

Ce n'était pas chose facile que cette retraite de ces cinq petites divisions, car celle de Foy ne comptait plus, devant les trois masses anglaises.

Au milieu d'un pays accidenté, couvert de genêts et de bruyères, difficile pour la marche et pour la cohésion nécessaire à une opération de ce genre, il fallait, à 6 ou 7 kilomètres, aller gagner le pont de Sault-de-Navailles sur un ruisseau de passage difficile : le luy de Béarn, profond et sans gués bien accusés, quoiqu'il y en eût quelques-uns. A 6 ou 7 kilomètres au delà, nouvelle ligne d'eau; le luy de France, à peu près dans les mêmes conditions.

Les Anglais, qui, certes, ne sont pas flatteurs pour leur adversaire, toutes les fois qu'ils ont à faire une sorte de parallèle entre lui et Wellington, ont dû avouer eux-mêmes que le maréchal fit là une opération « qui semblait impossible », et de fait, la retraite d'Orthez est une des belles qu'on puisse citer.

Ce fut une vraie manœuvre, conduite avec un ordre auquel on n'était pas habitué depuis longtemps dans les armées d'Espagne, où l'on était un peu revenu aux habitudes de combat de la Révolution.

Foy et Taupin, qui avaient été les plus maltraités, se retirèrent d'abord, sous la protection d'une sorte de brigade de réserve aux ordres de Pâris, sorte de reliquat de tous les corps dont on avait confié le commandement à ce général.

Lorsque, sous la pression de la ligne anglaise, il dut se retirer derrière lui, assez loin, était étendue la division Darnagnac, très solidement établie, qui, lorsqu'elle se retira à son tour, traversa la ligne de Villate déployé à droite de la route de Sault-de-Navailles, ayant Harispe à sa gauche.

Sauf du côté d'Harispe, où l'on était serré de très près par la

ligne de Hill, tellement qu'il y eut plusieurs corps-à-corps, partout les poursuivants, éreintés, du reste, par une journée d'attaques successives, furent maintenus à distance.

La nuit venant, toute l'armée de Soult était derrière le luy de Béarn; le pont de Sault-de-Navailles était en feu et on n'avait plus grand'chose à craindre.

Wellington passa la nuit sur le luy. Il avait été blessé à la jambe dans la journée.

On s'est hâté, en Angleterre, d'user de cette blessure pour dire que c'est à cause de cela que la poursuite « fut sans vigueur et sans unité ».

Il n'eût pas été blessé que cela n'aurait rien changé à l'opération de l'après-midi elle-même. On connaissait peu ou point le pays et, de l'aveu unanime de tous ceux des Anglais qui ont écrit quelques notes sur Orthez, hommes et chevaux étaient épuisés.

Dans la nuit, on prépara la continuation de la poursuite pour le lendemain, et, au point du jour, trois fortes colonnes, Hill à droite, par Saint-Médard, Picton au centre, par Haget-mau, et Beresford à gauche, par Saint-Criq, se portèrent vers l'Adour.

On s'attendait à des résistances sur le luy de France, sur la Lutz, sur le Gabar, toutes rivières qui, presque parallèles à l'Adour, offraient des lignes de résistance. Il n'en fut rien; Soult, à ce moment, avait très certainement pris sa décision de manœuvre « stratégique »; il avait gagné l'Adour et Saint-Sever, de nuit, brûlant ou détruisant les ponts derrière lui, et, dans la matinée, ne trouvant à Saint-Sever aucune position qui permit une résistance sérieuse, il avait purement et simplement abandonné la route de Mont-de-Marsan pour remonter l'Adour.

D'Erlon était arrêté à Cazères, sur la rive droite, ayant derrière lui Reille et les troupes non endivisionnées à Barcelone. Clausel était à Aire, sur la rive gauche, en bonne position. C'était à Aire que le maréchal avait son parc d'artillerie et les quelques approvisionnements qu'on avait pu, d'après des

ordres « antérieurs », amener des magasins de Mont-de-Marsan.

On était au 28. La retraite était définitivement arrêtée, et il fallait, on va le voir, repartir sur de nouvelles bases.

Dans l'après-midi, Wellington, arrivant à Saint-Sever fort perplexe et n'ayant que d'assez vagues renseignements, dirigea Beresford, qui était sa colonne de gauche, sur Mont-de-Marsan, tandis que Picton faisait une reconnaissance vers Cazères pour savoir ce qu'il avait devant lui, et que Hill s'arrêtait sur le Gabar, attendant des ordres.

En fait, Orthez était une victoire gagnée matériellement et surtout moralement; les populations du Midi, « déjà à ce moment devenues très malveillantes pour l'armée française », ne la qualifiaient pas autrement, succès pour les Anglais.

D'autre côté, on avait fait une profonde erreur en s'attendant à trouver l'armée de Soult en désordre après cet échec. On avait perdu quelques canons au passage du luy, pas mal de traînards, presque tous jeunes conscrits arrivés depuis quelques jours, sans instruction militaire et surtout sans enthousiasme, mais, sauf cela, tout était en ordre, un peu affaissé sans doute, mais prêt à la lutte encore.

On avait laissé sur le champ de bataille, suivant les rapports du temps, très peu explicites, comme tout ce qui se faisait alors, trois ou quatre mille hommes tués, blessés, prisonniers; suivant les Anglais, il faudrait augmenter ce nombre de trois mille traînards?

De leur côté, ils accusent, dans le rapport de l'état-major, 2.300 hommes tués ou blessés.

C'est possible, quoique Thiers indique, dans son histoire, que Soult avait fait perdre aux Anglais près de 6.000 hommes. Il est plus que probable qu'il comprend là le chiffre des pertes non seulement d'Orthez, mais de la période de combats du mois de février.

On s'évertue toujours, après les actions de guerre, à inventer des ingéniosités pour dire qu'on eût peut-être mieux fait d'agir de « telle ou telle autre manière ».

Ici, on a reproché à Soult de n'avoir pas fait bien garder la ligne du gave, d'avoir été prévenu tard du passage de Beresford à Puyoô et de celui de Picton derrière le village de Baigts. Au lieu de se défendre sur ce terrain très médiocre, car, n'étant pas maître au-dessus d'Orthez, il allait forcément lui arriver d'être tourné par les gués supérieurs, il aurait pu écraser à part, successivement, Beresford lorsqu'il était encore seul devant d'Erlon, puis Picton quand il passait difficilement le pont de Berenx, puis Hill, qui, avec son corps, serait venu se buter sur Orthez par la rive gauche.

Inventé après coup, tout cela peut être vrai; mais il faut se transporter en février 1814, au moment où Napoléon, avec les débris de ses armées d'Allemagne, se débat sur la Marne entre Blücher et Schwartzenberg, et quand on a en main les derniers quarante mille hommes avec lesquels on doit couvrir son pays sur une étendue énorme, entre la mer et la Garonne et peut-être au delà, on y regarde à deux fois avant de tenter des aventures.

Les déductions et conséquences de la bataille d'Orthez.

Pour bien saisir les motifs, les conséquences, les déductions des événements militaires, il faut toujours remonter au chapitre « politique ».

La guerre, on l'a dit et redit, c'est la « continuation de la politique ».

Le 21 décembre 1813, l'envahissement de la France, à l'Est, avait commencé, Schwartzenberg avait passé le Rhin à Bâle.

Le 30 décembre 1813, Bubna avait passé le Rhône à Genève.

Le 1^{er} janvier 1814, Blücher avait passé le Rhin à Coblenz; et, enfin, un mois après, après une marche très lente devant les pauvres débris de nos armées d'Allemagne, les trois armées de Vintzingerode, de Blücher et de Schwartzenberg occupaient une ligne continue de Namur à Langres, ayant sur leurs flancs les corps isolés de Bulow et de Bubna.

Contre cette avalanche, qu'y avait-il? A peine 60 ou 70.000 hommes : Marmont, Ney, Victor devant Vitry; Macdonald à Châlons; Mortier à Troyes. Et c'est alors que commença l'épopée finale de ce grand soldat qui avait tenu l'Europe en sa main, qui avait porté ses aigles dans toutes les capitales et qui, lui aussi, revenait aux manœuvres d'ingéniosité du début de sa carrière en 1796, 1797, 1798, en Italie, pour tâcher, cette fois, de séparer Blücher de Schwartzenberg, afin de n'être pas écrasé entre eux.

Et c'est alors que nous voyons se succéder Saint-Dizier, le 27 janvier; Brienne, le 29; la Rothière, le 1^{er} février; Châlons, le 6; Champaubert, le 10; Montmirail, le 11; Vauchamps, le 14; Montereau, le 17; Méry, le 21.

Un Napoléon, le maître de l'art de la guerre, celui qui avait conduit des centaines de mille hommes à Vienne, à Berlin, à Moscou, se débattant comme un simple officier de troupes, au milieu du réseau des milliers et milliers de coalisés, avec quelques centaines de soldats; ne perdant certes pas la tête au milieu de tout cela; prompt à la parade, prompt à la riposte, espérant toujours, malgré qu'autour de lui maréchaux et généraux sentissent si tristement s'effondrer le grand empire qu'ils avaient tous scellé de leur sang!

Que pouvaient-ils dire? Le maître incontesté était là, donnait ses ordres, criait que rien n'était perdu, faisait reculer, avec quelques poignées d'hommes, les bataillons ennemis qui l'enserraient, et tout à son affaire, ayant borné son horizon entre Paris et Châtillon, où le pauvre Caulaincourt se débattait au milieu des diplomates étrangers, n'osant ni avancer, ni reculer, ni promettre, buté au milieu de politiques qui déclaraient tout haut que la France devait rentrer dans ses limites d'avant la Révolution, et encore, et qui riaient quand on parlait de la Savoie, du Piémont, du Milanais jusqu'au Mincio, de tous ces endroits qui étaient devenus nôtres !

Combien suggestive sa lettre à Augereau, du 21 février, pauvre maréchal de 60 ans, vieux, fatigué, qu'il a envoyé à Lyon pour opérer contre l'aile gauche des alliés et qui n'a trouvé là ni magasins, ni vivres, ni artillerie, ni chevaux, quelques

centaines de conscrits que de vieux cadres éclopés s'ingéniaient à instruire dans les quartiers jusqu'à ce qu'on pût les mêler au milieu d'une division de dix mille soldats d'Espagne, qui ont été empruntés à la Catalogne et qui arrivent à marches forcées, aidés, d'étapes en étapes, de voitures de réquisition :

« Il faut reprendre, Monsieur le Maréchal, vos bottes et votre résolution de 93. Faites voir votre panache aux avant-postes et exposez-vous le premier aux coups.

» Vous verrez qu'après cela vous ferez tout ce que vous voudrez! Comment, vous avez besoin de donner du repos à votre corps d'armée avant d'aller à la rencontre de l'ennemi? Votre lettre me peine! Mais six heures de repos suffisaient. Six heures après avoir reçu les premières troupes d'Espagne vous auriez dû être en campagne, et vous n'y étiez pas!

» Les six bataillons qu'on vous envoie de Nîmes, dites-vous, manquent d'habillement, d'équipement et d'instruction. Quelle pauvre raison!

» Mais j'ai remporté le combat de Nangis avec la brigade de dragons venant d'Espagne, qui, depuis Bayonne, n'avait pas débridé; mais j'ai détruit 80.000 ennemis avec des bataillons de conscrits sans gibernes et sans habits.

» Vous dites que les gardes nationales sont pitoyables! J'en ai ici 4.000, venant d'Angers et de Bretagne, en chapeaux ronds, sans gibernes, avec de bons fusils. J'en ai tiré parti! Vous n'avez pas d'argent?

» Et d'où en tirerez-vous donc? Vous en aurez quand nous aurons arraché nos recettes des mains de l'ennemi.

» Vous manquez d'attelages! Prenez-les!

» Vous n'avez pas de magasins! C'est par trop ridicule.

» Je vous donne douze heures pour entrer en campagne. Si vous êtes toujours l'Augereau de Castiglione, gardez le commandement; si vos soixante ans vous pèsent, quittez-le et remettez-le au plus ancien de vos généraux.

» La patrie est en danger, elle ne peut être sauvée que par l'audace et non par de vaines temporisations. Vous avez un noyau de 6.000 hommes d'élite. Je n'en ai pas tant, et j'ai

cependant détruit trois armées, fait 40.000 prisonniers, pris 200 pièces de canon. Soyez le premier aux balles! »

Loin des événements autres que ceux qui se passaient entre Châtillon et Paris, comme nous l'avons dit, l'empereur discernait mal les choses; toujours confiant en son étoile et en lui-même, il se rendait mal compte des difficultés où se débattaient ses sous-ordres.

Le maréchal Soult était celui qui, cependant, lui avait le mieux dépeint la situation. A la date du 19 janvier, on lit dans sa correspondance à l'empereur :

« Il ne m'appartient pas, Sire, de présenter à Votre Majesté des vues et des observations, encore moins de proposer la moindre disposition, cependant, je ne puis me dispenser de lui manifester mes craintes sur les départements du Midi si de nouvelles troupes sont retirées de l'armée d'Espagne, si même tous les conscrits qu'on m'annonce n'arrivent pas; d'autant plus que je crains aussi que les corps qui se sont recrutés dans le Midi n'éprouvent de la défection, lorsque leurs foyers seront au pouvoir de l'ennemi ou seulement menacés.

» Je demande pardon à Votre Majesté d'avoir osé l'entretenir de mes rêveries, mais je souffre cruellement de l'apathie de la nation. Je vois partout des moyens et des ressources qui n'ont besoin, pour être utilisés au service de Votre Majesté, que d'une forte impulsion. La France, cette belle France, pourrait-elle succomber après avoir donné des lois au monde? »

Telles sont, à peu près, les dispositions d'esprit de Soult, à Orthez. Il est hors de doute que, déjà, il n'a plus la foi. Il se bat, il se bat bien, même, avec cette stricte volonté et ténacité qu'il apportait en toute chose, mais il se sent isolé, exécutant un plan de défense de la France qu'il ne comprend pas, et qui n'est pas le sien (1).

(1) *Le maréchal Soult au ministre de la guerre*

« De Peyrehorade, 22 décembre.

» J'éprouve une peine extrême à me voir dans la nécessité de rendre

C'est un homme d'esprit chercheur, un général qui fait le possible pour substituer à l'instrument dont il dispose, et dont il ne se dissimule pas la diminution de puissance, la tactique des combinaisons.

C'est surtout cela que nous étudions, la substitution de l'art tactique à la tactique brutale, élémentaire. Il y a là une grande et belle leçon.

« Enfin, je les tiens! » a-t-il dit, dans la matinée du 27, en voyant que les efforts de Beresford et de Picton vont les amener anéantis sous sa ligne au nord-ouest d'Orthez. C'est là un mot de soldat. En fait, eût-il été vainqueur qu'on se demande si cela l'aurait mené loin?

M. Thiers, dans son récit d'Orthez, dit que « les conséquences d'une victoire à Orthez eussent été considérables », mais il le dit sans y croire guère, car il ajoute prudemment : « Ce sont là des questions que le caractère seul peut résoudre, car l'esprit s'y perd. »

Disons, plus simplement, qu'un succès eût réveillé de ses tristesses cette dernière armée qui restât au Midi de l'empire; donné du cœur à ces quelques centaines de conscrits avec lesquels on avait cru boucher les vides produits par les combats et les emprunts faits pour les armées du Nord, et donné plus de cœur aussi à tous ces vieux fantassins en guenilles qui ne comprenaient que très imparfaitement ce recul incessant de la frontière à l'Adour, sans qu'il leur eût semblé que tous ces gens, avec lesquels ils se battaient à tous les passages de rivières, leur fussent supérieurs comme soldats.

compte à Votre Excellence que la désertion dans l'intérieur, et même à l'ennemi, fait malheureusement de grands progrès. Les insinuations de l'ennemi, les privations et les besoins des troupes sont les causes auxquelles on peut attribuer cet oubli de leurs devoirs.

» Tous les services sont également en souffrance, et le manque d'argent occasionne des murmures et rend les devoirs plus pénibles. Je regrette vivement que les demandes que j'ai eu l'honneur de vous soumettre, pour le prompt paiement de la solde, n'aient produit aucun résultat, et que je ne puisse même faire donner un acompte aux officiers et aux corps que je vois dans la misère la plus honteuse. Par honneur pour les armes impériales, je vous supplie, Monsieur le Duc, de rendre compte à Sa Majesté de cette triste situation des choses. »

Et puis, surtout, au milieu de ces populations malveillantes du Midi, la nouvelle que les Anglais n'avaient pu forcer le gave de Pau et étaient obligés d'aller chercher à leur tour un abri derrière les cours d'eau dont ils venaient de nous éloigner de force eût été une affaire appréciable.

Quoi qu'il en fût, Orthez était perdu, le gave, le luy, le Gabar étaient traversés en retraite et on était maintenant à 20 kilomètres de là, sur l'Adour, talonnés par les coalisés.

L'empereur, dans les notes qu'il adressait au ministre de la guerre, pour ses généraux en Espagne et en Italie, notes généralement fort courtes, avait exprimé assez nettement sa pensée : couvrir Bordeaux, non pour Bordeaux elle-même, mais pour l'importance morale et politique de cette ville.

Bordeaux était, en ce temps, en quelque sorte, la capitale du Midi, et une capitale point facile, animée d'un esprit religieux et monarchique conséquent de sentiments généraux à toute ville maritime privée de commerce depuis vingt ans, et qui déteste le régime qui en est la cause.

C'est pour couvrir Bordeaux qu'on s'était battu à Orthez; régulièrement donc, il ne restait au maréchal, le 1^{er} mars 1814, qu'à prendre sa ligne d'opérations sur Bordeaux même, de retraiter devant les Anglais à travers les Landes en leur livrant un ou deux combats aux points favorables, et puis on s'arrêterait et, faisant de la ville un camp retranché, on resterait là, comme Davout à Hambourg, comme Carnot à Anvers.

Nous ne pouvons pas dire que Soult n'y ait pas pensé; mais il y a pensé avant Orthez et point après, et c'est précisément parce qu'il y avait pensé, qu'il avait vite compris l'impossibilité d'y réussir.

Dans sa correspondance au ministre de la guerre, il fait observer que, pour qu'il puisse s'assurer Bordeaux comme point d'appui, il est nécessaire d'envoyer de l'intérieur des hommes au général Lhuillier qui y commande, ne fût-ce que des conscrits qu'il aurait le temps de dégrossir pour les mettre en ligne.

Lui-même, comme lieutenant de l'empereur, écrit aux auto-

rités civiles et militaires de monter des canons dans les bastions de la citadelle de Blaye, sur les remparts du fort Pâté et des batteries de la Gironde. Bien plus, lui qui est si pauvre en effectifs, il envoie des canonnières pour aider au service des pièces.

« Il y a là, écrit-il, une énorme garde nationale. On y choisira 1.500 hommes, les meilleurs, pour tenir ces postes. Le port est rempli de petites embarcations inutiles; on les armera et on en fera des flottilles pour que la rivière soit libre de Toulouse à l'embouchure. »

De tout cela on fit bien quelque chose, car on savait que le général en chef n'était pas commode et que, quand il voulait quelque chose, il le voulait bien; mais comment soulever l'inertie et les mauvaises volontés? On fit peu de chose, Soult était trop occupé à son armée pour courir lui-même surveiller ses ordres, et Lhuillier, quoique suffisamment énergique, n'avait pas ce qu'il fallait pour imposer l'exécution de ce qu'il devait faire (1).

Devant les insistances du ministre de la guerre et de l'empereur pour « couvrir Bordeaux », Soult avait souvent songé à s'établir à Dax; il eût fait de cette ville un grand camp retranché, bien armé, bien approvisionné; une levée en masse de tous les hommes valides des Landes aurait fait à ce camp

(1) Lorsque, le 12 mars, Beresford se présenta devant Bordeaux avec sa cavalerie, ayant laissé ses divisions à Langon, sous les ordres de Dalhousie, il n'y trouva personne. Le préfet était parti le 4, à la nouvelle de l'avancée du corps anglais détaché, et le général Lhuillier, avec ses quelques troupes, avait été occuper Blaye et le fort Pâté.

Seulement, ce qui prouve qu'en réalité Soult avait fait, en se détournant de Bordeaux, une heureuse combinaison, c'est que bientôt Wellington dut rappeler Beresford avec la cavalerie et une des divisions, la 4^e, de sorte que Dalhousie resta seul avec une division, la 7^e, devant Lhuillier et une foule de petits corps francs qui s'étaient formés peu à peu, le long de la Gironde. Et, de l'aveu même de l'état-major anglais, la situation de ce général fût devenue des plus critiques, si la guerre s'était quelque peu prolongée. Nous n'avons pas voulu effleurer l'abominable situation politique de Bordeaux, l'arrivée du duc d'Angoulême, la proclamation de Louis XVIII, l'enlèvement du drapeau tricolore et son remplacement par le drapeau blanc, enfin une série de faits tellement outrageants que Wellington, qui cependant ne nous aimait guère, dut les désavouer publiquement.

une garnison de premier ordre, et, avec l'Adour devant lui, Bayonne bien occupée à sa droite, et la ligne de Bordeaux derrière lui, il se créait là un pivot de manœuvres où son armée de 35 ou 40.000 hommes eût été un obstacle infranchissable pour les coalisés. Il y avait là, évidemment, un inconvénient majeur, c'était sa gauche non appuyée. Que Wellington réussît à masser des forces supérieures sur cette gauche, il fallait rétrograder sur Bordeaux par la vallée de la Leyre, en plein sable dans un pays affreux, sans une ride pour s'abriter.

D'ailleurs, des impossibilités se présentèrent de suite. Il fallait des travailleurs et des outils, et on ne trouvait ni les uns ni les autres; il fallait des canons dans les ouvrages, où les trouver? A peine avait-on de quoi soutenir les troupes de campagne de quelques batteries. Il fallait surtout une garnison de façon à faire de l'armée un bloc offensif prêt à se porter rapidement partout, et, lorsqu'on avait fait appel à la population, il s'était présenté 200 hommes dans ce pays peu peuplé, il est vrai, relativement, mais ayant tout de même 300.000 habitants.

Soult, non pas qu'il craignît, comme l'a dit M. Thiers, les rencontres avec l'armée anglaise, quoiqu'elles eussent toujours été malheureuses, mais parce que c'était dans sa nature de tâcher de se tirer d'affaire par des combinaisons manœuvrières, avait mûri dans son esprit un tout autre projet que celui d'une reculade sur Bordeaux à travers les Landes; obligé, dans ces conditions, d'être sous la pression des directions que lui imposerait un ennemi supérieur en nombre.

C'était cette supériorité même qui avait changé le cours de ses idées de résistance sur l'Adour.

Il avait, on l'a vu, été obligé d'envoyer deux de ses meilleures divisions, presque toute sa cavalerie et ses batteries à cheval à l'empereur. Il avait dû, par ordre aussi, laisser une autre division à Bayonne (celle de l'Abbé), pour renforcer la garnison, et il sentait que cela avait fort affaibli ses moyens offensifs.

Il s'exagérait même cet affaiblissement, car nous lisons dans une de ses lettres au ministre de la guerre :

« Il me paraît inutile de conserver à l'armée, si réduite par ces détachements, l'organisation qu'elle a aujourd'hui. Je

vous propose donc de supprimer l'état-major général, de former un simple corps sous les ordres d'un lieutenant général.

» Ce corps tiendra tête tant que cela sera en son pouvoir, sans se compromettre, à l'ennemi, et s'il était forcé « ce qui arrivera infailliblement », il se retirera en s'appuyant aux montagnes, de manière à être sur le flanc ou les derrières de l'adversaire, s'il s'engage dans le pays. Il fera la guerre de partisans. »

C'est, on le verra, et la lettre est du 17 janvier, le plan qu'il va exécuter lui-même, avec de plus grandes dimensions, puisqu'il conserve le commandement en dépit du désir qu'il exprime plusieurs fois « d'être éloigné d'une armée où sa présence, si ses projets sont accueillis, ne sera plus nécessaire. » (1).

Or ce n'était pas du tout l'avis de l'empereur.

C'était sur la demande qu'en avait faite Soult que le ministre avait prescrit « qu'on porterait la garnison de Bayonne à une quinzaine de mille hommes », et Napoléon l'avait fort blâmé, mais il était trop tard, la place était investie et le mal était fait.

« Les places fortes, avait-il fait écrire à Soult par l'entremise du ministre, ne sont rien en elles-mêmes, quand l'ennemi est maître de la mer, et qu'il peut réunir autant de bombes, de boulets et de bouches à feu qu'il lui faut pour les écraser.

» Laissez donc seulement quelques troupes dans Bayonne. Le moyen d'en empêcher le siège est de tenir l'armée réunie sous la place.

» Reprenez l'offensive; tombez sur l'une ou l'autre des ailes de l'ennemi, et, quoique vous n'ayez que 20.000 hommes (?), si vous saisissez le moment propice et que vous attaquiez hardiment, vous ne pouvez manquer d'obtenir quelques avantages.

» Vous avez assez de talent pour me comprendre. »

(1) Soult avait proposé Clausel comme lieutenant général, chargé de la direction de la guerre dans le Midi. Reille devait partir avec les renforts pour l'Est; les autres officiers généraux et de l'état-major seraient à la disposition du ministre.

Il n'était pas facile de répondre à ces observations et à ces ordres. On était à Saint-Sever et il n'y avait pas à revenir sur les choses exécutées, bonnes ou mauvaises.

Prendre l'offensive, disait l'empereur, c'était facile à dire de loin, mais quand on était sur les lieux et qu'on était au contraire sous la pression continue d'une armée plus nombreuse, offensive elle-même, comment prendre donc l'offensive?

Laisser Bayonne avec une simple garnison de sûreté était impossible aussi. Bayonne avait été, pendant sa lutte sur les gaves, en quelque sorte, sa base d'opérations, et la ville, si son camp retranché n'était pas occupé par une force suffisante, était incapable de quinze jours de résistance.

Au surplus, ainsi que nous avons cherché à le faire ressortir, le maréchal avait pris depuis longtemps son parti. Il ne voulait pas s'engager dans le pays landais, il avait évacué Dax, il avait évacué ce qu'il avait pu des magasins de Mont-de-Marsan. Nous disons ce qu'il avait pu, parce qu'il s'était buté là, comme partout, à des forces d'inertie et de mauvaises volontés, et sa décision était prise de gagner Toulouse par une route divergente.

« J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Duc, écrit-il au ministre, de nous faire approvisionner en munitions sur Toulouse. » (Lettre datée de Rabastens le 10 mars.)

Donc, à Saint-Sever, le 1^{er} mars, quoiqu'il s'en fût caché le plus possible à son entourage, même au ministre, Soult était résolu à ne pas gagner Bordeaux par les Landes. En quoi il avait absolument raison. Outre la difficulté de vivre dans ces pays, qui étaient loin d'avoir, en 1814, l'aspect qu'ils ont aujourd'hui comme cultures, il sentait bien qu'il serait suivi de près, talonné par la cavalerie, à laquelle il n'avait plus à opposer que quelques escadrons légers, tout ce qu'il avait de meilleur en dragons et en batteries à cheval étant parti pour rejoindre l'armée de Napoléon.

Et puis, où faire volte-face dans ces plaines?

Étant décidé à ne pas prendre Bordeaux pour but, il avait choisi Toulouse, aussi une grande ville de ressources; là, il

verrait ce qu'il pourrait faire. En somme, que cherchait-il? Surtout à prolonger la guerre en prévision d'événements dans le Nord. Les coalisés étaient en France dans le Midi, comme ils l'étaient dans l'Est. Il ne pouvait espérer, comme le croyait encore l'empereur pour ce qui le concernait dans l'Est, les refouler vers la frontière, mais il les tiendrait en échec, les attacherait à ses pas et les empêcherait de prendre pied dans les grandes villes autrement qu'avec des détachements.

A Bordeaux, où il avait donné des ordres assez précis, il comptait sur Lhuillier, auquel il croyait une force suffisante en hommes et en canons pour interdire l'entrée aux cavaliers que Wellington pourrait envoyer dans une ville qu'il savait inféodée presque entière aux Bourbons. Or, Lhuillier, en faisant flèche de tout bois, avait peut-être un millier de fantassins et quelques cavaliers montés, comme on avait pu, sur des chevaux de réquisition.

Pour aller à Toulouse, il avait deux routes assez bonnes : l'une par Auch, l'autre par Tarbes et Saint-Gaudens. La première était la plus courte, 140 à 150 kilomètres environ. Elle avait l'inconvénient de l'obliger à traverser une quantité de rivières, tous les cours d'eau qui affluent la Garonne sur sa gauche descendant presque parallèlement des Pyrénées. Le simple aspect de la carte en donne l'idée. Ce n'étaient pas des cours d'eau très sérieux. On trouverait sur son chemin, pour passer la Baise, les ponts de l'Île-de-Noé, pour passer le Gers ceux d'Auch, pour l'Arrats celui de Maubert, celui de Gimont pour la Gimône, celui de l'Isle-Jourdain pour la Save, mais, de ce fait même, on serait forcé, si les Anglais venaient à talonner les arrière-gardes, comme il fallait le prévoir, de livrer une série d'interminables combats pour se dégager.

La route par Tarbes était plus longue certainement de plus de 50 kilomètres; mais on descendait là, pendant une moitié ou un tiers du chemin, la vallée de l'Adour, on remontait pendant un autre tiers celle de la Garonne par Saint-Gaudens, Carbonne, Muret, et sur l'autre tiers on longeait le pied des Pyrénées; on était en pays accidenté et, si on était serré de trop près, il y avait chance de disputer pied à pied le terrain.

Des trois choses possibles, retraite sur Bordeaux et la Garonne directement, retraite sur Toulouse par Auch, retraite sur la Garonne et Toulouse par Tarbes et Saint-Gaudens, c'était la dernière qui devait forcément mettre Wellington dans le plus grand embarras. Embarras de routes montagneuses avec de bonnes positions défensives; embarras de se mouvoir avec la crainte d'être harcelé sur son flanc droit et derrière lui par des corps de partisans, car il savait que le maréchal avait fait appel à toutes les autorités civiles pour en former et c'était une crainte des plus grandes pour lui, étant donné que la conduite des troupes espagnoles, leur débandade et leur peu d'obéissance facilitaient des attaques et des surprises.

On a fort blâmé, en ce temps et depuis, la direction de retraite de Soult. On a même écrit carrément que ce fut « une fausse manœuvre ».

Evidemment, le maréchal, tout en se soustrayant un peu aux difficultés d'une retraite, avait supposé, et il en avait le droit, que cela allait détourner son adversaire d'une marche directe sur Bordeaux ou Toulouse, qui l'exposait à avoir l'armée française sur son flanc ou derrière. C'était évident avec la prudence et la circonspection connues de Wellington.

Il n'y réussit pas, puisque les Anglais étaient, le 10, devant Bordeaux avec des forces suffisantes pour en forcer l'entrée si on l'avait défendue, et qu'ils y entraient le 12. Mais cela n'ôte rien à la valeur de la combinaison et M. Thiers lui-même qui, dans son récit de cette campagne, paraît très disposé à critiquer le maréchal, en convient presque, puisqu'il dit « que Soult comptait que les Anglais n'oseraient pas s'acheminer sur Bordeaux tant qu'ils le sentiraient sur leur flanc ou leurs derrières; mais que ce genre de calcul, convenable à Napoléon, dont on avait peur, n'était pas aussi fondé, de la part de ses lieutenants, qu'on ne redoutait pas, à beaucoup près, autant que lui ».

Puis, quand on fouille et qu'on délaye la correspondance d'alors, on y sent un autre mobile, le désir qu'avait Soult, depuis qu'il avait pris le commandement des armées d'Espa-

gne, d'attirer à lui Suchet, ou tout au moins les forces de Suchet, désir que, jusqu'à la fin, il a exprimé.

Seulement, le maréchal duc d'Albufera était une personnalité. Il s'était acquis, dans l'armée française et même en Espagne, une réputation de chef et d'administrateur très supérieure même à celle de Soult. Et puis, outre qu'il n'aimait pas Soult, lequel avait laissé en Espagne des souvenirs assez médiocres pour tout ce qui ne touchait pas exclusivement les choses militaires où il excellait; outre cela donc, il n'aimait pas les combinaisons, et sa nature le rapprochait bien plus de la méthode de Wellington que des emballements d'idée de son collègue, le duc de Dalmatie, dont il traitait très froidement les « élucubrations ».

Nous avons raconté, au moment des actes offensifs du maréchal, comment il avait envisagé la coopération de l'armée de Catalogne, sollicitant tantôt de la voir avec 25.000 hommes venir la rejoindre par Lerida, Saragosse, Tudela et Pampelune, tantôt de lui faire prendre, puisqu'il redoutait d'être pris entre l'armée anglo-sicilienne et celle de Wellington, le détour de Perpignan, Toulouse, Bayonne. Réunis, ils déboucheraient en masse sur les Anglais.

Il s'agissait, dans le premier parcours, d'un trajet de 100 lieues en pays ennemi; dans le second, d'un plus long encore, 150 lieues en pays ami, c'est vrai, mais il fallait, de manière ou d'autre, abandonner la frontière du Roussillon, et, outre que Suchet y répugnait, il trouvait chimérique d'espérer, avec une vingtaine de mille hommes de plus, bousculer l'armée anglaise.

Le ministre de la guerre, qui servait d'intermédiaire, déclarait ne vouloir rien prendre sur lui et en référait à l'empereur, qui avait bien d'autres choses à penser.

D'ailleurs, comment imposer, contre son gré, à Suchet qui, en fait, était le seul qui eût réussi à se maintenir ferme au milieu des tristes événements de l'été et de l'automne de 1813, avec une armée relativement très restreinte, 25.000 hommes à peine, devant les Anglo-Siciliens qui en avaient le double?

Averti en juin du désastre de Vitoria, il avait commencé à

évacuer le royaume de Valence, y laissant malheureusement, par ordre, trop de garnisons dans les places, mais c'était la manie de ce temps-là; puis il avait évacué l'Aragon où les bandes de Mina régnaient en maîtres et s'était confiné en Catalogne, mais non sans avoir donné, à Ordal, à l'armée ennemie, un de ces coups de boutoir qui font qu'on garde longtemps un ascendant qui assure la tranquillité.

C'était à ce moment que Soult avait fait appel, sans succès, à Suchet dans ses combinaisons. Suchet ne voulait bouger que sur ordre de l'empereur, surtout pour une opération qu'il traitait de « chimérique ».

Puis était venu l'envahissement de nos provinces de l'Est, et de même qu'il avait réclamé de Soult une quinzaine de mille hommes de ses meilleures troupes pour Paris, Napoléon en avait réclamé de Suchet 12.000 pour aller à Lyon.

A cette demande, Suchet ne s'était pas insurgé; mais, de même que l'avait fait Soult, qui voulait abandonner le Midi pour aller à Paris, de même, il avait sollicité le ministre de l'appeler à Lyon. Il n'avait plus que 15.000 hommes de campagne; le reste, 15.000 autres environ, était à Sagonte, à Peniscola, à Tortose, à Mequinenza, à Lerida, à Barcelone et dans les forts de la basse Catalogne.

On était au commencement de février; sa situation était faussée et intolérable; il se décida, n'ayant aucun ordre, le 11, à rétrograder avec sa division de campagne sur la frontière du Roussillon.

Plus tard, l'ordre vint de Napoléon lui-même : « Evacuez la Catalogne, évacuez Barcelone, évacuez tout et faites-vous une armée prête à marcher sur Lyon au premier ordre. »

Evacuer, il était trop tard; comment rappeler à lui, au milieu d'un pays insurgé, toutes ces garnisons, la plupart bloquées, dans un pays occupé par 50.000 ennemis (Anglais et Siciliens) ?

C'est à ce moment que, revenant à ses combinaisons premières, Soult s'était remis en relations avec Suchet, ignorant au surplus, nous le croyons du moins, que, quoiqu'il l'eût fait son

« lieutenant en Espagne », l'empereur traitait directement des questions militaires avec Suchet.

Le 9 février, il lui écrit de Peyrehorade :

« On me prévient que les troupes anglaises qui étaient devant vous se mettront prochainement en marche pour rejoindre Wellington, qui va se remettre en campagne, sitôt que le temps le permettra.

» Ses moyens sont infiniment supérieurs aux miens.

» Ce que j'ai pu démêler du plan des ennemis me porte à croire qu'ils dirigeront sur moi leurs forces et ne feront de votre côté que des démonstrations.....

» J'ai l'honneur de vous en prévenir pour que vous puissiez, en conséquence, préparer vos dispositions.

» J'en rends compte au ministre, par courrier extraordinaire, pour qu'il prenne les ordres de l'empereur.

» Je lui fais aussi observer que, pour opposer une digue au torrent, il serait peut-être à propos que vous eussiez l'ordre d'évacuer la Catalogne et que la majeure partie des troupes qui s'y trouvent vinssent se réunir, à marches forcées, à l'armée d'Espagne, bornant la défense, du côté du Roussillon, à celle de nos places fortes qui seraient pourvues de bonnes garnisons et bien approvisionnées, et au centre desquelles il resterait un corps d'observation.

» En vous faisant cette communication, je vous prie, Monsieur le Maréchal, de vouloir bien me faire connaître ce qui se passe de votre côté et ce qui pourra survenir. »

A cette même date, en effet, le maréchal envoyait au ministre de la guerre, par courrier spécial, la lettre que nous résumons ci-après :

« Je suis averti, par une personne de confiance, que l'on prépare en Angleterre une forte expédition avec laquelle viendra le duc de Berri, et qui doit débarquer sur les côtes de la 12^e division militaire. Je préviens le général Rivaud de prendre sur-le-champ ses dispositions.

» La même personne m'informe que les troupes anglaises de Catalogne sont en marche pour rejoindre Wellington. Il mettra ainsi, contre moi, toutes les forces disponibles. On ne fera en

Catalogne que des démonstrations dans la persuasion que, devant les progrès de mon côté, M. le duc d'Albufera évacuera simplement.

» J'en prévient M. le duc d'Albufera, l'invitant à m'instruire de ce qui se passe de son côté et de se tenir prêt à recevoir les ordres « qu'il recevra infailliblement de Votre Excellence ».

» Il me paraît, Monsieur le Duc, que, dans les circonstances où nous sommes, il n'y pas à hésiter. Il faut que la Catalogne soit évacuée, que toutes les troupes disponibles qui s'y trouvent me soient envoyées à marches forcées, après qu'on aura pourvu de garnisons de défense les places de la 10^e division militaire.

» Je vous prie de rendre compte de ma lettre à l'empereur, et de me faire parvenir des ordres en conséquence, en m'informant de ceux qui seront donnés à M. le maréchal Suchet. Si nous perdons du temps, nous serons prévenus par l'ennemi et les maux qui en résulteront seront effroyables. Je crains même qu'une fausse sécurité n'ait déjà nui au service de Sa Majesté et n'ait exposé les départements du Midi à l'invasion.

» La personne de confiance dont je vous parle m'a dit que le comte d'Artois a quitté Londres pour le quartier général de l'empereur de Russie, et que la duchesse d'Angoulême doit débarquer à Bordeaux.

» Ne doutez de rien de tout cela ; je déclare à Votre Excellence que j'ai l'intime conviction de la véracité de ces nouvelles. Faisons en sorte d'empêcher les calamités que les ennemis nous préparent.

» A ce sujet, je supplie Votre Excellence de faire mettre à ma disposition la totalité des troupes que l'empereur n'aura pas appelées à la Grande armée et qui ne sont pas nécessaires au Nord ou dans les départements de l'Ouest, pour les préserver d'une invasion, car il est temps d'opposer une digue insurmontable au torrent qui menace d'inonder le midi de l'empire. »

Tout cela, on le voit, est marqué au coin d'une très grande entente de la situation ; mais, en ce moment, où l'empereur se débat, dans l'Est, entre les armées de Bohême et de Silésie

qui l'enserrent, il avait bien d'autres choses à penser, et les événements militaires du Midi le laissaient indifférent.

Il avait été fort satisfait de l'envoi que lui avait fait le maréchal de deux divisions d'infanterie de cinq à six mille hommes chacune, qui lui étaient arrivées en poste, brûlant les étapes, dans des voitures de réquisition, très satisfait surtout de la belle brigade de dragons du général Treilhard, qui amenait avec elle deux batteries à cheval bien attelées et, songeant avant tout à son affaire à lui, il écrivait à Suchet la lettre que nous avons résumée, l'invitant à se tenir prêt à gagner Lyon avec 25 ou 30.000 hommes (et le maréchal ne le pouvait pas), et à Soult de lui préparer encore une division d'infanterie d'une dizaine de mille hommes et une autre brigade de dragons avec de l'artillerie ; croyant qu'il suffisait d'un mot de lui à son ministre et à son lieutenant, pour que ces pertes d'effectif fussent comblées par des conscrits de la levée qu'on venait d'ordonner.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Nous sommes au 1^{er} mars 1814.

Triste mois que celui-là, dans l'Est, puisqu'il se termine par l'entrée des alliés à Paris. Triste mois dans le Midi, puisqu'il va amener peu à peu les coalisés sur Toulouse.

Et, cependant, combien suggestif à étudier!

Certes, l'épopée de Napoléon luttant contre les corps ennemis qui le resserrent, en utilisant le système des lignes intérieures vers l'extérieur, est excessivement remarquable et un des beaux modèles d'études; mais, en son genre, on le verra, cette marche rétrograde de Soult devant des forces très supérieures aux siennes est aussi un type d'opérations.

Peu s'en était fallu, on l'a vu, que le jour d'Orthez Wellington ne fût refoulé et arrêté, pour quelque temps au moins, au moment où Blücher était, dans l'Est, refoulé sur Soissons où on devait l'écraser, où Schwartzemberg reculait sur Langres de crainte d'une surprise de Napoléon devant lui et d'Augereau derrière.

Toute cette période militaire est, en somme, fort belle pour nos armes, mais fort vilaine pour la politique.

Les alliés, à l'Est, semblaient connaître mieux que l'empereur lui-même la situation intérieure de la France, et, le 1^{er} mars, au grand mot si connu de Napoléon à Caulaincourt : « Qu'ils prennent garde, je suis plus près de Vienne qu'ils ne sont de Paris! », ils répondaient par un traité offensif et défensif d'alliance entre eux, déclarant que « dût la situation durer vingt ans, ils s'engageaient à poursuivre la guerre de toutes leurs ressources et à ne jamais faire de paix séparée ».

Dans le Midi, la situation, même politique, n'est pas moins tendue, dans un autre sens, plus nettement accusé.

« Les ennemis ont enfin levé le masque, écrira, le 8 mars, de Rabastens, le maréchal au ministre. »

Et il lui envoie trois proclamations répandues dans le pays, en ajoutant :

« C'est avec ces odieux moyens d'excitation à la révolte, au parjure et à la guerre civile, que nos ennemis font la guerre et cherchent à énerver le courage des habitants du Midi » :

1° Le duc d'Angoulême à l'armée française :

« AU NOM DU ROI

» SOLDATS !

» J'arrive, je suis en France, dans cette France qui m'est si chère; je viens briser vos fers, je viens déployer le drapeau blanc, ce drapeau sans tache que vos pères suivaient avec transport. Ralliez-vous-y et marchons ensemble au renversement de la tyrannie. Généraux, officiers, soldats, qui vous rangerez sous l'antique bannière des lis, au nom du roi, mon oncle, qui m'a chargé de vous faire connaître ses intentions paternelles, je vous garantis vos grades, vos traitements et des récompenses proportionnées à la fidélité de vos services.

» Soldats !

» C'est le petit-fils de Henri IV, c'est l'époux d'une princesse dont les infortunes sont sans égales, mais dont les vœux sont

pour le bonheur de la France; c'est un prince oubliant ses peines, à l'exemple de votre roi, pour ne s'occuper que des vôtres, qui vient avec confiance se jeter dans vos bras!

» Soldats ! Mon espoir ne sera pas trompé ; je suis le fils de votre roi, et vous êtes Français ! »

2° Le général lord Wellington aux Français :

« Au moment d'entrer sur votre territoire, les généraux des armées alliées, espagnoles et britanniques, croient devoir vous faire connaître leurs intentions et les vues qui les dirigent.

» La liberté de leur roi est le noble but auquel aspirent les Espagnols. Le retour de l'ordre et de la tranquillité générale seront la récompense de leur zèle et de leurs travaux.

» Depuis longtemps, l'Europe et le monde sont inondés du sang innocent que la tyrannie fait couler !

» Français de tous ordres et de tous états, réunissez vos efforts aux nôtres; que le bien de l'humanité nous rassemble; nos efforts, n'en doutez pas, parviendront à détruire le joug oppresseur sous lequel vous fait gémir l'ambition démesurée du nouvel « Attila ».

» Ce n'est qu'au prix de votre sang qu'il achète des trophées; ce n'est que sur la destruction de vos générations qu'il prétend fonder la grandeur de son exécration race. Etranger à tous les sentiments de la nation, il n'existe que pour la détruire !

» Venez donc vous ranger sous la bannière de vos princes légitimes; que le nom des Bourbons soit votre cri de ralliement ! Que le drapeau blanc, symbole antique de votre bonheur et de votre gloire, se développe sur vos têtes, et qu'il couvre de son ombre vos propriétés.

« En vous rendant aux enfants de saint Louis, vous assurez à jamais votre propre tranquillité, celle de votre patrie, de l'Europe et du monde entier. »

3° Le général lord Wellington aux Français :

(Cette proclamation est la conséquence de celle ci-dessus du duc d'Angoulême.)

« Le jour de votre délivrance approche. L'époux de la fille de Louis XVI est arrivé parmi vous. C'est près du berceau de

Henri IV qu'un de ses petits-fils vient relever, au milieu des braves Béarnais, l'antique bannière des lis et vous annoncer le retour du bonheur et de la paix, sous un régime protecteur des lois et de la liberté publique.

» Plus de tyran, plus de guerre, plus de conscription, plus d'impositions vexatoires !

» Qu'à la voix de votre souverain, de votre père, vos malheurs soient effacés par l'espérance, vos erreurs par l'oubli, vos dissensions par l'union touchante dont il veut être le gage.

» Les promesses qu'il vous a faites et qu'il vous renouvelle solennellement aujourd'hui, il brûle de les accomplir et de signaler par son amour et ses bienfaits ce moment fortuné qui, en lui ramenant ses sujets, va le rendre à ses enfants (1). »

La guerre, a-t-on dit toujours, depuis le commencement de l'épopée impériale, est dans les jambes et son secret est de marcher pour atteindre l'ennemi, de le combattre, de le battre et de marcher encore à sa poursuite.

La circonspection de Wellington était trop grande, et dans l'occasion présente il avait peut-être raison, pour qu'il se soumit à l'axiome napoléonien.

Vainqueur à Orthez le 27, il avait été peut-être un peu intimidé par la belle retraite de son adversaire, n'était arrivé à Saint-Sever que le 28, à 2 heures de l'après-midi, ne sachant pas grand'chose, alors que Soult y était avant le jour, et, une fois passé, ne voyant plus personne, il se demandait de quel côté engager ses colonnes.

A tout hasard, il lança Beresford sur Mont-de-Marsan avec un gros détachement, espérant pousser le maréchal dans les Landes ; puis il dirigea une grosse reconnaissance sur Cazères, où l'on se buta sur d'Erlon, sans bien se rendre compte des forces

(1) Le lecteur appréciera ces deux proclamations de Wellington, surtout la première. Venant d'un soldat, elles sont tristes et peu dignes du caractère de l'homme. C'est l'expression de la haine. Evidemment, cela a pu changer le cours de quelques idées dans une certaine classe de la population, mais tous les récits du temps sont unanimes, sauf ceux des intransigeants, à dire que tout ce qui était soldat ou l'avait été fut indigné de cet appel à la trahison.

qu'on avait devant soi, et arrêta Hill qui formait sa droite à Samadet.

Le 1^{er} mars, la reconnaissance de la veille, grossie, poussa à nouveau sur la rive droite, en remontant l'Adour, et refoula les mêmes troupes que la veille sur Barcelone; enfin Hill, qui arrivait de Samadet à Saint-Savin-sur-l'Adour, y apprenait que la ville d'Aire, sur la rive gauche, était occupée, tandis que Beresford rendait compte que personne n'était passé à Mont-de-Marsan.

Il n'y avait plus de doute possible, Soult n'avait pas voulu se laisser pousser dans les Landes, il changeait sa ligne d'opérations vers Bordeaux et la transportait vers Toulouse, abandonnant Mont-de-Marsan et les magasins qu'il y avait ordonnés et que la négligence des autorités civiles n'avait permis de transporter qu'en partie à Toulouse.

Seulement, il s'agissait de savoir s'il gagnerait Toulouse et la Garonne par Auch, ou par Tarbes et le plateau de Lanne-mezan, et c'était là que le général anglais était dans l'indécision.

Certainement, quoi qu'ait pu dire, après coup, son état-major, c'est à celle d'Auch que pensait Wellington; et c'est à cette indécision où, durant sa retraite, Soult a toujours laissé son adversaire, que l'on peut, sans conteste, établir sa supériorité et sa « promptitude » de jugement, car il faut toujours avoir présent à l'esprit que les cartes dont se servaient nos pères dans leurs campagnes étaient loin de ressembler à celles que nous avons aujourd'hui et étaient plutôt des cartes géographiques que des cartes topographiques. Il leur fallait donc beaucoup se renseigner, et même beaucoup deviner.

Vainqueur, car il l'était, disposant de forces considérables relativement à son adversaire, un autre que Wellington aurait purement et simplement mis, le 1^{er} mars, acharnement à la poursuite. Il voyait les Français sur les deux rives de l'Adour, il avait lui-même son armée sur les deux rives; en s'attachant à leurs arrière-gardes, et ils n'en avaient pas, ce qui rendait la chose plus commode encore, il pouvait ou déterminer lui-même les directions de retraite, ou tout au moins s'assurer de celles

que Soult voulait prendre; mais il n'était pas homme à se lancer ainsi.

L'état-major anglais a prétendu qu'on en fut empêché par un orage très violent qui, arrivant dans l'après-midi du 1^{er} mars, grossit en quelques instants les torrents et l'Adour avec une telle violence que l'on ne pouvait plus correspondre ni communiquer entre les deux rives du fleuve.

Il doit y avoir à cela quelque exagération. En tout cas, ce qui était fâcheux pour les Anglais l'était aussi pour les Français. Il faut donc plutôt voir là une de ces décisions de prudence qui caractérisaient le généralissime anglais.

Et en admettant qu'il pût craindre, comme l'a dit son chef d'état-major, de ne pas pouvoir se ravitailler, si besoin, avec ses parcs de munitions restés sur la rive gauche, alors que le pont de bateaux qu'il avait fait jeter à Saint-Sever avait dû être replié, il pouvait toujours, le 1^{er} mars, pousser le général Hill sur Aire, rive gauche de l'Adour, pour savoir.

On a, dans certains historiques, fort blâmé Soult d'avoir livré à Aire un combat inutile, puisque, à ce moment, sa décision était prise de descendre sur Tarbes; on aurait pu bien davantage reprocher à Wellington d'avoir plutôt dirigé Hill, qui avait passé la nuit du 28 au 1^{er} à Samadet, sur Saint-Savin, où il n'y avait personne, que sur Aire, où l'on devait penser qu'on trouverait quelqu'un, puisque cette localité était connue comme une de celles où le maréchal avait fait réunir, comme en cas, des approvisionnements en même temps qu'à Mont-de-Marsan.

Mais il y a là de ces critiques qu'on fait longtemps après les événements et qui seraient peut-être parfaitement explicables si on pouvait être transporté au moment précis où les choses se sont passées.

Combat d'Aire (le 2 mars).

Le 2, au matin, Soult, fort occupé de remettre de l'ordre dans ses troupes un peu éparses par la retraite, ayant laissé quelques canons au passage du Luy, ayant surtout perdu pas mal de conscrits, effrayés par la violence du premier combat auquel on les faisait assister et d'une marche de nuit dans un

pays difficile, à travers de hautes bruyères, avec des ruisseaux souvent profonds à traverser, avait senti immédiatement le peu d'entrain de la poursuite. D'Erlon, faisant l'arrière-garde depuis Saint-Sever, avait eu quelques charges de cavalerie à soutenir à Cazères et quelques lignes de tirailleurs à maintenir le 28 et le 1^{er}. Il reculait doucement sur Barcelone; derrière lui, Reille était en réserve entre Barcelone et Saint-Germé, prêt à le soutenir; enfin, sur l'autre rive, était Clausel qui, de bonne heure, avait été occuper Aire, où l'on avait quelques magasins de vivres et où Soult avait dirigé le parc d'artillerie.

Barcelone n'était pas une position de résistance, c'est en plaine et le moindre effort de la colonne anglaise de la rive droite aurait déterminé là un combat parallèle avec une des ailes sur l'Adour, combat qui eût amené l'évacuation naturelle d'Aire, si, comme pouvait l'espérer Wellington, les Français avaient été refoulés sur Riscle. Mais le généralissime ne tenait pas à précipiter la retraite de ce côté et il ne voulait pas surtout aller trop loin de Saint-Sever où l'on avait à rétablir les ponts emportés par l'orage afin de rapprocher ses munitions restées sur la rive gauche.

Aire, au contraire, où Clausel arrivait le matin du 2, était une position défensive acceptable, un peu trop grande peut-être pour les deux petites divisions (Villate et Harispe) dont disposait le général, avec quelques canons, mais où l'on pouvait tenir; et puis, autant pour l'honneur des armes que pour soutenir le moral et mettre en mains de leurs chefs tous ces officiers et soldats, les vieux comme les conscrits, qui exprimaient tout haut leur indignation de l'apathie des populations qu'ils traversaient, Soult voulait qu'on montrât les dents et qu'on se battît de temps en temps pour faire voir aux Anglais qu'il fallait autre chose que les assauts de quelques bataillons à Orthez pour affaiblir le courage de sa petite armée, décidée à ne pas se laisser appliquer la loi du vainqueur.

Si donc on a pu dire que le combat d'Aire était matériellement inutile, il ne l'était pas moralement, en dépit de quelques magasins qu'on allait y abandonner. Ce sont là des exemples bons à citer.

On ne peut citer le combat d'Aire au point de vue tactique. C'est une lutte intéressante peut-être, parce que la division de Harispe était, presque entière, composée de conscrits, mais une lutte parallèle, sans recherche, une simple prise de corps.

Aire est sur la rive gauche de l'Adour, touchant la rivière; c'était notre aile gauche; notre aile droite étant, nous l'avons dit, en bataille devant Barcelone, qui, elle, est en plaine, à deux kilomètres environ d'Aire, rive droite.

En avant d'Aire, du côté de Saint-Sever, du côté par conséquent de l'ennemi, une hauteur un peu escarpée sur la rivière et sur le front et dont le sommet allait s'élargissant vers le sud comme une sorte de grand plateau. Derrière, un ravin un peu creux, puis une autre élévation à l'extrémité de laquelle est bâtie en partie la ville, dominant l'Adour, et enfin derrière un ruisseau assez profond, l'Arribante, et un autre plus important, le Léez, tout cela sur une profondeur de 3.000 mètres environ.

C'est sur la première hauteur que Clausel, apprenant l'arrivée, le long de l'Adour, d'une grosse colonne et même de deux, car Hill avait fait partir son corps en deux parties, l'une de Saint-Savin, l'autre de Saint-Gallies, avait mis ses deux divisions en bataille, Villate à droite et Harispe à gauche.

Il était 2 heures de l'après-midi, quand l'ennemi déboucha devant la position, c'est dire que Clausel avait eu à peine le temps de se reconnaître. On a donc blâmé, avec raison, Wellington de ne pas être entré à Aire la veille. Il n'y aurait trouvé personne. Il s'en est défendu en faisant remarquer que la veille, avec le violent orage qui éclata le soir, il ne lui était pas possible d'ordonner une opération dans laquelle ses troupes de la rive droite et celles de la rive gauche ne pouvaient s'aider, les communications étant impossibles.

D'ailleurs, Hill, qui était seul, sur la rive gauche de l'Adour, eût très bien pu, nous le pensons, prendre sur lui d'aller de Samadet à Aire, au lieu d'aller de Samadet à Saint-Savin; il n'en aurait pas été blâmé, car Wellington avait cru, le 27 au soir, avoir remporté à Orthez une victoire bien autrement sérieuse qu'elle ne l'était en réalité et avait, dans ces conditions, prescrit d'attaquer sans hésitation l'ennemi en retraite, partout

où on le rencontrerait. Cet ordre déchargeait Hill, même s'il n'eût pas réussi, le 1^{er} mars, à enlever Aire, de toute responsabilité.

Le 2, il est plus que probable que l'ordre qu'il avait reçu était absolument explicite : « Attaquez ! »

Il ne prit donc pas la peine d'une reconnaissance du terrain, qui ne lui aurait pas pris bien longtemps et qui lui aurait facilement montré que c'était sur la gauche de la ligne française qu'il faudrait faire l'acte décisif, que l'abord de ce côté était facile, et que le plus petit succès de ce côté déterminerait la droite à s'en aller au plus vite pour ne pas être prise dans un traquenard avec l'Adour sur un flanc, les ruisseaux encaissés derrière Aire et l'ennemi sur l'autre flanc.

Nous ne voulons pas décrire le combat; outre qu'il doit y avoir des exagérations dans l'un et l'autre des rapports, il n'y a pas d'exemple tactique, nous le répétons, à en tirer.

Les deux brigades anglaises de tête (division Stewart), en débouchant devant la ligne française, se précipitèrent sur la droite de Clausel où était Villate. Les Portugais (division Dacosta) attaquèrent le centre; mais ils le firent si imprudemment et si mal que les conscrits d'Harispe, contre lesquels ils se butaient, les attendirent à la crête même, les bousculèrent et les mirent en déroute.

Ce fut à grand'peine que les Anglais de Byng, qui suivaient, purent, après d'énergiques efforts, rétablir le combat, qui, au premier abord, avait semblé perdu.

Les Français n'étaient pas de force à faire autre chose qu'à se maintenir; refoulés à leur tour, ils revinrent à la charge, cela d'autant mieux qu'on ne les menaçait pas sur leur côté gauche, qui était dangereux cependant.

Reille qui, de Barcelone, où il était libre de ses mouvements, n'ayant personne devant lui, suivait les péripéties de la lutte sur la droite de Clausel, lui envoya, dans l'après-midi, quelques troupes à travers l'Adour pour aider Villate qui tenait bon, mais qui, resserré entre Aire et l'Adour, sentait la situation difficile.

Avec ce renfort, Clausel tint jusqu'à la nuit. On se battit

avec acharnement jusque dans les rues d'Aire, avant de passer le Léez, et cela donna le temps à Harispe de faire une retraite convenable en détruisant derrière lui les petits ponts sur les ruisseaux.

Trois cents hommes environ, de chaque côté, restaient, le soir, sur le champ de bataille.

C'était, en réalité, une lutte courageuse de la part de nos troupes et très honorable pour Clausel.

Au surplus, il n'y eut plus de poursuite et, à partir du moment où elles quittaient Barcelone et Aire, nos arrière-gardes ne virent plus d'ennemis. En admettant donc même que le combat d'Aire eût été inutile pour Soult, puisqu'il ne fut pas possible d'évacuer les magasins que Clausel était venu couvrir, ce qui était à prévoir, du reste, on avait la chance de voir la retraite provisoirement arrêtée, comme l'était la poursuite, et cela valait bien les deux ou trois cents blessés ou tués de la journée.

**Période particulière qui a suivi les combats d'Orthez et d'Aire.
(Observations.) Occupation de Bordeaux.**

Nous sommes forcé ici, pour bien fixer la situation, de revenir un peu sur les faits racontés déjà. Cela résumera les opérations quelque peu enchevêtrées et confuses auxquelles nous venons d'assister.

Les récits du temps, et nous n'avons rien autre pour nous guider, sont, nous l'avons dit déjà, assez contradictoires en ce qui concerne les opérations et surtout en ce qui concerne les idées des généraux en chef.

Les écrivains français, presque tous, tout en reconnaissant de grands défauts à l'armée, sont presque unanimes à considérer le maréchal comme très supérieur à son adversaire.

« L'objet des opérations de Soult, dit l'un d'eux, était ainsi rempli après Aire. L'ennemi, qui avait perdu douze cents hommes, nous laissait en position à deux journées de lui, en possession du cours supérieur de l'Adour, à cheval sur les routes

de Toulouse par Auch et Tarbes; la résistance d'Aire nous procura un repos absolu de huit jours. »

Les Anglais, dans cette occasion, paraissent plus croyables lorsqu'ils disent que, si Wellington n'a pas poursuivi son adversaire, c'est qu'il n'était pas sans embarras, lui aussi. D'abord il faisait un temps affreux, puis, maintenant qu'il voyait son adversaire engagé dans une retraite de plusieurs jours, dans une direction parallèle aux Pyrénées, avait-il quelque raison de le presser trop vivement? Quoiqu'il fût au courant des choses, il se demandait s'il n'allait pas trouver sur la Garonne toutes nos forces du Sud réunies pour l'action, et, dans sa prudence, il ne voulait pas s'engager plus loin sans augmenter ses forces actives, sans être sûr de ne pas avoir d'embarras à Bayonne, sans essayer au moins de s'emparer de Bordeaux. Il savait bien que, dans cette ville, on le demandait à grands cris, mais il craignait le génie de Napoléon, qui avait déjoué, tant de fois déjà, les projets des souverains contre lui. »

Très peu explicites aussi sont les chiffres d'effectif des armées. Chacun des adversaires attribue à l'autre tout autre chose que ce qui semble avoir existé réellement.

Les écrivains français disent que Soult, au milieu de mars, avait 25.000 hommes et que Wellington mitra, le 15 au soir, 60.000 hommes en bataille sur le plateau de Garlin. Les Anglais, eux, attribuent à Soult 28.000 hommes, avec 38 canons, et n'en donnent que 27.000 à Wellington, avec 42 pièces. D'où il faut déduire même, suivant eux, un détachement envoyé à Pau, un à Roquefort, avec toute ou presque toute la cavalerie en course dans les Landes (1).

En ce qui concerne la politique, les considérations de ce genre ne troublaient nécessairement guère en ce moment l'esprit du maréchal. Il était évidemment irrité de l'inertie des populations autour de lui, mais n'étant là qu'un agent de l'em-

(1) Le général anglais Fane était entré en effet à Pau, avec une brigade d'infanterie et deux régiments de cavalerie; mais il n'en faudrait pas conclure à cette presque égalité de forces qu'indiquent les écrivains anglais.

pereur, il résumait ses pensées dans la question militaire avant tout.

Tout autre était Wellington. Loin d'Angleterre, livré à lui-même, mal soutenu par les ministres, ayant à lutter contre les exigences des Portugais et des Espagnols, ses alliés, et qu'il craignait, il passait ses jours dans une politique tortueuse qui ne laissait pas d'occuper fort ses instants.

Ses lettres aux ministres sont typiques :

« A mesure, écrit-il, que j'avance dans le pays, je trouve le sentiment national plus hostile à la dynastie de « Bonaparte » et plus favorable à celle des Bourbons, mais je suis convaincu que le peuple ne fera aucune démonstration si les alliés ne se déclarent pas eux-mêmes ouvertement. Je ne puis comprendre cette politique qui empêche de frapper sur l'ennemi aussi fort que possible et à l'endroit le plus vulnérable. Je suis persuadé qu'il n'agirait pas de même à notre égard, et que, s'il en avait les moyens, il renverserait le gouvernement anglais en Irlande. »

Il était donc dans cet ordre d'idées, quand, après le combat d'Aire, voyant que décidément il ne pouvait pousser Soult à travers les Landes, il décida l'occupation de Bordeaux (1).

Ici, nous empruntons presque en entier le rapport anglais, tous les Français qui ont écrit sur ce sujet étant trop partiaux pour être véridiques.

L'opération militaire est en dehors de la lutte entre les deux armées adverses, mais il faut bien la faire connaître, puisque Soult avait espéré que son recul dans une direction divergente

(1) Wellington, quoi qu'on puisse dire, menait un double jeu, très politique peut-être, mais d'un loyalisme discutable.

C'est ainsi que nous le voyons correspondre avec le duc d'Angoulême, le laisser entrer à Bordeaux à la tête de la cavalerie anglaise, faire assister Beresford à la proclamation de Louis XVIII, puis, tout à coup, faire volte-face, déclarer qu'en effet il l'a laissé entrer à Bordeaux à la tête de ses troupes anglaises, mais seulement parce que Bordeaux était un point militaire. « On a jugé convenable, disait-il, d'y proclamer Louis XVIII, mais je n'ai jamais donné mon avis et mon opinion à ce sujet. Que ceux qui l'ont fait fournissent des soldats et de l'argent pour soutenir leur cause. » En un mot et suivant les circonstances, on le voit soutenir un jour Son Altesse Royale, et le lendemain le désavouer publiquement. Il est vrai que sa situation à ce point de vue était assez bizarre.

devait empêcher les Anglais de marcher sur Bordeaux, qui était le point où ils auraient voulu le pousser à travers les Landes.

Donc, Wellington prescrivit à Beresford, qui avait fait, avec une douzaine de mille hommes, après le combat d'Aire, une pointe sur Mont-de-Marsan, de marcher sur Bordeaux, lui donnant pour instructions « d'occuper la ville et de faire de la Garonne un port pour les alliés ; d'obliger les fonctionnaires français à déclarer qu'ils consentaient à continuer l'exercice de leurs fonctions sous les conditions énoncées dans une proclamation où il écrit :

« Rangez-vous sous la bannière de vos princes légitimes. Que le nom des Bourbons soit votre cri de ralliement ! Que le drapeau blanc, symbole antique de votre bonheur et de votre gloire, se développe sur vos têtes et couvre de son ombre vos propriétés ! »

Le 8 mars, Beresford s'avança sur Langon. Il avait avec lui deux divisions, les 4^e et 7^e, quelques pièces de canon et la cavalerie de Vivian et de Vaudeleur. Il avait ordre d'observer vers Agen, car Soult pouvait encore, en forçant quelques marches, y traverser la Garonne et arriver le premier à Bordeaux.

Le 10, il était à Langon, où il laissa son infanterie sous les ordres de Dalhousie, et il se porta seulement en avant avec sa cavalerie, 8.000 chevaux.

Les autorités principales, à Bordeaux, étaient d'abord le commissaire impérial (Cornudet) envoyé directement par Napoléon pour maintenir par sa présence la tranquillité dans les départements du Sud-Ouest, surveiller les levées, empêcher les défections ; puis le préfet, ayant le même rôle dans de moindres proportions, et un général de brigade (Lhuillier) avec « quelques compagnies de l'armée active et de la garde nationale ».

Lorsque, le 12, Beresford, qui avait marché fort lentement pour éviter toute imprudence, se présenta (le commissaire de l'empire et le préfet étant partis depuis plusieurs jours) à la porte de Bordeaux, il n'y avait plus un seul défenseur ; Soult, qui pensait à tout, avait bien recommandé depuis longtemps d'armer les batteries de la Gironde, de faire une bonne flottille

armée pour parcourir l'estuaire, de réunir les gardes nationales et les légions urbaines ; mais il eût fallu des canons, des fusils, des munitions, et tout manquait.

Le général avait détruit les batteries qu'il ne pouvait armer et, le 11, il s'était retiré avec ses quelques troupes dans la citadelle de Blaye et le fort Pâté, qui avaient quelques canons sur les remparts.

Ce jour-là (le 12), Beresford entra en ville. Le duc d'Angoulême, le suivant à quelques heures, y entra à son tour, et, comme la ville était remplie de partisans des Bourbons, on s'empressa d'abattre le drapeau tricolore, d'arborer le drapeau blanc et de proclamer solennellement le roi.

C'était fort se hâter, car, le premier moment de stupeur passé, il y eut réaction et cela d'autant plus facilement que Beresford repartit le surlendemain avec la 4^e division et la cavalerie de Vivian, ne laissant que le général Dalhousie avec sa division, la 7^e, et les quelques escadrons de Vandeleur, et que plusieurs petits bâtiments de guerre français, entre autres le *Régulus*, de 74 canons, ne voyant pas arriver la flotte anglaise, remontèrent la Gironde jusqu'à Blaye.

Lord Dalhousie n'avait pas les moyens de tenter une entreprise, d'autant que Wellington lui enjoignait formellement de rester hors de Bordeaux, ses troupes réunies. Il passa, là, la fin de mars et le commencement d'avril dans une situation assez critique.

Le mouvement en faveur des Bourbons n'avait pas, il s'en faut, été unanime. Les gens se reprenaient, et se reprenaient d'autant qu'on leur annonçait qu'autour d'eux se préparaient des résistances.

En apprenant l'occupation de Bordeaux, Napoléon avait écrit immédiatement qu'on fit partir un général pour Libourne avec ordre d'y organiser l'« armée de la Gironde ».

Organiser une armée, c'était un rêve et Decaen, qui en était chargé, ne pouvait même en former un embryon. On mit sous ses ordres un groupe de gendarmes, de douaniers et de gardes

nationaux volontaires (1) qu'on réunit entre Agen et La Réole; on lui envoya de Narbonne une batterie de campagne; on lui adjoignit Lhuillier qui, après avoir occupé le fort de Blaye, était venu se poster à Saint-André-de-Cubzac avec un groupe de 1.000 hommes environ et 350 cavaliers mal montés, tirés des dépôts de l'Ouest; enfin, on lui promit qu'on lui enverrait, au milieu d'avril, d'autres batteries de Paris et une division de 10.000 hommes (général Beurmann), envoyée par Suchet à Lyon et qu'on allait faire rétrograder sur la Gironde.

Seulement tout cela était à l'état de promesse et même, avec la meilleure volonté, ne pouvait arriver assez tôt ni se concentrer, car on n'avait pas de cavalerie à opposer aux escadrons anglais qui étaient passés sur la rive droite de la Garonne, entre Lhuillier, qui était à Saint-André, et Decaen, à Mussidan.

Pour comble, le 27 mars, l'escadre anglaise (Penrose) était entrée dans la Gironde, poursuivant les petits bâtiments français dispersés le long du fleuve et les refoulant ou capturant devant elle jusqu'à Blaye.

Le 6, ne trouvant d'autre moyen d'échapper à l'escadre anglaise, les commandants des bâtiments, après un essai de défense sur la plage autour de leurs navires engravés, y mirent le feu.

Lord Dalhousie, n'ayant plus d'inquiétude de ce côté, avait, pendant ce temps, passé la Garonne au-dessus de Bordeaux, rejoint la cavalerie et interposé la 7^e division anglaise entre Decaen, qui attendait à Mussidan l'arrivée des renforts promis, et Lhuillier, qui était de l'autre côté de la Dordogne.

Le 4, il prit avec lui 3.000 hommes, passa la Dordogne près de Saint-André-de-Cubzac et marcha droit sur le détachement de Lhuillier, qui était posté à Etauliers et qui, n'étant pas de force, fut culbuté, enveloppé et ne put s'échapper vers Blaye qu'en laissant deux ou trois cents fantassins entre les mains de l'ennemi.

(1) Ne pas s'exagérer ces formations. On avait 250 hommes. Impossible d'armer les gardes nationaux : ni fusils, ni munitions.

Après cela, la guerre était, de ce côté, virtuellement terminée, car ce n'est que vers le 10 qu'arrivèrent les premières colonnes des dix mille soldats annoncés, et il était trop tard.

Nous rappelons en substance la lettre de Soult au ministre lorsque, en janvier, il est rejeté au delà de l'Adour :

« Quand les alliés, écrit-il, auront passé l'Adour et que je devrai abandonner la place de Bayonne à ses seules ressources, il me sera impossible, avec mes moyens, de gagner une bataille. Croyez-moi et dites-le à l'empereur, il faut renoncer ici à faire une guerre régulière. »

Donc, dans le courant de février, nous avons vu Wellington forcer successivement la ligne de la Bidouze et du gave de Mauléon, livrant le 15, le 16, le 17, le 18, une suite de combats sur ces rivières pour tenir les Français en échec et se donner la facilité du passage de l'Adour.

Le 26, on l'a vu, l'Adour est passé au-dessous de Bayonne, grâce certainement à un peu de faiblesse du gouverneur, qui était en réalité bien mal informé des mouvements qui se passaient presque sous ses yeux, dans le périmètre de la place.

Ce jour-là, la lettre du maréchal est dans son plein effet de vérité. La situation de l'armée est très difficile. L'étendue qu'elle a à couvrir est si grande qu'il n'y a d'autre ressource, pour arrêter l'adversaire, que de se concentrer, pour tomber en bloc sur la première colonne qui viendra à portée.

C'est ainsi que se livre la bataille d'Orthez, ou mieux le remarquable combat auquel on a donné ce nom. Ce jour-là, de l'avis de Soult, tout au moins, le succès tint à bien peu de chose.

Le combat d'Aire, livré quelques jours après par le général Hill, qui avait, après la journée d'Orthez, été dirigé sur Samadet, clôt cette série d'opérations.

Nous résumons ici, avec les faits, les impressions générales que ces opérations ont fait naître :

Le choix d'Orthez, pour s'y battre, a été fort critiqué. Quand on est le plus faible, a-t-on dit, beaucoup le plus faible, il faut chercher toujours un terrain qui, en cas d'insuccès, permette les positions de ralliement en arrière.

Or, il n'y en avait pas. Et si l'on fit une si belle retraite, c'est plutôt grâce aux troupes, au peu d'énergie des poursuivants, à l'heure tardive où elle commença, qu'aux facilités que donnait le pays.

Soult, lorsqu'on lui en a fait l'observation, a répondu naturellement qu'il avait un but à lui, connu de lui et qu'il ne communiquait à personne, celui de ne pas se laisser pousser dans les Landes et de gagner la Garonne, soit à Agen, soit à Toulouse. Il est hors de doute qu'il avait, depuis plusieurs jours, écrit qu'on évacuât les magasins de Mont-de-Marsan. C'est donc une preuve de ses intentions.

Arrivé à Saint-Sever, du reste, on le voit tourner brusquement à droite, se porter sur Barcelone, Cazères et Aire, abandonnant par suite la route de Mont-de-Marsan.

Nous avons touché un mot de la perplexité où fut un instant Wellington quand il arriva le 28 à Saint-Sever. C'est certainement à tout hasard et sans prévoir en rien de la nouvelle ligne d'opérations de son adversaire qu'il lança Beresford sur Mont-de-Marsan, qu'il fit avancer Hill sur Aire et qu'avec le reste il se porta sur Cazères, où on trouva d'Erlon en position.

A la suite de l'orage terrible du 1^{er} mars, Hill se porte sur Aire. Il savait qu'il y avait des troupes françaises, mais il les croyait en désarroi, et ce n'est pas sans surprise qu'il se trouve, en arrivant, en présence d'une ligne de bataillons barrant l'entrée entre la rivière et le plateau où passe la route de Pau. C'était Clausel avec ses deux divisions.

Dans sa persuasion que ce n'est qu'une arrière-garde, le général anglais, arrivant lentement, vers 2 heures, attaque directement cette forte position qu'avec une simple petite reconnaissance de précaution il eût fait tomber en un instant, en la tournant à gauche par le plateau.

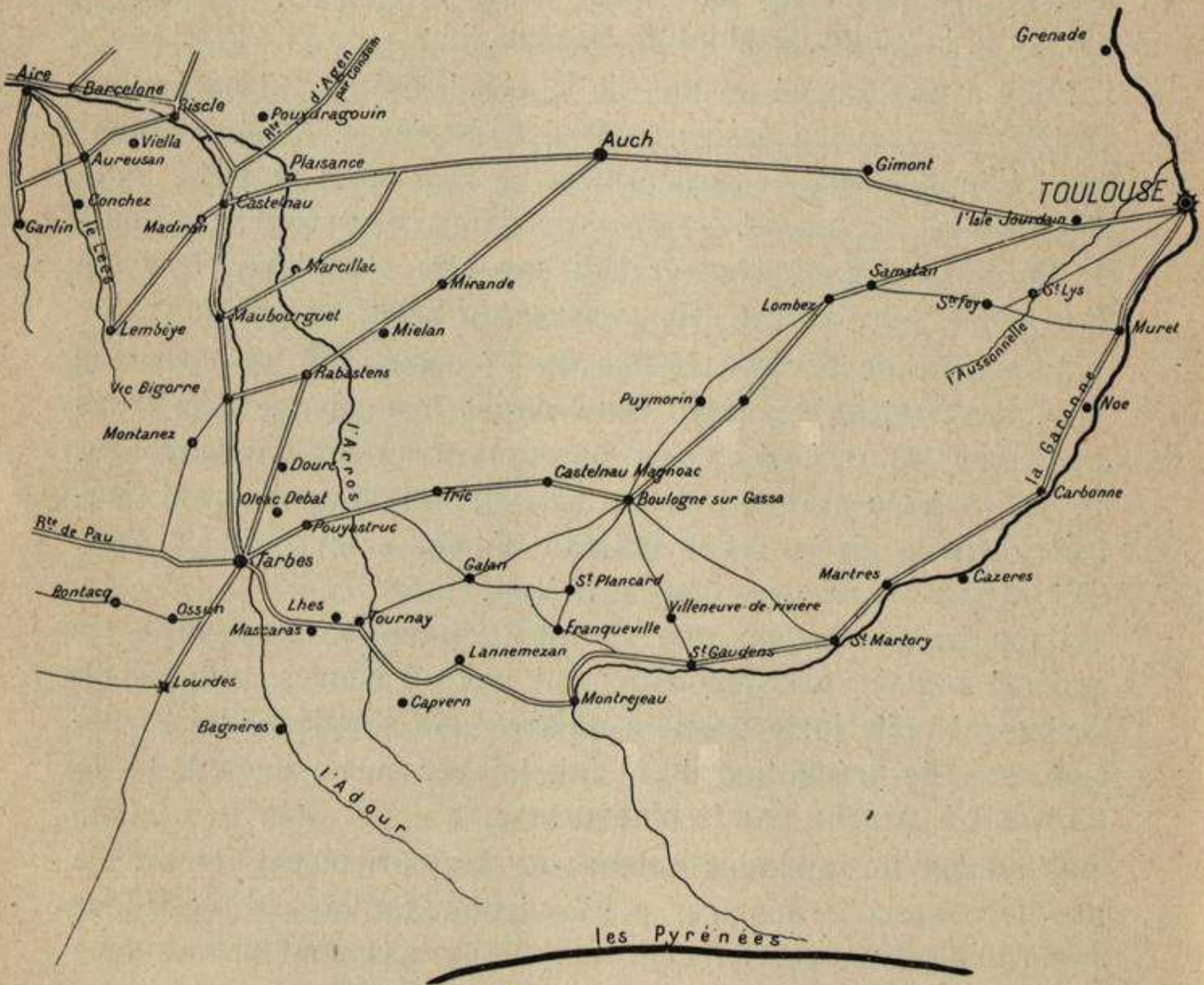
L'opinion de quelques acteurs de la journée est, et on n'a pas de peine à le deviner, que les troupes alliées, malgré leur supériorité numérique, furent, ce jour-là, assez médiocres dans leur élan. Et ce doit être vrai, car ce n'est que de nuit qu'Harrispe, resté le dernier, fut refoulé sur le Léz, à deux ou trois kilomètres en arrière et cela sans grande énergie, car il put

faire passer tout son monde assez lentement sur un seul pont qu'il fit sauter derrière lui, devant les poursuivants.

4^e SÉRIE D'OPÉRATIONS

Retraite du maréchal (mars 1814). Essai d'offensive le 14. Combat de Vic du 19, de Tarbes du 20. Bataille de Toulouse (10 avril 1814).

On serait presque tenté de dire que, décidément, nous étions en « déveine », à voir combien peu toutes ces opérations offen-



QUATRIÈME PARTIE DES OPÉRATIONS

La retraite de Soult (1814). — Vic. Tarbes. Toulouse.

sives et défensives successives avaient donné peu d'avantages à nos armes. Et, cependant, de ce que tous les faits que nous venons d'analyser, plutôt que raconter, n'ont pas été cités dans l'histoire, comme on a cité ceux d'autres théâtres de nos grandes campagnes, ils n'en sont pas moins dignes d'être connus et applaudis en de nombreuses circonstances.

La situation de cette armée d'Espagne, ou mieux des débris de nos armées d'Espagne, était de tous points si différente de ce que nous avons vu partout ailleurs !

Jamais, nulle part, pareilles difficultés à vaincre et pareille insuffisance des moyens.

C'est par cette insuffisance que l'on s'explique les suites des affaires de Sauroren, qu'on s'explique mieux encore la presque impossibilité de garder cette vaste ligne des Pyrénées, parsemée d'issues et de débouchés, avec des moyens réduits; ne pouvant opposer à l'ennemi, libre, lui, de choisir son point d'attaque et son heure, et de transporter sur ce point des forces accablantes, que des groupes morcelés.

Et, il faut bien l'ajouter, ce ne sont pas, en face de ce débris de nos armées d'Espagne, des soldats ordinaires, ce sont des divisions anglaises très préparées, des divisions portugaises très aguerries, des divisions espagnoles tout animées de haine contre leurs derniers oppresseurs.

Et, cependant, nous voyons le maréchal, avec ces groupes tantôt réunis, tantôt dispersés, mettre de juillet à février pour reculer de la Bidassoa sur l'Adour, et nous allons le voir gagner Toulouse pour y livrer sa dernière bataille, le 10 avril, ayant su assez imposer à l'ennemi, devenu presque le double en effectif, pour le forcer à mettre quarante jours à faire cinquante-six lieues.

On a peu écrit sur cette période d'opérations du maréchal, sauf sur son issue : la bataille de Toulouse. Et cependant, c'est un modèle de retraite.

Les militaires ont cependant fort admiré, et non sans raison, l'offensive ou tout au moins le simulacre d'offensive qu'il exécuta avant de prendre une décision absolue de recul.

On l'a attribué, en France, à l'habileté du général qui,

voyant de Rabastens, où nous allons le trouver tout à l'heure, son adversaire un peu disséminé et affaibli par son détachement de Bordeaux, pensait réaliser là son mot du jour d'Orthez : « Enfin, je le tiens ! »

On l'a attribué à une idée qui lui était venue tout à coup, d'attirer à lui tous les coalisés en se rabattant dans les Hautes-Pyrénées.

Tout cela est un peu discutable, et les Anglais nous ont paru, à ce sujet, plus dans la vérité en disant « qu'il obéit en cela à un ordre presque impératif de Napoléon ».

Cet ordre, venu sous forme d'une note que nous allons relater ci-après, en racontant l'événement, dictée par l'empereur, n'a pas de date, mais est certainement d'une date antérieure à la bataille d'Orthez.

Elle a dû être probablement écrite au moment où l'on reçut, au quartier général, dans l'Est, l'avis des combats qui se livraient sur l'Adour, autour de Bayonne; mais elle n'en était pas moins très applicable à la situation présente et c'est « probablement » pour cela que Soult n'hésita pas à l'exécuter.

Pendant la période qui suivit le combat d'Aire, on ne trouve dans les récits des deux partis que des détails plus ou moins circonstanciés sur une série de reconnaissances et de petits engagements peu importants (1).

(1) Une des plus curieuses reconnaissances est celle du commandant Dania, qui, à la tête de cent cavaliers, partit, un soir, de son cantonnement sur l'Adour, à Saint-Mont, et, guidé par des paysans, fit une sorte de raid sur les derrières de l'ennemi à Hagetmau. On ne sait au juste à quelle date eut lieu cette reconnaissance, mais ce qui est certain, c'est que le commandant enleva cent hommes, quarante chevaux et plusieurs voitures de bagages.

On en parla beaucoup, alors, mais dans un sens tout différent de ce que nous en dirions aujourd'hui.

Wellington, qui n'était pas tendre, déclara très haut que pareil fait indiquait une tendance à l'insurrection. Il fit arrêter et emprisonner les autorités civiles d'Hagetmau, qui n'en pouvaient mais, et déclara qu'en représailles, toutes les fois qu'on trouverait un paysan avec une arme, il serait fusillé sans jugement et son village brûlé.

Quelques jours avant, un officier de cavalerie avait enlevé, avec quatre hussards, trente-quatre Portugais avec leur officier, escortant dix mules chargées de bagages.

Il faut dire que ce pays, fort coupé d'un grand nombre de petites chaînes de montagne fort allongées, peu élevées et entre lesquelles couraient de pe-

Tableaux approximatifs des deux armées en mars.

CORPS.	DIVISIONS.	BRIGADES.	INFANTE- RIE.	CAVALE- RIE.	OBSERVATIONS.
<i>Armée française.</i>					
Reille.	{ Taupin. Maransin. }	Quatre.	7.300 h.		Tous les conscrits étaient réunis en une sorte de réserve séparée. On n'avait laissé dans les rangs que 600 conscrits sachant tirer. Au total : 24.950 fantassins et artilleurs; 7.250 conscrits; 2.400 cavaliers.
Drouet d'Erlon.	{ Darricau. Darma- gnac. }	Quatre.	8.700 h.		
Clausel.	{ Villate. Harispe. }	Quatre.	8.950 h.		
Réserve (général Travo).	»	»	7.250 cons.		
Cavalerie (Soult).	»	Deux.	2.580 h. 2.400 chev.	2.400.	
<i>Armée coalisée.</i>					
Beresford.	{ Cole. Clinton. }	»	10.000 h.	3.000 chev.	Les corps comprennent les Anglais, Portugais et Espagnols : 71.000 fantassins et artilleurs, 9.300 cavaliers. Toutes ces troupes étaient aux ordres de Wellington mais ne marchaient pas avec lui. Il n'avait guère dans la poursuite de Soult que 40.000 hommes, sauf, sur le plateau où l'on se battit le 16 et où le chiffre aggloméré monta à 50.000 hommes environ.
Picton.	{ Altin. Picton. }	»	10.000 h.	1.500.	
Freyre.	1 division.	»	18.000 h.	2.400.	
Hill.	3 divisions.	»	15.000 h.	1.500.	
Giron.	»	»	18.000 h.	900.	

Donc, nous étions au 2 mars et le combat d'Aire, assez peu glorieux en somme pour les armées anglaises, mit une sorte de

tits ruisseaux de passage facile mais très torrentueux quelquefois, ne se prêtait guère à des opérations militaires un peu compliquées, quoique l'état-major anglais ait pu s'étonner de l'inertie du maréchal pendant ces huit jours.

trêve entre les armées, ou mieux une halte dans les opérations des deux généraux.

L'un et l'autre, quoi qu'on en ait dit, étaient assez ignorants non seulement des projets, car ils ne communiquaient guère leurs pensées, mais de la situation de l'adversaire. Wellington avait été prévenu par son service de renseignements que, d'après les ordres de Napoléon, on formait, du côté d'Agen, un corps de six ou huit mille vétérans, sous les ordres du général Beurmann, et il croyait ce corps destiné à renforcer Soult, alors qu'il n'en était rien.

Ce n'est, il faut bien le dire aussi, que sous la pression des hommes du gouvernement d'Angleterre, lesquels l'exigeaient presque de lui, que, très fort contre son gré, il avait envoyé du côté de Bordeaux le général Beresford avec 12.000 hommes. « Tenez-vous sur la Garonne, tout prêt à me rejoindre au premier ordre », lui avait-il recommandé plusieurs fois.

Soult, médiocrement renseigné, lui aussi, depuis qu'il était en recul, avait bien su que son adversaire avait, de Saint-Sever, envoyé une forte reconnaissance du côté de Mont-de-Marsan. Mais il ignorait complètement la pointe faite de là sur Bordeaux, et il ne l'apprit que le 13, alors que Beresford occupait la ville le 12 au matin. Encore ne le sut-il que par la rumeur publique.

Au surplus, quoique la chose fût d'importance, il est probable que, l'eût-il su, cela n'aurait rien changé à sa détermination.

Il avait perdu, à Mont-de-Marsan et à Aire, bonne partie de ses magasins, et il lui fallait, dans ces conditions, avoir recours, très contre son gré, à tout un travail de réquisition pour nourrir l'armée, de crainte de voir s'exagérer les idées d'indiscipline et de démoralisation que ces soldats d'Espagne, habitués depuis des années à ne vivre que de maraude le plus souvent, avaient tous en germe.

Et puis, ainsi que nous l'avons dit déjà, il est plus que probable que, quoiqu'il ne s'en fût ouvert à personne encore de son entourage, il avait renoncé, et c'est ce que son adversaire eût tant désiré savoir, à gagner la Garonne par Auch, et que

l'itinéraire par Tarbes et Saint-Gaudens, était tracé au moins dans son esprit.

On a beaucoup parlé de cette retraite si divergente du maréchal, on l'a même beaucoup vantée. La belle bataille par laquelle il la termina, à Toulouse, a peut-être beaucoup plus fait, en cette occasion, pour sa renommée que toute autre considération militaire.

On a allégué qu'en prenant ainsi retraite le long des Pyrénées, pour descendre depuis Montrejeau le cours de la Garonne, il s'était assuré, chaque fois qu'il voulait faire face à l'ennemi, un point d'appui sur son aile gauche. C'est envisager une grosse armée se reculant devant une autre grosse armée; mais cela ne s'applique guère aux 25.000 hommes qu'il pouvait mettre en ligne, à peu près la force d'un de nos corps d'armée d'aujourd'hui.

On a dit que, s'il avait cherché à gagner Toulouse plutôt que tout autre point sur la Garonne, c'est parce qu'il était presque du pays, qu'il le connaissait bien; que, maître de cette grande ville de 50.000 âmes alors, il y trouvait des facilités pour nourrir et réorganiser ses troupes; que, de là, il pouvait se diriger à son gré sur Carcassonne, sur Albi, sur tout autre point de l'intérieur.

Il y aurait peut-être à dire sur cela. En tout cas, et malgré l'impossibilité de démêler le vrai dans tous ces on-dit, il est certain que la retraite fut bien faite et aboutit comme le maréchal se l'était fixé.

Après Aire, il eût pu gagner Agen par Condom, il eût pu ensuite gagner Auch par Vic-Bigorre, et il ne manquait pas de passages sur la Garonne pour aller se mettre à l'abri derrière le fleuve.

On a allégué, et ceci doit être plus vrai, qu'en se rapprochant des Pyrénées, de l'Ariège et de l'Aude, il avait des chances de voir Suchet venir le rejoindre avec ce qui lui restait des troupes de l'armée de la Catalogne et de l'Aragon.

Pour qui a démêlé, dans les historiques du temps, le caractère de Soult, c'est plutôt ce dernier motif qui l'a guidé. Il y croyait au moins un peu.

Ses démêlés avec Suchet, sa correspondance connue autant avec son collègue qu'avec le ministre de la guerre et l'empereur, tout montre qu'il mettait à l'appel à lui de son collègue une sorte de désir rageur, même quelque peu haineux. Il était, en somme, de par ses lettres de service même, le lieutenant et représentant de l'empereur dans le Midi, et il n'eût pas été fâché, autant pour s'acquérir plus de force de résistance à Wellington, que pour un sentiment un peu vindicatif, de voir son collègue obligé, en vertu d'ordres péremptoires de Napoléon ou du ministre, de venir se mettre sous sa direction et ses ordres.

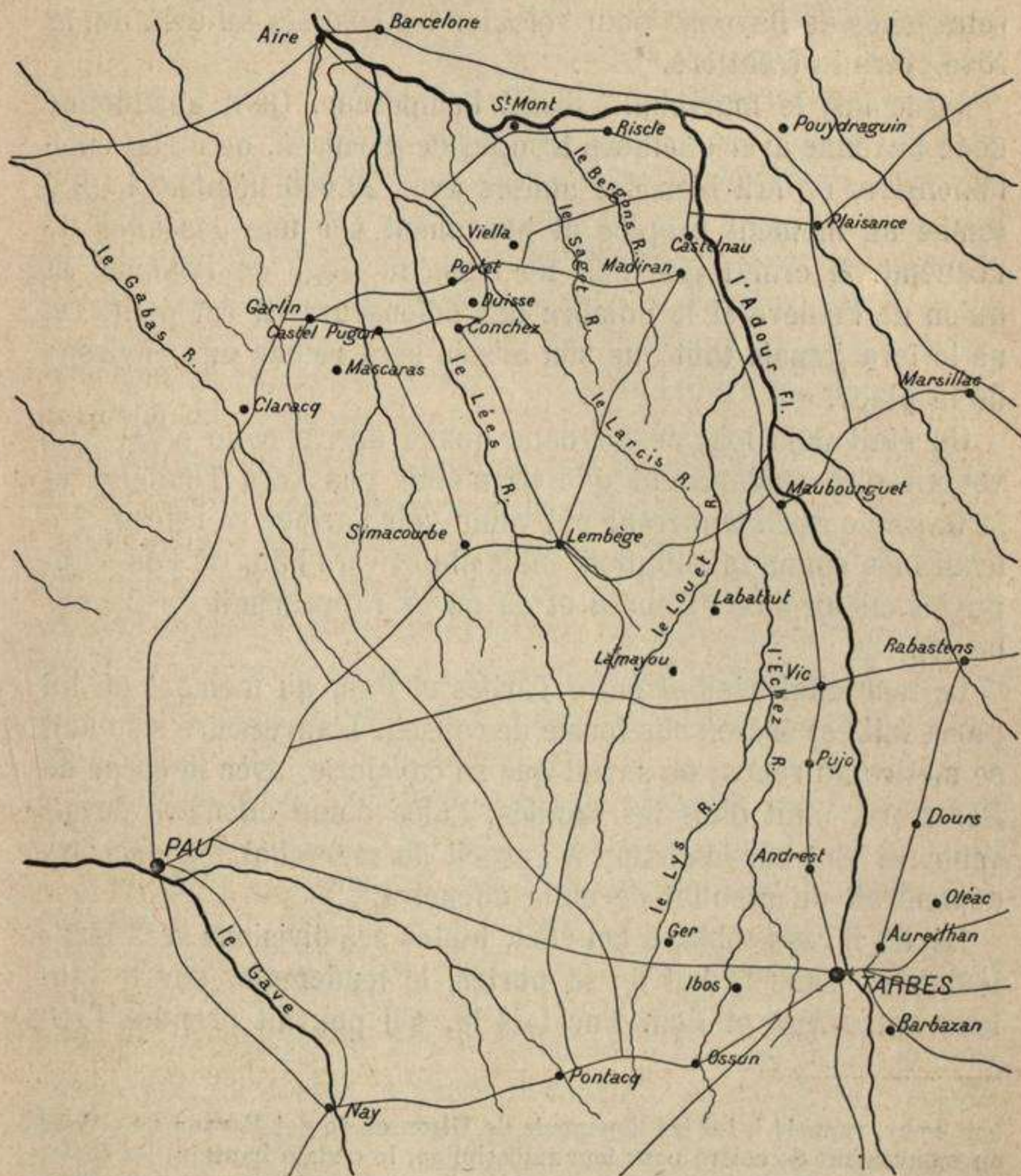
Car, cela est certain, Suchet avait montré pour le maréchal, en dépit de son titre de lieutenant de l'empereur, beaucoup de hauteur. En plusieurs occasions, nous l'avons dit déjà, il avait traité avec une sorte de dédain les « projets stratégiques de Soult », et, dans le mois de février même, il avait répondu carrément à une lettre où le duc de Dalmatie insistait pour qu'il vînt le rejoindre : « Si je me porte en avant, ce sera pour rejoindre l'empereur et non vous. »

Au moment où nous sommes arrivés, le 12 mars, l'armée française était placée, savoir : Reille à Maubourguet; Drouet d'Erlon à Marsillac, sur la route d'Auch; Clausel en réserve à Rabastens. Les troupes avancées, avant-gardes ou arrière-gardes, suivant que sera l'opération qui se développera, sont à Plaisance, Madiran et Lembèye.

Wellington, lui, avait concentré tout son monde à Aire et à Barcelone, avec ses avant-gardes à Garlin, Conchez, Viella, Riscle, Pouydraguin, en une sorte de demi-cercle à une demi-journée de marche autour de lui.

On était, de fait, à environ une journée de marche les uns des autres. Les jours se passaient un peu inactifs, les deux adversaires ayant fort à faire pour redonner un peu de consistance à leurs éléments. Quelques hardis officiers de cavalerie seulement poussaient des pointes entre Pau et Aire, enlevant les batteurs d'estrade anglais et portugais apportant quelques

nouvelles. C'est ainsi que Soult sut l'envoi de Beresford sur Mont-de-Marsan d'abord, puis son entrée à Bordeaux le 12 (1).



QUATRIÈME PARTIE DES OPÉRATIONS

La retraite. — La contre-offensive. (Journées du 13 au 20 mars 1814.)

(1) C'est pendant cette période que Soult avait terminé son organisation, indiquée au précédent tableau, de six divisions avec une réserve de conscrits. Wellington, lui, ne se sentant pas assez fort, avait fait contre fortune

C'est sur ces entrefaites que Soult avait reçu de Napoléon une note qui lui arrivait par l'entremise du ministre de la guerre, note écrite évidemment au moment où il luttait devant les camps retranchés de Bayonne pour refouler les coalisés au delà de la Nive, vers la frontière.

« Que fait le maréchal ? disait l'empereur. Qu'il abandonne donc Bayonne avec quelques troupes de garnison, qu'il reprenne l'offensive, on fait bien des choses avec 20.000 hommes ! Qu'il tombe au moment propice et hardiment sur une des ailes de l'ennemi. Il craint que l'on ne fasse le siège de Bayonne et qu'on ne l'enlève si le nombre des défenseurs en est petit. On ne le fera jamais tant que son armée sera réunie aux environs de la place. »

On était déjà loin de Bayonne quand arriva cette note. Elle voulait dire évidemment que ce n'était pas vers Toulouse et la Garonne que l'empereur eût voulu voir l'armée se retirer, s'il avait bien connu la situation, mais plutôt vers Pau, où l'on s'appuyait mieux aux Pyrénées et où on se rapprochait de Bayonne (1).

Le maréchal hésitait entre Tarbes et Pau, au moment où lui parvenait cet ordre sous forme de conseil. L'adversaire semblait se mettre au repos; on savait que sa cavalerie, avec le corps de Beresford, était dans les Landes; l'idée d'une offensive devait venir, et vint sur-le-champ à l'esprit du maréchal. Sa décision dépendrait du résultat de cette offensive.

Le 12, il rassembla, à cet effet, toutes ses divisions vers Maubourguet, dans le but de se porter, le lendemain, sur le plateau entre Aire et Pau. Une fois là, s'il pouvait prendre l'en-

bon cœur, rappelé à lui les Espagnols de Giron et de del Parque que, dans un mouvement de colère pour leur indiscipline, le dédain hautain des chefs, leur rage de pillage et d'assassinats, il avait, un mois avant, renvoyés dans le Bastan.

(1) Soult avait fait organiser dans les basses Pyrénées non occupées par l'ennemi des bandes assez solides de partisans, mais il manquait d'armes pour leur donner et surtout d'argent pour les payer et les nourrir, et elles restèrent à l'état d'organisation.

Il avait envoyé à Pau un détachement pour saisir quelques personnes qui, on le lui avait écrit, avaient fait une démonstration en faveur du duc d'Angoulême, détachement qui ne put arriver.

nemi en flagrant délit d'immobilité ou de mouvement, il agirait suivant les circonstances.

Le pays se prête assez bien à une action générale pour les troupes de toutes armes; il est accidenté par un grand nombre de petites chaînes allongées, parallèles les unes aux autres, coupées de petites rivières et de torrents descendant des Pyrénées dans l'Adour. Les pentes sont garnies de vignes, les sommets faciles à parcourir et suffisamment découverts. Le Lys, le Louet, le Larcis, le Lées, le Gabas, qui prennent tous leur source dans le massif peu élevé entre l'Adour et le gave de Pau, forment les cinq petites vallées presque parallèles qui, du massif, aboutissent à l'Adour entre Maubourguet et Aire qui formaient à 50 kilomètres environ l'une de l'autre les deux points centraux des deux armées.

Le 13, laissant sur l'Adour un peu de cavalerie, le maréchal gagna Conchez par Lembèye et la vallée du Lées.

Clausel vint se fixer sur le plateau à Duisse et Portet; Reille à Conchez même, Drouet d'Erlon un peu en arrière sur le chemin de Lembèye (1). La cavalerie, ou mieux ce qui en restait, sous les ordres du frère du maréchal, gagna Mascarras, tandis que l'autre fraction sous les ordres de Berton venait à Viella; les deux flancs étaient ainsi couverts.

Sauf échange de quelques coups de carabine entre des cavaliers des deux partis, il n'y eut aucun engagement.

Wellington avait été informé du mouvement qu'il attribuait à l'arrivée d'un renfort envoyé à Soult. Dans l'après-midi, il avait prescrit à Hill, qui était sur la rive droite du Lées, de passer sur la rive gauche, et, le 14 au matin, il occupait une forte position parallèle à la route d'Aire à Pau, sa droite à Garlin, sa gauche à Aire, la vallée devant lui, sa cavalerie à droite et à gauche comme celle de son adversaire.

Ce jour-là, Soult ne prescrivit pas de mouvements. Il n'était pas suffisamment renseigné sur la position des coalisés pour risquer un engagement général et il passa la journée à parcourir le front de leur position pour être fixé. Sa longue reconnais-

(1) Lembèye sur certaines cartes. Lembège sur d'autres.

sance lui montra sans conteste que l'ennemi occupait précisément le plateau dont il voulait avoir la possession. En rentrant, il envoya sa cavalerie à Claracq pour intercepter la communication directe entre le flanc droit de l'adversaire et Pau; puis il amena Clausel et Drouet d'Erlon à Castel-Pugon, devant Garlin et la droite anglaise, laissant Reille en seconde ligne à Conchez.

On s'attendait pour le 15 à une attaque de la position au-dessus d'Aire, mais, ce jour-là, au contraire, il n'y eut aucun mouvement et les armées restèrent en présence sans s'aborder.

Le but de Soult, en portant toutes ses forces sur sa gauche, en face Garlin, avait été d'attirer son adversaire hors du terrain favorable qu'il occupait.

Ce ne fut, paraît-il, c'est du moins ce qu'on relève dans les récits du temps, que par un hasard tout bizarre, mais en somme fort simple, qu'il ne réussit pas à se faire attaquer comme il l'aurait voulu.

Il avait ordonné l'avant-veille qu'à l'avenir, afin de déguiser un peu la faiblesse des effectifs et d'élargir les lignes, l'infanterie se mettrait sur deux rangs au lieu de trois. On a vu que, ne pouvant ni ne voulant se servir de ses conscrits qui savaient à peine charger leur fusil et pas du tout le tirer, il n'avait pas voulu les mêler aux autres et en avait fait une sorte de division séparée.

Cette masse de plusieurs milliers, vue de loin, massée derrière les autres, simulait si bien une forte réserve qu'il fallait connaître l'artifice pour ne pas croire à un corps de soutien tout préparé.

On a dit que c'est grâce à ces deux « stratagèmes » que les Anglais n'attaquèrent pas le 15 et que Soult alla ainsi à l'encontre de ce qu'il eût désiré, car il n'avait manœuvré vers sa gauche que dans le but d'être attaqué.

Les Anglais hésitèrent parce que l'on crut chez eux à l'arrivée d'une partie du corps de Suchet et qu'alors ils couraient de gros risques, n'ayant pas sous la main le corps de Beresford. Ils ajoutent, et paraissent là être assez dans le vrai, que leur indécision, qui ennuya tant le maréchal, le sauva, au

contraire, d'un grave insuccès. Au milieu de ce pays difficile, pressé de front, avec ses petites divisions, par 50.000 coalisés, serré sur son flanc dans la vallée de l'Adour par les huit ou neuf mille cavaliers de Wellington, il aurait, disent-ils, été rejeté en désordre dans le pays montueux de Lourdes et aurait eu la plus grande peine à se tirer de cette impasse.

Mais le maréchal était trop homme de guerre pour ne pas saisir vite le danger de sa position, lorsqu'il vit, dans la journée, les coalisés rester inertes en l'attendant et qu'il sut que les forces qu'il avait devant lui étaient autrement nombreuses qu'il ne l'avait pensé.

Sa manœuvre devait donc se borner à une simple démonstration offensive, et le 16, avant le jour, il fit rétrograder tout son monde sur Lambèye et Simacombe où il était bien posté sur les deux rives du Léés, ne laissant que des avant-postes à Conchez pour tromper l'ennemi et faisant faire quelques pointes dans le nord-ouest par ses escadrons du flanc gauche.

Il n'y avait, il le voyait, rien à tenter, et ce fut alors, mais alors seulement, que sa décision de se retirer sur Toulouse fut définitive et qu'il l'indiqua du reste ostensiblement à ses généraux en faisant diriger sur cette ville, en deux ou trois groupes, tous les conscrits dont il n'avait que faire dans la retraite active qu'il prévoyait et préméditait.

Or, il arriva naturellement ce qui arrive toujours à la guerre en pareille circonstance : Votre adversaire de menaçant qu'il était devient tout à coup timide. Il y a évidemment à cela un motif, et pour le savoir vous n'avez qu'un moyen, c'est de devenir menaçant à votre tour.

Dans la soirée du 17, Wellington, invité donc par l'indécision très marquée de son adversaire, invité surtout par l'arrivée d'une partie du corps de Beresford qui rétrogradait des environs de Bordeaux sur le rappel qu'il lui avait fait, commença à son tour une démonstration offensive en poussant dans la plaine de l'Adour sa cavalerie, appuyée de sa « division légère ».

Le 18, au matin, il mit toute son armée en mouvement. La

cavalerie et la division légère vers Plaisance; Hill, qui était à Garlin, vers Conchez; tandis que le gros, sous ses ordres directs, s'avancait sur Viella, par la route d'Aire à Maubourguet.

Hill trouva à Conchez nos avant-postes solidement établis, les rejeta sur Lembèye après un vif engagement où il perdit une centaine d'hommes, mais se trouvant un peu isolé, indécis au milieu d'un pays assez difficile et couvert, il s'arrêta sans pousser plus loin son avantage.

Dans la soirée, le maréchal avait pu prendre une excellente position, sur une forte crête ayant derrière lui le Louet, petite rivière dont les bords sont très escarpés, d'Erlon à droite sur le chemin de Lembèye-Maubourguet, Clausel et Reille déployés entre Lamayou et le bois de Labatut.

Le 19 fut, pour nous, une des plus mauvaises journées de la campagne.

Tous les mouvements de la veille avaient fait supposer au maréchal que Wellington se proposait tout simplement de le suivre pas à pas dans une retraite. Il convient d'ajouter que sa cavalerie, très peu nombreuse, très fatiguée des reconnaissances qu'elle avait faites dans les journées précédentes et dans un pays accidenté, était loin de lui pouvoir rendre les services sur lesquels il se basait d'habitude. Aussi ne fut-il pas prévenu que, sur sa droite, la division légère et la plus grosse force en cavalerie des Anglais rejetaient sur Rabastens la petite brigade de cavalerie de Berton, qui couvrait l'aile de l'armée française de ce côté. De plus, il ne sut pas qu'au lieu de marcher en entier sur la route directe d'Aire à Maubourguet, rive gauche de l'Adour, Wellington avait fait passer une partie de ses forces de Madiran sur le chemin de Tarbes à Plaisance, qui est sur la rive droite. Si Soult était resté immobile la veille, c'est que son but était précisément de laisser s'engager la colonne du flanc gauche qu'il savait être à Plaisance depuis la soirée du 17. Elle n'était pas si loin de lui qu'il ne pût espérer, avec un brusque demi-tour, la surprendre isolée, en flagrant délit, et l'écraser avec supériorité de forces.

Et ce fut lui qui, moins bien renseigné qu'il n'eût dû l'être en

pleine France, se trouva, ce jour-là, dans la plus critique des situations.

Resté en position, entre Lembèye et Maubourguet, Drouet d'Erlon avait, le matin du 19, envoyé son convoi à Vic et acheminé ensuite ses deux divisions vers l'Echez, petite rivière qu'il comptait passer au-dessus de Vic.

Lui-même, avec quelques officiers de son état-major, précédait ses divisions, lorsque, en arrivant sur la route de Tarbes, après avoir passé l'Adour, vers 11 heures du matin, il se trouva, avec quelques cavaliers d'escorte, en présence d'un régiment de cavalerie ennemie qui précédait sur la route de Tarbes le corps de Picton, lequel descendait de Maubourguet.

Il n'eut que le temps d'envoyer chercher, en toute hâte, les premières compagnies de la colonne qu'on amena au pas gymnastique au milieu des vignobles qui bordaient le chemin, sans quoi la cavalerie arrivait à Vic, lui enlevant sans coup férir son convoi et une partie de son artillerie.

Peu à peu, on put renforcer la ligne des tirailleurs, quelques bataillons furent amenés hâtivement, et, lorsque la masse principale de la colonne anglaise arriva, on avait eu le temps de disposer au milieu des haies et des vignes une partie de la division Darricau, déployée à cheval sur la route de Tarbes.

On tint bon ainsi jusque vers 2 heures de l'après-midi, devant le déploiement très supérieur des Anglais, qui ne s'attendaient pas, il faut le dire, à nous trouver là en nombre. Puis, au moment où il devenait impossible de tenir tête, arriva la division Darmagnac qui dès qu'elle eut pu passer l'Adour, fit prolonger la ligne de Darricau. On profita de cet appoint si opportun et du moment d'indécision qu'il décida, pour battre en retraite le plus lentement possible sur Vic-en-Bigorre, d'abord, puis sur Puyoô, le long de l'Adour, dans une situation très grave, serré qu'on était, de front, par Picton, et de flanc par la division légère qui, de Rabastens, où elle était depuis le matin, se portait à droite vers l'Adour, au bruit de la fusillade fort nourrie.

C'est cette action particulière et isolée du corps de Drouet d'Erlon qui a été appelée le combat de Vic-Bigorre.

Le maréchal, resté de sa personne avec les corps de Clausel et de Reille, n'apprit que vers 1 heure l'orage qui le menaçait sur sa droite : il ne pouvait que prescrire à d'Erlon de résister avec la dernière énergie et, très inquiet néanmoins sur le résultat, il prescrivit aux deux corps qui étaient avec lui de gagner Tarbes, par une route détournée qui passait à Ger-sur-Landes.

C'est à travers cette plaine sablonneuse du plateau de Ger, par un chemin affreux, que s'écoulèrent, dans la journée, les divisions de Reille et de Clausel. Notre artillerie eut la plus grande peine à sortir de là et à gagner la route de Pau à Tarbes. Heureusement nous ne fûmes pas poursuivis ; le pays était accidenté, couvert, et ce ne fut qu'assez tard dans l'après-midi que Wellington se rendit compte de nos embarras, d'autant que rien ne l'avait amené, non plus que Soult, du reste, à penser que c'est dans cette direction que nous rétrogradions.

Le soir du 19, le maréchal, qui avait fait route avec la colonne de Clausel, établissait son quartier général à Tarbes. Il avait les deux divisions de d'Erlon à Puyoô et Andrest, une à Ger même et les trois autres autour d'Ibos, dans la plaine de Tarbes.

Toute cette période intéressante fait ressortir, on le voit, le peu de résultat qu'on obtient à la guerre lorsqu'on manque de renseignements ou qu'on étaye ses mouvements sur des renseignements de médiocre valeur.

En prenant l'offensive ou mieux en faisant un essai d'offensive, Soult se basait surtout sur ce qu'il supposait les effectifs de son adversaire très diminués ; par contre, Wellington, en répondant à cette offensive par une défensive, l'attribuait à une arrivée de renforts envoyés de Catalogne par Suchet.

Des deux côtés, on n'est pas parfaitement sûr, on tâtonne et on cherche des positions pour soi-même au lieu de s'attaquer purement et simplement à l'adversaire où il est.

Hill est le seul qui, le 13, passe la rivière pour tâter les Français, mais il ne fait qu'un timide essai et se retire la nuit venue. Soult, le lendemain, veut savoir ce qu'il en est, et, d'une longue reconnaissance faite le long du plateau, il conclut à une

armée de 50.000 hommes environ, tandis qu'il n'y en a que 36.000.

Wellington commet la même erreur et reste dans une attitude passive en attendant le retour de Beresford, parce qu'il met une quarantaine de mille hommes là où il n'y en a guère que 23 à 25.000.

Les opérations de cette période n'ont pas, par elles-mêmes, un intérêt tactique de premier ordre, mais sont un exemple frappant de la prudence avec laquelle doivent, lorsqu'on est peu renseigné sur l'ennemi et lorsqu'on n'a pas de cavalerie en quantité suffisante pour avoir ces renseignements, se décider les mouvements.

C'est sur la rive gauche de l'Adour, celle où il s'est concentré avec une certaine peine, que Soult compte livrer un combat qui l'éclairera sur la situation, et c'est, au contraire, sur la rive droite, qu'il a quittée le 13, que se dénoue, le 19, la manœuvre par un combat de peu d'importance comme lutte, sans doute, mais qui eût pu avoir les plus déplorables conséquences, car la retraite à travers la plaine de Ger, si elle avait été harcelée par la cavalerie, eût amené, dans un grand désordre, autour de Tarbes, les divisions de Clausel et de Reille, et leur petite artillerie y serait certainement restée.

Mais, et c'est encore là un fait à retenir, c'est surtout avec de petites unités d'un maniement facile, d'une surveillance commode que, dans les circonstances difficiles, on se tire le mieux d'embarras. Il y eut, ce jour-là, dans les petits bouquets de bois qui, de loin en loin, coupent le plateau, des défenses remarquables de simples petits détachements qui, comprenant la grandeur du péril, tinrent contre des forces triples et quadruples.

Tarbes, où le maréchal était à peu près concentré le 19 au soir, est un nœud de routes important. C'est un point stratégique de la région, ce n'est pas un point tactique. La ville est au milieu d'une plaine arrosée de ruisseaux et entourée plus ou moins loin de coteaux en amphithéâtre.

Toutes les routes qui, de l'ancienne Gascogne, arrivent aux hautes Pyrénées se rencontrent à Tarbes.

Le maréchal qui, pour le moment, se bornait à faire une retraite stratégique dans laquelle il tenait surtout à laisser son adversaire indécis, avait fait de Tarbes un choix judicieux. On va en juger du reste. Seulement il ne pouvait, malheureusement, en faire un point d'appui même momentané. Quoiqu'on n'eût pas, comme ce serait aujourd'hui, à y redouter les grandes portées de l'artillerie, il avait une telle infériorité de forces, une telle faiblesse en cavalerie, que sa situation tactique était peu rassurante. Wellington ne pouvait plus ignorer maintenant que son objectif était Toulouse. Il pouvait être indécis sur la manière dont le maréchal allait s'y prendre pour aller passer derrière la Garonne, mais pas sur l'objectif même de cette marche rétrograde, et Soult craignait naturellement qu'avec sa nombreuse cavalerie il vînt l'attendre dans les plaines de Muret (1).

Trois routes principales menaient alors de Tarbes à Toulouse. L'une à gauche par Miélan, Mirande, Auch, la plus longue et la plus accidentée; l'autre, au centre, par Castelnau-Magnoac, Boulogne, Lombez, la plus courte, mais la plus mal entretenue, tellement que, par les grandes pluies, elle devenait presque impraticable; la dernière, à droite, par Saint-Gaudens, moins directe, il est vrai, que la précédente, mais en meilleur état.

C'est cette dernière que choisit le maréchal. Elle lui permettait, s'il était dans l'obligation de faire face aux poursuivants, d'appuyer son aile gauche à la partie montueuse des Pyrénées, ayant sa droite suffisamment protégée par les difficultés du terrain sur tout le parcours, jusqu'à la Garonne.

Ainsi que nous venons de le dire, la position des Français, dans la plaine, n'était pas très rassurante. Leur infériorité numérique, leur peu de cavalerie surtout, pouvaient engager l'ennemi à nous harceler avec la sienne qui était nombreuse et bien montée. Peut-être la quantité de petits cours d'eau de la plaine, coupant le terrain et le rendant d'un parcours difficile,

(1) Il faut ajouter à cela que le chef-lieu des Pyrénées ne paraissait pas animé de bon esprit, que les habitants semblaient fort indifférents à la réussite, et que tout faisait craindre qu'on y aiderait plutôt à favoriser les désertions qu'à donner du cœur aux soldats de passage pour continuer la lutte.

était-elle une raison pour le maréchal de n'avoir pas trop d'inquiétude sur la réussite d'une attaque directe de l'ennemi.

Ce qui l'inquiétait davantage était de savoir, d'une manière positive, que la plus grande partie de la cavalerie adverse semblait se diriger vers l'est ; et cela ne tendait rien moins qu'à lui faire supposer que l'on avait, du côté opposé, le projet de nous prévenir de vitesse dans les plaines de Muret, et cela pouvait avoir de très graves conséquences, si l'adversaire nous suivait pied à pied.

En dépit donc de la fatigue générale après des journées fort pénibles, la dernière surtout, dès le point du jour les parcs de réserve de l'artillerie et les équipages furent mis en route, le 20, sur Saint-Gaudens.

Quelques heures après, ordre était donné de lever les bivouacs et de venir réunir les divisions autour de la ville.

Là, le maréchal lui-même faisait successivement passer le pont, et engageait les colonnes sur la route de Saint-Gaudens derrière les convois. Le général Clausel d'abord, puis Drouet d'Erlon, puis les divisions Marausin et Taupin, de Reille, la dernière étant désignée pour faire l'arrière-garde.

Au lieu de laisser Clausel continuer sa route, le maréchal l'avait fait tourner à gauche avec ordre de se mettre en bataille sur le plateau d'Oléac, couvrant le chemin de Trie, et d'attendre.

Tout cela s'était fait aussi rapidement que possible, sous la protection de la cavalerie de Berton, et, vers 11 heures, l'armée française entière était sur la rive droite de l'Adour, les deux divisions de Clausel à droite sur la hauteur, la division Taupin en échelons rapprochés à cheval sur la route de Saint-Gaudens, la droite au faubourg d'Aureilhan, sur la route de Rabastens, le reste en marche vers Tournay.

La crainte d'être coupé de Toulouse était la préoccupation de Soult, aussi n'avait-il pas hésité, peut-être à tort, à étendre le corps de Clausel à cheval sur la route de Trie en l'aidant de presque la moitié de sa cavalerie. Outre que cette route était la plus courte pour aller à Toulouse et que, en dépit de son mauvais état, il eût pu prendre à Wellington l'idée de s'en ser-

vir, on laissait l'ennemi dans une certaine indécision sur la direction que l'on voulait prendre, en lui mettant sur la hauteur d'Oléac une force assez imposante.

Soult s'attendait certes à être immédiatement et vigoureusement poursuivi, car, dans cette plaine et avec cet unique pont de Tarbes à traverser, aucun de ses mouvements ne pouvait être suffisamment dérobé. Il ne voyait pas sans inquiétude cette longue colonne engagée sur la côte assez raide de Barbazan, dans une sorte de défilé difficile.

Heureusement, à mesure qu'il avançait dans l'intérieur du pays, Wellington était de plus en plus prudent et mesuré, n'agissait plus qu'avec une grande circonspection et évitait tant qu'il pouvait d'étaler ses forces et de brusquer ses mouvements.

Ce n'est que vers midi qu'on vit arriver au galop, sur la rive gauche, une batterie d'artillerie anglaise à cheval, débouchant par la route de Vic et suivie de l'avant-garde de Hill.

Lorsqu'elle se fut établie et commença le feu, la côte de Barbazan ou « de Piétat », du nom d'un vieux couvent qui se trouvait à la partie supérieure, était dégagée et le général Taupin avait de la place derrière lui pour faire un recul en échelons, dès qu'il se sentirait trop pressé sur son front.

C'est le corps de Hill, qui arrivait par la route de Vic-Bigorre, qui opérait devant notre arrière-garde; mais, outre que l'obligation de traverser Tarbes pour arriver au pont était une cause d'allongement, la vue des troupes de Clausel sur la hauteur d'Oléac n'était pas sans le dérouter quelque peu, et il s'en tenait à un simple combat traînant tant qu'il verrait des Français sur sa gauche.

Or, c'est à ce moment seulement que les pointes d'avant-garde de Clinton qui, lui, descendait de Rabastens, arrivaient près de Tarbes et se trouvaient en présence de la ligne de bataille de Clausel.

Il était 2 heures lorsque les deux généraux Hill et Clinton étaient en mesure de prononcer une offensive commune et, à ce moment, on avait eu, de notre côté, le temps de s'organiser pour la résistance; Hill, groupé à Tarbes même, et Clinton à Dours, au nord d'Oléac, trouvaient cette résistance beaucoup

plus forte qu'ils ne pensaient. Leur artillerie, beaucoup plus nombreuse que celle des Français, ne produisait que peu d'effet eu égard à sa position dans la vallée de l'Adour et sur les bords du fleuve, au fond même de cette vallée.

Taupin, avec sa petite division, rétrogradait naturellement devant la masse de Hill, vers le couvent de Piétat, au haut de la côte de Barbazan; mais il le faisait si lentement, par échelons, avec un si excellent ordre, opposant successivement aux troupes anglaises des lignes de tirailleurs embusqués dans les vignes à hautes branches qui, en ce temps, couvraient la côte, qu'il était au moins 4 heures du soir quand l'ennemi put mettre du canon sur le sommet d'où l'on apercevait la route de Tournay et, au loin, les colonnes en marche, mais en marche très lente, afin comme on va le voir, de ne pas laisser l'arrière-garde dans l'isolement.

Arrivée au haut de Barbazan, Hill, ayant trouvé là encore une résistance assez longue par le fait de l'artillerie de Taupin qui, placée dans une bonne position, interdisait, momentanément au moins, la descente sur le revers de la vallée de l'Adour, avait jeté, malgré la difficulté, sa cavalerie sur notre gauche, au milieu des bas-fonds et des ravins, en lui donnant comme objectif Mascaras, où elle couperait l'arrière-garde du gros et prendrait à revers les positions avancées de Soult, non seulement sur Barbazan-Piétat, mais sur Oléac-Debat.

Heureusement que, pour jalonner sa retraite, Soult avait fait occuper la hauteur de Lhés par l'artillerie de d'Erlon, qui, de là, couvrait la route de Tournay.

Ce fut sur cette batterie que vint aboutir le mouvement tournant et l'on dut renoncer à faire sortir les escadrons des ravins qui l'avaient dérobée en partie durant sa marche. Les derniers détachements en retraite purent donc rétrograder sans trop d'encombre et, le soir, les deux corps de d'Erlon et de Reille étaient à Tournay.

Reille s'y installait pour la nuit et d'Erlon continuait sa marche sur Lannemezan, où les réserves, les parcs et les équipages avaient parqué.

Pendant cette poursuite de Hill sur le gros de l'armée fran-

çaise sur Barbazan et Mascaras, la colonne des coalisés venant de Rabastens s'était butée sur les deux divisions de Clausel postées sur les hauteurs d'Oléac-Debat. Wellington lui-même dirigeait cette colonne, ayant avec lui la division légère de Clinton, en tête, une grosse partie de la cavalerie, la 6^e division anglaise, le corps espagnol de Freyre et, en arrière, à distance, la 4^e division, du général Cole. C'était, par le fait, le gros de l'armée.

Dès le début, quand on aperçut les troupes de Clausel en bataille sur la hauteur, on crut que Soult avait définitivement pris position avec toutes ses forces de ce côté. Clinton, qui débouchait le premier, s'était donc, on l'a vu, porté sur Dours, pensant que son attaque, partant de ce point, allait séparer en deux les divisions françaises. Il n'en était rien, il donnait au contraire sur l'extrémité de l'aile droite où était une petite brigade d'Harispe, bien postée sur une colline dominante.

L'avant-garde de Clinton, composée d'un régiment de carabiniers anglais s'avancant à l'assaut sans que rien eût préparé son attaque, fut reçue à bout portant par le dernier régiment et il y eut là un combat corps à corps à la baïonnette, qui est devenu légendaire par l'ardeur qu'on y mit de chaque côté.

Toutefois, il ne pouvait durer longtemps puisque, du côté des Anglais, les renforts étaient successifs par l'entrée continue sur le terrain des éléments de la colonne d'attaque, tandis que, du côté du défenseur, il n'y avait rien d'autre que la ligne simple de la résistance.

Harispe, avec le petit groupe de son aile droite, se retira à travers champs sur Oléac, comme s'il eût été une sorte d'avant-ligne de défense, resserrant tout simplement, par ce recul, le front un peu étendu de Clausel.

La position était bonne, bien choisie, et celui-ci y tint jusqu'à la nuit tombante. A ce moment seulement, muni, dit-on, de nouvelles instructions du maréchal, dont il n'est pas possible de retrouver la trace, mais qui paraissent assez justes, il abandonna Oléac et se mit en retraite sur la route de Trie, Villate en tête et Harispe en queue, sa cavalerie sur la gauche de Villate. Après que toute la colonne eut passé l'Arroz, à Chelle, il

laissa la division de tête gagner seule Trie, avec la cavalerie, tandis que, prenant à droite, il allait à Galan.

L'idée est-elle du maréchal, est-elle de Clausel lui-même, est-elle due au hasard des circonstances ?

Ce qui est certain, c'est qu'elle fut heureuse en ses conséquences, puisqu'elle divisa les forces de Wellington, mal renseigné sur ce qui se passait devant lui, comme nous l'allons voir.

Le 21 mars, à 3 heures du matin, on reprit la marche pour aller s'établir en avant de Saint-Gaudens, sur la Garonne. Le corps de Drouet d'Erlon à Villeneuve-de-Rivière, celui de Reille à cheval sur la route de Tarbes-Toulouse, la droite à Lasserre, la gauche au hameau de Pujamant, sur la Garonne. La cavalerie à Montrejeau.

Dans cette même journée, Clausel, avec la division Harispe, descendant de Galan sur Saint-Gaudens, par Saint-Plancard et Franquevielle, laissant le général Villate seul entre Castelnau et Boulogne pour ralentir et tromper la grosse colonne anglaise de Wellington, qui, ayant passé la nuit sur l'Arroz, après le combat de la veille, se dirigeait vers la Garonne par Trie.

La journée du 21 fut occupée par la recherche de renseignements, car le contact avec les avant-gardes anglaises était perdu. Ce ne fut que ce jour qu'on sut exactement que Hill seulement était à notre suite sur la route de Tarbes, avec 25.000 hommes environ et 4.000 chevaux, et que la masse principale, avec Wellington, était à Trie, semblant se diriger sur Toulouse par Lombez.

Cette disposition laissait le maréchal fort perplexe. La grande route de Toulouse est sur la rive gauche et il songea un instant à passer la rivière à Saint-Martory et à Carbonne, à faire couper les ponts et à mettre la Garonne entre les Anglais et lui. Déjà il envisageait les moyens de s'établir avec l'armée dans l'Ariège. Cela était préférable à être devancé de vitesse à Muret et à Toulouse et à livrer bataille dans la plaine, n'ayant pas derrière lui de ligne de retraite.

Heureusement, on l'informa le 22 au matin, alors que ses

ordres n'étaient pas donnés encore, que, par suite d'une pluie torrentielle tombée dans la nuit du 21, le chemin de Trie, Lombez, Boulogne était devenu impraticable à l'artillerie et aux charrois.

En hâte, alors, il prescrivit à Villate, qui était à Boulogne-sur-Gesse, ayant les Anglais arrêtés devant lui à Castelnaud-Magnoac, de redescendre sur la route de Toulouse par le plus court chemin, et, le 22, à midi, sachant la division près de lui, il battait en retraite, ce jour-là, sur Martres, le lendemain 23, sur Noé.

Le 24, il entra à Toulouse.

Les alliés avaient poursuivi, dès le 21, en trois colonnes.

Beresford, revenu de Bordeaux, avait pris le commandement de celle de gauche et était ce jour-là à Castelnaud. Hill était à Lannemezan; Wellington, qui avait quitté la colonne de gauche et en avait formé une autre, à Tournay.

Le 22, Beresford était encore à Castelnaud; Hill à Montrejeau, et Wellington à Galan. La cavalerie de Farre en avant de Hill, près Saint-Gaudens, devant la cavalerie française.

Le 23, Beresford était à Puymaurin, Wellington à Boulogne-sur-Gesse, Hill à Saint-Gaudens.

Le 24, Beresford était à Lombez, Hill à Saint-Martory, et Wellington à Isle-en-Dodon.

Le 25, Hill était à Cazères, Beresford à Sainte-Foy-Bonrepos, Wellington à Samatan.

Le 26, Beresford entra à Saint-Lys et commençait à escarmoucher avec les Français sur la rivière de l'Aussonnelle, à l'ouest de Toulouse.

Cette marche fort lente, puisque l'on mit sept jours à faire ce que Soult avait parcouru en quatre, explique comment le contact était perdu. Il ne s'établit que quelques instants à Saint-Gaudens entre les escadrons d'avant-garde et d'arrière-garde, mais ce fut un simple échange de coups de sabre qui n'éclaira en rien la situation.

La bataille de Toulouse, le 10 avril 1814.

On ne saurait ne pas reconnaître que la manœuvre du maréchal, retenant pendant près d'un mois les coalisés, très supérieurs en nombre, entre Orthez et Saint-Gaudens, puis se dérobant pour venir défendre la capitale du Languedoc, ne soit une opération bien combinée.

Les gens de « parti pris » d'alors ont même cherché à la mettre en parallèle avec celle de Napoléon dans l'Est, faisant une pointe vers la frontière pour s'emparer des communications des alliés et leur livrant ainsi la route de Paris, et leurs comparaisons fort injustes et fort aigres sont toutes à l'avantage de Soult.

Nous ne le discuterons pas, Soult a pu dérober trois marches à ses adversaires; il les a gagnés de vitesse, et le voilà sous les murs de Toulouse, prêt à en disputer la possession à Wellington.

Quel motif militaire ou autre a amené le maréchal à venir à Toulouse, et à y venir avec l'intention préméditée de s'y acculer et d'y livrer bataille ? Il y a toujours eu là un peu de mystère.

Il est très certain qu'en mars, une lettre du 10 en fait mention, le maréchal, qui était en relations fréquentes avec le ministre de la guerre, lui écrit : « J'ai l'honneur de vous prier de nous faire approvisionner en munitions sur Toulouse », mais rien n'indique son intention de s'y rendre. On dirait qu'il tient, au contraire, à se laisser aller aux événements; sa lettre datée de Rabastens dit simplement : « Je vais m'arrêter quelques jours pour remettre de l'ordre, ramasser les traînants, remplacer les munitions, et je me mettrai ensuite en mouvement, persuadé que, tant que je conserverai cette attitude menaçante, les coalisés ne risqueront pas l'envoi de troupes sur la basse Garonne. »

Pas un mot des directions qu'il prendra quand il se mettra en mouvement.

Il n'est pas douteux que, dès le mois de mars, Soult avait donné des instructions pour qu'on mit Toulouse en état de défense du côté du faubourg Saint-Cyprien, qui forme, sur la rive gauche de la Garonne, une tête de pont où viennent aboutir les routes d'Espagne, par Muret, Lombez et Auch.

C'était une précaution très bien comprise. Le préfet de Toulouse (Destournelles) et le général commandant la division (Travot) devaient s'entendre à ce sujet et un assez grand nombre d'ouvriers furent mis, dans ce but, à la disposition des architectes de la ville, réquisitionnés et dirigés d'abord par le géomètre en chef, puis par un chef de bataillon du génie rentrant de mission dans le département, puis par d'autres officiers arrivant du quartier général.

Toutefois, ce n'était pas une raison absolue pour décider les historiens, tous, aussi bien les Français que les étrangers, à assurer que Toulouse était son objectif. Nous ne savons pas si Soult avait une profonde dose d'attachement à l'empereur, mais il avait vécu longtemps près de lui, et, en dernier lieu, à son quartier général de Dresde, et il avait admiré la facilité de tension de son esprit sur les sujets les plus divers, s'occupant à la fois de son armée, des approvisionnements, de la politique intérieure de la France, de la politique extérieure avec les gouvernements ligués contre lui.

Il avait puisé là des habitudes d'activité intellectuelle et physique très grandes. Il ne comptait pas, en aucun cas, se diriger sur Bordeaux, et cependant il avait eu une longue correspondance, fort détaillée, avec le général Lhuillier, qui y commandait, recommandant des travaux de défense, des mises en état de batteries, des occupations de forts sur la Gironde.

Il s'était occupé de Bayonne, de toutes les places du Sud-Ouest ; il avait fortifié Dax, correspondu avec tous les préfets, tous les chefs de territoire, donné des ordres partout, ordres que souvent on n'exécutait pas, faute de moyens ou d'argent ; rien de surprenant donc à ce qu'il s'occupât de Toulouse, qu'il connaissait, qu'il savait entourée, elle l'était à cette époque, d'un vieux mur en mauvais état, mais suffisant pour tenir un

ennemi par trop entreprenant, surtout avec quelques ouvrages de campagne aux endroits favorables.

Nous avons, à peu près chaque jour, indiqué la succession des idées qui lui passent par la tête, suivant la situation.

Son idée d'espérer que tant qu'il tiendrait la campagne sur la rive gauche de la Garonne, il n'y avait rien à craindre d'une entreprise de Wellington sur Bordeaux, était théoriquement acceptable. Elle était fausse, on l'a vu, puisque, dès après Orthez, le généralissime anglais pousse Beresford sur Bordeaux, mais il est certain, comme principe, qu'on ne doit rien entreprendre en actions isolées quand on a sur son flanc un ennemi manœuvrier et suffisamment outillé.

En fait, la retraite est une opération assez remarquable pour être citée comme exemple. Il y a différence sensible d'efforts possibles entre le poursuivi et le poursuivant, différence d'effectif, différence de cavalerie, différence d'artillerie, et, cependant, sauf pour la direction sur Bordeaux, c'est le maréchal qui mène les opérations et qui s'impose autant qu'on peut le faire avec ces infériorités.

Il est à Orthez le 27 février, à Toulouse le 24 mars; il a donc mis 26 jours à faire 285 kilomètres, une route qui, par marches ordinaires dans la saison où l'on était, demandait neuf ou dix jours au plus.

Et cependant, que de difficultés autour de lui ! Il n'a plus de magasins, plus de convois, et il faut vivre, et vivre par réquisitions, sur de simples promesses de paiement ultérieur, car il n'a pas d'argent pour payer. Et il faut d'autant plus ne pas soumettre cette petite armée à trop de privations qu'il la sent se désagrèger autour de lui, qu'on lui rend compte chaque jour de désertions et d'éloignements des rangs pour marauder (1).

Contre cette situation, il peut lutter par sa sévérité, son

(1) *Ordre du jour de Soult.*

« Les excès qui ont été commis par des militaires isolés sont d'une telle gravité que MM. les généraux et chefs de corps et officiers ne peuvent trop se préoccuper et se hâter de remplir les devoirs que l'honneur leur impose pour rétablir l'ordre et faire punir à l'instant même les individus de tout

énergie, mais comment lutter contre l'inertie de la population, comment obtenir d'elle une aide dans sa demi-détresse, alors qu'il sait fort bien que tous les gens qu'il voit, que tous les habitants dont il peut solliciter l'appui sont de cœur avec l'ennemi, soupirant après l'instant où ils verront les troupes anglaises arriver chez eux. Ils se les représentent riches, heureux, l'or à la main pour payer. Ils en rabattront, mais plus tard et quand il sera trop tard (1).

Certes, l'idée qu'avait émise le maréchal au ministre et à l'empereur, de transformer la guerre dans le Midi en une guerre

grade qui s'en écarteraient ou qui, par indifférence, auraient toléré toute espèce d'abus... »

(Suivent douze articles impitoyables, pour envoyer les délinquants immédiatement devant les commissions militaires.)

Ordre du jour de Soult.

« Gendarmes, gardes urbains, gardes nationaux, gardes forestiers, gardes champêtres, tous les citoyens enfin, doivent arrêter tout soldat isolé, écarté de sa colonne sans motif légitime. Ils dresseront le rapport des excès et dommages commis par ces militaires vis-à-vis des particuliers. On enverra ces rapports au grand prévôt de l'armée qui fera aussitôt instruire la procédure par la commission prévôtale. Les militaires arrêtés seront réunis au chef-lieu d'arrondissement le plus près et conduits au quartier général où on les remettra au grand prévôt. »

(1) Voici une lettre typique, indiquant les sentiments de la population à Wellington. Cette lettre est signée des membres du conseil général des Hautes-Pyrénées :

« Monseigneur,

» Le conseil général s'est réuni spontanément pour exprimer à nos augustes princes les sentiments d'amour et de fidélité dont ses membres sont pénétrés et la joie de les voir remonter sur le trône de leurs pères.

» La reconnaissance pour vous, immortel Général, est gravée dans tous les cœurs et le conseil se félicite d'être l'organe de tous les habitants pour vous en faire agréer l'expression.

» Libérateur des nations, vous avez joint à la gloire militaire celle bien plus grande qu'appellent toutes les vertus. Vos nombreuses armées ont parcouru nos départements en amis, vous ne nous avez pas vaincus, vous avez conquis nos cœurs.

» Vous avez éteint, dans le cœur de deux nations, le ressentiment des maux qu'elles ont soufferts. Ah! qu'ils soient nos amis, comme les Anglais, ces braves Portugais, ces braves Espagnols, qui ont donné un si bel exemple d'amour de la patrie et de fidélité au souverain! Nous les avons admirés sans pouvoir les imiter. Nous gémissions sous le glaive des tyrans autant de leur calamité que de nos malheurs. Recueillez nos bénédictions! »

de partisans, n'était pas acceptable. Elle était contraire, d'abord, aux sentiments de Napoléon qui, tout issu qu'il fût de la Révolution, ne pouvait admettre qu'il eût à créer et autoriser, pour défendre le territoire, des moyens révolutionnaires, une nouvelle Vendée, en sens inverse.

Et puis, une guerre de partisans ne se peut que dans un pays dont la population vous est semi-favorable, sans être favorable ostensiblement, ce qui serait trop demander. Mais on peut juger de ce qu'eût été cette guerre, dont nous venons de dire les péripéties, si l'on avait pu former en compagnies armées tous les hommes valides de la montagne, leur procurer des cartouches et des vivres et les lancer sur les flancs de l'envahisseur.

Très admirateurs, naturellement, de leur généralissime, qui, au total, les a tirés de la difficulté très grande où l'on était en face d'un homme comme Soult, les Anglais sont forcés de reconnaître que, dans cette période de mars, Wellington a été d'une lenteur très grande. Ils ont surtout cherché, tout en le reconnaissant, à le laver du reproche de timidité et d'indécision.

Le temps était affreux, les pluies diluviennes, les marches très fatigantes sur des routes défoncées. Le généralissime était en dissentiment avec le duc d'Angoulême, qui avait, disait-il, abusé de l'autorisation qu'il avait donnée d'entrer à Bordeaux avec le corps de Beresford; puis il croyait que des partisans se formaient dans les montagnes et ne se sentait pas assez en forces pour y consacrer quelques bataillons de ses troupes.

A quoi on est en droit de répondre que le temps était le même pour tout le monde et les routes aussi mauvaises pour les Français que pour les Anglais; que les populations ne paraissaient pas disposées à prendre parti contre l'envahisseur, au contraire, et qu'enfin les corps de partisans s'étaient bornés jusqu'ici à un raid fait sur les derrières de l'armée anglaise par un petit escadron de cavalerie régulière.

Il faut se transporter, par l'imagination, à ces temps si troublés, et avoir vu des situations à peu près pareilles, pour se bien rendre compte des nécessités de prudence chez les chefs.

Les nouvelles qu'on reçoit ne sont jamais très justes. Elles

sont toujours grossies. Toujours on se figure l'adversaire sur le territoire duquel on se trouve plus fort qu'il ne l'est réellement, ou plus soutenu. Les faits souvent les plus simples sont exagérés comme à plaisir.

Une armée qui envahit a des blessés si l'on se bat, des malades, des lignes d'étapes obligées, garnies de postes pour ne rien craindre derrière elle dans le parcours de ses convois, pour protéger les hôpitaux, maintenir les habitants. Tout cela se prend sur l'armée et la diminue de plus en plus à mesure qu'on avance.

Dans le cas présent, Wellington craignait beaucoup l'arrivée, sinon de Suchet, venant de Catalogne, du moins d'un renfort de cette armée envoyé par ordre de Napoléon. Il voulait bien s'enfoncer dans le pays français, mais sous condition d'être toujours avec une supériorité numérique qui lui garantît autant que possible le succès. C'était dans cette crainte qu'il avait été presque hésitant lorsque Soult était venu de Lembèye lui offrir la bataille. Victorieux, car il l'était à coup sûr, depuis Orthez et Aire, il était resté en défensive et avait été presque soulagé lorsque, le surlendemain, il avait vu Soult se retirer après cette sorte de simulacre offensif.

Plus hardi, évidemment, après Aire, le 2 mars, un autre, se sentant le plus fort en artillerie, en infanterie, en cavalerie surtout, aurait poussé de l'avant, gagné la Garonne sans équipage de pont, qui n'était peut-être pas nécessaire. Il se serait imposé enfin, au lieu de se laisser imposer.

On sait pourquoi, ballotté entre la question politique et la question militaire, il ne le fit pas. Quinze jours durant, il resta non inactif, car il s'occupait beaucoup, mais immobile, pour laisser à Beresford le temps d'aller à Bordeaux, aux royalistes le temps d'essayer de prendre pied en France. Il ne pouvait ignorer cependant que son adversaire en allait profiter pour se réorganiser, se créer des ressources, se ménager une retraite convenable, attendre peut-être des renforts, comme il en attendait lui-même.

Cependant, l'opinion unanime, alors, a été qu'avec sa supé-

riorité de forces et surtout de cavalerie, il « n'aurait pas dû laisser le général français s'échapper ».

C'est faire l'éloge de Soult, et, quoi que puissent dire les Anglais dans le parallèle entre les deux généraux, il faut absolument reconnaître que le maréchal avait plus d'acquis que son adversaire et que, si les rôles eussent été renversés, Wellington aurait passé un bien mauvais quart d'heure après Orthez, après l'offensive infructueuse de Lembèye et au combat en arrière de Tarbes.

Ainsi que nous l'avons fait remarquer, ils étaient l'un et l'autre fort médiocrement renseignés et sur leurs forces respectives et sur ce qui se passait autour d'eux. Tout le prouve; et cependant, au milieu d'une population française, il semble que Soult eût dû connaître les moindres actions de son adversaire, lequel avait, de son côté, tellement de partisans de la cause royaliste, qu'il semblait soutenir, que Soult n'aurait pas dû faire un pas qu'il ne sût.

Nous laissons au lecteur à apprécier le pourquoi.

Bref, nous arrivons au moment où les deux généraux sont face à face à Toulouse. On a écrit, après coup, une foule d'histoires sur ce sujet avec des considérants de tout genre. Il semble que les événements de guerre ne se déroulent pas comme cela avec des rectitudes de calculs mathématiques.

Soult était venu là parce que c'était une grande ville et qu'il y trouverait des ressources tout au moins momentanées. Songeait-il à s'y battre? En tout cas, Wellington n'y songeait guère, car, dans sa correspondance avec le ministre anglais, il dit : « Je crains que notre équipage de pont soit insuffisant pour la Garonne, sans quoi nous serions à Toulouse immédiatement. »

Les contestations sur la bataille de Toulouse ont été très vives dans les années qui ont suivi 1814.

Il faut lire la correspondance de Soult pendant les événements et non les récits faits après coup, pour bien se rendre compte du but poursuivi.

Le 29 mars, il écrit à Suchet : « Je suis décidé à livrer

bataille près de Toulouse, quelque supérieur que puisse être l'ennemi. C'est dans ce but que j'ai fortifié la ville pour en faire un camp retranché.

» Si je puis rester un mois sur la Garonne, il me sera possible de faire entrer dans les rangs six ou huit mille conscrits qui m'embarrassent aujourd'hui et qui manquent d'armes, que j'attends impatiemment de Perpignan. »

Le 7 avril, il écrit à Suchet : « J'ai reçu la douloureuse nouvelle de l'entrée des ennemis à Paris. Cet événement me confirme dans ma détermination de défendre Toulouse. Si je viens à l'abandonner par force, c'est naturellement de vous que je me rapprocherai.

» Dans ce cas, vous ne pouvez vous maintenir à Perpignan, parce que l'ennemi ne manquera pas de me suivre, la bataille une fois livrée. »

Le 10 avril, il écrit à Suchet : « La bataille a eu lieu. Je la recommencerai demain si l'on m'attaque.

» Je ne crois pas pouvoir faire un long séjour à Toulouse. Il peut même m'arriver d'être forcé de m'ouvrir un passage pour en sortir. »

Le lendemain, 11 avril, dans un compte rendu à Suchet, il lui dit : « Ainsi que je vous l'avais fait pressentir, je me vois forcé de quitter Toulouse, et je crains d'être obligé à un combat pour me frayer le chemin. Je pense prendre position à Villefranche. »

Et au ministre, il écrit le 10 : « Je reste en position. Il me faut améliorer mes ressources avant de mettre l'armée en marche. Je crois que je serai forcé d'abandonner Toulouse la nuit prochaine, et il est probable que je dirigerai mon mouvement de manière à me rallier aux troupes du duc d'Albufera. »

Il n'y a donc pas de doute. Il est très vrai que dans une lettre de mars on lit : « Il est de la dernière importance pour moi de n'être pas coupé de Montauban où j'ai fait établir une tête de pont sur le Tarn. »

Mais, dans notre pensée, lorsqu'il dit cela, c'est parce qu'il pense qu'il tiendra assez pour que Suchet le rejoigne sur la

Garonne, qu'il le croit, qu'il l'espère, et ce n'est qu'une direction qu'il prendra si, le duc d'Albufera l'ayant rejoint, il y a cependant nécessité de reculer devant Wellington.

Le 11, la situation est claire. Suchet n'a pas bougé, et il y a nécessité de quitter Toulouse; il lui écrit donc : « Je bats en retraite sur Castelnaudary, je compte vous trouver à Carcassonne et, de là, nous reprendrons l'offensive. »

Ces diverses phrases, copiées dans la correspondance, ne sauraient laisser de doute sur les idées du maréchal. En ce qui concerne la bataille de Toulouse, il l'attendait, la désirait, et l'a livrée de son plein gré, car son rapport au ministre, daté du 11 avril, commence par ces mots : « J'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que je ne quitterais pas Toulouse sans livrer bataille aux ennemis. Elle a eu lieu hier. »

La bataille de Toulouse et ses préliminaires d'après les correspondances du temps.

Cinq lettres successives ont été écrites à ce sujet par le maréchal Soult au ministre de la guerre. Nous allons les indiquer successivement, sans les copier in-extenso, mais elles éclairent bien la situation et indiquent ce que le général savait et ce qu'il ignorait de l'ennemi. Elles indiquent, en tout cas, qu'il ne savait rien de ce qui se passait à Paris, car on en trouverait forcément quelque trace.

Lettre n° 1. — Cette lettre est du 27 mars, c'est-à-dire le lendemain de l'arrivée du gros des alliés devant Toulouse :

« Tout annonce, écrit le maréchal, une affaire sérieuse en avant de Toulouse pour demain. L'ennemi a fait aujourd'hui une reconnaissance générale et son infanterie couronne les hauteurs à Portet, devant Saint-Simon, Tournefeuille, Colomiers et Blagnac. Il n'y a eu qu'un échange d'une centaine de coups de canon.

» Toute l'armée ennemie est devant Toulouse. Wellington était la nuit dernière à Saint-Lys. »

Lettre n° 2. — Cette lettre est du 1^{er} avril :

« L'ennemi a, la nuit dernière, jeté un pont sur la Garonne à

Pinsaguel. Des troupes l'ont traversé de 4 heures du matin à midi. Un fort brouillard empêchait de les voir distinctement. La reconnaissance que j'ai envoyée sur l'Ariège estimait l'ensemble à 20.000 hommes. Je crois qu'il y a environ 12.000 fantassins, 2.000 cavaliers et une vingtaine de canons.

» La colonne suit l'Ariège pour gagner Cintegabelle, où il y a un pont.

» J'ai, dès que je l'ai su, fait avancer les corps de d'Erlon et de Clausel sur les hauteurs en avant de Vieille-Toulouse et m'y suis rendu moi-même.

» On apercevait, de là, les mouvements de l'ennemi et on constatait que la partie de ses troupes non engagées sur l'Ariège était en position sur le Touch.

» Vraisemblablement, cette colonne de l'Ariège va se porter sur Villefranche pour couper la route et s'interposer entre Castelnau-dary et Toulouse. Il ne paraît pas probable qu'elle aille, quoiqu'on l'ait dit, à Pamiers et Mirepoix.

» Le pays entre l'Ariège et le canal est fort difficile. J'ai envoyé sur la route de Villefranche une partie de ma cavalerie et ramené les divisions d'infanterie.

» Si l'ennemi arrive par cette route, je lui livrerai bataille; mais je m'attends qu'il y a une feinte, que, cette nuit ou la suivante, l'ennemi va faire un passage entre Toulouse et Montauban et que c'est pour me disséminer qu'il m'a fait cette menace sur Villefranche. »

Lettre n° 3. — Cette lettre complète la précédente. Elle est, comme elle, du 1^{er} avril :

« Le corps ennemi envoyé sur l'Ariège a passé la rivière à Cintegabelle. Il paraît que la difficulté du chemin, de là à Villefranche, a retardé beaucoup son mouvement. Il est probable qu'il n'y arrivera que demain et que, de là, il se rabattra sur Toulouse.

» Il se compose de deux divisions anglaises et portugaises et d'une espagnole, 12.000 ou 13.000 hommes d'infanterie, 3.000 cavaliers, 20 canons, sous les ordres de Hill

» Sur le Touch on n'a pas bougé. Je sais par renseigne-

ment que Wellington est à Cugnaux. Il avait prescrit ce matin de se préparer à une attaque. »

Lettre n° 4. — Du 2 avril :

« La colonne ennemie qui s'était portée sur Auterive et Cintegabelle a poussé ses avant-postes jusqu'à Nailloux et a fait demander des subsistances à Villefranche, mais elle ne les a pas attendues et a rétrogradé hier, à 10 heures du soir, repassant l'Ariège et revenant à Pinsaguel pour y repasser la Garonne.

» Les ennemis ont dit, paraît-il, en se retirant, qu'ils avaient espéré m'obliger à faire de leur côté un fort détachement, mais que, n'en voyant pas, ils allaient se concentrer de nouveau, puisqu'ils ne pouvaient attaquer Toulouse que réunis, si je ne divisais pas mes forces.

» J'ai cru aussi que c'était leur dessein, mais je reste persuadé qu'ils ont l'intention de passer la Garonne au-dessous de Toulouse et de m'attaquer par ma droite. Aussi ai-je fait mettre en état de défense la rive droite de la Garonne, la rive gauche est déjà en état d'être respectée.

» J'avais suspendu les communications sur Carcassonne par Castelnaudary, en raison du mouvement sur l'Ariège, je les fais rétablir. »

Lettre n° 5. — Du 4 avril :

« L'ennemi a passé hier la Garonne vis-à-vis Grenade. Il avait mis trente canons en position sur les hauteurs de la rive gauche. Je n'y avais que des postes sur la rive opposée.

» Son armée était, depuis hier, en mouvement. Elle a marché toute la nuit et ce soir l'on voyait encore une colonne qui se portait au point de passage.

» J'ignore si l'ennemi a passé au-dessous de Grenade, comme les rapports reçus hier me l'ont fait supposer. J'espère recevoir demain matin des lettres du général Loverdo, commandant à Montauban, qui m'en instruiront. »

Voici, d'après des relevés du temps, la composition des deux armées au commencement d'avril 1814, au moment de la bataille de Toulouse. Celle de l'armée française a tout l'intérêt de nous montrer la bizarrerie de sa composition :

ARMÉE FRANÇAISE

Trois corps et une réserve.

Corps du général d'Erlon :

1^{re} et 2^e divisions (généraux Darricau et Darmagnac) formant quatre brigades (Fririon, Berlier, Le Seur, Meun). Chaque brigade avait trois régiments d'un effectif maximum de 872 hommes et minimum de 465, sauf la brigade Meun, qui avait deux régiments seulement d'un effectif moyen de 1.245 hommes.

Les brigades avaient donc moyennement 2.180 hommes.

Les régiments étaient (respectivement) : le 6^e léger, les 69^e, 76^e, 36^e, 39^e, 65^e de ligne, le 31^e léger, les 51^e, 75^e, 118^e, 120^e de ligne.

La 1^{re} division avait 3.930 hommes; la 2^e, 4.752.

Total (corps d'Erlon), 8.734 hommes.

Corps du général Reille :

4^e et 5^e divisions (généraux Taupin et Marausin).

4 brigades (Rey, Gasquet, Barbot, Rouget).

Chaque brigade a trois régiments d'un effectif maximum de 1.040 hommes et minimum de 420.

Chaque brigade a donc moyennement 1.800 hommes.

Les régiments étaient (respectivement) : le 12^e léger, les 32^e, 43^e, 47^e, 55^e, 58^e de ligne; le 4^e léger, les 40^e, 50^e, 27^e, 34^e, 59^e de ligne.

La 4^e division avait 2.160 hommes; la 5^e, 3.000.

Total (corps de Reille), 7.300 hommes.

Corps du général Clausel :

6^e et 8^e divisions (généraux Villate et Harispe).

4 brigades (Saint-Pol, Lamorandière, Dauture, Baurot).

Chaque brigade avait un nombre particulier de régiments correspondant aux nécessités d'un effectif moyen pour chacune de 2.200 hommes environ.

L'effectif très variable des régiments s'échelonnait depuis 180 hommes pour le plus faible à 780 pour le plus fort.

Brigade Saint-Pol : 21° léger, 86°, 96°, 100° de ligne;
Brigade Lamorandière : 28°, 103°, 119° de ligne;
Brigade Dauture : 9° léger, 25° et 34° de ligne ;
Brigade Baurot : 10°, 45°, 81°, 115°, 116°, 117° de ligne;
La 6° division avait 4.420 hommes; la 8°, 4.550;
Total (corps de Clausel) : 8.970 hommes.

C'était un total général de 25.000 hommes.

Il y avait, en plus, sous le général Travot, une réserve de 7.260 conscrits, avec 2.400 cavaliers.

ARMÉE ALLIÉE

L'état-major de cette armée a fait paraître les tableaux ci-après, qui ont leur intérêt :

Cinq corps d'armée particuliers.

1^{er} corps (sous le maréchal Beresford), ayant 2 divisions (Cole, Clinton), avec 10.000 hommes au total et 2 brigades de cavalerie (Somerset, Vivian), avec 3.000 hommes.

2^e corps (général Picton), ayant 2 divisions (Alten, Picton), avec 10.000 hommes au total, et 1 brigade (cavalerie allemande), avec 1.500 hommes.

3^e corps (général espagnol Freyre), avec 18.000 fantassins, 900 cavaliers, et une brigade (Pousonby), 1.500 cavaliers.

4^e corps (Hill), ayant 3 divisions (Stewart, Lecor, Morillo), avec 15.000 hommes au total et une brigade de cavalerie (Fane) de 1.500 hommes.

5^e corps (Espagnols de Giron), ayant 18.000 fantassins et 900 cavaliers.

Soit un total de 80.000 hommes (71.000 fantassins, 9.300 cavaliers).

Il est assez difficile de relever, dans les tableaux du temps, le véritable effectif, mais il se rapprochait certainement de ce chiffre.

Sur un état récapitulatif, daté du 10 avril, quartier général de « Saint-Jory », près Toulouse, on indique :

Pour les forces anglaises : 36.000 hommes ;
Pour les forces portugaises : 25.500 hommes ;
Soit, au total, 61.500 hommes.

Mais, dans ces chiffres, sont compris les absents, malades, employés, même les prisonniers.

Un tableau analogue indique comme présents, le matin du 10 avril :

Infanterie anglaise, portugaise et allemande : 54.550 hommes ;
Cavalerie des mêmes nations : 9.987 hommes, plus 4.000 artilleurs ;

Au total : 68.537 hommes.

Puis, comme il s'est élevé d'assez fortes discussions, après la bataille de Toulouse, sur la question des effectifs, on a fait un autre tableau du 10 avril, lequel paraît avoir été établi après coup, qui indique seulement l'effectif des troupes engagées dans la bataille, savoir :

2^e division anglaise et portugaise : 6.940 hommes ;
3^e division anglaise et portugaise : 4.679 hommes ;
4^e division anglaise et portugaise : 5.383 hommes ;
6^e division anglaise et portugaise : 5.681 hommes ;
Division légère anglaise et portugaise : 4.318 hommes ;
Division portugaise (Lecor) : 3.962 hommes.

Ce serait un total de 30.963 hommes engagés.

Mais on ne parle nulle part de la cavalerie, non plus que des Espagnols, dont on n'a pu, très probablement, avoir des relevés exacts.

Dans notre appréciation, Wellington, tant en Anglais, Portugais, Espagnols et cavaliers des diverses nations, a dû engager, le 10 avril, au moins 50.000 hommes.

Ces chiffres, nous le répétons, ont été relevés sur les historiques du temps, chacun des deux partis engagés à la bataille de Toulouse ayant eu pour but évident de faire ressortir, du côté des Français le petit nombre des hommes présents, du côté des Anglais le petit nombre de ceux engagés dans l'action.

Nous avons indiqué, des deux parts, la moyenne des effectifs en donnant le chiffre maximum et le minimum.

Les Français ont détaillé ces chiffres par régiments, lesquels on l'a vu, restes des beaux régiments envoyés au début en Espagne, étaient, en avril 1814, réduits, le plus souvent, à 600 ou 700 hommes, et encore. Le plus réduit, le 117^e de ligne, avait 188 hommes à l'effectif; le plus fort, le 120^e, en avait 1.250, mais il était le seul, avec le 116^e, et aucun des autres n'atteignait à 900.

Les Anglais se sont bornés à donner les effectifs des divisions avec grand détail de chacune d'elles en officiers, sous-officiers et soldats. En fait, les divisions anglaises, les mieux partagées, avaient moyennement de 4.000 à 5.000 hommes; les portugaises en avaient beaucoup moins; aucune n'atteignait 3.000 hommes.

Ces tableaux de l'état-major anglais ont le grand intérêt de nous montrer le rapport entre les effectifs présents et les effectifs que l'on pouvait engager dans une action.

Dans les divisions anglaises, sur 56.000 hommes, il y en a 18.000 d'inutilisables, soit un tiers environ.

Dans les divisions portugaises, sur 26.000 hommes, il y en a 8.500 inutilisables, soit aussi un tiers.

Partout nous trouvons près du quart et demi des effectifs malade. Dans les divisions anglaises, il y en a 12.000; dans les divisions portugaises, 5.500.

Ce sont là des diminutions forcées auxquelles il nous faut nous habituer, dans les campagnes de guerre, même avec les plus grandes précautions d'hygiène.

ARMÉE FRANÇAISE DU MIDI

Sa composition était le 9 avril 1814 (d'après une note du temps) :

Etat-major général :

Le général Soult, duc de Dalmatie, commandant en chef ;

Un colonel, un lieutenant-colonel, deux commandants, cinq capitaines (état-major);

Le général de division comte Gazan, chef d'état-major général; un aide de camp;

Le général de division Tirlet, commandant l'artillerie; un capitaine, un lieutenant;

Le colonel Vaudrey, directeur de l'artillerie a l'arsenal de Toulouse ;

Le colonel Bruyer, commandant du grand parc, directeur;

Le colonel Michaux, directeur du génie;

Le général de brigade Buquet, grand prévôt ;

L'intendant général (inspecteur en chef aux revues) Buchot;

Le sous-intendant (sous-inspecteur aux revues) Bertrand;

Les adjoints aux revues (Brun, Hardi);

L'ordonnateur en chef Faviers ;

Les ordonnateurs, au nombre de trois;

Deux commissaires de guerre; huit adjoints.

Corps d'armée :

Aile droite. — Général de division baron Reille;

1^{re} division, général Marausin;

2^e division, général Taupin ;

1^{re} brigade, général Rey : 35^e, 43^e et 13^e légers;

2^e brigade, général Gasquet : 47^e, 55^e.

Les brigades de la 1^{re} division n'ont pu être retrouvées (?).

Centre. — Général de division comte d'Erlon ;

1^{re} division : général Darricau ;

1^{re} brigade, général Fririon : 36^e, 65^e ;

2^e brigade, général Berlier : 69^e, 70^e, détachement du 6^e léger ;

2^e division, général Darmagnac;

1^{re} brigade, général Le Seur : 51^e, 75^e et 31^e légers ;

2^e brigade, général baron Meun : 118^e et 120^e.

Aile gauche. — Général de division Darricau;

1^{re} division, général Harispe;

1^{re} brigade, général Dauture : 117^e de ligne et 9^e léger;

2^e brigade, général Burot : 45^e, 115^e et 116^e;

2^e division, général Villate;

1^{re} brigade, général Lamorandière;

2^e brigade, général Saint-Pol.

(Les numéros des régiments n'ont pu être retrouvés.)

Cavalerie. — Division de cavalerie légère, général de division Soult;

Généraux de brigade Vial, Berton.

Réserve. — Général de division Travot;

Généraux de brigade Vouillemont, Pourailly.

Le général Travot commandait la division de Toulouse. Elle se composait, pour Toulouse, de six bataillons des 32^e, 64^e, 74^e, 75^e... et 9^e et 12^e légers, plus un corps mélangé des débris de trente régiments. Soult avait puisé là-dedans pour refaire ses régiments et laissé 6.000 hommes à la division de réserve.

Armée de Wellington :

Aile droite. — Général Beresford : 4^e division écossaise, général Cole; 6^e division écossaise, général Clinton.

Centre. — Lieutenant général Picton : 3^e division écossaise, général Brisbane; division légère, général Alten.

Aile gauche. — Lieutenant général Hill : 1^{re} division anglaise, général Stewart; 2^e division anglaise, général Murray.

Cavalerie. — Division général Somerset (Stapleton) : 1^{re} brigade, général Somerset (Edwart); 2^e brigade, général Arentschid);

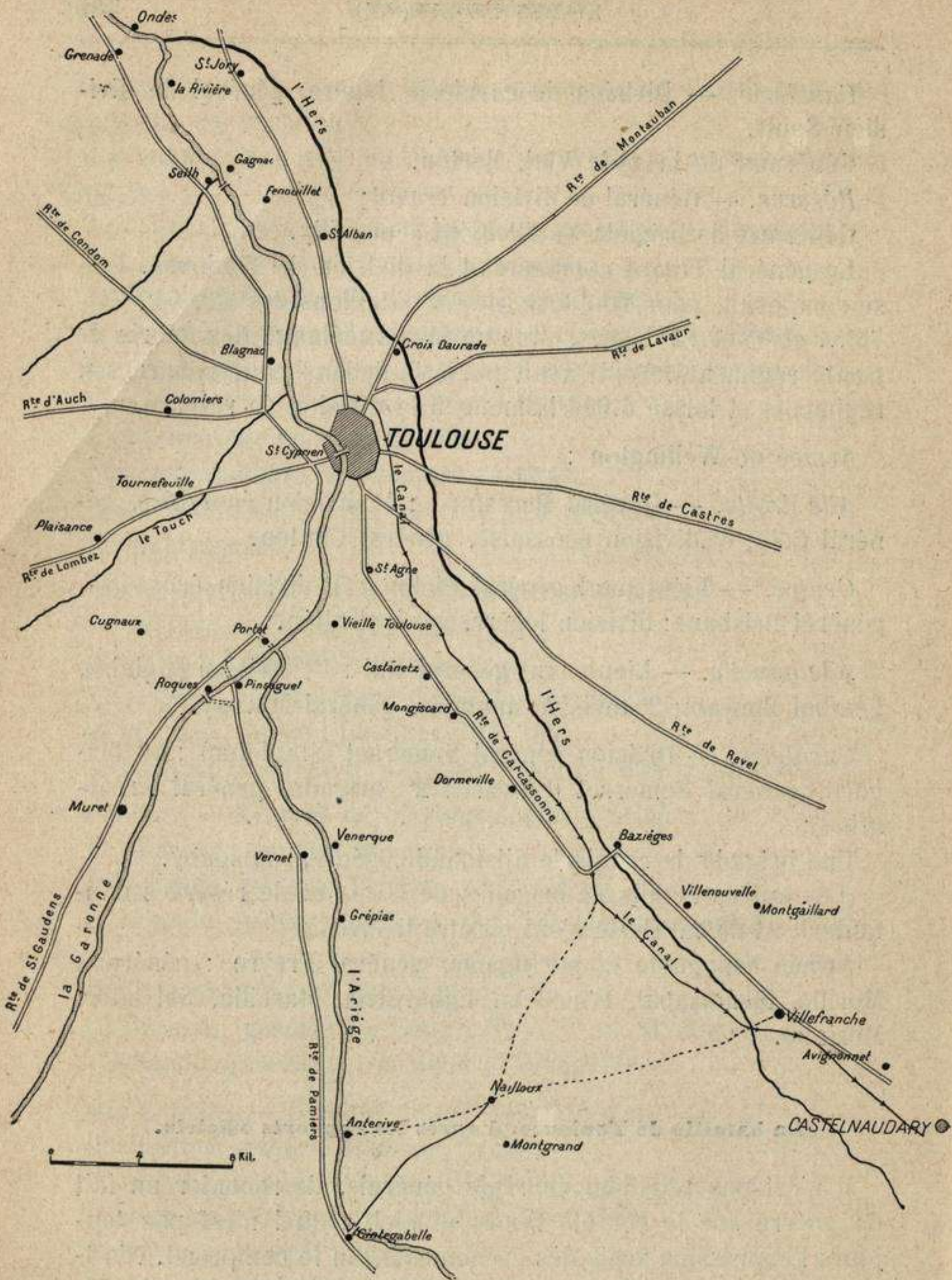
Une brigade de cavalerie allemande, général Pusonby.

(Les autres détails de brigades de corps et de réserves d'infanterie et de cavalerie n'ont pu être trouvés.)

Armée espagnole et portugaise, général Freyre : généraux Morillo, Mendizabal, Espelleta, Labarcena, Marcilla, Salvador, Mozinho.

La bataille de Toulouse, d'après les rapports officiels.

Il n'est pas possible, en règle générale, de raconter un fait de guerre sur le compte rendu officiel, lequel n'est pas toujours l'expression vraie des événements, on le comprend. N'a-t-on pas écrit, par exemple, qu'il y a eu plusieurs rapports officiels de Marengo et d'Austerlitz, établis les uns après les autres, sous la dictée du premier consul et de l'empereur? Ce



QUATRIÈME PARTIE DES OPÉRATIONS

Opérations autour de Toulouse (avril 1814). — Bataille. Retraite.

fait, que l'on a cité plusieurs fois, doit être applicable, nous le croyons, à tous les cas, aussi bien pour le vainqueur que pour le vaincu ; l'un étant souvent porté à s'exagérer la victoire, l'autre à diminuer l'intensité de la défaite.

Ici, le cas n'est pas tout à fait le même ; chacun des généraux pouvant, à la rigueur, supposer, dans la soirée du 10, que la victoire était à lui.

Il est donc possible, probable même, que les deux rapports ci-après, qui datent, l'un du lendemain de la bataille, l'autre du surlendemain, ont été ceux du premier jet, écrits après que les deux généralissimes ont reçu de leurs sous-ordres le compte rendu de la partie qu'ils commandaient.

Le 11 avril, de Toulouse, le maréchal Soult écrit au ministre de la guerre :

« La bataille que je vous avais fait pressentir a eu lieu hier.

» L'armée était en position, la droite à l'Ers, la gauche à l'embouchure du canal du Languedoc. La tête du faubourg Saint-Cyprien était occupée. Présument que la principale attaque serait dirigée sur le plateau de Calvinet, j'y avais établi quelques ouvrages de campagne et j'y formai, sous leur protection, quatre divisions.

» A 6 heures du matin, nous vîmes l'armée ennemie se mettre en mouvement sur plusieurs colonnes. Deux divisions d'infanterie débouchèrent par Daurade et Perioles. Elles suivirent la rive gauche de l'Ers pour gagner le contrefort du plateau qui descend sur les Bordes. Deux autres divisions attaquèrent la brigade du général baron de Saint-Pol, qui occupait le petit plateau de la Pujade, et deux autres divisions attaquèrent les ouvrages du pont des Minimes, sur le canal, et ceux du pont qui est sur la route de Blagnac. Indépendamment de ces six divisions, l'on voyait une forte réserve d'infanterie et de cavalerie prête à se porter sur tous les points d'attaque.

» La brigade du général baron de Saint-Pol, qui fait partie de la division Villate, soutint parfaitement l'engagement ; elle retint le mouvement des ennemis, mais, comme elle n'avait pas

d'autre objet à remplir, elle se replia, en très bon ordre, sur la position.

» Les divisions ennemies qui longeaient la rive gauche de l'Ers avaient déjà poussé leurs têtes de colonne sur la route de Caraman, jusque près du pont des Bordes, que j'avais fait détruire, ainsi que celui d'Aigua, sur la route de Verfeil. Ces divisions marchaient par le flanc, sur trois lignes, et tenaient par conséquent une grande étendue; l'occasion me parut favorable pour les compromettre. A cet effet, je donnai ordre au général de division Taupin, dont la division était formée sur le plateau, de se porter au pas de charge sur l'ennemi, de couper sa ligne et d'enlever tout ce qui s'était ainsi imprudemment engagé. Cette division était soutenue par une brigade de la division Darmagnac. Elle était appuyée par les ouvrages de la droite de la ligne, dans lesquels le général Dufaure était enfermé avec le 9^e d'infanterie légère; enfin, le général Soult reçut ordre de porter un régiment de cavalerie pour couper la communication de cette colonne ennemie, tandis que deux autres régiments furent engagés sur sa gauche.

» Cette disposition promettait le plus beau résultat. Sept à huit mille Anglais ou Portugais devaient être détruits ou pris, si la quatrième division d'infanterie s'était lancée comme on devait s'y attendre; mais l'ardeur qu'elle montra d'abord se ralentit; au lieu d'aborder l'ennemi ainsi que je lui en avais donné l'ordre, elle appuya à droite, voulut prendre position, donna le temps aux ennemis de se former de nouveau et de marcher sur elle. Dès lors, elle ne s'occupa que de sa défense, se rejeta sur l'ouvrage que le 9^e d'infanterie légère défendait, et elle entraîna ce régiment dans son mouvement. Dans cet instant, le général Taupin fut blessé mortellement et l'adjudant commandant Gasquet, qui remplissait les fonctions de général de brigade, reçut une très forte contusion.

» La faute que le général ennemi avait commise, d'envoyer imprudemment deux divisions sur la droite de l'armée, devait lui être funeste et entraîner la perte d'une partie de son armée, mais l'irrésolution de la division du général Taupin fit tourner cette faute à son avantage.

» Dès ce moment, les attaques changèrent de direction ; l'ennemi renforça sa gauche ; il s'établit sur le plateau et attaqua successivement les autres ouvrages par les faces que l'on n'avait pas eu le temps de terminer. Celui du Mas-des-Augustins fut pris et repris plusieurs fois ; les Ecossais y éprouvèrent de grandes pertes. Le général de division comte Harispe, qui commandait sur ce point, y eut un pied emporté par un boulet. Le général de brigade Baurot eut aussi une jambe emportée. Le général Lamorandière a été également blessé.

» Tandis que cela se passait à la droite, le centre et la gauche obtenaient des avantages : des masses ennemies, précédées par une nuée de tirailleurs, voulurent attaquer de front les positions ; elles furent vivement repoussées avec une perte très considérable ; deux bataillons, l'un de la division Darricau, qui fit une sortie par le pont de la porte Matabiau, et l'autre de la division Darmagnac, qui déboucha par les revers de la position, complétèrent la déroute des ennemis et les menèrent à plus d'un quart de lieue, où ils furent se rallier.

» M. le comte d'Erlon était chargé de défendre, avec la 1^{re} division d'infanterie, les points fortifiés de la porte Matabiau, des Minimes, sur la route de Montauban, et de l'embranchement du canal, sur la route de Blagnac. Le premier ne fut pas attaqué ; l'ennemi avait dirigé des forces sur le second, mais il renonça à son entreprise quand il vit que les troupes qui s'y trouvaient étaient inexpugnables. Le 31^e d'infanterie légère défendait le couvent des Minimes.

» Au troisième point, l'ennemi voulut brusquer l'attaque, mais il fut repoussé avec une perte énorme. Un régiment anglais, fort de 900 hommes, fut réduit à 150, et son colonel pris. Les officiers et les soldats, qui n'avaient pas le temps de charger, blessèrent beaucoup d'ennemis à coups de pierres.

» J'avais été obligé de retirer des troupes de la tête de pont de Saint-Cyprien. M. le comte Reille, qui y commandait, fit évacuer la première ligne, et il borna sa défense à l'enceinte des faubourgs. Dans la journée, l'ennemi lui présenta onze à douze bataillons anglais ou portugais et deux batteries, dont le feu fut aussitôt éteint.

» La bataille continua jusqu'à la nuit, sur le plateau du Calvinet, et l'ennemi prolongea sa gauche jusqu'à la campagne dite « Courège » et le plateau de Montaudran, mais les pertes qu'il avait éprouvées et la résistance qu'on lui opposait sur tous les points ralentirent ses attaques.

» Les deux principaux ouvrages qui étaient à Calvinet furent défendus jusqu'à 5 heures du soir et ensuite évacués. Le bataillon du 45^e de ligne, commandé par le sieur Guerrier, se couvrit de gloire en les défendant; il n'avait que cent hommes en état de combattre lorsqu'il se retira; tous les chevaux des pièces étaient ruinés et l'on avait de la peine à y faire parvenir des munitions.

» M. le lieutenant général Clausel, qui commanda la droite pendant la journée, se maintint sur le plateau en avant de Cambon et de Labourdette, couvrant l'embranchement des routes de Caraman et de Verfeil et s'appuyant aux ouvrages du pont de Montaudran, qui étaient défendus par une brigade de la division de réserve aux ordres du général Travot.

» La nuit fit cesser le combat.

» Je n'ai point encore une idée exacte de nos pertes. D'après les aperçus qui m'ont été donnés, je les évalue à 2.000 hommes hors de combat; elles sont malheureusement considérables parmi les généraux et les officiers : le général Taupin est mort de sa blessure; le général Harispe a une partie du pied emportée; le général Baurot a eu aussi la jambe droite emportée; le général Berlier et l'adjutant-commandant Gasquet, qui remplissait les fonctions de général de brigade ont été blessés, mais légèrement, ainsi que le colonel du 10^e d'infanterie de ligne et le chef de bataillon d'artillerie Morlaincourt; c'est lui qui commandait les batteries des principaux ouvrages. On ne peut se conduire avec plus de valeur.

» Les pertes des ennemis doivent être très considérables; pendant toute la journée, on a tiré à demi-portée sur leurs masses ou leurs colonnes. L'ennemi a consommé dix mille coups de canon et toute sa mitraille; nous avons eu constamment l'avantage du feu. Je ne puis trop louer le service de l'artillerie, ainsi que le zèle du général de division Tirlet qui la commande et

celui des officiers et canonniers sous ses ordres. Les pertes en personnel que cette arme a faites sont assez considérables. Elle a aussi perdu beaucoup de chevaux.

» J'ai été parfaitement secondé par M. le lieutenant général comte Gazan, chef d'état-major; MM. les généraux de division comte Harispe, Villate, Darmagnac et Darricau ont bien combattu. Ils ont constamment tenu leurs troupes dans l'ordre le plus parfait. Les généraux Travot et Marausin ont bien conduit leurs troupes; le premier commande une division de réserve composée de conscrits, et dont j'ai été également satisfait.

» Je citerai avec plaisir les généraux de brigade baron Saint-Pol, Mermet, Fririon, Berlier, Rey, Dantruc, Baurot et Barbot, ainsi que les adjudants-commandants Lesueur et Gasquet, tous deux remplissant les fonctions de général de brigade; l'adjudant-commandant Jannet, sous-chef d'état-major; le colonel Fontenay, de l'artillerie; le colonel du génie Michaux; le chef de bataillon Plazanet, et d'autres officiers du génie dont le dévouement se fait toujours remarquer.

» Je ferai aussi une mention particulière des officiers qui me sont attachés, dont la plupart ont eu leurs chevaux tués.

» Le chef d'escadrons Choiseul, le chef de bataillon Baudus, les capitaines Bonneval, d'Alba, Marie et Bourjoly, tous mes aides de camps; les capitaines Galabert et Galinier, qui en remplissaient les fonctions, ont mérité par leur conduite d'être cités.

» Aujourd'hui, je reste en position; si l'ennemi m'attaque, je me défendrai. J'ai trop besoin de pourvoir à divers remplacements avant de mettre l'armée en marche; mais je crois que la nuit prochaine je serai forcé de partir de Toulouse et de manœuvrer. Il est probable que je dirigerai mes mouvements de manière à rallier les troupes de M. le maréchal duc d'Albuquerque. »

Le compte rendu de la bataille par lord Wellington est daté du 12 avril et de Toulouse même :

« J'ai le plaisir d'annoncer à Votre Seigneurie que je suis

entré ce matin dans Toulouse. L'ennemi a évacué cette ville pendant la nuit et s'est retiré par la route de Carcassonne.

» La pluie qui n'avait pas cessé de tomber et l'état de la rivière m'empêchèrent de jeter un pont jusqu'au 8 au matin, où le corps espagnol et l'artillerie portugaise, sous les ordres immédiats du lieutenant général don M. Freyre, et le quartier général, traversèrent la Garonne.

» Nous nous avançâmes aussitôt jusque dans les environs de la ville, et le 18^e hussards, sous les ordres immédiats du colonel Vivian, eut l'occasion de faire une attaque très brillante contre un corps supérieur de cavalerie ennemie qu'il poursuivit à travers le village de Croix-Daurade. Il lui fit environ cent prisonniers et nous mit en possession d'un pont important sur la rivière d'Ers, qu'il était nécessaire de traverser pour attaquer la position de l'ennemi. Malheureusement, le colonel Vivian fut blessé dans cette affaire et je crains d'être, pendant quelque temps, privé de ses services.

» La ville de Toulouse est entourée de trois côtés par le canal du Languedoc et par la Garonne. Sur la rive gauche de cette rivière, le faubourg, que l'ennemi avait fortifié par des ouvrages de campagne en avant de l'ancien rempart, formait une excellente tête de pont.

» L'ennemi avait également établi une tête de pont à chaque pont du canal, qui était défendu, en outre, en plusieurs endroits, par le feu de la mousqueterie, et partout par celui de l'artillerie de l'ancien rempart de la ville.

» Au delà du canal, à l'est, et entre le canal et la rivière d'Ers, se trouve une hauteur qui s'étend jusqu'à Montaudran et sur laquelle passent tous les chemins qui vont du côté de l'est au canal et à la ville, qu'elle défend. Indépendamment des ouvrages que l'ennemi avait établis en avant des ponts du canal, il avait fortifié cette hauteur au moyen de cinq redoutes liées entre elles par des lignes de retranchements, et il avait fait, avec une diligence extraordinaire, tous ses préparatifs de défense. Il avait aussi rompu tous les ponts de l'Ers qui étaient à notre portée et par lesquels on aurait pu s'approcher de la droite de sa position. Cependant, les routes de l'Ariège à Tou-

louse étaient si peu praticables pour la cavalerie et l'artillerie, et je dirais même pour l'infanterie, ainsi que je l'ai fait connaître à Votre Seigneurie le 1^{er} du mois courant, qu'il ne me restait d'autre alternative que d'attaquer l'ennemi dans cette position formidable.

» Il fut nécessaire de porter le pont de bateaux plus haut sur la Garonne, afin d'abrèger la communication avec le corps du lieutenant général R. Hill, dès que les troupes espagnoles eurent passé, et cette opération ne fut effectuée qu'à une heure si avancée le 9, que je crus devoir différer l'attaque jusqu'au lendemain matin.

» D'après le plan que j'avais arrêté pour attaquer l'ennemi, le maréchal Beresford, qui se tenait sur la rive droite de l'Ers, avec la 4^e et la 6^e divisions, devait passer cette rivière au pont de Croix-Daurade, s'emparer de Montblanc et s'avancer sur la rive gauche de l'Ers, pour tourner la droite de l'ennemi, tandis que le lieutenant général don Freyre, avec son corps d'Espagnols, soutenu par la cavalerie anglaise, l'attaquerait de front.

» Le lieutenant général S. Cotton devait suivre le mouvement du maréchal avec la brigade de hussards du major général lord E. Somerset, et la brigade du colonel Vivian, commandée par le colonel Arentschid, devait observer les mouvements de la cavalerie ennemie sur les deux rives de l'Ers, au delà de notre gauche.

» La 3^e division et la division légère, sous les ordres du lieutenant général T. Picton et du major général C. baron Alten, ainsi que la cavalerie allemande, devaient observer l'ennemi sur la partie basse du canal et attirer son attention de ce côté, menaçant les têtes de pont pendant que le lieutenant général R. Hill ferait la même démonstration contre le faubourg, sur la rive gauche de la Garonne.

» Le maréchal W. Beresford traversa l'Ers, et forma son corps en trois colonnes de ligne, dans le village de Croix-Daurade, la 4^e division en tête, laquelle emporta immédiatement Montblanc. Il remonta ensuite l'Ers dans le même ordre, sur un terrain très difficile, en suivant une direction parallèle à la

position fortifiée de l'ennemi, et aussitôt qu'il eut atteint le point où il pouvait la tourner, il forma ses lignes et se porta à l'attaque. Pendant ces opérations, le général don M. Freyre s'avança le long de la rive gauche de l'Ers jusque sur le front de Croix-Daurade, où il forma son corps sur deux lignes avec une réserve, sur une hauteur située en avant de la gauche de la position de l'ennemi. L'artillerie portugaise était placée sur cette hauteur et la brigade de cavalerie du major général Ponsonby se trouvait en réserve en arrière.

» Dès que le lieutenant général don M. Freyre fut formé et qu'il vit que le général W. Beresford était en position, il s'avança à l'attaque. Les troupes marchèrent en bon ordre, sous un feu très vif de mousqueterie et d'artillerie, et montrèrent un grand courage, le général et tout son état-major à leur tête. Les deux lignes se logèrent bientôt sous des tertres, immédiatement au-dessous des retranchements de l'ennemi; la réserve et l'artillerie portugaise, ainsi que la cavalerie anglaise, demeurèrent sur la hauteur où les troupes s'étaient formées d'abord.

» Cependant l'ennemi repoussa le mouvement fait sur son flanc gauche par la droite de la ligne du général Freyre, et ayant poursuivi son succès et tourné notre droite des deux côtés de la grande route qui mène de Toulouse à Croix-Daurade, il força bientôt tout le corps à se retirer. J'éprouvai beaucoup de satisfaction à voir que, bien qu'elles eussent considérablement souffert en se retirant, les troupes se rallièrent aussitôt que la division légère, qui était immédiatement à leur droite, arriva, et je ne puis assez louer les efforts faits par le lieutenant général don M. Freyre, et par les officiers de l'état-major général pour réunir et reformer les troupes.

» Le lieutenant général Mendizabal, qui servait comme volontaire, le général Espelleta et divers officiers et chefs de corps furent blessés dans cette affaire; mais le général Mendizabal ne quitta pas le champ de bataille. Le régiment de tirailleurs cantabriens, commandé par le colonel Léon de Sicile, garda sa position, sous les retranchements de l'ennemi, jusqu'au moment où je lui donnai l'ordre de se retirer.

» Pendant ce temps-là, le maréchal W. Beresford, avec la

4^e division, sous les ordres du lieutenant général L. Cole, et la 6^e, sous ceux du lieutenant général H. Clinton, attaqua et emporta les hauteurs situées à droite de l'ennemi, ainsi que la redoute qui couvrait et protégeait ce côté, et il logea ces troupes sur la hauteur occupée par l'ennemi, qui, cependant, resta en possession de quatre redoutes, de ses retranchements et des maisons fortifiées.

» Le mauvais état des routes avait obligé le maréchal Beresford à laisser son artillerie dans le village de Montblanc. Il se passa quelque temps avant qu'elle pût lui être amenée et avant que le corps du lieutenant général don M. Freyre pût se reformer et revenir à l'attaque. Aussitôt qu'il se vit en mesure, le maréchal continua son mouvement le long des hauteurs et enleva, avec la brigade du général Pack, de la 6^e division, les deux principales redoutes et les maisons fortifiées du centre de l'ennemi. Ce dernier fit un effort désespéré pour reprendre ces redoutes; mais il fut repoussé avec une perte considérable, et la 6^e division continua ses mouvements le long de la crête de la hauteur. Les troupes espagnoles, exécutant un mouvement correspondant sur le front, l'ennemi fut chassé des deux redoutes et des retranchements de la gauche, et toute la chaîne des hauteurs tomba en notre pouvoir.

» Mais nous ne remportâmes pas cet avantage sans éprouver des pertes sérieuses, surtout dans la brave 6^e division. Le lieutenant-colonel Cogtan, du 61^e, officier de grand mérite et de grande espérance, fut malheureusement tué à l'attaque des hauteurs.

» Le major général Pack fut blessé, mais il put rester sur le champ de bataille, et le colonel Douglas, du 8^e régiment portugais, perdit une jambe. Je crains d'être privé longtemps de ses services.

» Le 36^e, le 42^e, le 79^e et le 61^e régiments ont perdu beaucoup de monde et se sont bien distingués pendant toute l'affaire.

» Je ne saurais assez louer l'habileté et la conduite du maréchal W. Beresford dans toutes les opérations de cette journée, ainsi que celles des généraux L. Cole et H. Clinton, des majors généraux Pack et Lambert et des troupes sous leurs ordres.

Le maréchal W. Beresford mentionne particulièrement la belle conduite du brigadier général d'Urban, quartier-maître général, et du général Brito Mozinho, adjudant général de l'armée portugaise.

» La 4^e division, quoique exposée dans sa marche le long du front de l'ennemi à un feu très vif et très incommode, ne fut pas autant engagée que la 6^e et souffrit beaucoup moins, mais elle s'est conduite avec sa bravoure accoutumée.

» J'ai eu aussi tout lieu d'être satisfait de la conduite du lieutenant général don M. Freyre, du lieutenant général don G. Mendizabal, du maréchal de camp don Bascanas, du brigadier don J. de Ezpilleta, du maréchal de camp don A. Garces de Marcilla, et du chef d'état-major don E. S. Salvador, ainsi que des officiers de l'état-major de la 4^e armée. Les officiers et les soldats se sont bien conduits dans toutes les attaques qu'ils ont exécutées après s'être reformés.

» Le terrain ne permettant pas à la cavalerie d'entrer en ligne, elle n'a pas eu l'occasion de charger.

» Tandis que les opérations que je viens de rapporter avaient lieu à la gauche de l'armée, le lieutenant général Hill chassait l'ennemi de ses ouvrages extérieurs dans le faubourg sur la rive gauche de la Garonne et le renfermait dans l'ancien rempart. Le lieutenant général T. Picton, avec la 3^e division, forçait aussi l'ennemi à rentrer dans la tête de pont, au pont du canal le plus voisin de la Garonne; mais les troupes ayant fait un effort pour emporter cette tête de pont furent repoussées et essuyèrent des pertes. Le major général Brisbane fut blessé, mais pas assez grièvement, j'espère, pour que je sois longtemps privé de ses services, et le lieutenant-colonel Forbes, du 45^e, officier de grand mérite, fut tué.

» L'armée se trouvant ainsi établie sur trois côtés de Toulouse, je détachai immédiatement notre cavalerie légère pour couper les communications par la seule route praticable aux chariots qui restât à l'ennemi, en attendant que je pusse faire des dispositions pour établir les troupes entre le canal et la Garonne.

» Mais l'ennemi s'est retiré la nuit dernière, en laissant entre

nos mains le général Harispe, le général Baurot, le général Saint-Hilaire et 1.600 prisonniers. Une pièce de canon a été prise sur le champ de bataille, et nous en avons trouvé d'autres dans la ville, ainsi qu'une grande quantité d'approvisionnements de toute espèce (1). »

LA BATAILLE DE TOULOUSE (10 AVRIL 1814)

La bataille de Toulouse a été fort discutée de son temps, les uns en reportant toute la gloire à Wellington, les autres disposés, au contraire, à considérer Soult comme un vainqueur qui quitte le champ de bataille de son plein gré et sans y être forcé.

Il est absolument vrai que la bataille a eu lieu le 10, que la journée du 11 a été employée par le maréchal à préparer son départ, pour ne pas dire sa retraite, et que Wellington n'est

(1) Il était trop intéressant, au sujet de cette bataille de Toulouse qui termine en quelque sorte la série de la grande épopée, laquelle ne reprendra que l'année suivante à Waterloo, de mettre côte à côte les relations qu'en font les deux adversaires pour que nous n'ayons pas saisi l'occasion, relativement rare, de les citer *in extenso*.

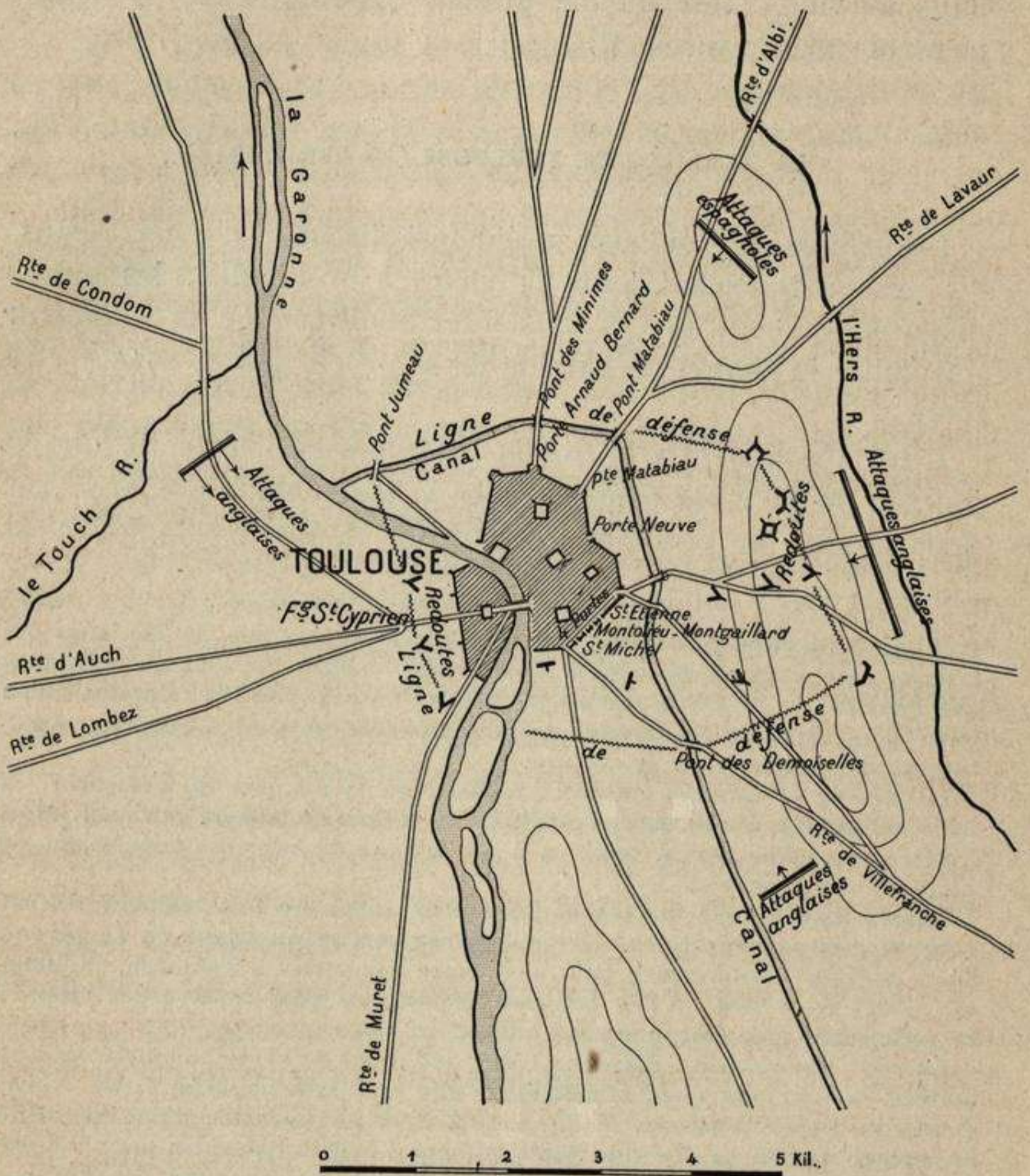
Le lecteur se rendra compte, lui-même, de la manière de présenter les faits suivant les dispositions d'esprit où se trouve un général en chef. Mais il verra, en même temps, combien il est difficile de tirer des conclusions de rapports si peu précisés.

Dans l'espèce, voici deux généraux, dont aucun ne fait ressortir s'il est vainqueur ou même s'il considère la journée comme un succès ou un revers. Soult prévient son ministre qu'il ne compte pas rester à Toulouse, Wellington prévient le sien qu'il « fait des dispositions pour mettre des troupes entre le canal et la Garonne », ce qui est un peu vague.

Le récit des épisodes, des deux côtés, est d'une brièveté complète, qui ne pouvait donner aux deux ministres qu'une idée très imparfaite des événements qui s'étaient passés. Nulle part, il n'est fait mention d'une heure de la journée, quelle qu'elle soit. Soult indique 6 heures du matin pour la mise en mouvement des assaillants sur sa position et dit, quelques paragraphes plus loin, que « la nuit fit cesser le combat ». Wellington ne donne pas la moindre indication, ce qui est cependant nécessaire, lorsqu'on veut raconter une bataille de cette étendue, pour donner l'idée de la juxtaposition des moyens. Il semble que, de part et d'autre, c'était un combat commençant à droite et finissant à gauche (ou inversement), sans liaison.

Des deux côtés, surtout du côté anglais, il est fait une grosse énumération de noms de généraux et d'officiers supérieurs qui eût pu, ce nous semble, se résumer en un simple paragraphe final.

entré à Toulouse que le 12 et n'y a trouvé que des blessés, des malades, des trainards, quelques pièces de canon, peut-être



BATAILLE DE TOULOUSE (10 avril 1814)

trop pesantes pour être emportées. Mais enfin la victoire consiste à prendre la place de son adversaire et, à ce compte, il n'est pas douteux que Wellington ne fût le victorieux.

La discussion, s'il pouvait s'en établir une, aurait dû et de-

vrait plutôt porter sur le plus ou moins de nécessité que pouvait avoir le général français à se battre à Toulouse, sachant pertinemment qu'il avait sur son adversaire une infériorité d'effectif énorme.

« Je m'élève, a écrit un historien de la campagne, contre cet abus condamnable de la force des armes qui a fait verser le sang dans une bataille inutile. A quoi bon une lutte livrée, non pas pour l'intérêt national, mais pour l'intérêt seul de Bonaparte, qui, Soult ne le pouvait ignorer, était alors à Fontainebleau occupé à rédiger son abdication? »

Il y a là, il semble, une erreur manifeste, puisque l'abdication de Napoléon est du 11 avril et que, dans un temps où le télégraphe était inconnu et où le service se faisait par courrier, il fallait bien trois jours pour apporter à Toulouse des nouvelles de Paris.

Le maréchal a toujours évité de parler de la bataille du 10 avril; il n'a jamais contesté à Wellington sa victoire, pas plus qu'il n'a avoué sa défaite. Il est possible, probable même, qu'il ne s'est pas considéré comme battu et qu'il a considéré sa retraite sur Castelnaudary comme faisant suite à la série des manœuvres qu'il exécutait depuis plusieurs mois en face des Anglais et des Espagnols.

Sur ce sujet, il n'y a pas de discussion possible, c'est aux lecteurs eux-mêmes à juger, et, au surplus, ce jugement portant sur une action de guerre qui n'a été d'aucun poids dans la série des événements n'a que l'intérêt d'une étude tactique.

Mais il y a intérêt à savoir, puisque précisément la bataille de Toulouse n'a été d'aucune utilité ni aux vainqueurs ni aux vaincus, si elle avait raison d'être et si elle a été un abus de la force, comme on en a accusé le maréchal qui, suivant certains écrivains de l'histoire, aurait dû purement et simplement céder la place et se retirer.

C'est l'étude, pour bien s'expliquer, du maximum d'indépendance d'idées que peut s'arroger un chef militaire dans la situation où se trouvait Soult, en sauvegardant sa responsabilité.

Nous n'avons pas ici, sous les yeux, les termes mêmes dont

s'est servi le maréchal Bazaine, en 1871, devant le conseil de guerre de Versailles, qui lui valurent de la part du président la réponse : « Mais, Monsieur le Maréchal, il y avait la France » ; mais son livre écrit en 1883, à Madrid, les fait très bien deviner et ressortir : « Nommé, par l'empereur Napoléon III, commandant en chef, je lui devais l'armée qu'il m'avait confiée, et je la lui ai conservée; je savais qu'il y avait un autre gouvernement du moment, mais ce gouvernement ne s'était jamais mis en relations avec moi. Avant de capituler, je n'avais qu'à consulter l'impératrice, qui était pour moi la représentante du pouvoir, puisque l'empereur était prisonnier en Allemagne. Aucune loi, aucun règlement ne sauraient définir le devoir d'un maréchal de France livré comme je l'étais à lui-même. Dans les actes militaires, comme dans les actes politiques, il ne relève que de sa conscience et ne peut être dirigé et inspiré que par le bien de son pays. »

Ceci répondait à la quatrième question, sur laquelle les membres du conseil avaient, à l'unanimité, prononcé la culpabilité : « Le maréchal est-il coupable d'avoir capitulé sans avoir fait tout ce que lui prescrivaient le devoir et l'honneur? »

Là, on accusait le généralissime d'inertie ; en 1814, après Toulouse, on accusait volontiers, au contraire, le généralissime d'avoir manqué d'inertie.

Qu'eût-il répondu, si cette accusation avait été officiellement prononcée ? Nous l'ignorons, et Soult ne s'en est jamais expliqué; mais sa correspondance et ses ordres sont restés aux archives et on peut, dans une certaine mesure, établir avec eux le fond de ses idées.

Tout d'abord, il convient de résumer ce qui s'était passé au nord de la France, puisque c'est sur cette base qu'est étayée l'accusation :

C'est le 31 mars que les alliés étaient entrés à Paris. Ils lancèrent, ce jour, une proclamation annonçant qu'ils ne traiteront plus avec Napoléon et qu'ils invitent le Sénat à se réunir pour nommer un gouvernement provisoire. Le lendemain, ce gouvernement (Talleyrand, Beurnonville, Jaucourt, Dalberg et Montesquiou) est nommé et les 62 sénateurs, qui s'étaient décidés

à le faire, font publier l'acte « de déchéance de Napoléon, le droit d'hérédité dans la famille des Napoléon aboli. L'armée et le peuple français sont déliés, avec lui, du serment de fidélité ».

Le 4 avril, Napoléon, en ce moment à Fontainebleau, avec une cinquantaine de mille hommes aux ordres de Marmont et de Mortier, espère faire trancher par l'empereur Alexandre la question en abdiquant en faveur de son fils. Il essuie un refus. Le 11, il abdique et déclare « qu'il renonce pour lui et ses héritiers au trône de France ».

Dans l'intervalle, le 6, le gouvernement provisoire avait pris la direction des affaires et fait adopter par le Sénat une constitution appelant au trône Louis XVIII. Il avait adressé, ce jour même, une proclamation à l'armée.

La correspondance du maréchal Soult pendant cette période est très courte, mais fort intéressante, parce qu'elle éclaire tout d'abord très bien ses intentions et qu'elle montre à quel degré d'indépendance doit être laissé un chef d'armée qui opère au loin. Elle a, de plus, l'intérêt de faire ressortir combien peu étaient unis dans de bonnes intentions, les uns les autres, tous ces gens si distingués, tels ici que Soult et Suchet, qui étaient jeunes encore, car Soult avait 45 ans et Suchet 42, et s'étaient déjà acquis une gloire telle qu'ils ne comprenaient plus qu'un d'eux pût commander à l'autre et ne reconnaissaient d'autre maître que l'empereur.

Soult avait, depuis longtemps, étudié la retraite sur Toulouse.

Une de ses lettres, du 10 mars, au ministre de la guerre en fait foi. Il y est dit : « J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Duc, de nous faire approvisionner en munitions sur Toulouse. »

C'est donc qu'il comptait y venir probablement.

A cette même époque, il avait écrit au préfet de la Haute-Garonne et au général Travot, qui commandait le département, pour les inviter à s'entendre « pour mettre en état de défense le faubourg Saint-Cyprien », où viennent aboutir les routes d'Espagne. On fit sur-le-champ établir des plans par le chef du cadastre de la ville, aidé d'un jeune officier du génie, et on

commença, mais assez mollement, disent les récits du temps, les travaux.

C'est le 24 mars que l'armée française atteignit Toulouse, suivie de fort loin, à deux journées environ, par les Anglo-Espagnols, qui n'y arrivèrent que le 27. On en a la certitude par une lettre de ce jour (le 27), dans laquelle le maréchal rend compte « que l'ennemi a ses camps établis sur la route d'Auch, le long du ruisseau d'Aussonnelle et que tous les renseignements le portent à croire qu'il y aura, le lendemain, une affaire sérieuse sur la rive gauche ».

C'est précisément parce que cette affaire n'eut pas lieu que Soult eut l'idée que Wellington renonçait à l'attaquer en face, sur la rive gauche, et qu'il allait risquer quelque passage ailleurs, au-dessus ou au-dessous de Toulouse, pour le tourner. Il avait déjà, en toute éventualité, fait faire quelques travaux sur la rive droite; par un ordre officiel du 2 avril, il accentua son idée.

« Considérant, dit-il, l'importance de Toulouse, j'ordonne qu'on la mette sur-le-champ en état de défense sur la rive droite », puis suivait le détail des portes à fermer, des blockaus à élever, des rangées de palanques à dresser. « Tous les habitants seront tenus de travailler sur réquisition. Réquisition sera faite de charbon, de bois, de fer, d'outils et de ce qui est nécessaire pour la défense. »

Un nouvel ordre du lendemain 3 avril, prolongeant celui de la veille, fait connaître « quels seront les emplacements des troupes, les secteurs que les divisions auront à défendre et les points où l'on devra placer les quelques pièces de gros calibre que l'on possède à l'arsenal ».

Ce deuxième ordre est à retenir parce qu'il prévoit qu'on sera peut-être attaqué le lendemain 4. Si on ne l'est pas, les dispositions qu'il contient seront exécutées le surlendemain et jours suivants.

Il ne s'agit là, bien entendu, que d'une attaque par la rive droite, puisque le maréchal sait, à ce moment, que Wellington a essayé de passer la Garonne et l'Ariège en amont et qu'il y a renoncé. Il prévoit donc que, peut-être, il essaiera le passage

ailleurs et en effet une lettre du 4 au ministre de la guerre dit : « La nuit dernière, l'ennemi a passé la Garonne du côté de Grenade; son armée est en mouvement. »

Le 11, on trouve dans la correspondance une autre lettre, très explicite celle-ci, au ministre de la guerre :

« J'ai eu l'honneur de dire à Votre Excellence que je ne quitterai pas Toulouse sans livrer bataille. Hier, elle a eu lieu.

» Aujourd'hui, je reste en position de défense. Mais je crois que la nuit prochaine je quitterai Toulouse et dirigerai mes mouvements de manière à rallier M. le maréchal Suchet. »

Rien, dans ces pièces officielles, ne fait ressortir en quoi que ce soit que le maréchal fût au courant des événements de Paris. Il savait certainement que les alliés étaient entrés, le 31 mars, à Paris, mais il ignorait certainement aussi le détail des événements qui s'étaient produits, puisqu'il écrit, le 7 avril, à Suchet : « J'ai reçu la douloureuse nouvelle de l'entrée des ennemis à Paris. Ce funeste événement me confirme dans ma détermination de défendre Toulouse quoi qu'il puisse arriver. »

D'autant qu'à cette époque il avait reçu une proclamation de l'impératrice, datée du 3, laquelle disait : « Il est recommandé de ne reconnaître aucun des actes qui vous seraient notifiés de Paris. »

Cette proclamation avait été envoyée par l'impératrice régente, laquelle avait été, presque de force, renvoyée de Paris sur la Loire, le 29 mars, sous prétexte d'ordres absolus de l'empereur, recommandant « de ne laisser à aucun prix sa femme et son fils exposés à être pris par l'ennemi ».

Les diverses lettres arrivées de Paris à Toulouse dataient : la première du 6, la deuxième du 7. Dans ces lettres à Soult, le gouvernement provisoire l'informait des événements; mais on voit que c'est, au plus tôt, le 9 ou le 10, qu'il eût pu les recevoir; encore remarquera-t-on que les courriers, pour arriver en trois jours, devaient entrer à Toulouse par la route de Montauban, et, dès le 9, cette route était barrée par l'ennemi.

Deux autres lettres, l'une du 8, l'autre du 9, figurent au

dossier, envoyées, la première, par le ministre de la guerre, duc de Feltre, l'autre, par le major général Berthier. L'une avait trait à l'obligation d'attendre un nouveau mode de correspondance secrète, le ministre « ayant laissé le chiffre de correspondance dans son bureau, en quittant Paris »; l'autre demandait « de recevoir les situations de l'armée du Midi, et notait qu'on venait de signer à Fontainebleau un armistice dont on envoyait la copie ».

L'empereur n'ayant abdiqué que le 11, le maréchal ne pouvait donc le savoir, le 10, par aucune correspondance. Il savait purement et simplement que les alliés étaient à Paris, l'empereur, avec son armée, à Fontainebleau, et l'impératrice, avec le roi de Rome, sur la Loire, à Blois.

Ce n'est certainement que le 13 que le colonel Saint-Simon, arrivant de Paris aussi vite qu'il l'avait pu, vint par ordre faire connaître l'abdication de Napoléon.

Il n'avait pas d'instructions écrites. Soult était donc en droit, et il le fit, de dire qu'il acceptait seulement de suspendre les hostilités en attendant des informations de son ministre.

Ces informations ne lui arrivèrent que le 17, au moment où Wellington, craignant que la jonction de l'armée de Soult et de celle de Suchet ne lui vînt causer de grands embarras, avait pris la décision de l'attaquer dans la position qu'il avait prise à Castelnaudary pour y attendre les événements. C'est le major général Berthier qui envoyait, ce jour-là (17 avril), l'avis officiel de l'abdication de l'empereur, de la convention de l'île d'Elbe et de la rentrée des Bourbons.

Cet avis était daté du 12; mais, comme on ignorait à Fontainebleau les événements du Midi, qui, du reste, n'importaient guère, les courriers avaient mis plus de quatre jours à l'apporter et étaient très certainement passés par Narbonne et Carcassonne où était l'armée de Suchet, puisque ce maréchal (bien qu'il dépendît régulièrement de Soult) avait déjà, de son propre mouvement, arboré le drapeau blanc.

Les correspondances relevées dans les journaux d'opérations de l'armée anglaise donnent, le 13, comme date à laquelle Wellington fut informé des événements de Paris, et il est hors de

doute qu'il ne fût tenu très au courant. On ne saurait supposer que, lorsqu'il a livré, car il a été l'assaillant, la bataille de Toulouse, il savait la situation à Paris et à Fontainebleau, car, ainsi que l'a fait ressortir son chef d'état-major, le général Napier, dans son récit des événements, ce serait tourner contre lui l'accusation, portée contre Soult, d'avoir fait un massacre inutile de plusieurs milliers d'hommes.

Et, d'autre côté, si Soult avait su, le 11, les événements de Paris, il n'aurait pas eu l'idée de se retirer sur Castelnaudary; il aurait purement et simplement déclaré qu'il arrêterait les hostilités, se ralliait à l'ordre de choses établi, et serait resté à Toulouse, pouvant presque alors s'attribuer la victoire, chose à laquelle il n'a jamais élevé de prétentions.

Mais, et c'est pour finir que nous émettons cette pensée, en supposant même qu'il connût les événements, aurait-il vraiment si mal agi et mérité la sorte de flétrissure que voulurent lui infliger certains membres du parlement anglais, qui le traitèrent en pleine séance de « criminel » ?

Est-ce que, au mois de juin précédent, Joseph et les généraux de nos armées d'Espagne et de Portugal n'avaient pas livré la bataille de Vitoria? Ils ne le firent pas, certes, pour reconquérir les provinces perdues. La bataille même gagnée, il est douteux qu'ils songeassent les uns et les autres à revenir à Madrid, à Séville, à Cadix et à Lisbonne. Ils le firent pour « l'honneur des armes », et ils firent bien. C'est un mot discutable pour les philosophes amis de la paix que « l'honneur des armes », mais c'est un mot vrai.

Personne ne le leur a reproché. Ce qu'on leur a reproché a été de livrer sottement cette dernière lutte dans un entonnoir, avec des embarras d'impedimenta énormes, sans attendre que tout le monde eût rallié. Il fallait faire comme le sanglier serré de trop près, s'acculer à un bon endroit et donner un vigoureux coup de boutoir.

Soult n'eût-il eu, en livrant bataille à Toulouse, que l'idée de « l'honneur des armes », que ce serait déjà très pardonnable et très militaire, et très juste aussi.

Savait-il que Talleyrand, Fouché, Beurnonville et Montes-

quiou avaient formé entre eux un gouvernement provisoire, les alliés occupant Paris ? Il était en droit de ne pas reconnaître des ordres envoyés par eux.

Savait-il que Napoléon avait abdiqué en faveur de son fils ? Eût-il su même qu'il avait signé sa propre abdication et celle des siens, n'avait-il pas le droit patriotique, dans une certaine mesure, de se décider à continuer la lutte seul, refusant de déférer à une situation imposée par l'étranger et quelques intrigants et où la volonté du peuple français n'avait pas été consultée ?

N'en déplaise aux discoureurs, c'était son droit et il eût bien agi !

Lorsqu'il écrit, le 22, à Talleyrand, comme au membre principal du gouvernement, il lui dit :

« J'ai été attaqué, le 10, à Toulouse par Wellington. Il aurait pu se dispenser de livrer cette bataille, où il a perdu 8 ou 10.000 hommes, s'il savait à ce moment la situation exacte à Paris. Le 12, le général anglais m'a fait connaître les événements; le 13 je les ai sus de nouveau de la bouche même du colonel Saint-Simon, qui arrivait directement de Paris. J'ai proposé une suspension d'armes sous forme d'armistice. On me l'a refusée et je n'ai pas insisté. Ce n'est que le 18 que je l'ai renouvelée et le 19 que je l'ai signée. En donnant, à ce moment seulement, mon adhésion au rétablissement de Louis XVIII, j'ai voulu laisser liberté entière à ma décision et à celle de mon armée. La France et la postérité ne pourront dire que notre consentement nous a été arraché de force et je devais à mon pays de me conformer à la volonté de la nation. »

On ne pouvait, il semble, indiquer avec plus d'honorabilité qu'on avait tenu à soutenir jusqu'au dernier moment la cause de l'illustre empereur qui avait nommé Soult « son lieutenant à l'armée du Midi », mieux vaudrait dire aux armées du Midi, puisqu'il y avait là, dans les Pyrénées orientales, le maréchal Suchet, comme lui une autre grande figure de ces temps-là.

Rien n'éclaire comme les correspondances, lorsqu'on les retrouve, les événements et les caractères. Les faits militaires techniques sont le plus souvent arrangés après coup et les

rapports sur ces faits sont entachés de faussetés. C'est à peu près impossible autrement. Il y a, par exemple, sur le sujet qui nous occupe autant de batailles de Toulouse que d'écrivains sur la bataille. Le chef d'état-major de Wellington la raconte à sa manière; M. de Beauchamps, qui était probablement émigré et qui avait horreur de Napoléon et de ses généraux, en fait un autre récit qui n'est pas celui du chef d'état-major, lequel ne pouvait pas dire cependant, sans amoindrir la gloire de son chef, que son adversaire était un homme sans valeur. Les généraux français qui ont écrit sur les guerres d'Espagne auxquelles ils assistaient et avaient assisté ne détaillent pas la bataille, puisqu'ils ne pouvaient aller contre le rapport de Soult qui, au moment où ils écrivaient, était un des hauts personnages de l'Etat, sous la Restauration, puis sous Louis-Philippe. D'autres, tels que MM. Duplan, Billot, ont raconté la bataille. Ils étaient peut-être gardes nationaux et occupaient des places sur les remparts ou aux portes, mais ce sont des Toulousains, et ils ont vu, eux aussi, la bataille à leur manière.

Le rapport de Soult au ministre de la guerre, qui est aux archives du ministère, est peu détaillé. Il n'a que quatre pages. Il donne un aperçu des diverses attaques anglaises, blâme le manque d'ardeur des troupes de la 4^e division d'infanterie (général Taupin), qui eût dû détruire une colonne ennemie exécutant devant elle un mouvement de flanc des plus dangereux; fait l'éloge des officiers qui l'ont secondé, dit que la nuit a arrêté le combat, qu'il compte rester en position le 11, pourvoit au remplacement des munitions, car on a tiré dix mille coups de canon, mais ajoute qu'il croit qu'il partira la nuit du 11 au 12, et manœuvrera pour rallier, s'il le peut, les troupes de Suchet.

Le rapport de Wellington est seulement du 12, le jour de son entrée à Toulouse. Il est aussi peu détaillé, mais plus louangeur, et laisse supposer qu'il considère la bataille comme gagnée.

Comme il n'est, du reste, que du 12, écrit après le départ de l'armée française, il peut se terminer par : « L'ennemi nous

cède la place, nous laissant 1.600 prisonniers, des canons et des approvisionnements. »

La bataille (1).

Toulouse n'avait pas, en 1814, la physionomie que nous lui voyons aujourd'hui. Une ville nouvelle, dont les voies étaient à peine amorcées, s'est élevée sur tout l'ancien pourtour, refoulant les faubourgs; les hauteurs se sont garnies de maisons et, quoique la situation topographique proprement dite soit res-

(1) Ce n'est là qu'une sorte de croquis de la bataille de Toulouse. Nous l'avons établi en nous servant de plusieurs brochures parues à la suite de 1814, et, pour éviter un chapitre séparé, nous avons mêlé aux faits des observations sur ces faits eux-mêmes, le rapport du maréchal ayant dû suffisamment fixer le lecteur.

Pour les détails techniques de l'échiquier de la bataille, nous renverrons à une brochure récente de M. le commandant Bial. Cette brochure nous apprend que, de tout temps, Toulouse a été munie de fortifications, depuis César tout au moins.

Les Romains l'entourèrent d'une enceinte flanquée de tours. Elle fut assiégée successivement par les Sarrazins, Henri II d'Angleterre et Simon de Montfort. Après ces sièges, en 1346, l'enceinte fut élargie, puis, à la fin du xv^e siècle, on la disposa pour recevoir de l'artillerie. Elle avait alors 52 tours et 7 portes couvertes par des ouvrages.

Ces fortifications, en 1814, se trouvaient fort négligées; partie des fossés étaient comblés, les ouvrages des portes presque tous rasés, et le faubourg Saint-Cyprien n'avait qu'un mur d'octroi.

Si l'on relit les instructions successives de Soult, il est facile de voir quelle est la progression des pensées du maréchal.

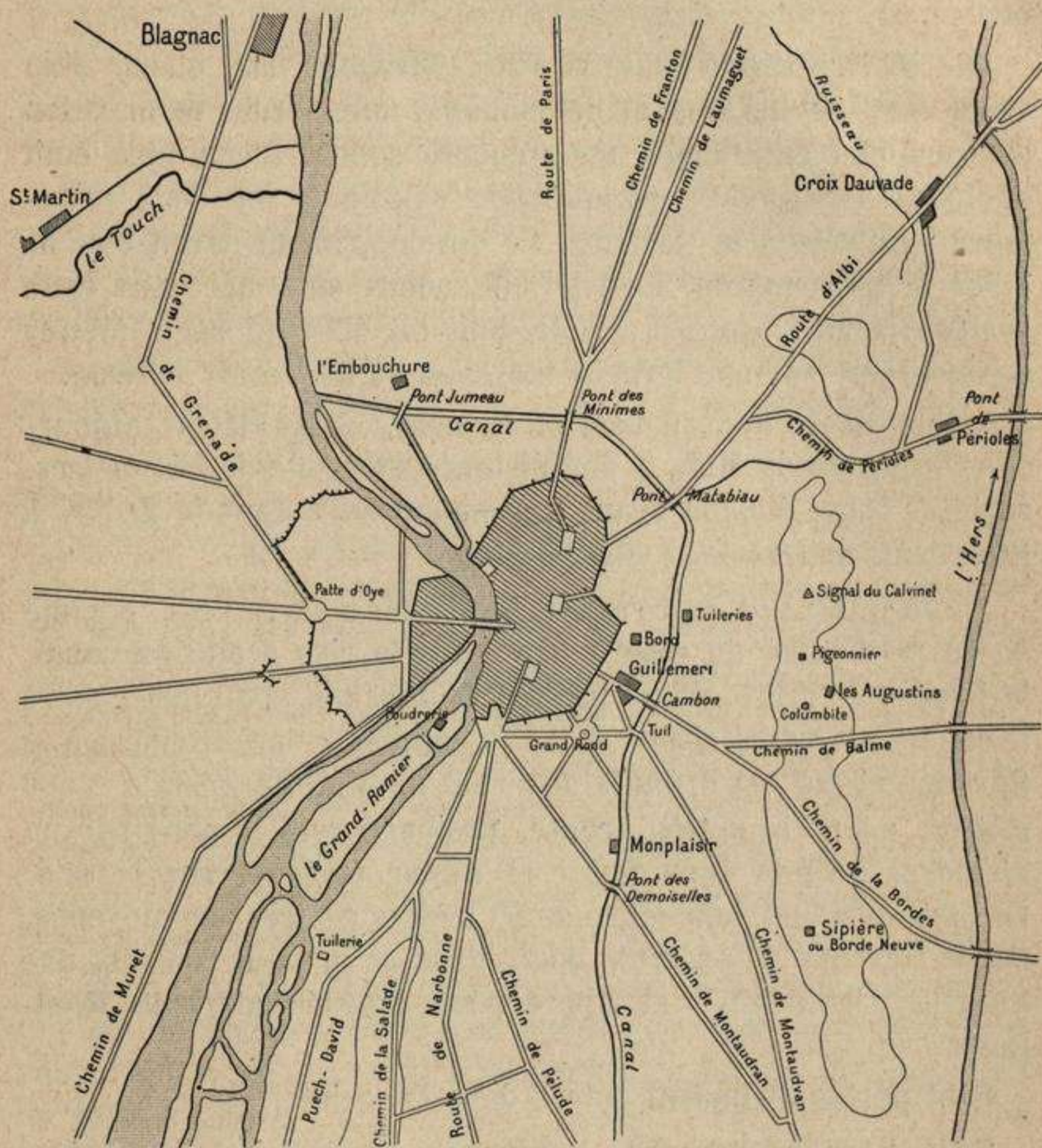
Dès mars, il ordonne de faire de Saint-Cyprien une tête de pont et on se met à l'ouvrage sous la direction du géomètre du cadastre.

Puis il envoie des officiers du génie pour être plus sûr que ce sera bien fait. A son arrivée, l'enceinte était prête, mais mal conçue, trop étendue (3.450 mètres), de faible profil, avec de dangereuses lacunes aux ailes, sur sa première ligne.

Le 2 avril seulement on se met à l'ouvrage sur la vieille enceinte, on y hisse quelques pièces; on ferme les portes, sauf celles de Saint-Michel, Montgaillard, Montoulieu, Saint-Etienne, Neuve, Matabiau, Arnaud-Bernard et Saint-Pierre; on les masque par un rideau.

Puis, à mesure que Wellington manifeste ses intentions de passer sur la rive droite de la Garonne, on fortifie les ponts du canal jusqu'à celui des Demoiselles; à partir du 4 avril, et quand il est passé, on s'occupe de garnir de redoutes les hauteurs extérieures de Saint-Sylve, Calvinet, Bonhoure, ouvrages mal conçus, laissant de grands secteurs sans feux, quelques-unes de trop faible profil, avec une extrémité, celle du Sud, incomplète.

tée la même, il faut même, lorsqu'on est sur le terrain et qu'on y veut suivre les péripéties de l'action du 10 avril 1814, compléter quelque peu par l'imagination à certains points que le changement complet des lieux et des habitations laisse vagues et indécis.



TOULOUSE (1814) D'APRÈS UN CROQUIS DU TEMPS

Donc, à cette époque, sur la rive gauche de la Garonne, le faubourg Saint-Cyprien, moins étendu qu'il ne l'est aujourd'hui,

formait, en avant du fleuve, vers l'ouest, une vaste tête de pont couvrant le grand pont de pierre qui existe encore.

Toute la périphérie du faubourg était garnie d'un vieux mur de briques, encore solide, mettant l'agglomération à l'abri d'une attaque brusquée. Il n'y avait qu'une ouverture donnant sur la grande rue faisant le prolongement aligné du pont.

Sur la rive droite était la ville, entourée, elle aussi, d'un vieux mur de briques et de cailloux, une vieille fortification antique, peu entretenue, mais encore solide. L'ensemble était de forme irrégulière, quelque peu elliptique, les deux extrémités appuyées à la Garonne. Le développement devait être de 3.500 mètres environ. La ville elle-même, enfermée dans cette enceinte semi-féodale, avait dix-huit ou dix-neuf cents mètres de longueur, sur une largeur moyenne de huit cents environ.

Autour de ce mur, à l'est et au nord, était, comme aujourd'hui, le canal du Midi, à une distance moyenne de 500 mètres, sorte de fossé éloigné ayant son embouchure dans le fleuve, à seize cents mètres de la ville au nord.

Au nord, au sud et à l'ouest, la plaine; mais à l'est, comme on en peut juger du reste encore, sur la rive droite du canal, le terrain se relève d'une façon très sensible pour faire, entre le canal et la petite rivière de l'Ers, qui coule parallèlement à la Garonne et qui est distante du canal du Midi de 2.500 à 3.000 mètres, un plateau très accusé, prolongé vers le nord par un mamelon un peu isolé de lui et s'épanouissant vers le sud. Ce plateau a une dominance de 60 mètres environ, en moyenne, sur la Garonne; il présente donc, dans ce pays de plaines, une hauteur significative et appréciable appelée alors le Mont-Rave.

Sept portes donnaient entrée dans l'enceinte.

Celle d'Arnaud-Bernard, la plus au nord; puis, successivement la porte Malabiau, la porte Neuve, les portes Saint-Etienne, Montoulieu, Montgaillard, Saint-Michel.

Chacune d'elles correspondait, sauf les deux avant-dernières du sud, à un pont sur le canal du Midi.

De la porte Arnaud-Bernard partait la grand'route de Paris, traversant le canal au pont des Minimes.

De celle de Matabiau partait la route d'Albi, traversant le canal au pont Matabiau.

Il y avait, sur le canal, à l'est, deux ponts donnant passage : le premier au chemin des Bordes, l'autre à la route de Montaudran; le premier à travers la hauteur du Mont-Rave; le second le long de la hauteur sur la pente ouest; enfin, de la porte Saint-Michel, la plus au sud, partait une autre route allant à Montaudran et traversant le canal au pont des Demoiselles.

Tout à fait au nord, à 500 mètres de l'embouchure du canal était un pont particulier dit Pont-Jumeau, établi exactement à l'embranchement du canal proprement dit avec un autre canal d'alimentation appelé canal de Brienne, prenant son commencement dans la Garonne, à l'entrée même de Toulouse, sur le chemin de halage et servant à assurer l'alimentation en eau.

Donc, six portes, sur un parcours de six kilomètres environ.

On sait toutes les difficultés qu'il y a à vouloir décrire en quelques lignes la disposition et la topographie d'un espace un peu étendu. C'est ici le cas; toutefois, on se rend bien compte qu'il s'agit ici d'une assez grande ville, à cheval sur un large fleuve, ayant deux parties de dimensions très différentes, l'une, sur la rive gauche, petite et bien entassée; l'autre, sur la rive droite, grande et fort irrégulière. Celle de la rive gauche est en plaine, assez solidement établie pour braver une attaque et tout au moins pour ne pas pouvoir être enlevée sans un sacrifice d'hommes très sérieux; celle de la rive droite est semi en plaine au nord et au sud, semi garantie à l'est par une élévation qui peut étayer une défense, d'autant que toute cette partie est couverte par un grand et infranchissable fossé, c'est le canal du Midi.

C'est par la rive gauche qu'arrivent les deux armées, l'une à la suite de l'autre, l'armée poursuivante s'étant laissé distancer de trois jours et perdant, par conséquent, de ce fait le choix de ses opérations.

Une fois à Toulouse, l'armée poursuivie s'arrête et elle va

y livrer bataille, mais pas la bataille classique du poursuivant sur le poursuivi qui a fait volte-face; une bataille pesée, voulue, facile à éviter par le poursuivi, qui, arrivé le 24 mars devant le mur du faubourg Saint-Cyprien, va se préparer jusqu'au 10 avril à un assaut général du poursuivant.

Ce n'est pas une critique, certes, mais il nous est permis de raisonner aujourd'hui à tête reposée sur les faits passés, de les analyser dans leurs conséquences et de les discuter.

Or, on ne peut se le dissimuler, si on réfléchit bien, la bataille de Toulouse, en tant que bataille de retraite, prête fort à des observations.

Que le maréchal Soult ait voulu reculer pied à pied vers Toulouse, qui était la capitale du Midi, de préférence à toute autre ville de la Garonne, cela s'explique assez aisément; mais ce qui s'explique moins, c'est qu'il y ait soutenu une lutte qui, étant donné la configuration des lieux, n'était ni tactique ni de bon exemple.

En principe, et cela est indiscutable, on ne saurait livrer une bataille avec 35 ou 40.000 hommes en s'adossant en cercle autour des murs d'une ville traversée par un fleuve, lorsqu'on est sûr d'y être attaqué par des forces supérieures, dans le cas présent presque doubles. Une bataille semblable est sans intérêt et le résultat peut en être prévu d'avance.

Le désastre de Sedan, en 1870, est là pour nous le prouver, si nous ne l'avions su déjà.

Si Toulouse était indispensable pour point d'appui d'une manœuvre, si elle eût été une place réelle avec des arsenaux, des dépôts, on comprendrait l'acharnement que mit le maréchal à la défendre, mais il n'y avait plus rien à Toulouse le 10 avril 1814; les conscrits des dépôts étaient enrégimentés, les magasins étaient vidés, l'arsenal de l'artillerie ne contenait plus rien qui fût utilisable en canons et en munitions.

Certes, le maréchal était un manœuvrier de premier ordre, il venait de le prouver depuis huit ou neuf mois, et on le savait du reste; il avait en organisation les plus grandes capacités, mais sa dernière lutte était sans but appréciable.

C'était pour l'honneur des armes !

Ce sentiment-là, nous en convenons, certes, n'a rien que de très beau, mais il n'est pas suffisant pour s'acculer comme l'ont fait les deux célèbres maréchaux de 1814 et de 1870 autour d'une ville, dans la plus dangereuse des positions.

On comprendrait bien mieux cette bataille de Toulouse, livrée, fin mars, en avant du faubourg Saint-Cyprien, l'armée acculée au faubourg et à la Garonne, avec le pont derrière elle en cas d'insuccès; mais avec Saint-Cyprien fortifié comme réduit, on avait bien peu à craindre pour sa ligne de retraite et on en était quitte, en tous cas, pour laisser le 1^{er} avril la ville à l'ennemi, comme on la lui a laissée le 10.

Napoléon venait de terminer dans l'Est, à cette même époque, cette campagne fameuse de 1814, qui lui a valu tant d'admirateurs dans sa détresse. L'avez-vous vu jamais s'arrêter autour d'une ville et y attendre l'ennemi? Il manœuvrait, manœuvrait toujours, et il était autrement serré cependant par les alliés du Nord que ne l'était Soult par ceux du Midi.

Fin mars et sur la rive gauche, la bataille de Toulouse eût été le coup de boudoir du sanglier, « pour l'honneur des armes », le 10 avril elle n'avait plus ce caractère; elle devenait prévue, étudiée et condamnée d'avance.

Au surplus, on a pu en juger par les rapports officiels précédents et on va en juger encore par le récit de quelques épisodes de la bataille; nous disons épisodes avec intention, parce que ce ne fut pas, par la force des choses, une bataille dans l'acception militaire du mot, mais une série de petites affaires sur le périmètre de l'enceinte à défendre, affaires qui certainement ont toutes un but précis, mais qui sont, de par les circonstances mêmes, sans relations directes entre elles.

Donc, ainsi que nous l'avons vu, l'armée française était arrivée en une colonne à Toulouse, par Martres et Noé; Reille,

(1) Evidemment, dans une bataille, on peut ignorer à droite ce qui se fait à gauche. Par exemple, on raconte que, le soir de Saint-Privat, le maréchal de Moltke, devant un essai infructueux fait devant lui à droite, dit au roi : « Nous n'avons aucun succès ici, attendons de savoir ce qui s'est passé à gauche, nous l'apprendrons cette nuit. »

Mais il y a corrélation néanmoins entre les deux actes.

qui était en tête, avait été se former le long du Touch, petit ruisseau encaissé qui forme une sorte de fossé à travers la plaine, à trois ou quatre kilomètres en avant du faubourg Saint-Cyprien. A sa gauche était venu se placer le général d'Erlon, en deçà du Touch, en avant du village de Tournefeuille, un peu en retrait sur Reille.

Clausel, avec ses deux divisions, avait, on se le rappelle, été chargé, après le combat de Tarbes, de couvrir le chemin qui, par Boulogne et Lombez, arrive à Toulouse, mais, d'après les ordres du maréchal, qui s'inquiétait de voir ces deux petits groupes un peu isolés, il s'était dérobé, en chemin, aux Anglais de Beresford qui le poursuivaient et avait rejoint à Saint-Gaudens la queue de la colonne. Arrivant le dernier, dans l'après-midi du 24, il était venu se placer à cheval sur les chemins de Seysses et de Saint-Gaudens, en avant du faubourg Saint-Cyprien, sa gauche à la Garonne, prolongeant la ligne de d'Erlon. L'armée était donc sur la rive gauche tout entière, formant, en avant du faubourg, une sorte de demi-cercle, avec des postes en avant.

Sauf quelques coups de sabre échangés avec des cavaliers anglais près de Saint-Gaudens, cette retraite s'était opérée avec le plus grand calme, comme une sorte de succession d'étapes régulières. L'ennemi était fort loin puisque, le 24, Beresford, qui était le plus en avant et n'avait personne devant lui, couchait le soir à Lombez, à près de 50 kilomètres de Toulouse, et Hill, qui suivait directement le maréchal, à Saint-Martory, qui en est à 60 ou 65 kilomètres.

On a cherché à excuser le peu de vivacité de cette poursuite en disant que Wellington s'attendait tous les jours à apprendre que Suchet, venant des Pyrénées orientales, débouchait dans le bassin de la Garonne; que, de plus, il commençait à avoir beaucoup de malades et qu'il redoutait de les semer le long de sa route d'étapes qu'il croyait devoir être menacée bientôt par les corps francs des habitants des Pyrénées; qu'enfin il voulait donner le temps aux nombreux royalistes de Bordeaux et des environs de faire leur œuvre de propagande politique.

Ce ne sont pas là des raisons bien sérieuses. Il avait une nom-

breuse cavalerie, pas mal d'artillerie à cheval et il eût été plus que naturel de lancer tout cela sur le flanc et les derrières de nos colonnes.

C'est dans leurs ordres et leurs correspondances qu'il faut tâcher de démêler les idées des deux généraux en chef. En ce qui concerne Wellington, il n'est guère douteux qu'il poursuivit mollement, parce qu'il ne croyait plus à la résistance et qu'il était persuadé que par une simple pression sur son adversaire, en faisant preuve simplement vis-à-vis des habitants de son désir de restreindre les horreurs de l'invasion à une simple marche dans l'intérieur, il ne devait nulle part trouver de résistance bien sérieuse.

S'attendant à voir Soult faire sauter le pont de Saint-Cyprien en se retirant, il écrit, en effet, le 26, au gouvernement anglais :

« Je crains que la Garonne ne soit trop large et trop profonde pour y établir un pont avec nos bateaux; sans cet obstacle, nous pourrions, je l'espère, entrer immédiatement dans Toulouse. »

Or, le 26, précisément, Beresford sortait de Saint-Lys, sa dernière étape sur Saint-Cyprien, et débouchait devant nos lignes qu'il refoulait avec sa cavalerie et ses avant-gardes sur les hauteurs de Purpau et contre le mur de Saint-Cyprien, déjà suffisamment en état pour offrir une bonne résistance. Le 27, il s'était établi sur le ruisseau de l'Aussonnelle, à 6 ou 7 kilomètres de la rivière du Touch, où nous conservions des avant-postes à Saint-Martin et à Tournefeuille derrière les ponts.

Le soir du 27, le maréchal écrivait de Toulouse au ministre de la guerre :

« Tout annonce que demain il y aura, en avant de Toulouse, une affaire sérieuse. Aujourd'hui, l'ennemi a fait une reconnaissance générale sur toute la ligne; il a poussé son infanterie jusqu'à Portet, devant Saint-Simon, à Tournefeuille, à Colomiers et à Blagnac. Ses camps ont été établis sur le prolongement de cette ligne et couronnent les hauteurs.

» Il n'y avait qu'une grand'garde à Tournefeuille lorsque la colonne ennemie a débouché par cette route. Cette colonne avait

en tête quatre escadrons, deux bataillons et deux pièces de canon.

» Une division anglaise suivait immédiatement; elle s'est tenue masquée en arrière du village de Tournefeuille. Il y a eu un engagement d'avant-postes, et, de part et d'autre, on a tiré une centaine de coups de canon. Nous n'avons eu que quinze hommes tués ou blessés.

» Sur les hauteurs de Colomiers, les colonnes ennemies étaient plus nombreuses et ce soir on a jugé, par la quantité de feux qu'il y avait du côté de Plaisance, que, sur ce point, il y avait aussi beaucoup de monde. »

Donc, le 27, la situation était résolue. Soult, étendu avec ses trois petits corps devant Saint-Cyprien, face à l'ouest, Wellington enveloppant la ligne française avec Beresford le long de l'Aussonnelle, face à l'est, et Hill qui avait remonté la Garonne lentement par le chemin que nous avons pris nous-mêmes.

Certes, on peut discuter la valeur militaire tactique de la décision de Soult de venir s'adosser à Toulouse qui, malgré son vieux mur de cailloux datant de 1580, n'avait aucune des qualités d'une place de guerre, et dont l'influence politique sur les destinées de la Guyenne et du Languedoc ne pouvait la faire considérer comme une capitale; mais, du moment que cette décision était prise, que le faubourg Saint-Cyprien, devant lequel le maréchal pouvait espérer une bataille d'acculement, était suffisamment mis en défense pour former un réduit presque inabordable, on pouvait espérer, disons-nous, et c'est ce qui était, du reste, que Wellington allait se trouver dans l'embarras.

S'il eût poursuivi pied à pied, après Tarbes, l'armée de Soult ne pouvait que livrer un combat d'arrière-garde pour passer le pont tranquillement et traverser Toulouse; mais ses trois jours de retard lui enlevaient entièrement le choix des opérations. Il retrouvait l'armée ennemie en bonne position et sentait bien qu'il n'y avait espoir de s'ouvrir le passage du pont que par

une bataille qui lui coûterait cher, quelque haute opinion qu'il eût de ses soldats.

D'autre côté, il lui était interdit, de par sa situation même, d'arrêter son offensive. Il était l'envahisseur; passer à une défensive tout à coup pour attendre les événements était un danger sous tous les rapports. Il aurait pu, en toute autre circonstance, essayer d'amener à lui Soult en feignant un recul, mais ce n'était pas simple, car le maréchal paraissait cramponné à Saint-Cyprien et on savait maintenant que, depuis le commencement de mars, il avait fait travailler à mettre le faubourg en état de défense.

Dans ces conditions, il fallait le forcer à passer la Garonne en la passant soi-même au-dessus ou au-dessous de Toulouse.

On a fort discuté à ce sujet, après coup; mais il faut bien se rendre compte cependant que si Soult avait, et ce n'est pas encore parfaitement démontré, une idée exacte de la topographie du pays sur la rive droite en aval et en amont de Toulouse, Wellington l'ignorait, et c'est pour cela que nous allons le voir dans une période d'essais fort intéressants, d'autant que certainement il ne s'était pas attendu à cette particularité de résistance, de même que Soult, du reste, avait dû s'attendre à se battre sur la rive gauche et non sur la droite, comme nous l'allons voir.

Dans la nuit du 27 au 28, Hill, dont le corps d'armée s'échelonnait en profondeur sur la route de Muret, reçut l'ordre de faire établir un pont à Portet. Il fit venir son équipage au-dessous du confluent de la Garonne et de l'Ariège et, sous la protection d'une de ses brigades, les bateaux furent mis à l'eau.

Seulement, on s'était mépris sur la largeur de la rivière, le pont était trop court; il eût fallu des chevalets pour l'allonger, on n'en avait pas et on n'avait pas le temps d'en faire. Force fut de recharger les pontons et de donner contre-ordre aux troupes, lesquelles avaient eu l'avis que, dès minuit, on commencerait à passer sur la rive droite.

Pendant la journée du lendemain 28, Wellington un peu déconcerté, l'état-major l'avoue lui-même, fit un semblant d'at-

taque sur le Touch et réunit très visiblement un gros groupe en avant de Portet, comme s'il devait essayer encore de forcer Saint-Cyprien. C'était une feinte pour faire des reconnaissances de la rivière et chercher un point plus favorable que Portet. On le trouva à Pinsaguel; mais là, les conditions étaient moins heureuses, parce qu'on allait se trouver dans la presque île entre Garonne et Ariège, que ce n'était plus une rivière à passer, mais deux, et que n'ayant pas ce qu'il fallait pour la Garonne, on allait être forcé d'aller chercher un pont à Cintegabelle, à 25 kilomètres au-dessus du confluent et, par conséquent, à 35 ou 40 de Toulouse.

A tout hasard, on s'y décida, et, dans la nuit du 30 au 31, Hill passa sur un pont de bateaux établi à Pinsaguel, avec deux divisions d'infanterie anglaise, une division espagnole (Morillo) et un gros groupe de cavalerie, avec dix-huit canons. Treize mille hommes en tout. Là, comme dans beaucoup d'entreprises de guerre pas assez étudiées, on eut le tort de croire que la nuit suffirait pour faire tout cela, mais il était grand jour quand les troupes de la gauche passaient le pont, et le mouvement était éventé. Il l'était d'autant plus que l'on avait amalgamé, dans la nuit du 27 au 28, beaucoup d'artillerie à hauteur de Portet, à l'endroit où l'on avait espéré faire un pont, et que Soult, qui n'avait eu aucune connaissance de l'essai infructueux fait dans la nuit du 27 au 28, se croyant menacé non seulement par la colonne passée à Pinsaguel, mais plus rapidement encore par celle qu'il croyait devoir traverser la Garonne à Portet, se hâta de faire venir Clausel sur la rive droite, dans le faubourg Saint-Michel, lequel avait été mis déjà en assez bon état de défense, avec ordre de prendre l'offensive successive sur l'une ou l'autre des colonnes qui devaient se présenter forcément l'une après l'autre.

Il ne s'en présenta aucune. Celle de Portet, nous savons pourquoi; celle de Hill avait été passer l'Ariège à Cintegabelle; mais lorsque, le lendemain (1^{er} avril), il fit faire la reconnaissance des lieux avant de s'engager, le général anglais reconnut d'abord qu'il ne lui serait pas possible de descendre le long de l'Ariège où il n'y avait pas de chemin tracé; que pour gagner

Toulouse il lui fallait remonter sur Nailloux et Villefranche, sur la route de Castelnaudary, ce qui, même dans de bonnes conditions, lui prendrait un jour; qu'il serait à Villefranche très bien au point de vue tactique, puisque c'était la route de retraite du maréchal s'il avait idée de rejoindre Suchet, mais que, de Villefranche, il avait encore une étape pour descendre sur Toulouse.

Comme le succès dépendait surtout de la célérité du mouvement tournant, qu'il se sentait isolé, qu'on apercevait à droite et à gauche, sur les crêtes, des cavaliers ennemis, il était hésitant. D'ailleurs, les reconnaissances de ses escadrons, envoyés vers Nailloux, lui apprirent, dans l'après-midi, l'impossibilité de se mouvoir avec son artillerie dans un pays accidenté, où il n'y avait pas de routes entretenues et où les petits chemins de communication étaient défoncés par les pluies de l'hiver et restaient depuis des mois sans réparations.

Le lendemain, suivi par quelques pelotons de la cavalerie légère de l'ennemi, qui ramassèrent quelques traînards et quelques bêtes de somme, il revenait purement et simplement à son point de départ, repassait la Garonne et faisait relever le pont de bateaux.

Les lettres fort intéressantes qu'écrivit le maréchal au ministre de la guerre font voir qu'il avait presque prévu ce dénouement et qu'il se préparait néanmoins à parer à une éventualité possible.

Les deux premières sont du 1^{er} avril :

« La nuit dernière, l'ennemi a jeté un pont sur la Garonne, vis-à-vis du village de Pinsaguel, au-dessus du confluent de l'Ariège, et, à 4 heures du matin, il a commencé à y faire passer des troupes; la colonne a défilé jusqu'à midi. Le brouillard a d'abord empêché de la distinguer et les rapports varient sur sa composition; je la crois de 12.000 hommes d'infanterie, 2.500 chevaux et une vingtaine de pièces de canon. Cependant, l'officier commandant un parti, que j'ai envoyé pour suivre son mouvement par la rive droite de l'Ariège, a écrit qu'il l'estimait à 15 ou 20.000 hommes.

» La colonne marchait toujours et se dirigeait sur Auterive

et Cintegabelle; elle ne pouvait passer l'Ariège qu'en ce dernier endroit. J'ignore si elle poussera jusqu'à Pamiers et Mirepoix, ou si elle se portera sur Villefranche pour couper ma communication avec le bas Languedoc et manœuvrer ensuite sur Toulouse. Ce dernier mouvement est le plus vraisemblable.

» Aussitôt que j'ai été instruit de cette marche des ennemis, je me suis porté sur les hauteurs en avant de Vieille-Toulouse, où j'ai fait avancer les divisions aux ordres de M. le général Clausel et celles du centre, commandées par M. le comte d'Erlon.

» J'ai très bien vu le mouvement et j'ai reconnu que le restant de l'armée ennemie était en position sur la rive droite du Touch.

» Le pays entre l'Ariège et le canal du Languedoc est très difficile, les positions que l'on pourrait y prendre nous sont toutes désavantageuses et l'on est forcé de se servir de la communication de la grande route qui passe à Castanet. D'après ces motifs, j'ai fait rapprocher les divisions d'infanterie de Toulouse et j'engage une partie de ma cavalerie sur la route de Villefranche.

» Si, comme je n'en doute pas, l'ennemi marche par cette route, je prendrai position près de Toulouse et je livrerai bataille; mais je m'attends que, cette nuit ou la suivante, il fera un nouveau passage entre Toulouse et Montauban. Je suppose même que c'est dans ce dessein qu'il a fait un détachement sur ma gauche afin de m'engager à me disséminer.

» J'ai fait évacuer de Toulouse tout ce qu'il m'a été possible en objets d'artillerie, mais il y a encore beaucoup de choses pour lesquelles on manquera peut-être de moyens de transport. »

Ce même jour (1^{er} avril), le maréchal écrit, dans la soirée ou la nuit, une nouvelle lettre au ministre :

« Le corps ennemi qui a remonté l'Ariège et dont je vous ai parlé dans mon dernier rapport a passé, cette nuit, la rivière à Cintegabelle, d'où il a poussé une faible avant-garde jusqu'à Nailloux, et a envoyé des réquisitions à Villefranche.

» Ce corps est commandé par le lieutenant général Hill; il se compose de deux divisions anglaises et portugaises et d'une

division espagnole formant ensemble 12 à 13.000 hommes d'infanterie et 3.000 de cavalerie avec vingt pièces de canon. Il paraît que la difficulté des chemins entre Cintegabelle et Villefranche a retardé le mouvement de cette colonne, car elle aurait pu arriver aujourd'hui à Villefranche. Il est probable qu'elle y sera demain et même qu'elle se rapprochera de Toulouse.

» Le restant de l'armée ennemie n'a pas bougé. Deux déserteurs anglais, qui sont arrivés, ont dit que le quartier de lord Wellington est à Cugnaux et que, ce matin, on avait donné l'ordre de se tenir prêt pour nous attaquer.

» Ces déserteurs m'ont aussi confirmé que, depuis dix jours, le général Beresford avait rejoint l'armée avec les deux divisions qui s'étaient dirigées sur Bordeaux, et qu'il n'est resté dans cette ville ou entre Garonne et Dordogne que 2 ou 3.000 Anglais ou Portugais, commandés par le général Dalhousie. Ce dernier rapport est aussi confirmé par des personnes parties de Bordeaux il y a trois jours (1). »

Enfin, comme suite à ces deux lettres, il en est une troisième du 2 avril qui dit :

« La colonne ennemie qui s'était portée sur Auterive et Cinte-

(1) On voit que le maréchal était très suffisamment renseigné sur ce qui se passait autour de lui et on peut s'étonner de ne pas le voir montrer là son goût habituel d'ingéniosité militaire.

Quoi qu'il dise, le 1^{er} avril, que l'ennemi a passé la Garonne « la nuit dernière », nous pensons qu'il comprend que c'est dans la nuit du 30 au 31. Il y a 25 kilomètres de Pinsaguel à Cintegabelle, il sait donc que ce n'est que le 31 que l'ennemi sera dans cette dernière localité et que ce n'est que le 1^{er} avril qu'il s'engagera entre l'Ariège et le canal. Il a près de 20 kilomètres à faire par des routes très difficiles, c'est lui même qui l'indique, et ne sera à Villefranche que le 2. Villefranche est à 30 kilomètres de Toulouse, ce n'est donc que le 3 que les 13.000 hommes de Hill seront en vue de Toulouse, et en vérité fort isolés, car ils n'ont pas même de ligne de retraite au cas d'un insuccès.

En toute autre circonstance analogue, antérieure, le maréchal aurait eu l'idée de tomber avec partie de ses forces soit sur ce corps isolé de Hill, soit sur celui de Beresford resté seul en avant du Touch.

Pourquoi n'en fit-il rien ? On ne peut que démêler l'impression où il est de sa situation par ses nombreuses lettres au ministre, auquel d'habitude il rendait très peu de comptes. Il ne demande pas de conseils ni d'ordres, mais il se sent le besoin de dégager sa responsabilité ou détaillant ce qui se passe ; comme un homme qui est perplexe, il se dit probablement que, ayant rendu compte de tout, et n'ayant pas eu d'avis, il se considère comme approuvé.

gabelle a poussé ses avant-postes jusqu'à Nailloux et a fait demander des subsistances à Villefranche, mais sans les attendre; hier, à 10 heures du soir, elle a commencé son mouvement rétrograde : elle a repassé l'Ariège et est revenue sur Pinsaguel où elle a repassé, en très grande partie, la Garonne. D'après les derniers rapports, il y avait cependant encore cette après-midi, entre les deux rivières, une arrière-garde qui couvrait le mouvement.

» Les officiers ennemis ont dit, en se retirant, qu'ils avaient eu l'espoir de me voir envoyer à leur rencontre un fort détachement et qu'on aurait eu alors plus de facilité pour attaquer le reste de l'armée devant Toulouse, mais que mon immobilité les obligeait à se tenir concentrés et à revenir.

» J'ai cru aussi que c'était leur dessein, quoique je sois persuadé qu'ils ont le projet de passer la Garonne au-dessous de Toulouse et de venir m'attaquer par ma droite près de cette ville. »

Il semblerait, d'après ces lettres, que Soult s'était toujours attendu à être attaqué au-dessous de Toulouse (par rapport au cours de la Garonne). En fait, évidemment, au point de vue stratégique, c'était des routes du nord, vers Montauban et Albi, qu'il était préférable de le couper, plutôt que de celle de Narbonne, qui était son chemin de jonction avec Suchet. Mais, d'autre côté, du moment qu'on le voyait décidé à tenir sous Toulouse et qu'il semblait fort hasardeux de se borner à une attaque directe sur Saint-Cyprien, le côté sud de Toulouse présentait, par sa configuration, bien plus d'avantages pour aboutir que tout autre côté, les hauteurs dominantes de la rive droite de l'Ariège, le Pech-David, venant s'épanouir devant Toulouse même, sur le faubourg Saint-Michel (1).

(1) Les fortifications du faubourg Saint-Cyprien ont été décrites ainsi qu'il suit :

La tête du pont de Saint-Cyprien avait deux enceintes. La première, adossée à son ancien mur de clôture, contenait un développement d'environ 600 toises.

A la gauche, le vaste bastion du Muret construit en avant de la grille de fer qui ferme le cours Dillon, barrait la route de Saint-Gaudens. Un second

L'insuccès de la démonstration de Hill, sur la route de Narbonne, éclairait absolument les deux généraux en chef sur la solution du problème tactique de l'évacuation ou mieux de l'essai d'évacuation de Toulouse.

Wellington n'avait pas à hésiter un instant. Ayant Hill, revenu à lui, sur la rive gauche, il fit venir son équipage de pont à Tournefeuille, derrière Beresford, et envoya étudier un point de passage au-dessous de Toulouse.

Soult avait, à ce moment, à choisir entre deux partis :

S'immobiliser à Toulouse ou tout au moins s'y maintenir le plus longtemps possible, parce que, une fois parti vers le nord, il ne pouvait plus être question de réaliser son rêve de lier ses opérations à celles que pouvait entreprendre Suchet ; ou se retirer vers Montauban, où il avait un assez fort détachement

bastion entourait à droite, au nord, la tour située à l'angle du mur extérieur des hospices. Au centre de la barrière de fer établie sur la principale entrée du quartier, était construit, de chaque côté de la porte, un blockhaus entouré de quelques palanques, fait en pieux et donnant des feux directs sur la grande avenue, et des feux croisés avec ceux des bastions collatéraux sur la promenade des boulevards. Une traverse à l'épreuve du canon, construite en arrière de la grille, défendait l'entrée de la porte destinée à rester libre et ouverte, pour les besoins du service.

La portion des murailles de l'enceinte comprise entre les ouvrages était crénelée, ainsi que les habitations intérieures et adjacentes. Une tranchée large et profonde formait un fossé devant cette enceinte et la préservait de l'escalade et de l'attachement au mineur au pied du parapet.

Une deuxième ligne de fortification était construite en avant de la première. Cette deuxième enceinte ou plutôt ce camp retranché environnait le faubourg Saint-Cyprien proprement dit, c'est-à-dire toutes les habitations extérieures en avant de la grille du quartier. Appuyée à la Garonne à 200 toises du bastion Muret, elle suivait, en dehors, l'enceinte des cimetières et allait couper plus loin le chemin de Fourquette-Villeneuve. Une redoute construite sur l'ancien chemin de Cugnaux, autour des maisons Aurole et Chatel, rattachait ces ouvrages à ceux de la place dite : Patte-d'Oie.

La ligne se dirigeait, de là, vers l'ouest, pour atteindre et envelopper la maison Rodeloze, en face de l'école de tir ou polygone de l'artillerie sur la route d'Auch ; elle se terminait enfin au moulin de Saint-Félix ou Bourrasol, au-dessous et à 400 toises du quartier.

L'armement de la première enceinte rendue sur tous les points susceptible d'une excellente défense consistait en quinze bouches à feu. Du canon était aussi distribué dans les ouvrages de la deuxième ligne les plus avancés. Celle-ci présentait, du reste, sur un développement d'environ 1.200 toises, un grand nombre de points faibles, et son tracé ne parut pas au général en chef exempt de défauts.

sous les ordres du général Loverdo, occupé à construire une tête de pont sur la rive gauche du Tarn, et, ayant reconstitué aussi bien que possible son artillerie et ses convois de munitions, transporter la guerre entre le Tarn et la Garonne.

Il choisit le premier parti, on ne sait trop pourquoi. Car c'était un homme qui aimait surtout à faire des combinaisons tactiques et il y renonçait du fait même de son acte exclusivement défensif.

Rentré à Toulouse, il s'occupa immédiatement de tous les moyens de rendre cette défensive la plus sérieuse possible.

Sa lettre au ministre, la dernière, datée du 2 avril, se terminait par ces mots

« Je fais mes dispositions pour recevoir l'ennemi, qui, j'en ai la certitude, passera au-dessous de Toulouse pour venir m'attaquer près de cette ville, et je donne des ordres pour que la ville soit mise en état de défense sur la rive droite, la tête de pont de Saint-Cyprien étant, maintenant, en état d'être respectée. »

Ordre à l'armée (du 2 avril) :

« Le maréchal, considérant l'importance de la ville de Toulouse par rapport à sa population, les établissements qu'elle renferme et son utilité pour le service de l'armée, ordonne :

» La ville de Toulouse sera mise en état de défense sur la rive droite de la Garonne.

» Les ouvrages qui ont été ordonnés pour couvrir tous les ponts et écluses sur le canal, depuis son embouchure jusqu'au pont des Demoiselles inclusivement, seront poussés avec la plus grande activité et perfectionnés. Les ouvrages qui ont été ordonnés pour couvrir le faubourg Saint-Michel et le lier par une ligne depuis le canal jusqu'à la Garonne, en passant par l'ancienne église des Récollets, seront également continués et perfectionnés; l'enceinte de la ville sera réparée partout où il sera nécessaire; l'on profitera des terre-pleins du rempart pour y établir des banquettes et perfectionner les parapets, depuis la porte Saint-Etienne jusqu'à la Garonne, à gauche de l'arsenal.

» La caserne des gendarmes sera rendue défensive; il sera

construit en avant un tambour ou une flèche pour couvrir la porte de secours qui conduit dans la ville.

» Depuis la porte Saint-Etienne jusqu'à la Garonne, par la promenade publique et le faubourg Saint-Michel, les maisons se trouvant adossées à l'ancienne enceinte, l'on ne peut prendre la défense du rempart; en conséquence, elle sera faite à l'extérieur par des ouvrages qui couvriront les portes et qui seront plus avancés.

» Toutes les portes de la ville seront couvertes par de bonnes palanques ou blockhaus défensifs.

» Il sera même construit en avant, lorsqu'il y aura possibilité, des lunettes pour les couvrir. Les portes proprement dites seront mises en bon état et reconstruites; elles seront, en outre, appuyées par de bonnes barrières et des chevaux de frise.

» Les portes et issues auxquelles ces dispositions sont applicables sont :

» 1° La communication qui est entre la Garonne et l'arsenal à l'embouchure du canal neuf ;

» 2° La porte Arnaud-Bernard, où passe la route de Montauban;

» 3° La porte Matabiau, route d'Albi ;

» 4° La porte Neuve;

» 5° La porte Saint-Etienne;

» 6° La porte Montolieu ;

» 7° La porte Montgaillard;

» 8° La porte Saint-Michel;

» La butte qui est au milieu du Jardin-des-Plantes sera disposée pour une batterie de trois à quatre pièces, lesquelles auront pour objet de battre le pont des Demoiselles, ainsi que le terrain qui est entre ce pont et la maison fortifiée à la gauche de Saint-Michel; mais il est expressément défendu de commettre aucun dégât dans le jardin, sous la responsabilité des officiers, lesquels ne permettront pas que, sous aucun prétexte, on quitte les allées.

» La partie du rempart qui est dans l'enclos de l'arsenal sera disposée pour recevoir des canons, ainsi que la partie du

rempart qui est entre le magasin à poudre et la porte Arnaud-Bernard.

» L'on disposera également pour recevoir du canon la partie du rempart qui est entre la porte Matabiau et celle de Saint-Etienne.

» Tous les ouvrages qui doivent être établis sur le front de la ligne Saint-Michel (première et deuxième lignes) depuis la Garonne jusqu'à la porte Saint-Etienne exclusivement, y compris ceux du pont des Demoiselles, seront exécutés par les troupes aux ordres de M. le lieutenant général Clausel et sous sa responsabilité particulière.

» Les ouvrages qui doivent être exécutés aux première et deuxième lignes, depuis la porte Saint-Etienne inclusivement jusqu'à la Garonne, au-dessous de Toulouse, seront faits par les troupes aux ordres de M. le lieutenant général comte d'Erlon, sous sa surveillance particulière.

» Tous les habitants de la ville seront commandés pour être employés aux ouvrages de défense, chacun dans son quartier, particulièrement aux portes, aux ouvrages avancés et sur les remparts; ils devront être munis d'outils.

» Ils seront conduits par les commissaires des quartiers qui en feront l'appel, resteront avec eux au travail et imposeront des amendes à ceux qui refuseront de s'y rendre.

» Tout le charbon de bois qui est à Toulouse sera requis pour le service de l'artillerie. Celui que les marchands remettront sera expertisé pour que le montant leur en soit payé. Si le génie a besoin de charbon pour ses travaux, il le demandera à l'artillerie, et il lui sera fourni, sauf paiement.

» Tout le bois nécessaire aux constructions de l'artillerie et du génie sera mis en réquisition, sauf expertise et paiement.

» Si le fer manque, il sera également requis.

» Tous les outils de pionniers qui peuvent se trouver dans les boutiques et magasins des habitants de Toulouse qui font ce genre de commerce seront aussi mis en réquisition pour être à la disposition du colonel commandant le génie de l'armée; mais il en sera dressé procès-verbal d'expertise, pour que les propriétaires en soient payés.

» M. le commissaire extraordinaire de l'empereur dans la 10^e division militaire sera prié de vouloir bien donner des ordres pour l'exécution des réquisitions qui seront faites en vertu des présentes dispositions.

» Il voudra bien aussi prendre des mesures pour qu'il soit immédiatement réuni à Toulouse dix mille outils de pionniers assortis, lesquels seront demandés dans les départements de la Haute-Garonne, de l'Aude et de l'Ariège, sauf deux mille outils qui seront demandés directement au département du Tarn.

» Il ne sera plus fait d'évacuations de Toulouse, soit en objet d'administration quelconque, soit en objets d'artillerie ou autres; il sera, au contraire, pris des mesures pour faire revenir tout ce qui est parti ou qui peut être utile au service de la place, et pour y faire refluer tout ce qui pourrait être compromis à l'extérieur.

» M. le lieutenant général comte Reille fera continuer, par les troupes sous ses ordres, les travaux de la tête de pont de Saint-Cyprien, et il veillera à ce qu'ils soient poussés avec la plus grande activité.

» Ces dispositions seront adressées à M. le commissaire extraordinaire de l'empereur dans la 10^e division militaire, à MM. les lieutenants généraux, au général commandant l'artillerie de l'armée, au général de division Travot, au colonel commandant le génie de l'armée, et à l'ordonnateur en chef, en ce qui le concerne. »

Cet ordre fait ressortir que la décision de tenir à Toulouse ne s'est pas ancrée tout à coup dans l'esprit du maréchal. On sait, du reste, que, réservant tout ce qui lui était nécessaire pour remettre en état ses troupes et son artillerie, pour reconstituer ses munitions, devenues rares, il avait fait évacuer déjà du côté de Montauban tout le surplus, car sa lettre du 1^{er} avril au ministre se termine par :

« J'ai fait évacuer de Toulouse tout ce qui m'a été possible en objets d'artillerie, mais il y a beaucoup de choses pour lesquelles on manquera peut-être de moyens de transport. »

Ceci indique l'idée de sa part de transporter la guerre entre le Tarn et la Garonne, avec Montauban derrière lui comme point d'appui à l'occasion, et surtout comme point de passage s'il est refoulé.

Cet ordre du 2 s'applique exclusivement à la question matérielle défensive. Il fut suivi, le 3, d'un ordre conséquent du précédent et qui s'applique alors spécialement aux troupes et fixe la combinaison des moyens matériels et des moyens militaires proprement dits.

Ordre du 3 avril (Toulouse) :

« M. le comte d'Erlon fera réunir au point du jour la deuxième division d'infanterie en avant de la porte Arnaud-Bernard, sur la route de Montauban; la brigade de la première division, qui est en ville, sera réunie sur le canal, vers le pont où passe la route de Blagnac, afin de pouvoir protéger l'autre brigade de la même division, qui est en avant sur la Garonne.

» Si l'ennemi effectuait le passage de la Garonne au-dessous de Toulouse, M. le comte d'Erlon serait chargé de défendre les ponts et écluses sur le canal, depuis le pont de la porte Mata-biau, où passe la route d'Albi, inclusivement, jusqu'à l'embouchure du canal. Si la gauche de cette ligne était forcée, les troupes qui y seraient employées se replieraient sur la ville pour en défendre l'entrée, à l'embouchure du canal neuf, à gauche de l'arsenal, défense dont le général Travot sera plus particulièrement chargé.

» D'ailleurs, les troupes de la 1^{re} division se rallieraient aux troupes de la 2^e division, en avant de la porte Arnaud-Bernard, pour défendre ce point important.

» M. le comte d'Erlon fera travailler nuit et jour, et même, en cas d'attaque, jusqu'à ce que les ennemis soient à portée, à perfectionner les ouvrages de défense qui ont été indiqués, et, dans le même cas, il se tiendra prêt à appuyer à droite une de ses divisions, pour renforcer les troupes qui seront en position sur le plateau de Calvinet.

» M. le général Clausel formera demain, au point du jour, ses divisions, la gauche au faubourg Saint-Etienne, la droite dans la promenade, faisant d'ailleurs occuper sa ligne actuelle par

des postes, et il se tiendra prêt à se porter, avec les deux divisions, sur le plateau de Calvinet, pour occuper la position de la droite de ce plateau presque parallèlement à la route d'Albi, et il y mènera son artillerie.

» Il donnera l'ordre au général Vial de se rendre demain, avec ses deux régiments, à Montaudran, d'où le général Clausel en disposera pour les postes à droite de la position de Calvinet, en cas de mouvement; mais le général Vial laissera sur la ligne de la Garonne jusqu'à l'embouchure de l'Ariège les postes de cavalerie que le général Clausel lui demandera.

» M. le comte Reille tiendra la 4^e division d'infanterie prête à passer sur la rive droite de la Garonne; la 5^e division sera seule chargée de défendre la tête de pont de Saint-Cyprien.

» Si la 4^e division passait sur la rive droite de la Garonne, le 5^e régiment de chasseurs à cheval suivrait ou précéderait son mouvement.

» Le général Travot réunira, au point du jour, la division de réserve sur l'Esplanade et, en cas d'attaque, il la tiendra prête à se former immédiatement sur les remparts de la ville, depuis le front de l'arsenal jusqu'à la porte Saint-Etienne; il sera chargé de défendre les portes et passages qui sont dans cet espace, particulièrement l'entrée qui est à gauche de ce canal sur la Garonne. Il disposera aussi de quelques bataillons pour garder les ouvrages du pont Saint-Michel, en remplacement des troupes de l'aile gauche qui en seraient parties, et pour fournir des postes sur la Garonne au-dessous de Toulouse.

» Le général Travot tiendra aussi une réserve entre le pont de la Garonne et l'arsenal, pour soutenir au besoin les troupes qui seront à la tête des ponts et celles qui seront chargées de défendre le front de l'arsenal.

» M. le général Tirlet fera rentrer, pendant la nuit, les deux pièces de 24 qui sont au pont du canal sur la route de Blagnac, ainsi que les pièces de même calibre qui sont sur le quai de la Garonne et il les fera porter en batterie sur le rempart du front de l'arsenal, où il mettra aussi une batterie de pièces de 16, de manière à battre parfaitement tout le terrain qui est entre le canal et la Garonne.

» Cependant, il se tiendra prêt à faire porter deux de ces pièces de 24 et même les quatre pièces sur le pont du canal, soit de la route de Montauban, soit de la position de Calvinet, lorsque la redoute qui doit y être faite sera construite.

» Il fera ses dispositions pour tirer, au premier ordre, de la tête de pont de Saint-Cyprien, huit bouches à feu, y compris les deux pièces de 12 et deux obusiers de six pouces, et les porter en position sur la ligne.

» Ces huit bouches à feu seraient remplacées, au besoin, par l'artillerie de la 5^e division, de manière que les ouvrages de la tête de pont soient défendus, particulièrement ceux de la deuxième ligne.

» Le grand parc sera attelé de bonne heure et se tiendra prêt à marcher au premier ordre.

» Le colonel du génie tracera demain, au point du jour, deux fortes traverses défensives à l'entrée qui est à la gauche de l'arsenal, vers la Garonne, l'une en avant, l'autre en arrière de la grille. Il les fera entreprendre sur-le-champ et usera des moyens les plus expéditifs. Le général Travot fera fournir les hommes de corvée nécessaires, de manière que, dans quatre heures au plus, ces traverses soient faites.

» M. le colonel Michaux tracera aussi les ouvrages qui doivent être exécutés entre l'enceinte de la ville et le pont du canal, sur la route de Montauban, ainsi que ceux qui doivent être construits sur le plateau de Calvinet, et il se disposera à faire abattre, en forme d'abatis, les arbres qui sont sur la route d'Albi, depuis le pont sur le canal jusqu'à la campagne de la Pujade; enfin il s'occupera du tracé et de l'exécution des palanques et blockhaus qui doivent être construits en avant des portes et entrées de la ville, conformément à l'ordre du 2 de ce mois.

» Si l'ennemi effectuait son passage, le général Soult manœuvrerait de manière à rallier toute sa cavalerie sur le plateau de Calvinet, entre la droite du canal et l'Ers, et il n'aurait que des partis d'observation à la rive droite de cette rivière; mais il n'opérerait son mouvement que progressivement, de manière à arrêter le plus longtemps possible les ennemis, sans cependant se compromettre.

» Dans le même temps, les troupes qui dépendent de Montauban et qui sont sur la Garonne se replieraient sur Montauban, où le général Loverdo leur donnerait des ordres; le général se disposerait à défendre la tête de pont de Montauban ainsi que le cours du Tarn contre toutes les forces ennemies qui pourraient se présenter; et, par ses démonstrations, il ferait même en sorte d'occuper et d'inquiéter les ennemis.

» Aussi, en cas d'attaque, l'ordonnateur en chef ferait réunir les équipages militaires et tout ce qui tient à l'administration en dehors de la grande promenade de la ville, où toutes les voitures se tiendraient prêtes à marcher au premier ordre; il ferait établir l'ambulance dans le faubourg Saint-Etienne, près du canal, et il aurait un grand nombre de bateaux pour recevoir les blessés et les faire partir après le pansement.

» La gendarmerie à pied et à cheval se réunirait également sur l'Esplanade, où il lui serait donné de nouveaux ordres. Le général Buquet donnerait l'ordre au colonel Thouvenot de faire la police des équipages.

» Enfin, dans le cas d'une attaque, pendant que l'armée serait occupée à combattre les ennemis, la garde urbaine serait chargée de la police de la ville, et même de renforcer les postes où il serait nécessaire. Le général Travot lui donnerait des instructions en conséquence.

» Si l'attaque des ennemis n'a pas lieu demain, les dispositions contenues dans le présent ordre recevront leur exécution après-demain et les jours suivants, à moins d'ordres contraires. »

Le 4 avril, le maréchal écrit au ministre :

« La nuit dernière, l'ennemi a effectué le passage de la Garonne vis-à-vis Grenade. Il avait mis trente pièces de canon en position sur les hauteurs de la rive gauche devant lesquelles je n'avais que des postes. Son armée était depuis hier en mouvement; elle a marché toute la nuit, et, ce soir, l'on voyait encore une colonne qui descendait de la rive gauche pour se porter au point de passage.

» J'ignore si les ennemis ont passé au-dessous de Grenade, ainsi que les rapports que j'ai reçus hier me l'ont fait supposer.

» J'espère recevoir demain matin, du général Loverdo, commandant à Montauban, des lettres qui m'en instruiront. Ce général a dû rallier, à Montauban, les postes d'infanterie et de cavalerie qui étaient sur la Garonne au-dessous de Grenade. »

Cette lettre, dont les renseignements sont, on va le voir, assez erronés, va nous ramener aux événements militaires.

Wellington, son état-major l'avoue, du reste, dans le compte rendu des opérations, avait été, au premier moment, fort déconcerté de l'insuccès de ses projets. Il avait fait très violence à ses principes en détachant ainsi, loin de lui, dans un secteur éloigné, une partie de son armée, mais encore avait-il pensé que cela déciderait peut-être Soult à changer de tactique. Cette diversion de Hill, fermant au maréchal l'espoir de joindre Suchet ou d'être joint par lui, prenant à revers les Pyrénées sur les habitants desquelles il comptait pour alarmer les Anglais, devait l'inciter à reculer sur Montauban, ou sur Albi, ou même sur Castres. Il n'en avait rien été. On avait bien su que la moitié de l'armée française s'était hâtée de se porter en avant du faubourg Saint-Michel sur Pech-David, et avait occupé Vieille-Toulouse et même Castanet; mais il y avait là une preuve absolue de la décision du maréchal de résister au choc.

Les reconnaissances faites dans la journée du 3 avril avaient unanimement indiqué comme points de passage faciles au-dessous de Toulouse Seilh, devant Gagnac, un peu au delà de l'embouchure de l'Aussonnelle, à 13 kilomètres environ au nord de Toulouse, et Fontaine, au-dessus de Grenade, devant Saint-Jory. On se mettait là immédiatement dans un pays assez facile et en travers de la route de Montauban. On choisit ce dernier point d'abord, à 23 kilomètres environ de Toulouse (1).

La Garonne était très forte et très rapide, par suite de

(1) Par une bizarrerie assez fréquente dans l'histoire des guerres, il est presque impossible de savoir exactement, à la lecture des récits de cette époque, quel a été le point de passage.

Dans sa lettre du 4 avril, le maréchal Soult dit :

« Je sais (par renseignements) que l'ennemi a effectué le passage de la Garonne vis-à-vis Grenade. »

Or, Grenade est sur la rive gauche. Ce ne serait donc pas vis-à-vis Gre-

pluies tombées en amont, mais on put, dans la journée du 4, jeter le pont, mettre ce qu'on avait d'artillerie lourde en position

nade, qui est à 500 mètres de la Garonne, mais à droite au-dessus ou au-dessous de Grenade.

Wellington met simplement dans son rapport :

« Que l'état de la rivière l'a empêché de jeter un pont avant le 8 au matin pour faire passer la Garonne à Freyre et à la division légère. »

Et il ajoute plus loin :

« Que, jugeant nécessaire de remonter le pont vers Toulouse pour abrégé la communication avec le corps de Hill, il n'a pu le faire que le 9 à une heure avancée ; sans quoi, il eût attaqué le 9 et non le 10. »

Cette remonte du pont aurait donc eu lieu après le passage des Espagnols de Freyre.

Dans son compte rendu, le chef de l'état-major anglais dit :

« Le pont fut jeté le 4, à Grenade, à 15 milles (24 kilomètres) de Toulouse.

« Le 8 — dit-il — le pont, qui avait été coupé par la crue, fut rétabli, et les Espagnols passèrent avec la division légère. Wellington alors prit lui-même la direction et se porta en avant sur les hauteurs de Fenouillet, à 5 milles (4 kilomètres) de Toulouse.

Un des écrivains français de la campagne dit :

« L'équipage de pont anglais, parti de Tournefeuille, alla vers Grenade et s'installa près de Seilh, devant Gagnac. »

Un autre Français écrit :

« Beresford passa la Garonne à Seilh. »

Un autre, enfin, discutant sur le plus ou moins d'opportunité qu'il y aurait eu à attaquer Beresford, lorsqu'il était isolé, après l'accident du pont, dit :

« Le pont était à Grenade et, la distance de Toulouse étant de six lieues, le succès eût été incertain. »

D'après la contexture des événements, étant donné la décision absolue de Soult de s'en tenir à la défensive, le point de passage, qu'il fût à 15 ou à 25 kilomètres, importe peu. Il est probable que le passage du 4 se fit en effet au sud-est de Grenade, vis-à-vis Saint-Jory, et que le pont fut remonté à Seilh ensuite ou même au-dessus de Seilh, car il était peu prudent en effet de le laisser si loin de Toulouse au cas où Beresford eût eu besoin de secours.

De Beauchamps, dans son histoire des guerres d'Espagne (1819), dit :

« Wellington ordonna de jeter un pont à Portet, mais on ne le put, à cause de la largeur de la Garonne à ce point. Trois jours après, on en jeta un à Roques. Hill y passa, s'empara du pont de Cintegabelle sur l'Ariège, mais ne trouvant pas de route au delà, il rétrograda et repassa la Garonne. Le 4 avril, on jeta un nouveau pont à 2 kilomètres au-dessus de Grenade. Beresford y passa, mais la rivière enfla si rapidement que le pont fut enlevé et que le général resta avec trois divisions sur la rive droite, séparé de son armée. »

Napier, dans son histoire (1844), dit :

« Un pont est jeté, le 30, près de Pinsaguel, c'est Hill qui le passa et envoya à Cintegabelle et au bac de Vénergué. On n'y trouva pas de route

sur la rive gauche et commencer le passage des troupes. Cette fois, c'était le corps de Beresford.

Seulement, dans la soirée du 5, on dut arrêter le mouvement; on n'est jamais, à la guerre, maître des circonstances, et la rivière, par suite d'une pluie torrentielle, eut une crue subite si forte que les amarres du pont furent rompues, les bateaux refoulés sur les rives et la communication absolument coupée.

Beresford se trouva donc avec quelques régiments de cavalerie et 10.000 hommes environ des 3^e, 4^e et 6^e divisions anglaises, isolé sur la rive droite, séparé de la division légère, qui constituait une de ses meilleures parties, et les Espagnols de Freyre, qui étaient prêts à passer.

La situation était des plus critiques.

L'état-major anglais, dans son compte rendu, s'empresse de dire que cela n'a causé aucune inquiétude ni à Wellington ni à Beresford; que le généralissime savait très bien ce qui se passait sur la rive droite et qu'il y alla, lui-même, plusieurs fois, en bateau, passer quelques heures; qu'ayant là 20.000 hommes, presque tous Anglais, postés sur une petite élévation garnie de 18 canons en batterie, ses flancs appuyés à la Garonne à droite et à l'Ers à gauche, il n'y avait rien à craindre, et, en admettant même qu'on fût attaqué par des forces supérieures, on n'avait qu'à se mettre derrière l'Ers, en attendant le moment proche où, les eaux de la Garonne baissant, on ferait passer de nouvelles troupes pour prendre les Français entre deux feux.

Donc, suivant eux, Soult agit fort sagement en se tenant simplement à se fortifier autour de Toulouse pour y attendre « avec succès probable » l'attaque entre l'Ers et le Mont-Rave.

Tout cela est très discutable, et il n'a pas manqué d'écrivains militaires pour faire reproche à Soult d'être resté dans ses lignes, ayant une proie pareille à sa portée; comme il n'en a pas manqué, non plus, pour assurer que les Anglais eurent long-

et on repassa la Garonne. On se décida alors, le 3 avril, la Garonne devenant moins forte, à passer à Grenade, mais il y eut une crue et Beresford fut laissé seul sur la rive droite.

temps l'idée que la situation de ce corps, isolé entre l'armée de Toulouse et les deux ou trois mille hommes que le général Loverdo tenait dans la tête de pont de Montauban, était désespérée.

On a même été jusqu'à écrire, mais ce nous semble exagéré à plaisir, que l'on put discuter, dans l'entourage de Wellington, de la possibilité d'une retraite en abandonnant Beresford à son sort si, les eaux venant à grossir encore, on apprenait l'arrivée, le long de la Garonne, par Saint-Martory, de Suchet et des bandes de francs-tireurs pyrénéens qui ne devaient pas manquer de se réunir, si une occasion comme celle de l'arrivée de Suchet sur la ligne d'opérations anglaise venait à se présenter.

Si on en a parlé, ce dut être bien timidement, car on était à peu près certain, maintenant, que Suchet ne bougeait ni ne bougerait.

En ce qui concerne Soult, il n'a jamais dit le fond de sa pensée. Certes, c'était une proie bien séduisante que celle de Beresford, et nous croyons que, prévenus de la situation, heureux de cette occasion d'un coup de boutoir qui ferait quelque peu oublier cette retraite pénible de Bayonne à la Garonne, les soldats d'Espagne auraient donné là un véritable coup de collier pour avoir le succès. C'était d'ailleurs une aubaine sans pareille. Wellington n'avait qu'un équipage de pont et n'eût-on obtenu que le recul de Beresford derrière l'Ers, toute la partie de cet équipage rejetée sur la rive droite tombait entre nos mains, était détruite et nous mettait pour bien longtemps à l'abri d'un passage de la Garonne aussi bien au-dessous qu'au-dessus de la ville.

Le maréchal a-t-il su la rupture du pont (1)?

Impossible de répondre avec certitude à cette question. Ce qui est certain, c'est que la rupture eut lieu le 5 et que ce n'est

(1) Des écrivains militaires, assurant être bien informés, disent que Reille le prévint et s'offrit même à aller attaquer. D'autres disent qu'en admettant même qu'il l'eût su, il n'en pouvait profiter, car cela se passait à 24 kilomètres de Toulouse où tout le monde était occupé aux fortifications du Mont-Rave et de l'enceinte.

que le 7 ou le 8, car sur ce sujet les écrivains paraissent divisés sur la date exacte, que l'on put le reconstruire ou à Grenade ou à Seilh et porter à une quarantaine de mille hommes le corps de Beresford.

Il l'a su certainement, trop tard peut-être pour agir efficacement, trop tard pour former un gros détachement, car il le fallait très fort, afin d'affirmer le succès, et le lancer dans le nord.

Certes, tout ce qu'il faisait montre sa résolution d'essayer de frapper un coup vigoureux sous Toulouse même, et, jusqu'à un certain point, on comprend son hésitation à ne pas conserver sous sa main son armée déjà si réduite ; de crainte autant d'un insuccès, s'il risquait cette attaque au nord, que de se faire enlever le faubourg de Saint-Cyprien, si Wellington lui tendait ainsi un piège pour diviser ses forces.

Les Anglais, et même les Français, ont pensé qu'il avait reçu des nouvelles de ce qui se passait à Paris et que le désastre du côté de la capitale n'avait pas été sans l'émouvoir, quoiqu'il n'en fit rien paraître devant ses officiers ; ce qui est absolument certain, c'est qu'on le voit, pendant cette période préliminaire de la bataille de Toulouse, s'acharner à se préparer une défense au lieu de faire des combinaisons tactiques comme c'était dans sa nature. Il était cependant trop expérimenté et trop homme de guerre pour ne pas savoir que l'inertie défensive n'aboutit jamais à un grand succès et qu'en face de forces supérieures il lui faudrait, un peu plus tôt, un peu plus tard, céder la place. Il y a là une sorte de mystère qu'il ne faut pas même chercher à approfondir.

Le 8, sitôt que les eaux se mirent à baisser, on s'occupa donc, du côté des Anglais, de refaire le pont et de transporter de l'autre côté de Grenade, sur la rive droite, les Espagnols de Freyre et tout ce qu'on put d'artillerie.

Wellington se hâta, dès ce jour, de faire sentir sa pression au nord ; il porta la masse en avant de Fenouillet et poussa une reconnaissance vers la route d'Albi avec la cavalerie et quelques bataillons.

Il ne trouva rien de ce côté que les escadrons du général

Berton qui battaient l'estrade le long de l'Ers. Il y eut quelques échanges de coups de sabre du côté du village de la Croix-Daurade, mais la journée fut, en somme, insignifiante.

Les rapports anglais disent :

« Lord Wellington, après avoir attentivement examiné, des hauteurs de Kyrie-Eleison (?), les positions du général français, résolut de l'attaquer le lendemain 9 avril. En attendant, il donna des ordres pour que les pontons fussent remontés de Grenade à Seilh, afin de raccourcir ses communications avec le général Hill (rive gauche). La division légère devait passer à Seilh au point du jour; mais le pont ne fut prêt que fort tard dans la journée, ce qui força le général anglais, très mécontent de ce retard, à différer la bataille jusqu'au 10. »

Il est douteux que cette phrase, en ce qui concerne l'examen des préparatifs du maréchal Soult, soit l'expression de la vérité. On ne voit pas ainsi d'un coup d'œil, à moins d'être sur une élévation très dominante, et encore, la transformation d'une ville en un camp retranché de près de 12 kilomètres de pourtour. Il conviendrait mieux de dire, nous le croyons, que Wellington a profité de son examen pour se fixer sur les points qui pouvaient être plus ou moins facilement accessibles et régler, d'après cela, ses projets d'attaque.

Il n'était pas douteux pour Soult, aussi attentif lui-même que pouvait l'être son adversaire, que cette attaque était proche, car nous relevons dans sa correspondance les deux ordres suivants :

Ordre du 8 avril :

« L'armée sera prête, demain au point du jour, à livrer bataille aux ennemis. M. le général Clausel fera garnir tous les ouvrages qui sont sur le plateau de Calvinet.

» Il occupera, par la brigade Saint-Pol, la position en avant; le surplus de ses troupes sera masqué en réserve derrière les ouvrages. Il disposera de la cavalerie du général Vial et entretiendra la communication avec le général Soult, qui doit manœuvrer sur la rive droite de l'Ers. Lorsque le baron de Saint-Pol sera forcé dans sa position, il viendra se rallier au restant

de sa division en arrière des ouvrages, et les pièces de la division qui ont été détachées sous ses ordres rentreront dans la redoute qui est sur le pont du canal, sur la route d'Albi.

» M. le lieutenant général Clausel fera ses dispositions pour que les ponts sur l'Ers soient détruits à mesure que l'ennemi arrivera à leur hauteur et qu'il se trouvera à même de s'en emparer.

» M. le comte d'Erlon disposera de la 1^{re} division d'infanterie, de manière à défendre les divers ouvrages existant sur le canal ainsi que les maisons crénelées en avant, depuis le pont en avant de la porte Matabiau, sur la route d'Albi, jusqu'à l'embouchure du canal, et, dans le cas où cette division serait forcée sur un point quelconque de sa ligne, les corps qui devraient se retirer opéreraient leur mouvement sur la ville pour défendre les portes et les remparts, depuis la Garonne jusqu'à la porte Neuve inclusivement.

» Ainsi, la 2^e division d'infanterie sera en son entier disponible pour se porter sur le plateau de Calvinet. A cet effet, M. le comte d'Erlon lui donnera l'ordre d'être réunie demain, avant le jour, entre la porte Matabiau et le pont du canal, sur la route d'Albi, où elle se tiendra prête à se porter sur le plateau de Calvinet au premier ordre.

» A cet effet, le général Darmagnac ira, au point du jour, reconnaître le chemin par où il devra déboucher, lequel doit le conduire en avant de la grande redoute qui est sur le plateau; mais comme le 31^e d'infanterie légère, qui fait partie de la 2^e division, est chargé de défendre le couvent des Minimes et qu'il ne conviendrait pas de le déplacer, M. le comte d'Erlon le fera remplacer, à la 2^e division, par le régiment de la 1^{re} qui se trouvera disponible après qu'il aura été pourvu à la défense de la ligne.

» Si l'attaque que l'ennemi dirigera sur les ouvrages du canal n'était pas trop vive et qu'il y eût possibilité de retirer des bouches à feu de ces ouvrages, M. le comte d'Erlon ferait des dispositions pour que la 2^e division fût à même d'emmener son artillerie, sans cependant dégarnir aucun point de la défense.

» M. le comte Reille donnera ordre à la 4^e division, ayant

avec elle son artillerie, d'être rendue demain, au point du jour, en tête du faubourg Saint-Etienne, où elle se tiendra prête à se porter, au premier ordre, sur le plateau de Calvinet.

» Ainsi, la 5^e division sera chargée de défendre la tête de pont de Saint-Cyprien; mais si cette division était attaquée par des forces supérieures, qui l'obligeassent, malgré sa résistance, à évacuer la première ligne, elle défendrait avec vigueur et acharnement la deuxième ligne. Dans ce cas, M. le comte d'Erlon ferait tenir l'artillerie de la 5^e division prête à se porter à droite de la ville, sur le plateau de Calvinet, où le général Tirlet lui donnerait des ordres, et le surplus des bombes à feu qui seraient retirées de la première ligne de Saint-Cyprien serait placé dans les batteries de la seconde ligne de la tête de pont.

» Du moment où M. le comte Reille se trouvera dans le cas de faire évacuer la première ligne, et où, par conséquent, les postes de cavalerie rentreront, il enverra tout ce qui lui restera de cavalerie sur le plateau de Calvinet pour joindre le général Vial.

» Le 21^e régiment de chasseurs à cheval, qui est à la disposition de M. le comte d'Erlon, joindra demain, au point du jour, la brigade du général Vial, à droite du plateau de Calvinet; mais ce régiment laissera ses grand'gardes sur la ligne, jusqu'à ce qu'elles soient dans le cas de rentrer; ensuite, elles rejoindront leur régiment.

» M. le général de division Travot donnera ordre à une brigade de la 2^e division de réserve de se former demain, au point du jour, en tête du faubourg Saint-Michel et à la grande promenade, où il fera garder tous les ouvrages de cette ligne jusqu'au pont des Demoiselles inclusivement. Il donnera des ordres pour que ces ouvrages, particulièrement ceux du pont des Demoiselles, soient poussés avec toute l'activité possible et qu'il y soit travaillé sans discontinuer.

» L'autre brigade de la division de réserve se formera sur le rempart et sur le quai de la Garonne, près du pont, ayant de forts postes à toutes les entrées et aux portes, jusqu'à celle d'Albi inclusivement.

» Si MM. les lieutenants généraux comte Reille et comte d'Er-
lon étaient dans le cas de donner des ordres à cette brigade,
elle s'y conformerait.

» Le général Travot donnera l'ordre à la garde urbaine d'être,
en son entier, sous les armes, à la pointe du jour ; il la dispo-
sera de manière à garder les portes et entrées, les ponts et
l'intérieur de la ville, les places et à faire la police partout où
ce sera nécessaire.

» Le général Travot se tiendra demain à la brigade qui sera à
la porte Saint-Michel; il aura avec lui le détachement de dra-
gons qui est à sa disposition, afin de l'employer au besoin;
il donnera d'ailleurs des ordres pour que tout ce qui tient à la
place ou à la division militaire soit à son poste.

» Le général Tirlet veillera à l'exécution des dispositions re-
latives à l'artillerie, contenues dans le présent ordre; il fera ar-
mer, de très bon matin, les ouvrages du pont des Demoiselles,
en employant les pièces de 4, dont une de montagne, qui sont
disponibles; il se préparera à armer, par deux ou trois pièces
de gros calibre, la butte qui est dans l'intérieur du Jardin-des-
Plantes; il donnera des ordres pour que les officiers de tous gra-
des, les canonniers, ouvriers et généralement tout le personnel
de l'artillerie qui fait partie de la direction ou de l'école, soient
employés dans les batteries, et que chacun soit à son poste.

» Il ordonnera que les pièces de campagne dépendantes de
la place, qui sont dans les ouvrages, soient attelées. Il tiendra
le parc prêt à se porter, au premier ordre, où il sera nécessaire,
et il donnera des soins à ce que les munitions ne manquent ja-
mais ni aux batteries ni à la troupe.

» Les troupes du génie continueront les travaux dont elles
sont chargées et s'occuperont sans cesse à les perfectionner.

» L'escadron de gendarmerie sera rendu, au point du jour,
en tête du faubourg Saint-Etienne, où il lui sera donné de nou-
veaux ordres.

» La gendarmerie à pied, sous les ordres du colonel Thouve-
not, se rendra au parc d'artillerie et des équipages, sur l'Espla-
nade, pour en faire la police et veiller à leur sûreté.

» Demain, au point du jour, l'eau-de-vie sera distribuée à

toute l'armée. L'ordonnateur en chef prendra, en outre, des mesures pour qu'une autre distribution, soit de vin, soit d'eau-de-vie, soit faite pendant le jour, lorsque l'ordre en sera donné, et, dans le cas où ce qu'il y a en magasin serait insuffisant, l'ordonnateur en chef enverra des détachements de gendarmerie pour en réunir.

» Les courriers et estafettes qui seront expédiés devront l'être, jusqu'à nouvel ordre, par Castelnaudary, d'où, s'ils ne pouvaient pas prendre la route de Castres ou d'Albi, ils suivraient celle de Carcassonne, Béziers, Montpellier, etc. »

Ordre du 9 avril :

« L'ordre qui a été donné, hier au soir, pour que l'armée se tînt prête aujourd'hui à livrer bataille aux ennemis recevra son exécution demain matin, dans toutes les dispositions qu'il renferme.

» MM. les lieutenants généraux donneront des ordres en conséquence. Les deuxième et quatrième divisions, ainsi que la division de réserve, devront être rendues, au point du jour, chacune à la position qu'aujourd'hui elle a occupée.

» L'artillerie, la gendarmerie, le grand parc, la cavalerie, les équipages et généralement tous les corps et individus devront aussi être rendus à leur poste au point du jour.

» M. le général de division Travot veillera particulièrement à ce que la garde urbaine soit à son poste et à ce qu'elle fasse activement le service.

» Le général en chef a remarqué qu'aujourd'hui beaucoup d'individus de cette garde étaient à courir les champs au lieu de remplir leur devoir.

» Il sera donné des ordres pour empêcher que l'on coupe, sous quelque prétexte que ce soit, des arbres sur le canal ou dans les promenades, ni des arbres fruitiers, à moins que ce ne soit pour objet de défense et en vertu d'un ordre d'un général. On empêchera aussi que les arbres soient dépouillés de leur

écorce, ainsi que cela a eu lieu aujourd'hui par les troupes du centre, près du pont des Minimes (1).

» Il sera également donné des ordres pour empêcher que les habitants ne dépassent le canal sous quelque prétexte que ce soit, et pour qu'ils soient conduits par un factionnaire s'ils étaient dans le cas d'aller prendre des meubles ou des objets leur appartenant, entre les avant-postes de l'armée et ceux des ennemis. »

Certes, le resserrement des avant-postes sur l'enceinte indiquait suffisamment, dès le 8, qu'on touchait au moment d'en venir aux mains, mais encore fallait-il une certaine expérience des choses de la guerre pour fixer, comme le fait Soult, le moment de l'attaque.

Au surplus, il était prêt, dès ce moment, et sur les onze ou douze kilomètres de pourtour de la ville, à asseoir une résistance. Il tenait tout son monde sous la main comme dans un grand camp retranché. Toutefois, il se rendait bien compte que, une fois l'affaire engagée, il perdrait de vue les péripéties du combat, et c'est pour cela qu'on le voit donner des instructions de détail aussi compliquées que celles de l'ordre dont nous venons de donner la copie.

Les dispositions prises par le maréchal étaient, du reste, fort simples. Ayant d'abord eu la conviction que son adversaire lui livrerait bataille sur la rive gauche pour forcer l'entrée de Saint-Cyprien, il s'était borné au début à fortifier le faubourg. Le passage non réussi au-dessus de Toulouse, le 28 mars, l'avait éclairé mieux sur les idées et les moyens de Wellington; il s'était rendu compte alors que ce n'était pas seulement sur Saint-Cyprien qu'il serait assailli, mais aussi sur l'un ou l'autre côté du pourtour de la rive droite; d'où ses ordres de faire immédiatement sur la rive droite ce qui avait été fait du côté gauche, couvrir les faubourgs et les hauteurs de redoutes et

(1) Il paraît qu'un des plus grands griefs reprochés au maréchal pour avoir choisi Toulouse comme champ de bataille a été la destruction et l'abatage de beaucoup des beaux arbres des abords.

utiliser du mieux possible le vieux mur de la ville, en partie obstrué par des constructions qu'on ne pouvait pas démolir.

Donc :

Couverture par des ouvrages de campagne des ponts du canal du Midi : le pont Jumeau, le pont des Minimes, celui de Matabiau; mise en état de défense des maisons voisines des ponts;

Construction d'ouvrages sur les hauteurs du Calvinet, battant les abords de Toulouse et du canal : grande redoute, redoute triangulaire, redoute des Augustins, redoute de Sypière, avec des tranchées pour fermer les intervalles à peu près;

Couverture du front du faubourg Saint-Michel, avec retranchement au pont des Demoiselles, aux Récollets et à la butte du Jardin-des-Plantes;

Couverture enfin du faubourg Saint-Cyprien, déjà presque terminée; remise en état de la vieille enceinte avec des tranchées formant, à cinq ou six cents mètres en avant, une première ligne de défense;

Enfin, mise en état des meilleures portions de la vieille enceinte de la ville, de façon à pouvoir les garnir de canons de campagne.

Il n'est pas besoin d'entrer dans des détails, d'autant qu'ils ne peuvent avoir d'intérêt que pour les techniciens et que, d'ailleurs, nous ne sommes pas très fixés sur ce qu'ils pouvaient être dans leur hâtive construction.

D'ensemble, on peut dire que l'on se trouve devant un grand camp, solide au faubourg Saint-Cyprien, solide au Calvinet, solide aux ponts extérieurs du canal du Midi; mais un peu faible sur les hauteurs prolongées du Calvinet, vers Sypière.

Deux divisions défendent Saint-Cyprien et les routes d'Auch, de Lombez et de Saint-Gaudens qui y aboutissent.

Quatre divisions sont consacrées à la défense du canal et des redoutes couvrant les routes d'Albi et de Montauban.

Dans les journées du 9 et même du 8, les coalisés se sont rapprochés; il y a eu quelques combats sur le pourtour du camp;

les cavaliers des deux armées ont échangé quelques coups de sabre et de carabine.

C'est le 10 que nous allons voir se dessiner l'attaque.

Ce jour-là, dès le matin, la petite armée de Soult est en ligne et a ses instructions :

Une division (Darricau) est étendue depuis la Garonne jusqu'à la route d'Albi;

Une division (Darmagnac) est en réserve à droite de la route d'Albi;

Une division (Villate), avec la cavalerie de Vial, est très en avant, sur le mamelon de Pujade et le ruisseau encaissé de l'Ers;

Une division (Harispe) est dans les redoutes du Calvinet;

Une division (Taupin) est en réserve au pont de Guillemery;

Une division (Maransin) est à Saint-Cyprien même ;

Enfin, une division, composée de recrues, aux ordres de Travot, est dans le faubourg Saint-Michel, qui paraît le moins menacé.

L'armée des coalisés, remise en meilleure situation depuis que l'on avait pu rétablir le pont de bateaux et faire passer le corps espagnol de Freyre sur la rive droite de la Garonne, était, le 9 avril, disposée à très peu près comme il suit :

Sur la rive gauche était le corps de Hill, remonté de Roques et de Portet devant le faubourg Saint-Cyprien, et campé le long du Touch. Sur cette même rive, à hauteur de Seilh, était la division légère qui couvrait la descente et la reconstruction du pont de bateaux;

Sur la rive droite était le corps de Beresford, à droite de l'Ers, ayant son avant-garde au pont de Croix-Daurade; à gauche de l'Ers, étaient la division anglaise de Picton et les Espagnols de Freyre, à hauteur de Beresford.

Si une bataille essentiellement défensive était susceptible de succès, certes on peut dire que le maréchal Soult avait mis tous les atouts dans son jeu; mais on ne livre le plus souvent, et c'est le cas ici, des batailles de ce genre que lorsqu'il y a disproportion de forces ou morales ou matérielles. Or, si le moral

était égal, il n'en était pas de même de la force effective matérielle. On s'appuyait à des retranchements, cela est vrai, mais il s'agissait, sur ce pourtour de 12 kilomètres environ, de faire tenir tête, avec 25.000 hommes, à Hill qui en avait 20 ou 25.000 à Beresford qui en avait 20.000, à Picton qui en avait une quinzaine de mille, à Freyre qui en avait autant.

Wellington, cependant, était assez perplexe; il avait déjà fait tâter l'attaque de Saint-Cyprien et en reconnaissait les difficultés; la ligne inférieure du canal du Midi, avec sa largeur, ses ponts défendus et couverts, ses maisons d'approche crénelées, lui faisait supposer une énergique résistance; sans connaître exactement, quoi qu'on ait pu dire dans son état-major, le détail des retranchements du Mont-Rave, il se doutait bien que son adversaire avait dû prendre des précautions lorsqu'il avait vu apparaître les Anglais sur la rive droite de la Garonne, au-dessous de Toulouse, et cela lui faisait fort regretter le peu de succès qu'avait eu sa diversion par le dessus de Toulouse (1), avec attaque par le sud.

(1) Voici comment des officiers ayant assisté à l'action ont dépeint les ouvrages de la rive droite :

Les retranchements de la rive droite de la Garonne formaient une triple enceinte; la première était celle de la ville même. On avait crénelé le couvent des Récollets et barricadé les rues du faubourg Saint-Michel. Le Busca avait été joint à la promenade par une ligne brisée au milieu de laquelle on avait projeté une redoute bastionnée. Le restant des vieux remparts à l'est et au nord avait été garni de canons aux points qui avaient vue sur le canal.

La seconde enceinte était formée par le canal du Midi.

La gauche de cette ligne appuyait à l'embouchure du canal, où l'on avait fortement occupé la maison de l'administration. Le pont Jumeau, à la jonction du canal neuf, avait été couvert par un fort tambour armé de quatre bouches à feu; derrière le pont, on avait élevé un parados pour le défendre des coups de revers de la rive gauche. Le pont Arnaud-Bernard, sur la route de Montauban, avait été également couvert par un tambour et armé de six pièces. Le couvent des Minimes, à cent toises en avant, avait été crénelé et mis en état de défense. Le double tambour qui couvrait le pont Matabiau, sur la route d'Albi, armé de sept bouches à feu, complétait la ligne de défense du canal, vers le nord. Cependant, pour ménager en cas de besoin un double passage de retraite à la gauche des troupes qui couronnaient les hauteurs, un pont volant en planches libres avait été laissé établi à côté du pont Matabiau. Le pont Guillemery et le pont Neuf avaient été laissés libres pour la retraite de l'armée qui avait été marquée par le faubourg Saint-Etienne. Cependant, les avenues de ce faubourg étaient

C'est que là, il le sentait bien, était le point facile. Du nord on dominait la ville, tandis qu'au nord et à l'est c'était, au contraire, l'assaillant qui était dominé.

Son projet était donc de tâcher de transporter une partie de ses forces vers le sud; et il avait songé à y arriver tout d'abord en tournant à couvert de l'Ers le front est de Toulouse.

Mais il eût fallu des ponts, et il avait été instruit par ses reconnaissances et ses espions qu'excepté celui de Croix-Daurade, et il le possédait, tous les autres étaient ou coupés ou minés pour sauter à la première apparition de l'ennemi; l'Ers n'est pas guéable et, avec les pluies des jours précédents, c'était un fossé infranchissable sans ponts.

Ce n'était donc pas à couvert de l'Ers qu'on pouvait faire un mouvement tournant, et il fallait passer entre le Mont-Rave et l'Ers, profiter de la coupure qu'il y avait dans la hauteur pour gagner le canal du Midi, le traverser et aller attaquer la ville par sa partie faible. Tout cela était une opération difficile qu'il importait de bien déterminer tout d'abord et dont il fallait bien imprégner les idées.

défendues par deux redoutes : l'une à gauche de la maison Sacarin, l'autre à droite de la maison Bataille. Le dernier pont sur le canal, à l'extrémité de la droite de l'armée, qu'on appelle pont de Montaudran ou des Demoiselles, avait été également couvert d'une redoute armée de quatre pièces de canon.

L'enceinte la plus avancée et qui couvrait le champ de bataille s'étendait sur les hauteurs du Calvinet et de Montaudran, autrement appelées Mont-Rave. On avait négligé d'y comprendre le mamelon au nord de la Pujade et, avec raison, parce que la défense de cette hauteur isolée n'aurait servi qu'à compromettre les troupes qu'on y aurait placées.

La gauche de cette ligne était fermée par une espèce d'ouvrage à cornes qui faisait face au mamelon de la Pujade et auquel le chemin creux de Péroles, qui coupe le penchant du coteau, sert d'avant-fossé. Le côté oriental de la hauteur du Calvinet était défendu par deux redoutes non achevées. A l'occident et autour du signal du Calvinet, une redoute bastionnée fermée à la gorge battait en revers les avenues de Matabiau et d'Albi; au midi de la route d'Albi et au pied de la hauteur supérieure était une autre redoute ayant le même but. Ces ouvrages étaient « les redoutes du Calvinet ». Un peu plus loin, au midi, entre le Calvinet et la route de Lavaur, étaient les redoutes du centre : celle des Augustins entourant la maison Pomarède, l'autre entourant la ferme Colombette; enfin, la droite était fermée par une redoute imparfaite qui n'était pas armée, placée à l'extrémité nord du mamelon de Sypière.

L'ordre d'attaque de Wellington était, par suite, aussi explicite que l'ordre de défense de Soult.

Il s'exprimait ainsi :

« La 3^e division, la division légère, laquelle devra passer de très bonne heure le pont de bateaux, et les Espagnols du général Freyre attaqueront le front nord de Toulouse.

» La 3^e division et la division légère, appuyées par la division de cavalerie allemande, feront une « démonstration » contre la ligne du canal, la première sur le pont Jumeau, la deuxième se bornant, à gauche, à menacer le front et à assurer la relation avec le corps espagnol du général Freyre. Ce corps, renforcé de l'artillerie portugaise, attaquera la hauteur de Pujade, s'y logera et couvrira le mouvement du général Beresford.

» Le maréchal, avec les 4^e et 6^e divisions anglaises et trois batteries, passera l'Ers, au pont de Croix-Daurade, tournera la butte Pujade à gauche et s'avancera le long du terrain plat de la rive gauche de l'Ers, entre cette rivière et les hauteurs occupées par les Français. Il marchera ainsi jusqu'à ce que son arrière-garde ait dépassé la route de Lavaur.

» A ce moment, les deux divisions entreront en ligne et attaqueront le plateau de Saint-Sypièrre, pendant que le corps espagnol attaquera celui du Calvinet.

» La division de dragons (Pousonby) reliera les deux attaques.

» La division de hussards de lord Ed. Somerset et celle de Vivian remonteront l'une sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite, le cours de l'Ers pour s'opposer à la cavalerie française, laquelle peut, à l'aide des ponts de Bordes et de Montaudran, passer sur la rive gauche et harceler la marche de la colonne Beresford.

» Le général Hill, sur la rive gauche de la Garonne, devra menacer Saint-Cyprien, afin d'y retenir les troupes françaises. Il ralentira ou augmentera ses efforts sur l'enceinte du faubourg, suivant qu'il observera les progrès de la bataille de la rive droite. »

Cet ordre général est très simple et se résume (1) :

Fausse attaque sur Saint-Cyprien, série de démonstrations sur la partie inférieure du canal vers son embouchure; attaque de front et de flanc des redoutes du Calvinet, de front en les menaçant d'abord, de flanc en les tournant par l'extrémité de la hauteur, vers Montaudran.

Les redoutes prises, on se jetterait sur les ponts du canal et le faubourg Saint-Michel pour couper la retraite vers Castelnaudary.

Rien là que de très régulier, élémentaire presque, puisqu'on avait des forces très supérieures pour l'enveloppement. Il n'y avait qu'un point défectueux, par sa difficulté. C'était cette marche de 20.000 hommes, le long de la rivière de l'Ers, de la Croix-Daurade à Montaudran, six kilomètres à faire en vue des redoutes, le long du Calvinet.

C'est la vraie marche de flanc dangereuse, rejetée unanimement par tous les classiques de tactique militaire. En règle, elle n'aurait pas dû réussir; pratiquement et théoriquement, la marche de flanc devant l'ennemi est condamnable. Elle réussit cependant, on va le voir, parce que, quand on a, et c'était le cas, une supériorité qui permet d'agir à « coups d'hommes », il est des règles que l'on peut braver. Certes, la disproportion

(1) Ordre donnée par Wellington pour l'attaque du 10 avril :

« Saint-Jory, le 9 avril.

» Le front d'attaque de la 3^e division embrassera tout le terrain situé entre la Garonne et la grande route qui conduit au village de la Lande (route de Montauban) en y comprenant cette route elle-même.

» La division légère sera placée à la gauche immédiate de la 3^e division, et elle étendra son front d'attaque depuis la grande route précitée jusqu'au point où elle pourra relier son flanc gauche avec la droite des Espagnols.

» Les opérations de ces deux divisions doivent être néanmoins considérées bien moins comme une attaque réelle que comme une diversion, parce qu'on ne peut supposer qu'elles puissent parvenir à forcer aucun des passages du canal qui couvre Toulouse.

» La ligne du canal sera principalement menacée aux points où il existe des portes et des écluses, et sur tous les autres points où la forme du terrain ou quelque circonstance favorable pourra faciliter l'approche des troupes.

» On tiendra en réserve une portion considérable de la 3^e division et de la division légère. »

entre les forces adverses en présence était grande, mais compensée par la facilité de tenir en respect, du côté des défenseurs, des forces doubles, triples peut-être, avec les ouvrages de campagne élevés aux points utiles; mais cette compensation même était insuffisante parce que l'on n'avait jamais eu l'idée que l'armée anglaise, si correcte d'habitude, allait, de son propre gré, engager une manœuvre qui l'obligeait à passer, dans une plaine marécageuse et difficile, sous les canons des redoutes du Mont-Rave, parallèlement à la ligne de défense. On avait prévu une attaque sur Saint-Cyprien, là il y eut insuccès; prévu une attaque au pont Jumeau, au pont des Minimes, au pont Matabiau, là aussi il y eut insuccès.

Personne n'avait songé à un mouvement tournant de 6 ou 7 kilomètres d'envergure et n'y était préparé. Là fut l'insuccès.

Et c'est pour cela que l'on dit toujours, et avec raison, que la supériorité de l'offensif sur le défensif est que le dernier ne peut pas avoir tout prévu et que c'est le premier qui s'impose.

Durant toute la période de manœuvres, depuis l'Espagne, et nous aurons à le dire encore, Soult s'impose partout stratégiquement et même tactiquement; mais à la bataille finale, conséquente à cette longue période de combinaisons stratégiques, c'est l'adversaire qui s'impose tactiquement. C'est le résultat forcé d'une défense stricte dont on ne voudra ni ne pourra sortir avec succès assuré.

Nous allons conter rapidement maintenant la bataille. Les préliminaires en sont plus intéressants et instructifs que l'action elle-même, qui forme un ensemble d'attaques un peu décousues sur tout le pourtour, dans les conditions du projet établi par Wellington, qui est celui qui s'impose, mais avec une variante qui prouve combien, à la guerre, il se faut défier des exécutions même les mieux indiquées et les plus simples théoriquement.

C'est surtout aux livres anglais et aux rapports de l'état-major de Wellington que nous avons emprunté le détail de ces entreprises un peu décousues comme on va en juger.

C'est à 6 heures du matin que commença la marche en avant des coalisés.

Picton, avec la division légère, commença à refouler les avant-postes français sur le pont Jumeau et celui des Minimes ayant derrière lui, à sa gauche, la division Alten, qui menaçait d'un peu loin le pont Matabiau ; puis, enhardi par la facilité qu'il avait eue, au lieu de s'en tenir à la menace, comme le prescrivaient les ordres, il s'emballa, passa de l'acte démonstratif au décisif, lança une brigade contre l'ouvrage de défense et vit en quelques instants ses bataillons se retirer en désordre laissant sur le terrain le général et 400 tués ou blessés.

Freyre, qui avait sollicité du généralissime l'attaque du Calvinet, fut bientôt, et par la même faute d'emballement, dans le même cas que Picton. Arrivant par la route d'Albi, il refoula les avant-postes français, traversa sans encombre le ruisseau qui borde la butte de la Pujade et, sans encombre aussi, occupa la butte et y étendit toute l'artillerie portugaise qu'on lui avait confiée.

Puis, voyant que tous les détachements français allaient en reculant s'entasser sur le Calvinet derrière les ouvrages, il s'avança résolument vers la hauteur vers 11 heures du matin. Mais là, comme au pont Jumeau, il fallut en rabattre. Les troupes d'assaut, 9.000 hommes, dit-on dans le compte rendu, soumises à un feu terrible de front et de flanc venant de l'ouvrage à cornes du sommet et de la tête de pont de Matabiau, reculèrent en désordre pour se mettre à l'abri dans le secteur sans feu et dans un chemin creux où elles s'entassèrent. Une sortie des Français, qui, de leurs retranchements, se précipitèrent à la suite des assaillants, les fusillant à bout portant, mit le comble à l'effarement. Impossible de faire aucun ralliement et, en un clin d'œil, la route d'Albi se couvrit de fuyards, la baïonnette dans les reins.

Sans la présence d'Alten, la charge de la division de dragons de Pousonby, qui se porta en hâte sur le flanc des poursuivants, c'en était fait du corps de Freyre. Sous cette menace, les Français remontèrent le Calvinet; mais ils laissaient derrière eux 1.500 Espagnols tués ou blessés sur les pentes et dans la

plaine au pied de la Pujade, d'où l'artillerie portugaise ne cessait de tirer sur les poursuivants et sur le Calvinet, joignant son feu à celui de l'artillerie de Beresford, restée derrière le corps anglais du maréchal, comme on va le voir.

Ainsi qu'il avait été ordonné, la cavalerie de lord Somerset et celle de Vivian, précédant la colonne, s'étaient répandues sur les deux rives de l'Ers, gagnant au loin, vers le sud, les ponts de Bordes et de Montaudran, en refoulant les quelques escadrons de Berton dont quelques pelotons avaient mis pied à terre pour barricader les ponts et les défendre à coups de carabine.

Derrière sa cavalerie, le corps de Beresford s'était engagé, par le pont de la Croix-Daurade, dans la vallée de l'Ers, entre la rivière et les buttes de Pujade, du Calvinet et de Sypière, bordées de retranchements. Le pays était marécageux et difficile; il n'y avait pas de chemin tracé et impossibilité, par suite, de se faire accompagner de son artillerie, qu'il dut laisser à Mont-Blanc, d'où elle vint à l'aide à l'artillerie portugaise de la butte Pujade.

C'est donc avec son infanterie seule qu'il avançait sur ce terrain humide, arrêté assez souvent par la difficulté des passages, obligé à de fréquentes haltes pour ne pas trop éparpiller son monde, ne pouvant répondre ni au canon des redoutes dont les boulets sifflaient au-dessus des colonnes, ni à la fusillade, éloignée, il est vrai, mais fort gênante, des tirailleurs embusqués sur la pente du Mont-Rave.

C'était, il n'y a pas à dire, une manœuvre plus que hardie, inconséquente, malgré tout le respect qu'on peut avoir pour le talent du généralissime qui l'avait ordonnée.

Pour nous, il est hors de doute qu'il n'avait pas de données précises sur le terrain de la rive gauche de l'Ers, sans quoi, en dépit des difficultés qu'eût pu lui créer le passage du cours d'eau plus au sud, il n'aurait pas hésité à faire le mouvement tournant par la rive droite du ruisseau. C'était un peu plus long, entraînant peut-être la nécessité de traîner avec soi un peu de matériel de pont, mais au moins on ne s'engageait pas en une

opération absolument contraire aux règles élémentaires de la tactique (1).

Les Anglais l'ont bien senti, car ils laissent échapper dans le compte rendu qu'ils en firent : « La fortune vint à notre secours ! »

Certes « la fortune favorise souvent les audacieux », mais il ne faut pas abuser de cette formule. Elle vous mènerait souvent loin, dans les questions de guerre. Nous allons voir, du reste, comment ce que l'état-major anglais a appelé « une bonne fortune » s'est trouvé un simple coup du hasard, et, suivant notre appréciation, « erronée peut-être », la continuation de la manœuvre peu étudiée prescrite par Wellington après renseignements un peu superficiels des lieux.

L'ensemble qui constitue ce qu'on appelle le Mont-Rave, « peut-être parce qu'il affecte un peu cette forme allongée et irrégulière », se compose d'une butte séparée que nous venons de voir occuper par l'artillerie portugaise, cotée 165 sur la carte de l'état-major, et d'un chaînon allongé de 6 kilomètres environ de long, coté sur cette même carte 192-194, ayant donc sur le plateau supérieur une dominance de 60 mètres environ sur la vallée de la Garonne et celle de l'Ers, qui sont cotés 130 à 135.

Au milieu de sa longueur, à peu près, le chaînon, nous l'avons dit dans la description topographique, a un léger affaissement; dans cet affaissement, passe la route de Revel.

Soult, du haut du Calvinet, n'avait pas été sans suivre des yeux le mouvement si hardi et si dangereux de Beresford et n'était pas homme à laisser échapper cette occasion de succès sur l'armée anglaise. Là aussi il put se dire, comme à Orthez : « Cette fois, je le tiens ! »

Aussi, dès qu'il vit les attaques du nord, celle sur le pont Jumeau, celle sur l'ouvrage à cornes du Calvinet arrêtées net, fit-il monter sur le Calvinet la division de Taupin et une partie de celle de Darmagnac, puisque c'est là que semblait

(1) Les Anglais, dans leur rapport, écrivent l'Hers, Soult écrit l'Ers. Notre carte d'état-major dit Hers.

devoir se résoudre l'ensemble de la manœuvre de Wellington et que les autres attaques, celles du nord et celle, on le verra ci-après, de la rive gauche, pouvaient être considérées comme enrayées.

Taupin fut lancé, avec sa division, dans le flanc de Beresford, en même temps que la cavalerie de Vial devait descendre la route de Castres pour couper la colonne en deux. L'ordre était bien donnée, la disposition bien conçue. C'était au milieu, à la coupure des deux hauteurs de Calvinet à droite et de Sypière à gauche, que Taupin devait se lancer ; mais il y eut là un instant d'arrêt provenant de ce que le général, qui venait de la rive gauche, afin d'arriver plus vite, s'était fait suivre de son artillerie, laquelle, engagée dans les rues de Toulouse, fut un peu embarrassée et arriva bien après les fantassins ; puis, la direction sur l'ennemi, qui devait être à peu près perpendiculaire, fut mal donnée, trop à droite, et le choc, qui ne se produisit pas, du reste, au lieu d'être direct se trouvait oblique. Dans ces conditions, n'ayant pas de canon soi-même pour aider le mouvement, on se privait du canon des redoutes qui ne pouvait plus tirer, puisque la ligne de contre-attaque française s'étendait en biais le long de la pente du Mont-Rave et que les boulets eussent traversé les rangs français avant d'arriver aux Anglais, lesquels avaient fait face à l'attaque et formé le carré dans tous les bataillons voisins de la route par où l'on voyait descendre la cavalerie du général Vial.

Lorsque Taupin voulut remédier à cette disposition vicieuse de son mouvement, il était trop tard. Ses bataillons, reçus par un feu de file et par quelques volées de fusées à la Congrève d'une section de fuséens qui était précisément en avant et un peu en dehors de la direction des assaillants, étaient déjà flottants et indécis, et lorsqu'ils virent le général, frappé à mort, rouler avec son cheval sur la pente, le désordre se mit dans les rangs et ils remontèrent sur le plateau, poursuivis par les tirailleurs anglais. Nombre de compagnies descendirent même la pente ouest pour se réfugier dans les redoutes qui barraient les passages du canal, celles de Sacarin et de Cambon.

Est-ce par suite de cette attaque imprévue ? Est-ce par fati-

gue de continuer ainsi le long du Mont-Rave cette marche si difficile ? Est-ce plutôt parce que les ouvrages du mont Sypière et ceux de Caraman étaient des redoutes hâtivement construites et de faible profil qui les rendait invisibles du fond de la vallée de l'Ers ? Ce qui est certain, c'est que Beresford, au lieu d'aller au delà, comme le voulait certainement Wellington, s'arrêta après l'attaque, avant d'avoir passé la route de Castres et précisément en face des tranchées garnies de Français de Caraman et de Sypière.

Heureusement pour lui, car les événements de guerre tiennent le plus souvent à des concours de circonstances très fortuites, la mauvaise disposition du général Taupin avait non seulement entraîné le désordre de sa division, mais l'indécision des défenseurs des redoutes. Ils ne firent qu'une résistance de forme et se rejetèrent eux aussi sur la pente opposée, lorsqu'ils virent la masse des bataillons anglais (4^e et 6^e divisions) monter sur le plateau. Il fut occupé presque sans coup férir (1).

(1) On a raconté de bien des manières l'affaire de la division Taupin. Voici celle d'un des officiers de l'armée, chef de bataillon du génie, qui était présent, dit-il, sur le plateau :

« Au delà du faubourg Guillemery, le terrain s'élève insensiblement jusqu'à une sorte de plateau sur lequel existe une maison des champs nommée indistinctement Duroux ou Sypière.

» En arrière et en avant, des corps assez nombreux de troupes pouvaient se déployer.

» Des haies très épaisses, et le tertre coupé sur plusieurs points à une faible hauteur, formaient l'enceinte de ce lieu. Là, on traça une redoute carrée, d'un profil très faible, et qui ne fut pas convenablement armée. Un peu en arrière, en regardant le chemin de Caraman, on commença la construction d'une autre redoute.

» Il est probable qu'on ne s'attendait pas à la manœuvre hardie exécutée par Beresford et que l'on n'avait élevé ces ouvrages que dans la prévision que quelques troupes anglaises passant le L'Hers, au village de Montaudran, pourraient donner de l'inquiétude à notre extrême droite.

» Aussi, le maréchal n'y avait-il placé que le général Dauture avec quelques centaines d'hommes. A la vue de Beresford, marchant résolument sous le feu de nos lignes, et bravant toutes les difficultés du terrain, le duc de Dalmatie comprit toute l'importance de la marche des Anglais. Il crut, en voyant leur artillerie éloignée et connaissant parfaitement le point sur lequel ils allaient se déployer, que la fortune lui ménageait en cette occasion un succès éclatant. Il donne l'ordre au général Taupin, qu'il a retiré du faubourg Saint-Cyprien, de marcher en toute hâte vers Sypière, en se couvrant des hauteurs, afin de dérober son mouvement à l'ennemi. Taupin

Il était environ 2 heures de l'après-midi. Cette contre-attaque manquée avait entièrement changé la forme du combat.

obéit ; mais malheureusement son artillerie reste dans les ouvrages du nord. Le général doit placer ses troupes en arrière de la crête, à la droite de la redoute, mais un peu en deçà. La brigade Rey, composée de quatre bataillons des 12^e léger, 32^e et 43^e de ligne, se plie en colonne, avec ordre d'agir au premier signal sur la gauche de l'ennemi. Le général Berton, à la tête de six escadrons, devait seconder le général Rey.

» La deuxième brigade, sous les ordres du général Gasquet, et formée des 49^e, 55^e et 58^e, va se précipiter sur le flanc droit de l'ennemi, soutenue par le 21^e chasseurs à cheval ; Dauture ne doit pas sortir de la redoute désormais flanquée par les deux brigades de Taupin.

» Cependant la colonne anglaise s'avancait lentement à cause de la raideur de l'escarpement et de l'état du sol détrempe par de longues pluies. Ceux qui la voyaient pouvaient se rappeler la fameuse colonne de Fontenoy, invincible tant que l'artillerie n'y ouvrit point de brèches. Comptant sur les dispositions qu'il avait prises, mais oubliant que l'artillerie aurait dû suivre la division, le maréchal s'écrie : « Les voilà, général Taupin, je vous les livre, ils sont à nous ! »

» Le général se met à la tête de la brigade Rey. J'ai dit ailleurs qu'il s'avança trop tôt, imprudemment, contre l'ennemi, tandis qu'il aurait dû, après s'être tenu assez longtemps couvert par un pli de terrain, placer Beresford entre le feu de ses deux brigades et ne s'abandonner sur lui qu'après lui avoir fait éprouver de nombreuses pertes.

» Le général anglais, apercevant la tête de la brigade Rey, s'arrête et couvre ses flancs par des carrés. S'il n'a point encore d'artillerie, Taupin en est de même dépourvu. Le 12^e léger est reçu par un feu bien nourri ; il résiste faiblement et se disperse devant la masse anglaise, qui aurait dû être précipitée dans le vallon. Ce corps s'était d'ailleurs interposé entre l'ennemi et la redoute et rendait nulle l'action de celle-ci. Dauture voulut en vain retenir la garnison, elle suivit l'exemple du 12^e et son mouvement rétrograde.

» Taupin rallie quelques compagnies, se porte en avant et veut rétablir le combat ; mais il tombe, mortellement blessé. Les deux brigades se retirent et l'ennemi entre dans l'ouvrage.

» Ce résultat inattendu fut fatal : l'ennemi reçut son artillerie, il arma la redoute et s'avança en deux colonnes sur le faubourg Guillemery. La brigade Rey s'était retirée sur les maisons Sacarin et Cambon ; il en fut de même de la brigade Gasquet, qui observa assez d'ordre dans la retraite, protégée d'ailleurs par la cavalerie du général Soult. Le capitaine Lapène, appelé des ouvrages du nord, plaça ses pièces de manière à faire beaucoup de mal à la droite de l'ennemi ; mais celui-ci, renforcé par la division de sir Henri Clinton, s'avancait fièrement, quoique avec une grande lenteur. Pour atténuer le succès de Beresford, le maréchal ordonna au général Darnagnac d'abandonner la poursuite des Espagnols vaincus. Celui-ci accourt, à la tête de la brigade Le Seur. On voit briller à la tête du faubourg les baïonnettes du 75^e ; l'ennemi s'arrête et sur ce point l'artillerie seule agit à de longs intervalles.

» L'auteur ajoute qu'on ne pouvait douter qu'une attaque du Calvinet

Le Calvinet seul restait occupé, mais la ligne avancée de résistance était transportée à droite sur le canal, au pont des Demoiselles, au pont Neuf, au pont Guillemery, aux redoutes de Sacarin et Cambon.

Impossible de revenir sur le plateau de Sypière; il n'y avait plus, pour tenir au delà de la ligne du canal, que les redoutes du Calvinet, mais prises, cette fois, en flanc, sur le plateau même, par l'occupation de Sypière. Heureusement pour nous, les Espagnols étaient longs à se reformer après leur échec du matin, sans quoi on eût dû, dès ce moment, les céder à l'ennemi, pris qu'on eût été dans un étau, par le nord et par le sud.

La résistance sur ce point dura jusqu'à 4 heures avec des alternatives diverses.

La première attaque de la masse anglaise en travers du Calvinet, avec la 6^e division et la brigade Pack, fut heureuse. Les défenseurs des redoutes du plateau, surpris d'une sorte d'attaque en revers, à laquelle on n'avait point songé, abandonnèrent leurs retranchements dans lesquels Anglais et Portugais se hâtèrent de s'installer.

Sous l'impulsion vigoureuse de Clausel et d'Harispe, les bataillons français revinrent à la charge, se rejetèrent dans la redoute de la Colombette, où le 42^e régiment anglais fut presque entièrement détruit, et il y eut, une grande heure durant, autour des redoutes, entre le corps de Clausel et les divisions de Beresford, une mêlée confuse.

Vers 4 heures seulement, Clausel dut renoncer à se maintenir. Impossible de rentrer dans la redoute du Calvinet et de tenir suffisamment dans l'autre. Tout ce qu'il y avait sur le plateau

allait avoir lieu, que les troupes, resserrées sur un petit espace, allaient peut-être résister avantageusement, quoique la droite fût en l'air. On mit en état de défense les maisons Sacarin et Cambon, on retira de Saint-Cyprien la brigade Rouget, et Travot remplaça Taupin. »

On voit, d'après cela, quelle difficulté on a à écrire l'histoire. Voilà le récit d'un officier qui se donne comme acteur du drame; ce récit s'éloigne et de celui de Soult et de celui de Wellington, que nous avons cités, et de celui de l'état-major anglais dont nous reproduisons à peu près les termes.

se retira, partie sur Sacarin et le canal, partie sur Matabiau. Soult, lui-même, en donna l'ordre.

On a vu l'échec du matin de Picton contre le pont Jumeau et les Minimes. On a vu aussi l'échec des Espagnols contre le nord du Mont-Rave. Il y avait là échec réel puisque, d'après l'ordre, ils eussent dû donner la main à Beresford sur le plateau, et que ce fut lui, au contraire, qui vint à eux.

Hill, dans le faubourg Saint-Cyprien, avait, d'un entrain vigoureux, forcé la ligne avancée des retranchements, mais il dut s'arrêter devant la deuxième ligne, moins étendue et meilleure, et rester inerte, attendant le résultat de ce qui se passait sur l'autre rive de la Garonne.

Il était plus de 5 heures. Des deux côtés la lassitude était extrême; les batteries anglaises et portugaises n'avaient plus que très peu de munitions. Wellington avait ses ambulances encombrées, 4.659 hommes, dit le rapport de l'état-major, tués ou blessés. Il arrêta le combat (1).

(1) « La nouvelle du succès de Beresford, a écrit un officier de l'armée française, fut bientôt annoncée sur toute la ligne ennemie. Freyre crut y trouver le moyen de ranimer le courage de ses Espagnols. Il les masse et les porte à l'attaque de la grande redoute. Mais la mitraille les arrête et les disperse..... Ils se reforment derrière la butte Pujade et reviennent à la charge, mais sans succès, et se retirent, laissant le terrain couvert de cadavres.

» A l'extrémité de la ligne, Picton, ayant reçu des renforts de Hill, prend de nouvelles dispositions pour attaquer à nouveau le pont Jumeau..... Là, comme au Calvinet, les assaillants sont arrêtés par le feu et doivent renoncer à des tentatives jugées désormais inutiles.

» Ainsi, dans la seconde partie de la journée, comme dans la première, les alliés étaient repoussés sur tous les points, sauf à notre extrême droite. Et l'on acquérait la conviction que, si le général Taupin avait exécuté avec calme et promptitude, et ponctualité surtout, les ordres du maréchal, ou s'il avait eu son artillerie, la bataille de Toulouse aurait compté au nombre de nos triomphes les plus glorieux. »

Et le même écrivain ajoute :

« En s'emparant de la redoute de la Sypièrre, le maréchal Beresford avait rendu notre position difficile. On ne pouvait cependant abandonner sans combat les hauteurs fortifiées que nous occupions. Les pertes de l'ennemi étaient très grandes, mais ses ressources l'étaient plus encore. Nos redoutes des Augustins (de la tour des Augustins) et du Colombier se liaient par une ligne reranchée à nos ouvrages du nord. Nos pièces avaient été mises hors des ouvrages pour mieux atteindre les assaillants dans leur évolution. »

Après avoir raconté l'évacuation du plateau, l'écrivain ajoute :

« L'armée prit une position qui avait pour point extrême le mamelon

Aux appels du soir, on estima, du côté de Soult, les pertes à 3.000 hommes.

Il était inutile, dans le très grand nombre de récits de la bataille qui nous est passé sous les yeux, de chercher à démêler la vérité de la légende. Au surplus, les deux rapports, cités ici de Soult et de Wellington à leurs gouvernements suffisent pour caractériser l'esprit de la lutte de chaque côté.

La bataille de Toulouse est terminée :

« Déplorable et inutile effusion de sang, écrit le chef d'état-major de Wellington, puisqu'à ce moment Napoléon avait abdiqué et qu'un gouvernement provisoire était établi à Paris. »

Déplorable, est un terme dont on ne saurait approuver l'emploi dans une question de ce genre. Ce que fait un soldat pour l'honneur des armes n'est jamais déplorable. Il y a toujours un but ou matériel ou moral qui le rend juste. Une troupe, grande ou petite, qui se bat jusqu'à la dernière extrémité, alors qu'en se rendant elle épargnerait la vie à nombre des siens et à nombre d'ennemis aussi, ne commet pas un acte déplorable. L'acte peut être inutile même, mais il est valable et doit être admiré.

On ne peut dire qu'il fut absolument utile au maréchal de livrer bataille à Toulouse; il l'eût pu faire ailleurs peut-être, sans être acculé comme il le fut le 10 au soir.

Toutefois, on ne peut dire qu'il eut tort de se battre. On aurait préféré, et nous l'avons dit déjà, le voir prendre quelques jours avant tout son monde et courir sus au corps de Beresford, isolé sur la rive droite par la rupture du pont. Ecra-ser sans pitié 10.000 Anglais restés sans appui direct, sans moyens de renforts, était un coup de maître, après lequel il fallait sur le Tarn pour y reprendre abri, et, du reste, on eût fort hésité à le suivre. L'a-t-il su ?

Ayant, à tort ou à raison, consenti à l'acculement autour de

Sacarin et Cambon. Elle se prolongeait à droite sur le chemin pavé de Montaudran et venait s'appuyer au pont des Demoiselles.

» Sur cette deuxième ligne, nous restions inébranlables.

» Les avantages avaient été balancés. Si nous avions évacué, après en avoir fait chèrement acheter la possession, la première ligne du faubourg Saint-Cyprien et les redoutes nord et est, nous étions vainqueurs à Pont-Jumeau, aux Minimes, sur la route d'Albi et au pont des Demoiselles. »

Toulouse; si, voyant, du haut de Sypière, la marche de flanc de Beresford le long de l'Ers, il avait fait le sacrifice de ses positions, de ses redoutes, de tous ses préparatifs de résistance dominante, et que, groupant tout ce qu'il avait sous la main, il eût couru baïonnette baissée dans ce flanc que lui présentait l'ennemi, cela aussi eût été un coup de maître. L'a-t-il pu ?

Pour nous, il résulte de l'étude que nous avons faite, on le voit, des opérations, qu'il eût été préférable de le voir continuer à manœuvrer. C'est dans la manœuvre qu'il excellait. Et il avait tout le temps, en passant à Toulouse, de réorganiser son artillerie et de vider l'arsenal pour que rien n'en profitât aux Anglais de Wellington, à leur entrée.

On a tout aussi durement considéré les opérations de Wellington. Tout d'abord, la dernière, celle du 10, ayant pour but d'aller le long de l'Ers, prendre Toulouse par le sud avec le corps si nombreux de Beresford, était, quoique le succès l'ait couronnée, une imprudence qui ne méritait pas si belle réussite.

Certes, l'idée était excellente d'aller attaquer Toulouse par le sud. Là, l'assaillant était dans une position dominante sur le Puech-David. Il avait, devant lui, le faubourg Saint-Michel, qui était le moins défendu. Il interceptait la retraite et le canal, prenait de revers le pont des Demoiselles, et l'entrée en ville de ce côté n'était qu'un jeu.

Il semble que le général anglais n'a pas suffisamment essayé le mouvement par la rive droite, après l'établissement du pont au-dessus de Pinsaguel. Il s'est effrayé des difficultés de passage de l'artillerie à Nailloux. Peut-être eût-il pu les vaincre. Peut-être eût-il pu descendre davantage vers le sud, même jusqu'à Pamiers. Seulement, cela sortait des habitudes de prudence de Wellington. Il n'aimait pas laisser des corps loin de lui, loin de sa direction, et ce n'était presque qu'à son corps défendant qu'il avait autorisé de passage de l'Ariège à Auterive et la remontée sur Villefranche. Il ressort des lettres du temps qu'il fut presque heureux de la non-réussite de ce projet qui mettait le corps de Hill à plus de 50 kilomètres de lui, avec des

communications d'ordres difficiles à faire entre lui et son détachement.

En fait, le 10 au soir, sans même vouloir discuter s'il devait se considérer comme vaincu ou comme ayant livré une bataille indécise, Soult était, nous venons de le dire, définitivement acculé; tout au plus avait-il à espérer la non-occupation par l'ennemi, en forces supérieures, de la route de Carcassonne, le long du canal du Midi.

On a beaucoup discuté de ses intentions. Nombre d'écrivains de cette période ont pensé qu'ayant des données fort exagérées sur les pertes de l'armée coalisée « qui étaient de telle nature qu'il devait rester dans l'inertie tant qu'il n'aurait pas reçu de réserves », il espérait qu'une deuxième attaque suivant la première lui permettrait de sortir de ses lignes et de reprendre l'offensive.

Ce sont là des racontars, puisque, le 11, prévenant le maréchal Suchet qu'il a livré bataille la veille, il ajoute :

« Marchez, Monsieur le Duc d'Albufera, sur Carcassonne, par Quillan, avec toutes vos forces; je vous y rencontrerai avec mon armée et alors nous pourrons reprendre l'offensive, porter le théâtre de la guerre sur la Garonne supérieure, et alors, nous tenant dans les montagnes, obliger l'ennemi à rappeler ses troupes de Bordeaux, ce qui donnera à Decaen les moyens de reprendre cette ville et de faire une diversion en notre faveur. »

C'est, on le voit, une nouvelle combinaison. Elle aura le sort des précédentes; et, d'ailleurs, elle était basée sur la diversion du général Decaen, et ce général n'avait rien pour faire une diversion.

Toutefois, il n'est pas douteux que Soult n'eût l'idée de se retirer et que jamais son intention ne fut de se laisser bloquer à Toulouse et de se laisser enterrer sous les ruines de la ville.

Le 10 au soir, entre 4 et 5 heures, voyant le Calvinet perdu, ayant replié tout son monde derrière le canal du Midi, il avait de suite envoyé partout des ordres pour qu'on travaillât sur-le-champ à fortifier les passages du canal et à faire de cette deu-

xième ligne, à laquelle il n'avait jusque-là pensé que vaguement, un obstacle aussi sérieux que possible.

Que comptait-il faire à ce moment ?

On n'en sait rien et il ne l'a jamais dit. Il est même douteux qu'il eût un plan arrêté, car sa lettre à Suchet est du lendemain.

On a raconté, mais rien n'en donne trace dans les nombreux opuscules que nous avons lus à ce sujet, que le 9, dans la nuit, il avait, contre toutes ses habitudes, voulu couvrir un peu sa responsabilité en convoquant ses trois principaux généraux d'Erlon, Reille et Clausel à donner leur avis sur la situation.

Tous trois, dit-on, avaient été unanimes dans l'idée que ce qu'on avait de mieux à faire était de se retirer.

Ce qu'on n'avait pu faire, le 10 au matin, par sentiment de résistance et pour l'honneur des armes, devenait bien plus difficile le 11. On ne se bat pas ainsi, toute une journée, empruntant des divisions aux corps d'armée, des brigades aux divisions, des régiments aux brigades, sans causer quelque désordre.

Et puis, on avait à relever les morts, à porter les blessés dans les ambulances improvisées partout en ville, à remplacer les munitions des coffres, à prendre le plus de vivres possible, en un mot à se remettre d'aplomb, quoiqu'on fût, comme l'ont dit les rapports, en état de combattre si on était attaqué.

En fait, on ne le fut pas, et pour causes, pour des causes inhérentes à toutes les grandes luttes, lorsque, de part et d'autre, et c'était le cas, on a fait appel à tout ce qu'on avait de disponible.

Wellington, lui aussi, avait à se réorganiser, à remplacer surtout ses munitions, car l'artillerie surtout avait fait du canon un usage immodéré et ses coffres étaient vides. Il avait passé la journée du 10 sur la rive droite à surveiller l'action du côté du Mont-Rave, et il n'était pas fâché d'aller voir où en était Hill sur la rive gauche et de donner sur place des instructions pour que l'on utilisât le pont de bateaux à de nombreux transports de cartouches, de boulets, de poudre et de vivres.

La journée se passa à ces soins et l'attaque fut différée jus-

qu'au 12. On se contenta d'envoyer quelques escadrons vers Baziège, sur la route de Castelnaudary, hanté que l'on était toujours de la jonction possible de Suchet venant des Pyrénées orientales.

C'est l'inquiétude où l'on fut, en apprenant qu'on voyait de la cavalerie remonter vers Castelnaudary, qui, à 4 heures du soir, décida Soult à évacuer Toulouse. Il n'avait pas le choix pour se retirer. La route de Carcassonne était la seule à peu près ouverte. Encore se décida-t-il pour exécuter de nuit le mouvement détaillé, avec le plus grand soin, dans l'ordre ci-après :

Ordre.

Toulouse, le 11 avril.

« L'armée se mettra en marche aujourd'hui à 9 heures du soir et se dirigera par la grande route de Castelnaudary sur Villefranche où elle prendra position et de nouveaux ordres seront donnés.

» Le général Soult mettra en route sa cavalerie à nuit close; il se rendra à Baziège, d'où il enverra aussitôt des partis sur la Bastide, ainsi qu'à la rive droite de l'Ers et entre cette rivière et le canal, pour avoir des nouvelles des ennemis et couvrir les divers débouchés qui aboutissent à Baziège. Il attendra, en ce dernier endroit, que l'armée ait passé, ou que de nouveaux ordres lui soient donnés pour continuer son mouvement.

» Le général Soult laissera un régiment entre Rongueule et Castanet, pour garder le cours du canal, particulièrement les ponts qui ont été détruits ou barricadés. Ce régiment joindra l'arrière-garde lorsqu'elle passera et prendra les ordres de M. le lieutenant général comte Reille.

» M. le comte d'Erlon fera mettre en marche la 2^e division d'infanterie à 9 heures très précises, et lui donnera l'ordre d'aller prendre position à Baziège, gardant les routes de la Bastide et tous les débouchés qui sont sur les deux rives de l'Ers et du canal, jusqu'à ce que toute l'armée ait passé; ensuite cette

division sera jointe par la 1^{re} et M. le comte sera chargé, en partant de Baziège, de faire l'arrière-garde ; la cavalerie nécessaire sera, à cet effet, mise à sa disposition.

» M. le lieutenant général Clausel donnera ordre à la 4^e division de partir immédiatement après la 2^e, et de suivre son mouvement; elle ira se former en seconde ligne derrière la 2^e division, en arrière de Baziège, jusqu'à l'arrivée de la 5^e division; alors M. le comte Reille lui donnera des ordres et lui fera reprendre le mouvement; mais, en attendant, la 4^e division se conformera aux ordres qu'elle recevra, au besoin, de M. le comte d'Erlon.

» Le grand parc d'artillerie partira aussitôt que la 4^e division aura filé et suivra son mouvement; lorsqu'il sera sur la grande route, il marchera, autant que possible, sur deux files, afin de diminuer la profondeur. M. le général Tirlet veillera à ce que les officiers et sous-officiers d'artillerie et du train soient répartis le long de la colonne pour la faire marcher en ordre et empêcher qu'il y ait des intervalles.

» Les équipages militaires marcheront immédiatement après le parc; ils seront sur deux files et observeront le plus grand ordre.

» Toute la gendarmerie à pied, sous les ordres du colonel Thouvenot, sera répartie dans la colonne des équipages militaires et du parc, pour faire marcher en ordre et concourir à la défense en cas de besoin.

» Après avoir dépassé Baziège, le parc d'artillerie et les équipages militaires prendront la tête de la colonne pour se rendre à Villefranche où ils recevront de nouveaux ordres.

» M. le général de division Travot mettra en marche la division de réserve immédiatement après le parc et les équipages militaires et suivra leur mouvement sur Villefranche. Il veillera aussi à leur marche et si la colonne s'arrêtait, il enverrait aussitôt en reconnaître le motif pour faire reprendre le mouvement.

» M. le lieutenant général Clausel fera occuper tous les postes, sur la ligne, depuis la porte Neuve et celle de Saint-Etienne jusqu'au pont des Demoiselles inclusivement, jusqu'à ce que

la 1^{re} et la 5^e division aient passé et soient formées en totalité sur la grande promenade; ensuite il mettra en marche les 6^e et 8^e divisions, leur fera suivre le mouvement de la division de réserve et les dirigera sur Villefranche, où il recevra de nouveaux ordres.

» M. le comte Reille fera évacuer le faubourg Saint-Cyprien par la brigade de la 5^e division et toute l'artillerie lorsqu'il jugera que le mouvement de l'armée est assez prononcé pour qu'il ne soit pas dans le cas d'attendre trop longtemps sur la grande esplanade; en même temps, il enverra ordre au général Darricau de venir le joindre sur cette promenade avec la 1^{re} division.

» Lorsque la réunion sera opérée et que toute l'armée aura passé, M. le comte Reille fera mettre en marche ses deux divisions et formera l'arrière-garde. A cet effet, il disposera du régiment de cavalerie que le général Soult doit laisser entre Ranguéule et Castanet. Il disposera aussi de l'escadron de gendarmerie à cheval que le général Buquet laissera sous ses ordres, à la sortie du faubourg Saint-Michel; enfin, il sera joint, à hauteur de Saint-Agne, par la brigade du général Rouget à laquelle il sera donné ordre de se rendre, pendant la nuit, à cette destination.

» Les postes que M. le général Clausel avait envoyés sur la Garonne au-dessus de Toulouse seront rappelés.

» L'ordre de marche de l'armée après Baziège et jusqu'à Castelnaudary sera ainsi qu'il suit :

- » Le parc d'artillerie;
- » Les équipages militaires ;
- » La division de réserve aux ordres du général Travot;
- » Les divisions de l'aile gauche commandées par M. le général Clausel;
- » Les divisions de l'aile droite, aux ordres de M. le comte Reille;
- » Les divisions du centre, formant l'arrière-garde, aux ordres de M. le comte d'Erlon.
- » La cavalerie fera partie de l'arrière-garde ou sera em-

ployée sur les points où elle sera nécessaire, suivant les ordres qu'elle recevra.

» Chaque lieutenant général reprendra, à Baziège, les divisions qui font partie de son commandement.

» Toutes les divisions, même celles de réserve, emmèneront avec elles leurs batteries d'artillerie, lesquelles doivent être complétées à huit bouches à feu chacune; le surplus de l'artillerie de campagne, qui ne sera point employé dans les divisions, formera une batterie de réserve et marchera avec le parc.

» Le général Tirlet emmènera tout ce qui appartient à la division d'artillerie, à la place et à l'école.

» Le colonel Michaux, commandant le génie, fera partir, avec la deuxième division, une compagnie de sapeurs et la compagnie de mineurs, avec les outils du parc du génie, pour aller à Baziège et sur le canal préparer la destruction des ponts et ouvrir de nouvelles communications en cas de nécessité.

» Il laissera à la disposition de M. le comte Reille une autre compagnie de sapeurs, pour la destruction des ponts et l'établissement des obstacles qui pourraient arrêter les mouvements des ennemis. Cette compagnie passera ensuite aux ordres de M. le comte d'Erlon, lorsqu'il fera l'arrière-garde.

» M. le général de division Travot donnera ordre à la garde urbaine de prendre, pendant la nuit, le service de toutes les portes et des ponts du canal, ainsi que du faubourg Saint-Cyprien, et il donnera en conséquence des instructions aux chefs des légions et des cohortes, en leur prescrivant, sur leur honneur et leur responsabilité, de tenir ferme à leur poste, même demain dans le jour, jusqu'à ce que l'ennemi leur présente des forces supérieures qui les obligent à céder.

» A ce sujet, MM. les lieutenants généraux enverront un officier de leur état-major à M. le général Travot pour prendre les postes qui leur seront fournis, et les conduire à leur destination, afin qu'il n'y ait pas un instant d'interruption dans le service.

» M. le général Travot pourra, pour augmenter la force de ces postes, y employer les individus de la garde urbaine qui

ne sont pas encore armés; car, en pareil cas, il suffit de présenter du monde pour en imposer aux ennemis.

» L'ordonnateur en chef emploiera la soirée à faire charger sur le canal le plus de denrées qu'il sera possible, pour les faire remonter à Castelnaudary et à Carcassonne, sauf même à les faire couler dans le canal si, contre toute attente, elles ne pouvaient passer.

» Le général en chef recommande à MM. les lieutenants généraux de tenir sévèrement la main à ce que le mouvement s'opère dans le plus grand ordre et en silence, que personne ne reste en arrière, pas même les blessés, et que, dans la nuit, il ne soit point fait de batteries. »

C'est, on le voit, un ordre de retraite classique :

1° Coupure des ponts du canal à Madron, Castanet, Vic, Deyme, Donneville, Montgiscard, de façon à mettre sur un flanc les colonnes en marche en retraite à l'abri des entreprises de la cavalerie ennemie (1) ;

2° Départ des bateaux chargés de blessés transportables ;

3° Départ d'un grand convoi emmenant les canons, le matériel et les parcs ;

4° Départ du gros du corps de bataille ;

5° Départ de l'arrière-garde, formée des 6.000 hommes du corps de Reille, avec la cavalerie du général Soult.

Tout cela s'exécuta méthodiquement, comme l'indiquait l'instruction si bien détaillée, et à très peu près à la lettre. Malgré les soins qu'on avait pu prendre pour que la retraite ne fût divulguée que très tard, on le sut assez tôt, dans l'armée anglaise, pour pouvoir lancer à la poursuite le corps de Hill, venant de Saint-Cyprien, et une partie de la cavalerie; d'autant que le maréchal ne disposait que de la seule route de Castel-

(1) On remarquera que la route de Toulouse à Castelnaudary est d'abord sur une des rives du canal, qu'elle le traverse au pont de Baziège pour passer sur l'autre. Il y avait donc là un passage de défilé qui était un ralentissement forcé et qui explique que les Anglais de Hill purent atteindre notre arrière-garde, quoiqu'on eût entretenu, dans la nuit du 11 au 12, des feux de bivouac pour détourner l'attention de l'ennemi.

naudary et que, dans ces conditions, surtout de nuit, on ne pouvait aller bien vite.

Vers le milieu de la nuit seulement, l'arrière-garde traversait Saint-Agne.

Lorsque vint le jour, on aperçut de la cavalerie sur les deux rives du canal, celle de Hill d'un côté, celle de Somerset de l'autre, séparées par conséquent; mais elle ne pouvait guère entamer seule les bataillons de Reille qui s'arrêtaient très méthodiquement sur les hauteurs pour faire face les uns après les autres, l'espace étant trop étroit, dans la partie de la vallée, entre les hauteurs et le canal, pour qu'on pût se déployer et menacer les côtés de la colonne en retraite.

Vers 8 ou 9 heures du matin, Reille traversait à son tour Baziège et trouvait là le corps de Drouet d'Erlon qu'il devait traverser et auquel revenait le soin de faire l'arrière-garde à son tour.

Le soir du 12 avril, les parcs et les équipages étaient à Castelnaudary; les corps de Clausel, puis de Reille, puis de Drouet d'Erlon, se suivant, avaient pris position au delà de Villefranche, entre cette ville et Castelnaudary, à 35 kilomètres environ de Toulouse, sur les hauteurs d'Avignonnet, dans une excellente position d'attente.

Devant Avignonnet, derrière un petit ruisseau descendant des montagnes, qui coupe la grande route, était le corps de Hill, assez mal éclairé sur ce qui se passait devant lui et n'osant brusquer une attaque, de crainte de tomber dans un traquenard.

C'est dans cette position que se passèrent les journées du 13, du 14 et du 15.

C'est la fin de la manœuvre du maréchal Soult.

Les derniers événements ne sont plus du ressort militaire, comme on va en juger. Nous les racontons parce qu'ils sont fort intéressants à connaître pour peindre le caractère des belligérants.

Le 13 au matin, un parlementaire s'était en effet présenté de-

vant Avignonnet ; c'était le colonel Cook, d'autres ont dit le colonel Gordon, aide de camp de Wellington, accompagné d'un colonel français, M. de Saint-Simon, arrivant de Paris, envoyé par le nouveau ministre de la guerre pour faire part aux deux chefs des armées belligérantes de ce qui s'était passé dans la capitale et de l'abdication de l'empereur.

Il apportait avec lui, comme preuves, la série des *Moniteurs officiels*. Parti le 5 de Paris, il avait été, on ne sait pourquoi, retenu à Blois jusqu'au 9 avril (1).

Par un scrupule très honorable, le maréchal refusa d'ajouter une foi entière à une nouvelle qui lui était ainsi communiquée. Ne voulant pas, du reste, traiter la question lui-même et seul, il fit appeler ses généraux en conseil, leur fit part de la nouvelle qui lui était transmise, leur faisant remarquer, toutefois, qu'il n'y avait rien là d'officiel, en dépit de la liasse de journaux qu'on lui communiquait, et que, militairement, le major général de l'armée avait seul qualité pour lui donner des ordres.

Etant approuvé de tous, il répondit donc au colonel anglais qu'il attendrait ces instructions et ne pouvait, jusque-là, considérer la situation comme changée.

Toutefois, pour les hâter, et dans le cas où on les oublierait, il ajouta qu'il allait, sur-le-champ, faire partir pour Paris un de ses aides de camp, le commandant Tolosé, près du major général.

Jusque-là, il offrait à son adversaire une simple suspension d'hostilités, de côté et d'autre, chacun restant sur son terrain.

L'armistice fut refusé par Wellington. Ce n'était pas cette simple suspension qu'il désirait. Cependant, le 14 et le 15, pour avoir le beau rôle dans cette difficulté d'arrangement, il

(1) Le maréchal a été, à la suite des événements, l'objet des plus violentes attaques. On l'a accusé d'avoir livré la bataille du 10, sachant très bien les événements de Paris et l'abdication de l'empereur qui était du 31 mars. Nous en avons déjà parlé.

Comment eût-il pu le savoir ? Wellington a assuré lui-même qu'il l'ignorait. Le préfet de Montauban (M. Dumolard), lorsqu'il a été accusé par-devant les tribunaux d'avoir retenu sciemment le colonel Saint-Simon, n'a pu que faire observer que le colonel, parti de Blois le 8 ou le 9, ne pouvait pas cependant être à Montauban le 10, et à plus forte raison à Toulouse.

s'abstint de toute attaque, quoiqu'il eût échelonné des troupes pour renforcer le corps de Hill, si besoin.

A cette date du 15, une lettre du prince de Neuchâtel, arrivant de Paris, fixait le maréchal sur l'abdication de l'empereur; mais elle n'allait pas au delà et ne lui donnait aucune prescription. C'était une simple formule pour le mettre au courant de la partie la plus grave des événements.

Dans ces conditions, il s'en tint simplement à renouveler près de Wellington sa demande d'armistice.

Celui-ci répondit très carrément qu'il ne pouvait consentir à une cessation d'hostilités que si Soult donnait adhésion de toute l'armée, en son nom, à l'état de choses nouveau.

C'est que ce n'était pas seulement devant Castelnau dary qu'il tenait à arrêter l'effusion du sang, c'était derrière lui, à Saint-Jean-Pied-de-Port, à Navarreins, à Lourdes, où il y avait des garnisons et des embryons de bandes de francs-tireurs, et surtout à Bayonne où la situation était à l'état aigu (1).

Le maréchal savait-il, oui ou non, à ce moment, ce qui se passait du côté des Pyrénées? Nous ne le pensons pas; mais, par esprit militaire, il fit répondre aux propositions de Wellington qu'il refusait « et se défendrait jusqu'à la dernière extrémité si on l'attaquait ».

Ce dernier resta encore deux jours dans l'indécision, puis il finit par céder, car ce refus de son adversaire le mettait dans une sorte d'impasse, puisqu'il lui imposait, en quelque sorte, la continuation de la lutte, alors que les événements, qui lui étaient à ce moment très exactement connus, la lui rendaient presque impossible.

Le 18 donc, on signa l'armistice.

Le lendemain, seulement alors, Soult se décida à l'adhésion

(1) Nous avons parlé, au cours du récit, de la défense de Pampelune, de celle si mouvementée de Saint-Sébastien et des préoccupations qu'elles avaient données aux Anglais.

Celle de Bayonne n'était pas moindre, de nature très offensive, et le général anglais qui faisait le siège avait fort affaire à se maintenir. Le 14, ses grand'gardes surprises avaient été refoulées, les soutiens bousculés. Peu s'en fallut que le corps assiégeant ne subît un désastre complet. Il laissa ce jour-là 900 tués ou blessés sur le terrain.

de l'armée aux actes du gouvernement provisoire et au changement de la dynastie.

Il le fit par l'ordre du jour ci-après, daté de Castelnaudary, 19 avril :

« La nation ayant manifesté son vœu sur la déchéance de l'empereur Napoléon et le rétablissement de Louis XVIII au trône de nos anciens rois, l'armée, essentiellement obéissante et nationale, doit se conformer au vœu de la nation.

» Ainsi, au nom de l'armée, je déclare que j'adhère aux actes du Sénat conservateur et du gouvernement provisoire relatifs au rétablissement de Louis XVIII au trône de saint Louis et de Henri IV, et que nous jurons fidélité à Sa Majesté. »

La convention conclue la veille, et dont la copie suit, comprenait, on le verra, toutes les troupes du Midi :

Convention conclue, après la bataille de Toulouse, entre le général Wellington et les maréchaux Soult et Suchet.

« Après échange de leurs pouvoirs, les officiers dont les noms figurent au bas de la convention ont arrêté, savoir :

» Art. 1^{er}. De la date de la présente, il y aura suspension d'hostilités entre les armées alliées, sous les ordres du lieutenant général de Wellington, et les armées de France, sous les ordres du maréchal duc de Dalmatie et du maréchal duc d'Albufera.

» Art. 2. Les hostilités ne recommenceront pas, de l'un ou de l'autre côté, avant qu'on ne s'en soit donné avis cinq jours à l'avance.

» Art. 3. Les limites des départements de la Haute-Garonne, de l'Ariège, de l'Aude et du Tarn seront la ligne de démarcation entre les armées jusqu'à Buzet, sur le Tarn. La ligne suivra donc le cours du Tarn jusqu'à la jonction avec la Garonne, faisant un circuit cependant sur la rive gauche du Tarn, vis-à-vis Montauban, à la distance de trois quarts de lieue du pont de Montauban.

» De l'embouchure du Tarn, la ligne de démarcation suivra la rive droite de la Garonne jusqu'aux limites du département du Lot-et-Garonne avec celui de la Gironde. Elle passera donc par La Réole, Sauveterre, Ranson jusqu'à la Dordogne et suivra la rive droite de cette rivière et de la Gironde jusqu'à la mer. Dans le cas, cependant, qu'une ligne différente de démarcation ait été tracée par le lieutenant général Dalhousie et le général Decaen, on adoptera la ligne qu'auront fixée ces officiers.

» Art. 4. Les hostilités cesseront aussi, des deux côtés, par rapport aux places de Bayonne, Saint-Jean-Pied-de-Port, Navarrens, Blaye et le château de Lourdes.

» On permettra aux gouverneurs de ces places de se pourvoir, pour la subsistance journalière de leurs garnisons, dans le pays adjacent : la garnison de Bayonne dans un circuit de huit lieues de Bayonne et les garnisons des autres places dans un circuit de trois lieues autour de chaque place.

» On enverra des officiers aux garnisons des places ci-dessus pour qu'ils communiquent les conditions de la présente convention.

» Art. 5. La ville et les forts de Santôna seront évacués par les troupes françaises et remis aux forces espagnoles. La garnison française emportera tout ce qui lui appartient légitimement, ainsi que ses armes, son artillerie et autres effets militaires, ces objets n'ayant pas été avant la propriété du gouvernement espagnol.

» Le marquis de Wellington déterminera si la garnison de Santôna retournera en France par terre ou par mer; dans l'un ou l'autre cas, le passage de la garnison sera protégé et dirigé sur l'une des places ou ports les plus contigus à l'armée du duc de Dalmatie.

» On permettra aux vaisseaux de guerre ou autres bâtiments maintenant dans le port de Santôna, appartenant à la France, de se rendre à Rochefort, avec des passeports pour cet effet.

» Le duc de Dalmatie enverra un officier pour communiquer

au général français commandant dans Santôna les conditions de la présente convention et les y fera souscrire.

» Art. 6. Le fort de Vénasque sera remis le plus tôt possible aux troupes espagnoles, et la garnison française se rendra, par la route la plus directe, au quartier général de l'armée française. La garnison emportera avec elle les armes et les munitions qui étaient, dans l'origine, aux Français.

» Art. 7. La ligne de démarcation entre les armées alliées et l'armée du maréchal Suchet sera la ligne de la frontière d'Espagne et de France, depuis la Méditerranée jusqu'aux limites du département de la Haute-Garonne.

» Art. 8. Les garnisons de toutes les places qui sont occupées par les troupes de l'armée du duc d'Albufera auront la permission de retourner en France. Ces garnisons emporteront avec elles tout ce qui leur appartient légitimement, ainsi que les armes et l'artillerie qui sont françaises dès l'origine.

» Les garnisons de Murviedro et de Peniscola joindront les garnisons de Tortose, et ces troupes s'avanceront ensemble par la grande route et entreront en France par Perpignan. Le jour de l'arrivée de ces garnisons à Gironne, les forteresses de Figuières et de Rosas seront rendues aux troupes espagnoles, et les garnisons françaises de ces places se rendront à Perpignan.

» Aussitôt qu'on apprendra que les garnisons françaises de Murviedro, de Peniscola et de Tortose auront passé la frontière de France, la place et les forts de Barcelone seront remis aux troupes espagnoles, et les garnisons françaises marcheront sur-le-champ pour Perpignan. Les autorités espagnoles pourvoiront aux moyens nécessaires de fournir des transports aux garnisons françaises dans leur marche vers la frontière.

» Les malades et les blessés de toutes les garnisons françaises qui ne seront pas en état de marcher avec les troupes resteront et seront soignés dans les hôpitaux où ils sont et seront renvoyés en France aussitôt qu'ils seront rétablis.

» Art. 9. De la date de la ratification de la présente convention, on ne pourra transporter de Peniscola, de Murviedro, de

Tortose, de Barcelone, ou de toute autre place militaire, aucune artillerie, armes, munitions ou tous autres effets militaires appartenant au gouvernement espagnol. Et les provisions restant à l'évacuation de ces places seront remises aux autorités espagnoles.

» Art. 10. Les routes seront libres pour le passage des courriers à travers les cantonnements des deux armées, pourvu qu'ils soient munis de passeports réguliers.

» Art. 11. Pendant la durée de la présente convention, les déserteurs de l'une ou de l'autre armée seront arrêtés et délivrés s'ils sont réclamés.

» Art. 12. La navigation de la Garonne sera libre depuis Toulouse jusqu'à la mer et tous les bateaux de service des deux armées, employés dans la rivière, passeront sans être inquiétés.

» Art. 13. Les cantonnements des troupes seront réglés de manière à laisser un espace de deux lieues, au moins, entre les quartiers des différentes armées.

» Art. 14. Les mouvements des troupes pour l'établissement de leurs cantonnements commenceront immédiatement après la ratification de la présente convention.

» La ratification doit avoir lieu, dans 24 heures, pour l'armée du duc de Dalmatie ; dans 48 heures, pour l'armée du duc d'Albufera.

» Donné en triplicata à Toulouse, le 18 avril 1814.

» *Signé* : G. Murray, major général; Luis Wimpffen, de l'état-major général espagnol; comte Gazin, lieutenant-général français.

» *Approuvé* : Le maréchal duc d'Albufera.

» *Confirmé* : Le lieutenant général marquis de Wellington.

» *Approuvé* : Le maréchal duc de Dalmatie. »

Toute cette dernière partie de notre étude a trait à des questions non militaires essentiellement, mais intéressantes à con-

naître. Elles peignent bien l'état d'esprit et le caractère du maréchal.

Une lettre du 21, c'est-à-dire du surlendemain de l'adhésion faite par ordre du jour, écrite au prince de Talleyrand par le maréchal et retrouvée dans les archives, mettra bien les lecteurs au courant :

« Les circonstances qui ont précédé mon adhésion sont si extraordinaires, dit cette lettre, qu'elles causeront de l'étonnement.

» Le 7 avril, le gouvernement provisoire m'a informé des événements qui s'étaient passés depuis le 1^{er}.

» Le 6 et le 7, le comte Dupont m'écrit sur le même sujet.

» Le 8, le duc de Feltre, en sa qualité de ministre de la guerre, me donna avis qu'ayant laissé à Paris son chiffre militaire, il allait immédiatement m'en envoyer un autre.

» Le 9, le prince de Berthier, vice-connétable et major général, m'écrivit de Fontainebleau en me transmettant la copie d'une convention et d'un armistice qui avaient été conclus à Paris avec les puissances alliées. Il me demandait en même temps l'état de mes forces et de la situation de mon armée.

» Mais ni le prince ni le duc de Feltre ne parlaient d'événements. Nous n'avions connaissance que d'une proclamation de l'impératrice, datée du 3 avril, qui nous défendait de reconnaître aucun des actes qui nous seraient notifiés de Paris (1).

» Le 10, je fus attaqué près de Toulouse par l'armée alliée aux ordres de lord Wellington. Cette action vigoureuse, dans laquelle l'armée française, plus faible de moitié, montra tout ce qu'elle valait, à côté aux alliés huit ou dix mille hommes.

» Lord Wellington aurait peut-être pu se dispenser de livrer cette bataille (2).

(1) Toutes ces dates du 6, 7, 8, 9 avril sont celles des papiers reçus par le maréchal, mais il n'est pas possible de savoir, sinon approximativement, à quelle date il les a eues entre les mains.

(2) Le maréchal, on le voit, est dans les mêmes idées que l'état-major anglais au sujet de la bataille de Toulouse, de sorte qu'il est fort difficile de s'établir une opinion. « Inutile effusion de sang », dit Wellington, qui en accuse ainsi les Français. « Inutile bataille », dit à peu près le maréchal,

» Le 12, je reçus, par l'intermédiaire des Anglais, la première nouvelle des événements de Paris. Je proposai un armistice. Il me fut refusé.

» Je renouvelai une demande, mais sans plus de succès.

» Enfin, j'envoyai le comte Gazan à Toulouse et mes propositions réitérées pour une suspension d'armes furent acceptées et signées le 18, au moment où les armées se trouvaient en présence.

» Le 19, je ratifiai cette convention et je donnai mon adhésion au rétablissement de Louis XVIII; et, à ce sujet, je dois déclarer que j'ai cherché à obtenir une suspension d'armes avant de manifester mes sentiments, afin de laisser une entière liberté à ma décision et à celle de l'armée, et que la France et la postérité ne pussent pas dire que notre consentement nous fut arraché par la force des armes.

» Je devais à mon pays de me conformer à la volonté de la nation. »

Discussion sur la bataille du 10 avril et les journées suivantes.

Il n'est pas très utile, peut-être, de discuter la bataille de Toulouse; aussi bien notre récit de cette action de guerre n'est-il qu'une suite de discussions. Nous ne le faisons que pour être conséquent avec la méthode de notre travail qui a été de faire suivre chaque série d'opérations d'une discussion technique.

Cette dernière ne peut donc être qu'un résumé des pages consacrées à la finale de la manœuvre de Soult :

En débouchant sur Toulouse par la route de Lombez et s'épanouissant à mesure de leur arrivée dans la plaine, refoulant peu à peu les postes avancés de Soult, Wellington accusait très bien son dessein d'enfermer les Français dans Saint-Cyprien, et comme, en somme, en admettant même qu'il pût enlever le faubourg, il n'aurait abouti à rien, car très certainement on au-

qui considère Wellington comme en étant l'auteur seul. La lettre, en tout cas, est fort suggestive.

rait fait sauter le pont de la Garonne devant lui, on en pouvait conclure de son intention de faire passer le fleuve à une partie de son armée, soit au-dessus, soit au-dessous, de manière à nous obliger de nous retirer, sous peine d'être bloqués.

C'est au-dessus de Toulouse, après plusieurs essais, on l'a vu, qu'il fit passer le corps de Hill pour aller fermer la route de Narbonne, celle qui le préoccupait davantage, puisqu'il était en droit de supposer que Suchet, en ce moment de l'autre côté de la ligne de faite, allait venir à la rescousse.

L'affaire ne réussit pas parce qu'on y mit trop de prudence. Les chemins étaient mauvais, c'est vrai, mais on les pouvait améliorer, et puis pourquoi ne pas remonter plus haut que Cintegabelle, vers Saverdun, pour gagner de là Castelnaudary ? On ne le fit pas parce qu'un généralissime est toujours inquiet quand il voit son monde un peu loin de lui et quelque peu isolé. Soult, lui-même, et aucun général du reste ne saurait échapper à ce sentiment de prudence, et Wellington le poussait, lui, à l'extrême.

Ne réussissant pas au-dessus de Toulouse, on essaya, et c'était plus facile, au-dessous, et quelques jours plus tard, le 5 avril, c'est Beresford qui passe avec son corps sur la rive droite du côté de Grenade.

Et pour comble, cet isolement, que redoutait tant le général anglais au sud, se produit avec plus d'intensité au nord, et, le lendemain de son passage, Beresford voit son pont emporté par une crue subite du fleuve et reste deux jours sans communication possible avec l'armée, ayant d'excellentes troupes, sans doute, incapables de s'effrayer d'une situation pareille, mais sans canons, sans provisions de munitions, sans cavalerie et à la merci d'un adversaire hardi comme le Français.

Tactiquement, il y avait là, pour Soult, une proie bien tentante et toute indiquée, car admettant même que Beresford, attaqué par des forces supérieures, fût assez habile pour ne pas se laisser écraser, il lui fallait forcément reculer, et en reculant il abandonnait tout ou partie de ses pontons qui étaient jetés par la crue, le long de la rive droite du fleuve, et il lui fallait renoncer à toute communication avec le généralissime.

Il y a là une situation qu'on n'a jamais bien approfondie, quoiqu'elle ait été fort discutée en son temps. Soult l'a-t-il su à temps ? Beaucoup disent oui ; seulement, le sachant, l'a-t-il bien compris ? A-t-il été bien éclairé, ou a-t-il cru mieux de s'en tenir à défendre Toulouse et de ne rien risquer dans une aventure ? Il avait peu de monde, beaucoup de travaux à exécuter, puisque ce passage, essayé au sud, d'abord, puis réussi au nord, ensuite, le forçait à se préparer à la défense sur tout le pourtour.

Il convient, en effet, de remarquer qu'au début il crut seulement à une bataille devant Saint-Cyprien et on raconte, nous n'avons pas de peine à le croire, qu'il fut très alarmé quand, le 31 mars, on lui vint annoncer le passage à Roques et la marche d'une grosse colonne sur Auterive. Son esprit était certainement partagé, en ce moment, entre une retraite sur Suchet par Castelnaudary et une sur Montauban, et il penchait pour la première. C'est celle du reste qu'il exécuta, grâce au peu de persistance de Hill.

Ainsi que nous l'avons fait remarquer dans le récit, il devait arriver peu à peu, puisqu'il ne faisait pas de démonstrations extérieures, à une bataille sous Toulouse même, mais sur tout le pourtour. C'était élémentaire.

On peut donc dire, sans erreur, que la bataille du 10 avril est une bataille voulue par Soult, car il lui était facile, soit après l'insuccès de Hill, soit après la rupture du pont de bateaux (nuit du 5 au 6), de se retirer sans de bien grandes difficultés.

La bataille du 10, au point de vue « tactique générale », est condamnable, comme nous l'avons fait ressortir ; elle est de mauvais exemple. Se développer sur le pourtour d'une ville et y attendre l'ennemi est inadmissible. Il n'y a pas d'exemples que pareille disposition ait jamais eu un succès. Et le jour de Sedan, le maréchal de Mac-Mahon eût bien dû avoir présente à la mémoire l'affaire de Toulouse.

Le maréchal, et en cela nous ne saurions que l'approuver, voulait se battre de temps en temps, pour l'honneur des armes. Il voulait bien reculer, mais en montrant les dents. Il l'avait

fait à Orthez, à Aire, à Maubourguet, à Tarbes; sans les événements, il l'eût fait, après Toulouse, à Castelnaudary, au passage du col de Naurouze, ou à Montauban, au passage du Tarn, suivant le chemin qu'il eût choisi.

Une bataille résultant d'une vigoureuse contre-offensive, livrée en avant du faubourg Saint-Cyprien, avec ce faubourg comme réduit et appui, eût été facilement comprise. Celle du pourtour de Toulouse a été fort blâmée, en son temps, au point de vue de son utilité, mais elle eût pu l'être aussi au point de vue tactique.

Se battre, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans le cours du récit, avec trente ou trente-cinq mille hommes dispersés et adossés autour d'un mur d'enceinte, lorsqu'on sait qu'on y sera resserré par des forces presque doubles, est une opération dont on peut prévoir d'avance le résultat : l'insuccès.

Grâce à une excellente armée, de fond ; grâce à beaucoup d'artillerie et à des travaux de campagne fort bien compris pour la plupart, et facilités du reste par les lieux mêmes, une grande rivière, un mur d'enceinte, un canal, une hauteur dominante, ce ne fut pas un insuccès, mais ce fut un coup de boutoir sans utilité flagrante.

Toulouse était un point de passage et non un pivot de manœuvres; militairement, on lui avait emprunté, le 10, tout ce qu'elle avait pu fournir : ses dépôts de troupes, ses approvisionnements, les canons de son arsenal, les munitions de ses poudrières. Elle ne valait donc plus rien ni pour nous ni pour les Anglais, matériellement du moins, sinon moralement.

Du moment qu'on se bornait à une défense passive d'un pourtour et que l'adversaire avait une supériorité de forces très grande sur la garnison, la résolution d'un projet d'attaque devenait facile au général anglais; facile, non pas dans l'exécution, bien entendu, mais dans ses dispositions.

Il ne voulait pas se risquer carrément sur le faubourg Saint-Cyprien dont il jugeait la mise en défense trop sérieuse pour ne pas lui coûter plus que ne valait la conquête d'une simple tête de pont; il se doutait bien que, dès qu'on avait su le passage de

Beresford, on avait dû organiser la défense du nord, rive droite, où le canal faisait une barrière sérieuse, le long de la vieille enceinte, dans le retour de son cours pour rejoindre la Garonne.

Là aussi il ne pouvait risquer que des attaques quelque peu décousues.

A l'est, le Mont-Rave, dominant la ville et la vallée de l'Ers, l'inquiétait bien aussi, mais en le tournant, pour le prendre du sud au nord, on avait des chances de le faire tomber pour se jeter sur les passages du canal, vers l'est, et menacer, sinon couper, la route de Castelnaudary, cette route qui tenait très à cœur à Wellington, lequel avait toujours l'inquiétude de la jonction avec Suchet, qui lui aurait été si préjudiciable.

Seulement, si élémentaire que fût ce mouvement tournant, il n'était pas d'exécution facile, et comme il était la dominante du problème tactique, on ne peut pas trop le louer ni le donner comme exemple.

Enfoncer vingt mille hommes dans une vallée marécageuse, le long de l'Ers, de la Croix-Daurade à Montaudran, sur un parcours de six ou sept kilomètres, le long d'une hauteur en vue de redoutes occupées par l'ennemi, c'est exécuter la marche de flanc devant l'adversaire, regardée par tous les hommes de guerre comme la plus dangereuse des opérations. Tous les classiques repoussent unanimement un semblable mouvement, et avec raison.

Qu'on le discute, oui ou non; ce qui est certain, c'est que cela réussit, et réussit même tout autrement que ne l'avait prévu et ordonné Wellington.

Beresford, en effet, avait ordre de se prolonger vers le sud, jusqu'à ce qu'il fût au delà de la route de Montaudran, puis il se formerait en une masse et monterait à tout prix sur la colline entre Montaudran et Guillemery.

Pas du tout, il s'arrêta avant de passer la route de Castres, juste devant les redoutes de Caraman et de Sypière, et au lieu d'aborder le Calvinet par la crête, il l'aborde directement, en assaut. Sa décision ne valait pas mieux, certes, que ne valait le mouvement qu'on lui faisait exécuter le long de l'Ers. Seule-

ment, à la guerre, les choses les moins probables réussissent quelquefois, et c'en est une preuve.

De ce moment, les Anglais devenus maîtres du plateau de Sypière, ayant une sorte de place d'armes pour se préparer à l'abri, la bataille de ce côté est perdue, en dépit des efforts des défenseurs du Calvinet, en dépit de l'état de démoralisation des troupes espagnoles qui, à l'autre extrémité, s'épuisent en vains efforts sur la grande redoute du nord-est et sont dans une sorte de débandade.

A qui et à quoi la faute ? L'histoire ne peut qu'inventer des motifs, sans répondre à la question ; car c'est pénible de se dire qu'on est en présence d'un corps d'armée qui commet coup sur coup deux erreurs tactiques et qui réussit tout de même.

Les uns mettent cela sur le compte du général Taupin, qui y fut tué et qui aurait, maladroitement, lancé ses bataillons en masse serrée au lieu de les déployer ; les autres ont allégué le manque d'artillerie de cette division, restée en arrière dans les rues de Toulouse, car elle venait de Saint-Cyprien ; il en est qui prétendent que cela n'est dû qu'au peu d'énergie des défenseurs de Sypière, où il n'y avait qu'une redoute seulement ébauchée ; il en est d'autres qui ont assuré que les canons de la redoute n'avaient pu tirer parce que, sur leur rayon de tir, les Anglais étaient mélangés aux Français et qu'on eût tiré sur ses propres troupes se battant sur la pente de la colline.

C'est peut-être un peu tout cela réuni, mais c'est surtout que Soult avait entrepris une tâche malheureuse de défendre le pourtour d'une ville avec des forces très inférieures à celles de l'assaillant et avec des troupes inaptes à ce genre de combat.

Si le 7 ou le 8, plutôt le 7, il avait écrasé avec tout son monde les Anglais de Beresford, si embarrassés par la rupture du pont de communication qui les laissait isolés sur la rive droite de la Garonne, c'était très bien. On aurait examiné la décision à prendre ensuite. En tout cas, c'était un coup de maître. Si, le 10, voyant faire devant lui, par ces mêmes Anglais de Beresford, une marche de flanc des plus médiocres, il avait sacrifié sa position dominante, laissé simplement quelque monde à la redoute du Calvinet et précipité tout le reste, tout ce qu'il avait

sous la main sur ce flanc qu'on lui offrait, cela aussi était un coup de maître.

Il ne fit ni l'un ni l'autre; il eut nécessairement des raisons pour cela, mais en tout cas, se bornant à cette simple lutte défensive autour des murs de Toulouse, il prête fort le flanc à ceux qui ont dit de la journée du 10 : « Bataille inutile. » Car, en admettant même plus de chance et comme conséquence la victoire, c'était une victoire qui ne pouvait avoir de lendemain. Où serait-on allé ?

Reille est resté, le 10, inexpugnable à Saint-Cyprien. La partie nord du canal, le pont Jumeau, le pont Matabiau et celui des Minimes avaient tenu bon; les Espagnols s'étaient épuisés contre la redoute de l'extrémité du Calvinet; admettons l'attaque de Beresford, qui ne méritait certes pas de réussir, manquée; on s'est demandé ce qu'aurait fait Wellington ?

Personne ne peut répondre à ces questions-là.

On a raconté qu'après ses insuccès de passage de la Garonne, alors que son pont était enlevé, il avait songé à abandonner la partie et à faire retraite. C'est impossible. Jamais un homme de cette trempe n'eût pu songer à l'abandon d'un de ses généraux, même avec les meilleures troupes.

On a raconté aussi que son inquiétude, pendant les journées d'isolement de Beresford, avait été telle que, certainement, pour ne pas s'y exposer de nouveau, il était très capable, en cas d'insuccès dans son attaque de la partie nord-est de Toulouse, de repasser sur la rive gauche de la Garonne et qu'il l'eût fait d'autant mieux que, sachant qu'au nord de la France les alliés étaient entrés dans Paris, il eût jugé inutile de faire un nouveau sacrifice pour résoudre une situation qui allait se résoudre toute seule.

Nous ne croyons pas davantage à cela. C'était un prudent, mais un tenace que Wellington et, comme on dit, même après un insuccès, « il lui restait la force en mains ».

Ce sont là des racontars des années qui ont suivi l'invasion de 1814, pas plus vrais, certainement, que ceux qui, pour répondre au « pourquoi Soult s'est-il tant entêté à Toulouse? »,

ont cru bon de dire que son intention première a été de s'enterrer sous les murs de la capitale du Midi.

En tout cas, s'il a eu cette idée, elle n'a été que bien passagère, puisque nous le voyons, dans la nuit du 11 au 12, se mettre en retraite; et une retraite très bien préparée, très bien pondérée, où il a tout prévu, ce qui prouve qu'il n'avait pas du tout perdu quoi que ce soit de son intellect dans une situation, ma foi, fort difficile.

Bref, le soir du 10, quoi qu'on ait pu dire, en dépit de ses fautes tactiques et de celles de Beresford, c'est Wellington qui a eu le succès le plus grand.

En bonne tactique, évidemment, maître du Mont-Rave, le 10 au soir, il aurait dû, le 11 au matin, renouveler son attaque partout, puisque cette fois son adversaire, et ce n'était plus douteux à ce moment, se décidait à une défense passive. On a dit, avec raison, que c'est ainsi qu'aurait agi Napoléon.

Il s'agissait, ce jour-là, en somme, de franchir le canal du Midi. Opération sérieuse, il faut en convenir, mais qui n'était pas impossible, il s'en faut aussi.

En tout cas, en admettant même un insuccès ce jour-là, on était sûr, alors, de bloquer l'armée de Soult dans ses murs, et elle ne pouvait plus faire un pas au dehors. Cela valait bien une entreprise difficile.

Wellington, d'après ce qu'a dit son état-major, ne l'a point osé parce que ses batteries de la rive droite avaient tellement brûlé de poudre le 10 qu'il restait à peine quelques coffres encore garnis et que, pour les ravitailler, il fallait aller au parc, lequel était sur la rive gauche, ce qui exigeait du temps, beaucoup de temps.

Ce fut, en fait, quoi qu'on en ait pensé alors dans l'armée française, ce répit heureux qui détermina Soult à une retraite définitive sur Carcassonne, la seule route qui lui fût ouverte, car il n'y avait, du côté sud, que quelques partis de cavalerie anglaise battant l'estrade.

Cette situation, dont le maréchal n'a su peut-être qu'après les grands inconvénients, est encore preuve à l'appui de la

thèse que nous ont démontrée Sedan et Metz et Paris : c'est qu'il est absolument interdit, tactiquement, de se laisser acculer aux murs d'une ville et de livrer bataille dans ces conditions. Il y a cent à parier contre un qu'on sera bloqué et qu'il faudra renoncer à tenir la campagne, même au prix de très grands sacrifices, même si la lutte entamée est douteuse. Il est permis dans cette position à l'assaillant de commettre quelques fautes sans en trop souffrir. Le défenseur, lui, n'a pas une erreur à commettre dont il puisse se relever.

Les Anglais, nous l'avons fait ressortir au cours du récit des opérations, n'ont jamais admis la discussion sur la bataille de Toulouse, non plus que sur ses préliminaires.

Toutes les données sur ce sujet, disent-ils, sont inexactes.

Pour eux, il est absolument certain que Soult a ignoré, pendant trois jours, la tentative faite au-dessus de Toulouse pour jeter le pont à Portet, avant celui de Roques. Son instruction pour Clausel qui devait, avec quatre divisions, faire une contre-attaque sur les alliés descendant l'Ariège n'est qu'un projet de principe, et non une prévision qu'on pouvait venir à lui de ce côté et qu'on allait l'essayer. En quoi il était dans l'erreur, car jamais Wellington n'a eu l'idée de cette diversion pour enlever Saint-Cyprien plus facilement.

Le reproche qu'on a fait, en France, à Soult de n'avoir pas profité de la rupture du pont au-dessous de Toulouse, qui laissait Beresford seul et isolé sur la rive droite, ne saurait, disent-ils, être pris en considération. D'abord Soult ne le sut pas tout de suite, comme on l'a dit; il n'est pas sûr du tout qu'il eût eu le succès que l'on croit, et d'ailleurs c'était loin de Toulouse, il fallait y employer beaucoup de monde, et comme on était obligé de ne pas dégarnir Saint-Cyprien, non plus que les postes du canal, il fallait interrompre tous les travaux de défense. Wellington, disent les Anglais, en a été ennuyé parce que cela donnait le temps à Soult de se fortifier mieux, mais il n'a jamais redouté que ce fût un cas dangereux pour lui.

Du moment, disent-ils, que Hill était arrêté devant Saint-Cyprien, Picton devant le canal, au nord, Freyre devant le Calvinet, le maréchal eût dû, carrément, jeter deux ou trois divi-

sions sur Beresford, au lieu d'une. Il a fait là une faute grave. Quant à la retraite, elle a dû, suivant eux, sa régularité à ce que les batteries anglaises étaient sans munitions.

Les critiques qu'on a faites au maréchal d'être resté le 11 en position, à attendre une attaque, ne sont pas très justes.

Nous croyons qu'après avoir, le 10 au soir, replié tout son monde derrière le canal du Midi, quoiqu'il eût donné les instructions les plus sévères pour mettre, avec des travaux de fortification passagère, tous les passages à peu près infranchissables, il avait déjà en tête la décision de se retirer.

S'il réunit les généraux en conseil, dans l'après-midi du 11, c'est qu'il savait bien quelle serait leur réponse et qu'il dégageait un peu, en le faisant, sa responsabilité vis-à-vis du pays et des Toulousains.

Il ne partit pas de suite parce qu'il fallait se réorganiser, avoir des vivres et des munitions et qu'enfin il fallait exécuter le principe militaire qui veut que, même battant en retraite, il faut laisser le moins qu'on peut à l'ennemi.

Du moment qu'il se retirait, c'était l'aveu de son impuissance à défendre Toulouse, presque l'aveu de la défaite le 10; mais il était naturel aussi qu'il n'était pas sous le coup d'un insuccès qui lui eût fait perdre sa bonne contenance.

Tactiquement, et dans le cours du récit, nous nous sommes carrément élevé contre cette bataille peu tactique livrée par une armée bloquée, autrement que pour sortir de l'investissement presque achevé où elle était amenée par les circonstances.

Mais, cette part faite à l'acte militaire, nous ne demandons pas mieux que de faire aussi la part des espérances du maréchal.

Il est plus que probable que, courant à Toulouse, et s'y enfermant en quelque sorte de son plein gré, car il avait, du 1^{er} au 10 avril, vingt fois le temps de se retirer vers le Tarn ou vers le col de Naurouze, il comptait sur la coopération possible de l'armée d'Aragon.

Suchet, certes, avait bien peu de chose sous la main. On a dit 12.000 hommes; mettons-en 10.000 seulement, groupés à Narbonne. C'était peu de chose, mais c'était de bonne qualité, et le

débouché de ce petit corps, par Saint-Martory, derrière les Anglais, aurait terriblement gêné Wellington.

Nous n'osons dire, comme quelques-uns, qu'il aurait battu en retraite à son tour, car il était assez bien muni et assez habile pour faire face de deux côtés.

On sait qu'il n'en eut pas besoin. Les armées d'Espagne nous ont habitués à tant de bizarreries dans les relations et les coopérations de nos généraux qu'il est inutile de chercher pourquoi Suchet refusa et répondit simplement que « si son collègue avait à tenir tête aux Anglais, il avait, lui, les Espagnols en face », disposés à déboucher, eux aussi, de Catalogne en France.

Inutile du reste de trop peser sur ces événements. Quoi qu'on ait pu dire, en admettant même que l'on eût, en se réunissant à deux, quelque succès contre Wellington, ce n'était pas sur les Pyrénées que se jouait la vraie partie, c'était dans l'Est; et il ne faut pas croire que ce succès, même si on le suppose plus grand qu'on ne le pouvait espérer, eût pu avoir quelque retentissement suffisant pour aider l'empereur dans la lutte contre Blücher et Schwartzenberg.

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

Nous avons tenu, nous l'avons dit en débutant, pour cette étude de la « Manœuvre de Soult », à dégager la question militaire de toutes les autres, et elles étaient nombreuses.

Nous ne parlons pas de la question politique proprement dite, de la manière dont pensaient les populations du Midi travaillées par les agents royalistes aidés par Wellington. Il y a là, comme partout dans les temps troublés, et c'en était un fort troublé, des exemples tristes de l'abaissement où peuvent tomber les caractères. Proclamations anglaises, proclamations royalistes, rien ne manque pour opérer cet abaissement. Il est même des comptes rendus imprimés de séances de conseils généraux qui ont valu en ce moment à leurs auteurs les remerciements du roi, mais qui, certes, sont loin de faire honneur à leurs auteurs, d'autant qu'ils n'y étaient forcés par rien, car Wellington, tout

en criant : « Vive le roi ! » et en engageant les Français à se ranger sous la bannière « de leurs souverains légitimes », a toujours soin de prévenir les partisans des Bourbons que le mouvement révolutionnaire qu'ils voudraient opérer sera « à leurs risques et périls ».

En fait, et c'est là un exemple comme quoi arrivent presque toujours à percer les hommes les plus distingués sous tous les régimes, c'est aux deux généraux Soult et Suchet, tous deux des plus distingués, sans aucun doute, de la fin de la période napoléonienne, que sont échus les grands devoirs de couvrir l'invasion au Sud-Ouest, tandis que le maître se débat dans l'Est sous l'étreinte des coalisés.

Suchet avait alors 44 ans. Il était maréchal depuis 1811. C'était un administrateur de premier ordre, doublé d'un militaire prudent, habile, temporisateur. Arrivé en Espagne en 1808, il s'était acquis en Catalogne une véritable célébrité. Une victoire remarquable près de Valence, dans laquelle il avait défait et enveloppé les Espagnols de Blacke et fait poser les armes à 18.000 hommes, lui avait valu, en 1812, le titre de duc d'Albufera.

C'était, autant par caractère que par l'orgueil de ses succès à un âge si peu avancé, un homme peu endurant, très désireux d'indépendance et très peu disposé à obéir à un collègue.

Dans des dispositions analogues, mais bien plus par caractère que par prétentions, était Soult. Il avait alors 45 ans et était maréchal depuis 1804. La Révolution l'avait trouvé sergent en 1791, et en 1799 il était divisionnaire. Après s'être couvert de gloire à Austerlitz, il avait été fait duc de Dalmatie en 1807, puis avait, en 1808, anéanti les Espagnols à la bataille de Burgos où il commandait en chef.

Lorsque, après Vitoria, l'empereur l'avait fait partir pour son armée d'Espagne, il avait bien spécifié qu'il le nommait son « lieutenant » en Espagne, c'est-à-dire que tous les chefs des armées de Portugal, du Centre, d'Andalousie, de Catalogne et d'Aragon auraient à obéir à ses instructions.

En ce qui concernait Jourdan, Reille, d'Erlon, Clausel, qui

étaient venus se grouper en désordre sur la frontière occidentale des Pyrénées, rien n'était plus simple; mais pour Suchet, qui avait conservé la haute maîtrise en Catalogne, qui tenait le pays et les places, il était difficile d'exprimer une volonté; le maréchal s'était donc borné à lui donner simplement avis de ce qu'il comptait faire et faisait lui-même, de manière à mettre sa propre responsabilité à couvert. Cela voulait dire : « Vous voyez ce que je compte exécuter, c'est à vous de décider et de comprendre ce que vous devez faire. »

On n'ignore pas, et nous en avons touché plusieurs fois quelques mots dans le cours de ce travail, qu'il n'y a pas eu, durant cette période de juillet 1813 à avril 1814, une entente très grande entre Soult, à l'ouest, et Suchet, à l'est des Pyrénées.

Les lettres et documents que nous avons cités, tout corrects qu'ils soient, laissent percer cet antagonisme; et nous nous hâtons d'ajouter que les raisons développées dans sa correspondance par le duc d'Albufera sont marquées au coin d'une prudente sagesse qui, ont dit en maintes occasions les officiers de l'état-major de Soult, « n'était pas de mise en ce moment si périlleux ».

Nous n'avons ici à prendre parti ni pour un côté ni pour l'autre, ce sera aux lecteurs à se faire une opinion d'après la correspondance que nous avons relevée.

Tout d'abord, il faut que l'on sache sommairement ce que le maréchal Suchet avait en troupes disponibles.

Nous le relevons à une date moyenne, celle de novembre 1813.

L'armée dite d'Aragon avait sous les armes 18.500 hommes environ répartis en 3 divisions françaises, sous les généraux Musnier, Harispe et Habert et une petite division italienne sous les ordres de Severoli. Chacune de ces divisions avait huit ou neuf petits bataillons d'effectif variant entre 300 et 600 hommes; la division italienne n'en avait que quatre de 500 hommes en moyenne.

Il y avait, avec cela, une petite division de cavalerie (hus-

sards, dragons et cuirassiers), de 15 ou 16 escadrons; 2.400 chevaux environ en tout.

L'armée dite de Catalogne n'avait que deux divisions (Maurice Mathieu et Lamarque), avec 20 bataillons, formant un effectif de 13.200 hommes environ, et une petite brigade de cavalerie de 850 chevaux (1).

Avec ces forces, mais en mettant hors des murs les garnisons des nombreuses places de la Catalogne et de l'Aragon, Suchet aurait pu être à même, il le reconnaît lui-même dans ses *Mémoires*, d'opérer suivant les plans projetés dans la première série des opérations, c'est-à-dire s'avancer vers Saragosse avec une très forte artillerie (120 pièces environ), pour se joindre à Soult, qui descendrait par Jaca avec son infanterie et sa cavalerie seulement; mais la succession rapide des événements avait, nous l'avons dit plus haut, arrêté tous les projets.

Il ajoute plus loin que, dès 1814, il « conserve » avec le maréchal Soult d'assez fréquentes relations.

De même, dit-il, « que les ordres reçus de l'empereur pour lui envoyer partie de son armée lui avaient fait l'obligation (2) d'abandonner une partie des places auxquelles il ne pouvait laisser que des garnisons insignifiantes; de même, le duc de Dalmatie avait dû se retirer sur Orthez, y livrer bataille et remonter l'Adour par Cazères, Aire, Vic, Plaisance. »

(1) La situation que nous avons sous les yeux donne les numéros d'une foule de régiments : 4°, 7°, 10°, 16°, 20°, 44°, 46°, 60°, 81°, 114°, 117°, 121° de ligne ; 2° et 5° légers, 13° cuirassiers, 14° dragons, 4° et 9° hussards.

Il y avait en plus des troupes italiennes, des troupes allemandes.

Mais, à la suite des événements de 1813, en vertu d'un décret impérial, tout ce qui était étranger dut être désarmé et renvoyé.

On perdit de ce fait près de 5.000 hommes.

(2) On dut envoyer, par ordre, les gendarmes, une partie de la cavalerie, les cadres de 19 régiments, le recrutement de la garde impériale, soit près de 5.000 hommes (les cadres devaient recevoir les conscrits au nombre de 8.000, les armer, habiller, organiser en divisions de réserve; c'est 2.000 hommes choisis qu'on ne vit pas revenir).

Enfin, à la date du 14 janvier, on dut faire partir pour Lyon presque toute la cavalerie et 8.000 fantassins, et le 1^{er} mars une autre colonne de 10.000 hommes.

Le 12 mars, Soult écrivait au duc d'Albufera qu'il comptait reprendre l'offensive pour empêcher Wellington de faire un détachement sur Bordeaux; puis, le 22, il le prévenait que, « ne pouvant, vu la disproportion des forces, se maintenir sans l'appui d'une bonne ligne », il allait s'établir à Toulouse.

Dans les *Mémoires* de Suchet, nous lisons ensuite :

«Le maréchal était encore dans l'incertitude sur l'occupation de Bordeaux par les Anglais, lorsqu'il reçut une lettre du ministre l'engageant à se concerter avec le maréchal Soult (1). « Votre Excellence, disait cette lettre, en date du 15 mars, a dû être informée par les rapports directs qu'elle a avec l'armée de M. le duc de Dalmatie, de l'affaire d'Orthez, le 27 février, et de la nécessité où s'est trouvé le maréchal, après un combat sanglant et honorable, d'effectuer sa retraite sur Aire et Rabastens. Il avait encore, le 11 courant, son quartier général dans cette ville. »

» Le maréchal, en prenant cette direction qui se trouve conforme aux vues de l'empereur, espérait couvrir à la fois Toulouse et Bordeaux, prêt à attaquer le flanc de l'ennemi s'il voulait attaquer Toulouse par Auch ou se porter sur ses derrières s'il voulait se diriger sur Bordeaux, ne supposant pas, du reste, qu'il osât s'affaiblir en faisant un détachement.

» Il paraît que lord Wellington a pu, à l'aide de renforts nouvellement arrivés, sans s'affaiblir sensiblement et même sans que M. le duc de Dalmatie le sût, détacher un corps sur Bordeaux.

» J'ai le regret de vous annoncer qu'à l'approche de ce corps, le général Lhuillier a dû, avec le peu de troupes qu'il commandait, évacuer la ville.

» Cet événement malheureux, qu'il était difficile de prévenir, va augmenter les difficultés de la situation du maréchal Soult et influencer, par contre-coup, sur la vôtre. Il me paraît très im-

(1) Cette lettre avait été précédée, le 1^{er} mars, d'une autre, où le ministre prescrivait à Suchet d'envoyer une division de 10.000 hommes à Lyon et, reconnaissant que la frontière allait être découverte, s'en rapportait à ses talents et l'engageait à concentrer « ses forces » et à abandonner les places non indispensables.

portant qu'en de telles circonstances vous combiniez de plus en plus vos opérations avec les siennes et que vous vous prêtiez l'appui mutuel qu'exigent des conjonctures aussi critiques. »

Le maréchal Soult tenait en effet au courant Suchet.

Il l'avait prévenu, le 28 février, de l'affaire d'Orthez; le 12 mars, il lui écrivait :

« L'armée, depuis Orthez, a soutenu de nouveaux combats à Cazères et à Aire. Je l'ai portée sur le haut Adour, entre Vic et Plaisance, pour la reposer quelques jours et la disposer à marcher de nouveau aux ennemis qui ont concentré leur armée sur les deux rives de l'Adour. Aujourd'hui, je commence mon mouvement.

» Les ennemis ont envoyé des partis vers la basse Garonne, mais je n'ai pas encore appris qu'ils aient dirigé des colonnes dans l'objet de s'emparer de Bordeaux. Mon mouvement forcera, j'espère, ces détachements à revenir. »

Le 22, suit une autre lettre :

« J'ai l'honneur de vous prévenir que je me trouve dans le cas de me porter sur Toulouse où je serai arrivé, je pense, après-demain. J'ai tenu sur l'Adour, en le remontant, aussi longtemps que possible avec des engagements journaliers.

» Il y a trop de disproportion de forces pour que je puisse me maintenir sans l'appui d'une bonne ligne.

» Je ne pense pas que l'ennemi cherche à passer la Garonne au-dessus de Toulouse; tout me porte à croire qu'il dirigera ses opérations vers la basse Garonne. Il a déjà fait un essai de passage à Langon, mais est revenu immédiatement. Etant à Toulouse, je serai plus à même d'empêcher de nouvelles entreprises de ce genre. »

L'ordre reçu du ministre de se concerter avec le duc de Dalmatie amenait, avec la précédente lettre, l'obligation d'entrer en correspondance; à la date du 27 mars, le maréchal Suchet, et ici nous copions ses *Mémoires*, « écrivit donc à Soult que les circonstances allaient le forcer à se replier sur Nar-

bonne; que, cependant, de graves motifs exigeaient encore sa présence au delà des Pyrénées. Il le pria de lui faire connaître sur quel point il comptait se retirer si Wellington le forçait sur la Garonne (1) ».

Il y a, entre les deux maréchaux, toute une série de correspondances qui éclairent très bien la question et relatent les événements ; il y a même envoi d'officiers de l'état-major « de confiance », pour avoir certains renseignements secrets qu'on ne doit pas confier au papier.

29 mars 1814.

Après l'avoir remercié des nouvelles qu'il lui a fait donner (par un de ses officiers) sur l'entrée du roi Ferdinand en Espagne, entrée qui, si elle a de l'influence sur la nation, laissera, il le craint, indifférents les généraux espagnols qui servent avec leurs troupes sous les ordres de lord Wellington, il l'informe « que l'empereur a prescrit la formation d'une armée sur la Dordogne, dont il a donné le commandement au général Decaen »; il espère que cette formation arrêtera les progrès de l'ennemi sur la basse Garonne, où il n'y a plus, maintenant, que trois ou quatre mille hommes des coalisés.

» Tout le reste, ajoute-t-il, est devant Toulouse. J'ai fait retrancher le faubourg Saint-Cyprien qui forme tête de pont. Je ne pense pas que l'ennemi m'y attaque, à moins qu'il ne veuille faire le sacrifice d'une partie de son armée; mais il est probable qu'il cherchera à passer la Garonne au-dessous de Toulouse, malgré que l'avant-dernière nuit il ait fait des démonstrations pour la passer à deux lieues au-dessus.

» Lorsque cela aura lieu, je marcherai à lui pour le combattre, quelle que soit la disproportion des forces, car il m'importe beaucoup de ne pas être prévenu à Montauban, où je fais élever aussi une tête de pont.

(1) Le maréchal s'excuse en quelque sorte de faire des questions sur ce qu'on sait des projets de Wellington et sur le projet de son collègue, parce que, dit-il, il a besoin d'être exactement informé pour prendre lui-même un parti.

» Je n'ai pas appris que les ennemis aient fait passer des troupes sur la rive droite de la Garonne dans la direction de l'Ariège. Je crois même qu'ils ne chercheront pas à le faire, car cela ne les mènerait à aucun résultat, leur objet étant de suivre toujours les mouvements que je fais, et de se tenir réunis, et de ne pas trop s'éloigner de la mer. Ainsi je ne pense pas qu'ils se portent de vos côtés, à moins que je ne sois forcé à y venir, et je suis bien désireux et déterminé à l'éviter autant qu'il sera en mon pouvoir.

» Je lutte contre des forces considérables, surtout en cavalerie. Des habitants qui ont vu défiler celle de l'ennemi l'élèvent jusqu'à 20.000 hommes, qui se composent de la cavalerie anglaise, y compris celle de la garde royale, de la cavalerie portugaise et de trois régiments espagnols. Je ne puis opposer à tout cela que 2.000 hommes de cavalerie légère. Il y a aussi une grande disproportion entre l'infanterie et l'artillerie.

» Si je pouvais rester un mois sur la Garonne, je ferais entrer dans les rangs 6.000 à 8.000 conscrits qui, aujourd'hui, m'embarrassent et qui même manquent encore de fusils. J'en attends avec la plus grande impatience de Perpignan.

« J'ai laissé à la disposition du général Laffite une légion de la Haute-Garonne, forte de 700 hommes, et je lui ai écrit de pousser un parti sur Saint-Gaudens et Saint-Martory, pour inquiéter les derrières de l'ennemi et avoir des nouvelles. Il peut le faire sans inconvénients, en même temps il couvrira le département de l'Ariège. »

Le surlendemain suivait une nouvelle lettre (31 mars).

« Je m'empresse, Monsieur le Maréchal, de vous prévenir que, la nuit dernière, l'ennemi a jeté un pont sur la Garonne au-dessus du confluent de l'Ariège, où il a fait passer une colonne que l'on a jugée de 10.000 hommes, dont 2.000 de cavalerie, avec du canon. Cette colonne a remonté la rive gauche de l'Ariège, prenant la direction d'Auterive et de Cintegabelle. J'ai envoyé des partis pour la reconnaître, mais j'ignore si elle continuera son mouvement sur Foix et Pamiers ou si elle se portera sur Villefranche pour tourner ma gauche et couper ma communication avec le bas Languedoc.

» J'ai fait prévenir le général Laffite de ce mouvement qui, peut-être, n'est que la fausse attaque, et je me dispose à livrer bataille aux ennemis près de Toulouse ou entre cette ville et Montauban, si un second passage a lieu, ainsi que je dois le supposer. »

Nouvelle lettre, le 3 avril :

« Monsieur le Maréchal, la colonne ennemie dont il est question dans ma lettre du 31, qui avait passé la Garonne à Pinsaguel et l'Ariège à Cintegabelle, a rétrogradé hier matin et repassé en très grande partie la Garonne. J'ignore si elle remontera cette rivière pour la passer à Carbonne et se porter de là sur Pamiers, mais, comme ce mouvement serait sans objet, j'en doute. Les rapports que je reçois me font, au contraire, supposer que les ennemis se disposent à effectuer un passage entre l'embouchure du Tarn et Toulouse. Quoi qu'il en soit, je me prépare à leur livrer bataille de quelques côtés qu'ils viennent et je fais mettre Toulouse en état de défense.

» Si vous n'aviez rien à craindre du côté de l'Espagne et que vous eussiez la possibilité de renforcer le général Laffite dans l'Ariège; si même vous pensiez devoir vous y porter en personne, avec la totalité de vos forces disponibles, cette diversion serait du plus grand effet, surtout si vous poussiez votre tête de colonne vers Saint-Martory et Saint-Gaudens, par Saint-Girons.

» Il est même probable qu'elle me mettrait à même de reprendre l'offensive, car elle coïnciderait avec celle que produira infailliblement l'armée de la Garonne, qui doit se réunir à Libourne et dont je vous ai entretenu. Mais, je le répète, cela est naturellement subordonné à votre situation et je ne doute pas que, si le mouvement vous paraît utile et praticable, vous ne l'entrepreniez aussitôt.

» Je crois devoir vous prévenir que le bruit court, parmi les ennemis, qu'ils ont le projet de marcher sur Lyon. Si cela était, il est indispensable que nos opérations fussent concertées et, en conséquence, je vous prierais de vouloir bien me faire part de vos projets. »

Suivent quatre autres lettres des 5, 7, 10 et 11 avril.

Lettre du 5 avril :

« Je vous ai fait pressentir que l'ennemi se disposait à passer la Garonne au-dessous de Toulouse. Le passage a eu lieu effectivement hier matin, avant le jour, à Grenade. L'avant-garde de l'armée ennemie a pris aussitôt la route de Toulouse; ses avant-postes se sont arrêtés à Fenouillet, devant les miens. J'ignore ce qui s'est passé du côté de Montauban, mais comme l'on est aussi en état de défense sur ce point, je ne pense pas qu'il soit survenu rien de fâcheux. D'ailleurs, je suis prêt à livrer bataille et il est probable que l'engagement eût commencé sans le mauvais temps.

» Je désire bien connaître les dispositions que vous jugerez convenable de faire d'après ma proposition contenue dans la lettre du 3. C'est l'instant d'agir et je pense que nous pouvons obtenir de très grands avantages s'il y a du concert dans nos opérations. J'ai écrit au général Laffite de réunir toutes les troupes disponibles pour se porter en reconnaissance sur la haute Garonne et la route de Saint-Gaudens à Toulouse, pour l'intercepter et nuire aux ennemis. »

Lettre du 7 avril :

« J'ai reçu par le commandant R..., ce soir, votre lettre du 6. Cet officier vous dira ma situation et aussi les motifs qui me font désirer (malgré vos observations) que vous fassiez une diversion sur la haute Garonne soit effectivement, soit par démonstration.

» Je suis déterminé à livrer bataille près de Toulouse, quelle que soit la force supérieure des ennemis; à cet effet, je fais fortifier une position qui s'appuie à la ville et au canal, laquelle me présente un camp retranché susceptible de défense, soit que les ennemis dirigent leur attaque par la route de Montauban, soit qu'ils viennent par celle de Castelnaudary. J'espère que, dans quatre jours, les ouvrages seront terminés.

» La nouvelle que j'ai reçue de l'entrée des alliés à Paris m'affermi dans ma détermination de défendre Toulouse. Cette place qui renferme des magasins de tout genre est pour nous de la dernière importance.

» Mais si, malheureusement, j'étais forcé de la quitter, les mouvements que je ferais devraient naturellement me rapprocher de vous. Dans ce cas, vous ne pourriez pas vous soutenir à Perpignan, car l'armée ennemie serait immédiatement à ma suite dans la direction que j'aurais prise. Il est donc de l'intérêt du service, même par rapport à votre situation, que vous fassiez une diversion sur la haute Garonne par la ligne la plus courte; l'effet qu'elle produira sera proportionné aux moyens que vous y emploierez.

» L'ennemi paraît étonné de ma détermination de défendre Toulouse. Depuis quatre jours qu'il a passé la Garonne, il n'a rien entrepris. Peut-être est-ce à cause du mauvais temps. Son armée est entre Lespinasse et Saint-Jory. Il a envoyé un détachement sur la route de Montauban, mais n'a fait de ce côté, que je sache, aucune tentative. Il y a un gros corps devant Saint-Cyprien. Je ne prétends pas qu'il ait renoncé à une attaque. Je crois, au contraire, que, demain ou après, il marchera sur moi.

» J'attendrai avec la plus grande impatience que vous m'avez fait connaître votre détermination. »

Lettre du 10 avril (le soir de la bataille de Toulouse) :

« La bataille que je vous ai annoncée dans mes dernières lettres a eu lieu aujourd'hui : elle a été des plus meurtrières. L'ennemi a horriblement souffert, mais il est parvenu à s'établir sur une position que j'occupais à droite de Toulouse. Le général Taupin a été tué; le général Harispe a eu le pied emporté par un boulet; j'ai eu aussi trois généraux de brigade blessés. D'ailleurs, je me dispose à recommencer demain, si on m'attaque.

» Je ne crois pas pouvoir faire un long séjour à Toulouse; il peut même arriver que je sois dans le cas de m'ouvrir un passage pour en sortir. Je vous engage à vous régler là-dessus et à donner des ordres en conséquence au général Laffite. Si demain la communication est libre, je vous écrirai. »

Lette du 11 avril :

« Monsieur le Maréchal, ainsi que je vous l'ai fait pressentir,

je suis dans la nécessité de me retirer de Toulouse, et je crains d'être obligé de combattre pour passer à Baziège, où l'ennemi vient de diriger une colonne pour me couper cette communication. Demain, je prendrai position à Villefranche, car j'espère bien que l'obstacle ne m'empêchera pas, et après-demain je me retirerai sur Castelnaudary. Si je puis m'y arrêter, je le ferai; dans le cas contraire, j'irai prendre position sur l'Aude, à Carcassonne, pour vous donner le temps de faire vos dispositions.

» Je vous ai proposé une diversion sur la haute Garonne. La circonstance est venue où il n'est plus possible de différer pour prendre un parti; sinon nous allons forcément nous trouver réunis sur les côtes de la Méditerranée du côté de Béziers. Cela peut encore s'éviter, mais nous ne pouvons y parvenir que par la prompte réunion de la totalité de vos troupes (sauf celles nécessaires à la sûreté des places) à celles de mon armée; je vous en fais expressément la proposition et je vous prie de me faire connaître de suite votre détermination.

» Si vous vous décidez à combiner nos opérations, il vous paraîtra sans doute convenable de diriger immédiatement la totalité de vos forces sur Quillan, d'où vous pourriez venir opérer votre réunion à Carcassonne, et nous pourrions nous reporter aussitôt en avant, par l'Ariège, pour aller rétablir le théâtre de la guerre dans la Haute-Garonne, en nous appuyant des Pyrénées. Ce mouvement serait décisif et je ne doute pas qu'en sauvant le Midi de la France il ne forçât les ennemis à rappeler toutes les troupes qu'ils ont engagées sur les deux rives de la Garonne; ainsi, M. le général Decaen serait à même de reprendre Bordeaux. Il pourrait faire bientôt une diversion en notre faveur.

» Je vous prie de me faire savoir votre décision. J'espère qu'elle sera favorable à ma proposition; en tout cas, instruisez-moi des dispositions que vous comptez prendre. Je vous propose de marcher sur Quillan, dans la persuasion que vous seriez aussitôt que moi à Carcassonne; d'ailleurs cette direction me paraît plus courte même pour marcher sur Mirepoix et Pamiers; mais si vous prenez Narbonne, je vous prie de m'en prévenir. »

Les diverses réponses du maréchal Suchet complètent très bien l'étude de ces questions si ardues.

Lettre du 27 mars (déjà donnée dans son ensemble), réponse à celle du 22 :

« Monsieur le Maréchal :

» Vous m'annoncez que vous vous portez à Toulouse. Cette disposition qui découvre ma droite semblerait me commander de repasser les Pyrénées et de me porter sur Narbonne. Vous me faites espérer que l'ennemi ne tentera pas de passer la Garonne au-dessus de Toulouse.

» Réduit à douze bataillons et six escadrons, je me tiens réuni au-dessus de Figuières, pour contenir l'ennemi, évacuer les munitions et donner le temps de se faire une négociation pour la remise des places d'Espagne et la rentrée des garnisons.

» Je vous prie de me faire savoir ce que vous pensez des projets de Wellington et où vous comptez vous retirer dans le cas où vous seriez forcé sur Toulouse. J'ai utilité à le savoir pour faire diriger à l'avance mes munitions sur Narbonne et Montpellier. »

Lettre du 6 avril (réponse à celles des 29, 31 mars et 3 avril) :

« Monsieur le Maréchal, la situation des affaires en Espagne ne me permet pas de m'éloigner des frontières, les Anglais et les Espagnols réunissant leurs forces en Catalogne, devant moi. Ils assiègent Peniscola et bloquent Barcelone, Sagonte et Tortose où nous avons des garnisons.

» J'occupe le Tet, et je contiens ainsi des forces considérables. Cependant, quand j'ai su le mouvement des Anglais dans l'Ariège, j'ai fait rapprocher de Perpignan quelques troupes, j'ai fait faire une reconnaissance par un escadron et ordonné de mettre Narbonne en état de défense, mais je ne puis me porter sur la haute Garonne sans exposer le Midi de la France et renoncer ainsi à la négociation entamée pour la rentrée des garnisons bloquées. Ces garnisons ont l'avantage d'occuper un nombre

d'ennemis bien supérieur à leur effectif et sont pour moitié composées de conscrits.

» Si les Anglais exécutent le mouvement qu'ils annoncent sur Lyon, je n'aurai d'autre parti à prendre que de réunir le petit nombre de mes bataillons sur Narbonne, d'y tenir le plus possible et de me retirer sur Béziers que je fais mettre en état de défense aussi, puis sur Montpellier, couvrant ainsi les départements du Midi qui ne sont pas envahis et donnant la main à l'armée de Lyon.

» Il y a trois marches de Figuières à Perpignan, deux de Perpignan à Narbonne et autant pour se rendre à Carcassonne. Vous jugerez par là combien serait peu important le mouvement que je pourrais faire sur ce point avec les forces « insignifiantes » que je commande.

» On veut forcer la nation à la guerre et ne signer de paix sans les alliés. Le roi Ferdinand, rentré dans son royaume, était le 31 près de Barcelone. Il sera contraint de se prononcer pour la guerre.

» Cet état de choses malheureux fait que, réduit chaque jour à faire des garnisons nouvelles, je ne commande plus qu'une division. Il me faut, par ordre, laisser 3.000 hommes à Figuières, puis songer à Perpignan. Vous jugez par là combien j'aurai peu de moyens; mais, en ce cas, je compte sur la puissante diversion que vous serez à même de faire sur les derrières de l'ennemi, tandis que l'armée de la Dordogne pourra franchir ce fleuve, délivrer Bordeaux et couvrir votre droite. »

Lettre du 12 avril (en réponse à celles du 10 et du 11) :

« Monsieur de Maréchal, je reçois votre lettre du 11 qui m'apprend votre retraite sur Quillan et Carcassonne. J'en suis d'autant plus surpris que votre lettre du 10 m'annonçait le contraire. En réfléchissant au parti que vous me proposez de me diriger avec mes forces disponibles sur Quillan pour nous réunir à Carcassonne et nous reporter de là en avant, par l'Ariège, nous appuyant aux Pyrénées, je vois que vous avez été étrangement trompé sur la route de Perpignan-Quillan. Des mulets peuvent à peine y passer, et je serais forcé d'opérer dans un mauvais

pays, sans artillerie et sans équipages. En second lieu, comment nous porter en avant par l'Ariège et rétablir le théâtre de la guerre sur la haute Garonne, tandis que la difficulté des routes est telle que le général anglais Hill a manqué d'y perdre son artillerie ? De quel appui pourront être pour nous les Pyrénées que les Espagnols vont franchir en forces ? Enfin, d'où tirerons-nous nos munitions et nos vivres et quelles communications garderions-nous avec l'intérieur, lorsque nous aurions quitté la grande route de Montpellier par laquelle l'ennemi jetterait des partis pour se lier aux Autrichiens ?

» Je suis loin de croire, comme vous, que ce mouvement sauverait le Midi de la France et forcerait l'ennemi à retirer les troupes qu'il a envoyées sur la Garonne. Je crois, au contraire, qu'il achèverait la désorganisation et la ruine du peu de troupes qui nous restent. Je ne pense pas non plus que cela puisse faciliter en rien les opérations du général Decaen sur Bordeaux. Je me fonde sur les renseignements que vous m'avez donnés vous-même, que la supériorité de l'ennemi en infanterie était comme 3 est à 1, et en cavalerie comme 14 est à 2. Certes, une supériorité semblable nous commande la défensive pour permettre de conserver les munitions et de faire arriver les vivres.

» Je sens les inconvénients de l'agglomération de deux corps sur la même route et je regarderais comme avantageux que vous pussiez adopter pour votre armée la route de Carcassonne à Saint-Pons, tandis que j'occuperais Béziers que je fais fortifier. Par ce mouvement, vous pourriez tirer des subsistances du département du Tarn et nous serions tellement rapprochés que l'ennemi aurait de la peine à entreprendre rien de sérieux sur nos positions. Je vous fais cette proposition pour éviter l'encombrement de deux armées opérant sur une seule route.

» Je me rends à Narbonne. Je compte y avoir 3.000 hommes le 14, et dans la nuit, le reste de mon infanterie. J'espère, le 15, avoir retiré d'Espagne et du Roussillon toutes mes petites forces; dans cette même journée, nous pourrons nous rapprocher et nous concerter sur le meilleur parti à prendre. »

Le maréchal Suchet, dans ses *Mémoires*, dit qu'il n'a pas

Etudes.

ignoré tout ce qu'on a pensé et écrit de ses rapports avec Soult; il regarde ce qu'on a dit comme un tissu d'erreurs et d'assertions fausses et même perfides.

Il y répond en disant, lui :

1° Qu'il a eu, non des prétextes, mais des raisons véritables pour prolonger le séjour de son armée au delà des Pyrénées en 1814;

2° Que cette armée devint peu à peu de si faible effectif qu'il allait se trouver hors d'état de tenir campagne (1);

3° Qu'il n'a jamais refusé de lier ses opérations avec celles de Soult et s'y est même préparé, mais que sa lettre du 29 mars lui a toujours paru indiquer une décision de ne pas se rapprocher de lui;

4° Qu'en effet il lui a demandé au commencement d'avril de faire un mouvement sur l'Ariège, mais que ni l'état des affaires ni la force de l'armée d'Aragon, éloignée de Toulouse, à 63 lieues, ne le permettait;

5° Qu'en effet le maréchal Soult a demandé, le 11 avril, à Suchet de se porter à Quillan ou de le prévenir s'il prenait la route de Narbonne pour se relier à lui, mais qu'il lui répondit de suite que c'est par Narbonne qu'il passait;

6° Qu'enfin il se mit en route pour Narbonne, mais que, le 13, la nouvelle des événements de Paris mettait un terme aux opérations;

7° Et en dernier lieu, respectueux du droit de l'ancienneté et entraîné au surplus par l'intérêt sacré de l'empire, il n'a jamais craint d'obéir à Soult, sous les ordres duquel il avait déjà été au camp de Boulogne.

Ainsi que nous l'avons dit et répété, nous avons tenu à atti-

(1) Au commencement d'avril, l'armée de campagne de Suchet était à Figuières, Mesclop, Pertuis, Jonquières, Perpignan. Elle se composait de 10.000 hommes et 1.000 cavaliers. Le reste était dans les places espagnoles : 2.400 hommes à Figuières, 4.650 à Tortose, 7.850 à Barcelone, 1.100 à Sagonte, 250 à Peniscola, 350 à Hostalrich, qui ne rentrèrent que fin mai et commencement de juin. Quittant le Roussillon, il eût dû laisser près de 7.000 hommes dans les places françaises : Perpignan, Port-Vendres, Bellegarde, Prats-de-Mollo, Villefranche, Mont-Louis.

rer seulement l'attention sur les opérations qui ont signalé, dans le Midi de la France, la fin de 1813 et le commencement de 1814.

Ce n'est pas que ces opérations ne soient sur certains points critiquables, mais il est certain que cette lutte fort longue, entre deux généraux qui passent, à bon droit, pour gens fort habiles, méritait une étude.

Il ne s'agissait pas, ici, de mettre sous les yeux des officiers et des lecteurs, en général, une série d'exemplés, comme on en peut trouver dans les campagnes de Bonaparte en Italie, dans les manœuvres de Napoléon à Austerlitz, à Iéna, à Wagram, à Eylau; en 1812, après le passage du Niémen, en 1813, autour de Dresde, en 1814, dans les départements de l'Est de la France, mais de montrer les méthodes de guerre que ces grandes opérations de l'empereur avaient fait germer.

Il n'y a pas là, à vrai dire, de la stratégie, dans le sens élevé du mot, mais il y a, tout au moins, le dessin d'une tactique d'ordre très élevé déjà : une offensive bien étudiée qui se dénoue à Sauroren, une défensive bien définie qui se dénoue sous le camp retranché de Bayonne; un recul intermittent qui a pour consécration Orthez; une retraite divergente et intéressante qui s'arrête à Toulouse.

Certes, nous l'avons dit dans le cours du récit, ni Sauroren, ni Bayonne, ni Orthez, ni Toulouse ne sont des batailles dans la grande acception du mot, comme on le peut dire d'Iéna, d'Eylau, de Borodino ou des grandes rencontres autour de Metz, en 1870, mais ce sont de grands combats, conséquents à des mouvements stratégiques d'une certaine ampleur, nous pouvons même le dire sans critique, d'une ampleur plus étendue que ne comportait l'effectif des armées en présence. Ce sont les combats de 1796-1797, en Italie, avec Montenotte, Castiglione, Saint-Georges, Arcole et Rivoli, avec moins d'éclat bien entendu, mais dans des proportions analogues.

Il est de règle de terminer une étude de ce genre par une sorte de résumé qui condense les événements et donne une sorte de vue d'ensemble des opérations. Nous l'allons faire avec toute la

discrétion possible, en tenant compte de toutes les histoires écrites sur le sujet, histoires qui ont été plutôt, aussi bien en Angleterre qu'en France, des plaidoyers pour les chefs que des travaux techniques comme celui-ci.

Il faut bien parler des chefs dans un résumé de ce genre, mais en parler militairement et non avec les passions qui animaient, après 1814, la France et l'Angleterre, chacune de leur côté.

Wellington a été le vainqueur et l'envahisseur. Aucun doute à ce sujet, mais il semble que, sur sa campagne de 1813-1814, on l'a vanté au delà de la mesure.

Ce n'est pas, comme nous l'avons dit en commençant, que ce ne fût un général très au courant militairement et administrativement; mais Soult, croyons-nous, avec le même caractère tenace que son rival, avait une expérience plus profonde des choses, et, avec une fermeté égale, plus de convictions.

Trop réfléchi (d'autres ont dit trop prudent) pour profiter, comme il l'a pu quelquefois, de ses succès, le général anglais, lorsqu'il risquait quelque chose, le risquait, à très peu près, à coup sûr. Toute sa lutte en Espagne, depuis qu'il y était, se base autant sur les mouvements qu'il fait ou fera que sur l'état d'esprit des chefs de l'armée française, dont il connaît les mésintelligences vis-à-vis les uns des autres.

C'est habile, sans doute, mais d'une habileté particulière, à côté de l'habileté militaire proprement dite.

En un mot, il nous semble que Wellington mis à la place de Soult, avec la même pénurie de moyens, avec des cadres supérieurs de capacité un peu douteuse, n'aurait jamais fait ce que fit le général français : lutter trois mois, pied à pied, obstacle par obstacle, avec 35.000 ou 40.000 hommes en moyenne (comme maximum).

Même avec certitude très petite du succès, Soult tient tête avec conviction.

Nous sommes en 1813, et il vient de prendre le commandement. Il va d'abord, fin juillet, le 26 et le 27, essayer de déga-

ger le blocus de Pampelune, et il le fait très bien, quoique sans succès.

Le mois suivant, août, le 29 et le 30, il n'est pas plus heureux dans son essai pour dégager Saint-Sébastien.

Il faut donc s'en tenir, et c'est ce qu'il fait, à occuper la rive droite de la Bidassoa, devant l'ennemi qui en occupe la rive gauche.

Le 8 octobre, Wellington enlève Hendaye, passe la Bidassoa, occupe la Croix-des-Bouquets et le camp de la Baïonnette avec sa redoute. Soult recule sur la ligne de ses camps de Saint-Jean-de-Luz à l'Espelette.

Le 10 novembre, Wellington attaque, force la ligne à Sarre, et voilà le théâtre des opérations transporté d'Espagne en France et resserré entre la mer et la Nive.

Le mois de décembre se passe forcément en combats sur la Nive. Wellington la franchit le 9; il est arrêté le 10 à Arcangues par un combat peu heureux; puis il reprend, le 11 et le 12, l'offensive et livre, le 13, à Saint-Pierre-d'Irube un combat très complet qui le mène sous Bayonne et lui livre les deux rives de la Nive.

Il n'est guère possible de trouver une plus intéressante série d'opérations, tout à fait en rapport avec nos idées d'aujourd'hui qui demandent l'offensive à tout prix et la considèrent comme la tactique obligatoire du succès.

Le cas présent fait ressortir qu'elle a des avantages et des inconvénients suivant les pays, suivant les armées. Nous ne trouvons pas là, en ce qui concerne Soult et l'armée française, de résultats heureux en dépit des soldats et en dépit du chef. Et si on réfléchit, comme nous l'avons déjà fait ressortir dans nos déductions antérieures, il ne pouvait pas y en avoir. Comment, avec cinquante ou soixante mille hommes, en effet, garder d'une façon effective les quarante ou cinquante kilomètres qu'il y a entre Saint-Jean-Pied-de-Port et la mer, dans un pays accidenté, n'ayant pas un réseau de routes complet et en face d'un adversaire qui est bien plus fort que vous comme effectif et auquel il est loisible de choisir son point d'attaque où il veut?

C'est donc fort intéressant, fort remarquable, mais ce n'est pas un exemple dans l'acception propre du mot.

Ce qu'il faut louer par-dessus tout, alors, dans ce commandement du maréchal Soult, ce sont les questions d'organisation; et c'est certainement grâce à cette organisation qu'il eut si peu d'insuccès flagrants. En très peu de temps, en effet, n'ayant sous main, à son arrivée, que des débris de corps d'armée, à l'état de bandes isolées, nous voyons se faire une véritable armée de dix divisions, avec 80 ou 90 pièces attelées, avec deux divisions de cavalerie, une de dragons, une de chasseurs.

C'est très beau cela. Malheureusement insuffisant vis-à-vis de Wellington, qui peut disposer au bas mot de 100.000 ou 120.000 hommes, avec 9 ou 10.000 cavaliers, et vis-à-vis aussi du grand terrain à conserver, mais c'est très beau, et on comprend, jusqu'à un certain point, qu'avec ces dix petites divisions, qui lui semblent bien préparées, bien en mains, Soult, avec son caractère formé à l'exemple du maître, n'hésite pas à prendre l'offensive et à réaliser la dernière phrase que lui a dite ce maître en le quittant : « C'est de l'Espagne même que je veux recevoir de vos nouvelles. »

Seulement, et c'est là que nous voulons attirer l'attention des jeunes, la guerre, de quelque manière qu'on s'y prenne, est une question de pression plus ou moins grande des masses. Or cette pression que nous ne pouvions fournir était précisément entre les mains de Wellington, et c'est ainsi que, à la fin de 1813, nous le trouvons, sans qu'il ait eu, en somme, des succès brillants de combat, sur la Nive et sur l'Adour.

Et cela lui était d'autant plus facile qu'à mesure qu'il avançait, lui, Wellington, à peu près toujours avec les mêmes effectifs, Soult, lui, reculait avec les siens de plus en plus diminués.

Il lui avait fallu envoyer dans le Nord, à l'empereur, qui cherchait, dans ses derniers efforts, à tenir tête à l'invasion des coalisés, comme il cherchait, lui, dans le Sud, à tenir tête à l'invasion des Anglais, Portugais et Espagnols; il lui avait fallu, on le sait, envoyer ses dragons, ses batteries à cheval, puis ses deux meilleures divisions de vieux soldats, et quand arrivait

1814, ce n'était plus 60 ou 65.000 hommes dont il pouvait disposer, en faisant flèche de tout bois, mais 40 ou 45.000 au plus. Encore avec cela était-il obligé de garnir le camp retranché de Bayonne, de laisser des garnisons à Navarreins, à Saint-Jean-Pied-de-Port, au château de Lourdes, points absolument inutiles pour lui, mais dont l'envahisseur se serait fait des appuis et qui diminuaient les effectifs de Wellington aussi par l'obligation où il était de les investir avec des détachements assez forts pour tenir tête, non seulement aux garnisons mais aux prises d'armes des gardes nationales et des francs-tireurs qui auraient pu se grouper aux environs (1).

Nous arrivons à 1814, et c'est avec ces faibles forces que nous avons vu le maréchal défendre pied à pied le pays à l'ouest de la Garonne. Il n'avait d'autre parti à prendre dans la situation où les événements l'avaient placé.

Le 12 février, Harispe, sur l'aile gauche de la première ligne de défense, attaqué par des forces écrasantes, est obligé de se replier sur le gave de Mauléon. A côté de lui, Clausel, laissé en l'air, passe derrière la Bidouze.

Le 17, les Anglais abordent en force cette même gauche sur le Saison où elle a pris position, à Arriverette, puis la poussent sur le gave d'Oléron, qu'ils passent à Villeneuve.

Toute cette suite d'attaques successives indiquent clairement au maréchal que l'intention de son adversaire est de gagner à Orthez la route de Saint-Sever. Il cesse donc de se développer sur une ligne et passe les journées des 24 et 25 à rappeler son monde à Orthez où il le tiendra groupé. Il pouvait espérer, dans

(1) Si l'on suit avec attention les diverses situations du temps, on peut établir ainsi qu'il suit la progression des effectifs.

On a eu d'abord 60.000 hommes en neuf divisions en juillet, plus la division de dragons, celle de cavalerie légère et 90 canons attelés. Sur les 300.000 hommes de levée qu'ordonna l'empereur avec la conscription « avancée » de 1815, on en a dû avoir peut-être 30.000, mais les envois successifs de 7.000 dragons, de 800 artilleurs, des batteries à cheval, des gendarmes, des deux belles divisions d'infanterie, durent réduire en janvier à 45.000 hommes, 7.000 cavaliers (peut-être 5.000 seulement). Y en avait-il 30.000 qui tenaient exactement la campagne? Quand Wellington franchit la Nive, il avait certainement 130.000 hommes inscrits.

ces conditions, inciter Wellington à en faire autant de l'autre côté du gave de Pau, mais celui-ci, au contraire, continuant son mouvement d'expansion, fit passer le gave à une partie de ses forces, au-dessous d'Orthez, dessinant un mouvement enveloppant dont l'effet se fera sentir le 26, après la défense de ce que l'on a appelé la « deuxième ligne ».

Que faire, en effet, dans une situation comme celle-là ? Beaucoup auraient préféré, peut-être, battre en retraite. Soult, lui, choisit la bataille, si on peut donner au combat d'Orthez le nom de bataille; mais ce ne fut plus un de ces combats « parallèles », qui sont le propre des rencontres, entre un poursuivi et un poursuivant. La défense du passage du gave de Pau, qui était le point tactique, s'opéra sur l'autre rive du gave, face au nord, nord-ouest, et point du tout au sud, sud-ouest.

Le combat ne fut pas heureux pour nos armes, sans doute, mais livré dans ces conditions, il ne procura à Wellington qu'un succès assez douteux pour que la suite des opérations s'en ressentît.

En face de la supériorité des forces, il ne pouvait être heureux et il fut suivi d'une retraite et même d'une mauvaise retraite, car, outre que l'on était très pressé sur la droite, on le fut aussi sur la gauche où un corps anglais ayant passé le gave au-dessus d'Orthez pressait sa marche en avant.

On ne fut pas enveloppé, comme on le pouvait craindre, grâce à l'énergie du maréchal et des généraux, mais il y eut désordre durant tout le trajet d'Orthez à Sault-de-Navailles, qui avait été donné comme point de recul; et ce n'est qu'après qu'on se remit peu à peu en ordre en allant sur Hagetmau et Saint-Sever où l'on arriva le 1^{er} mars.

Nous arrivons là à la troisième ligne de défense, en travers des débouchés des routes de Toulouse par Auch, par Lombez et par Saint-Gaudens.

Suivant toute probabilité, c'est à ce moment-là, mais alors seulement que le maréchal se décida à aller pied à pied à Toulouse, par le meilleur chemin. Il pouvait en effet faire sa retraite vers Mont-de-Marsan, à travers les Landes, mais il craignit, dans ce pays peu peuplé, dénué d'accidents de terrain,

de ne pas trouver de positions pour résister s'il était serré de trop près.

Il fila donc sur Aire et Barcelone, le long de l'Adour.

Voyant la route de Mont-de-Marsan ouverte, Wellington, qui ne s'en doutait guère la veille, s'empessa d'en profiter pour diriger 10.000 hommes sur Bordeaux. Ils y entrèrent le 12 mars. C'était imprudent, mais il ne s'en rendit compte qu'après et sa tentative n'eut pas, du reste, l'insuccès qu'elle méritait.

Donc, le 2, Soult était sur l'Adour, sa droite à Saint-Jean, son centre à Barcelone, sa gauche à Aire. L'avant-garde anglaise le trouva dans cette position et l'attaqua, mais sans grand résultat, et il put s'écouler sans grand danger.

Vint la saison des pluies, le grossissement des gaves et des rivières. Soult eut un grand répit dont il profita pour reculer doucement, gagner vers le sud, étendre sa ligne de Plaisance à Tarbes, par Rabastens, pour s'y réorganiser un peu, reposer ses troupes et se ravitailler.

Ce regain de forces que lui procurait la tranquillité d'une douzaine de jours lui donna l'idée de reprendre, un instant au moins, l'offensive. Il savait que Wellington s'était dessaisi d'un de ses corps pour aller à Bordeaux et qu'il en avait dû laisser une autre devant Bayonne, pour tâcher d'enlever le camp retranché.

On avait espéré surprendre les coalisés dans leurs cantonnements de Conchez et Lembèye; mais on mit trop longtemps à se grouper, la surprise fut éventée et ce fut, au contraire, Soult qui, avec 25.000 hommes, se trouva sur le plateau de Garlin, en face d'une ligne de 60.000 coalisés, ayant mis aussi longtemps à se réunir, mais tout préparés à livrer bataille.

On était au 15 mars et la situation ne laissait pas d'être fort grave. Nous eûmes là quatre journées, du 15 au 19, fort inquiétantes. Wellington avait rompu notre ligne à Maubourguet; la route d'Auch par Marciac, celle d'Auch par Mirande lui étaient toutes deux ouvertes. Heureusement, un combat heureux pour nous l'arrêta un instant à Vic et nous permit de gagner Tarbes par Pons et Ger.

Le 20 mars, Soult était, avec l'armée, étendu de Rabastens à Tarbes, couvrant les trois routes de Toulouse par Mirande, Trie et Saint-Gaudens. Laquelle choisir ?

Wellington attaqua à la fois Tarbes et Rabastens; cette attaque sur Rabastens plus vigoureuse pour nous arrêter et nous couper si possible du chemin de retraite.

Impossible de tenir celle de Mirande. Après un essai de combat sur les hauteurs d'Oléac-Debat, à Barbazan, les coalisés refoulèrent le corps qui gardait la route de Trie.

Restait heureusement la troisième, celle de Saint-Gaudens, où le maréchal se hâta. La situation fut un instant fort critique. On était bien maître de la troisième route, mais il fallait laisser le corps de Clausel sur celle de Lombez, isolé et très en l'air.

On était au 21.

Il s'agissait, et ce n'était pas commode, de ne pas laisser Wellington gagner le premier la Garonne et de jouer au plus fin pour arriver les premiers devant Toulouse, qui était l'objectif « topographique ».

Or, il y avait, à ce moment, deux lignes de conduite fort acceptables l'une et l'autre :

Entrer dans l'Ariège par Saint-Martory, y rallier quelques renforts qu'avait dû y préparer le général Laffite, commandant de la subdivision, appeler à soi les 12.000 ou 13.000 hommes de Suchet. On aurait eu soin d'avance de détacher à Toulouse une des divisions pour y aider le général Travot, qui commandait, avait des ressources d'artillerie et avait réuni 5.000 ou 6.000 conscrits pour défendre Saint-Cyprien et le passage du fleuve.

Avec ce qu'on allait trouver dans l'Ariège, on pourrait revenir sur ses pas et manœuvrer.

C'était tentant, mais il fallait Suchet, et Suchet ne répondait pas aux demandes, alléguant que, lui aussi, il était dans l'embarras.

Ou bien, et c'est à cela que s'arrêta Soult, dans l'espoir que les 13.000 hommes de Suchet allaient plus probablement arriver

à Toulouse en suivant le canal du Midi, on gagnerait Toulouse et on s'y défendrait.

C'est à ce plan que s'était arrêté Soult, quoique le premier lui parût autrement séduisant par la perspective de ses résultats possibles ; mais, pour cela, il fallait arriver bon premier à la capitale du Midi.

On a vu que Clausel était resté en l'air, sur la route de Lombez-Toulouse, et que Soult était engagé sur celle de Saint-Gaudens, qui était la plus longue mais la meilleure.

Wellington, on ne sait pourquoi, mais faute probablement de renseignements suffisants, s'acharna sur Clausel, sur la route de Lombez, comptant le couper de Soult; mais il trouva là une route très mauvaise, ravinée profondément par les pluies et sur laquelle il ne fallait pas songer à aller vite comme le corps de Clausel, qui avait très peu d'artillerie et d'impedimenta. Aussi ce dernier put-il se dérober le 21 et gagner Saint-Gaudens pendant qu'on restait, à l'armée anglaise, un peu embourbé derrière lui.

Grâce à cette bonne chance et à des dispositions de marche excellentes, Soult était le 22 à Martres, le 23 à Noé et le 24 devant Toulouse où son adversaire le trouve, le 25, en débouchant avec sa pointe d'avant-garde.

Dès le lendemain, Wellington s'occupa de faire resserrer les Français sur Saint-Cyprien même. Il les avait trouvés en avant du faubourg, à 3 ou 4 kilomètres de la Garonne, il employa deux jours à les harceler à gauche et au centre pour les refouler sur les avancées qu'ils fortifiaient et garnissaient de canons.

On s'est souvent demandé quelles durent être, à ce moment, les idées des deux généralissimes. Nous ne croyons pas, quant à nous, qu'ils eussent des projets bien arrêtés, à peine quelques vues d'avenir.

Soult, surtout, devait, semble-t-il, s'en tenir seulement à la défense du passage de la Garonne pour attendre Suchet. Il fortifiait soigneusement Saint-Cyprien, persuadé que là serait l'effort de son adversaire et il est à peu près certain, quoiqu'il ne s'en soit jamais expliqué, qu'il comptait de là aller derrière le

Tarn, car il était très occupé chaque jour d'écrire billets sur billets à Loverdo, le général qui commandait à Montauban, pour lui recommander de travailler sans relâche à faire en avant du Tarn une bonne tête de pont. Il connaissait la supériorité de son adversaire en effectif et se disait bien que, Suchet n'arrivant pas, il faudrait un jour ou l'autre céder la place de Toulouse.

Wellington, lui aussi, croyons-nous, était arrivé sur les traces de Soult trop tard pour lui disputer le pont de Saint-Cyprien. Mais ce n'est qu'après avoir vu que l'enlèvement du faubourg n'était pas chose facile et lui coûterait gros, qu'il se décida à passer la Garonne ailleurs.

Nous venons ci-dessus de raconter, jour par jour, ce qu'il fit : son essai infructueux à Portet, son deuxième essai à Roques et les difficultés qu'il trouva, une fois passé l'Ariège, à gagner la route de Castelnaudary qui était son objectif; son passage du côté de Grenade suivi de l'accident de rupture du pont, enfin le resserrement sur Toulouse et la bataille du 10 avril.

Nous avons, sur cette bataille, fait toutes les observations qui nous ont paru susceptibles d'intéresser. Ce n'est plus là, comme à Saint-Pierre-d'Irube, comme à Orthez, comme à Tarbes, un grand combat amené par les besoins tactiques de la marche; c'est, du moment que Soult s'y arrêtait, une bataille de grande tactique, conséquente à la pensée stratégique de Wellington.

Nous n'en dirons plus rien, d'autant que, ainsi que nous l'avons fait ressortir, elle a exercé, dans les années qui ont suivi 1815, toutes les plumes des écrivains militaires d'alors; à tel point que l'on se disputait avec ardeur sur le : « Qui l'a gagnée? qui l'a perdue? » les uns répondant que Wellington s'était installé à Toulouse, donc il avait gagné sa cause; les autres disant que Soult n'est parti le 11 que parce que cela lui convenait pour la suite des opérations qu'il projetait, et non parce qu'il se sentait vaincu.

Les officiers supérieurs qui entouraient le maréchal ne l'ont jamais entendu parler ni de victoire, ni d'insuccès; Wellington, lui, s'est attribué carrément la victoire. Il reconnaissait, certes, que Soult pouvait encore tenir sur le canal du Midi et dans

Toulouse, mais il était, une fois le Mont-Rave au pouvoir des alliés, sous le feu de l'artillerie ennemie et, à moins de transformer Toulouse en Saragosse, la défense n'en devenait plus qu'une question de combats de rues.

Soult le sentait si bien qu'il réunit, le 11, ses généraux en conseil pour avoir leur avis, ce qui n'était guère dans ses habitudes très autoritaires, parce que, comme le maître lui en avait donné l'exemple, il ne se fiait guère qu'à lui-même, et l'opinion des autres ne pesait guère, pour lui, dans la balance, pour ses décisions.

Evidemment Wellington dut se dire, le 12, au matin, lorsqu'il entra dans Toulouse, que son but, qui avait été de couper son adversaire de ses lignes de retraite, n'était pas atteint, mais il avait le droit, en ce moment, tout de même, de se dire victorieux.

Nous prendrions, si nous voulions pousser plus à fond, probablement parti pour Wellington, en disant comme l'a fait son chef d'état-major dans ses comptes rendus, toujours quelque peu exagérés (comme ceux de Soult, du reste) : « Que les victoires sont décidées par les faits et leurs conséquences. »

Dans tous ces comptes rendus, la grosse particularité a toujours été, de la part des Français, de faire ressortir leur petit nombre vis-à-vis des alliés; de la part des Anglais, de grossir les forces françaises et de diminuer les leurs. C'est assez naturel, du reste, puisque cela expliquait le recul des uns et la grande prudence offensive des autres.

Ainsi, à Toulouse, puisque nous sommes sur ce dernier sujet, l'état-major anglais donne à Soult 38.000 hommes et 80 bouches à feu; il se donne à lui-même, y compris les Espagnols et Portugais bien entendu, 43.000 fantassins et 74 canons, et, comme il ne veut pas même cette petite supériorité, il fait ressortir qu'on n'engagea le 10 avril que 24.000 hommes seulement et 42 canons.

Des officiers de l'armée française, présents aux événements, disent, eux, que Wellington avait sous la main 72.000 coalisés, dont 60.000 excellents, et que Soult ne pouvait, lui, mettre en rang que 26.000 hommes, dont 20.000 seulement étaient des

soldats éprouvés; les 6.000 autres étaient des conscrits à peine dégrossis.

Nous n'irons pas au delà dans le résumé des événements, parce qu'il y a, à côté des événements, d'autres questions qui jouent leur rôle dans les faits et dans les décisions des hommes appelés à de hauts et difficiles commandements comme ceux de Soult et de Wellington. On ne peut ni ne doit toucher ces choses-là que discrètement, lorsque l'on ne traite, comme nous l'avons voulu, que la question militaire, ne voulant être ni annaliste, ni philosophe.

Tout d'abord, nous devons dire, et non sans le reconnaître vrai, qu'on a fort « critiqué » le découragement des départements du Midi en 1813 et 1814. Ceux qui ont voulu l'excuser l'ont mis sur quantité de motifs qui n'avaient rien, ce nous semble, à faire avec l'invasion.

On a parlé de l'absolu du gouvernement impérial; des appels successifs par décrets tombant sur des gens qui se croyaient à jamais dispensés du service militaire; de la quotité exagérée des impôts; de la prohibition des rapports avec l'Espagne, fort préjudiciable aux intérêts du Midi de la France; des perceptions vexatoires que l'on avait, au passage de la frontière, avec la dureté des fonctionnaires impériaux de tout genre.

A quoi il faut joindre, après la retraite de nos armées d'Espagne sur les Pyrénées, les continuels mouvements des troupes, des convois, entraînant un système continu de réquisitions en nature ne se payant pas en argent mais en bons, qu'on assurait devoir être payés après la guerre, mais du paiement desquels on était en droit de douter.

Dans ces conditions, lorsqu'on voulut faire appel aux armes, il se trouva que près de trente départements du Midi et de l'Ouest restèrent sourds à toutes les raisons d'intérêt public qu'on put faire valoir.

Et pour expliquer sa manière de faire, Wellington, cela est fâcheux à dire, a souvent cité des comptes rendus de conseils généraux des départements envahis qui l'appelaient eux-mêmes à la rescousse contre le gouvernement impérial.

Ainsi que nous venons de le dire, on ne peut que discrètement toucher à ces choses-là, mais il faut bien dire aussi que toutes ces raisons de découragement, si à la rigueur on peut les invoquer, ne sont cependant pas les vraies, les véritables raisons.

Ce qui est vrai, c'est qu'en 1813-1814, tout aussi bien qu'aujourd'hui, les élans patriotiques étaient plus difficiles dans les populations du Midi que dans celles du Nord et de l'Est. Les gens des Pyrénées et aussi ceux de Provence se rendent bien moins compte que les autres que le bien-être de l'Etat amène le bien-être particulier de chacun, dans une certaine mesure.

Ce n'est pas, au moins, que le Midi soit rebelle à de beaux entraînements. Il a une population très susceptible de bravoure, d'idées belliqueuses et il faudrait des pages pour condenser les noms de toutes les illustrations militaires qu'il a fournies; mais, en raison de son caractère, de sa promptitude d'esprit, il faut, pour le faire entreprenant, que la cause qu'on lui soumet touche très sensiblement son intérêt.

Soult était méridional; il avait pour adjoints principaux, dans la lutte, Clausel et Harispe, deux méridionaux aussi, et cependant il ne put éveiller les sentiments de résistance autour de lui.

Lorsqu'il se groupa à Orthez pour y livrer bataille, il y trouva la population « silencieuse, sans énergie, dans une attitude déconcertante ».

Partout où il s'arrêta, dans sa retraite, à Hagetmau, à Barcelone, à Grenade, à Lembèye, où il se groupa encore, il ne trouva que de la stupeur; son passage à Tarbes eut lieu au milieu d'un profond abattement.

Nous n'insisterons pas, n'ayant parlé de tout cela que pour indiquer les difficultés au milieu desquelles se débattait ce général, sinon de génie, du moins d'une très grande valeur. Il aurait pu, avant l'invasion, se laisser aller à croire que tous ces montagnards aimant leur pays, marcheurs intrépides, ayant peu de besoins matériels, allaient s'accorder ensemble pour s'armer et courir sur l'ennemi. Il n'en fut rien, et on a pu même dire qu'il y avait moins d'éloignement de l'ennemi que de la propre armée française.

Nous avons dit, en peignant, au début, en quelques traits, cette armée, qu'en effet on pouvait lui reprocher quelques excès.

Soult, non plus que ses officiers, n'était pas commode, mais s'ils n'avaient pu, forcément, arrêter les habitudes de tous ces vieux soldats d'une façon complète, ils les avaient fortement enrayerées, et, s'il y avait encore des vols et des voies de fait contre les habitants, il y en avait relativement bien peu. Seulement, dans ces périodes agitées, c'est de règle de tout grossir, de transformer en crimes les plus petits délits et, plus sur leur réputation que sur leur conduite du moment, les soldats d'Espagne passaient pour des sacripants et on disait volontiers et très haut, dans le Midi, que les Anglais offraient à l'habitant de bien meilleures garanties que les Français. De là à les mieux recevoir, tout ennemis qu'ils fussent, il n'y a qu'un pas.

Et qu'en lisant ces lignes, on ne crie pas au militarisme, à la dépression des cerveaux amenée par la guerre et la vie militaire.

Pas du tout. Les esprits ne s'étreignent pas comme on croit en de pareilles situations. Et c'est au contraire un exemple frappant, cette armée, de ce que l'esprit militaire peut fournir à la fois de force matérielle et de force morale dans les périodes les plus étonnantes.

Car, qu'on y réfléchisse, il y avait là des gens, officiers et soldats, qui avaient passé, pendant des années d'occupation de la Péninsule espagnole, par les phases les plus bizarres : affamés un jour, dans l'abondance le lendemain; en marches forcées pendant quelques jours, dans un repos absolu pendant des mois entiers; faisant un jour une conquête extravagante, ayant le lendemain un revers inouï; il y en avait là qui avaient vu l'Égypte, le Nil, le Jourdain, le Tage, le Guadalquivir, Cadix, l'Adige, le Danube, la Vistule, le Niémen, qui ne doutaient de rien, qui se battaient comme on boit et mange. Comment, dans leur bivouac, en présence de l'ennemi, au cœur même de leur pays, auraient-ils compris l'abattement et l'inertie qui les entou-

raient, eux qui avaient renversé de la baïonnette, on le leur avait tant dit, toutes les coalitions ?

Wellington la voyait bien cette inertie. Nous en étions irrités, lui en profitait; il se faisait protecteur, conciliant, respectueux de la propriété, et surtout il payait bien et de bon argent ce dont il avait besoin. Nous ne pouvions le faire comme lui, et pour cause.

Cela a été son talent, dans ces circonstances, de mettre de son côté les populations du pays qu'il envahissait; mais en fait il n'y faut voir rien de bien étonnant. Les Anglais ont eu beau dire, c'est plutôt pour cela que parce qu'il était « le plus grand général du monde, commandant des soldats invincibles auprès desquels les Macédoniens d'Alexandre, les Romains de César et les Africains d'Annibal n'eussent été que des conscrits », qu'il eut cette grande suite de succès.

On ne lui a pas ménagé, certes, les fleurs et les lauriers; Fabius Cunctator, Scipion l'Africain peuvent à peine lui être comparés. Tout au plus va-t-on jusqu'à accorder à Napoléon quelque supériorité, et encore en ajoutant « que s'il s'était trouvé dans des situations aussi difficiles, ayant à lutter contre les idées de son gouvernement, ayant à maintenir des Espagnols et des Portugais poursuivant une autre politique que la sienne et ne comprenant pas, par suite, dans le même sens que lui la conduite des opérations, il aurait peut-être fait moins bonne figure ».

Mais nous n'avons pas écrit toutes ces pages pour sa glorification, estimant, au contraire, que Soult lui a été supérieur comme homme de guerre et qu'il est un aussi bon modèle que peut l'être le général anglais.

D'ailleurs, on pourrait ajouter que c'est précisément le grand art déployé par Wellington qui fait la grandeur de son rival, de son activité, de sa fermeté, de la fécondité de son esprit. Sans aucune aide de ses compatriotes, livré à ses seules ressources, il peut, en neuf mois, fortifier des villes, retrancher des camps, livrer plus de vingt combats, amener, par ses combinaisons, son adversaire à Toulouse et lui faire livrer bataille dans d'assez défavorables conditions.

Jamais heureux, toujours soumis à une pression de forces supérieures qui ne lui permet de prendre pied nulle part, il n'est jamais abattu et recommence quelques jours après.

La seule faute qu'on lui puisse reprocher a été, appauvri comme il l'était, de laisser à Bayonne une division entière de 6.000 de ses meilleurs soldats, avec un excellent général, Abbé, et cela contre les instructions de l'empereur. Bayonne ne valait pas cela. On ne sait pas ce qu'eût été Orthez avec ces 6.000 hommes en plus.

Ce qu'on peut supposer, et c'est par là que nous terminerons, c'est que ce qui lui a été surtout préjudiciable, en outre de l'apathie des populations, fut l'abandon où le laissa Suchet.

Nous croyons, et les Anglais eux-mêmes ne sont pas loin de le penser, que, si Suchet avait rejoint, les progrès de Wellington eussent été enrayés, après son entrée en France; et que, s'il avait pu être rejoint par le duc d'Albufera, même avec dix ou douze mille hommes seulement, et qu'il n'eût pas été forcé d'envoyer à Napoléon, dans l'Est et à Paris, ce qu'il avait de meilleur en fantassins, en dragons et en batteries, jamais l'invasion des départements du Midi n'eût pu se faire.

Toutes les choses se tiennent, à la guerre, heureusement pour les uns, malheureusement pour les autres, et si nous avons pu prendre cette épigraphe un jour : « A la guerre il n'y a rien d'absolu », c'est aussi bien au point de vue de la tactique que de la politique de la guerre.

Paris, décembre 1906.

Général LAMIRAUX.



